

Michel GENOT

À Travers les
Yeux D'une Petite Fille

A Travers Les Yeux D'une Petite Fille.

Dans une villa, près de Paris, dans la torpeur de la nuit, une petite fille de cinq ans va vivre un cauchemar éveillé en voyant ses parents assassinés sous ses yeux. Résignée et anéantie par la douleur, comment aurait-elle pu éviter de subir le même sort ? Pourtant, autour d'elle ou dans sa tête, elle va sentir une étrange présence, comme si elle n'était pas la seule spectatrice impuissante de cette épouvantable scène...

Au moment des faits, ces affreux homicides, découverts dans la maison du Ministre de la défense, avaient suscité le plus vif intérêt de la police criminelle. Notamment celui du Capitaine Serge FARLOT, policier sensible au grand cœur et de Sophie DUVALET, séduisante commissaire du 36, Quai des Orfèvres, chargés de l'enquête. Ensemble et grâce aux suspicions fondées du Capitaine, ils avaient levé le voile sur certaines vérités dérangeantes tandis qu'en haut lieu, au Ministère de la Défense, tout a été fait pour étouffer définitivement l'affaire. Le commissaire DUVALET en a été destitué et Serge FARLOT en a été évincé pour être promu, et muté dans une autre ville.

Toutefois, trois mois plus tard, un mystérieux inconnu confie, au Commandant Serge FARLOT récemment nommé, un nouvel élément surnaturel surprenant ! Cette nouvelle preuve bouleversante, inattendue et fantastique va-t-elle l'aider à relancer son ancienne enquête ? Quoi qu'il en soit, elle risque de changer le court du destin du Commandant et de bien d'autres personnes...

À ma merveilleuse fille Magali.

Aux belles Âmes, qui font ou qui ont fait un geste pour la planète.

A Travers Les Yeux D'une Petite Fille.

Notes de l'auteur : Comme mon premier roman, ce récit est empreint d'un rêve nocturne. Au fil de ma vie, j'en ai fait un grand nombre et même certains prémonitoires. Au départ, avec les nombreux détails précis vu dans ce songe effroyable, j'ai eu peur de le voir se réaliser. En revanche, je ne l'espérais pas ! Mon problème, avec ce rêve-ci, était qu'en cherchant à vouloir l'éviter je l'aurais probablement mis en action. – Outre le rêve de ce roman, j'en ai fait beaucoup d'autres « prémonitoires » sur de fabuleux trésors cachés. Notamment trois ayant inspiré mon premier roman. Malheureusement, je n'ai jamais eu l'opportunité d'aller sur place les vérifier en dépit de certains faits et éléments troublants prouvant la crédibilité et la vraisemblance de leurs existences. Alors il va de soi, tout comme dans mon premier livre, que j'ai volontairement changé les lieux et les situations des personnages. Par conséquent, toute ressemblance avec une éventuelle réalité, dans ce roman, ne sera que pure fiction. – Heureusement, j'ai appris de par mon expérience, que grâce à la volonté aussi bien physique que mentale, n'importe lequel de ces songes prémonitoires peut être changé. Il faut seulement apprendre à connaître toutes les ressources de son cerveau, de son énergie et de son cœur. Celui qui veut, peut... Celui qui croit en lui peut tout... Et surtout, si je peux le faire, vous aussi...

Depuis trop longtemps les enfants souffrent en silence du mal-être des adultes. Nous le répercutons souvent sans nous en rendre compte ou consciemment, ce qui est encore plus atroce ! Que faire contre cette recrudescence de violence envers les enfants ? De toute part, ils sont la proie un peu trop facile des êtres vils, méchants et sans morale. C'est à nous, parents, d'être vigilants et assez complices avec eux pour mieux les comprendre et les protéger. C'est aussi à nous de les aider à s'épanouir pour qu'ils fassent de même, plus tard, avec leurs enfants. Et qui sait, petit à petit, les comportements changeront, quand les adultes se comprendront mieux eux-mêmes.

Je profite de mon statut de Maître d'œuvre dans cette histoire, notamment pour vous rappeler l'importance vitale, pour moi, d'écrire avec mon cœur. Cet organe essentiel transmet l'encre de nos pensées à travers notre corps, nos gestes, nos actes et beaucoup plus loin encore grâce à l'écriture. Et avec mes mots, écrits à l'encre de mon sang et de mon âme, je tenais à vous rassurer, vous lecteurs, à ce sujet. Si vous ouvrez votre esprit à la lecture de ce roman, vous comprendrez les émotions transmises et mon amour pour la nature. Vous comprendrez aussi à quel point il est urgent de la préserver en premier lieu, puis de trouver des solutions par la suite. Le respect de chaque lieu et des simples valeurs en est une, je pense. Nous trouverons ensuite la voie à suivre dans la lumière de notre cœur.

Soleil levant

*L'eau glauque du canal a stagné dans les veines
Écarlates du temps de temps mesuré
Qu'on mesure sans joie au pas mal assuré
De ces vaines saisons dont on compte les peines*

*L'eau glauque du canal s'est fixée à la haine
Ou chaque pas de plus en ce monde muré
Rendait l'avenir plat et l'espoir fissuré
Avec pour horizon une plaine malsaine*

*En attente de mort et de descente au fond
Tout gisait quand crevant de la mort le plafond
Au plus noir de la nuit dans la neige et le vent
Je vis tout essoufflé la bannière en avant
Le bonheur me crier que moi qui avais tant
Contemplé toujours l'ouest où se meurt chaque soir
Dans un restant de jour à lier du désespoir
Je marcherais tout seul face au soleil levant*

Christian AMSTATT

Prélude

Il nous faut peu de mots pour exprimer l'essentiel ; il nous faut tous les mots pour le rendre réel.

Eugène Grindel, dit Paul.

Vendredi 28 septembre 2007, à Auriol, une petite ville de Provence,

En ce soir de septembre, les odeurs parfumées des champs de lavandes vinrent embaumer la petite ville grâce au léger mistral. En dépit de sa situation géographique exceptionnelle, selon les anciens du village, cela était maintenant plutôt rare. La bourgade était desservie par l'intersection de plusieurs routes venant de toutes les régions de France et des trois plus importantes autoroutes provenant du centre de notre pays, de la côte atlantique et des pays frontaliers à la Savoie. Auriol était devenu le point de convergence, et repère des vacanciers, ainsi que des nombreux touristes. La police avait fort à faire dans ce petit village durant la saison estivale. Même après, dans l'arrière-saison, elle était fortement sollicitée, car depuis quelques années les débuts d'automne ressemblaient aux étés indiens. Harassé par la chaleur et par cette journée mouvementée due au flux incessant des touristes toujours aussi présents à vouloir s'amasser le long des plages, le Commandant Serge FARLOT, rentrait chez lui à pied. Comme presque tous les jours, il rentrait tard. La nuit commençait de tomber et le ciel bien dégagé laissait entrevoir les premières lucioles de l'univers. Ce soir, il avait envie de s'arrêter dans le parc. Celui-ci fut happé par la nuit à une vitesse incroyable. Des travaux de voirie, commencée un peu plus tôt dans la journée, avaient établi de le laisser sans lumières pour le week-end. Le Commandant FARLOT avait été prévenu depuis plus d'une semaine pour intensifier les rondes. Monsieur le Maire avait, effectivement, préféré être prudent avec cette marée perpétuelle d'étrangers passant dans sa ville. En rentrant, Serge voulait s'en occuper lui-même avant la première ronde, pour se rendre compte de l'affluence, prendre un peu de plaisir dans son travail « *pour une fois, cela ne sera pas une contrainte*, pensa-t-il en souriant intérieurement » et se prélasser à contempler le ciel étoilé. Il s'assit sur l'un des nombreux bancs du jardin provençal longeant le lac. Apparemment, ce soir, personne ne voulut s'aventurer dans le parc sombre. Il constata avec surprise et bonheur, qu'il était bien le seul à s'y être hasardé. Il huma l'air qu'il n'avait pas encore eu le temps de sentir. La fraîcheur du vent rempli du parfum de lavande le relaxa. La nostalgie du passé, mélangé au plaisir d'être dans ce merveilleux endroit le gagna peu à peu... En même temps, une étoile filante traversa le ciel. Ébahi, il hésita à faire un vœu. Il aimait cet endroit, en revanche il savait au fond de lui, que la ville des plaisirs et de tous les dangers, Paris, lui manquait. Il ferma les yeux, les souvenirs fusèrent comme cette étoile était tombée.

L'adrénaline avant de prendre son service, les rixes presque chaque soir dans les cités et au centre-ville, les fusillades comme dans les films, le sexe facile dans les banlieues chaudes... Il y avait aussi le commissaire Sophie DUVALET, rencontré lors de sa dernière enquête. Son cœur battit la chamade...

Le craquement suspect d'une branche ou d'autre chose le tira soudainement hors de ses pensées ! Il ouvrit les yeux, et instinctivement, il mit la main sur son revolver, prêt à le sortir. Il se redressa, se leva et seulement écouta. Il attendit plusieurs secondes... Ce n'était manifestement qu'un animal. Il décrispa sa main, prit une profonde inspiration pour faire partir la tension du stress, en dépit du bien être inconscient que cela lui avait procuré. Il appuya sur le bouton de sa montre à quartz de sorte à éclairer le cadran. 20 Heures.

— Hou, il est temps que je rentre, je vais me faire engueuler !

Il se dirigea à pas tranquille vers la sortie du parc. Son appartement était à quelques pâtés de maisons. Il traversa les rues joutant le centre-ville. En cinq minutes, il arriva devant son bâtiment. Tout était calme, comme à son habitude. Il composa le code d'entrée, puis gravit les trois étages à pied. En moins d'une minute, il fut devant sa porte, il sortit ses clés, mais fut coupé dans son élan. Devant sa porte, un paquet-cadeau était posé sur le paillason. Serge se figea. Il avait appris à se méfier des colis non attendus, ce dernier en était un, et il était pour le moins très suspect ! On lui avait appris à être très parano à l'école de police, cela lui avait déjà sauvé la vie. Si c'était une bombe, qui pouvait bien lui vouloir du mal ? Ce paquet de taille moyenne limitait l'explosion à dix mètres autour de la porte, donc si tel était le cas, cela voulait dire que c'était lui et seulement lui, qui était visé. Une petite fenêtre se trouvait à trois mètres de sa porte, il fit le tour du paquet-cadeau, ouvrit le soupirail, puis observa si personne ne passait dans la rue ou la fenêtre donnait. Il ne préféra pas prendre de risque. Il s'approcha du cadeau, inspira profondément, puis, rapide comme l'éclair, il prit le paquet, courut jusqu'à la fenêtre et le lança. Il regarda l'objet tomber sans en perdre une miette. La façon dont il s'écrasa sur le sol sans être altéré, et son bruit sourd et compact, lui indiqua que ce n'était certainement pas une boîte. Il y avait donc peu de chance pour que ce soit une bombe. Rassuré et bien décidé à découvrir son contenu, il referma la fenêtre, prêt à redescendre. Au même instant sa femme ouvrit la porte. Elle le regarda perplexe.

— Mais que fais-tu ?

Il la fixa sans savoir quoi lui dire.

—Ça fait au moins cinq minutes que je t'entends faire je ne sais quoi devant notre porte, continua-t-elle devant son silence, en mettant ses deux mains sur ses hanches.

— Est-ce toi qui as mis un paquet-cadeau sur notre palier ?

— Un cadeau ! dit-elle pantoise.

Son étonnement suffit à Serge pour savoir quelle n'avait rien à voir avec cette surprise. Sans prendre le temps de lui expliquer sa découverte, il descendit les escaliers deux par deux. Arrivé dans la rue, un passant avait ramassé le cadeau et allait partir avec. Serge lui expliqua aimablement que c'était à lui, tout en montrant sa plaque de commandant de police. Le brave homme ne chercha aucune complication, il lui céda le colis sans demander son reste. Serge regarda l'homme partir, décontenancé par son toupet. Celui-ci hors de vue, il observa le paquet, le tourna dans ses mains et le palpa en même temps. Puis il déchira délicatement le papier et l'écarta doucement. « *Un livre*, s'étonna-t-il ! » Il avait pensé à beaucoup de choses, mais à un livre, certes non. Le titre le plongea directement dans ses pensées, il lui rappela sa dernière enquête, celle là même ayant causé sa mutation dans ce patelin perdu...

À travers les yeux d'une petite fille.

1

Rêve ou réalité !

Qu'ils soient prémonitoires, symboliques ou influencés par nos pensées, les songes décryptés venus de l'inconscient, sont, très souvent, source de judicieux conseils.

Trois heures trente-cinq du matin, l'alarme d'une maison retentit...

Cécilia, cinq ans, ouvre avec beaucoup de mal ses grands yeux bleus encore tout endormis, éblouis par la lumière du couloir. *Que se passe-t-il*, se demanda-t-elle tout bas ! Sa réaction première fut de se lever pour aller voir ce qu'il se passait. À peine fut-elle sortie de son lit avec son petit ours préféré dans les bras, sans lequel elle ne dormait jamais, qu'un effrayant personnage masqué par une cagoule fit irruption dans sa chambre. Il agrippa l'enfant par la taille et l'emmena sous son bras en direction du couloir. Elle pensait être dans un mauvais rêve n'osant rien dire, ni se débattre, espérant que cela passerait. Étrangement, elle eut l'impression de ne pas se trouver seule, comme si quelqu'un observait la scène se passer dans sa chambre. Cécilia n'eut pas le temps de bien regarder partout et resta sur cette drôle de sensation sans réussir à la définir. L'homme la reposa plutôt brusquement sur ses deux pieds. Elle secoua ses longs cheveux châains tout ébouriffés, les remit délicatement en place avec sa main. Le sourire tendu de sa maman, qui aimait tant ses manières coquettes, lui fit comprendre qu'elle n'était malheureusement pas dans un rêve. D'habitude, elle souriait à pleine dent d'un bonheur certain quand elle la regardait faire. Cinq personnes masquées et armées de revolvers se tenaient devant l'entrée. Deux d'entre eux tenaient en joue son papa et sa maman qui s'effondra en larmes. Cécilia se blottit contre elle, et son papa très agité prit la parole :

— Écoutez, vous devez certainement faire erreur, nous gardons cette maison pour les vacances. Si c'est de l'argent que vous voulez, je vous donnerai tout ce que j'ai, mais s'il vous plaît ne faites pas de mal à ma fille et à ma femme.

L'un des hommes fit signe à trois d'entre eux d'aller dans le garage. Quand ils furent hors de vue, Hervé, le papa de Cécilia se rapprocha des deux délictueux restants.

— Je te déconseille de tenter quoi qu'il soit, dit le voleur le plus éloigné. Si tu veux que ta famille reste en vie tiens-toi tranquille, et tout se passera bien.

Les yeux bleus d'Hervé s'écarquillèrent, interdit. Il reconnut la voix de l'homme.

Surprise aussi par ce timbre de voix lui disant quelque chose, Cécilia regarda fixement l'homme.

Hervé garda le silence de sorte à ne pas compliquer la situation et surtout pour ne pas mettre en danger sa famille, et lui-même. Il remarqua sa fille, interrogative par la voix de l'homme. Il s'accroupit devant elle, la prit dans ses bras et lui glissa à mi-voix dans l'oreille :

— Chut, ne dit rien. Ne t'inquiète pas, tout se passera bien, ma chérie.

Le deuxième voleur, se tenant tout près de son complice, ne les avait pas quittés un instant du regard. Il se rapprocha de lui. À son tour, il murmura quelque chose à l'oreille de son confrère. Pendant ce temps, beaucoup de bruit venaient du garage, laissant entrevoir qu'ils mettaient tout sens dessus dessous. L'homme à la cagoule ayant parlé, releva la tête et fixa Hervé avec sa fille. Il s'approcha :

— Qu'as-tu dit à ta fille ?

Devant son silence, l'homme insista en haussant le ton, et pointa son revolver sur la tempe de sa femme.

— Je lui ai simplement dit qu'elle ne s'inquiète pas, répondit-il d'un ton belliqueux. Que recherchez-vous ? Il n'y a rien à voler dans ce foutu garage, espérait-il, sans trop y croire ! Il se doutait que ces bandits avaient été certainement bien renseignés et ne cherchaient pas en vain.

— Tu as reconnu ma voix, hein, c'est ça ?

— Chef, ça y est, nous avons trouvé les lingots et les mallettes, s'écria l'un des hommes encore dans le garage. Il accourut vers lui.

— Bon, très bien, chargez tout dans le fourgon. Alors, reprit-il, je t'ai posé une question.

— Désolé, mais je ne connais pas votre voix, et je ne tiens certainement pas à vous connaître, répondit Hervé, consterné.

Il l'avait, certes, reconnu, néanmoins, il se sentait complètement impuissant face à cette situation. Il lui fallait du temps pour réfléchir et peut-être élaborer un plan pour réussir à s'en sortir. Mais pour l'heure, son seul objectif était de ne pas contrarier ces malfaiteurs, de sorte à ne pas mettre en péril sa famille. D'autant qu'ils venaient de trouver leur butin. Cela détendit Hervé.

L'homme continua de le fixer longuement, il semblait réfléchir. Il se retourna vers son compagnon et lui demanda à haute voix ce qu'il en pensait. Pendant ce temps, les trois autres faisaient des allers-retours, les bras chargés de lingots.

— Je suis presque certaine qu'il a reconnu ta voix, répondit son compagnon d'une voix féminine.

À aucun moment, Hervé, sa femme et Cécilia ne s'étaient doutés avoir affaire à une femme. Sa démarche, ses gestes et son regard étaient empreints à l'allure des hommes l'accompagnant.

— Ouais ! De toute façon, nous ne pouvons prendre aucun risque. Tu peux enlever ta cagoule si tu veux, dit le chef à sa compagne en enlevant la sienne.

Quatre jours plus tôt, il était venu prospecter dans cette même maison. Il s'était fait passer pour un expert géologue à la recherche de la moindre fissure sur chaque mur et sur le sol. Sa visite leur avait paru suspecte, or devant la cohérence de ses propos, et les papiers officiels présentés, ils ne purent l'empêcher d'entrer.

La panique s'empara des parents, ils comprirent la gravité de leur situation. Malgré tout, ils espéraient, car les tuer, apporterait à ces bandits beaucoup d'ennuis. « *Voler est une*

chose, tuer en est une autre, surtout au regard de la loi, se rassura Florence, la maman de Cécilia. »

— Tu n’as pas l’air surpris, tu vois que tu m’avais reconnu !

Hervé secoua la tête, résigné. Il s’en mordait les doigts de ne pas avoir gardé son arme de service de la BRINKS. Mais comment aurait-il pu savoir qu’un tel trésor était caché dans cette foutue résidence. Ils étaient là pour dissuader les bandits de cambrioler cette maison, normalement... Il riva le regard de sa femme, or elle baissa les yeux. Elle s’en voulait terriblement d’avoir tant insisté à garder la demeure de son demi-frère. Hervé se demanda si elle était au courant de l’existence de tous ces lingots. Ils se disaient tous, cela était peu probable théoriquement. En revanche, peut-être lui avait-elle caché. Il entendait bien en parler avec elle quand il le pourrait.

— Tu as perdu ta langue ?

— Comment saviez-vous qu’il y avait des lingots dans la maison du... de mon ami ?

Il préféra taire le lien familial de sa femme avec le propriétaire, au cas où une haine personnelle habiterait ces gredins.

— Ton ami, comme tu dis, a fait une énorme connerie en ne voulant pas mettre ses lingots à la...

— Chef, nous avons fini, le coupa l’un des hommes encore cagoulé.

Ils emmenèrent les derniers lingots dans l’estafette, les trois hommes rejoignirent ensuite leur chef et la jeune femme.

— Combien y en a-t-il ?

— Trois cent cinquante, ça fait un bon butin, répondit le même homme. Tu avais raison, chef. Que fait-on d’eux ?

— Tuez-les ! Et toi emmène la gamine dans sa chambre, tue-là aussi, dit-il en s’adressant à la jeune femme.

— NON ! Je vous en supplie, nous ne dirons rien, implora Hervé à genoux.

Quand la jeune femme arracha la petite fille des bras de son papa menacé d’un revolver, pour l’emmener dans sa chambre, il tenta de désarmer l’homme le plus proche de lui... Une détonation retentit. Sa femme, sous le choc et tétanisée de peur, ne put bouger. Cécilia se retourna. Elle vit son papa s’écrouler, puis, une seconde détonation ôta toute son espérance dans le silence de la nuit, où la vie tomba dans son esprit d’enfant. Elle ne voulut pas regarder sa maman s’écrouler, elle détourna ses grands yeux bleus. Ils se vidèrent d’un coup, comme morts dans cette nuit de cauchemar. Elle avait envie de crier, or aucun son ne pouvait sortir de sa bouche en dépit du traumatisme et de la douleur poignardant sa poitrine de petite fille. Elle laissa pourtant couler des larmes de désarroi et cria intérieurement de toutes ses forces. La jeune femme ferma la porte de chambre derrière elle. Elle prit la couverture du lit, faisant tomber les peluches posées dessus, chuchota quelques mots à l’oreille de la gamine, puis la recouvrit avec. Une troisième détonation résonna dans la nuit macabre...

2

L'Homme des bois.

La nature a fait l'homme heureux et bon, mais (...) la société le déprave et le rend misérable.

Jean-Jacques Rousseau.

Dans les profondeurs insondables de la nuit, Jean-Luc se réveilla en sursaut. Il prit une ronflante inspiration, humidifia sa bouche pâteuse d'un dîner abondamment délicieux. Il s'assit sur son lit. Sa femme, Sylvie, dormait profondément. Son souffle était paisible et serein. Il se retourna, la regarda quelques instants dormir, se pencha, et embrassa son épaule nue. Il se rassit, prit sa tête entre ses deux mains pour reprendre ses esprits. Une larme avait coulé entre ses doigts. Le silence de la nuit lui fit prendre conscience de sa chance, de vivre en plein milieu de la forêt, comme chaque jour d'ailleurs, quand il se réveillait. Ricky, un berger allemand croisé avec un beauceron à la robe moitié beige pour une partie et noir feu pour l'autre moitié, l'avait entendu. Ses gentils yeux cerclés de noir lui donnaient un regard expressif. Il aventura son museau à travers la porte, la poussa hésitant et vint rejoindre Jean-Luc en remuant sa queue. Il n'avait pas pour habitude de braver les ordres de son maître, mais son formidable instinct lui avait dicté que quelque chose clochait. Et comme son vénéré maître ne lui avait rien dit, alors il s'y risqua. Jean-Luc savait que Ricky avait ressenti sa tristesse, il le caressa tendrement pour le remercier de son empathie. Toujours égal à lui-même, il se leva, emmena le chien dans la cuisine. Il ouvrit son réfrigérateur incrusté derrière la porte d'un placard de sa superbe cuisine équipée, sortit une bouteille en plastique de lait au chocolat, l'ouvrit et but plusieurs gorgées. Il contempla ensuite le clair de lune à travers les carreaux de sa porte-fenêtre. Il ne résista pas à l'envie de s'installer sur la terrasse. Il reposa la bouteille de lait au chocolat, ouvrit la porte-fenêtre, s'assit sur une confortable chaise longue, puis l'inclina pour s'allonger. Douillettement installé, il s'émerveilla devant le scintillement des multiples étoiles légèrement éclairées par le premier quartier de la lune. « *Que c'est beau...* » Plongé dans ses pensées, il se laissa bercer par la douce bise d'été. Son bonheur apparent, fut troublé par ce rêve effroyable l'ayant réveillé. Un sentiment de tristesse vint l'envahir. Ce n'était qu'un songe, néanmoins, cela semblait tellement réel.

Ricky s'approcha de lui, il mit délicatement sa tête sous la main de son maître pour se faire caresser. Jean-Luc ne l'avait pas entendu venir.

— Tu es incroyable, toi. Tu ressens toutes mes pensées, hein, dit-il au chien en caressant sa bonne tête.

Insatiable en câlins, Ricky grimpa sur la chaise pour se blottir contre lui. Avec presque cinquante kilogrammes, la chaise ne résista pas au poids. Elle bascula d'abord en arrière,

ils tombèrent ensuite tous les deux à la renverse. Jean-Luc le gronda, toutefois, il ne put s'empêcher de rire. C'était la première fois que son chien se permettait une telle audace. Il se rendit compte de l'intelligence de l'animal, qui voulait détourner son attention pour lui éviter de broyer du noir. Il s'accroupit devant lui, prit sa tête entre ses deux mains et le caressa derrière les oreilles avec ses doigts :

— Tu es vraiment un chien incroyable, mon Ricky...

Il serra la tête du chien dans le creux de la sienne. Il ne réussit pas à lui dire « *je t'aime* », cependant, Ricky l'avait bien compris. Il lécha sa joue, puis dans un sursaut de tendresse, il mit ses deux grosses pattes sur ses épaules. Jean-Luc fut déséquilibré, il tomba de nouveau à la renverse, pouffant comme un enfant. Ricky, *lui*, lui lécha le visage de bon cœur sans vouloir s'arrêter.

— Pff, mais oui, je t'aime, moi aussi... Allez, arrête maintenant, dit-il en haussant le ton.

Le chien s'immobilisa net, se coucha et couina comme s'il avait compris. Jean-Luc se releva, commanda à Ricky de le suivre à l'intérieur de la maison et referma la porte-fenêtre. Ils retournèrent se coucher, le chien sur sa grande couverture à l'entrée de la cuisine, et Jean-Luc dans son lit, près de sa femme. Sylvie dormait encore à poings fermés. Il ne la déranger pas, s'allongeant sans faire de bruit. Il apprécia à nouveau quelques minutes le silence de la nuit, si reposant dans cette forêt jurassienne. Leur maison, située à l'orée du bois, était un doux paradis, qu'il convoitait depuis son enfance. Effectivement, il avait eu la chance de l'acheter plusieurs années plus tard. C'était certainement son enfance à passer les week-ends et toutes les vacances au contact de cette nature généreuse et si belle, qui le prédestina à devenir garde forestier. Peut-être aussi, la contrariété d'une période douloureuse de son passé l'ayant incité à rechercher la tranquillité. Toujours est-il qu'à trente et un ans, il était un homme heureux, se plaisait-il souvent à dire à sa jolie femme. Il vivait dans la maison de ses rêves, faisait un métier qu'il adorait dans la forêt de son enfance et avait une très belle femme douce, gentille, et intelligente, qu'il aimait passionnément. La seule chose manquante à leur bonheur était un enfant, cependant, ils avaient encore le temps, lui répondait souvent Sylvie. Elle voulait attendre encore quelques années avant d'en avoir un. À vingt-huit ans, elle s'estimait encore trop jeune pour concevoir un bébé et elle préférait attendre d'avoir trente ou trente et un ans. Et puis son travail d'avocate très prenant investissait beaucoup de son temps. Elle s'était installée à son compte depuis deux ans seulement, et pour prospérer dans ce milieu, il fallait bûcher sans compter. Cette vie à la campagne au Nord du jura, lui convenait très bien. Cela lui permettait de destresser chaque soir et surtout le week-end. Tout comme Jean-Luc, elle adorait la nature. Écouter le vent caresser les feuilles des arbres, les oiseaux chanter, admirer un clair de lune, ou même écouter le clapotis du ruisseau coulant non loin de leur maison, était un simple bonheur pour quiconque, *elle*, elle le savourait comme un grand bonheur, sans se lasser. Elle estimait – à sa juste valeur – avoir de la chance de vivre cette vie-là.

*

Elle se réveilla la première, à peine cinq minutes avant la sonnerie de son réveil, à sept heures vingt-cinq tapantes. Sylvie était une belle femme aux longs cheveux noirs, élancée

et mince, avec de superbes yeux vert clair. Sans cesse courtisée par les hommes, elle n'était pas une femme facile se plaignaient-ils. Ils s'y cassaient, d'ailleurs, systématiquement les dents. La fidélité était sa priorité, or cela passait au-dessus de la moralité des soupirants tombé sous son charme. La plupart de ses amies étaient Avocatess, Juges et greffiers. Elles se demandaient toutes ce que Sylvie pouvait bien trouver à son mari garde forestier. « *Avec un physique comme le tien, nous serions avec un médecin, ou avec un homme plein aux as*, leur répétaient-elles constamment. » Sylvie se moquait de leurs réflexions. Elle l'aimait pour son cœur d'or, sa gentillesse, sa passion pour la nature, ainsi que pour sa pureté d'âme. Une vie simple et heureuse au contact de la nature avec un homme ayant les mêmes goûts qu'elle était ce dont elle aspirait depuis toujours. Et puis elle trouvait son mari bel homme. Il était plus grand qu'elle de seulement dix centimètres, plutôt bien bâti il faisait très attention à sa ligne. De plus, il était brun, comme elle aimait, et ses yeux marron si expressifs lui donnaient beaucoup de charme.

Elle s'habilla dans la chambre avec la lumière du long couloir comme seul rayonnement, de façon à éviter de réveiller son époux. Malgré tout, il se réveilla juste après qu'elle ait préparée sa petite jupe, son bustier et ses dessous, qu'elle avait pris soin de poser sur une chaise. Elle déposa son peignoir sur le lit. Jean-Luc admira les superbes courbes de son joli corps nu, puis entrelaça ses deux mains derrière la tête en la fixant avec un regard enflammé.

— Arrête de me regarder comme ça mon cœur, tu te fais du mal. Nous n'avons pas le temps ce matin, dit-elle en souriant.

Sylvie avait senti son regard sans le guigner.

— Et si tu arrivais en retard ? Je ne vais travailler qu'à neuf heures ce matin, dit-il mélancolique.

Elle se retourna, surprise par le ton de sa voix.

— Tu as l'air bizarre ! Quelque chose ne va pas ?

Elle l'observa encore quelques secondes, et, sans attendre sa réponse, elle reprit :

— Toi, tu as fait un mauvais rêve ou même un cauchemar, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-il en fronçant les sourcils.

Il se leva, entra dans la salle de bain jouxtant leur chambre, et se passa de l'eau sur le visage, comme pour vouloir laver ces terribles images de la nuit, qui hantaient encore son esprit. Désespérée, Sylvie ne sut pas quoi lui dire, elle n'avait jamais vu son mari dans un tel état. Elle le rejoignit au seuil de la porte. Elle se tint d'une main sur le contour de celle-ci, tout en se dandinant sensuellement. Elle lui dit d'une voix douce :

— Prends ton petit déjeuner avec moi, mon cœur, comme ça tu me raconteras ce mauvais rêve, si tu veux. Je te prépare des œufs au bacon ?

Il se retourna, lui fit un sourire, s'approcha d'elle, puis la prit dans ses bras.

— Tu es un amour, mais ne te mets pas en retard pour moi. Je vais juste boire un café avec toi.

Il l'embrassa puis la libéra de son étreinte.

— Alors ce rêve, tu me le racontes, insista-t-elle impatiente, en se dirigeant avec lui dans la cuisine.

— Oui, mais... il est très dur... il... m'a secoué... tu veux vraiment que je te le raconte ?

— Oui, oui, vas-y, j'aime écouter quand tu me parles de tes rêves, tu le sais bien. Même les plus horribles je les trouve intéressants. Il nous concerne peut-être tous les deux ! Allez, raconte, afin de l'analyser et d'en tirer un enseignement.

— Celui-là, ça m'étonnerait ! *Il est trop affreux*, pensa-t-il, se demandant encore s'il pouvait le lui raconter.

Depuis son adolescence, presque chaque nuit, des rêves fleurissaient ou anéantissaient son inconscient. La plupart des personnes ne s'en souviennent pas, or, *lui*, inlassablement, il s'en souvenait chaque matin. Il s'assit dans la cuisine, mit des toasts à griller dans le grille-pain posé sur la table, pendant qu'elle commençait de préparer le petit-déjeuner. Il connaissait bien sa femme, il la savait sensible, et des cauchemars comme ça, il n'en faisait jamais. Toutefois, il savait aussi qu'elle ne laisserait pas tomber son envie de savoir. Il hésita encore quelques secondes et riva ses jolis yeux émeraude... L'intensité et l'insistance du regard de sa femme le dissuadèrent :

— Il était vraiment étrange ce rêve. J'ai été réveillé en pleine nuit par la sirène d'alarme d'une maison. Et quand j'étais réveillé – dans le rêve –, j'étais dans les yeux d'une petite fille de cinq ans. C'était trop bizarre comme sensation ! C'était comme si j'étais en elle, je voyais tout ce qui se passait, à travers ses yeux, et je ressentais aussi toutes ses émotions et ses pensées...

Sylvie écouta, les yeux grands ouverts, ébahie, en imaginant les images vues par son mari, et n'osa l'interrompre.

— C'était... Indescriptible... À l'instant même où j'ai ouvert les yeux, je savais que j'étais dans une maison tout près de Paris, et que ce n'était pas ma maison et aussi que mon père... Heu... Le père de la petite fille ! travaillait à la brinks. Puis un homme cagoulé est arrivé et l'a emmené dans le couloir à l'entrée de la maison. Il y avait ma maman et mon papa avec plusieurs personnes cagoulées et armées de revolvers. Cinq, je crois. Excuse-moi, j'ai du mal. Quand je dis, ma maman et mon papa, ce sont les siens. Et...

— Oui, j'ai bien compris, l'interrompit-elle.

Elle n'ajouta rien de plus. Elle trouvait son récit incroyablement étrange, elle avait aussi l'impression saugrenue d'entendre quelqu'un d'autre parler. Sa voix, ses gestes, même les expressions de son visage lui semblèrent empruntés à une enfant. Et puis, a priori, il n'avait jamais fait un rêve aussi intense.

— Trois d'entre eux sont allés dans le garage pour aller chercher quelque chose, ils ont ensuite fait des allers-retours avec des lingots et aussi quatre mallettes noires. Pendant ce temps l'un des hommes restants avait parlé à son père et je crois que je connaissais sa voix. Il a fini par enlever sa cagoule. Effectivement, il était venu quelques jours plus tôt voir les parents de la jeune fille. L'autre aussi a enlevé sa cagoule, c'était une femme. Jamais je n'oublierai leur visage... Interrompit-il la voix frissonnante !

— C'est incroyable comme ton récit est précis, s'exclama Sylvie, profitant de son silence afin de prendre la parole. Tu sais comment s'appelle la petite fille ?

— Heu... *Oui, c'est bizarre, je ne m'en rappelle pas.*

Il essaya de faire appel à sa mémoire, en vain. À aucun moment il ne l'avait ressenti dans ce songe.

— Non, je ne me souviens pas que son prénom me soit apparu. La suite, elle est... Horrible... *Je ne sais pas si elle peut l'entendre...*

Devant le nouveau silence de son mari, Sylvie reprit la parole :

— Tu sais, j'en ai déjà entendu des vertes et des pas mûres dans mon travail. Continue s'il te plaît, je suis blindée pour tout entendre, tu peux me croire.

— Bon d'accord, je continue.

Le temps de se remémorer où il en était dans son récit, il laissa encore quelques instants le silence jouer cette si reposante musique des dieux, ou du diable. Son expression changea, reprenant son visage d'enfant, puis il reprit :

— Quand les trois hommes ont eu fini de charger les lingots, ils ont tous enlevé leurs cagoules sauf un. Puis, l'homme semblant être leur chef, ordonna à celui encore cagoulé de tuer les parents et à la jeune femme de tuer la petite fille. À ce moment-là... J'ai vu une araignée géante et j'ai pleuré... Mon papa a tenté de les désarmer, une détonation a retenti dans la fraction de seconde pendant laquelle j'ai détourné la tête, quand la femme a pris ma main, dit-il la voix tremblante. « Tout son corps tremblait aussi et il se retint de ne pas pleurer. Malgré tout, des larmes de désarroi le submergèrent et coulèrent le long de ses joues... Sa femme, sous l'emprise de son histoire, le voyait pleurer pour la première fois. À son tour, elle ne put contenir son émotion... Tout en mettant ses deux mains sur son visage, des larmes l'envahirent... » Elle m'a ensuite emmené dans la chambre, je n'ai pas voulu regarder. Un second coup de feu a brisé le silence, ainsi que mes espoirs de revoir ma maman et mon papa vivants. Au même instant, j'ai vu une autre araignée, plus petite cette fois et j'ai encore pleuré en voulant crier mais je n'y arrivais pas, continua-t-il la voix sanglotante. La femme a pris la couverture de mon lit, elle m'a chuchoté dans l'oreille de faire la morte contre le mur devant mon lit. Je me suis allongée où elle m'a dit, elle a mis la couverture sur moi, puis une troisième déflagration a bouché mes tympans et je me suis réveillé.

Les joues ruisselantes de tristesse, il avait fermé les yeux. Ils étaient vides dans son souvenir à travers ceux de cette enfant qui aurait préféré mourir à cet instant. La conscience de Jean-Luc reprit malgré tout le dessus petit à petit, et ne pouvait admettre cette idée.

Sylvie pleurait à chaudes larmes. Elle se ressaisit, s'essuya les joues avec ses mains. Elle mourait d'envie de consoler son mari, cependant elle ne savait pas comment rompre ce mutisme sans paraître idiote. Elle essaya néanmoins de trouver les mots appropriés pour reconforter cet homme qu'elle croyait ne jamais voir pleurer. Les paroles qu'elle pensa lui dire prirent leur source dans la déformation professionnelle. Son travail la mettait chaque jour dans des situations similaires avec les nombreux cas de personnes rencontrés dans son bureau (des divorces, des meurtres passionnels, etc.). Pourtant les cas de ses clients empreints de réalité étaient bien loin de ressembler à l'histoire virtuelle de son époux, qui n'était après tout qu'un rêve. Encore hésitante, elle était émue et désespérée devant ce nouveau sentiment, ainsi que devant la sensibilité inhabituelle de cet homme qu'elle pensait bien connaître. Sa mère, très soumise à son mari, à laquelle elle ne voulait certainement pas ressembler, lui avait appris que l'homme devait reconforter et protéger sa femme, mais pas le contraire. Elle lui avait, certes, donné une éducation étriquée. Toutefois, Sylvie était une femme douée d'une grande intelligence et avait un amour profond pour l'homme de sa vie. Elle fit un gros effort de compréhension. Assise face à lui, autour de leur table de cuisine, elle posa tendrement sa main sur la sienne.

— Tu nous en fais voir avec tes rêves ! Mais tu sais mon cœur, les araignées géantes n'existent pas dans notre monde, dit-elle dans un demi-sourire. Malgré la multitude de détails précis que tu as décrits, il y a peu de chance pour que ce soit un rêve prémonitoire. En tout cas je l'espère, parce que cela serait atroce pour cette petite fille. Aussi parce que tu serais un témoin direct de la scène, et cela risquerait d'être très difficile de l'expliquer à nos amis policiers. Tu te vois leur raconter comment tu as assisté à ces meurtres en n'étant pas vraiment là physiquement, a fortiori sans que tu ne sois suspecté ?

Il releva la tête, l'air interdit. Ces éventualités n'avaient nullement effleuré son esprit, il était encore imprégné de ce songe effrayant. Tout se bouscula dans sa tête, entre ressenti et réalité. Il remit de l'ordre dans tout ce fatras grâce à son raisonnement logique, pour discerner les éléments positifs à retenir dans ce rêve et laisser les autres de côté. Cela prit le temps d'une profonde inspiration : *je l'espère aussi...*

— Tu as raison c'était un mauvais rêve, et puis plus personne ne garde de lingots d'or chez soi, dit-il avec un sourire se voulant rassurant.

— Hum, m'oui, complètement vrai, approuva-t-elle, la bouche pleine d'une tartine de pain grillé recouverte de confiture de mûres.

Elle but ensuite son café, regarda sa montre, puis se leva prestement.

— Je vais être en retard ! Tu pourras débarrasser s'il te plaît.

— Oui, vas-y mon amour, je t'appelle à midi.

Elle enfila rapidement un gilet – les matinées étaient toujours un peu fraîches dans les bois, même en plein mois d'août –, déposa un baiser sur la bouche de Jean-Luc et partit tout aussi vite, en lui souhaitant une bonne journée. La plupart des gens étaient en vacances en ce huitième mois de l'année, en revanche Jean-Luc et Sylvie, eux, avaient choisi de partir tranquillement la deuxième semaine de septembre, au bord de l'océan, sur la côte Vendéenne. Leur travail respectif leur laissait le libre choix de prendre leurs congés comme bon leur semblait. Durant cette année 2006, ils n'avaient pris aucun jour, de sorte à pouvoir partir quatre semaines en amoureux dans une maison qu'ils avaient louée depuis janvier. Ils les attendaient avec impatience ces vacances malgré le plaisir commun qu'ils avaient dans leur travail.

Jean-Luc regarda la pendule de la cuisine : *huit heures dix, j'ai le temps de faire un footing d'une quarantaine de minutes. Comme ça j'en profiterai pour repérer la zone de coupe à délimiter du père VAILLANT.* » Il débarrassa la table, enfila un short, un débardeur et chaussa ses baskets. Il partit à pas de course à travers les bois avec son chien Ricky. Jean-Luc adorait courir libre au gré de ses envies, dans la nature, avec son fidèle animal. Quelques fois, il y allait aussi avec sa femme le week-end, quand elle ne planchait pas sur un, voire même plusieurs dossiers importants. D'habitude, il était attentif à chaque bruit, au chant des oiseaux, aux traces d'animaux, mais ce matin-là, il était plongé dans ses pensées : *« Si vraiment c'est un rêve prémonitoire, comment je pourrais faire pour l'éviter ? Aller aux alentours de Paris voir toutes les maisons, peut-être que je la reconnaîtrai et je pourrais les prévenir... Ouais, mais ça risque de me prendre du temps. Ou passer une annonce, ce serait plus simple. Non, c'est une mauvaise idée, je les jetterais dans la gueule du loup en faisant ça. Après tout si ça se trouve ce n'est qu'un rêve, pourquoi me tracasser avec ça ?! C'est bizarre quand même ces araignées que j'ai vues ! Et si c'était un*

traumatisme dans l'esprit de cette petite fille ? Non ! Cela voudrait dire que ça s'est réellement passé et ce n'est pas possible. »

Son chien ne le suivant plus, Jean-Luc s'arrêta pour le chercher en balayant l'horizon du regard. L'animal, embusqué derrière un fourré, était intrigué par quelque chose. Il le siffla, l'appela avec autorité, mais rien n'y fit. Ricky ne voulait pas se défaire de sa trouvaille. Énervé par le manque d'obéissance de son chien, il fit demi-tour avec la ferme intention de le corriger. À moins d'avoir une bonne raison et que ce soit d'avoir dépisté un objet, ou autre chose d'important, il n'en réchapperait pas.

— Alors, qu'as-tu trouvé pour ne plus m'obéir ? Lâche ça ! Lui ordonna-t-il d'une voix autoritaire en lui mettant une tape sur l'arrière-train.

Ricky avait trouvé un beau lièvre pris dans un collet en acier. Il lâcha sa prise non sans regret, tout en grognant. Jean-Luc le tira par son collier.

Faire du braconnage était un grave délit, il avait le droit et le devoir de le sanctionner en tant que garde forestier, par une amende en plus de confisquer l'animal mort. Néanmoins il fit mine de rien, laissant le cadavre du gibier. Il continua son chemin en grondant son chien, ce dernier ne cessa de se retourner. Jean-Luc s'immobilisa devant un gros chêne, coupa un morceau de liane d'un mètre, l'enfila dans le collier de son chien, puis reprit son pas de course en le tenant fermement. Il courut tout droit sur presque cinq cents mètres, vira à droite sur une cinquantaine de mètres, puis fit demi-tour. Il marcha en faisant le moins de bruit possible, scrutant chaque buisson. Il n'était plus qu'à une quarantaine de mètres de l'endroit d'où il venait quand un bruit suspect parvint à ses oreilles. Il se cacha derrière un épais buisson, s'accroupit et écarta quelques branches pour visualiser au mieux la scène. Un homme d'une cinquantaine d'années, la barbe florissante, se tenait debout à l'endroit du collet avec le lièvre dans la main, l'examinant avec attention. Il était habillé d'un long parka marron foncée et coiffé d'une ridicule casquette blanche, verte et rouge marqué à l'effigie d'un grand magasin d'alimentation. *Je le savais, il nous épiait le lascar,* sourit Jean-Luc d'un air satisfait. Manifestement, l'homme les avait vus toucher sa prise. Il marmonna des mots incompréhensibles en faisant un tour d'horizon du regard et mit l'animal dans sa musette.

— HÉ, HO, héla Jean-Luc en se levant. Il se lança ensuite d'un pas décidé...

3

Révolution

La guerre est dans leur sang depuis la nuit des temps. Mais un jour le vent de la paix soufflera partout sur les continents.

À quelques heures de décalage horaire de la France, au Yémen,

Près d'un petit village nommé Moka, sur une superbe plage de sable blanc, Amid Abdou MUHAMMAD, Premier ministre du gouvernement en place, attendait patiemment des personnes auxquelles il avait donné rendez-vous. Il était un homme de confiance pour le président. Cependant depuis presque un an, il se trouvait souvent en désaccord avec lui sur la politique de leur pays. Un mois plus tôt, le Premier ministre avait été contacté par un émissaire français. L'homme lui avait appris une incroyable et bonne nouvelle, pouvant changer l'avenir de son pays ! De récentes prises de vue photographiées par un avion de chasse de l'armée française laissaient entrevoir de gigantesques nappes de pétroles à moins de dix mètres sous la surface du sol, dans presque tout le sud du pays. Une telle richesse les placerait certainement au premier rang mondial de la production pétrolière. L'économie du pays pourrait connaître ainsi un nouvel essor. Mais voilà ! Cet émissaire ne lui avait donné aucun détail quant à la localisation exacte de l'endroit où se trouvait l'or noir. De plus, le pays n'était plus assez fortuné pour faire les recherches géologiques idoines. Le président avait investi une grande partie des richesses du pays dans la construction de somptueux palais, ainsi que dans l'achat de nombreuses plates-formes pétrolières pour forer en plein océan, afin de découvrir de nouveaux gisements. Il s'était empressé de les mettre en place sur les conseils de plongeurs expérimentés ayant trouvés des traces de pétrole dans divers lieux sous-marins près des côtes. Le chef d'état du Yémen ne prit cependant pas la peine de faire des études géologiques sur les fonds marins à ces endroits précis. Or, après plusieurs mois de forage, le constat fut catastrophique. Les huit plates-formes n'avaient rempli aucun baril. Le Yémen faisait partie des cinq pays les plus riches. En quelques mois, il était devenu presque aussi pauvre que leur pays voisin l'Oman, et était au bord d'une crise économique des plus délicates. Le très intelligent émissaire français avait saisi l'opportunité. Pour faire pression sur le Premier ministre, Éric LEDOUX lui avait laissé croire que le gouvernement français avait trouvé moins cher auprès des pays voisins. Il avait prétexté aussi une parfaite maîtrise de leur consommation en carburant. La France ne leur achetant plus de pétrole, le Yémen devait réagir. Éric avait un plan des plus audacieux : aider Amid Abdou MUHAMMAD à renverser le régime politique de son pays, pour lui faire prendre la place du président. Celui-ci ne voulant rien entendre d'une quelconque coopération entre la France et son pays, Éric n'avait pas d'autres choix. Amid Abdou connaissait bien son président. Il le savait homme à ne pas truander et vendre des barils au rabais, même pour rembourser sa dette aux banques Européennes et gagner beaucoup d'argent. Le Premier ministre avait expliqué tout cela à cet émissaire qui explorait le terrain à tâtons et avec lequel il s'était rapidement compris quant à leurs intérêts communs...

Amid Abdou commença à s'impatienter. Soudain, un bruit lointain d'hélicoptère se fit entendre. Il scruta l'horizon. Il s'agissait bien d'un appareil de l'armée française, à bord duquel devait se trouver Éric LEDOUX, l'émissaire. Au même instant, arrivaient à cheval des centaines de brigands de la montagne. Ali Youssef MAHRAH ABEL en était le leader. C'était un homme très craint par le gouvernement et recherché depuis de nombreuses années. Il avait une emprise de révolutionnaire au grand cœur sur la population. Près de la côte, il y avait aussi un bateau venant de Somalie, qui s'approchait. À son bord, des

guerriers noirs recrutés par l'émissaire depuis Djibouti, trépignaient d'impatience de débarquer. Éric avait pris l'initiative de les faire venir au Yémen longtemps avant la date fatidique de la prise de pouvoir d'Amid Abdou. Cela pour leur donner le temps de se familiariser avec les hommes de Youssef. L'émissaire les laisserait bien sûr sous ses ordres. Malheureusement, il ne connaissait rien à la mentalité des brigands de ce pays ! L'hélicoptère atterrit pendant que les soldats rebelles débarquaient du bateau, sous le regard effaré du Premier ministre. Il discutait avec Ali Youssef, manifestement très mécontent à en juger par son regard haineux de cet acconage non prévu. Les pales de l'appareil n'étaient pas encore totalement arrêtées quand l'émissaire, Éric LEDOUX, descendit. Il salua les deux hommes avec respect en anglais, tandis que les mercenaires, sur leurs chevaux, semblaient très agités derrière leur chef. Ils avaient tous sorti leurs armes, tenant les Somaliens en joue. Amid Abdou parlait l'anglais à la perfection. Il prit la parole le premier :

— Vous êtes complètement inconscient d'amener ces soldats ici !

— Que voulez-vous dire, Monsieur le Premier ministre ? Quel est le problème ?

— Quel est le problème... balbutia Amid. Vous le faite exprès ou quoi !?

— Mais non, s'écria-t-il interdit. Pourquoi le fait d'amener des soldats pour vous aider à faire une révolution serait de l'inconscience ? Semblait-il s'énerver ! Je vais vous livrer tellement d'armes, d'ici peu, que vous n'aurez pas assez d'hommes pour toutes les utiliser.

— Peut-être avez-vous raison, Monsieur LEDOUX, toutefois ce n'est pas à vous d'en juger. Notre contrat est pourtant clair. Vous nous donnez des armes de haute technologie, avec en plus l'assurance qu'aucun pays ne se mêle de nos affaires. Et moi, je vous garantis le remboursement de ces armes, plus trente pour cent. En prime, je ferai une réduction à votre pays sur chaque baril de pétrole vendu quand nous aurons le filon et que je serai président... C'est bien ce que vous voulez ?

— Oui, mais...

— Alors renvoyez ces hommes avant qu'ils ne se fassent tous tuer, le coupa-t-il.

— Mais... Pourquoi ils devraient tous se faire...

— Parce qu'ici vous êtes au Yémen, vous avez affaire aux bandits les plus sanguinaires du monde et il est hors de question qu'ils s'associent à d'autres mercenaires que les siens, qui plus est, pas de notre pays, l'interrompit-il. Ça, je vous le garantis.

La nervosité monta d'un cran entre les deux hommes, mais pas seulement entre eux. Ali Youssef MAHRA ABEL, n'y tenant plus de leur conversation qui selon lui n'aboutissait manifestement à rien, prit la parole. Il s'adressa au Premier Ministre, dans sa langue natale, l'Arabe :

— Pourquoi il a emmené ces bâtards ici ? Dis-lui qu'il les renvoie chez eux, sinon nous les massacrerons tous.

— Qu'a-t-il dit ? Demanda l'émissaire.

— Attendez.

Le Premier Ministre s'engagea dans une longue conversation avec Ali Youssef, pour essayer de le calmer et pour lui faire comprendre pourquoi ces soldats étaient ici. Ceux-ci mêmes, ayant compris le sens de leur conversation, s'agitèrent et mirent à leur tour en joue les bandits. Puis leur chef s'adressa à Éric LEDOUX en anglais :

— Vous êtes sûr que vous voulez qu'on reste ? Apparemment on ne veut pas de nous ici.

— Restez la, Juba Souli ! Si ce bandit a un soupçon d'intelligence, il comprendra l'intérêt de votre présence.

Pendant ce temps, le ton montait entre les deux hommes du Yémen. Sans qu'aucun signe avant-coureur n'indique sa réaction – malgré son état d'énervement ayant atteint son paroxysme, mais ne se voyant pas vraiment sur son visage ni dans son comportement –, Ali Youssef dégaina son arme et la pointa sur la tempe d'Éric, tout en parlant au Premier Ministre.

— C'est ça, vas-y, tire connard ! Dites-lui, s'adressa-t-il à Amid Abdou ! S'il tire, non seulement il n'aura aucune arme pour faire son coup d'état, mais en plus il aura l'armée française sur le dos jusqu'à ce qu'ils le retrouvent et le tuent, lui, ses sbires et toute leur famille. Et vous, vous n'aurez jamais votre filon.

Amid traduisit à Ali Youssef, car celui-ci ne comprenait aucun mot d'anglais... Le chef des guérilleros baissa son arme, semblant se résigner. Puis, dans un sursaut de haine, il releva son bras d'un geste rapide, pointa son revolver en direction de Juba Souli et tira un coup sans sommation. L'incroyable déflagration fit tressaillir Éric, le laissant sans réaction. Le Somalien fut touché en plein cœur, il tomba à un mètre en arrière. La détonation et la puissance de feu de l'arme surprirent tous les hommes présents. Les soldats somaliens n'osèrent répliquer, sauf un. Par peur, il appuya sur la gâchette de son fusil d'assaut à répétition, envoyant une salve de plusieurs balles en direction d'Ali Youssef. L'un de ses mercenaires s'interposa pour le protéger. L'homme tomba de son cheval, s'écroulant à son tour, touché par plusieurs balles à la tête, le torse et l'épaule. Surpris, Ali Youssef allait donner l'ordre à ses nervis de tirer, mais Éric s'interposa in extremis :

— ARRÊTEZ, CESSEZ LE FEU ! Cria-t-il en agitant les bras et s'adressant aux mercenaires des deux camps. Dites-lui que je les renvoie sur leur bateau, il a gagné, s'écria-t-il à l'attention d'Amid Abdou.

Éric expliqua aux soldats qu'il ne valait mieux pas aggraver la situation. Il leur demanda de regagner leur bateau sans créer d'autres problèmes, et d'emmener le mort avec eux. Pendant ce temps, le Premier Ministre interpréta ce qui lui avait été dit. Tout rentra dans l'ordre et le calme revint. « *Il a tiré avec un colt anaconda, ça ne se trouve pas n'importe où une telle arme. C'est la première fois que j'en vois un, impressionnant*, pensa Éric. » Il avait eu le temps d'observer de près ce revolver, quand il fut pointé sur sa tempe. Cela le fit réfléchir sur sa provenance. Effectivement, l'arme était fabriquée aux États-Unis.

— Monsieur le Premier Ministre, l'interpella-t-il ! Pourriez-vous essayer de savoir comment ce bandit a réussi à avoir un revolver aussi puissant et surtout fabriqué aux États-Unis ? J'espère que vous ne tramez pas derrière mon dos avec le gouvernement américain ?

— C'est un colt Anaconda 45 magnum à 6 coups, fabriqué dans le Massachusetts, dans les années 1990, un des revolvers les plus puissants sur le marché et de sa génération, Monsieur LEDOUX. Mais vous avez l'air de vous y connaître, dites-moi ?

— Oui, surtout quand il est pointé sur votre tempe ! N'oubliez pas que j'achète et revends des armes, alors oui il vaudrait mieux que je m'y connaisse quand même un peu. Et vous, comment se fait-il que vous connaissiez si bien cette arme ? Savez-vous comment il se l'est procuré ?

— Oui, je le sais. Je lui ai offert en guise de cadeau, pour baser notre relation sur la confiance. Je l'ai commandé sur Internet, bien sûr avec l'autorisation exceptionnelle due à mon titre. Avec, j'ai eu toutes sortes de propositions très intéressantes, la description technique et même quelques petits cadeaux.

— Là, je comprends mieux... Bon ! Encore une question et je ne vous embête plus. Pourquoi avez-vous fait venir ces bandits ? Nous n'avions pas besoin d'eux pour parler affaire.

— Oui, effectivement. Je voulais vous les présenter, pour que vous sachiez par qui vos armes seront utilisées.

— Ouais, hé bien vous auriez mieux fait de lui dire de rester là où il était. Cela nous aurait évité deux morts et peut-être de ne pas compromettre cette mission. Parce que maintenant je ne suis plus très sûr de vouloir laisser des armes aussi sophistiquées à pareils dégénérés.

— Vous blaguez, j'espère ?

L'émissaire le fixa sans mot dire. Il faisait dorénavant attention à leurs réactions. Cependant, il tenait à lui faire comprendre le sérieux de ses propos.

— Sachez que je me porte garant pour eux. Ils ont leur fierté, ce sont des purs sangs de la tradition de nos coutumes, alors vous ne pouvez pas les blâmer pour ça.

— Tuer un homme parce qu'il n'est pas de leur pays, vous parlez d'une coutume, hochant-il la tête. Une guerre ne s'improvise pas à la légère vous savez. Il y a des tactiques, il faut savoir être en complète harmonie avec tous ses hommes. Et sachez, que le nombre fait presque toujours la force, même contre des armes de pointe, surtout dans une prise de pouvoir contre le régime en place. « *En espérant qu'ils n'auront pas le temps de se servir de leurs artilleries lourdes.* » Parlez-leur en quand même à l'occasion, c'est vraiment important... Mais au fait... Je viens juste de percuter ! Quel genre de proposition les Américains vous ont-ils fait ? Ils vous feraient des prix plus intéressants que moi ?

— Ne vous inquiétez pas, Monsieur LEDOUX, de toute façon ils veulent être payés comptant, alors cela va être très difficile de vous concurrencer. En ce qui concerne Ali Youssef, il ne nous décevra pas. Il connaît bien l'art de la guerre et je peux vous assurer qu'il trouvera assez de mercenaires pour toutes vos armes. À ce propos, quand allez-vous nous les livrer ?

Éric prit quelques instants de réflexions, pas seulement pour réfléchir, mais aussi pour mettre un peu la pression à son interlocuteur. Il tenait à lui faire comprendre, que sans lui, il n'aurait ni pétrole, ni pouvoir.

— Vous ne voulez plus nous livrer ces armes ? Pardonnez-lui son acte... Je vous promets que plus aucun incident de ce genre ne se passera. Mais vous aussi, essayez un peu de le comprendre...

L'émissaire laissa le temps s'écouler dans le sable du silence, sur cette merveilleuse plage, tout en le fixant franchement. Pendant ce temps les bandits attendaient aussi une réponse.

— Bon d'accord, je vous fais confiance. Mais dites leur qu'il faudra coopérer avec mes hommes pour l'explication de chaque arme. Vous les aurez dans 15 jours, à la même heure, mais pas sur cette plage. Connaissez-vous un endroit un peu plus à couvert ?

Amid Abdou traduisit aux mercenaires avant de lui répondre. Ils crièrent de joie, tirèrent plusieurs coups de feu en l'air... Il entoura un point sur une carte, puis la donna à Éric.

En montant dans l'hélicoptère, le lieutenant-colonel LEDOUX les regarda une dernière fois. La machine de guerre était en marche, il déployait ses pions sur l'échiquier et semblait apprécier la partie. Il voyait déjà la victoire comme si elle était acquise, sans se soucier des événements futurs ou de la résistance pouvant se trouver en face. Il savait qu'ils les élimineraient au fur et à mesure du jeu. Des victoires, il n'en était pas à sa première, ni à sa dernière. Par expérience, il savait chaque mission différente. Sacrifier des pions et des pièces maîtresses était nécessaire pour gagner. En dépit de son manque de moral, une seule petite chose le tracassait. Qui était vraiment son adversaire dans ce qu'il considérait comme une partie d'échec ? Lui-même, ou un vieux démon enfoui ? Il ne voulait pas le découvrir, cependant, une drôle d'impression lui disait qu'il risquait de bientôt le savoir...

4

Amis

La terre nous fait attendre ses présents à chaque saison, mais on recueille à chaque instant les fruits de l'amitié.

Démophile.

— Ne bougez pas, restez où vous êtes, sinon je lâche mon chien.

L'homme surpris par Jean-Luc resta penaud en dépit de sa corpulence trapue qui en aurait impressionné plus d'un.

— Bonjour, Monsieur. Alors comme ça on braconne !

— Comment ça bredouilla l'homme.

— Je viens de vous voir mettre un lièvre dans votre musette.

— Et alors ! Vous êtes qui pour me faire des remontrances ? S'écria-t-il avec pugnacité.

Ils étaient maintenant proches l'un de l'autre, ne sachant ni l'un, ni l'autre quelles allaient être leurs réactions. Ricky sauta sur l'homme pour lui faire la fête, remuant sa queue et couinant de contentement.

— Je suis garde forestier, et justement de ce bois.

L'homme sourit de la situation, forçant aussi Jean-Luc à sourire.

— En tout cas ce n'est pas votre chien qui va m'arrêter, on dirait, fit l'homme en le caressant. Oui, t'es un bon chien... Il est gentil comme tout, pas comme vous ! Comment il s'appelle ?

— Allez, tu pourrais au moins montrer un soupçon d'agressivité, lança-t-il en tirant sur sa laisse de fortune ! Il s'appelle Ricky, mais il faudrait un jour que je le dresse, il est trop gentil ce chien.

L'homme rit à pleines dents.

— C'est lui qui devrait vous dresser pour que vous soyez plus sympa, dit-il en continuant de rire et en se redressant.

— Ah, ça vous fait rire ! Hé bien riez, mais ça va pas durer. Quand vous serez derrière les barreaux, vous ferez moins le malin.

— Vous y allez un peu fort. Juste pour un lièvre, ça ne vaut quand même pas la prison. En plus c'est mon repas de la journée...

Il prit une mine triste presque soumise et recroquevilla ses larges épaules, montrant pour ainsi dire une bosse.

Jean-Luc n'était pas genre à s'apitoyer sur le sort des gens, mais la force du regard de cet homme l'interpella au plus profond de son être. Il savait d'instinct ce que cela voulait dire quand son cœur était touché par des fourmillements. C'était comme s'il ressentait les émotions de *cet homme*. Cela lui laissa présager sa dure vie. Sans nul doute, elle était encore bien présente dans sa vie de tous les jours.

— Que voulez-vous dire ? Vous êtes sérieux ? *Bien sûr qu'il est sérieux, idiot !*

L'homme ne répondit pas. Un peu par honte peut-être. Il sortit le lièvre, lui tendit :

— Tenez. Excusez-moi, je ne voulais pas faire de mal.

Jean-Luc, désespéré se demanda ce qu'il devait faire. Il faisait son boulot après tout.

— C'est à moi de m'excuser... De vous avoir pris pour un braconnier. Gardez-le !

L'homme scruta les yeux de Jean-Luc, surprit par ce revirement.

— Vraiment, le supplia-t-il du regard avec une petite voix !

— Oui. Je ne vais quand même pas vous prendre votre déjeuner, ça ne se fait pas, répondit-il avec un demi-sourire compatissant.

L'homme remit le lièvre dans sa besace. Les mots de Jean-Luc le firent sourire et lui redonnèrent le moral. En une phrase, il lui donna l'impression d'être compris. Cela était plutôt rare, surtout venant d'un garde forestier, se laissa-t-il à penser.

— Merci Monsieur, vous êtes bon. Mais vous êtes vraiment garde forestier ?

— Je m'appelle Jean-Luc. Oui, il en faut bien. Et puis la nature a besoin d'être comprise pour pouvoir subsister encore bons nombres d'années, quoique ça soit mal barré ! Dit-il l'air songeur. Puis il reprit : Et vous, vous avez perdu votre emploi ?

— Oui, je travaillais dans une grande usine, j'étais technicien de surface, mais elle a fermé il y a trois ans. Je m'appelle Bernard.

— Enchanté, Bernard... Vous n'avez pas réussi à retrouver du travail ?

— Non. Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Mais à cinquante deux ans, avec un curriculum presque vierge, la société ne veut plus de nous. Alors j'essaie de survivre comme je peux, avant ma retraite.

— Je comprends... Ce n'est pas évident dans le monde où nous vivons. Pourquoi vous ne vous nourrissez pas de la nature plutôt que de tuer de pauvres animaux ?

Bernard pouffa à nouveau, le contaminant... Il se calma, puis lui répondit :

— Vous êtes un drôle de bonhomme, Jean-Luc ! Vous permettez qu'on se tutoie ?

— Oui, bien sûr, avec plaisir. Pourquoi dis-tu que je suis un drôle de bonhomme ? Tu sais, la nature nourrit mieux que la viande, surtout au mois d'août. En plus elle ne te donnera pas toutes les toxines que tu auras avec ce pauvre lièvre.

— Quelles toxines ? T'es marrant, il faut la connaître la nature, je suis pas Robin des bois, *moi* !

— Bien dans la viande, il y a des toxines fabriquées par les acides lactiques, tout le monde sait ça. Tandis que dans les plantes, les fruits, les racines et les œufs aussi, il n'y a que des vitamines et tout ce qu'il faut dedans pour le corps. Tiens, tourne la tête, regarde, là, à droite. Tu vois ces mûres bien noires, non seulement elles sont délicieuses au goût, mais en plus elles sont riches en vitamines C, rafraîchissantes et mêmes très bonnes pour la gorge. Tu aimes le thé ?

Il fit un signe affirmatif de la tête, pour ne pas le couper dans ses explications passionnées. Soudainement cela l'intéressait beaucoup.

— Tu vois, avec les feuilles de mûres, tu peux te faire aussi du thé en décoction. C'est très bon pour les problèmes intestinaux et gastriques. Oh, tiens, regarde là, s'exclama-t-il en montrant du doigt le buisson juste après le mûrier, à peine à dix mètres. Tu vois, ses petits fruits rouges, ce sont des cynorrhodons. Ils sont remplis de substances minérales, c'est le fruit le plus riche en vitamines C qui soit. À cette époque, partout dans les jardins, où le long des chemins aussi, tu trouveras des pommiers, des poiriers, des pruniers, des mirabelliers et j'en passe. Regarde ces orties, dit-il en les montrant du doigt. Ça, tu les fais cuire comme des épinards, c'est super nourrissant, c'est un délice et ça enlève même les rhumatismes. Tu vois, il y a beaucoup de choix pour se nourrir dans la nature.

— C'est passionnant tout ça... J'aimerais bien que tu m'apprennes tout ce que tu connais pour vivre, ou plutôt je dirais pour survivre, dans la nature. Mais en hiver tu manges quoi ?

— Déjà, tu peux manger des orties presque toute l'année. Sinon il y a les œufs, certaines racines, des pommes de pins. Tu peux faire aussi des bocaux ou bien congeler des carottes, des poireaux, tout pleins de légumes et fruits trouvés à la belle saison.

— Si j'en ai pas assez pour tout l'hiver ? Et les œufs, je les trouve où ? D'accord, ce n'est pas très cher, mais si j'en prends souvent.

— Nous avons des poules dans un enclos derrière la maison. Bien souvent nous donnons ou nous vendons les œufs que nous avons en trop. Tu pourras venir en chercher plusieurs fois dans la semaine si tu veux, mais à une condition ; n'en parle pas à tout le monde.

— Oh, c'est très gentil. Ne t'inquiète pas...

— Dis, au fait, tu as le droit au restaurant du cœur en hiver, non ? Le coupa-t-il en regardant sa montre.

— Oui, et ça m'aide...

— Hou, la la ! Je vais être en retard, j'ai un rendez-vous dans à peine une demi-heure. Je dois te laisser Bernard, le coupa-t-il à nouveau. Que fais-tu de beau à midi ?

— Rien pourquoi ?

— Tu veux venir déjeuner à la maison ? Je t'invite. Comme ça tu pourras déguster un repas végétarien. Tu verras, tu ne sentiras même pas la différence si ça se trouve. Nous pourrons ainsi continuer de parler tranquillement.

— Oh, merci cher ami... Je ne sais pas quoi te dire. Ça fait très longtemps qu'on a pas été aussi gentil avec moi ! Ce serait avec grand plaisir, mais ta femme, ça ne va pas la déranger ?

— Elle serait ravie, je pense, cependant, à midi elle déjeune à proximité de son travail, donc nous serons seuls. Allez dis oui, ce sera sympa.

— D'accord l'ami. Tu habites où ?

— Ah oui, j'allais oublier. Tu as déjà vu la maison le long du petit chemin à l'orée du bois, sur la route de Petit-Noir, à la sortie de Neublans, presque en face du château ?

— À peine à un kilomètre d'ici, en plein milieu des bois ?

— Exactement.

— Hé bien, c'est une sacrée belle maison, j'aurais jamais cru que c'était à toi.

Jean-Luc le regarda étonné, se demandant pourquoi il ne pourrait pas avoir une belle maison. Il mourrait d'envie de lui demander, or il n'avait plus le temps de discuter avec lui.

— Bon, je te laisse Bernard. Viens pour midi et demi, je ne serais guère là avant.

— Ok, mon nouvel ami. Travaille bien...

Ils se saluèrent de la main, prenant chacun une direction opposée. Bernard se retourna une dernière fois, pour le regarder s'éloigner, tout en posant sa main sur sa mulette. *« C'est un sacré bon gars, c'est rare de nos jours. Jamais j'aurais cru ça si je l'avais croisé quelque part sans lui parler. »* Il tira le lièvre de sa sacoche, le regarda, repensa à ce que lui avait dit le garde forestier. Il fit ensuite un tour d'horizon du regard. Celui-ci se posa sur un pommier au milieu d'un pré où broutaient librement des vaches. *« Il a raison finalement le bougre ! J'ai tout ce qu'il me faut dans la nature pour me nourrir correctement. Je n'ai vraiment pas besoin de tuer ces pauvres animaux. »* Il replongea l'animal là où il se trouvait. *« Tu seras le dernier que je mangerai, petit lièvre. »* Il se sentit résolument mieux dans sa peau, de savoir qu'il n'allait plus avoir besoin d'ôter la vie au gibier braconné et de ne plus avoir le stress de se faire prendre.

*

Jean-Luc était rentré. Il sortit de la douche, regarda l'heure.

— Pff, neuf heures moins dix, je ne vais jamais être à l'heure. *J'espère que Monsieur VAILLANT n'arrivera pas en avance. Aucune chance, il est toujours en avance. Je sais ! Je vais l'appeler pour lui dire qu'il me rejoigne directement à la coupe. S'il n'est pas parti, je serai à l'heure.*

Il accourut avec une serviette autour de la taille jusqu'à son téléphone, le prit et composa le numéro. La sonnerie retentit plusieurs fois de suite, puis le répondeur se déclencha. Il raccrocha :

— Zut d'archi zut. *Bon, je n'ai plus qu'à appeler Brigitte pour lui dire que j'arriverai en retard et qu'elle dise à Monsieur VAILLANT de m'attendre devant la Mairie.*

Brigitte était une des trois secrétaires de la Mairie de Neublans, avec laquelle il avait le plus d'affinité. De par son métier il était amené à travailler en étroite collaboration avec elle ou une de ses collègues. Concernant les coupes, il devait rendre compte au maire, de chaque parcelle de bois en affouage (les préparer, les délimiter et contrôler que chaque

loueur coupait bien dans la zone lui ayant été affectée). Pour Monsieur VAILLANT, le doyen du village, c'était spécial. Jean-Luc lui choisissait la parcelle la plus près et la plus pratique, pour qu'il ait un minimum de travail à effectuer. De plus, bien souvent, lui et d'autres villageois lui donnaient un coup de main. Normalement, les forêts en affouages étaient réparties par tirages au sort, mais dans ce cas, ni le maire, ni ses rivaux, ne contestaient cette décision.

Il arriva à 9 heures 15 devant la Mairie. L'aîné de la bourgade avait été prévenu, cependant il commençait sérieusement à s'impatienter. À 89 ans, il était toujours en forme et en paraissait 15 ans de moins du haut de son mètre quatre-vingt quinze. Sportif depuis son adolescence, il s'adonnait encore à une marche quotidienne de presque deux heures, dans les bois et les collines avoisinantes. Il était homme à prendre soin de lui, toujours impeccablement coiffé et avec ses yeux bleu clair azur, il impressionnait son entourage, forçant au respect. Le vieil homme l'attendait les bras croisés, le regard foudroyant. Une des choses qu'il détestait le plus au monde était les gens en retard. Jean-Luc sortit de sa voiture et avant même d'avoir refermé sa portière, il s'adressa à lui en s'inclinant :

— Excusez-moi, Monsieur VAILLANT, j'ai eu un contretemps malencontreux.

Il s'approcha, lui tendit la main pour le saluer. Le vieil homme ne dit rien et refusa de lui serrer la main, faisant la moue pour exprimer son mécontentement.

— Je vous emmène ? Il faut que je vous montre l'endroit et je vais le marquer en même temps. Sans mot dire, le doyen ouvrit la portière, puis s'installa dans le C15 de fonction à l'effigie de l'O.N.F. Jean-Luc fit le tour de son véhicule pour s'installer au volant, il jeta un coup d'oeil furtif en direction des fenêtres de la Mairie. Brigitte observait la scène, l'air inquiet. Il la remarqua, lui fit les gros yeux, secoua la tête, puis lui sourit, pour lui faire comprendre le manque de tolérance du vieil homme. Très complice avec lui, elle comprit et se mit à rire à pleine dent...

La matinée s'annonçait tendue. Jean-Luc observa le mutisme de son copilote tout le long du trajet, de façon à ne pas remuer le couteau dans la plaie. Arrivé sur les lieux, il se contenta de lui montrer la coupe choisie, de faire les marques pour faciliter le repérage. Il le ramena ensuite à son automobile devant la Mairie en ne lui parlant seulement que pour les formules de respect. Il retourna ensuite sur les lieux pour marquer à la peinture les autres coupes de l'affouage et les numéroter pour le futur tirage au sort. Il aurait lieu dans quelques jours, à la Mairie avec la participation de trois garants et du Maire. Il était 11 heures quand il eut fini. Il rentra chez lui, s'installa devant son ordinateur portable. Il commença à tracer les parcelles de bois sur plan en prenant soin de détailler chacune d'entre elles et surtout de les numéroter, de sorte à ce qu'elles soient facilement retrouvables grâce à ce plan. Mais le temps passe toujours trop vite quand on est passionné par son travail, se plaisait-il à penser. La sonnette retentit à midi et demi tapant. *Hé bien, il est pile à l'heure*, pensa Jean-Luc en mirant l'heure sur son écran d'ordinateur. Il se leva, lui ouvrit :

— Excuse-moi l'ami, je finis ce que j'ai commencé et je suis à toi. Vas-y, entre, fait comme chez toi, lui dit-il en retournant s'asseoir.

Ricky lui fit à nouveau la fête, cela le détendit un peu, car il était plutôt gêné de le déranger.

— T'es sûr, je te dérange pas Jean-Luc ? Tu sais, j'aurais pu manger tout seul dans les bois.

— Mais non, mais non, tiens, installe-toi sur le canapé, je suis à toi dans quelques minutes.

Son bureau était à peine à deux mètres. La salle était en quelque sorte son lieu de travail. Disposé tout près du mur, il avait un grand bureau, sur lequel était posé les appareils dont il avait besoin (ordinateur, imprimante, scanner et fax.). Tous les dossiers qu'il traitait étaient aussi posés sur celui-ci ou rangé dans les tiroirs. Un cadre avec la photo de sa femme et un tableau représentant un superbe paysage de nature tapissait le mur face à son siège. Bernard s'assit. Discrètement, il fit le tour de la pièce du regard : une grande table en chêne massif avec ses six chaises la décorait, juste derrière son bureau. Un long et grand meuble fait dans le même bois, avec de superbes bibelots, des dizaines de livres, des DVD et certainement de la vaisselle dans les parties fermées, prenait place de l'encoignure presque jusqu'au milieu du mur. À la suite de celui-ci, une magnifique cheminée formait une saillie le long du mur. À droite de ce dernier, une chaîne hi-fi high-tech et un lecteur DVD étaient enfermés dans un meuble de télé aux portes en verre, avec une grande télé posée dessus. L'une des enceintes acoustiques était posée au-dessus du grand meuble, l'autre sur une petite étagère en coin à l'autre bout. Le canapé sur lequel il était assis se trouvait en face de la chaîne et la télévision, à trois mètres. Une grande ouverture en arche coupait le dernier mur, donnant directement dans la cuisine. Les murs de la salle étaient en torchis à l'ancienne, de couleur ocre Provence, cela donnait beaucoup de charme tout en rendant l'endroit chaleureux. La cuisine était aussi peinte de la sorte, mais de couleur soleil de corse ; Et, une grande fresque représentant des chevaliers près d'un château, qui semblait très ancien par sa texture, finissait de tapisser l'habitation à droite du passage. Bernard l'apprécia plusieurs minutes, comme fasciné. Puis, il finit par déposer son regard sur Jean-Luc, avec un étrange sentiment d'admiration et de curiosité mélangées.

— Tu as vraiment une très belle maison, mon ami, et décorée avec goût.

Il détourna ses yeux de l'écran pour le regarder à son tour, lui sourit et répondit :

— Merci. Dis, à ce propos, pourquoi pensais-tu que je ne pouvais pas avoir une aussi belle maison ?

— Ah, je savais que tu allais certainement me poser cette question ! J'avais fait la déduction un peu trop rapide, en estimant approximativement ton salaire de garde forestier, mais j'avais pas pensé à ta femme à ce moment-là. Je suppose qu'elle a un bon job, je me trompe ?

Jean-Luc le considéra à nouveau, étonnamment surpris de sa déduction ma foi logique, mais paraissant un peu décalé de par sa profession. *Remarque, ce n'est pas parce qu'il était technicien de surface, qu'il est forcément ahuri ! Si ça se trouve, il est très cultivé cet homme-là. En tout cas, il a une bonne dose de logique et de psychologie...*

— J'ai dit une bêtise ?

— Heu... Non, non... Ta déduction est bonne. Ma femme est avocate et ma foi, s'est vraie qu'elle gagne beaucoup mieux sa vie que moi.

— Tu as de la chance, en plus elle est très belle. C'est bien elle en photo sur le mur ?

— Oui, dit-il songeur, le regard contemplant le divin sourire de sa jolie femme mis encore plus en valeur grâce à ce cadre au contour finement travaillé.

— Qu'est-ce que tu fais de beau sur ton ordinateur ? C'est pour ton travail ? Demanda-t-il en se levant pour regarder de plus près.

— Oui c'est pour mon travail, je prépare un plan des parcelles de bois... Bon, j'arrête, je suis à toi.

Il cliqua plusieurs fois sur la souris, attendit quelques secondes, puis ferma son ordinateur.

— Moi, je voyais les gardes forestiers un peu comme des policiers, mais ça a l'air beaucoup plus passionnant et surtout plus sympa que ça, finalement.

— Oui, c'est rien de le dire ! Le simple fait de travailler au contact de la nature est un privilège extraordinaire pour quelqu'un qui adore y vivre. Je te rassure, nous n'avons rien de commun avec les policiers. En ce qui me concerne, je fais de la répression seulement contre les abus et ceux qui ne respectent pas la nature. Nous mangeons ?

— Oui j'ai une faim de loup.

— Des tomates, des carottes sauvages et de la salade du jardin en entrée, puis une omelette à la bière et au gruyère avec des pâtes, ça te va ?

— Hum, impeccable, j'en salive d'avance...

— Ah, j'ai oublié, en dessert, il nous reste des œufs au lait, c'est un délice. Cela ne te dérange pas si nous déjeunons dans la cuisine ?

— Franchement, Jean-Luc, ne te gêne pas pour moi, la cuisine c'est très bien. Et puis déjà le fait de m'inviter gracieusement chez toi c'est super sympa, je t'en remercie encore.

Jean-Luc dressa le couvert, prépara rapidement une sauce vinaigrette, coupa quatre tomates, les mélangea à une salade déjà préparée dans un saladier, qu'il avait sorti du réfrigérateur, puis le posa sur la table de cuisine. Il sortit ensuite une casserole, la remplit d'eau, mit le contenu à chauffer. Il sortit un paquet de pâtes d'un placard, attendit un peu que l'eau bouille, il sala et vida la moitié de son contenu dans la casserole.

— À table Bernard, c'est prêt.

— Oui... Répondit-il de la salle en admirant le superbe tableau ayant retenu toute son attention quelques minutes plus tôt.

Ils s'assirent l'un en face de l'autre.

— Oh, j'ai oublié la boisson. Tu veux boire de l'eau, du jus de fruit ou du vin ?

— Je ne suis pas contre un petit verre de vin, dit-il en souriant et rougissant en même temps. Il est vraiment superbe ton grand tableau, ce sont bien les chevaliers de la table ronde ? Il est ancien ?

Jean-Luc sortit le vin et l'eau tout en jetant furtivement un regard à sa toile préférée, sur laquelle Bernard s'extasiait.

— Oui, se sont bien les chevaliers de la table ronde. Je l'adore aussi, il me vient de mon grand-père. Je pense, oui, qu'il est très ancien. Mon grand-père l'a eu de son père, l'ayant eu lui-même de son père. C'est un bien de famille d'après mon grand-père. Je te sers ?

— Oui, merci. Il doit valoir de l'or dit donc ? Tu serais le descendant d'un chevalier ?

Jean-Luc sourit, en même temps il le servit, puis se servit à son tour.

— Peut-être, je ne sais pas. Il faudrait que je fasse une recherche dans mon arbre généalogique... Tu gardes ta casquette ?

— Oh, excuse-moi, Jean-Luc ! Dit-il, d'un air révérent avec sa casquette, puis il l'enleva.

Il se leva, la déposa sur le bureau dans la salle et vint se rasseoir. Il prit son couteau, sa fourchette, commença de couper sa salade, puis fit la moue en restant figé devant son assiette. Il fixa ensuite Jean-Luc, sans rien oser dire. Celui-ci l'observa à son tour, amusé par sa sollicitude, croyant qu'il attendait que lui-même commence de manger. Il prit une bouchée, mais son hôte ne le suivit pas.

Qu'y a-t-il, tu ne manges pas ?

— Heu... Oui... Mais c'est quoi ces trucs jaunes ? Demanda-t-il en les montrant du doigt dans son assiette.

— Ah, c'est pour ça que tu es hésitant, dit-il en riant. J'ai cru que tu m'attendais pour manger.

Bernard resta muet, l'air dégoûté, par ces tiges épaisses et charnues. Ces trucs ne lui rappelaient rien de ce qu'il avait déjà pu manger.

— Moi, j'appelle ça des carottes sauvages. En réalité, ce sont des racines de panais, tu sais les plantes qu'on donne aux lapins.

— Je connais pas, dit-il, toujours réticent.

— Tu ne connais pas les herbes dont raffolent les lapins ?

— Heu... Non !

— Il y en a partout le long des chemins, ses feuilles ressemblent un peu aux feuilles de vigne, mais en plus grosses. En tout cas c'est délicieux, ça ressemble au goût des carottes, sauf que c'est un peu plus sucré et ça a beaucoup plus de valeur nutritive. D'habitude je les râpe pour ne pas que ça choque quand j'ai des invités, mais là, désolé, je n'ai pas eu le temps. Excuse-moi Bernard ! Vas-y, goûte, ça ne va pas t'empoisonner, insista-t-il.

— T'es sûr ? C'est pas néfaste pour la santé ? Ça se mange... cru ?

— Mais oui, vas-y, tu n'as rien à craindre. Cela ne peut être que bénéfique pour ta santé, répliqua-t-il en pouffant. Et si ça peut te rassurer, je les ai fait bouillir avant, parce que sinon ça a un goût amer, mais malgré tout, ça se mange agréablement.

Bernard se décida. Avec sa fourchette il piqua l'une des racines, la mit dans sa bouche, la croqua à pleine dent. Au même instant, un son musical ressemblant à la sonnerie d'un téléphone, retentit près d'eux et dans la salle, faisant sursauter les deux compères. Jean-Luc jeta un coup d'œil à l'horloge : 12h51. *Zut ! J'ai complètement oublié d'appeler mon amour de femme.*

— Hum, c'est délicieux.

Pendant que Bernard se délectait de ce mets peu ordinaire, Jean-Luc se leva. Il fit quelques pas vers le réfrigérateur et décrocha son téléphone sans fil posé sur une étagère fixée à peine à un mètre de l'évier, au-dessus de ce dernier.

— Oui allô ? « ... » Ah mon amour, je me doutais que c'était toi. Excuse-moi, j'ai oublié l'heure. « ... » Si, c'est grave ! Ce n'est pas parce que j'ai un invité à la maison, qu'il faille que j'oublie de t'appeler. « ... » C'est un braconnier, je l'ai rencontré ce matin en faisant mon footing et nous avons sympathisé. « ... » Mais non, ne t'inquiètes pas, c'est un gentil gars. Je t'expliquerai.

Il changea de pièce pour discuter avec elle plus intimement. Bernard tendit l'oreille, il comptait ne perdre aucune miette de la conversation.

— Mais arrête de t'énerver ! Tu sais bien que je n'inviterais jamais une personne sans être sûr qu'il n'y ait rien à craindre. Et quand bien même, ce n'est pas la fin du monde d'ouvrir sa porte à quelqu'un à qui le destin n'a pas souri. Tu m'as l'air perturbée, que se passe-t-il, tu as des soucis à ton travail ? « ... » Quoi ! Tu es sûr ? Ça c'est passé où ? « ... » Soisy-Sur-Seine... Oui, c'est bien par là où je l'ai ressenti dans mon rêve. Qu'est-ce qu'ils disent ? « ... » Cécilia. La pauvre... « ... » Oui, tu as raison, je vais mettre les infos. À ce soir, je t'aime. « ... »

Il s'assit sur le canapé de la salle, posa le téléphone à côté de lui et prit sa tête dans ces mains. « *Ce n'est pas possible ! J'aurais bien été témoin du meurtre de ces gens. Mais pourquoi moi ? Les infos...* » Il se leva, tituba, l'air sonné, il mit la télévision en fonctionnement.

— Que se passe-t-il mon ami, tu as des problèmes ? Demanda Bernard, perplexe.

— Heu... Je t'en parlerai après. Là, je dois absolument écouter les informations.

5

Enquête

Ce sont les événements qui commandent aux hommes et non les hommes aux événements.

Hérodote.

Soisy-Sur-Seine, quelques heures plus tôt,

Clôt sur un superbe terrain fleuri et boisé de presque 3000 mètres carré, la grande villa malgré son isolement et cachée par les grands thuyas l'entourant de part et d'autre, laissait entrevoir l'entrée depuis la rue principale. De cet endroit on pouvait distinguer la porte du garage, ainsi qu'une superbe piscine arborée par une charmante terrasse. Pourtant personne n'avait rien entendu pendant cette nuit macabre. Et quand bien même, dans ce quartier très bourgeois, chacun vivait pour soit, cloisonné derrière leur mur, mais surtout sans se soucier des voisins.

Les services de police, l'ambulance, ainsi que les pompiers avaient été prévenus à 8h45 par l'un des collègues d'Hervé. Il était passé le chercher pour l'emmener à la centrale de la BRINKS, pour se changer, puis partir en tournée avec lui et deux autres collègues. Il avait découvert l'horreur des deux corps inertes de son ami et collègue, et de sa femme. Ne pouvant rester face à ce drame, il attendit les secours dans la cour sans se soucier un seul instant, que leur fille de cinq ans était encore vivante. C'est la police, arrivée en premier, qui la découvrit recroquevillée et toute tremblante sous une couverture dans l'une des nombreuses chambres. Le SAMU arriva ensuite, puis les pompiers. Les services de police

se mirent à l'affût du moindre indice pouvant les éclairer sur ce crime. Le Capitaine de la gendarmerie d'Évry interrogeait Stéphane VALLET, le premier à avoir pénétré dans la villa et trouvé les victimes. La brigade criminelle de Paris avait été prévenue, ils attendaient sur place un inspecteur, d'un instant à l'autre. Une 607 rutilante arriva dans la cour, elle semblait flambante neuf parée de sa couleur bleue de chine. Une femme d'une trentaine d'années en descendit, captivant l'attention de tous les hommes, qui la déshabillèrent des yeux. Elle était drapée d'un jean bleu marine moulant et d'un justaucorps rose tout aussi moulant, laissant entrevoir les superbes courbes de son corps n'échappant à aucun des *mâles*, comme elle les considérait. Avec ses jolis cheveux blonds bouclé, ses yeux bleus cristallins troublants, son mètre soixante seize et sa taille de mannequin, elle se faisait souvent courtiser, partout où elle allait. La jeune femme se dirigea directement vers le capitaine de police tout en mettant sa main à sa poche arrière – à l'affût de ses moindres gestes, ils avaient tous les yeux rivés sur elle – elle sortit ce qui semblait être un portefeuille :

— Bonjour, Monsieur, bonjour, Capitaine. Je suis le commissaire DUVALOT, de la brigade criminelle de Paris, s'écria-t-elle avec une voix imposante en présentant sa carte.

Stéphane VALLET s'écarta pour les laisser discuter sans paraître indiscret. Elle adressa au même instant un sourire castrateur à l'intention de tous ces regards désireux. Cela fit son effet ! Tous se fixèrent les uns les autres, surpris, puis ils reprirent leur tâche respective sans mot dire et sans aucune réflexion. Elle se sentit dans un état de supériorité grisant, presque jouissif. Sophie DUVALOT n'était, certes pas, du genre à profiter ou frimer, ou quoique ce soit d'autre, de son grade – elle avait l'habitude de ces réactions et avait appris à passer outre en devenant commissaire –, néanmoins le machisme l'énervait au plus haut point. Remettre tous ces bonshommes à leur place ne faisait de mal à personne, se rassurait-elle.

— Bonjour, Commissaire. Mais nous attendions un inspecteur ! Pourquoi vous être déplacée ?

— Vous n'êtes pas au courant ?

— Au courant ! Non, de quoi ?

— Vous savez dans quelle villa, vous êtes ?

— Heu, non, on ne m'a rien dit...

— Elle appartient au ministre de la défense, Monsieur Jean-Pierre BEAUVOIS. Le souci, c'est qu'il est en vacances avec sa femme à la Martinique, alors j'aimerais bien savoir qui sont les personnes retrouvées mortes chez eux ? Vous me briefez...

— Oui. Ils ont été trouvés par Monsieur VALLET, là-bas, il le montra du doigt. L'homme travaillait avec lui à la BRINKS, il passait le chercher pour l'emmener à leur travail. Ils s'appelaient Hervé et Florence JEANDOUX, leur fille se prénomme Cécilia, elle a cinq ans d'après son livret de famille. Manifestement le mobile est le vol, il y a un coffre fort ouvert vide dans le garage et cela se serait passé vers quatre ou cinq heures du matin, selon les premières impressions du légiste. Pour le moment nous n'avons découvert aucune empreinte, à part celles des pneus. Nous pensons que ce sont des professionnels qui auraient fait ça.

— La gamine est vivante ?

— Oui...

— Elle vous a dit quelque chose ? S'empressa-t-elle de lui demander et par la même occasion, de lui couper la parole !

— Non. Elle est très choquée... La pauvre... Impossible de la faire parler. Il faut que je vous montre quelque chose commissaire. Venez...

Le capitaine ayant une fille, certes, de quinze ans, comprenait l'horreur que la petite Cécilia pouvait ressentir. Son objectif principal était de faire le maximum en son pouvoir de policier, mais aussi de père, pour la protéger.

Ils entrèrent dans la villa quand le téléphone portable du commissaire sonna :

— Commissaire DUVALOT, j'écoute ! « ... » Oui, merci. Attendez, capitaine, on me passe le Ministre en ligne, chuchota-t-elle.

Il acquiesça d'un mouvement de tête, à l'écoute de la conversation, curieux et soucieux de savoir pourquoi ces gens étaient, cette *nuit-là*, dans cette maison. Surtout, chaque détail le renseignerait pour mieux protéger la seule survivante.

— Allô, Monsieur le Ministre ? « ... » Je vous entends très mal ! « ... » Oui, là ça va mieux. Vous a-t-on mis au courant de la situation ? « ... » Il se passe que votre villa a été cambriolée et nous avons retrouvé un couple assassiné. Leur fille est vivante, en revanche nous ne savons pas pourquoi ces gens étaient là, pouvez-vous me... « ... » Désolé... Toutes mes condoléances... « ... » Ce serait des professionnels, ils ont ouvert un coffre fort dans votre garage, que nous avons retrouvé vide. « ... » Désolé. Combien aviez-vous de lingots ? « ... » Cela fait une belle somme. « ... » Attendez, je me renseigne. Est-ce qu'ils ont volé autre chose, capitaine ? Demanda-t-elle en mettant son doigt sur le microphone du téléphone, de sorte que le ministre n'entende pas sa conversation.

— Je ne pense pas, rien d'autre n'a été fracturé à part la porte d'entrée.

— A priori ils n'ont rien volé d'autre, Monsieur le Ministre. Cela serait bien si vous pouviez rentrer au plus vite. « ... » Très bien. Appelez-moi dès que vous serez à Paris, je vous tiendrais au courant de l'évolution de l'affaire et puis nous en saurons certainement plus si la petite parle. « ... » Oui, elle est vivante, je vous l'ai déjà dit, Monsieur le Ministre ! « ... » Elle part pour l'hôpital, nous allons la faire mettre sous surveillance, puis je pense qu'elle ira dans un institut spécialisé. « ... » Oui, je sais bien que c'est votre nièce, mais cela n'est pas de mon ressort. « ... » Allô, Monsieur Le Ministre, je ne vous entends plus. Allô... Il y a des grésillements, je ne vous entends plus du tout... dit-elle en imitant le bruit de grésillement, puis coupa son téléphone.

Le capitaine sourit en la fixant.

— Oser faire ça au Ministre de la défense, c'est plutôt gonflé !

Elle lui rendit son sourire sans mot dire. Son mutisme augmenta le respect dû à son rang, mais pas seulement. Ses mots, ses réactions, firent prendre conscience au capitaine, de l'ampleur du caractère bien trempé de cette femme, ce qui le força à l'admiration. « *Elle en a sous le pied la gamine et en plus elle est jolie. Mais qui est-elle vraiment derrière cette façade ? En tout cas, il faudra que je fasse attention à ce que je dis.* » Comme tous les autres hommes, il la trouvait très séduisante, toutefois il était marié et elle était son supérieur, alors il ne s'autoriserait aucun écart de conduite. Serge FARLET était dans sa cinquante-deuxième année d'une vie bien remplie, dont trente au service de la gendarmerie et toujours fidèle au poste, malgré tout ce qu'il avait déjà pu voir. Il était encore bel homme pour son âge : un mètre quatre vingt cinq avec un corps bien musclé taillé dans la fonte de

la salle de sport de son commissariat. Les cheveux bruns, les yeux bleu/vert avec un regard très expressif semblant sonder chaque personne au plus profond de leur âme. Il lui donnait dans les vingt-huit / trente ans à tout casser, ce pourquoi, il la considérait un peu comme une gamine, cependant il était loin de se douter qu'elle le trouvait aussi très séduisant.

— Alors commissaire, que vous a-t-il dit, qui étaient ses gens ? Enquit le capitaine en continuant d'un pas volontaire à l'intérieur de la villa.

— Elle était sa demi-sœur, il leur avait laissé sa demeure non officielle pendant ses vacances, de sorte à éviter un cambriolage, mais c'est raté. Où m'emmenez-vous capitaine ?

— Dans la chambre de leur fille, tenez c'est là. Pourquoi « demeure non officielle » ? Demanda le capitaine, pas très au fort de la vie des personnages politiques.

La pièce était décorée avec style, tapissée d'un papier orange parsemé de motifs égyptiens et illuminé d'une frise ensoleillée. Une grande armoire, un lit individuel et son chevet, une commode recouverte de bibelots égyptiens et une grosse caisse en oselle certainement remplis de jouets ornaient la chambre.

Très professionnelle, le commissaire inspecta chaque recoin de la charmante piaule de presque trente mètres carrés. Notamment fort absorbée à vouloir trouver l'indice que le capitaine voulait lui montrer, elle oublia sa question. Serge l'observait avec un sourire amusé. Elle le remarqua et s'en offusqua :

— Quoi ? s'écria-t-elle sur la défensive.

— Vous ne m'avez pas répondu, commissaire !

— Appelez-moi Sophie, vous me ferez plaisir. Et vous, comment vous prénommez-vous ?

Il la fixa, étonné par tant de familiarité. Venant d'un supérieur, c'était la première fois. *Je ne pourrais plus le dire*, sourit-il intérieurement.

— Je m'appelle Serge, répondit-il le regard fuyant. Serge FARLET.

— Très bien, Serge, sourit-elle !

Sa timidité la fit craquer un peu plus. Elle le trouvait décidément de plus en plus attirant et à son goût. Elle reprit :

— Vous n'êtes donc pas informé que les ministres ont des appartements de fonction en plein cœur de Paris ? Monsieur BEAUVOIS, notre Ministre de la défense, vit la semaine dans un de ces appartements de fonction et le week-end il vient ici avec sa femme.

— Heu, non, je n'étais pas au courant. Vous savez, moi et la politique, cela fait deux.

— Bien, vous savez maintenant. Dites-moi Serge, je suis certaine que vous êtes un excellent gendarme... Néanmoins, pourriez-vous me dire ce que vous vouliez me montrer ici ?

— Ah oui ! Vous n'avez rien remarqué ?

Elle s'avança un peu plus dans la chambre, observa tout avec encore plus de minutie.

— Est-ce le fait qu'aucun objet n'ait bougé ?

— Non... Heu...

Elle sourit à pleine dent.

— Allez-y, dites-le, je ne vais pas vous manger.

— Oui. Pardonnez-moi, ce n'est pas facile pour moi, je n'ai jamais appelé un supérieur par son prénom... Non, Sophie, ce n'est pas ça.

— Vous allez vous y faire, j'en suis sûre. Alors, Serge, quel est ce détail que vous voulez me montrer ?

Il s'avança près du lit, regarda les quatre murs ensanglantés par la pensée de Cécilia. Il ressentit le regard de la petite fille maintenant si vide, qu'il serait très difficile de lui redonner l'envie de vivre pleinement. Il eut un haut-le-cœur, cela lui renversa l'estomac et les entrailles jusqu'à la gorge. Sa sensibilité lui jouait souvent des tours dans sa vie d'adulte, mais c'était aussi un atout. Il avait une capacité extraordinaire à se mettre dans la peau des gens, ainsi que de s'imaginer les situations, cela l'amenait bien souvent très proche de la vérité. Il prit le plaid chiffonné posé au pied du lit, le posa en face de celui-ci, par terre contre le mur.

— La petite fille était cachée sous cette couverture, exactement à cet endroit, indiqua Serge en le montrant du doigt. Au début, j'ai pensé que peut-être elle s'y était cachée volontairement, par peur. Or quand j'ai vu ses yeux si tristes, vides et horrifiés, j'ai compris que non. Elle a vu toute la scène... Alors, je me suis demandé pourquoi l'avoir caché là-dessous, et surtout, pourquoi l'avoir laissée vivante !

Il se dirigea vers la tête du lit. Au-dessus, un cadre en forme de papyrus avec une photo d'Osiris et des inscriptions égyptiennes, ornait le mur. Il reprit :

— Regardez Sophie, dit-il en soulevant le tableau.

Elle s'avança, écarquilla les yeux. Elle fit la moue avec sa bouche, laissant sortir un léger sifflement impressionné.

— Bon sang, il fallait la trouver celle-là ! Ce sont les experts en balistique ?

— Non, c'est moi.

— Incroyable ! Alors là, félicitation Serge, vous avez toute mon estime. Comment cette balle a pu se loger sous ce cadre ? Certes, il est légèrement ébréché, mais l'angle est tout bonnement invraisemblable !

— Oui, c'est le mot. Cependant, je pense que c'est le fruit du hasard. Un hasard qui aurait pu nous coûter très cher, si nous ne l'avions pas vu. À mon avis, ils étaient quatre ou cinq. Ils ont d'abord tué les parents, puis l'un d'entre eux, certainement une femme, a emmené la fillette ici. Elle l'a caché sous la couverture et a ensuite tiré dans le mur pour faire croire à sa mort. Mais, aussi incroyable que cela puisse paraître, la balle s'est logée là-dessous.

— Pourquoi pensez-vous que c'est une femme ? Et pourquoi, cela aurait pu nous coûter très cher ? Vous pensez qu'ils vont vouloir l'éliminer à tout prix ?

— Oui, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Quand les coéquipiers de la femme ou de l'homme qui aurait dû tuer la gamine vont savoir qu'elle est vivante, elle va être en grand danger. Quant à la femme, c'est mon intuition qui me le dit et par déduction logique. Ils n'ont manifestement pas hésité un seul instant à tuer les parents, même une enfant, des professionnelles ne l'auraient pas laissée vivante. Sauf peut-être une femme. D'ailleurs, c'est troublant tout ça. Jusqu'à aujourd'hui, dans tous les cambriolages s'étant déroulés dans les maisons en présence des propriétaires, depuis que je suis gendarme, c'est le premier qui se solde par des meurtres. Et c'est le seul, à ma connaissance, où la maison était gardée par d'autres personnes que les propriétaires.

— Vous êtes très fort, capitaine. Vous me faites penser à Colombo, s'extasia-t-elle en souriant.

— Vous vous moquez de moi ? La questionna-t-il du regard, avec ironie.

— Non, serge je suis tout à fait sincère. Vous avez les mêmes déductions extrêmement pointilleuses et je dirais presque la même sensibilité, répondit-elle en lui rendant son regard et en lui montrant de la fierté.

Il répondit par un sourire pour la remercier. Elle ajouta :

— Mais dites-moi, avec vos allusions sur vos comparaisons entre tous les cambriolages que vous avez déjà vu, à quoi pensez-vous ?

— À rien de spécial, je me pose simplement des questions...

— Ouais je vois ! Vous êtes du genre à prospecter dans toutes les directions... Je vais être très franche avec vous. Il est question du ministre de la défense dans cette affaire, alors si vous avez des suspicions à son sujet, vous avez plutôt intérêt à les garder pour vous, parce qu'il est du genre intouchable ! Même si elles s'avèrent fondées, ce qui reste à prouver, il vous faudra avoir la tête bien accrochée sur les épaules et surtout les reins très solides, parce que même si vous aviez raison, vous en prendrez pour votre grade.

— Oui, je comprends bien Sophie, cependant, je n'ai encore rien dit de tel. Sachez seulement, que je suis pour la justice et je la ferai régner, quoi qu'il m'en coûte.

— Bien, nous sommes sur la même longueur d'onde. En dépit de ce que vous pensez, je suis aussi pour la justice et je vous suivrai quoi qu'il m'en coûte, Monsieur le capitaine, dit-elle en lui offrant un gracieux sourire admiratif. Alors, que préconisez-vous pour la gosse ? Nous essayons de la faire parler à tout prix ?

— Non, nous n'arriverons à rien, elle est trop choquée et traumatisée pour le moment. Cela ne ferait qu'empirer ses lésions. Il faut attendre. Quand elle ira mieux, elle nous parlera de son propre chef. En attendant, il faut la protéger partout où elle ira, c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

— Peut-être que la meilleure méthode, pour la protéger, serait finalement de ne rien dire à son sujet et de la faire passer pour morte aux yeux des médias.

— Cela aurait pu être une bonne idée, néanmoins c'est raté. Il y a une journaliste devant la maison. La pire des fouineuses ! Je commence à bien connaître ces gens-là, et je donnerais ma main à couper, que les presses sont déjà en action, avec pour titre en première page : « DES PARENTS TUÉS DANS LA VILLA DU MINISTRE DE LA DÉFENSE, LEUR PETITE FILLE DE CINQ ANS ENCORE VIVANTE... ». Non, il va nous falloir la protéger en garde rapprochée.

— Très bien, vous avez raison, cela paraît la meilleure solution. Avez-vous d'autres éléments concernant ces deux meurtres ?

— Rien de plus que la routine commissaire. Heu... Pardon, Sophie. Nous avons retrouvé les trois impacts de balles, pas les douilles. Les deux impacts trouvés dans le couloir avaient traversé les corps, les tuant sur le coup. Il y a de grandes chances pour que ce soit un gros calibre, genre Python 357 Magnum. Par contre, cet impact, dit-il en montrant la balle encastrée derrière le cadre, est un petit calibre, allant très bien pour une femme, genre 38, certainement un vieux calibre, ce qui me conforte dans mon idée. Il n'y a eu manifestement aucune trace de lutte et personne n'a rien entendu ni rien vu. Voilà, c'est tout. Le rapport de la balistique et du médecin légiste, vous l'aurez cet après-midi ou demain matin à la première heure sur votre bureau.

— Très bien. Vous avez été rencardé par la balistique, pour les impacts ?

— Non, c'est moi-même qui les ai trouvés, j'ai fait partie du service balistique pendant trois ans, dit-il avec un sourire majestueux.

Elle le fixa avec un intérêt grandissant, répondant à son sourire tout en plissant ses jolis yeux bleu remplis d'admiration.

— Vous devriez faire partie de la criminelle, vous avez l'envergure des grands enquêteurs. Cela vous dirait ?

Il l'observa sans répondre, se demandant si elle était sérieuse et où elle voulait en venir. Il commençait aussi à se demander si elle ne lui faisait pas un plan pour le courtiser. Sa façon d'agir prêtait à confusion et certaines allusions plutôt équivoques, à son égard, lui firent penser à plusieurs moments, que peut-être, il ne lui était pas insensible physiquement. *« Non, je dois me faire des idées. C'est un commissaire, elle ne va certainement pas s'amuser à fricoter avec un petit capitaine de gendarmerie ! Et puis je suis marié, elle a dû remarquer mon alliance, j'en suis sûr. Allez, reprend toi Serge ! »*

— Alors, qu'en pensez-vous ? Insista-t-elle.

Il la regarda pantois, ne sachant que penser ni quoi répondre. Toutefois, devant l'insistance de son regard, il se décida enfin :

— Bien sûr oui, cela me plairait beaucoup, vous devez bien vous en douter ! Mais vous savez, j'ai déjà essayé de rentrer à la criminelle.

— Ah bon ! Et alors ?

— J'ai été recalé.

— Oh, ça, c'est dommage. Mais ce n'est pas grave. Vous savez quoi !

— Non, dites moi.

— Si vous êtes d'accord, vous allez me seconder le temps de l'enquête. Après nous verrons ce que nous pourrons faire.

— Plutôt deux fois qu'une, répondit-il les yeux pétillant de joie. Mais comment est-ce possible ?

— Très simplement. Je vais demander l'accord de principe à mon divisionnaire, qu'il va accepter et votre commandant consentir. Cet après midi je vous appelle afin de vous le confirmer et dès demain matin vous venez travailler au 36, Quai des Orfèvres.

Elle sourit, satisfaite, comme si tout était déjà planifié d'avance.

— Vous êtes incroyable Sophie ! Je suis à votre entière disposition et j'attendrai votre appel avec impatience. Mais, si l'un ou l'autre de nos supérieurs refuse, comment allez vous faire ?

— Ne vous inquiétez pas, je suis très persuasive.

— Il va vous en falloir, mon commandant n'est pas comme vous. Je vous donne mon numéro ?

— Non. Je téléphonerai à votre gendarmerie et je vous demanderai. Nous allons voir Cécilia ?

Serge répondit affirmativement en hochant la tête, ils sortirent ensuite de la maison...

6

Vendetta, ou complot maléfique ?

Le bonheur naît du malheur, le malheur est caché au sein du bonheur.

Lao-Tseu.

Paris, 15h45, le même jour

Dans un hôtel formule complète où les clients payaient l'entrée de leur chambre à la journée par carte bleue, un couple attendait patiemment dans l'une d'entre elles, la 345, au troisième étage. Le charmant petit bâtiment, embelli de deux étoiles, situé dans la banlieue sud de Paris, était ce qu'il y avait de plus discret et de plus tranquille. L'homme d'une trentaine d'années, le regard sévère, était assis devant son ordinateur portable, surfant sur Internet. Le wifi lui donnait un accès illimité au merveilleux outil informatique. Il avait fixé sa recherche sur les cotes boursières. Il faisait défiler sur son écran les entreprises et autres sociétés inscrites en bourse. Il accrochait son regard plutôt à celles aux taux les plus bas et susceptibles d'évoluer rapidement à un taux élevé. Il n'était pas trop calé dans ce domaine, alors il opérait par intuition, notant celles lui faisant une bonne impression par le nom et les autres qui l'inspiraient.

Pendant ce temps, la femme – une belle brune aux yeux verts très clairs le teint légèrement hâlé avec un corps magnifique – se morfondait en petite tenue sur le lit, à surfer aussi, mais sur les chaînes de télévision du câble, à la recherche d'une émission, d'une série, ou bien d'un bon film susceptible de l'intéresser. Cependant, elle commençait de désespérer. Soudain ! Le téléphone portable posé sur la petite table de chevet, retentit avec un vacarme imitant la sirène vrombissante d'un paquebot.

— Ah ! S'écria la jeune femme avec un vibrato dans la voix, entre joie et soulagement. Enfin des nouvelles.

L'homme écarta sa chaise du bureau, se leva, prit le téléphone, examina le numéro. Il était caché.

— Ça doit être notre contact, déclara-t-il en la fixant avec un sourire soucieux. Il appuya sur la touche décrocher du portable. Oui allô ?

— Bonjour, c'est moi.

Sa voix était certainement transformé par un appareil, pensa son interlocuteur, elle avait chaque fois un son étrange, pourtant cela ne l'inquiéta pas outre mesure. Il avait eu des informations très précises sur l'ultra-discrétion de cette mission, il s'évertuait à les suivre à la lettre pour voir la couleur de son argent.

— Bonjour. Nous avons réussi notre mission. Quelles sont les instructions maintenant ?

— Oui, j'ai vu. Toutefois il y a eu une faille dans votre façon de faire !

— Une faille ! Ah, oui... Nous avons été obligés de supprimer les preuves, désolé.

— Vous n’avez rien supprimé ! Regardez les informations sur le câble, la chaîne 24, puis descendez et attendez que je vous appelle à la cabine la plus proche, dans exactement quarante cinq minutes.

Le mystérieux contact interrompit la conversation et raccrocha sans donner plus d’information.

— Merde ! ‘Vous n’avez rien supprimé’, qu’est-ce qu’il a voulu dire par là. Mets la chaîne 24, s’il te plaît Muriel.

Anxieuse, elle hésita un instant avant de s’exécuter.

7

Oublier le passé.

Le présent serait plein de tous les avènements, si le passé n’y projetait déjà une histoire.

André Gide.

Le C15 de l’ONF roulait à allure réduite sur un large chemin forestier, entre l’Abergement-Saint-Jean et Petit-Noir. Jean-Luc, perdu dans ses pensées, avait repris son travail, l’âme en peine. Cet évènement l’avait rendu fort soucieux. Au lieu de le rassurer, Bernard l’avait mis en garde – vu le contexte de son histoire, que peu de personnes ne pourraient croire – sur la façon malfaisante des pratiques policières, ainsi que sur leur manque de psychologie faisant très souvent l’apogée des journaux. Il en avait lui-même fait les frais à propos d’une affaire passée. Jean-Luc ne faisait confiance à personne, à part à sa femme. Il était souvent considéré comme un solitaire. En dépit du conseil de Bernard, il était déterminé à faire sa déposition sur ce qu’il avait vu. Même si ce n’était qu’un rêve, la ressemblance avec la réalité ne lui laissait supposer aucun doute quant au fait qu’il était prémonitoire, *ce foutu rêve*. « *De toute façon ma femme me couvrira s’ils cherchent à me faire des ennuis, se rassura-t-il. Et puis peut-être que la petite Cécilia parlera avant que j’arrive. Cela résoudrait tout.* » Insidieusement, une boule se fit de plus en plus pénétrante dans son ventre. Au début un fourmillement, puis un lancement... Cela faisait longtemps qu’il ne l’avait pas ressenti, cependant il ne voulut pas se souvenir de ce passé ayant détruit sa vie. Les dures épreuves de l’existence changeaient le caractère, avait-il lu quelque part. *Peut-être est-ce vrai !*

En même temps qu’un superbe chevreuil passa devant sa voiture, à peine à cinquante mètres, l’obligeant à ralentir, son téléphone portable sonna. Il s’arrêta brusquement, puis répondit :

— Garde forestier de l’ONF du Jura, bonjour.

— Bonjour, Jean-Luc, c'est Sandrine, de l'ONF à Lons-le-Saunier. Toutes mes condoléances... Tu vas bien quand même ?

— Merci Sandrine. Oui ça va, ne t'inquiète pas. C'était de la famille très éloignée, mais bon, tu vois bien... Ça touche toujours un peu. Et toi, ça va ?

À l'annonce de la nouvelle par sa femme, puis par les informations, il avait demandé une journée de congé exceptionnel à son chef territorial, prétextant un décès dans sa famille. Il était en réunion, toutefois Jean-Luc avait laissé le soin à la secrétaire, sa collègue et amie, de lui en souffler mot. Il n'avait jamais pris de congé en dehors de ceux auxquels il avait droit. Chaque fois il était présent quand son chef lui demandait de travailler les nombreux samedis et dimanches pour la surveillance de la chasse ou de la pêche. Malgré tout il redoutait un refus.

— Oui, je vais bien, merci. Je te passe Manu, je crois qu'il s'impatiente. Tu ne raccrocheras pas après, je te reprends en ligne, j'ai quelque chose à te demander...

Elle appuya sur un bouton, une sonnerie retentit. Il décrocha à la troisième :

— Oui, allô ?

— Manu ? Bonjour, dit-il d'une voix volontairement triste.

— Ah, Jean-Luc, bonjour. Excuse-moi de ne pas t'avoir appelé plus tôt, je suis de réunion sur réunion. Toutes mes condoléances pour ton beau-père, c'est moche...

— Merci. C'est la vie...

— Oui, mais c'est moche quand même quand ça nous arrive. Pour ta journée demain aucun problème, si tu as besoin tu peux prendre plusieurs jours. Tout ce que je te demande c'est de me prévenir.

— *Ouf, un souci en moins !* Je te remercie du fond du cœur Manu. Pas de problème, je te préviendrais si cela n'allait pas. Encore merci.

— Mais tu n'as pas à me remercier Jean-Luc ! Tu es exemplaire dans ton travail. Non seulement tu le mérites, mais en plus je ne peux te refuser un congé pour une telle occasion.

— Merci.

— Je te souhaite beaucoup de courage pour cette épreuve... Surtout, fait attention sur la route, ils sont un peu dingues à Paris ! Et puis c'est souvent dans ces moments-là que l'on a des accidents.

— Oui, je ferai très attention. Merci encore. Tu pourras me repasser Sandrine s'il te plaît ? Au revoir Manu.

— Oui. Au revoir Jean-Luc.

Le téléphone bipa à nouveau quelques secondes :

— Jean-Luc ?

— Oui. Que voulais-tu me demander ?

— Cela fait longtemps que l'on ne vous a pas vus et c'est à vous de venir cette fois. Cela vous dirait de venir manger à la maison samedi soir ?

— Oh, c'est gentil, merci. Hé bien je demanderais ce soir à Sylvie et je te rappelle. Est-ce que François va bien ?

— Oui, il va bien mon cher mari, je te remercie. Alors j'attends votre appel ce soir ?

— Oui, sans faute Sandrine.

— Bonne chance pour demain.

Il lui transmet les formules de politesse idoines, puis éteignit son portable. Il sortit de son véhicule, quelque chose d'anormal se passait. Cela faisait le troisième chevreuil, plusieurs sangliers et même quelques lièvres, qu'il voyait passer devant sa voiture. Ils allaient tous dans la même direction, ou plutôt, ils avaient l'air de fuir quelque chose. Il regarda à gauche, d'où ils venaient, en même temps il huma l'air pour détecter un feu éventuel, mais rien. « *C'est bizarre, tout à l'air normal pourtant. Ce n'est sûrement pas un hasard s'ils vont dans cette direction ?* » Soudain, un brouhaha de croassement et autres cris d'oiseaux, juste au-dessus de lui, attira son attention. Il leva la tête, le spectacle était incroyable ! Plusieurs centaines d'oiseaux de toutes races assombrissaient le ciel. Parmi eux, il réussit à en reconnaître cinq espèces différentes (des corbeaux, des tourterelles, des buses, des merles, des hérons cendrés). « *Ils furent aussi tous le même endroit.* » Instantanément il pensa à sa maison qui se trouvait dans la ligne de mire d'où venaient tous ses animaux. « *C'est sûr, ce n'est pas un feu, se rassura-t-il, le vent va dans le même sens qu'eux, je l'aurais forcément senti. Ce n'est pas non plus des chasseurs qui font une battue, la chasse est fermée. À moins que ce ne soit des braconniers.* »

Prudemment, il s'enfonça dans le bois, avec tous ses sens en alerte...

8

Dragon noir 1 : Le secret

Le mal se fait sans effort, naturellement, par fatalité ; le bien est toujours le produit d'un art.

Charles Baudelaire.

Djibouti, à quelques heures de décalage horaires,

Inlassablement, l'océan reflétait le soleil – maître des lieux le jour – de tout son éclat. Dans quelques heures, il allait céder sa place à la lune tant attendue par les résidents. Djibouti composé à 90 % de désert, se comptait parmi les pays les plus désertiques du monde. Étonnamment le port – fait de telle sorte qu'il était encerclé par la vaste étendue de flot – était l'endroit le plus verdoyant de tout le territoire. Les travailleurs et les habitants s'employaient à en préserver la nature au maximum, de sorte à ne pas se laisser envahir par le sable, ainsi que par l'eau, déjà bien trop présente dans cette contrée. La majestueuse baie construite pour son emplacement stratégique, imposait sa prestance par l'incessant chant des sirènes de bateaux faisant commerce de tous les horizons. Depuis

plusieurs années, les navires de guerre et autres porte-avions français qui l'envahissaient, ne faisaient plus l'unanimité. L'armée française avait effectivement décidé de rapatrier et diminuer au fur et à mesure du temps la majeure partie de son effectif. Sans doute était-ce lié au fait que l'armée n'était plus obligatoire, se disait la population ou l'armée leur avait elle laissé supposer ? Se faisant, le pays était en plein déclin. Apparemment, selon certaines rumeurs, c'était à cause de la pauvreté croissante qu'ils voulaient partir ou auraient déjà élu domicile autre part. Mais, comme toujours, c'était TOP SECRET.

Tout près du port, à un kilomètre dans les terres, une caserne regroupant en partie des fusiliers commandos et des paras commandos, formait des combattants pour des missions spéciales et aussi très pointilleuses. Très discrets, leur effectif toujours en mouvement comptait plus ou moins une quarantaine d'hommes. Ils étaient sélectionnés parmi les meilleurs de toutes les garnisons de France. Le bâtiment principal de trois étages était vétuste vu de l'extérieur, mais bien entretenu. Il était barricadé entre quatre murs et des grillages de plus de deux mètres de haut sur un terrain arboré de 8000 mètres carrés. Une piste d'atterrissage d'hélicoptère faisait office d'ornement. En fait c'était le seul, ils n'avaient pas besoin de plus. Leur base d'entraînement était le désert avec tous ses avantages et surtout ses inconvénients. Ils endurcissaient leur corps, ainsi que leur mental lors d'exercices très durs, élisant souvent leurs camps à une cinquantaine de kilomètres de leur base, dans les montagnes et les dunes. Cependant, il y avait pire comme entraînement et comme lieux, répétait souvent le bras droit de la caserne, le lieutenant-colonel LEDOUX.

Un groupe de vingt-cinq hommes, partis depuis le matin, attendu d'un instant à l'autre, était sur le point de rentrer. Le Général de la garnison se faisait une fierté de dîner chaque soir avec ses soldats. Peut-être un peu pour imposer sa présence, car il avait depuis plusieurs années, la nette impression de ne plus servir à grand-chose. Que pouvait-il y faire ! Quelques années auparavant, il avait été souvent appelé à Paris pour des questions de stratégie militaire. Il avait délégué ses pouvoirs en même temps qu'il vieillissait. Son bras droit, le lieutenant-colonel LEDOUX, prit petit à petit le commandement de la garnison en main de maître. Pour le Général, ce n'était, certes pas, le fruit du hasard. Le lieutenant-colonel était non seulement ambitieux, très intelligent, mais il avait aussi, en plus un soutien extérieur secret. Il en était persuadé. Néanmoins il ne pouvait rien dire, aucune preuve n'argumentait ses soupçons. À presque 65 ans, le Général GAILLAT avait fait plus que son temps. Il était enfin dans son dernier mois avant la tant attendue quille de la retraite. Il s'était résigné à ne faire aucun problème de sorte à pouvoir partir dignement malgré les apparences et surtout pour profiter tranquillement de sa villa de vacance à Nice avec sa femme.

Éric LEDOUX, lui, mangeait rarement avec ses troupiers. Normalement, il se trouvait dans ses quartiers, ou chez lui à l'heure du dîner. Or ce jour, un appel téléphonique des transmissions l'avait prévenu dans l'après midi, qu'il recevrait un message important « TOP SECRET ». Assis derrière son grand bureau, à visionner les photos de chacun des soldats de sa garnison, qu'il regardait plusieurs fois par jour, il se demandait – au fur et à mesure que celles-ci défilaient au rythme imposé de ses sensations, cliqué par son doigt – si ce message venait de ce mystérieux contact du gouvernement. Celui-là même lui ayant forcé quelque peu la main pour l'aider à commanditer ce coup d'état au Yémen, qui « profiterait à tous », selon lui. À Éric déjà, en le faisant nommer Général avec en plus une prime fort

appréciable. Il n'avait nullement besoin de lui pour ça, avait-il répondu. Malgré tout, l'homme insista, lui rétorquant qu'il avait des preuves sur son appartenance aux fameux dragons noirs et lui laissa sous-entendre qu'il n'hésiterait pas un seul instant à le divulguer à ses supérieurs, ainsi qu'aux médias. Certes, il ne pouvait le nier. Comment ce mystérieux inconnu pouvait connaître les dragons noirs et être au fait de son appartenance à cette société très secrète. « *Peut-être bluffe-t-il ! Et puis cela fait très longtemps.* » Il ne pouvait prendre ce risque, alors il s'était résigné à faire l'intermédiaire. Éric jeta un coup d'oeil par la fenêtre jouxtant son bureau, il reconnut le sergent VILLOT en méhari de service, rentrer dans la caserne. Il l'avait envoyé chercher la missive au régiment de transmission. Impatient, il se leva en laissant son ordinateur allumé, pour l'accueillir au pas de la porte. Le sergent, accompagné par deux soldats armés, allait frapper à la porte du bureau du lieutenant-colonel, quand il l'ouvrit au moment où le coursier leva le bras. Surprit, le sergent VILLOT resta quelques secondes interdit.

— Mon lieutenant-colonel, je vous apporte la transmission à votre intention.

Il entra, posa la mallette sur la table – autour de laquelle se réunissaient plusieurs fois par semaine le Général, le lieutenant-colonel et d'autres gradés pour débattre des problèmes éventuels pouvant survenir dans la caserne – garnissant la pièce. Il sortit un trousseau de clés de sa poche puis enfonça l'une d'elles sans hésitation dans la serrure de gauche. Il connaissait le protocole par cœur, il avait été choisit et était le seul à le faire.

Éric sortit de dessous sa chemise la chaîne accrochée à son cou. Deux clés pendaient au bout : Une dorée et une argentée. Il défit sa chaîne en la tenant avec ses doigts. Il enfonça à son tour la clé argentée dans l'autre serrure. Un cliquetis signala le déverrouillage du porte-document sous le regard impressionné des deux soldats armés.

— C'est bon, vous pouvez sortir messieurs, lança froidement Éric sans ouvrir la mallette.

La main posée dessus, il laissa le sergent VILLOT retirer sa clé. Il regarda ensuite partir les trois hommes. Curieux de lire le contenu du message, il ouvrit la mallette avant même que la porte ne se soit refermée. L'enveloppe traditionnelle de l'armée, en papier semi cartonné de couleur marron était cachetée à la cire avec l'emblème du 43^e régiment de transmission. Il indiqua au lieutenant-colonel que la confidentialité avait été respectée dans ses moindres détails, comme à son habitude. Grâce à ce rituel il était sûr d'être le seul à lire le courrier écrit à son intention. Toujours debout, il décacheta l'enveloppe, sortit la lettre, la déplia et lut en bas le nom de son expéditeur :

LE DRAGON NOIR.

Ses yeux s'écarquillèrent.

— Non, c'est impossible ! Ils ont dû se tromper, sourit-il à demi, les lèvres crispées.

C'était bien la dernière personne dont il pensait avoir un message, d'autant plus qu'il n'avait eu aucune nouvelle depuis très longtemps. Qui pouvait bien prendre l'initiative de se faire passer pour lui ?! « *Cinq ans exactement, à part l'allusion de ce mystérieux inconnu, qui m'a contacté récemment. Drôle de hasard !* » songea-t-il. Ce nom évoqua tellement de souvenirs, en l'occurrence celui d'un passé conditionné pour tuer... Ces jambes flageolèrent. Il prit appui sur son bureau, en fit le tour et s'assit sur son fauteuil pour lire le

contenu du pli. « *Je suis idiot ou quoi ! Je ne dois plus les craindre.* » Il leva la lettre à hauteur des yeux :

À l'intention de : Lieutenant-Colonel Éric LEDOUX.

Cher Lieutenant-Colonel,

Cela fait bien longtemps que je ne vous ai sollicité et tenu sans nouvelles. Cependant, vous nous connaissez mieux que personne maintenant et vous savez reconnaître le silence du secret, ce qui vous met à l'une des plus hautes marches de notre estime. Comme toujours, nous employons ce moyen top secret pour vous demander de nous rendre un service, que vous êtes le seul à pouvoir mettre en œuvre :

- Nous voulons 7 ou 8 hommes des plus et mieux entraînés qui soient. Si possible sans attache familiale, à nos ordres sans discuter et sans poser de question.

- Les parachuter à 27° sud-ouest de Sartène en Corse, à 23 heures 43 ce soir. Ils doivent être lâchés incognito, alors avertissez les autorités en France de votre venue pour une raison quelconque.

- Ils seront de retour à votre caserne dans maximum une semaine. Veillez aussi à régler leur invisibilité d'usage.

Votre allégeance nous saura gré et vous fera adhérer au plus haut grade de l'armée Française.

À bientôt...

LE DRAGON NOIR.

— Allégeance, je lui en foutrais ! Aucun merci, ni excuse, ni merde. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire à mes soldats ? « *Tiens ça me fait penser, le sergent-chef DUTILLEUIL, en acte d'allégeance, il est le roi celui-là. Certes, j'étais ami de son père, mais il en fait quand même un peu trop à mon goût,* pensa-t-il en se frottant le menton. *Allez, il en fera partie.*

Il écrivit son nom sur une feuille blanche, puis se tourna du côté de son ordinateur. L'économiseur avait investi l'écran, faisant défiler les photos de ses deux enfants, d'une jolie femme blonde et d'une belle maison au bord de l'eau (sa famille au grand complet, dans sa villa à quelques kilomètres de là). Il mit le doigt sur la souris de son ordinateur, l'écran revint à son image d'origine (les photos des soldats de sa garnison avec tous leurs points forts, leurs points faibles et tous les renseignements afférant à leur identité). Il se plongea dans ses pensées, mais pas pour ressasser les événements importants de bonheur avec sa femme et ses enfants. Non, il avait ramené en mémoire des souvenirs bien antérieurs, ceux de son entrée chez les dragons noirs. Son estomac commença à se nouer. Instinctivement ses deux poings se crispèrent, comme à chaque foi qu'il évoquait ce

nom. Pour se défendre des griffes du dragon, lui avait dicté son inconscient pendant de très longues années. Seulement, c'était peine perdue, ils étaient plus fort à tous les points de vue. *« Pourtant il avait réussi, lui, à échapper à leurs griffes. Ils m'ont dit qu'il était mort, à l'époque. Mais je suis sûr que non. D'ailleurs ils ne m'ont jamais montré sa dépouille. Le soldat PIERSON... Il s'était donné comme surnom Choucas, parce qu'il était très malin et avait une volonté farouche, m'avait-il dit. Un sacré phénomène celui-là et quel drôle de surnom, Sourit-il, le regard perdu et plein d'admiration. Pour être malin, ça, il l'était le gaillard. Il avait un cœur d'or énorme, mais ce qui faisait sa force, c'était son instinct et sa sauvagerie quand il était dans la nature. Il s'y fondait pire qu'un Ninja, il était encore plus féroce que nos tortionnaires. »*

Éric LEDOUX était tout jeune et au summum de sa forme à l'époque, tout comme les quatorze autres soldats largués avec lui sur cette île entre la mer jaune et la mer de Chine. Ils l'appelaient Yantong Taenju Do, elle n'était répertoriée sur aucune carte du monde. Les Chinois, la Corée du sud et les Japonais, en avaient fait un point stratégique militaire secret, devenant par la même occasion le repaire secret des mystérieux Dragons Noirs. Ils y faisaient venir des hommes très expérimentés au combat – pour la plupart des militaires – des quatre coins de la planète, pour faire une sélection naturelle et former des tueurs infaillibles. Sur une quinzaine de soldats, il restait chaque fois à peine cinq prétendants. Ils étaient prédestinés à devenir des dragons noirs, qu'ils lâcheraient par la suite. Ils les choisissaient dans toutes les catégories sociales, cela importait peu, ils leur traçaient un destin là où ils avaient besoins d'eux, pour de futures missions.

— Ils... Je me demande toujours qui ils sont vraiment ? Malgré ma position importante dans leur société secrète, je ne le sais toujours pas. Cela a bien failli causer ma perte à l'époque... En tout cas, pour eux, les soldats sont une aubaine. À part un ! Toujours le même, c'était le vilain petit canard de notre section, sourit-il en silence. Il leur en a donné du fil à retordre aux dragons noirs, le fringant luron, et il les a même ébranlés, je crois bien, or ils ne l'avoueront jamais. Toujours est-il qu'il en avait sous le pied, le soldat PIERSON. Il m'a même sauvé la vie, et ça, je ne l'oublierais pas. Comment a-t-il fait ? Cela restera toujours un mystère.

À peine avaient-ils été parachutés sur l'île, qu'ont leur tirait dessus de partout. Les coéquipiers du lieutenant-colonel, qui était à cette époque sergent-chef, tombaient les uns après les autres, sauf *lui*. C'était incroyable, le soldat PIERSON semblait éviter les balles avant qu'elles n'arrivent ! Il disait à ses compagnons de le suivre pour faire une percée en faisant face à leurs adversaires tout en virevoltant à chaque pas, de sorte à les surprendre et puis le sergent-chef avait été touché. *« Tout ce dont je me souviens, après m'être réveillé à un moment ; C'est de son image en train de mettre les soldats morts dans une barque et les pousser sur l'eau pour les faire dériver à la sauvette. Je pense qu'il ne m'y avait pas envoyé parce que j'étais encore vivant. Il avait dû sentir mon regard, il s'est retourné à ce moment-là et m'a fixé intensément. D'ailleurs, l'expression de son regard m'avait fait peur, on aurait dit une bête sauvage. »*

Quand le sergent-chef LEDOUX se réveilla, plus tard, il était dans une sorte de prison ou plutôt une cage. En face de lui, le soldat PIERSON était aussi enfermé et le riva encore intensément. Ils étaient manifestement les deux seuls survivants...

— *Il faut que j'arrête de me remémorer tout ça. J'aurai vraiment aimé mieux le connaître, mais c'est du passé. Allez, je me remets au travail.*

Le lieutenant-colonel fit défiler les photos de ses soldats, relisant avec soin ses appréciations notées en dessous de chacune d'elles. Il en sélectionna six autres, les mieux entraînés et surtout sans aucune attache familiale ni d'aucune sorte. Pour se faire, il avait instauré un pacte avec ceux, ayant donné leur accord pour rester en permanence dans la caserne. Deux fois par semaine, Éric faisaient venir des filles aux mœurs faciles, qui divertissaient ses hommes et leur donnaient du plaisir. Cela était une partie de son budget, financé par la mystérieuse société secrète et faisait partie de l'entente tacite avec ses soldats. Ceux, ayant donné leur approbation, avaient une prime supplémentaire de trois cents euros tous les mois, cela avait interpellé à la réflexion la plupart d'entre eux. Finalement, vingt cinq étaient consentants pour devenir de futurs dragons noirs. Bien sûr, eux ne savaient pas pourquoi cette prime et cette interdiction de sortir de l'enceinte étaient consenties et surtout ils ne savaient pas non plus qu'ils étaient prédestinés à travailler pour les dragons noirs. Le seul renseignement donné, était la prévision de missions spécifiques et très secrètes. En revanche, envoyer ses troupes à une mort peut-être certaine, pour la plupart, le répugnait. Il n'avait pas le choix, se rassurait-il, et avait enfoui ce mal être par un mal encore plus profond... « *Après tout, ils ne me sollicitent pas si souvent que ça, et puis c'est moi qui les forme, alors cela minimise les dégâts. Ils ne vivront sans doute jamais ce que moi-même j'ai vécu.* » Il avait réussi à obtenir cet honneur des dragons noirs quand il prit le commandement de la caserne, parce que le Lieutenant-Colonel LEDOUX avait été le meilleur des combattants guerriers et stratège jamais égalé depuis plus de dix ans. Il en était fier en dépit de la souffrance physique, morale et psychologique infligé et de la cuisante amertume de n'avoir jamais été confronté à celui qu'il admirait tant, mais redoutait aussi : le soldat PIERSON.

Il inspecta à nouveau les sept photos sélectionnées, puis appuya sur l'interphone le reliant directement au planton de service :

— Sergent.

— Oui, mon lieutenant-colonel.

— Est-ce que l'hélicoptère est revenu ?

— Oui. Vous ne l'avez pas entendu ?

— Non, je n'ai pas fait attention. Pouvez-vous faire venir dans mon bureau le sergent-chef DUTILLEUIL, les sergents VILLOT, GAROT, et GEOFFROY, et les soldats FREIXO, MORI et BYUN.

— Tout de suite ?

— Oui tout de suite sergent. Je vous donne cinq minutes pour me les amener.

— Mais... Ils sont en train de dîner... Le général ne va pas être content.

— **JE ME FOUS QUE LE GÉNÉRAL SOIT MÉCONTENT !** cria-t-il. **ALLEZ ME LES CHERCHER**, tout de suite. Si dans quatre minutes, ils ne sont pas là, je vous mets au trou pour le reste de la semaine, **ALORS GROUILLEZ-VOUS.**

— Oui tout de suite, mon lieutenant-colonel.

Sans demander son reste le soldat fonça à la cuisine. À Peine trois minutes plus tard, il ramena les sept hommes.

Ils étaient les meilleurs guerriers de la garnison, des soldats dévoués corps et âmes, des tacticiens hors pair. Avant tout, ils étaient autonomes où qu'ils soient. Ils étaient formés à la spécificité de n'importe quelle arme à feu de sorte à les utiliser au maximum de leur capacité. Ainsi qu'à tous les styles de combat à main nue ou avec armes blanches, et ils savaient adapter chaque technique apprise à leur adversaire, ou sur le terrain sur lequel ils se trouvaient. En dépit de leur manque de culture et leur faible niveau d'études, ils avaient un esprit vif avec une intelligence bien affûtée grâce à laquelle ils pouvaient discerner chaque situation – conflictuelle ou pas – avec maturité. Bref, ils étaient prédestinés, par l'entraînement, pour réussir les missions leur étant attribuées. Ce qu'ils étaient devenus, ils le devaient à une seule personne, l'homme devant lequel ils étaient au garde à vous. Ils ne se le cachaient nullement, pour lui ils donneraient leur vie, ils le vénéraient comme un dieu. Pour tous les sept, ce serait leur première vraie mission. Malgré la dureté et la routine installée dans leur préparation physique et mentale spécifique, une certaine appréhension les habitait de penser à partir vers l'inconnu. Ils en parlaient souvent entre eux, essayant de deviner pour quel genre de mission ils étaient voués. Tout y passait : mission secrète pour sauver le président, préparer un coup d'état, assassiner un chef d'état ou quelqu'un de très important, intervenir dans une mission de sauvetage, récupérer des documents ultras secrets, etc. Ils n'écartaient aucune éventualité et ils étaient prêts à réussir ce que l'on pourrait leur demander, sans morale ni état d'âme. Ils en étaient du moins persuadés.

Le lieutenant-colonel les fixa chacun leur tour avec fierté, tout en se demandant lequel d'entre eux pouvait être le meilleur. Il en avait bien une petite idée. Le soldat BYUN s'était distingué à plusieurs reprises, dans des situations plus que critique. Il faisait souvent preuve de bon sens, de tactique, de force, de courage et d'une incroyable intelligence dépassant de loin celle de ses supérieurs. La seule chose l'ayant retenu à le faire monter en grade était son mauvais caractère et son manque de discipline. Cependant il y pensait et se demandait même s'il ne serait pas l'homme de la situation pour commander ce groupe. D'autant plus qu'à leur dernier entraînement il avait sauvé tout le monde d'une mort certaine grâce à son sens de l'observation et à son intuition à fleur de peau. Effectivement, en une fraction de seconde il avait su identifier une trace sur le sol, en conclure que quelqu'un leur tendait un guet-apens et il avait raison. Il fit mettre les vingt-cinq soldats, ainsi que le supérieur de son groupe – qu'il frappa sans sommation, parce qu'il ne voulait rien entendre – à couvert. Des rafales de mitrailleuses lourdes déferlèrent sur eux sans s'interrompre de différents endroits pendant plus d'une minute. Le soldat BYUN lança quatre grenades à des endroits bien précis sans même regarder où il les lançait, il dirigea son bras juste au bruit. Les grenades explosèrent, puis les tirs s'arrêtèrent ! Des ombres et des mouvements derrière les collines les surplombant indiquaient qu'ils n'étaient encore pas sortis d'affaire, mais grâce à l'action de BYUN ils purent riposter à coup de fusils mitrailleurs, de mortiers, de bazooka et de grenade. Manifestement la rébellion Africaine en infériorité d'arme ne mit pas longtemps à déguerpir.

Le lieutenant-colonel LEDOUX fixa un long moment le soldat BYUN, se leva sans le lâcher des yeux.

— Soldat BYUN.

— Oui, mon lieutenant-colonel, s'écria-t-il en bombant le torse et en relevant la tête.

— Vous avez fait acte d'un sacré geste de bravoure il y a deux jours, et je n'ai encore pas eu le temps de vous féliciter. Serrez-moi la pogne soldat.

BYUN le fixa étonné, se demandant s'il était sérieux et ne trouvait aucun mot à lui dire. Le lieutenant-colonel lui ayant tendu sa main, il n'eut d'autre choix que de la lui serrer... Il lui sourit fièrement, ému d'être remercié. Personne jusqu'à maintenant ne lui avait montré de gratitude quant à son geste. Cela faisait partie de son job, et pour lui cela était naturel.

— Dites-moi soldat BYUN, vous me feriez une promesse ?

— Oui, mon lieutenant-colonel, à vous oui, s'écria-t-il avec un sourire malicieux.

— Bien soldat, je le savais.

Le lieutenant-colonel se dirigea vers son bureau, ouvrit un tiroir et en sortit un objet. Il revint en face le soldat BYUN, puis lui posa une main sur l'épaule.

— J'aime les gens braves et pleins de cran comme vous. Si vous me faites la promesse de ne plus faire preuve d'insubordination envers vos supérieurs dans la caserne, je vous promeus au grade de sergent-chef.

— Oui, mon lieutenant-colonel, je vous le promets, répondit BYUN le sourire aux lèvres.

— Très bien, sergent-chef BYUN, comme ça, vous pourrez prendre des décisions sans être obligé de frapper votre supérieur, dit-il dans un demi-sourire ironique tout en lui épingleant le grade sur son épaulette. Messieurs, Garde à vous devant votre nouveau sergent-chef.

Ils saluèrent leur nouveau sergent-chef, pour le féliciter de son grade et pour son geste de bravoure. Éric se mit aussi au garde à vous, notamment par respect pour son héroïsme. BYUN fut fort ému et très fier de voir le chef de sa garnison se mettre au garde à vous pour lui.

— Très bien, Cela étant fait, je vais vous parler de votre mission, soldats. Vous allez décoller ce soir avec l'hélicoptère à 21h10 précise. Vous mettrez tous vos parachutes de camouflage. Vous serez parachutés à côté de Sartène en Corse et vous serez guidés par un signal lumineux intermittent pour vous montrer le point de chute. En ce lieu, vous vous tiendrez aux ordres des personnes qui vous attendront. Ils doivent vous donner un nom de code, qui est : *Dragon noir*. S'ils ne vous donnent pas ce nom, vous annulez la mission et vous rentrez par n'importe quel moyen. Vous avez été formés pour réaliser les missions les plus dures qui soient soldats, alors je veux une complète réussite. Pour se faire, la clé de cette opération est l'obéissance sans contestation aux ordres. Sergent-chef BYUN vous serez le leader du groupe. Des questions ?

— Oui, mon lieutenant-colonel, s'écria le sergent-chef DUTILLEUIL. Est-ce que vous savez ce que nous allons faire là-bas ?

— Non, sergent-chef, je ne le sais pas. C'est une mission top secrète. Alors moins vous poserez de question, mieux se passera votre tâche. L'obéissance aux ordres est la priorité, c'est tout ce que je sais. D'autres questions ? Devant leur silence, il continua : Est-ce que vous acceptez d'y aller soldats ? Demanda-t-il aux sept hommes.

— Oui, mon lieutenant-colonel, répondirent-ils ensembles.

— Très bien. Allez finir de dîner et ensuite préparer vos affaires. Je vous donne rendez-vous à 21h05 à l'hélicoptère. Vous pouvez disposer soldats.

Les sept hommes sortirent en file indienne, quand le lieutenant-colonel reprit la parole :

— Sergent-chef BYUN, restez.

BYUN riva ses compatriotes d'un air complice, puis leur fit signe de la main, de sorte à leur faire comprendre qu'il allait les rejoindre. Il se demandait ce qu'il pourrait bien lui dire de plus. Cela le rendit un peu curieux, mais aussi inquiet.

— Oui, mon lieutenant-colonel, que me voulez-vous ? demanda BYUN, d'une voix pausée.

Son supérieur tira un tiroir, il en sortit un petit objet encore dans son carton d'emballage. Il l'ouvrit et en sortit un appareil noir qu'il sortit de son plastique.

— Tenez BUYN, dit-il en lui tendant l'objet.

Avant même qu'il ne lui dise autre chose, le sergent-chef demanda en tournant l'appareil dans ses mains :

— Qu'est-ce que c'est, mon lieutenant-colonel ?

— C'est un détecteur radar à accroche magnétique. C'est le plus puissant du marché actuel. Je peux suivre sa trace depuis mon ordinateur où qu'il soit sur la planète. Il est très simple d'utilisation. Quand vous le posez sur quelque chose de métallique, vous appuyez sur ce petit bouton, puis vous le mettez en fonctionnement en appuyant sur cet autre bouton, lui dit-il en lui montrant sur quels boutons appuyer.

— Effectivement, c'est très simple... Qu'attendez-vous de moi, mon lieutenant-colonel ?

— Sur ce coup, il va falloir que vous fassiez preuve de beaucoup d'observation, de bon sens et surtout d'intuition... C'est pour ça que je vous ai choisis, vous êtes le plus intuitif et je dirais même le plus intelligent.

— Merci mon lieutenant-colonel, répondit-il avec un éclat de fierté dans le regard.

— Ne me remerciez pas sergent-chef, vous l'avez certainement toujours été. Mon souhait est que vous le posiez le plus discrètement possible soit dans la poche, soit sur une voiture, où vous voulez, mais seulement sur la personne qui commande ou le responsable. Si vous voyez des personnes importantes, posez le sur leur véhicule. Vous comprenez ce que je veux ?

— Oui, mon lieutenant-colonel. Si j'ai bien compris, vous voulez tracer les principaux antagonistes responsables de cette mission ? C'est bien ça ?

— Exactement Sergent-chef, répondit-il en souriant et en lui tapant sur l'épaule. Vous êtes vraiment doué, et vous êtes voué à monter rapidement en grade BYUN, j'adore votre esprit de synthèse d'une rapidité étonnante et votre discrétion dans l'action. Par contre, je veux que cela reste entre vous et moi. Vous ne dites rien à vos camarades ni au Général. Nous sommes bien d'accord sergent-chef BYUN ?

— Oui, mon lieutenant-colonel, vous pouvez compter sur moi, personne ne saura que j'ai cet appareil en ma possession. Et quand je l'aurai posé, je n'ai jamais eu cet objet en ma possession. D'ailleurs, vous ne m'avez rien donné !

— Je le savais, vous êtes de la graine de grand guerrier. Allez, je ne vous retiens pas plus longtemps. À tout à l'heure sergent-chef BYUN.

Pendant qu'il sortait, le lieutenant-colonel LEDOUX regarda sa montre. C'était plus que de l'impatience qui lui rongeaient le sang, il avait envie de partir avec eux.

9

Le mal

Insidieux, il infeste tout. Même les personnes pures peuvent en pâtir. Les animaux, eux, fuient. Nous humains, nous devons absolument comprendre et bien souvent, il est trop tard quand nous sommes entre ses griffes !

Jean-luc avait fini sa journée. Plongé dans ses pensées de cette journée du moins mouvementée, il avait dressé la table sur la terrasse et allait préparer le dîner quand sa femme arriva. Il regarda sa montre : 18h45. Elle rentrait tôt ce soir. D'habitude, elle n'était guère là avant 19h30. Il attendait son sourire, comme chaque soir, mais là, son visage était fermé quand elle le regarda. Certes, la nouvelle de la mort des parents de cette petite fille était un coup, mais c'est lui que cela concernait. *À moins que ce ne soit d'avoir invité Bernard, qui l'ait mise en rogne !* Se demanda-t-il. Elle monta les escaliers jusqu'à la terrasse, sans mot dire, les traits du visage tiré, comme si elle avait pleuré. Arrivé à sa hauteur, elle se blottit dans ses bras et fondit en larmes.

— Oh, là, mon amour, que se passe-t-il ?

Elle balbutia des mots tout en pleurant, rendant incompréhensible ce qu'elle dit.

— Chut, calme toi, et dis-moi ce qui ne va pas, dit-il en lui caressant tendrement les cheveux.

Elle le serra encore plus fort dans ses bras, quand Ricky, se jeta sur eux, pour faire la fête à Sylvie. Elle défit son étreinte, le caressa, puis essuya ses larmes avec sa main. Elle renifla plusieurs fois de suite et prit la parole :

— Nous étions enfin tranquilles, depuis quelques années... Elle fit un court silence, cherchant ses mots. Nous méritons le bonheur, tu ne crois pas ?

— Oui, tu as raison. Mais pourquoi dis-tu ça ?

— Tu vas aller à Paris afin de voir cette gamine, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais quel est le problème ?

Elle plissa les yeux, se retenant de pleurer, et baissa la tête. Il reprit la parole :

— Cela ne me prendra que quelques heures. Si je peux aider à retrouver les salauds qui ont tué ses parents et les faire écrouer, je dois le faire. Ce n'était peut-être qu'un rêve, mais je n'oublierais jamais leurs visages.

Elle se blottit à nouveau dans ses bras :

— Promets-moi que tu laisseras les policiers les retrouver et que tu ne feras pas justice toi-même...

Il défit son enlacement, troublé. Il la fixa en fronçant les sourcils, se demandant pourquoi elle pensait, qu'il ferait justice lui-même. Comment pouvait-elle savoir que cela lui avait effleuré l'esprit si on ne le croyait pas. Et surtout, comment pouvait-elle le connaître si bien, cela ne s'était jamais produit avant.

— Pourquoi penses-tu ça ?

— Je t'observe depuis de longues années tu sais, et je commence à bien te connaître, mon cœur. J'ai aussi un mauvais pressentiment.

Elle le serra à nouveau contre elle. Après quelques secondes, elle lui chuchota :

— Promet-le-moi !

Il allait répondre, quand soudain, venu de nulle part, un jeune cerf affolé vint s'encaster dans l'automobile de Sylvie. Surpris, ils se tournèrent tous les deux en direction de l'escalier. L'animal un peu étourdi resta une dizaine de secondes sur place. Il détala quand il vit Ricky dévaler les escaliers pour lui sauter dessus.

— RICKY AU PIED, cria Jean-Luc en défaisant une nouvelle fois son étreinte.

C'était peine perdue, le chien s'était lancé à sa poursuite, il ne l'écoutait et ne l'entendait plus.

— MERDE, IL FAIT CHIER CE CHIEN, il n'écoute rien ! houspilla Jean-Luc énervé, en descendant les escaliers. Bon, tant pis, s'il se perd ce sera bien fait pour lui.

Il regarda la bosse dans la voiture et revint vers sa femme, l'air soucieux.

— Il faut que je te dise quelque chose...

— Quoi, une autre mauvaise nouvelle ? S'écria-t-elle, lui coupant la parole.

— Je ne sais pas trop, mais c'est vraiment bizarre ce qui se passe dans les bois, depuis l'annonce de cette nouvelle. Cet après midi, quand j'ai reçu le coup de fil de Sandrine, j'ai vu plein d'animaux fuir dans la direction opposée à notre maison. De toute ma vie je n'ai jamais vu ça ! Même les oiseaux ! Des milliers d'oiseaux de toutes sortes qui allaient tous dans la même direction. Et maintenant ce cerf qui s'empale dans ta voiture sans raison apparente.

— Ah bon ! Effectivement, c'est étrange. Qu'est-ce que cela veut dire à ton avis ? Demanda-t-elle inquiète.

— Au début, j'ai cru à un feu, mais ce n'est pas ça. Les animaux ont un instinct très développé, ils ressentent des choses que nous ne soupçonnons pas un seul instant. Dans tous les cas, cela ne présage rien de bon, et je n'aime pas ces signes. J'ai aussi un très mauvais pressentiment.

Il se rapprocha de Sylvie, lui prit la main et lui dit :

— Je te le promets, mon amour.

Elle sourit en lui caressant la joue.

— Merci. Dis-moi, que voulait Sandrine ?

— Ah oui, j'allais oublier ! Elle nous invite à dîner samedi, si tu es d'accord. Nous devons la rappeler.

— Oui, cela nous changera les idées, et puis ça fait longtemps que nous ne les avons vus. Dis-moi, tu vas partir demain matin ?

— Oui en fin de matinée. Bon, je rappelle Sandrine et je prépare le dîner, dit-il en rentrant dans la maison. Il revint sur ses pas : Tu sais, je serai rentré avant que tu aies fini ton travail. Par contre, je serai plus tranquille si tu pouvais me faire un certificat sur l'honneur, comme quoi j'étais bien avec toi, la nuit où ça c'est passé.

Elle ouvrit son sac à main, sortit une enveloppe cachetée.

— Tiens, dit-elle en lui tendant l'enveloppe. Je l'ai préparé à mon travail. Tu sais, cela va te coûter une consultation, sourit-elle.

Il prit l'enveloppe, lui rendit son sourire et lui fit un tendre baiser sur les lèvres, quand un bruit dans les buissons les interpella. Ils regardèrent dans la même direction. C'était Ricky, il était couvert de sang et boitait.

10

Sans morale

Je ne sais ce que c'est que des principes, sinon des règles qu'on prescrit aux autres pour soi.

Denis Diderot.

L'assassin des parents de Cécilia attendait tranquillement à l'entrée de la cabine téléphonique se trouvant en face de l'hôtel. Il ne se demandait pas pourquoi son mystérieux contact ne voulait pas l'appeler sur son portable comme à son habitude. Il attendait maintenant depuis plusieurs minutes et commençait de s'impatienter en ayant de sérieux doutes. Le téléphone sonna enfin, il décrocha :

— Oui allô.

— C'est moi, votre contact.

— Pardonnez-moi, pour cette bavure, cela ne se reproduira plus.

— Il fallait y penser avant. Mais je suppose que vous aviez une bonne raison de vouloir les tuer ?

— Oui, ils ont reconnu ma voix, je n'avais pas le choix.

— La gamine aussi je suppose ?

— Oui, elle a vu aussi nos visages.

— Rien que ça ! Le principal de toute façon, c'était les lingots et les quatre mallettes de bon au porteur. Vous les avez livrés comme prévu, c'était notre contrat. Une partie de votre argent est dans une BMW blanche garée devant votre hôtel. J'ai transmis les clés dans une enveloppe à votre numéro de chambre, au Maître d'hôtel. Dans la boîte à gants, vous trouverez des billets d'avions à destination de Djibouti pour vous et vos hommes. Vous aurez le reste de l'argent là-bas.

— Mais... Le coupa-t-il. Vous ne voulez pas que je finisse le travail ?

— Non. Vous avez échoué et je doute que vous réussissiez maintenant. D'autres vont s'en occuper. À Djibouti, vous irez avec vos hommes, à l'hôtel Sofitel. Vous le trouverez facilement, il est indiqué partout. Sur place, vous serez contacté et vous aurez le reste de votre argent.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais ! Si je vous envoie là-bas, c'est pour vous faire oublier quelque temps. Suivez les instructions et tout se passera bien. Adieu.

L'homme sortit de la cabine téléphonique avec l'amertume de n'avoir pas gagné son argent de façon professionnelle. Il passa devant la belle BMW manifestement toute neuve, remarqua-t-il en observant la plaque d'immatriculation. Il s'immobilisa quelques secondes devant l'automobile, la caressa du regard, puis s'approcha pour concrétiser sa caresse. Il aimait les belles voitures. Quelque chose clochait dans la façon de faire de son contact, cela le tracassait fortement. Pourquoi acheter une voiture neuve, rien que pour eux ? Instinctivement il s'accroupit pour regarder sous l'automobile, il jeta aussi un coup d'œil en dessous le moteur, mais rien. Il pensait, que peut-être, ses patrons voulaient se débarrasser d'eux d'une autre façon qu'ils le laissaient supposer. Malgré ne rien avoir trouvé, il n'en était pas rassuré pour autant. « *Il me faudra être prudent...* » Il rentra à l'hôtel, sonna la réception. Une femme d'une cinquantaine d'années élégante, avec de grands yeux bleus, sortit de nulle part pour le servir.

— Bonjour, Monsieur, que puis-je pour vous ?

— Bonjour. Je suis dans la chambre 345, vous devez avoir une enveloppe pour moi.

— Heu, oui, répondit-elle en regardant sous son comptoir. Ah, voilà...

Elle déposa l'enveloppe sur le comptoir en laissant la main dessus, puis reprit :

— Auriez-vous votre clé de chambre s'il vous plaît, sourit-elle. Comme il la fixait, feignant de ne pas comprendre, elle insista : Le Monsieur m'ayant remis l'enveloppe, m'a demandé de bien contrôler que je la remettrai à la bonne personne... Vous comprenez...

— Ok, je vois.

Il sortit la clé de sa poche :

— Tenez...

Rassurée, elle enleva sa main. Il prit l'enveloppe, s'engagea dans l'escalier puis le gravit deux par deux. Arrivé devant sa chambre, il entra. Muriel n'avait pas bougé de place, elle gisait toujours sur le sol baignant dans une mare de sang. Il l'enjamba, l'assénant d'un nouveau coup de pied sans regarder ou celui-ci atterrit. C'est sa tête, qui prit encore, elle rebondit plusieurs fois sur le sol dans un bruit sourd et morbide. Il s'arrêta, se retourna en se demandant si elle était encore vivante ou morte, tenté par l'idée d'encaisser sa part. « *Si elle est morte, je me débarrasse d'elle et je prends sa part.* » Il s'approcha, mit sa main devant sa bouche pour sentir son souffle, mais cela ne le convainquit pas. Alors il mit ses doigts sur sa carotide pour essayer de sentir son pouls. Celui-ci battait. Il se releva, se déshabilla, puis entra dans la salle de bain. Il avait décidé de prendre une douche et de prendre son temps, de sorte à ce qu'elle reprenne conscience d'elle-même, parce qu'il était hors de question de l'aider. Après tout, elle n'avait pas à prendre la décision de laisser la gamine vivante, et surtout, elle n'avait pas à désobéir à son ordre. « *C'est à cause de cette conne qu'on n'a pas notre argent en une fois, et que nous sommes obligés d'aller dans ce pays de merde ! Où déjà, essaya-t-il de se souvenir. Ah oui, Djibouti. Pff... Quel bordel ! Elle mériterait que j'la butte.* »

11

Piège

Il n'y a que deux choses immuables et éternelles : le ciel étoilé au-dessus de nos têtes, et la loi morale au fond de nos cœurs.

Emmanuel Kant.

Paris, le mercredi 09 août 2006, 7h30, lendemain du meurtre des parents de Cécilia.

Serge FARLET se trouvait à cinq minutes de sa destination. Il avait décidé de prendre le métro en ce mercredi. Les rues de Paris aux heures de pointe étaient de la folie pure, même pendant les vacances. Il était sûr de ne pas être à l'heure au rendez-vous du commissaire Sophie DUVALOT, s'il avait pris son automobile. Le cœur battant la chamade, il regarda sa montre : 7h32. « *C'est bon, je serai à l'heure.* » À l'ouverture des portes, il lui fallait à peine 5 minutes pour être au 36, quai des Orfèvres. Sa rame, en phase de ralentissement, allait ouvrir ses portes d'un instant à l'autre. Pour lui, c'était l'une des plus belles et des plus importantes journées de sa vie. Il avait toujours rêvé de travailler à la criminelle, pourtant, il en était encore à se demander comment Sophie avait réussi à convaincre son supérieur. Il ne l'avait pas eu directement au téléphone, toutefois, la nouvelle, annoncée par son Commandant, qui plus est l'ayant félicité, était un contentement des plus délectables qu'il n'était pas près d'oublier. Il tenait personnellement à remercier Madame Sophie DUVALOT. Grâce à cette intervention, elle était encore montée d'un cran dans son estime, qui était déjà, croyait-il, à son paroxysme. En réalité, elle commençait de l'impressionner et il avait peur seulement d'une chose, de tomber amoureux d'elle. Serge n'était pas dupe, ni du genre à se mentir à lui-même. Il savait très bien que si son cœur battait si vite, cela n'était pas seulement dû au fait de venir travailler à la criminelle. Tout allait si vite, il était déjà dans la rue. Il n'avait jamais mis les pieds dans ce quartier, il essayait de se détendre en observant le genre de personnes fréquentant la même rue que lui pendant son passage. Cependant, les questions fusaient quand même dans son esprit : « *Comment va-t-on m'accueillir ? Que vais-je faire avec Sylvie et dans quelle direction allons nous chercher des indices ? Et Cécilia, où est-elle ?* » Il s'immobilisa devant l'entrée. « *Cette fois, ça y est, j'y suis. Allez Serge, montre à tout le monde de quelle trempe de policier tu es.* » Il entra, se présenta en signalant son rendez-vous et demanda le bureau du commissaire DUVALOT. La ravissante hôtesse policière lui indiqua l'escalier en lui demandant de l'attendre devant son bureau, au deuxième étage, qui se trouvait tout au fond du couloir central. Serge commença de gravir les premières marches, quand :

— CAPITAINE, s'écria une voix.

Il arrêta son ascension, se retourna. C'était elle. Son cœur sembla s'arrêter, pourtant, il ne laissa rien paraître.

— Vous allez bien ? Demanda-t-elle en lui présentant sa main. Il la serra comme à un homme, ne voulant pas la contrarier. Vous me suivez, continua-t-elle en lui emboîtant le pas.

— Oui. Et vous, vous allez bien, sourit-il.

— Pourquoi souriez-vous, demanda-t-elle curieuse !

— Vous ne m'appelez pas Serge ce matin, madame la commissaire ?

— Mademoiselle, sourit-elle à son tour en plissant les yeux ! Autant pour moi. Est-ce que cela vous dérange de m'appeler commissaire devant mes subordonnés ? Sophie, ce sera très bien dans l'intimité. D'accord ?

— Oui Sophie. Au fait, du fond du cœur merci d'avoir tenu votre parole. Et toutes mes félicitations pour avoir réussi à convaincre mon Commandant. Je vous assure que cela tient de l'exploit, parce qu'il n'est vraiment pas facile à convaincre.

— Ah bon ! Pourtant il n'a fait aucune difficulté, sourit-elle à pleine dent. Je lui ai simplement dit que le ministre de la défense avait apprécié votre intervention et qu'il vous avait personnellement recommandé afin de suivre cette enquête. Il m'a fait vos éloges de long en large en se disant persuadé que vous étiez un homme d'une trempe exceptionnelle, qu'il vous avait personnellement formé et il a bien sûr accepté. Pour...

— Le Ministre a vraiment demandé que je suive l'enquête avec vous ? La coupa-t-il.

— Non, sourit-elle !

Ils arrivèrent au dernier étage, elle fit la bise à deux inspecteurs, déjà devant leurs bureaux, elle présenta le Capitaine comme son second dans l'enquête du meurtre dans le domicile du Ministre de la défense. Elle ouvrit son bureau, puis l'invita à s'asseoir.

— Vous êtes incroyable Sophie, la réprimanda-t-il par l'intonation de sa voix. Mais vous avez le droit au moins de m'inclure dans une enquête criminelle pour vous seconder ?

— Oui, bien sûr. J'ai les pleins pouvoirs, à partir du moment où mon supérieur accepte. Par contre votre commandant avait le droit de refuser. C'est pour ça, j'ai préféré assurer le coup, dit-elle en souriant, fière d'elle.

Il plissa les yeux en souriant aussi, discrètement, tout en rivant ses jolis yeux. Elle forçait l'admiration, la gamine. Il mourait d'envie de lui demander pourquoi elle tenait tant à ce qu'il travaille avec elle. Cependant, il s'abstint, car il avait trop peur que certains sentiments s'étaient et provoquent un rapprochement dont il regretterait l'issue, malgré la forte attirance qu'elle provoquait à son insu.

— Allez-y, posez-la-moi votre question Serge, continua-t-elle en lui esquissant un nouveau sourire.

— Heu... Non, je n'ai aucune question !

Elle l'observa quelques secondes, craquant un peu plus de minutes en minutes, devant sa timidité.

— Moi, je parie que vous vouliez me demander pourquoi je tiens tant à ce que vous participiez à l'enquête avec moi ? Est-ce que je me trompe ?

Il la fixa tout en lui souriant, puis baissa les yeux, en guise de réponse.

— Je suis presque sûre aussi, que vous vous demandez si je ne vous draguerais pas ?

Il la fixa à nouveau en écarquillant ses grands yeux bleus. Il prit un air malicieux et cette fois-ci il avait bien l'intention de ne pas les abaisser. Après tout il était plus vieux qu'elle.

Elle lui devait le respect et il n'allait certainement pas se laisser courtiser par la première venue, qui ma foi ne prenait pas vraiment de gants avec lui. En outre, comme il ne savait pas vraiment où elle voulait en venir, il s'abstint une nouvelle fois de répondre. « *Elle va peut-être me trouver vieux jeu, peut-être même m'évincer de l'enquête si je la repousse. Et puis je serais dingue de la repousser, elle est très séduisante... Oui mais je suis marié. Je ne peux pas faire ça, même si...* »

— Avez-vous perdu la parole Serge, demanda-t-elle en détachant son regard la première !

— Heu, non, j'attends votre réponse, sourit-il fièrement.

Elle le considéra à nouveau, semblant être agacé par sa réponse.

— Comme je vous l'ai dit hier, vous m'avez beaucoup impressionnée dans vos déductions. Elle hésita un instant, puis reprit : Je ne vais pas vous cacher, que je vous trouve très professionnel, de plus, j'ai bien aimé votre compagnie hier. Cela me change de tous ces mecs autour de moi qui me draguent. Pardonnez-moi si j'ai eu l'air de vous courtiser, j'ai bien remarqué votre alliance. En réalité, à force d'être courtisée, j'en ai pris l'habitude, et je crois qu'inconsciemment cela est devenu un jeu pour moi...

— Vous êtes toute pardonnée Sylvie.

Elle le fixa tout en souriant, comme apaisée. En réalité elle le trouvait très craquant et regrettait qu'il soit marié.

— Je tenais quand même à vous dire que je vous trouve très mignon Serge, dit-elle en lui esquissant un large sourire. Vous m'avez coupé en montant les escaliers. Je voulais vous dire, pour me remercier, vous pourriez m'inviter à déjeuner tout à l'heure, si vous voulez ? Comme ça nous serons quittes.

— Bien sûr... Oui, avec plaisir Sylvie, répondit-il pris par surprise. Merci pour le compliment. Il fit un court silence, puis reprit : Je vais être franc avec vous... Je vous trouve aussi très séduisante, cependant je pense que ce n'est pas la peine de vous le dire, vous le savez déjà, je suppose.

— Oui. Mais merci, cela fait tout de même du bien à entendre venant d'un beau gosse.

Elle provoqua de sa part un rire naturel qu'il avait presque oublié tellement cela était rare. Cela la contamina. Les inspecteurs dans la pièce à côté se retournèrent, tout surpris. Ils se fixèrent les uns les autres, c'était manifestement la première fois qu'ils entendaient leur commissaire rire d'aussi bon cœur.

— Hou, la, la, je n'avais pas ri comme ça depuis longtemps. Bon, allez, au boulot maintenant que tout est dit.

Serge se calma à son tour, puis jeta furtivement un œil du côté des inspecteurs. Ils le dévisagèrent amèrement. Cela le refroidit et lui fit prendre conscience qu'elle était manifestement très convoitée.

— Ne faites pas attention à eux. Ils croient tous avoir la main mise sur moi parce que je suis cool avec eux, or il n'y en a pas un qui vous arrive à la cheville.

Elle fit un court silence en regardant ce qui sembla être un carnet de rendez-vous posé sur son grand bureau, elle reprit :

— Ce matin, vous irez à l'hôpital hôtel-dieu afin d'escorter la petite Cécilia dans un centre spécialisé à l'extérieur de Paris. Vous allez essayer de communiquer avec elle. Comme vous avez l'air d'être assez complice avec elle, vous aurez, je pense des chances de lui

soutirer des informations sur les meurtriers de ses parents. Une ambulance vient la chercher à 9h45, vous l'accompagnerez dans l'ambulance. Vous aurez une escorte de cinq motards, quatre inspecteurs vous suivront, une voiture devant et une derrière. Si jamais le chauffeur de l'ambulance ne veut pas de vous, vous insistez. S'il le faut, vous abusez de votre influence... Dans tous les cas, je veux que vous soyez avec la petite dans la voiture. Là-bas, elle sera encadrée par des spécialistes et des gardes se relayeront jour et nuit jusqu'à ce que nous soyons sûrs qu'elle ne court plus aucun danger. Après, vous revenez ici pour regarder le dossier et toutes les analyses faites. Et éventuellement rechercher les tueurs si elle vous a parlé. Moi, je vais à l'Élysée pour interroger le Ministre.

— Oui, Madame la commissaire.

— Seulement devant eux je vous ai dit, sourit-elle. Et c'est mademoiselle, insista-t-elle en le fixant malicieusement.

— Très bien, Sylvie. Dites, j'ai une question : Est-ce que je peux leur donner des ordres à vos inspecteurs ?

— Oui, vous devriez le savoir ! Vous êtes capitaine de police, vous avez donc l'ascendant sur eux.

— Oui, en théorie, mais la criminelle est une brigade à part...

— À part dans votre tête, le coupa-t-elle ! Vous avez l'air très impressionné de travailler avec nous, je me trompe ?

— Oh là ! Plus que vous ne le pensez Sylvie. En réalité, j'en ai toujours rêvé.

— Très bien, j'en suis ravie. Notre déjeuner n'en sera que meilleur.

Elle se leva en l'irradiant de son plus beau sourire.

— Suivez-moi, je vais vous présenter au reste des inspecteurs.

Pour mettre la pression à ses subalternes elle fit l'éloge des trouvailles balistiques et des états de service du capitaine, elle tenait à leur montrer qu'il n'était pas arrivé à sa place de capitaine par hasard. Elle connaissait bien chacun de ses inspecteurs, elle savait qu'aucun d'eux ne lui manquerait de respect en dépit de son arrivée toute fraîche dans le service. Autant ils pouvaient avoir des débordements verbaux, voir même sentimentaux à son égard, parce qu'elle n'avait jamais voulu être stricte – Elle était même trop cool, pensait-elle –, autant ils n'avaient jamais levé la voix ou manqué de déférence auprès d'un supérieur hiérarchique homme, quel qu'il soit. Pourtant elle aurait bien aimé parfois. C'était comme s'ils se déféraient complètement à elle. Elle se remémora sa dernière enquête à l'insu de la brigade des stupéfiants, dont elle fit les frais. Le commissaire zélé l'avait empoigné, simplement parce quelle avait interféré dans leur enquête en arrêtant un dealer suspecté de meurtre et aucun de ses inspecteurs n'avait bougé. Elle dirigea ensuite le capitaine dans le bureau de son divisionnaire de brigade. Pour être sûre que personne ne lui fasse d'ennuis, elle lui demanda de prendre son bureau le temps de l'enquête.

— Vous êtes sérieuse ? Demanda le capitaine subjugué.

— Oui, bien sûr.

— C'est trop d'honneur pour moi. Et votre divisionnaire est-il d'accord au moins ?

— Il est en vacances. Quand je l'ai appelé pour demander son accord à votre sujet, il m'a lui-même proposé de vous installer dans son bureau ; Pour se débarrasser de moi au plus vite, je suppose, sourit-elle.

— Vous êtes sûr, ce n'est pas encore un mensonge ?

— Oui, bon, je vous laisse vous installer. Je vais voir le Ministre. À 9h30, n'oubliez pas, vous suivrez les inspecteurs LOPEZ, RENARD, SAUDOI et ALBI. Ils vous déposeront à l'hôpital, puis ils vous suivront à deux dans chaque voiture.

— Oui, j'ai bien retenu ce que j'ai à faire, vous pouvez partir tranquille.

— Bien. Alors nous nous retrouvons ici un peu avant midi. Je pense être là avant vous. À tout à l'heure Serge.

Déjà installé dans le grand fauteuil et plongé dans son dossier sur les rapports balistiques, il lui fit un sourire en guise de réponse. Elle lui fit un petit signe de la main en partant, puis fit demi-tour et revint :

— J'allais oublier ! Elle déposa un petit papier sur le bord du grand bureau. Tenez, si vous avez un ennui quel qu'il soit, contactez-moi. C'est mon numéro perso du boulot. À tout à l'heure...

— Oui, à tout à l'heure.

Il prit le post-it, regarda son numéro, puis tourna la tête pour voir sa jolie silhouette longiligne une dernière fois. Elle s'arrêta presque avant de descendre les escaliers. Hésitante, elle fit de même, elle tourna la tête pour le regarder une dernière fois. Leurs deux regards se rivèrent l'un dans l'autre. Instantanément leurs sourires illuminèrent leurs visages de bonheur. Un doux frisson les transporta tous les deux dans un monde n'appartenant qu'à leurs deux âmes et dans lequel ils se sentirent incroyablement bien. Elle détacha ses jolis yeux la première, avec regret, puis continua heureuse. Pour la première fois de sa vie, elle se sentit vivante, séduisante et eut la sensation d'exister pour quelqu'un. C'était sûr, elle allait passer une merveilleuse journée.

Il savoura ses superbes pétales jusqu'au dernier moment et resta rêveur quelques minutes. « *Elle est non seulement incroyable, mais en plus elle est belle comme un rayon de soleil la démente. C'est dingue, cela ne me ressemble pas ! Ça ne m'est jamais arrivé d'avoir cette irrésistible envie de prendre une femme dans mes bras pour l'embrasser.* » Il repensa à sa femme. Même avec elle il n'avait jamais ressenti ça, cette attirance, ce frisson. Malgré tout, en vingt-trois ans de vie commune, il ne l'avait pas trompée une seule fois. « *C'est sûr, à son âge, elle est beaucoup moins attirante que Sophie. Pourtant c'est ma femme. Allez, reprends-toi Serge ! Je ne vais pas briser mon couple pour une midinette, qui, si ça se trouve, ne cherche qu'à s'amuser avec moi.* » Il la chassa de ses pensées, puis se replongea dans le rapport balistique. L'arme ayant tué les parents de Cécilia, était un PA de l'armée Française, un vieux pistolet. Cela le troubla, car cela ne collait pas. Il releva la tête, réfléchissant en regardant les inspecteurs, tout en cherchant une réponse. « *Des professionnelles n'auraient jamais utilisé ce type d'armes. Ni l'armée. Cela les aurait incriminés direct, ils ne sont pas si bêtes ! Quel genre de personnage ou quel groupe pourrait utiliser cette arme pour tuer sans scrupule ? À moins que leur mort n'était pas prévue. Si ça se trouve c'était des malfrats de pacotille et quelque chose ou un évènement imprévu a fait qu'ils étaient obligés de les tuer. Mais quoi ? Dans ce cas, cela risque d'être facile de les retrouver...* » En même temps, il écrivait toutes ses pensées sur un bloc note. Il écrivit en gros : contacter l'armée, leur demander s'ils ont eu des disparitions d'armes, en l'occurrence de PA ou s'ils en ont vendu à des particuliers. Un sursaut de génie envahit son esprit, quelque chose auquel il aurait dû penser dès le départ. Or, cela risquait de lui apporter des ennuis, d'après Sophie. Cependant, il n'avait pas le droit de fermer les yeux,

simplement parce que c'était le Ministre de la défense. *« D'après mes observations et le rapport en sus, ils n'ont fouillé que le garage, nulle part ailleurs. Ils savaient où chercher, ça c'est certain. Il faudra demander au ministre s'il était bien le seul à savoir qu'il avait un coffre-fort dans son garage. Je pense que Sophie aura la jugeote de lui demander. Je vais quand même lui envoyer un texto, pour qu'elle lui demande. »* Il envoya son texto avec son téléphone portable, puis en regardant le sms partir, il continua de réfléchir. *« Cela me paraît beaucoup trop simple ! Si effectivement le ministre avait embauché quelqu'un pour voler ses propres lingots, pourquoi l'aurait-il fait ? L'assurance ? »* Il continua de noter toutes ses remarques. Son cerveau fonctionnait maintenant à plein rendement. En faisant lui-même les questions réponses, bien souvent il frôlait la vérité et avait déjà élucidé certaines affaires, dont malheureusement personne n'avait fait attention. Les choses lui semblèrent claires dans cette logique. Toutefois, quelque chose d'autre clochait : *« Un Ministre gagne dans les 4500€ par mois, au moins. Franchement, réfléchit un peu Serge ! Il ne prendrait quand même pas le risque de se faire accuser pour des lingots, d'autant que l'or ne vaut plus grand-chose à notre époque. Bon, ça tombe à l'eau mon truc ! Ou alors les parents de Cécilia étaient au courant ? Ils auraient été trop gourmands et se seraient fait doubler par leurs complices... Cela pourrait être plausible. Oui, mais venant d'un gars de la Brinks, cela est plutôt improbable. Quoi que, plus personne n'est honnête de nos jours. Bon ! Dans tous les cas, il faudra se renseigner sur la somme de l'assurance, si assurance il y a. Et se renseigner aussi sur les fréquentations du couple. »* Les inspecteurs, dans la grande pièce de plusieurs bureaux à côté du sien, observaient le Capitaine et commençaient à s'inquiéter sur sa façon de faire. L'un d'eux, le plus téméraire, après une longue concertation entre eux, que le Capitaine n'avait pas remarqué, s'approcha de la porte de son bureau et frappa :

— Oui entrez.

— Capitaine, je suis l'inspecteur SAUDOI. Il va nous falloir bientôt aller à l'hôpital pour accompagner la gamine.

Il regarda sa montre.

— Hou, là, c'est fou ! Je n'ai pas vu le temps passer. Nous partons dans deux minutes, répondit-il en lui faisant comprendre qu'il allait le rejoindre.

Mais l'inspecteur sembla s'intéresser à ce qu'avait écrit Serge. Il releva la tête, surprit :

— Oui, autre chose ?

— Heu... Hésita l'inspecteur manifestement dans l'embarras. En réalité, avec mes collègues, nous avons une question à vous poser Capitaine.

— Ah ! Hé bien posez votre question inspecteur SAUDOI, dit-il en posant son stylo plume, puis il le fixa.

— Nous voudrions savoir, les notes que vous prenez, est-ce que vous nous espionnez ? Est-ce que ce sont des appréciations sur chacun de nous ?

— Vous espionner ! Sourit-il surprit. Mais non, inspecteur, je ne suis pas là pour ça. Pourquoi pensez-vous que je vous espionne ?

— Chaque fois que vous tourniez la tête vers nous, vous nous fixiez bien, puis vous notiez plein de renseignements sur votre bloc-note, alors on se pose des questions ! Vous comprenez, c'est gênant...

— Ho, mais non ! En fait je vous regarde pour réfléchir sur l'enquête. Ce que je note, ce sont mes réflexions et les déductions faites, c'est ma façon de faire... Excusez-moi, si je vous ai donné l'impression de vous espionner, ce n'est nullement le cas. Tenez, regardez, lui tendit-il son bloc-note.

L'inspecteur lut furtivement quelques phrases à la sauvette. Il sembla se détendre. Il se retourna, fit un signe à ses collègues en esquissant un sourire.

— Quel quiproquo ! Vous m'en voyez rassuré Capitaine. Votre comportement équivoque nous a fait sérieusement douter, d'autant plus que vous avez l'air très complice avec notre commissaire. Qui plus est, votre venue pour l'enquête confortait encore un peu plus notre crainte.

— Oui, je comprends l'ampleur du malentendu, se mit à rire le Capitaine.

L'inspecteur l'accompagna de bon cœur dans son rire. Il sortit ensuite de son bureau en le remerciant de sa franchise et rejoignit ses collègues.

Le Capitaine referma son dossier, se leva et rejoignit les inspecteurs en fermant bien le bureau derrière lui.

— Messieurs, s'écria-t-il. Est-ce que je peux avoir votre attention une petite minute ?

Ils arrêtaient leur travail en cour et le fixèrent dans un silence troublant. Il était bien décidé à leur dire ce qu'il avait sur le cœur, notamment qu'il n'était pas là pour leur tirer dans les pattes, car il avait la sensation d'être la source d'une cuisante jalousie collective.

— Je voudrais vous parler de ma venue sur l'enquête. Je ne voudrais surtout pas que vous pensiez que je suis là pour vous faire de l'ombre. En réalité, je crois que votre commissaire a eu un peu pitié de moi parce que j'ai toujours rêvé de travailler à la criminelle, mais surtout parce que je ne suis qu'à un an de la retraite, dit-il en riant.

Il déclencha un rire collectif. Soudainement, il prit un ton plus doux, presque émotif.

— À vrai dire, la réalité c'est que j'ai un peu insisté, de sorte à pouvoir protéger la petite Cécilia, car je l'ai découvert le premier... Il sembla chercher ses mots, tout en donnant l'impression d'être au bord des larmes, quand soudain, son regard changea, remplis de rage ses yeux exprimèrent de la colère. Si j'ai tant insisté, c'est pour la petite Cécilia. Quand j'ai vu ses grands yeux vides remplis d'horreur, je n'avais qu'une chose en tête, c'était de la protéger certes, mais surtout de retrouver par tous les moyens, les salauds qui ont tué ses parents.

Émus, ils se laissèrent tous envahir par cet élan d'émotion. Puis le Capitaine reprit son discours, virevoltant son comportement.

— Alors je n'espère qu'une seule chose, c'est de nous entraider sur cette affaire, et surtout pas de nous tirer dans les pattes, parce que plus que mon rêve je veux retrouver les assassins des parents de Cécilia, la garder en vie et principalement ne pas piquer votre travail messieurs.

Ils se fixèrent les uns les autres. Son discours éloquent les rassura, mais essentiellement les avait émus. SAUDO l'applaudit, les autres suivirent, il prit ensuite la parole :

— Vous pouvez être assuré de notre soutien à cent pour cent Capitaine. Vous savez, à la criminelle, nous sommes un peu des mercenaires. Nous ne sommes pas vraiment des anges, je dirais même qu'en dépit de la logique, nous sommes en marge de presque toutes les lois, sourit-il. Mais, je vous rassure, par-dessus tout nous aimons la justice. Et les

meurtriers, nous les mettons sous les verrous. En réalité, vous êtes comme nous, alors si l'envie vous tient à cœur de rester à la criminelle, après, on vous appuiera tous. Hein les gars ? s'écria SAUDOI.

Ils répondirent tous en cœur positivement en venant féliciter Serge par une petite tape dans le dos ou sur l'épaule... Il fut un peu surpris par autant de familiarité. En vertu de sa supériorité hiérarchique, il ne leur en tint pas rigueur, il avait compris l'émotion de l'instant. Et puis après tout, il en était l'instigateur par ses mots, alors...

L'inspecteur LOPEZ regarda sa montre :

— Capitaine, il est l'heure d'aller chercher Cécilia.

Il fit signe de la tête et alla chercher sa veste sur le dossier de la chaise dans le bureau où il avait élu domicile. Quelques secondes plus tard, les quatre inspecteurs et lui-même descendirent les escaliers. Serge monta dans la 207 de service avec LOPEZ et SAUDOI, l'autre 207 les suivit. Le trajet jusqu'à l'hôpital fut rapide. Effectivement, à peine 5 minutes après, les deux 207 se garèrent dans l'enceinte. Malgré tout, le Capitaine avait réussi à glaner quelques informations concernant Sophie. Il avait appris son âge, 32 ans, c'était l'âge approximatif qu'il lui donnait. Qu'elle était actuellement célibataire, qu'elle était sortie avec SAUDOI, or leur relation avait coupé court à cause de son manque de discrétion. Serge ne dit rien. Cependant il était vrai qu'il y a certaines choses que l'on garde pour soi, notamment ce genre de renseignements. « *Peut-être veut-il me rendre jaloux, ou me prévenir de quelque chose, pensa Serge.* »

Il arriva à l'accueil du gigantesque hôpital pour demander la chambre de Cécilia quand il l'aperçut assise sur une chaise à quelques mètres de l'entrée, dans un renforcement faisant office de salle d'attente. Elle se confondait parmi les gens attendant leur tour, afin d'avoir leur feuille de sortie ou d'entrée. Il jeta un œil dans toutes les directions, cherchant du regard les deux policiers censés veiller sur elle, mais personne ! Il s'approcha de la fillette, fit signe en même temps, à travers la grande paroi vitrée, aux inspecteurs de venir le rejoindre.

— Bonjour, Cécilia, dit-il d'une voix douce.

Elle le fixa, se forçant à lui faire un demi-sourire. Elle avait les yeux rouges. Certainement avait-elle pleuré toute la nuit ! Serge eut un pincement au cœur. Il caressa délicatement sa joue :

— Ne t'inquiète pas, ça va aller, on va s'occuper de toi.

— Qu'y a-t-il Capitaine ? demanda SAUDOI.

Serge riva LOPEZ avec des éclairs dans le regard :

— Vous pouvez la surveiller s'il vous plaît.

Il fit un signe positif de la tête. Serge agrippa l'inspecteur SAUDOI par le poignet pour le tirer vers l'accueil. Celui-ci se défendit en essayant de se dégager.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Protesta-t-il énergiquement en chuchotant.

— Vous vous foutez vraiment de ma gueule ? S'écria-t-il.

— Mais non ! Dites-moi au moins ce qui se passe ?

— Vous n'avez rien remarqué ? Il laissa un court silence, laissant du temps à l'inspecteur pour observer autour de lui. Où sont les deux policiers censés être chargés de sa sécurité ?

Il fit signe avec ses deux mains, qu'il n'en avait aucune idée.

— Messieurs, ici c'est un hôpital ! Vous devez respecter les gens autour de vous et il est interdit de crier, réprimanda la femme de l'accueil.

Serge tourna la tête, la fusilla du regard :

— Vous, ne la ramenez pas s'il vous plaît ! Cria-t-il. On ne laisse pas une petite fille de cinq ans en danger de mort devant une entrée sans surveillance avec des inconnus. Alors vous dites un mot de plus et j'vous fais virer, puis enfermer, continua-t-il en montrant sa plaque de Capitaine de police.

La femme resta interdite face au ton sévère et très énervé de Serge. François SAUDOI comprenait la colère du Capitaine. Cependant il fut surpris de ce tempérament autoritaire et coléreux qu'il n'aurait pas soupçonné un seul instant s'il n'avait été devant le fait accompli.

— Alors est-ce que oui ou non vous pouvez me dire où sont ces deux policiers ?

— Je ne sais pas moi ! Ils devaient attendre notre arrivé. Ce n'est pas la peine de vous énerver comme ça, il ne lui est rien arrivé à la gamine.

— Heureusement encore. Si les tueurs avaient profité de cette bavure pour... Je vous garantis que ça aurait chié ! Vous voyez, je n'arrive même pas à concevoir qu'il puisse lui arriver quelque chose. Vous avez leurs noms et leurs affectations à ces deux policiers ?

— Vous n'êtes pas au courant ?

— De quoi ?

— Le commissaire ne vous à rien dit, ni votre commandant ?

— Attendez ! Vous essayez de me dire que ces deux policiers sont de ma brigade ?

— Hé oui Capitaine. Votre Commandant a demandé cette faveur à notre commissaire, mais j'ai du mal à croire qu'il ne vous en ait pas informé. Même si vous êtes à la criminelle pour quelque temps, ces deux policiers étaient sur la même enquête et il aurait dû vous le dire.

Sans attendre la fin de sa phrase, le Capitaine sortit de l'hôpital tout en composant un numéro sur son téléphone.

SAUDOI rejoignit LOPEZ et la petite Cécilia. La fillette observait Serge depuis son entrée dans l'enceinte du bâtiment. Celui-ci ne l'avait pas remarqué, il était trop attaché à la sécurité de la fillette. Avait-il ressenti quelque chose pour être dans cet état, se demanda Cécilia, inquiète ? Elle l'avait trouvé si gentil et si doux un jour auparavant.

— Je crois que ses deux sbires et son Commandant vont prendre une sacrée engueulade, dit SAUDOI en riant, à son équipier et collègue. Tiens, qu'est-ce que j'te disais.

Serge, très en colère, criait sans se préoccuper des personnes à l'entrée ou passant près de lui. Manifestement il se disputait avec son Commandant. Il aurait dû effectivement lui dire, que les policiers de sa brigade étaient affectés à se relayer pour surveiller Cécilia.

— Il n'a pas l'air comme ça, mais il n'est carrément pas commode notre cher Capitaine, quand on ne fait pas son boulot, remarqua SAUDOI en s'adressant à LOPEZ.

— Oui, je ne voudrais en aucun cas être à la place des deux policiers.

Pendant qu'ils se délectaient du spectacle qu'offrait Serge, par la baie vitrée, tout en discutant ; Cécilia se leva, sortit par la porte principale pour rejoindre le Capitaine. Arrivé à sa hauteur, elle surprit les trois hommes du service public. Les deux inspecteurs ne l'avaient pas vue sortir, ni Serge ne l'avait vue venir. Elle lui prit la main, puis le tira. Elle voulait certainement qu'il arrête de crier.

— Bon, je dois vous laisser, nous réglerons ça demain en fin d'après-midi, je passerai au commissariat. Il appuya sur la touche rouge de son téléphone sans saluer son supérieur hiérarchique et rangea son portable dans sa poche. Qu'y a-t-il ma chérie ?

Elle le fixa sans rien dire, puis tourna la tête pour regarder l'ambulance. Pendant ce temps, SAUDOI et LOPEZ les rejoignirent.

— Nous y allons Messieurs ? Je crois que Cécilia s'impatiente.

— Nous devons attendre les cinq CRS pour partir, c'est eux qui vont tracer le parcours le plus approprié pour aller à notre destination. Ils vont arriver d'un instant à l'autre, j'entends leur sirène, intervint LOPEZ.

— Est-ce que vous savez où nous allons exactement ?

— Non, cela reste confidentiel jusqu'à notre arrivée. Les seuls à le savoir, sont le juge pour enfant, notre commissaire et le CRS qui va nous guider. C'est le processus habituel.

— Très bien. Je monte dans l'ambulance avec la petite. À tout à l'heure.

— Oui, à tout à l'heure Capitaine.

Cécilia ne lui avait pas lâché la main un seul instant. L'ambulancier descendit, s'occupa d'installer la fillette à l'arrière de l'automobile, une spacieuse Peugeot 407 break. Elle avait enlevé sa main de la sienne avec regret, mais il le fallait bien.

— Est-ce que vous voulez monter devant ou derrière avec elle ?

— Derrière. Merci, dit-il en ouvrant la portière.

L'ambulancier consciencieux avança le siège passager pour lui laisser plus de place derrière.

Serge s'assit à côté de Cécilia en respectant son mutisme. Il sentit son regard interrogateur. Il tourna la tête, elle détourna son regard, feignant de regarder par la fenêtre. Cela le fit sourire. Il l'observa longuement, tout en cherchant les mots qu'il pourrait lui dire pour la faire parler, quand elle retourna la tête dans sa direction. Elle le fixa un long moment, prit sa main et tourna à nouveau sa tête du côté de la fenêtre. Il ne s'en doutait pas vraiment, néanmoins elle se sentait rassurée par cet homme. Il prenait sa défense et était prêt à tout casser pour sa protection, malgré la grande douleur qui compressait son petit thorax. Cela l'avait émue et la réconfortait.

— Pardonne-moi Cécilia d'avoir crié tout à l'heure !

Il sentit sa petite main étreindre la sienne un peu plus fortement, sans bouger de position.

— Dites-moi, où emmenons-nous votre fille ? Demanda l'ambulancier.

Serge le fixa un long moment dans le rétroviseur. Le ton de sa voix était anormalement ironique, cela le choqua d'autant plus que tous les journaux et toutes les radios avaient parlé de l'assassinat des parents de Cécilia. Peut-être était-il trop parano, cependant, il estimait ne jamais l'être assez. L'homme se retourna sur lui-même, puis il reprit :

— Si vous ne me dites pas où l'on va, à quoi est-ce que je sers !

Serge observa son tableau de bord, une carte était posée près de son levier de vitesse. Plusieurs croix bleues et des ronds rouges étaient dessinés dessus. Il fixa à nouveau l'homme barbu, il avait les cheveux très courts, une trentaine d'années. Quelque chose clochait, mais quoi ?

— Vous ne voulez pas me répondre, insista l'homme, agacé.

— Oui, bien sûr. Vous allez suivre les deux premiers CRS, ils vont arriver. Et ce n'est pas ma fille.

— Ah, bien voilà qui est mieux !

Serge ne voulut pas éveiller ses soupçons en lui posant des questions, pourtant il avait des choses à éclaircir. « *Je suis certainement trop parano, mais il faut que j'aie Sophie au téléphone. Il va me falloir improviser.* »

— Sapristi, Cécilia tu as oublié ton nounours dans ta chambre ! Vous nous attendez, on revient dans une minute.

Cécilia esquissa un demi-sourire, surprise et heureuse. Elle pensait son petit ours préféré déjà parti dans sa valise. Elle n'avait d'ailleurs pas voulu s'en séparer, on l'y avait obligé par commodité. Alors c'était plutôt une bonne nouvelle, car il ne lui restait plus que lui.

— Ok, je vous attends.

Serge sortit avec Cécilia, la prit dans ses bras, il se dirigea vers l'entrée de l'hôpital. Dans les 207, les inspecteurs le considèrent médusé. Les cinq CRS arrivèrent au même instant.

— Mais que va-t-il faire ! Interrogea LOPEZ.

— Va lui demander, sourit SAUDOI.

L'inspecteur LOPEZ sortit de l'automobile.

— Je déconnais, s'écria François.

— Oui, je sais. Je vais dire aux gars de la CRS d'attendre notre cher Capitaine. Ils se fixèrent, puis explosèrent de rire...

Serge, pendant ce temps, s'était mis hors de vue de l'ambulancier, près de l'accueil. Il essaya de téléphoner à Sophie, or elle ne répondit pas. Il lui laissa un message en lui demandant qui avait recruté l'ambulancier, sans lui donner d'autres renseignements. Il posa ensuite la même question à l'hôtesse de l'accueil. Elle lui répondit que la criminelle s'en était personnellement occupée. Peu convaincu, il sortit avec Cécilia, alla à la voiture des inspecteurs SAUDOI et LOPEZ. Ils sortirent avant son arrivée :

— Que se passe-t-il Capitaine ? Demanda SAUDOI.

— Savez-vous qui a recruté cet ambulancier ?

Les deux inspecteurs se regardèrent, surpris.

— Pourquoi, il y a un problème ?

— Je ne sais pas encore, disons que j'ai une très mauvaise impression... Alors, le savez-vous ?

— Oui, je crois que Sophie... Heu, notre commissaire, pardon, s'en est personnellement chargée.

— Vous croyez, ou vous en êtes sûr ?

— Nous pouvons l'appeler si vous voulez.

« *Quel idiot je suis, j'aurais dû vérifier dans le rapport !* »

— J'ai déjà essayé, je lui ai laissé un message sur son répondeur. Bon, ce n'est pas grave, je dois certainement me faire des idées. Allons-y alors, il est temps.

Tous regagnèrent leurs véhicules respectifs. Il était 10h25, le convoi commença à s'étirer doucement avec en tête de défilé deux CRS, puis la 207 des inspecteurs SAUDOI et LOPEZ, l'ambulance, la 207 des inspecteurs RENARD et ALBI, et en fin de file les trois

autres CRS. Ils sortirent de l'enceinte, rue d'Arcole. Serge essaya de parler à nouveau à Cécilia, mais elle avait l'air de bouder. « *C'est certainement à cause de son nounours,* pensa-t-il. » Cela l'arrangeait, il allait pouvoir surveiller tous les faits et gestes de son chauffeur. Ils empruntèrent ensuite le quai de Corse, la rue de la Cité, traversèrent le pont séparant l'île de la Cité aux rues du centre de Paris. Les deux CRS devant appelèrent l'un des trois derrière, car les Parisiens étaient plutôt indisciplinés en ce mercredi matin. Ils continuèrent dans la rue Saint-Jacques, là, étrangement, l'ambulancier posa le doigt sur sa carte. Depuis le départ, il regardait scrupuleusement le nom de chaque rue. « *Mais à quoi joue-t-il !* » Se demanda Serge en fronçant les sourcils. L'homme remarqua son regard dans le rétroviseur.

— J'habite Paris depuis peu, j'essaie de connaître chaque rue par cœur, mais c'est pas évident, sourit-il.

Il lui rendit son sourire. « *C'est ça, cause toujours. Je t'ai à l'œil. Si tu fais un pet de travers, je te laisserai pas le temps de faire quoi que ce soit.* » Les gens, curieux miraient les deux personnes se trouvant dans l'ambulance. « *Quels benêts, il faut qu'ils regardent, c'est plus fort qu'eux !* » Le convoi s'était engagé dans la rue Monge, il fila à vitesse réduite sur l'avenue des Gobelins. Ensuite place d'Italie, puis rue Bobillot dans laquelle les CRS prirent de la vitesse, ils se relayèrent pour arrêter les automobiles aux croisements. Soudain, une grosse range Rover, garée aux croisements des rues d'Alésia, Bobillot et Tolbiac, démarra en trombe juste devant l'ambulance pour bloquer les trois CRS et la Peugeot 207 devant. L'ambulancier tourna brusquement dans la rue de Tolbiac, puis deux autres ranges Rover aux vitres fumées firent barrage à l'entrée de la rue juste derrière l'ambulance. Surprit, le Capitaine observa la scène sans réagir. L'ambulancier fit trois cents mètres à vive allure et pila en plein milieu de la rue. Cécilia et Serge n'ayant pas mis leur ceinture, percutèrent les dossiers des sièges avant. Derrière, des coups de feu semblèrent avoir éclaté. Le chauffeur de l'ambulance sortit de son véhicule et s'enfuit en courant. Le Capitaine, sonné, avait du mal à croire à la réalité de cette scène de cauchemar. Cependant, il refit rapidement surface dans le réel. Il jeta un œil furtif derrière. Une des 207 avait forcé le barrage des deux ranges Rover et des coups de feu s'échangeaient entre les automobiles. Il jeta ensuite un coup d'œil devant, voyant le chauffeur de leur voiture s'enfuir. Sans réfléchir il sortit et le coursa en sortant son revolver. Il fit à peine cinquante mètres, des balles fusèrent des deux côtés de la rue. Les gens criaient, certains tombaient sous les rafales. Une panique incalculable se tapissait sur cette toile de sang. Serge se coucha entre deux voitures. Il voulut revenir vers Cécilia afin de la protéger, cependant dans sa chute il sentit une brûlure et un lancement dans son bras gauche. Il s'assit à demi, puis se releva pour la rejoindre, or cela était impossible, il était assailli devant et derrière par les coups de feu. Il ne put que répondre en tirant sur ses agresseurs. Il n'arriva même pas à voir l'ambulance cachée par d'autres automobiles. Son bras lui faisant très mal. Il s'accroupit en s'adossant sur la portière d'une belle Mercedes, transpercée par les balles ne s'arrêtant pas d'affluer de toute part. Il regarda son bras, du sang coulait et sa veste était transpercée. Il n'osa pas regarder. Il se leva à nouveau afin de montrer sa présence, quand il aperçut une femme tremblante, baignant dans son sang au volant de la Mercedes...

12

Le piège se referme

Il y a des dangers, bien souvent, dont on ne s'attend pas. Celui des personnes en danger, quand elles se défendent pour survivre.

Même jour, mercredi 09 août 2006, 9h35, autoroute A6 en direction de Paris,

Jean-Luc roulait à la vitesse réglementaire de 140 kilomètres heures sur le compteur, dont il enlevait toujours dix kilomètres heures en suivant les indications du GPS. Il était parti de chez lui en même temps que Sylvie, à sept heures trente cinq. Il avait emprunté sa 307CC, qui elle, avait pris le C15 de fonction de l'ONF. Ces pensées n'arrêtaient pas d'affluer entre sa jolie femme, pour laquelle son amour incommensurable dépassait sa propre vie, qui lui prouvait encore une fois à quel point elle l'aimait aussi en s'inquiétant pour lui et plus encore ; et la petite Cécilia qu'il ne pouvait se résigner d'abandonner. En ayant fait ce rêve, c'était comme s'il avait une partie d'elle en lui. Cela le torturait péniblement. Il avait aussi tellement peur de perdre Sylvie, d'autant plus qu'un mauvais pressentiment l'assaillait.

— *Mais pourquoi je ressens autant de souffrance, de peur et de danger ? J'espère que Sylvie ne m'en voudra pas et qu'elle arrivera à comprendre que j'étais obligé d'y aller. C'était fantastique cette nuit, nous n'avions jamais fait l'amour aussi longuement, avec autant de passion, de tendresse et de douceur. Et ce matin, j'ai bien senti dans sa longue étreinte qu'elle ne voulait pas que je parte. Une horrible pensée vint l'envahir : qu'aurais-je fait si elle m'avait demandé de ne pas y aller ? Est-ce que je l'aime à ce point ? Oui, je n'y serais pas allé. Par contre, je lui en aurais voulu, elle le sait. Mais bon, elle est très intelligente, jamais elle ne m'empêchera d'aller contre ma nature. Après tout, je n'étais pas obligé de le faire.*

Il fixa un grand panneau annonçant une aire de repos avec cafétéria. Il avait envie de s'arrêter, toutefois sa petite voix lui disait de continuer, surtout de ne pas s'arrêter ! « *Si, je suis obligé d'y aller... Je me demande... Si ce que je ressens, ne viendrait pas de Cécilia. Les animaux dans la forêt ont ressenti aussi quelque chose, ce n'est pas un hasard s'ils sont devenus fous ! Ils ont même attaqué Ricky. Heureusement, il était seulement blessé superficiellement. Si j'ai fait ce rêve cela a forcément une signification. Pourquoi mon destin est-il ainsi fait ? Il doit y avoir une fêlure dans mon passé, qui agit sur mon inconscient et qu'il faut absolument que je referme. Oui, mais quoi ? J'ai eu ma dose en problème, j'ai peut-être quand même le droit au bonheur maintenant. Peut-être que la vie sédentaire n'est pas faite pour moi, après tout ! Pourtant j'aime cette vie. Je vais tout faire pour la garder. Je fais juste l'aller-retour pour me donner bonne conscience et je suis sûr que tout rentrera*

dans l'ordre après. » Il continua de rouler à vitesse régulière, plongé dans les malheureux souvenirs de son passé. Au fur et à mesure de son périple, une drôle d'impression l'envahit, c'était comme si le temps du passé le rattrapait. Il se sentit aspiré par cette ville de Paris, où tout bouge si vite et dans laquelle une partie de son passé avait agrandi la brèche lui ayant entaillé une partie de sa vie. Grâce à un tour de main, surnaturel, pensait-il – dont il n'avait toujours pas compris l'issue et comment il avait pu être l'oublié si vite, d'ailleurs il ne s'évertuait pas à essayer de comprendre –, il avait réussi, ou plutôt, sa femme avait réussi à l'aider à refermer cette brèche de son passé. « *Enfin c'est elle qui a raison. Nous avons conquis un bonheur à la force de notre âme, de notre amour, et moi tout ce que je trouve à faire c'est de tout foutre en l'air.* » Il vit une autre aire de repos signalé à 1000 mètres. Il mira son rétroviseur central, puis de droite et mit ensuite son clignotant pour se ranger sur la file de droite. Il tourna, s'arrêta ensuite, sur la petite aire. Il resta plusieurs minutes le regard dans le vide, à se demander ce qu'il devait faire, quand soudain ! Tout en étant éveillé, il se vit et se sentit à nouveau dans les yeux de Cécilia : Regardant un homme barbu avec une sensation de colère, puis plus rien. Il fixa les automobiles alentours, l'air hagard. « *Merde, je deviens dingue !* » Il prit ce flash éveillé pour un signe. Il redémarra sa voiture, sorti de l'aire de repos, reprit la route. Le soleil, encore loin de son zénith commençait néanmoins de bien chauffer le macadam, ainsi que la tôle de sa confortable décapotable. Cela le convainquit d'ouvrir la capote métallique.

Il avait dépassé le péage depuis presque une heure. 10h20, sur son horloge électronique, il quitta l'autoroute A6 pour entrer dans la périphérie de Paris. À cette heure, en plein mois d'août, la circulation était fluide, cela le mit en joie. Il ne se rappelait plus qu'au mois d'août Paris était quasiment désertique, en tout cas sur le boulevard périphérique, car au centre-ville, c'était une autre affaire. Sur son GPS, il avait programmé l'arrivée au 36, Quai des Orfèvres, il n'en était plus très loin, une vingtaine de minutes, tout au plus. Il se demanda comment il leur parlerai de la chose en restant le plus crédible possible. « *Surtout, ne pas m'énerver, même s'ils me parlent mal, je laisse faire...* » Il sortit de la périphérie porte d'Italie. Malgré l'accessibilité rapide de l'entrée de la capitale, le premier feu fut interminable. Le soleil transmettait ses beaux rayons aux sourires des Parisiens, n'en étant pas le moins du monde avare. Jean-Luc se sentit plus décontracté, presque heureux. De plus, rouler avec une voiture aussi confortable, les cheveux au vent avec cette forte chaleur, ne pouvait que le rendre joyeux. Engagé sur l'avenue d'Italie, il arriva tranquillement au deuxième croisement boulevard Masséna. Le feu passa au rouge à quelques mètres du croisement, comme si cela fut fait exprès pour le narguer. Trois jeunes femmes, courtement vêtues passèrent en l'irradiant de leurs plus beaux sourires. Tout à coup, pendant qu'il admirait leur sourire, ainsi qu'une autre belle automobile décapotable, un bruit peu commun le perturba :

— Ce sont des coups de feu ! s'écria-t-il en fronçant les sourcils.

Il se leva dans la 307CC pour mieux entendre d'où venait le bruit. Il reconnut sans difficulté le tir d'un fusil d'assaut à répétition, ainsi que de revolvers... Puis un bruit de tôle laissa supposer à un accident. Il était à peine à trois cents mètres de la fusillade. Sans réfléchir il grilla le feu rouge, appuya sur l'accélérateur pour se rapprocher au maximum du croisement où eurent lieu les détonations. Il gara l'automobile en double file, à une cinquantaine de mètres du croisement où se passait la rixe, son cœur battait à se rompre. Il

était persuadé de la présence de Cécilia sur le lieu de la bagarre et il n'était plus capable de réfléchir, ses sens et son instinct avaient pris le dessus. Paniqués, les gens criaient et couraient dans tous les sens sans se protéger. Jean-Luc vit sur des panneaux le nom de la rue où se passait la fusillade, « *rue Tolbiac* ». Au lieu de prendre la rue principale, il coupa en courant à travers une petite rue parallèle et d'autres jouxtant la rue Tolbiac, pour se trouver au centre de la fusillade. Cependant, quelque chose le perturba soudainement. Il s'arrêta pour écouter. Effectivement, d'autres échanges de coups de feu avaient lieu à plus de trois cents mètres.

— Mais bon dieu, qu'est-ce qu'il se passe !

Il n'était plus qu'à une trentaine de mètres du premier point de la fusillade, en tout cas de celui le plus près de lui. Il fonça tête baissée en courant. Il débarqua dans la rue Tolbiac par une petite rue. Il fit un tour hyper rapide d'horizon du regard sans s'arrêter de courir. À gauche, une 207 banalisée de la police avait forcé un barrage de deux ranges Rover noirs, des coups de feu fusaient dans tous les sens. Juste en face de lui, à cinq mètres, au milieu de la route, une ambulance avec les trois portières ouvertes était prise entre deux feux. Jean-Luc se jeta contre la portière arrière droite, puis se mit derrière celle-ci pour se protéger. Il pensait l'ambulance vide, mais elle ne l'était pas. Un enfant était couché sur la banquette arrière. Jean-Luc l'agrippa pour regarder si l'enfant était blessé. Surprise, Cécilia se retourna rapidement pour fixer son agresseur. Jean-Luc la reconnut instantanément. « Cécilia... » Elle le fixa un long moment, Jean-Luc lui rendit son regard. Elle le connaissait, c'est sûr, mais où ? Jean-Luc lui ouvrit ses bras. Sans prendre le temps de chercher plus longtemps qui il pouvait bien être, elle se blottit dans ses grands bras si sécurisants. Une rafale le surprit juste derrière, il eut juste le temps de se coucher par terre sur Cécilia. Par chance il fut seulement égratigné par une des balles. Il n'avait plus de temps à perdre, il fallait se sauver et mettre la petite à l'abri. Il se leva rapidement, toutefois il était trop tard, un homme cagoulé tout de noir vêtu, son fusil d'assaut accroché en bandoulière avec un revolver à la main les tenait en joue. Jean-Luc se retourna sans rien dire pour protéger Cécilia tout en fixant durement l'homme.

— C'est la gamine que je veux. À toi de voir si tu veux mourir ou pas ?

L'homme ne se tenait qu'à deux mètres de lui. En usant d'une ruse, Jean-Luc pouvait tenter de le désarmer. Il fixa ses pieds, prêt à bondir. L'homme fit un pas en arrière dans le même temps.

— N'y pense même pas ! Adieu alors...

L'individu cagoulé tendit le bras pour tirer. Jean-Luc avait du mal à croire qu'il allait mourir, là, maintenant. Comment avait-il pu échouer à protéger Cécilia. Elle retourna la tête, le fixa. Il la serra contre lui, révolté, mais pas résigné, ferma les yeux et fit le vide total dans sa tête. Il sentit son plexus inondé par une étrange lueur avec l'impression qu'il se fondit en Cécilia. Une détonation retentit. Un violent lancement transperça le bas de son dos, puis sa colonne vertébrale, ensuite son corps tout entier, et enfin son cerveau. Une lumière intense l'irradia lui et Cécilia, cela sembla interminablement bon et violent en même temps. Dans son esprit, il vit la lumière sortir de leurs deux corps, changer de couleur, puis happer le tueur. Les jambes de Jean-Luc défailirent, il tomba à genoux, puis, plus rien ! ...

Il ouvrit les yeux. Cécilia fit de même, elle lui sourit. Interdit, il se retourna. Le mercenaire était allongé sur le sol, manifestement inanimé. Le bas de son pantalon était légèrement relevé. Jean-Luc remarqua le dragon noir tatoué sur son molet gauche. Il écarquilla les yeux, toutefois il ne chercha pas à comprendre. Il se leva et courut sans s'arrêter jusqu'à sa voiture. Il n'en était pourtant pas loin, cependant ce trajet de retour lui sembla sans fin, en même temps il espéra que personne ne l'ait suivi. Enfin devant la 307CC, il déposa rapidement Cécilia sur le siège passager sans ouvrir la portière. Il fit le tour de l'automobile, tout en jetant un vif coup d'œil aux alentours pour voir s'il n'avait effectivement pas été suivi, et prit place devant son volant. Il fixa le GPS, mais décida de le reprogrammer autre part. La priorité était de partir au plus vite.

— Attache ta... Ceinture.

Elle s'exécuta avant même que Jean-Luc ne lui demande. Il démarra, fit demi-tour et remonta l'Avenue d'Italie à bonne allure. Au croisement avec le boulevard Masséna, le feu vira au rouge. Il riva angoissé son rétroviseur. Deux hommes cagoulés et armés se trouvèrent au milieu de l'avenue. Par chance, ils ne purent pas voir Cécilia, beaucoup plus basse que le dossier du siège, dans la décapotable, et ils ne pouvaient normalement pas repérer quelle voiture avait emmenée la fillette. D'autant plus qu'ils ne l'avaient pas vue, enfin croyait-il. Malgré tout, Jean-Luc resta à l'affût de leurs moindres fais et gestes. Le feu passa au vert. *Ouf...*

La 307CC avait dépassé le périphérique, roulant sur l'A6 à plus de 130 kilomètres heures. Les divers paysages défilèrent sur un fond de musique relaxante new age. Jean-Luc avait remonté la capote par sécurité et avait mis la climatisation. Ils roulaient depuis une vingtaine de minutes sans qu'aucun mot n'ait été échangé avec Cécilia. Jean-Luc repensait à la scène. Par quel miracle étaient-ils encore vivants ? Il repensa au tatouage du tueur.

— *C'était un dragon noir. Merde ! Il fallait que ça tombe sur moi. Décidément, je ne m'en sortirai jamais avec eux...*

Jean-Luc était sûr d'une chose, s'ils essayaient de la tuer, c'était pour un enjeu d'une grande importance. Néanmoins, ce n'était pas le plus grave, le plus tragique était à venir. En effet, ils ne laisseraient pas tomber leur proie ! Et cette lumière intense qu'il avait vue, d'où venait-elle ? Cécilia l'avait-elle vue aussi ? Il la regarda tendrement. Elle sentit son regard, retourna la tête et le fixa à son tour.

— Ça va Cécilia ?

Elle resta muette, le regard vide, tout en le dévisageant. Il comprit la bêtise de sa question. Comment pouvait-elle bien aller après ce qu'elle avait vécu.

— *Je ne suis qu'un idiot maladroit !*

— Est-ce que tu me reconnais ? Je m'appelle Jean-Luc.

Elle continua de le fixer, son regard prit une expression d'étonnement. Elle savait qu'elle l'avait déjà vu, quelque part, mais elle avait beau essayer de faire appel à sa mémoire, elle ne s'en souvenait pas.

Jean-Luc, lui, se demanda pourquoi elle ne voulait pas parler. Il sentait pourtant qu'elle en avait envie. « *Elle a vu la mort de ses parents. Je crois qu'étant enfant, j'aurais réagi de la même façon. Il va certainement lui falloir du temps pour reprendre goût à la vie et peut-être même aussi reparler. À moins qu'elle soit muette. Je vais tout de même lui dire la*

vérité, il faut qu'elle sache qu'elle peut avoir confiance en moi. Si elle est muette, elle me le fera comprendre, je pense. »

— Tu sais, je te comprends Cécilia. La nuit dernière, quand c'est arrivé, j'ai fait un rêve. Dans mon rêve, je me trouvais dans tes yeux...

Il fit un silence exprès, pour observer sa réaction et l'aider à parler. Elle leva sa petite tête dans sa direction, écarquillant ses grands yeux bleus, ne cachant pas sa surprise. Elle commençait de discerner d'où elle le connaissait. Mais elle avait besoin d'en savoir plus. Son regard très expressif le pria de continuer. Il riva ses jolis yeux bleus et sourit :

— Si jeune et tu fais déjà craquer les hommes. Comment résister à des yeux bleus si jolis ! Dans mon rêve, je voyais tout ce que tu voyais, je pensais tout ce que tu pensais, c'était fantastique et étrange en même temps, et triste aussi. C'est pour ça que je comprends ta douleur et c'est pour ça que je suis là. Je suis venu pour te voir, mais aussi pour aider à retrouver ceux qui ont fait ça. Nous les avons vus tous les deux. Par contre, j'étais loin de m'imaginer cet accueil, sourit-il, comme si ce fut un jeu.

Il continua de la regarder, tout en regardant la route en alternant l'une et l'autre. Ils arrivèrent au péage. Il ralentit, puis gara son automobile à droite sur un parking, avant de s'engager au péage.

— Cela ne t'embête pas de passer derrière discrètement, en passant entre les sièges s'il te plaît ?

Elle s'exécuta sans contester. Pendant cet intervalle, Jean-Luc programma le GPS.

— Peux-tu te cacher derrière le siège passager en t'accroupissant, s'il te plaît. C'est juste le temps de traverser le péage. On ne sait jamais.

Cécilia se plaça comme il l'avait demandée. Il redémarra, prit ensuite un billet au péage. En dépit de la position inconfortable dans laquelle il avait fait mettre la fillette, le faisant culpabiliser, il s'aperçut de l'intelligence de son geste. Effectivement, de chaque côté de l'autoroute, plusieurs CRS et policiers arrêtaient et contrôlaient systématiquement l'identité des personnes ayant un enfant. Ils le laissèrent passer sans lui poser de problèmes. À peine deux kilomètres après, il s'arrêta de nouveau. Cécilia repassa devant. Jean-Luc était parti en se posant plein de questions, il revenait avec un fardeau encore plus lourd. En quelques minutes, il s'était non seulement mis la police à dos, mais en plus la plus dangereuse des sociétés secrètes du monde.

— *C'est dingue, j'ai l'art de me foutre dans les emmerdements ! Le pire, c'est que je vais aussi me mettre à dos ma femme. Mais pourquoi ça tombe sur moi ? Je comprends maintenant pourquoi j'ai fait ce rêve. À présent, il faut que je sache pourquoi les dragons noirs ont assassiné les parents de Cécilia. Aux informations ils ont dit que cela s'était produit dans la maison du Ministre de la défense. Peut-être veulent-ils faire pression sur lui ? Dans tous les cas je ne vois pas la police mieux protéger Cécilia. Tant que les dragons noirs ou qui que se soit, ne savent pas que j'ai Cécilia avec moi, elle ne risque rien. J'espère qu'ils vont parler de la fusillade aux informations et dire de quoi est mort le dragon noir qui nous tenait en joue. C'est franchement étrange la façon dont cela c'est passé ! Je sais que j'ai des choses en moi, mais c'est bien la première fois que je vis une telle expérience. Jamais je n'ai senti une telle force émanant de mon corps et surtout d'un autre associé au mien ! J'aimerais vraiment savoir si Cécilia a ressenti et vu les mêmes lumières que moi.*

Il retourna la tête pour la regarder. Elle dormait à poings fermés. Jean-Luc caressa ses cheveux. Il était midi passé, il avait envie d'appeler sa femme pour lui raconter la mauvaise tournure de son horrible matinée, mais Cécilia dormait, il n'avait pas envie de la réveiller.

— *Est-ce que je lui parle des dragons noirs ? Non. Je crois que cela fera beaucoup trop, avec ce qui vient de se passer. Et puis elle va paniquer pour rien, je la connais trop bien pour savoir qu'elle va stresser un max.*

Son téléphone portable sonna. Il regarda le numéro, c'était sa femme. Il appuya sur la touche dessinée d'un téléphone vert :

— Oui, mon amour, chuchota-t-il.

— Bonjour, mon cœur. Ça va ? Pourquoi chuchotes-tu ?

— Heu... Oui, ça va plus ou moins. Je ne suis pas seul. Ne t'énerve pas, mon amour. En réalité, je n'ai pas pu aller jusqu'à la brigade...

— Qu'est-ce que tu me racontes, tu me fais marcher ?

— Non. Il y a eu une fusillade en plein cœur de Paris, j'ai...

— Quoi ! Tu es sérieux ? Dis-moi que tu n'as rien s'il te plaît, lui coupa-t-elle la parole, paniquée.

— Je n'ai rien, ne t'inquiète pas ! Juste une égratignure dans le dos, enfin je crois.

— Tu crois ! Mais que s'est-il passé, qui est avec toi ? Tu n'as pas regardé si tu saignais ?

— Heu, non, je n'ai pas eu le temps. Tout s'est passé très vite tu sais. Quand je suis arrivé dans Paris, porte d'Italie, j'ai entendu une fusillade et j'ai tout de suite su que Cécilia y était, alors j'ai été voir...

— Ce n'est pas vrai, le coupa-t-elle à nouveau avec une fêlure dans la voix ! Tu m'avais promis...

— J'ai tenu ma promesse, mon amour. J'ai juste été voir ce qui se passait, je n'ai fait que défendre une enfant. Si je n'étais pas intervenu, ils l'auraient assassiné sans scrupule ! La police était complètement dépassée.

— Attends, tu es en train de me dire que tu as enlevé la petite Cécilia ?

— Enlevé, ce n'est pas vraiment le mot ! Je n'ai fait que la défendre et la protéger des griffes des d...

— Pourquoi n'as-tu pas fini ta phrase ? Tu connais les responsables de cette fusillade ?

— Non, non, justement, c'est le contraire. Je cherchais un mot pour définir ces salauds !

Elle pleura, tout en balbutiant des mots incompréhensibles. Il le savait, elle ne pouvait pas bien le prendre.

— Pourquoi pleures-tu, mon amour ?

— Je... Je m'évertue à nous construire une vie normale, mais toi, tu casses tout en une matinée. J'en ai marre, Jean-Luc ! Tu n'arrives même pas à voir et à comprendre qu'aux yeux de la loi ce n'est autre qu'un enlèvement ce que tu as fait, et en plus tu n'as nullement réfléchi qu'en agissant de la sorte tu risques de briser ma carrière.

— J'ai conscience de tout ça, mais moi je te parle de la vie d'une enfant de cinq ans. Des gens veulent l'assassiner à tout prix et manifestement la police n'est pas à même de la protéger. Écoute, nous en reparlerons ce soir, il y a des CRS. À ce soir, je t'aime...

13

Constat macabre

On voudrait revenir à la page où l'on aime. Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

Alphonse de Lamartine.

Dans la rue Tolbiac, c'était le chaos. Les coups de feu avaient enfin cessé. Serge avait sorti la femme ensanglantée de la voiture. Il lui avait fait un pansement improvisé très serré à la limite du garrot pour ralentir au maximum l'hémorragie au niveau supérieur de sa cuisse. Elle avait pris aussi une balle au-dessus de la hanche, il ne savait pas où elle avait fini sa course et cela l'inquiétait au plus haut point. En dépit de son optimisme, il donnait peu de chance à cette pauvre femme. Elle était, certes, vivante et consciente, en revanche elle respirait très mal et saignait de la bouche, cela n'était pas bon signe ! Il avait posé sa tête sur ses cuisses, il lui parlait pour la reconforter, cependant, son esprit était ailleurs. Assis derrière la grosse Mercedes, il se demandait si Cécilia était encore dans l'ambulance, si elle était encore en vie. Lui qui devait la protéger, il ne pouvait et redoutait d'aller voir trente mètres en amont de la rue ce qui était advenu d'elle. Perdu dans ces pensées, il n'avait pas entendu les sirènes des pompiers, des ambulances et des renforts de police. Peut-être était-ce dû à sa blessure ! Il prit conscience subitement qu'on l'appelait. Il reconnut la voix de Sophie.

— NOUS SOMMES LÀ...

Quelques secondes plus tard, il vit Sophie devant lui, accompagnée de deux inspecteurs et d'un médecin :

— Mon dieu, Capitaine, vous êtes blessé ! Occupez-vous de cette femme et trouvez une ambulance, vite, commanda-t-elle au médecin et à l'un des inspecteurs.

Le médecin ouvrit sa trousse de secours pour faire une piqûre de morphine à la femme afin de soulager ses douleurs. Serge se leva, soucieux de voir Cécilia.

— Ça va, je n'ai rien. Cécilia, vous l'avez vue ?

— Vous n'avez rien ! Mais, vous avez le bras ensanglanté... Venez avec moi, je vous emmène à l'hôpital.

— Non ! Je veux voir ce qui s'est passé avant. Vous ne m'avez pas répondu ?

— Manifestement ils l'ont enlevée, elle n'est plus dans la voiture. Des inspecteurs interrogent les personnes présentes tout autour afin de savoir ce qui s'est exactement passé. La mauvaise nouvelle, c'est qu'il y a cinq morts, dont un membre du commando armé. Par contre, d'après l'inspecteur LOPEZ, quelque chose d'étrange s'est passé...

— Quoi ? La coupa-t-il en se dirigeant vers l'ambulance.

— Avant, dites moi pourquoi vous avez laissé Cécilia seule ?

Il baissa la tête, s'arrêta, puis se retourna :

— Je suis désolé Sophie... J'ai merdé ! Quand le chauffeur a fui, j'ai voulu le rattraper par colère et je me suis aperçu trop tard que j'étais piégé. J'étais hors de moi, parce que j'ai senti dès le début, que cette ordure nous tendait un piège.

— Oui je sais, François m'a dit. En réalité, ce n'est pas moi qui l'ai demandé. J'ai aussi quelque part, merdé, comme vous dites. Une femme m'a appelé en se faisant passer pour la surveillante de l'hôpital ; Elle m'a demandé mon accord afin de choisir l'ambulancier qui l'emmènerai. Je ne me suis pas méfié un seul instant. Je crois que nous avons affaire à une véritable organisation...

— Je le pense aussi. Le conducteur de l'ambulance savait le parcours approximatif de notre convoi. Alors, cette chose étrange ?

— Ah, oui. Le gars du groupe commando que nous avons retrouvé mort, il tenait en joue un homme avec Cécilia dans ses bras, soit de leur groupe ou quelqu'un d'autre. Il leur a tiré dessus, mais c'est lui qui est tombé ! Et l'autre homme est parti avec Cécilia, comme si de rien était.

Serge la fixa, essayant de déceler si elle blaguait ou si elle était sérieuse.

— Vous essayez de savoir si je suis lucide ou quoi ?

— Non ! C'est très sérieux ce que je vous dis. Mais bon, LOPEZ a peut-être mal vu. Il a été gravement touché, lui aussi, à l'épaule.

— Savez-vous si l'homme qui a emmené Cécilia était aussi cagoulé ?

— LOPEZ l'a vu de loin sans cagoule. Il n'a apparemment pas vu son visage, car il était caché par Cécilia. On essaye de savoir dans l'entourage si des personnes auraient vu son visage.

Serge et Sophie étaient devant l'ambulance. L'homme du commando gisait par terre, plusieurs spécialistes de la brigade scientifique gravitaient autour de lui. Une ambulance arriva pour le mettre dans un grand sac hermétique et l'emmener à la morgue, de sorte à faire une autopsie, une analyse d'adn et prélever ses empreintes.

— Quelqu'un a vérifié si son revolver a tiré ? Demanda le Capitaine.

Les cinq scientifiques se fixèrent les uns les autres, puis une femme d'une quarantaine d'années prit la parole :

— Non, Monsieur. Cela va se faire à la balistique. Et vous êtes ?

— C'est le Capitaine Serge FARLET, de la gendarmerie d'Évry, répondit Sophie à sa place.

— Pouvez-vous vérifier, s'il vous plaît. Vous n'enlevez pas sa cagoule avant de l'emmener ?

La scientifique au sympathique regard vert, le fixa, manifestement contrariée. Elle souffla :

— Ok. Vérifiez vous-même le revolver, dit elle en lui jetant une paire de gants chirurgicaux.

Elle retourna la tête de l'homme, enleva sa cagoule.

— Mon dieu ! S'écria-t-elle.

Serge, Sophie, ainsi que les scientifiques, les pompiers et les policiers se retournèrent pour regarder le visage de l'homme. Du sang coulait de ses yeux, de son nez, de ses oreilles et de sa bouche. Serge fixa Sophie, puis il compta les balles restantes du revolver.

— Neuf balles. Il a effectivement tiré une balle. Logiquement nous devrions retrouver du sang de la personne ayant emmené Cécilia ou le sien. Vous savez de quoi il est mort ?

— Je me prénomme Valérie et mon nom est DUCHENEZ. Je le précise, comme notre chère commissaire a omis de me présenter ! Remarqua-t-elle en dévisageant Sophie.

— Excuse-moi, Valérie !

Valérie observa le corps de l'homme avec attention, le retourna.

— Incroyable !

— Quoi ? Demanda Serge.

— Cela est vraiment étrange, il n'a pas été tué par balle et, a priori, il n'a aucune trace de coup.

— Et alors ? Sollicita Sophie, à son tour.

— Et bien, je dirais, qu'il pourrait être mort d'une embolie cérébrale ou d'une rupture d'anévrisme, associé à une hémorragie interne du cerveau. Toutefois, les deux associés, cela est impossible. Alors je suis dans une impasse de diagnostic. Mesdames, Messieurs, une autopsie s'impose... Nous tâcherons de faire vite pour vous fournir le rapport en fin d'après-midi. Emmenez-le, indiqua-t-elle aux pompiers ! Elle regarda ses équipiers : Est-ce que vous avez trouvé des traces de sang autour de l'ambulance ?

Ses collègues firent un signe négatif de la tête. Serge, attendant aussi la réponse, ne fut pas satisfait en les regardant.

— Commissaire, vous pourriez demander à l'inspecteur LOPEZ, de venir, pour nous préciser où se tenait le commando armé et dans quelle direction il a tiré.

Elle s'exécuta et l'appela sur son téléphone. Une minute plus tard il était là :

— Oui, Sophie, tu m'as demandé ?

— Oui. Nous voudrions savoir si tu te rappelles où se tenait exactement le tueur et dans quelle direction il a tiré ?

— Oui, sans problème. L'homme qui tenait la fillette, était devant la voiture, portière ouverte, ici, indiqua-t-il en prenant position où il se tenait. Le tueur est arrivé derrière lui en le mettant en joue, ici, dit-il en prenant encore position pour leur montrer. Il lui a fait face, puis l'homme avec Cécilia dans les bras s'est retourné, pour la protéger, je pense. J'ai ensuite entendu un coup de feu. J'en ai déduit que c'était l'homme armé qui avait tiré, parce que j'ai vu l'homme avec la fillette tomber à genoux. Mais quelques secondes plus tard, l'autre est tombé aussi ! Après, l'homme avec Cécilia dans les bras s'est relevé et est parti en courant.

— Vous allez bien inspecteur ? demanda Serge.

— Oui ! Pourquoi cette question ?

— Il y a beaucoup trop de choses qui clochent. D'abord, ces mecs-là comparés aux tueurs des parents de la fillette ne sont pas des amateurs ni des tendres. Deuxièmement, il a tiré une rafale avec son fusil d'assaut sur notre homme portant la fillette, il ne l'a apparemment pas touché. Et troisièmement, il lui tire dessus presque à bout portant devant la voiture sans qu'aucune goutte de sang ne l'éclabousse, ce qui voudrait dire qu'il l'aurait manqué ! Je trouve cela plutôt très étrange pour un commando armé jusqu'aux dents. D'autant plus, que nous, nous avons été touchés, alors cela prouve qu'ils savent quand même viser. Bref ! Si vous dites vrai, on devrait logiquement retrouver la balle dans l'ambulance. Alors, il n'y a plus qu'à... Mais c'est quand même insolite, votre récit.

— J'ai peut-être une hypothèse à avancer, proposa Valérie DUCHENEZ.

— Dis toujours, concéda Sophie.

— Peut-être que le tueur a effectivement tiré sans rater sa cible. Deux théories ont pu par la suite se dessiner : 1, il a tiré sur notre homme, or celui-ci avait un gilet pare balle, le plus plausible selon moi, car cela expliquerait qu'il se soit agenouillé à cause de la balle à bout portant. 2, il n'avait pas de gilet pare balle, la balle a traversé son corps sans faire trop de dégât et a fini sa course dans le corps de la fillette. Comme il la serrait dans ses bras le sang a été épongé par leurs vêtements, ce qui pourrait expliquer que l'on ne retrouve aucune trace de sang. Dans cette deuxième hypothèse, idem, il est tombé à genoux sous le coup du projectile, qui a dû l'assommer. Dans tous les cas, je vous donnerai confirmation de la cause réelle de la mort du tueur, ainsi que des trajectoires de toutes les balles tirées. Vous aurez mon rapport en fin de soirée, promis. Après, nous pourrions peut-être donner des affirmations ou pas sur ces théories et élucider ce mystère.

Tous avaient les yeux rivés sur elle, admiratifs devant ses allégations.

— Félicitation, Madame DUCHENEZ, vous êtes d'une intelligence remarquable. Cependant, il y a une chose que j'ai du mal à avaler et votre seconde théorie ne tient pas debout. Pourquoi un homme d'une vingtaine d'années, avec un corps sculpté dans la fonte et manifestement en pleine forme, serait tombé raide mort, juste après avoir tiré sur quelqu'un ? Et comment notre mystérieux homme avec la fillette dans les bras aurait-il pu se relever et s'enfuir avec une balle lui ayant traversé le corps ?

— Valérie, je vous prie... Je ne peux répondre à votre question Capitaine, vous le saurez ce soir. Nous nous occupons de trouver tous les indices avec mon équipe. Allez vous faire soigner à l'hôpital, vous en avez besoin. Tu l'emmènes Sophie ?

— Oui. Merci Valérie, sourit-elle !

— De rien, c'est mon travail, comme d'hab, dit-elle, lui rendant son sourire avec un air malicieux.

Valérie avait compris. « *Notre jolie Commissaire en pince pour le non moins séduisant capitaine* », pensa-t-elle en les regardant partir.

Sophie accompagna Serge jusqu'à sa belle 607. Elle lui tenait le bras, pour l'aider à marcher. Il perdait effectivement beaucoup de sang.

— Je suis désolé et triste, Sophie pour la petite Cécilia. Et aussi pour notre déjeuner.

— Ce n'est pas grave pour le déjeuner, cela se représentera plein d'autres fois. Et je suis sûre que Cécilia est encore en vie... Vous pourrez faire attention de ne pas mettre de sang sur les sièges de ma voiture.

Elle ouvrit son coffre, en sortit une couverture, quelle mit ensuite sur le siège passager, pour le protéger. Elle retourna dans son coffre, sortit une écharpe, et le referma. Elle l'entoura autour du coup de Serge, la passa sous son bras pour le maintenir, de sorte à le soulager un peu de sa douleur.

14

Ricky

Souvent, l'on dit et l'on pense l'être humain plus intelligent que les animaux. Pourtant, eux ne s'entretuent pas par jalousie ou pour le pouvoir et encore moins pour cette soi disante intelligence ! *Nous*, non seulement nous nous détruisons entre nous, mais en plus nous détruisons toutes les espèces animales, ainsi que notre belle planète.

Jean-Luc sortit de l'autoroute à Chalon-Sur-Saône, quand son téléphone sonna à nouveau. Il regarda le numéro, puis observa s'il n'y avait pas de CRS ou de policier avant de répondre. C'était Sandrine, sa collègue travaillant à la Mairie. Il décrocha :

— Oui allo ?

— Bonjour, Jean-Luc. Je suis soulagée d'entendre ta voix ! Quand j'ai entendu parler de la fusillade en plein cœur de Paris, j'ai eu peur qu'il ne te soit arrivé quelque chose.

— Une fusillade dans Paris ?

— Oui. Tu n'as rien vu ni rien entendu à la radio ?

— Hé bien non.

— Oh, excuse-moi, je te dérange peut-être ?

Son appel n'était pas vraiment prévu. Elle était censée le croire à l'enterrement de son beau-père, alors il lui fallait jouer la comédie jusqu'au bout, en dépit de son aversion pour le mensonge.

— Ça va. Je suis le cortège, nous allons au cimetière.

— Ah bon ! La messe a duré longtemps dis donc ?

Il fit un silence, exaspéré par sa remarque. D'ailleurs, cela n'était pas la première fois, qu'elle l'agaçait. À plusieurs reprises, lors d'invitations chez l'un ou chez l'autre, avec sa femme et le mari de Sandrine, ils avaient trouvé certaines de ses réflexions un peu déplacées. Cependant il n'avait jamais rien dit. Il connaissait bien son caractère et il ne voulait pas gâcher ces soirées. Il se doutait bien qu'elle avait une certaine propension à surveiller les faits et gestes des gens, en l'occurrence ses proches. En outre, il se demandait si elle ne lui prêtait pas un peu trop d'attention, ce qui, par moments, le mettait mal à l'aise. Il fermait les yeux à chaque fois, mais il savait qu'un jour pas comme un autre, il la remettrait gentiment en place.

— En fait, je pensais que tu étais sur le chemin du retour ? Insista-t-elle.

— Non, non, pourquoi dis-tu cela ? Demanda-t-il contrarié, tout en se demandant si elle aurait vu son automobile à la sortie du péage.

— À cause de l'heure, bien évidemment.

— La famille a voulu que l'on se retrouve devant un pot, puis que l'on déjeune tous ensemble avant d'aller au cimetière. Écoute Sandrine, je dois te laisser, nous arrivons. À bientôt.

— Oui, c'est ça, à bientôt. C'est toujours d'accord pour samedi ?

— Oui, oui, ne t'inquiète pas. Si nous avons un empêchement, ou si ça ne va pas, je te téléphonerai pour te prévenir.

Cécilia se mit à gémir, certainement sous l'emprise d'un cauchemar. Elle pleura ensuite, tout en dormant.

— Quel est ce bruit ? Tu as quelqu'un avec toi ?

— Heu, oui. Un petit neveu. Il a tenu absolument à monter avec moi. Il s'est endormi et doit être dans un cauchemar, le pauvre. Bon, je te laisse. À samedi...

— Oui, au...

Il ferma son téléphone portable avant qu'elle ait pu finir sa phrase. Il retourna la tête. Cécilia sanglotait et des larmes ruisselaient sur ses joues. Il immobilisa son automobile sur le bas côté de la route sans en arrêter le moteur. Avec sa main gauche, il prit les mains de la fillette pour les enfermer délicatement dans la sienne. Il déposa en même temps son autre main sur la tête de Cécilia, puis lui caressa tendrement les cheveux. Cela la calma peu à peu. Jean-Luc essuya avec une infinie douceur les larmes de la fillette, avec le dos de ses doigts. Son visage se décrispa et sembla s'apaiser. Il la regarda, ému par la tristesse qu'il put imaginer au fond de son cœur de petite fille. Il la comprenait, mais pas seulement, car il l'avait vécu avec elle. Il était heureux d'avoir pu apaiser ses sanglots, ainsi que ses pleurs. Quelque chose de très fort le liait à elle – il le sentait –, ce n'était pas exclusivement ce rêve, il y avait forcément autre chose. Comment avaient-ils pu braver la mort, quelques heures plus tôt ? Cette intense lumière était-elle l'essence de leurs deux corps en contact ? Plus il y repensait, moins il arrivait à comprendre. Il enleva doucement ses deux mains, puis reprit la route. Il n'était plus très loin de sa maison, une vingtaine de minutes tout au plus. Il connaissait cette route par cœur. Il se laissa gagner par la confiance du temps et du lieu et laissa ses pensées s'évader dans le passé :

— J'ai, certes, des choses en moi, pourtant je n'ai jamais vécu une telle force d'attraction et une telle intensité d'énergie ! Peut-être est-elle comme moi et le destin nous met sur le même chemin pour réaliser quelque chose. À moins que je ne sois son guide. Si tel est le cas, je dois absolument lui éviter ce que moi j'ai vécu dans mon passé. Certes, cela a contribué à me forger une âme de guerrier et un caractère bien trempé. Malgré tout, je m'en serais quand même bien passé. Il est vrai, que j'ai eu aussi une sorte de guide : ZAO LING. Sans lui, je serais mort, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Je me demande s'il a réussi à s'en sortir et s'il est toujours vivant. Si seulement je pouvais le revoir, je ne sais pour ainsi dire rien de lui. À part que c'était un maître en kung-fu. Mais bon, il ne faut pas que je me fasse trop d'illusions, je ne saurais certainement jamais pourquoi il ne voulait pas s'évader. Toujours est-il que chaque fois tout vient à point. Il a été mon guide l'espace d'une semaine, pour me sauver. J'espère l'être plus longtemps pour Cécilia...

Il décrispa un sourire de victoire. « *C'est la deuxième fois que je file entre les griffes des dragons noirs. Malgré tout, ils commencent sérieusement à m'énerver ! À mon avis, le dernier round est pour bientôt. Par contre, il va falloir la jouer serré si je veux me*

débarrasser d'eux une bonne fois pour toute, parce que maintenant, j'ai une famille et il est hors de question qu'ils fassent du mal à ma femme et encore moins à Cécilia.

Renouer avec son passé lui remua à nouveau les tripes. L'enjeu était de sauver sa vie, par-delà les années, or à présent, il devait sauver une vie. Il pouvait tout perdre pour cette cause, il le savait. Néanmoins, il ne la remettrait pas en question. Non seulement il ne le voulait pas, mais il ne le pouvait pas. Il n'avait pas le droit d'abandonner Cécilia.

Il n'était plus qu'à cinq kilomètres de sa maison. Comme ils n'avaient rien mangé depuis le matin, il s'arrêta devant une boulangerie dans le petit village près de chez lui. Il prit soin de garer l'automobile à une dizaine de mètres après la vitrine. Il connaissait bien la boulangère. Dans ces petites bourgades, les gens sont curieux comme des pies, alors il valait mieux être prudent. Il prit quelques friandises salées, des religieuses au chocolat et deux délicieux saints sacristains. À peine dix minutes plus tard ils étaient devant sa maison. Ricky, accroché à sa laisse, reconnut la voiture de son maître. Il commença à remuer la queue, à tourner d'impatience dans tous les sens, tout en couinant de contentement. Jean-Luc lui avait fait des pansements avec des bandages avant de partir, mais le chien en avait enlevé une bonne partie et certains pendouillaient avec négligence. Cécilia se réveilla en sursaut d'avoir entendu le chien. Jean-Luc avait laissé sa portière ouverte, pour la laisser émerger de son sommeil en douceur, puis il détacha Ricky. Celui-ci, ayant senti la fillette, se rua sur la portière tout en remuant la queue.

— RICKY DESCEND ! N'ais pas peur Cécilia, il est un peu fou fou, mais il est très gentil.

Voyant Cécilia pas du tout rassurée, Jean-Luc appela son chien. Il s'assit à ses pieds sans discuter. C'était un animal imposant, cependant il avait une bonne tête. Cécilia se décida enfin à sortir. Elle regarda avec attention la grande maison, ensuite les alentours, puis se dirigea timidement vers Jean-Luc. Sans crier gare, Ricky se leva pour faire la fête à la fillette. N'ayant pas l'habitude qu'un gros animal se frotte contre elle, elle gémit de mécontentement.

— Allez, RICKY, LAISSE Là tranquille. Va dans ta niche, dit-il en claquant des doigts, puis en montrant la niche du chien avec son doigt. Tu viens Cécilia, nous allons manger ce que j'ai acheté.

La fillette suivit Jean-Luc sur la terrasse, tout en regardant Ricky se diriger vers sa niche les oreilles baissées en se retournant l'air triste. Elle sourit, de le voir ainsi et à demi boiter, puis se coucha dans sa niche en la fixant tristement. Il continua de la regarder avec pour seule envie, de venir se faire câliner contre elle. Cécilia prit place sur une chaise, commença de manger, mais n'arrêtait pas de se retourner. Jean-Luc apporta divers jus de fruits, de l'eau et deux verres.

— Que veux-tu boire Cécilia ?

Sans hésitation, elle montra du doigt le jus de pomme.

— D'accord, la servit-il ! Tu peux te servir autant que tu veux, de tout ce que tu veux, sans me demander, tu sais. Ne bouge pas, je reviens. Après, je te ferai visiter la maison et je te montrerai ta chambre.

— Hum, dit-elle en hochant la tête.

N'y tenant plus, Jean-Luc fonça aux toilettes. Pendant ce temps, Cécilia continua de se retourner pour regarder Ricky. Elle prit une moitié de saint sacristain, se leva, descendit les quatre marches de l'escalier, et s'assit sur la dernière marche, à un mètre du chien. Cécilia

lui tendit le morceau de gâteau. Le chien ne se fit pas prier, il se leva, s'approcha d'elle, prit délicatement le saint sacristain dans sa main. Il mangea ensuite la pâtisserie goulûment. Ricky s'assit devant elle, il lui donna sa patte, pour avoir un autre morceau de gâteau. Elle rit de voir ses jolis yeux quémander, elle ne put résister. Elle se leva et retourna chercher le reste de saint sacristain. Ricky se délecta dû mets, dont il n'avait guère l'habitude, puis reposa à nouveau sa patte sur la main de Cécilia. Mais elle n'avait plus de gâteau. Elle repensa à celui de Jean-Luc, mais elle ne pouvait pas le prendre pour le donner au chien, elle se ferait gronder, c'est sûr. Jean-Luc, lui, avait observé la scène par une fenêtre, et l'avait vu rire. Cela lui mit du baume au cœur. Il revint sur la terrasse pour manger sa religieuse. Cécilia, elle, caressait le chien couché près d'elle. Il était heureux comme tout, et une chose était sûre, il n'allait pas la lâcher. Pour elle, c'était comme son nounours grandeur réelle, qui ne lui manquait plus tant que ça. Jean-Luc les observait toujours, ému qu'ils soient devenus amis. Il adorait les Saints Sacristains, pourtant à ce moment-là, le rire et le sourire de Cécilia était plus sacré que cette délicieuse pâtisserie. Il prit le gâteau, puis vint s'asseoir près de Cécilia.

— Tu vois, il est gentil. Tiens, donne-lui si tu veux, dit-il en lui tendant le gâteau.

— Merci, dit-elle avec un large sourire.

Il la regarda, satisfait d'entendre sa jolie voix. Cécilia présenta l'alléchante pâtisserie sous les narines de Ricky, déjà comblé par les caresses de sa nouvelle amie. Il releva la tête, surpris et aguiché par cette bonne odeur, toutefois il hésita à la prendre. Il fixa son maître, pour avoir son autorisation. Cécilia se retourna aussi, dévisageant Jean-Luc, qui lui esquissa un sourire triomphant.

— Hé bien, dis-lui... Qu'il peut le manger, ajouta-t-il, devant son hésitation.

— Tiens, Ricky... Mange.

Au contact du chien, elle perdait toute sa timidité. Elle avait l'air d'oublier tous ses soucis, comme si le chien était son nouveau petit ours en peluche, mais en beaucoup plus amusant et surtout beaucoup plus intéressant. Ils s'étaient adoptés mutuellement en quelques minutes, pour le plus grand ravissement de Jean-Luc. L'animal se délecta à nouveau de ce mets exquis, tout en admirant sa nouvelle maîtresse, avec au fond des yeux un air lui disant « *merci, oh, ma divine nouvelle maîtresse adorée...* ». Jean-Luc huma la légère brise rafraîchissante, par cette forte chaleur. C'était l'avantage de vivre à l'orée du bois, le soir il faisait frais plus tôt. En outre la journée en été par ces grandes chaleurs, ces petites brises passagères permettaient de récupérer un peu. Jean-Luc adorait ces instants, ces petits riens, comme il disait si souvent. Le sourire de Cécilia en fit partie. Mis bout-à-bout ils faisaient d'une vie le bonheur. « *Cela compense la disparition soudaine des animaux de la forêt, et des oiseaux,* se dit-il. » Il tendit désespérément l'oreille, or aucun oiseau ne chantait ou sifflait. Cela commençait à lui manquer, il était tant habitué à entendre siffler les merles en cette saison.

— *Ce n'est quand même pas normal, ce qui se passe ! Il faudra que j'aille voir dans les autres bois si c'est pareil, et que je regarde sur Internet de quoi cela provient. Si je n'ai pas de réponse, je téléphonerai à mon nouvel ami Bernard. Peut-être qu'un vieux briscard comme lui pourra me renseigner sur cet étrange phénomène.* Je te fais visiter la maison, demanda-t-il à Cécilia ?

Elle le regarda, lui esquissa un sourire, puis lui répondit :

— Oui. Je vais pouvoir rester avec toi ?

Il la fixa à son tour, étonné. Elle sembla heureuse, elle s'était manifestement vite habituée. Cachait-elle son chagrin ou avait-elle déjà oublié les événements récents ? Jean-Luc, troublé, n'avait pas encore envisagé cette option comme elle sembla l'entendre, rester pour toujours. D'autant plus qu'il n'était pas seul à décider. Persuader sa femme n'allait pas être un amusement, rendre la chose officielle, encore moins !

— Oui, nous allons tout faire pour que tu restes avec nous. Tu me suis.

Ils se levèrent, se dirigèrent vers l'entrée de la salle.

— T'as une chérie ?

Il s'arrêta, encore surpris, mais cette fois par sa maturité et aussi par son naturel. Il la gratifia d'un sourire amusé.

— Oui, j'ai une chérie. Elle s'appelle Sylvie. Tu veux voir sa photo ?

— Oui.

— Je vais te montrer mon cadre, dans la salle à manger, dit-il en se dirigeant vers son bureau. Dans tous les cas, tu vas la voir dans quelques heures, elle rentre vers 19 heures. Tu vas voir, elle est très douce et vraiment gentille.

Il prit le cadre, l'admira comme chaque fois, puis lui donna. Elle écarquilla ses grands jolis yeux à la vue de la photo de Sylvie. Jean-Luc se demanda ce qu'elle allait dire, mais elle avait apparemment beaucoup de mal à défaire son regard de la photo de sa femme. Elle leva enfin la tête, lui redonna le cadre sans rien dire. Jean-Luc avait envie de lui poser des questions sur sa maman et son papa, toutefois il s'abstint. Il ne voulait pas rouvrir la brèche de ce malheureux souvenir, pour la rendre triste et à nouveau taciturne.

— Tu crois que tu te pliras ici, à la campagne ?

— Oui, s'écria-t-elle. Elle fit un court silence, puis reprit : Mais ta chérie ne voudra pas de moi, dit-elle en baissant la tête.

Jean-Luc la fixa, encore troublé par sa façon de parler, comme si elle en était convaincue.

— Pourquoi dis-tu ça Cécilia ? Il n'y a aucune raison pour qu'elle ne veuille pas te garder. Le seul problème sera les services sociaux. Mais tu sais, j'ai un proverbe, reprit-il avec l'espoir pétillant dans le regard...

— Ah oui ! C'est quoi ? Le coupa-t-elle.

— Tout est possible à celui qui croit. Il fit un silence de quelques secondes : Tu as bien vu tout à l'heure, à Paris, nous aurions dû être morts ! Pourtant, nous sommes encore là.

Elle fixa Jean-Luc, écarquillant à nouveau ses grands yeux bleus et lui esquissa un incroyable sourire.

— Bien. Je vois que tu es d'accord avec moi, sourit-il. Ça mérite un bisou ça.

Elle lui sauta dans les bras les yeux en larmes, puis lui fit un long bisou sur la joue...

— Dis-moi, à ce sujet, as-tu ressenti ou vu quelque chose, quand il allait nous tirer dessus ?

— Oui ! Répondit-elle étonnée.

— Qu'as-tu ressenti ou vu ? Demanda-t-il en la reposant.

— Bin comme toi ! J'étais dans tes yeux.

Il la regarda, essayant de sonder si elle lui racontait des histoires. Cependant, elle n'en avait pas l'air.

— Que veux-tu dire ?

— Bin, je sais pas trop. J'ai vu une lumière très forte, et pi j'étais dans tes yeux. Après j'ai vu l'homme cagoulé nous tirer dessus, j'ai vu la balle passer à côté et plus rien.

— Tu as vraiment vu ça ? Tu n'as pas vu d'araignée cette fois-ci ?

— Oui. Comment tu sais que j'ai vu une araignée dans l'autre maison ?

— Je te l'ai dit Cécilia, pareil que toi, j'ai tout vu ce qui s'est passé à travers tes yeux, comme si j'étais à ta place.

Elle prit une mine triste, baissa la tête, pendant qu'ils arrivèrent devant la chambre d'ami, ou Jean-Luc allait l'installer pour la nuit.

— Pourquoi mon Papa et ma Maman son morts et pas nous ?

Il la regarda avec empathie, mit sa main sur la tête de la fillette, ne sachant quoi dire.

— Pourquoi la lumière les a pas sauvés eux ? Dit-elle en sanglotant.

— Je suis désolé Cécilia, dit-il les larmes à l'œil. Je ne sais pas pourquoi cette injustice s'est produite et pourquoi je n'ai rien pu faire.

Il s'accroupit devant elle, essuya ses larmes avec sa main :

— Mais je te promets que je vais m'occuper de toi du mieux que je peux pour te rendre heureuse et je vais retrouver ceux qui ont fait ça. Tu sais, ton papa et ta maman ne sont pas complètement morts. Ils sont et seront toujours là, dit-il en mettant sa main sur le cœur de Cécilia.

Elle s'effondra dans ses bras, sanglotant à nouveau...

— Tu sais, ils veilleront sur toi de là-haut. Je connais la douleur de perdre quelqu'un de très cher. Cela passera avec le temps, mais il faut quand même toujours qu'ils restent dans ton cœur, chuchota-t-il en pleurant aussi de la voir si triste.

Il la porta dans ses bras à nouveau, ouvrit la porte de la chambre et s'essuya les joues avec sa main. Jean-Luc regarda la chambre en essayant de la voir comme Cécilia aimerait la voir décorée et aménagée, pendant qu'elle se calmait.

— Voilà ta chambre, je l'aménagerai mieux pour que tu t'y sentes bien, quand tu habiteras avec nous. Je te laisserai choisir toi-même ton papier. Tu veux bien ?

Elle regarda furtivement la pièce :

— Oui, renifla-t-elle.

Un bruit de moteur d'automobile devant la maison, en même temps que le couinement de Ricky, signala à Jean-Luc l'arrivée de quelqu'un. Il regarda instinctivement sa montre : 16 Heures 45.

— *Ça ne peut pas être Sylvie à cette heure-là. Qui peut bien venir me déranger en plein après midi !? J'espère que ce n'est pas...*

Il eut une montée d'adrénaline, tout en ne voulant pas penser à la police. Ils ne pouvaient pas être déjà sur ses traces. Il s'approcha de la fenêtre donnant devant l'entrée. C'était le C15 de l'ONF, sa femme. Il l'observa attentivement pour déceler dans quel état d'esprit, elle se trouvait. Il prit la décision de la rejoindre avec Cécilia dans les bras, pour retarder un peu l'échéance de la dispute, car Sylvie avait son regard noir des mauvais jours. Ils se disputaient rarement, voir jamais. Autant qu'il se souvenait, leurs prises de bec se comptaient sur les doigts de la main, depuis leur première rencontre. En réalité, ce n'était pas vraiment des disputes, c'était plutôt des chamailleries. Elle commençait souvent quand elle rentrait de son travail, énervée par une mauvaise affaire. Parfois, elle défendait des

bourgeois pleins aux as, avec l'intuition de leur culpabilité, or Sylvie détestait ça. Quand elle en avait la preuve, elle perdait une affaire, car elle ne pouvait le défendre. Avec l'expérience, elle le détectait de plus en plus tôt. Bons nombres d'avocats à la cour d'appel lui avait fait la remarque : « *De refuser de défendre les personnes qu'elle ne sentait pas dignes de foi, cela lui porterait un jour préjudice.* » Sylvie s'était, certes, fait une réputation, cependant en défendant l'injustice avec son cœur, elle avait le plus fort taux d'affaire gagné de son département. Elle avait non seulement augmenté son chiffre d'affaires, mais aussi le nombre de ses clients. Les Juges avaient beaucoup d'estime pour elle, parce qu'elle ne faisait pas son argent sur les injustices, elle les réglait.

Son travail d'avocate était toute sa vie. Jean-Luc savait que mettre en danger la carrière de sa femme, les mèneraient droit à une dispute. D'ailleurs, il se demandait parfois si sa carrière n'était pas plus importante à ses yeux que leur amour. Il n'avait jamais abordé le sujet avec elle. Lui et son travail formaient un tout pour son bonheur de femme, mais cette situation présente allait faire vaciller les deux, c'était évident.

Elle l'avait rejoint dans la salle à manger.

— Bonjour, mon amour. Ça va ?

— Oui, répondit-elle sèchement. Tu as entendu les infos ?

— Non, pourquoi ? Je te présente Cécilia... Cécilia, voilà ma femme, Sylvie.

— Elle est mignonne comme tout. Bonjour, Cécilia, dit Sylvie d'une voix douce, avec un grand sourire.

Cécilia la fixa. Elle lui sourit en guise de réponse. Sylvie reprit :

— Manifestement, vous avez eu une chance incroyable. Aux informations, ils disent qu'un passant aurait secouru la fillette, néanmoins ils ne comprennent pas comment tu as pu sauver ta vie et celle de Cécilia face à un tueur professionnel ! Notamment le Ministre de la défense, d'ailleurs il demande instamment à la personne l'ayant emmené, de la ramener à la police. Nous ne pouvons pas la garder, tu le sais. Il faut vraiment que tu la ramènes. Alors, comment as-tu fait pour en réchapper ? Et ta blessure, montre- moi !

La fillette prit une mine triste, regarda Jean-Luc, puis baissa la tête pour cacher ses larmes. Il caressa tendrement ses cheveux pour la consoler. Il souleva ensuite son maillot pour lui montrer sa blessure, elle avait déjà cicatrisé.

— Je ne sais pas vraiment ce qui s'est passé tu sais. Tout a été si vite...

— Raconte, je veux tout savoir pour t'aider au maximum, parce que, à mon avis, tu vas avoir besoin d'un avocat. Je peux te représenter car ce n'est pas un homicide, de plus c'était pour mettre un témoin hors de danger. D'après les journalistes, la police était complètement dépassée et n'était nullement capable de la protéger. En dépit de leurs erreurs, ils ont promis de redoubler de vigilance. Tu seras un héros, toutefois il faut absolument la rendre à la criminelle.

Jean-Luc déposa Cécilia sur ses deux pieds.

— Tu veux aller jouer avec Ricky, ma puce.

Cécilia sortit de la salle sans discuter et alla s'asseoir sur l'escalier de la terrasse. Jean-Luc la regarda aller. Elle ne se retourna pas, pourtant, il sentit son regard triste et perdu n'ayant plus confiance en personne.

Ricky, ayant senti sa tristesse, vint s'asseoir à côté d'elle. Il l'obligea à le caresser en glissant son museau sous sa main droite. La fillette sourit, elle le prit par le cou pour lui

faire un baiser sur la tête. L'animal se coucha, posa sa tête sur la cuisse de Cécilia, croulant de bonheur sous ses caresses.

— Rassure-moi, tu as bien l'intention de la ramener ?

Il la fixa, le regard déterminé.

— Tu penses vraiment qu'ils seront à même de pouvoir la protéger ?

— J'en étais sûre, tu as l'intention de la garder avec nous et de la cacher ?

— Tu sais, si je la rends à la criminelle et que je raconte que j'ai vu aussi les assassins de ses parents, nous serons en danger, comme Cécilia.

— Moi, je ne crois pas ! Nous avons la police la plus impavide d'Europe, et puis ils ont déjà certainement identifié les tueurs, alors ce n'est plus qu'une question de temps pour le démantèlement de toute l'organisation. Si ces tueurs s'en prennent à nous et à Cécilia, ils leur faudra s'en prendre aussi à la police et peut-être même à l'armée, et franchement, cela m'étonnerait beaucoup que ça prenne une telle ampleur. Nous ne sommes pas dans un film de James Bond !

— J'espère que tu as raison. En réalité, cela dépend de l'enjeu. Et à mon avis il doit être hyper important. Alors moi, je ne serais pas étonné qu'ils aillent jusqu'à provoquer la police.

— Mais arrête de dire n'importe quoi ! Dit-elle en levant la voix. Et puis d'abord, qu'est-ce qui te fait dire ça ? Tu connais ces tueurs ?

Il eut un instant d'hésitation, puis lui répondit :

— Non. En fait, je ne sais pas, je pensais que c'étaient peut-être les mêmes que dans mon rêve, mais je n'en suis plus très sûr.

15

Mystère

Reste devant la porte si tu veux qu'on te l'ouvre. Ne quitte pas la voie si tu veux qu'on te guide. Rien n'est fermé jamais, sinon à tes propres yeux.

Farid al-Din Attar.

Paris, 36, Quai des Orfèvres, 18h50,

Dans les bureaux de la brigade criminelle, c'était le chaos, les téléphones sonnaient de tous les côtés. Pour la plupart, c'était des gens inquiets, sans nouvelles d'un parent ou d'un ami, depuis le matin. La police n'avait toujours pas contacté les proches des quatre morts de la rue Tolbiac. Les inspecteurs encore sous le choc de la fusillade – certes, aguerris par ce genre d'événements – ne s'attendaient pourtant pas à une embuscade d'une telle envergure en plein cœur de leur ville. Et ils n'étaient pas encore prêts à contacter ou à aller

voir les familles des défunts. Ils attendaient pour cela le rapport de la balistique et les autopsies, pour être sûr des identités des victimes. Le Commissaire, le Capitaine, ainsi que les inspecteurs attendaient aussi le rapport de la brigade scientifique, impatient d'élucider le mystère de l'homme venu de nulle part.

Serge était rentré de l'hôpital, il avait une méchante blessure au bras. Fort heureusement, la balle l'avait traversé sans trop faire de dégât. Avec Sophie DUVALOT, ils se posaient beaucoup de questions quand à la tournure de cette affaire, d'autant plus qu'un autre mystère les préoccupait. L'homme du commando retrouvé mort n'avait aucune identité, comme s'il n'existait pas ! Avant qu'il ne parte pour la traditionnelle autopsie, l'un des inspecteurs avait pris soin de prendre son empreinte. Or son analyse n'avait rien donné, il n'avait ni casier judiciaire, ni aucune trace de lui sur les fichiers de la mairie et de la Préfecture. La prestigieuse brigade criminelle du Quai des Orfèvre n'avait aucun autre élément pour consolider une piste sérieuse. La fusillade avait cessé aussi brusquement quelle avait commencé et le commando armé était parti sans laisser de trace. Leurs véhicules n'avaient aucune plaque numérotique, d'ailleurs ils se doutaient qu'ils étaient certainement volés.

— Vous croyez que l'on va avoir les rapports balistiques et scientifiques avant 20 heures Sophie ?

— J'espère bien ! Si ce n'est pas le cas, j'irais chercher moi-même les informations. Ce n'est jamais si long d'habitude. Je ne sais pas pourquoi, mais je ne la sens pas du tout cette affaire.

— En tout cas une chose est sûre, déployé une telle puissance de feu et prendre de tels risques pour éliminer un enfant, me fait penser que cela doit être de la plus haute importance. Ce qui me trouble dans tout ça, c'est que des bandits de petite envergure comme les tueurs des parents de la fillette ne prendraient pas de tels risques seulement pour des lingots d'ors. Alors, à mon avis, Monsieur le Ministre a omis de nous dire quelque chose... Au fait, que vous a-t-il dit à propos des lingots, d'autres personnes savaient ?

— Cela s'est déjà vu, vous savez, des voleurs qui éliminent toutes les traces pour être sûr de ne pas être retrouvés. Cependant je pense que vous avez raison. Je vais retourner voir notre cher Ministre dès demain matin, et non il était le seul à savoir pour ses lingots.

— Ok. Certes, cela s'est déjà vu. Mais les hommes qui nous ont attaqués ce matin étaient des pros. Ils n'avaient rien de comparable avec les tueurs des parents de Cécilia. Deux scénarios complètement différents. Et ce qui me perturbe profondément, c'est que dans le deuxième, il ressemble fort à la méthode de l'armée !

— Il va vous falloir prendre des gants et être très prudent dans vos dires Serge avec vos allusions, surtout si vous croyez que le Ministre cherche à tuer sa nièce. Parce que c'est un très gros poisson ! Il va vous falloir plus que des billes pour l'accuser. Moi, je pencherais pour une autre théorie. À mon avis, il n'y avait pas que des lingots dans ce coffre-fort, et il se pourrait fort que Monsieur le Ministre n'ait pas voulu nous en parler.

— Peut-être avez-vous raison, mais nous risquons de ne jamais le savoir. Avouez quand même qu'un simple bandit serait soit fiché, soit répertorié dans les fichiers de la Mairie ou de la Préfecture ? Si l'autopsie ne donne pas l'identité ou ne nous révèle rien d'autre sur l'homme du commando, nous serons certains qu'il faisait partie d'une section secrète de l'armée, ou d'une société secrète quelconque.

— Oui, je conçois l'étrangeté de la chose. Toutefois, s'il y avait une section spéciale de l'armée, je le saurais soyez en sûr...

Leur conversation fut interrompue par la sonnerie du téléphone. Sophie répondit :

— Commissaire DUVALOT, bonjour. « ... » Ok, merci.

Elle reposa le combiné du téléphone.

— Valérie arrive. Elle s'est déplacée personnellement, c'est bien la première fois ! Dit-elle en se levant.

— Madame DUCHENEZ, le médecin de la brigade scientifique, vous voulez dire ?

— Oui, exactement, répondit-elle anxieuse. Je n'aime pas ça du tout ! D'habitude elle envoie un de ses collègues où je passe directement la voir.

Serge fixa Sophie, elle avait l'air très sensible sous sa carapace de Commissaire, mais de quoi pouvait-elle bien avoir peur ? Était-ce de l'intuition féminine ? Si elle était arrivée à cette place, ce n'était certes pas un hasard. Peut-être était-ce sa façon d'être, habituellement, avant les résultats d'autopsie et les événements importants ? Pourtant elle avait l'air vraiment perturbé. Elle avait les yeux rivés au bout du long couloir, surveillant l'arrivée de Valérie DUCHENEZ. Celle-ci gravit la dernière marche de l'escalier, son visage était grave, comme redoutait Sophie. Elles se rivèrent du regard, comme si elles se parlaient. Tous les inspecteurs les fixèrent, ayant compris l'intensité de l'instant. Le médecin ne quitta pas un seul moment Sophie du regard, ne prêtant aucune attention ni aux inspecteurs, ni au capitaine. Serge regarda tour à tour Sophie et Valérie, tournant la tête une fois à droite, une fois à gauche, lui donnant l'impression de suivre un match de tennis. Madame DUCHENEZ entra dans le bureau, toujours sans avoir quitté Sophie du regard. Elle tenait sous son bras un gros dossier. Sans dire un mot elle posa le gros dossier sur le bureau de Sophie, avec dans le regard une étrange fêlure qui en disait long sur le résultat de ses recherches. Sophie brisa le mutisme installé :

— Je suppose que les nouvelles ne sont pas bonnes... Tu nous briefes Valérie ? Demanda Sophie avec sa voix la plus douce.

— Je ne dirais pas que les nouvelles ne sont pas bonnes, elles sont pour le moins surprenantes et étranges, j'irais même jusqu'à dire surnaturelles !

Sophie et Serge se regardèrent, étonnés, non seulement par le timbre de sa voix, ayant perdu de son panache, mais aussi par le mot surnaturel, qu'elle prononça. Venant d'une scientifique, cela était peu commun se dirent Serge et Sophie à l'unisson dans la même pensée, sans le savoir.

— Mais plus encore ? Enquit Serge.

— Je vais commencer par notre mystérieux inconnu, celui qui a enlevé la fillette. Nous avons retrouvé plusieurs empreintes et quelques gouttes de sang à l'endroit où il se tenait, indiqué par l'inspecteur LOPEZ. J'ai fait un test ADN avec ce sang et nous l'avons comparé avec les empreintes trouvées. Les deux nous donnent l'identité du même homme. Il s'appelle David PIERSON. Le problème, c'est qu'il est décédé depuis un peu plus de cinq ans ! Vu que j'ai pris les gouttes de sang sur le sol, et ses empreintes sur l'ambulance, nous pouvons en conclure qu'il était bien là, sans être vraiment là, sourit-elle. Excusez-moi, c'est nerveux ! Toujours est-il, que ce n'est pas donné à tout le monde de changer d'identité, peu le font. Je me suis renseigné sur les statistiques, car cela me tracasse au plus haut point à cause de la suite, c'est pour cela que j'ai tardé à vous rendre mon

rapport, d'ailleurs. Bien souvent, les anciens espions ou les tueurs à gages, ou des anciens de l'armée comme les légionnaires, le font. Cependant, avec un peu d'argent, n'importe qui peut changer d'identité, sauf que dans ce cas, cela apparaîtrait sur l'acte de naissance. Bref, tout ça pour vous dire, qu'à mon avis nous ne sommes pas près de retrouver sa trace ! S'il l'a fait, c'est certainement pour une raison très sérieuse...

— Vous croyez qu'il fait partie de la bande du commando armé ? La coupa Serge.

— Je n'en suis pas sûre, mais je ne pense pas, apparemment il a été blessé par l'un d'eux. La vraie question est : que faisait-il là ? Est-ce le hasard, fait-il partie de la bande ou était-il là pour protéger Cécilia ? Je ne sais pas, néanmoins j'aimerais bien élucider cette question...

— Je crains le pire, il n'y a rien de surnaturel jusque-là ! Remarque Sophie.

— Oui, tu peux craindre ! Certes, être sur le lieu d'une fusillade en étant déjà mort, est quelque peu surnaturel, cependant ce n'est rien comparé à la suite. Nous avons aussi retrouvé la balle tirée par le revolver de l'homme cagoulé retrouvé mort. L'inspecteur PEREZ nous a bien dit qu'il l'avait vu tirer dans la direction du mystérieux Monsieur PIERSON ?

— Oui, répondirent Sophie et Serge ensemble.

— Et bien, tenez-vous bien ! Nous avons retrouvé cette balle dans le siège d'une voiture, derrière le gars ayant tiré. Nous avons pensé, que peut-être, il avait manqué Cécilia et l'homme qui la portait et que cette balle avait peut-être ricoché pour finir sa course derrière lui. Toutefois, nous n'avons retrouvé aucune éraflure nulle part. À moins que nous n'ayons mal cherché, cela constitue déjà en soit un premier phénomène très étrange.

Sophie et Serge écoutaient sans l'interrompre, un peu sceptiques quant à ses dires.

— La suite est digne d'une série X files, sourit-elle. J'ai fait moi-même l'autopsie du commando retrouvé mort avec tous les orifices du visage en sang. Nous n'avons pas son identité, toutes les données ont été effacées dans les fichiers. Pour simplifier, lui, il n'a jamais existé. Quant à l'hémorragie de son cerveau, je n'ai jamais vu ça ! En réalité, ce n'était pas une hémorragie à proprement parlé... Son cerveau a été compressé de l'intérieur, c'était de la bouillie.

— Quoi ! S'écria Serge. Comment est-ce possible ?

— C'est simple, scientifiquement c'est impossible.

— Que veux-tu dire ?

— Que son cerveau a été compressé par une mystérieuse force, comme si je le prenais dans ma main et que je le compressais contre la paroi de son crâne, sauf que c'est impossible de faire ça et vous comprenez pourquoi... Montra-t-elle avec ses deux mains. Son cerveau n'a subi aucun choc, j'ai fait des tonnes de tests et j'ai retourné les hypothèses dans tous les sens, cela reste un mystère pour moi. Alors je dois répertorier la mort de cet homme dans le domaine du paranormal.

Un long silence s'ensuivit dans le bureau. Sophie et Serge se fixèrent un long moment, doutant des propos de Valérie.

— Vous êtes sûre qu'il n'avait pas une maladie ou autre chose ?

— Non. Aucune maladie connue ne peut faire ça. Doutez-vous de mes propos ?

— Tu te rends compte que si tu as raison nous allons nous retrouver avec les services secrets Français sur le dos. Je pense qu'il serait de bon augure de faire des recherches un

peu plus poussées sur ce qui est arrivé à cet homme et de garder cela sous silence pour le moment. Tu veux bien Valérie ?

— Oui, je le pense aussi. Toutefois, je crois qu'il serait quand même bon d'en parler à des personnes compétentes, pour essayer de comprendre cet incident surnaturel. Un drôle de mystère plane au-dessus de ce David PIERSON, et l'on ne peut laisser les choses en l'état sans les déroger.

— Oui, tu as raison, mais avant d'en parler, nous allons essayer d'avancer dans notre enquête et de comprendre par nous-même ce qu'il s'est vraiment passé. Tu crois que cela vient de ce Monsieur PIERSON ?

— Mais vous dites cet incident scientifiquement impossible, croyez-vous que cela puisse se faire de quelques autres façons ? S'interposa Serge. Avec des ondes électromagnétiques ou autre chose, par exemple ?

— Ouh, pas tous les deux en même temps, s'il vous plaît ! Alors, pour répondre à ta question Sophie, oui, je pense qu'il est la clé de notre mystère, néanmoins cela n'engage que moi. Vous pensez à la télékinésie, Capitaine, ou quelque chose de similaire ?

— Oui ou même une arme avec des ondes électromagnétiques ?

— Je ne pourrais pas vous dire. Moi, je me base seulement sur des faits scientifiques et je n'ai encore jamais entendu ni eu de preuve d'une chose aussi insensée ! À ma connaissance, je ne connais aucune arme pouvant faire de tels dégâts à un cerveau humain sans le toucher. Mais bon, vu que nous sommes devant une preuve réelle d'un phénomène inexplicable, je suis prête à croire, que peut-être une force inconnue, puisse avoir fait cette chose. Vous pourriez, vous, vous renseigner à tâtons auprès de l'armée, Capitaine, si vous voulez ? Cependant, moi je pense que vous aurez une réponse plus probante en retrouvant ce Monsieur PIERSON.

— Ok, alors je lance un avis de recherche dans toutes les gendarmeries avec sa photo, en donnant son nom et prénom, et je lance un appel à témoin dans la presse, et à la télévision, dès demain matin.

— Oui, cela pourrait aider favorablement à le retrouver. N'ometts pas de préciser qu'il n'a plus le même nom !

— C'est quand même incroyable cette histoire, observa Serge ! Quand vous vous demandiez pourquoi cet homme était là, moi je me dis, qu'avec ces nouveaux éléments, cela n'était pas vraiment un hasard.

Sophie et Valérie le fixèrent, se demandant où il voulait en venir.

— Oui, mettez-vous à sa place l'espace d'un instant : Il change d'identité en se faisant passer pour décédé. S'il était dans la fusillade par hasard, pourquoi foncer tête baissée, non seulement pour risquer de prendre une balle perdue, mais aussi pour risquer de se faire découvrir par la police ! Moi, à sa place, je serais parti dans la direction opposée. De plus, s'il avait voulu voir ce qu'il se passait, comment a-t-il su que ces hommes en voulaient à Cécilia ? Il y avait d'autres enfants dans la rue, pourtant c'est Cécilia qu'il a protégée et pas une autre ! Étrange quand même, non ?

Sophie et Valérie se regardèrent à nouveau, éberluées.

— Il est génial ton assistant, Sophie. Pardonnez-moi d'avoir dit vos paroles insensées, capitaine, mais il faut me comprendre, je suis une scientifique et comme tel je réagis.

— Vous avez pu remarquer que je ne vous ai rien dit. Je comprends votre position. Merci quand même pour le compliment...

— C'est vrai, j'ai vraiment bien fait de vous intégrer dans cette enquête, capitaine. Vos observations sont de bon aloi, les culpa Sophie pour s'interposer, un peu par jalousie. Alors, s'il était là pour Cécilia, cela voudrait dire qu'à priori il la connaît ? Et il cherchait sûrement à la protéger en arrière-garde ?

— Tout à fait Commissaire, nous pouvons même en déduire qu'il est peut-être de la famille. Dès demain matin, je recherche tous les membres de leur famille.

— Oui, et moi, je vais directement demander à Monsieur le Ministre. Lui sera plus à même de nous répondre.

— Bon, je vous laisse, les culpa Valérie. Vous n'avez manifestement plus besoin de moi et vous avez tout le reste de mon rapport, dit-elle en montrant le gros dossier qu'elle avait posé sur le bureau. Bonne soirée et bonne enquête à vous deux. Si j'ai de nouveaux éléments, je te contacterai Sophie. Tchao...

— Ok, au revoir Valérie et merci pour tous ses renseignements.

— Au revoir Valérie, merci, intercèda Serge.

Serge prit le rapport pour commencer de le lire. Sophie le regarda, admirative.

— Pensez-vous que ce David PIERSON ait quelque chose à voir avec la mort de l'homme du commando ?

— Je ne sais pas, Sophie. En tout cas cette histoire est très étrange. Il est vrai que j'ai pensé à des dons psychiques... Et vous ?

— Vous voulez parler de télépathie ou de télékinésie ?

— Oui. Cela pourrait coller avec son décès fabriqué. Cela c'était su, et pour éviter d'être ennuyé, il a disparu de la circulation. Il faudrait chercher ce qu'il faisait avant son soit-disant décès, et poser des questions à son entourage proche. Nous aurons plus de chance de le retrouver de cette façon. Dans tous les cas nous en saurons un peu plus sur lui, et puis peut-être ferons-nous le lien avec Cécilia. Une autre chose me perturbe dans tout ça !

— Ah oui, quoi ? le culpa-t-elle.

— Ce nom, PIERSON, il me dit quelque chose... Mais je n'arrive pas à me souvenir. Il fit un court silence, puis reprit : Et vous Sophie ? Vous ne m'avez pas répondu.

— Je pense comme vous et Valérie, nous serons certainement éclairés par cet homme. Mais bon, il ne faut surtout pas perdre de vue, que ce n'est pas lui notre assaillant. En fait, à part l'enlèvement de Cécilia, nous n'avons pas grand-chose à lui reprocher. Avec un bon avocat, c'est tout à fait défendable son affaire. Finalement il ne l'a pas vraiment enlevée, il l'a plus protégée. Et notre homme n'a pas l'air d'un amateur apparemment ! Je change trente secondes de conversation Serge, pour vous dire, que dans toute cette affaire, je suis sûre d'une chose : vous êtes fait pour travailler à la criminelle.

— Oh, merci. J'en serais ravi, vous savez...

— Je vous appuierai à cent pour cent alors. Par contre, ne gâchez pas tout en incriminant sans preuve, notre Ministre, et même avec des preuves d'ailleurs, parce qu'il risque de vous évincer sans modération.

— Vous aussi Sophie, sourit-il ! J'essaierai de m'en souvenir. J'en reviens à notre affaire. Vous avez complètement raison à propos de ce David PIERSON. En dépit de son acte

héroïque, j'espère qu'il n'a pas fait de mal à Cécilia... Par contre, si nous le retrouvons, vous croyez que l'on parle de la mort surnaturelle du commando inconnu ?

16

Effacer les preuves

Nous sommes tous résignés à la mort ; c'est à la vie que nous n'arrivons pas à nous résigner.

Graham Green.

L'avion, un boeing 747 d'Air France, atterrissait à Djibouti. Muriel assise près d'un de ses coéquipiers, avait le visage bien meurtri avec plusieurs points de sutures aux deux arcades sourcilières. Elle avait aussi le corps recouvert de bleus, malgré tout, elle ne se plaignait pas et avait bien récupéré. Elle se sentait chanceuse d'être encore en vie, car connaissant son compagnon, elle pensait bien mourir dans ce petit hôtel, où ils étaient. Elle regarda à travers le hublot, perdue dans ses pensées. Florian, son compagnon et chef de la bande, avait eu du mal à convaincre le reste de son équipe à partir à Djibouti. Cependant, passer quelque temps au frais de la princesse à se prélasser dans un bel hôtel près de l'océan, avec de superbes femmes, pour se faire oublier, avait été son principal oratoire pour les persuader et cela avait porté ses fruits. Muriel, elle, ne pensait qu'à une chose : Récupérer son argent au plus vite et fuir le plus loin possible de cet homme auquel elle avait accordé sa confiance. Blottie contre la petite fenêtre de ce grand avion, elle se demanda si elle allait pouvoir prendre une chambre individuelle et si Florian allait accepter. Mais elle n'osait le lui demander. En dépit de cette peur lancinante, elle réfléchissait au moment où elle pourrait essayer sans le mettre en colère. Dans tous les cas, elle devait lui demander devant des gens, pour qu'il se sente obligé, et assez près de l'hôtel pour ne pas lui laisser le temps de changer d'avis. Son regard se posa sur les roues de l'avion, elles allèrent toucher le sol – elle revit les coups fuser sur son visage, sur son ventre, sur son plexus. Au moment où les deux roues touchèrent le sol, la secousse fut violente, comme son dernier coup de poing, puis plus rien. Jamais un homme ne l'avait frappé avant, même pas son père. Elle pensait bien à se venger, mais aurait-elle le cran de se dresser devant lui avec une arme et le tuer de sang froid. Elle n'en était pas sûre, cependant, elle y pensait fortement. L'avion était maintenant dans sa dernière phase de freinage et pour ainsi dire à l'arrêt. Les gens s'étaient déjà détachés, ils se levèrent tous. Muriel en fit autant, elle prit son bagage à main dans le petit compartiment au-dessus d'elle. Elle suivit ensuite ses compagnons vers la porte de sortie. Ils passèrent dans plusieurs sas et arrivèrent devant le tapis des bagages. Muriel et ses compagnons les retirèrent, puis se dirigèrent vers la sortie.

Plusieurs personnes, avec des écriteaux (des chauffeurs de taxis et autres prestataires de services), happaient les touristes à leurs passages. Muriel remarqua un homme avec un écriteau portant leurs deux prénoms et le nom de Florian. Elle tapota le bras de son compagnon et lui montra du regard. Florian, toujours méfiant, jaugea l'homme du coin de l'œil en passant devant lui. Avec ses compagnons, il s'arrêta après les portes vitrées de la sortie de l'aéroport, puis Florian se retourna pour observer de loin l'homme. Il avait l'air très jeune, n'avait rien d'un coursier, pourtant il avait une bonne tête. Florian lui fit signe en le fixant. L'homme les remarqua et vint à leur rencontre.

— Bonjour. Vous êtes Florian Martin ?

— Oui. Et vous, qui êtes-vous ?

— Je suis votre contact. Je vais vous emmener chercher ce que vous savez et ensuite je dois vous déposer à votre hôtel.

— Ok. Mais pourquoi ne pas nous donner notre argent à l'hôtel ?

— Chut... Soyez discret s'il vous plaît. Ah, oui, vous ne savez pas !

— Quoi ?

Il les attira où il y avait moins de monde.

— La tentative pour éliminer la fillette que vous n'avez pas éliminée vous-même a été un véritable fiasco. Alors nous prenons toutes les précautions nécessaires pour ne pas aggraver notre situation et surtout pour ne pas nous faire repérer, dit-il tout bas.

Florian jeta un œil haineux sur Muriel. Elle le remarqua et sans contestation, elle sut sa demande à l'eau. Malgré tout, elle avait décidé de lui demander, car elle n'avait aucune envie de dormir dans la même chambre que son tortionnaire, et encore moins dans le même lit.

— Vous me suivez, demanda le jeune homme.

— Oui.

Ils s'engagèrent sur le parking, firent une trentaine de mètres entre les voitures, puis l'homme s'arrêta devant un Picasso gris flambant neuf. Certainement un véhicule de location pensa Florian. Cela le rendit encore plus méfiant. L'homme appuya sur une clé, le véhicule sonna, clignota, les avertissant de l'ouverture des portes. Le chef monta devant, les autres derrière. L'homme avait l'air d'avoir confiance en lui, Florian le fixa un long moment.

— Vous avez quelque chose à me demander ?

— Oui. Je me demandais, pour qui vous travaillez ?

— Je n'ai pas le droit de vous le dire, cela fait partie de votre accord ! Mais bon, puisque vous êtes là... Je travaille pour l'armée, une section spéciale.

Florian et le reste du groupe ayant entendu furent étonnés. Ils n'aimaient guère cette confiance, cela impliquait de peut-être les faire taire !

— Pourquoi, l'armée a-t-elle délégué des pouvoirs ? Demanda Florian.

— Nous n'avons rien délégué. Vous avez rempli votre contrat, mais vous en avez rajouté sans effacer complètement les preuves, alors votre patron nous a contacté pour finir votre travail. Et vous êtes là pour vous mettre au vert.

— Vous le connaissez notre patron ?

— Non. Et vous ?

— Non plus. Où nous emmenez-vous ?

— Nous sommes bientôt arrivés. Quelque part dans les montagnes désertiques, par prudence.

Comme l'homme l'avait dit, l'endroit était désertique. Quelques minutes plus tard, il immobilisa son véhicule en aplomb d'une colline. Il descendit et invita ses hôtes à le suivre.

— Nous avons seulement une quinzaine de minutes de marche.

Les trois compagnons et Muriel regardèrent Florian, ils trouvaient de plus en plus étrange cette façon de leur donner leur argent. Malgré tout, tous suivirent l'homme. Ils marchaient entre deux combes rocailleuses. Plus ils avançaient, plus Florian trouvait l'endroit adéquat pour leur tendre un piège. Muriel, elle, avait décidé du moment pour demander à son tortionnaire sa chambre individuelle : quand ils auraient leur argent et juste avant d'arriver à l'hôtel. C'était la meilleure occasion. L'homme s'arrêta :

— Attendez-moi là, je reviens avec celui qui doit vous donner votre argent.

Il s'évapora derrière un monticule de terre, quand les cinq compagnons s'aperçurent qu'un gros trou avait été creusé. Muriel, Florian et les trois autres se fixèrent, puis comprirent. Or il était trop tard. Plusieurs rafales, de part et d'autre des deux collines, les balayèrent sans leur laisser le temps de se mettre à couvert. Ils s'écroulèrent les uns après les autres, puis un long silence s'ensuivit. Plusieurs soldats descendirent pour vérifier s'ils étaient tous morts. Le Lieutenant Colonel LEDOUX avait supervisé lui-même l'opération. Il descendit rejoindre ses soldats. Il félicita le sergent SALVES d'avoir emmené leurs cinq cibles jusque-là.

— Bien, soldats. Mettez-les dans le trou, aspergez-les d'essence et brûlez-les. Ensuite, vous les recouvrirez sans laisser de traces. Je vous laisse, je rentre à la caserne.

Les soldats acquiescèrent en hochant la tête, puis exécutèrent l'ordre...

17

Mystérieux protecteur

Celui qui a inventé le bateau a aussi inventé le naufrage.

Lao-Tsou.

Pour la énième fois, Jean-Luc roulait en direction de Paris. À ses côtés, Cécilia, ne lui avait pas adressé la parole depuis le départ. La fillette avait déjà perdu ses parents, maintenant elle perdait l'espérance d'une vie nouvelle dans laquelle le bonheur aurait certainement pu scintiller dans ses jolis yeux bleus. Du haut de ces cinq ans, en quelques jours, elle avait appris une chose : l'on ne pouvait pas faire confiance aux adultes. Elle savait aussi que les années à venir, sans son papa et sa maman pour la protéger, n'allaient pas être faciles à vivre. Elle n'essayait même plus d'y penser. Son petit esprit avait tant besoin de protection, il se fermait peut-être définitivement, comme la coquille d'un petit

coquillage perdu sur une plage où l'eau n'afflue plus. Jean-Luc était triste de l'abandonner à son sort et de la laisser aux mains d'une famille d'accueil. Car sans nul doute, c'était là où Cécilia irait. Il voyait mal le Ministre de la défense s'encombrer de l'enfant de sa demi-sœur, d'ailleurs, il ne le sentait carrément pas du tout. Son intuition s'emballait à cette simple pensée et cela le tourmentait, d'autant qu'il accordait presque toute sa confiance en son instinct. De toute façon il n'avait guère le choix. Sa femme, Sylvie, avait raison, ils ne pouvaient la garder avec eux. Un jour ou l'autre ils auraient été repérés et leur vie aurait été foutue. Malgré tout, Jean-Luc en avait gros sur le cœur, étant donné que quelque chose, une force invisible, le liait avec cette fillette. Toute la nuit il l'avait passée à chercher une solution dans ses pensées, or il n'y en avait pas. Dans sa tête, cela tournait en boucle. C'était la première fois de sa vie qu'il abandonnait quelqu'un, pour se protéger lui-même avec sa femme. *« Comment puis-je faire ça ! Suis-je devenu lâche à ce point ? »* En plus, non seulement il avait déjà été à Paris, pour la sauver. Mais là, il y retournait pour la remettre dans la gueule du loup. *« C'est d'un ridicule ce que je fais ! mais bon, maintenant, ils seront, je l'espère, plus à même de la protéger, vu qu'ils savent qu'elle est en danger. De toute façon, il faut que je la ramène c'est la meilleure solution dans l'immédiat. Après, rien ne m'empêche de l'adopter. Il me faudra seulement convaincre ma femme et les services sociaux. Autant dire bonjour à la galère ! »* Il la regarda avec une vague de sentiments naissant dans les yeux et dans le cœur. Comme le jour précédent, il sentait une multitude de choses à faire avec elle, de mots à lui dire... Toutefois, cette drôle de barrière invisible, celle de sa lâcheté et du manque de temps à être près l'un de l'autre l'en empêchait et gâchait tout. Il était parti à 9h30, en même temps que sa femme. Exceptionnellement, Sylvie avait tenu à dire au revoir à Cécilia et était partie en retard à son travail. Elle avait eu l'air de regretter de la voir partir, néanmoins Sylvie n'avait rien dit. Jean-Luc connaissait bien sa femme, elle s'attachait facilement aux enfants et il était sûr que ses sentiments étaient vrais. Alors qui sait, peut-être pourrait-il lui en parler dès son retour, de cette adoption, d'autant plus qu'avec son travail d'avocate elle pourrait avoir des portes ouvertes et avoir certaines facilités. Non pressé d'arriver, Jean-Luc décida de s'arrêter à une station, sur l'autoroute. Mais avant, il voulait écouter la radio, question de savoir si l'on parlait de lui et de Cécilia. Il appuya sur le bouton, il tomba pile sur les informations. Le journaliste parla des faits divers en France, du chassé croisé des vacanciers, puis :

« L'enlèvement de la petite Cécilia reste toujours un mystère. La police criminelle de Paris recherche activement David PIERSON... »

Jean-Luc n'en crut pas ses oreilles ! Ce nom remontait d'outre tombe. *« Merde ! Comment ils ont réussi à trouver mon ancienne identité ? »* Paniqué, il essaya de se remémorer la scène de la fusillade. Il avait touché la voiture avec ses mains. *« Oui, forcément, ils ont dû trouver mes empreintes et peut-être même mon sang. Bon, pas de panique Jean-Luc. Après tout, ils n'ont que mon ancien nom. Normalement, ils ne peuvent pas me retrouver. Oui, mais que vais-je leur dire quand je vais leur ramener Cécilia ? »* Il écouta la fin du commentaire :

« D'après nos sources, et, selon la police criminelle, l'homme serait un ancien tueur professionnel de l'armée. Si vous avez des informations à son sujet ou si vous le

voyez avec l'enfant, veuillez avertir de toute urgence la police ou appeler ce numéro... »

— Un ancien tueur à gages de l'armée, n'importe quoi ! s'écria-t-il. En plus, ils me prennent pour un homme dangereux. Heureusement qu'ils n'ont ni ma photo, ni mon nouveau nom ces idiots.

Jean-Luc regarda à nouveau Cécilia. Elle n'avait pas l'air d'écouter. C'était quand même un bon prétexte pour engager la conversation avec elle.

— Tu penses que je suis dangereux Cécilia ?

Elle retourna la tête, l'air incrédule, et si triste. Mais elle ne répondit pas.

Jean-Luc savait pourquoi elle ne voulait pas répondre, enfin, il le pensait. Elle n'avait manifestement qu'une idée en tête, rester avec lui, sa femme et Ricky. Le reste n'avait pas du tout l'air important pour elle, puisqu'elle avait perdu son papa et sa maman. Jean-Luc lui caressa tendrement la joue :

— Ne t'inquiète pas, tout va bientôt s'arranger. Il nous faut juste un petit peu de temps.

Cécilia hocha la tête en avant, puis, la tourna à nouveau du côté de la fenêtre.

— Je sais bien que tu ne me crois pas. Tu sais, pour nous les adultes, ce n'est pas si simple la vie. Dans ce monde de fous, si l'on ne suit pas les règles, un jour ou l'autre on nous fait des misères. Moi, Je te fais la promesse de revenir te chercher quand je le pourrai pour que tu habites avec nous... Enfin, si tu veux ?

Elle se retourna à nouveau, le fixa en lui esquissant un sourire réservé, puis hocha à nouveau sa petite chevelure châtain, les yeux plein d'espoir.

— Bien. Alors je prends ça pour un oui, lui sourit-il, avec un ton déterminé.

Cécilia posa sa main sur celle de Jean-Luc, comme rassurée. Finalement, elle se demandait si elle ne pourrait pas lui faire confiance, à lui. Après tout, il lui avait sauvé la vie, mais surtout, il était gentil avec elle et la comprenait.

Satisfait de l'avoir consolé, Jean-Luc sentit une immense émotion de bonheur. En même temps, il s'engagea sur la file de droite pour sortir de l'autoroute, puis il se gara sur le parking d'une station essence avec cafétéria. Il était midi tapant. Jean-Luc préféra déjeuner assez loin de Paris, et dans un endroit où il y avait peu de chance que quelqu'un reconnaisse Cécilia, en dépit de son manque de discrétion. À côté de la cafeteria, Jean-Luc remarqua un petit magasin d'alimentation et de souvenirs. Il décida d'aller y faire un tour pour regarder s'il y avait des revues et des journaux.

— Nous allons manger ?

Cécilia secoua la tête en guise de réponse.

— Cela ne te dérange pas de m'attendre deux minutes, le temps que je prenne le journal ? On ne sait jamais, je préfère être prudent quand même un peu.

Elle l'écouta, et sans rien dire, Cécilia l'attendit sagement dans l'automobile. Fort heureusement, ils vendaient des journaux, Jean-Luc prit le Figaro et le Parisien, paya, puis rejoignit Cécilia tout en jetant un œil furtif sur la première page des deux journaux. Cela le rassura de constater de ne pas y voir sa photo et celle de Cécilia. Avec la fillette ils entrèrent dans la cafétéria. Jean-Luc posa deux plateaux sur le reposoir métallique longeant les vitrines dans lesquelles les plats étaient en étalage.

— Prends tout ce que tu aimes manger, pareil en boisson. Tu aimes les glaces ?

— Hum, répondit-elle en hochant la tête avec un grand sourire.

Jean-Luc prit des œufs au dur avec de la macédoine de légumes en entrée, un yaourt, une tarte au citron et une bouteille de badois avant de commander le plat principal. Cécilia, elle, n'avait pas pris d'entrée, juste une tarte au chocolat, une crème au caramel et une demi-bouteille de coca cola. Elle fixa avec attention toutes les propositions de plats principaux, or elle n'eut pas l'air très emballée par tous ces mets.

— Monsieur, que voulez-vous, demanda le serveur derrière ses fourneaux ?

— Mettez-moi du saumon à l'oseille avec du riz, s'il vous plaît, répondit-il en regardant Cécilia.

— Et la demoiselle, qu'est-ce que je lui sers ?

Elle montra du doigt le saumon, puis les frites.

— Un saumon frites pour la demoiselle, un, s'écria le serveur avec un sourire compatissant.

Jean-Luc paya, ils allèrent ensuite s'installer à une table dans l'endroit le plus discret. Il y avait peu de monde en cette période de vacances. Les gens étaient tous sur les plages à cette époque ou à se faire doré au soleil, se dit Jean-Luc. Il prit l'aisance de s'asseoir à une double table et posa ses journaux sur la deuxième table pour les lire en mangeant. Comme Cécilia ne voulait pas parler, il ne la dérangerait pas. Ils commencèrent de manger, en même temps Jean-Luc feuilleta le Figaro. Entre temps il prenait des bouchées de son entrée et lisait pendant qu'il mastiquait. Tout à coup, à la septième page, il écarquilla les yeux. La photo de Cécilia et la sienne étaient placardées dans le journal sur plus de la moitié de la page. « *Difficile de ne pas nous reconnaître* » Se dit-il en regardant tout autour de lui. Heureusement, comme il le pensait sa photo n'était pas la sienne. C'était une photo qu'il avait pris soin de changer quand il avait fait croire à son décès et changé d'identité, quelques années auparavant, pour éviter d'être retrouvé par l'armée et les dragons noirs. Cela avait bien marché, ils ne l'avaient effectivement jamais retrouvé. Toutefois, cette affaire et cet article risqueraient de faire exploser sa nouvelle vie. Certaines personnes pourraient se poser la question : Pourquoi le recherche-t-on s'il est mort et pourquoi ce n'est pas sa photo ? À juste titre d'ailleurs. « *Si je livre Cécilia à la police criminelle, ils vont vouloir savoir pourquoi j'ai changé d'identité. Ils vont me faire des ennuis, c'est certain. Mais bon, je peux aussi m'arranger avec eux pour leur demander de ne rien dire. Remarque, je peux aussi très bien dire que je ne suis pas cet homme. S'ils ne prennent pas mon empreinte, ils ne sont pas sensés le savoir, c'est quitte ou double. Dans tous les cas il faut absolument que je leur dise de bien protéger Cécilia. Mais est-ce qu'ils en sont capables, ça c'est moins sûr !* » Jean-Luc mit sa main gauche sous son menton, perdu dans ces pensées, encore plus répugné à leur livrer l'enfant.

Cécilia, elle, l'observait depuis un bon moment tout en mangeant. Elle avait remarqué sa photo en grand, sur le journal que son protecteur lisait. C'était une des photos fétiches de sa maman. Au fond des yeux de cet homme, elle sentait l'honnêteté et elle savait qu'il n'avait aucune envie de la ramener. Un jour avant, il lui avait dit qu'il avait fait un rêve en étant dans ses yeux, puis il lui avait demandé si elle avait senti quelque chose lorsque l'homme leur avait tiré dessus. Elle s'était tue, elle ne croyait pas trop à son histoire de rêve au départ, malgré avoir ressenti sa présence et reconnu ses yeux ; Cependant, lors de la fusillade elle avait bien senti une drôle de sensation, comme un rayonnement dans tout son corps. Dès cet instant, elle s'était su liée à cet homme. Elle n'avait jamais été aussi proche

de quelqu'un, à part avec sa maman. Elle en était sûre maintenant, elle lui faisait confiance. Si seulement il avait été un ami proche de sa maman et de son papa, peut-être seraient-ils encore là, près d'elle, tous ensemble à finir de manger. Elle eut un pincement au cœur et elle ne put s'empêcher de laisser l'émotion inonder ses grands yeux bleus, en même temps elle posa sa main sur celle de Jean-Luc. Surprit, il sursauta à demi, puis releva la tête.

— Oh, ma puce, pourquoi pleures-tu ? Demanda-t-il en essuyant les larmes de Cécilia avec les doigts de sa main libre.

Cécilia ne put parler, elle sanglota, prise de spasmes. Sa maman et son papa lui manquaient tellement. Jean-Luc se leva, s'assit à côté d'elle pour la consoler. Il la serra contre lui en caressant ses cheveux.

— Là, là, ne t'inquiète pas, tout va s'arranger très bientôt. Tu peux me croire, je reviendrai te chercher...

Cécilia se serra encore plus fort contre lui. Jean-Luc se doutait bien qu'elle pleurerait ses parents. Il n'osa pas parler d'eux, de peur de déclencher encore plus ses sanglots.

— Dis-moi, tu ne m'as pas dit que tu voulais une glace ?

Elle se calma peu à peu, renifla plusieurs fois tout en gardant son étreinte. Puis, elle leva la tête.

— Oui.

— Tu veux venir avec moi pour choisir tes parfums ? demanda-t-il avec un grand sourire.

— Oui.

Jean-Luc se leva, la porta, puis la mit sur ses deux jambes. Main dans la main, ils s'approchèrent de la jeune femme préparant les glaces.

— Bonjour, Monsieur, bonjour Mademoiselle. Oh, elle a un gros chagrin la pauvre, compatit la jeune femme. Elle regarda Cécilia et lui demanda : Tu veux une glace à deux boules ou à trois boules ?

Jean-Luc lui fit un signe en montrant trois doigts, tout en lui faisant un large sourire. La jeune femme comprit aussitôt et lui rendit son sourire.

— Alors, mademoiselle, tu vas me montrer tes jolis yeux, demanda-t-elle en relevant le menton de Cécilia.

La jeune femme d'une vingtaine d'années, une belle jeune femme blonde au regard vert foncé avec de superbes yeux malicieux en amande – certainement une étudiante avait pensé Jean-Luc – scruta le visage de Cécilia, puis son sourire se ferma en même temps qu'elle devint pâle. Elle fixa ensuite Jean-Luc, puis se déroba :

— Excusez-moi, je reviens, il faut que je m'absente une petite minute...

Jean-Luc avait compris. Elle avait reconnu Cécilia et allait prévenir la police. Il l'agrippa par le bras avec douceur :

— Ne vous fatiguez pas, mademoiselle ! Je la ramène à la police criminelle de Paris, dit-il avec un regard la priant de ne pas faire de scandale.

La jeune femme le fixa un long moment, comme envoûtée par son regard.

— Mais...

— Oui je sais, ils disent que je suis un tueur sans pitié ! Mais dites-moi, que vous disent vos jolis yeux, et votre cœur ? Demanda-t-il en mettant la main de la jeune femme sur son cœur. Vous pensez vraiment qu'un homme qui sauve une enfant censée être protégée par la police, puisse être un tueur sans pitié ?

Elle resta interdite quelques secondes, puis dégagea sa main. Cécilia l'observait aussi :

— Il est très gentil, madame, mais je veux pas qu'il me ramène, dit-elle en se serrant contre lui.

Jean-Luc caressa ses cheveux en regardant Cécilia avec amour. La jeune femme fut touchée par la fillette et par le geste de Jean-Luc. Contre toute attente, elle décida de se taire.

— D'accord, sourit-elle, puis reprit. Quels parfums veux-tu dans ton cornet ?

Elle regarda avec attention tous les parfums, puis rendit sa réponse.

— Fraise, pistache et vanille, sourit-elle avec bonheur.

— Merci pour elle, enquit Jean-Luc.

— De rien, monsieur. Je m'appelle Virginie.

— Enchanté Virginie. Je vous présente Cécilia, moi, c'est Jean-Luc.

— Vous ne vous prénommez pas David ? Demanda-t-elle surprise.

— Non, plus maintenant.

— Ah bon ! Vous devez certainement avoir vos raisons... Pourquoi la ramenez-vous à la police ? Et pourquoi disent-ils que vous êtes un tueur dangereux ? Demanda-t-elle en préparant en même temps les glaces.

— J'ai changé mes nom et prénom à cause de ça. La différence, c'est que c'est l'armée qui voulait faire de moi un tueur, alors j'ai fui. Je la ramène parce que je n'ai pas vraiment le choix. S'ils disent ça, c'est certainement parce qu'ils sont jaloux. J'ai su la protéger des griffes de tueurs, pas eux, alors...

— Je comprends, dit-elle en donnant sa glace à Cécilia.

— Hum, se délecta-t-elle !

— Vous voulez quelque chose ?

Il regarda la carte des glaces et pâtisseries, puis se décida.

— Une dame blanche, si ça ne vous embête pas.

— C'est comme si c'était fait. Mais dites-moi, pourquoi mentiraient-ils sur vous ?

— Parce qu'ils veulent absolument retrouver Cécilia. J'espère seulement qu'ils sauront la protéger, répondit-il pensif. Est-ce que je peux vous poser une question à mon tour ?

— Oui, sourit-elle, amusé.

— Vous m'avez l'air plutôt intelligente pour une vendeuse de glaces. Ce n'est pas votre vrai métier ?

— Non, rit elle. Si je vous dis ce que je veux faire, vous n'allez pas me croire !

— Dites toujours, sourit encore Jean-Luc.

— Je suis en maîtrise de droit, je veux être dans la police scientifique.

— Hé bien je vous crois. Vous avez bien le profil, vous êtes très observatrice et très intelligente. Je vous souhaite de tout cœur de réussir.

— Merci. Tenez, votre glace. Et vous, que faites vous comme métier ?

— Je suis garde forestier...

— Zut, alors ça je ne l'aurais pas cru ! Le coupa-t-elle.

— Ah bon ! Et dans quel genre de métier m'auriez vous vu ?

— Je vous aurais bien vu comme travailleur indépendant dans un domaine quelconque.

— Je suis très autonome dans mon job, vous savez, pas complètement indépendant, mais presque.

— Cela consiste en quoi exactement votre métier de garde forestier ?

— Vous voulez venir à notre table ? Je vous offre quelque chose ?

— Oh, excusez-moi ! Je suis une vraie pipelette et je vous empêche de manger vos glaces. Je finis mon service, dans exactement... (Elle regarda sa montre) trois minutes. Si cela ne vous dérange pas de m'attendre, je veux bien prendre une glace avec vous.

— Non, cela ne me dérange pas. Vous êtes charmante, alors c'est avec plaisir.

— Merci. C'est vrai, vous payez si je prends des profiteroles ?

Jean-Luc pouffa. Sa façon d'être, si naturel, lui plaisait bien.

— Oui, vous pouvez prendre ce que vous voulez, je vous l'offre. Vous pourrez me mettre un café en plus s'il vous plaît, je crois que je vais en avoir besoin pour cet après midi.

— D'accord Jean-Luc, merci. Allez à votre table, je vous prépare votre café, mes profiteroles, je ferme et je viens vous rejoindre.

— Pas de soucis. Combien est-ce que je vous dois ?

Jean-Luc paya, avec Cécilia ils s'attablèrent à leur place d'origine. Virginie vaqua à ses besognes, alla voir son supérieur, puis vint les rejoindre.

— Ah, s'exclama-t-elle. Je suis heureuse de manger mes bonnes profiteroles en bonne compagnie. Vous savez que j'ai vraiment eu peur quand j'ai reconnu Cécilia. Sur le coup, j'ai cru que mon cœur allait s'arrêter !

Jean-Luc éclata de rire, ce qui fit rire aussi Cécilia.

— C'est ça, moquez-vous de moi... Il y a tellement de dingues dans ce monde, l'on ne sait jamais sur qui l'on tombe.

— Oui, je comprends. Ce monde est complètement fou... Dit Jean-Luc en se calmant et en baissant la tête.

Virginie observa Jean-Luc d'un air troublé.

— Vous, vous êtes vraiment très différent de tous ces types que je vois ! Quelqu'un de normalement intéressé et de psychologiquement banal, m'aurait répondu : Mais de quoi aviez-vous peur, ma petite dame, que je vous mange ? Vous, non. Vous avez du pas mal souffrir dans votre vie ?

— Finalement, c'est psychologue que vous auriez dû être. Vous n'êtes pas seulement intelligente, vous êtes aussi très observatrice de l'âme.

— Il est vrai que j'adore analyser les gens, je fais souvent des tests continuels après les cours de la fac, question de vérifier un peu la théorie dans la vie de tous les jours.

— Ah oui ? Vous faites beaucoup de cours de psychologie en fac de droit ?

— Beaucoup, ce n'est pas le mot, disons une bonne dose. Au fait, vous ne m'avez pas répondu tout à l'heure. Cela consiste en quoi exactement votre travail de garde forestier ?

— C'est vrai que dans vos contrées, il y a guère de bois. Hé bien, cela veut dire, garder la forêt, comme c'est écrit.

Elle grimaça un sourire forcé.

— À vrai dire, le métier de garde forestier est assez vaste. Cela englobe la répression en matière de pêche, de braconnage, de chasse, des espèces animales et végétales aussi mais pas seulement. Un garde forestier doit s'occuper de la forêt, distribuer les coupes, veiller au respect du coupage, observer la nature et trouver des solutions pour l'aider à se régénérer, puis en faire part.

— Effectivement, vous ne devez pas vous ennuyer. Ça vous plaît ?

— Oui beaucoup, c'est un métier passionnant. Le simple fait de travailler au contact de la nature et des animaux est un vrai bonheur dont j'ai toujours rêvé, et dont je ne pourrai plus me passer. Et vous, vous pensez que cela vous plaira de travailler dans la police scientifique ?

— Si j'y arrive, oui. Depuis toute petite je veux faire ce métier. Que s'est-il passé avec la petite, si ce n'est pas trop indiscret ?

— Je veux bien vous en parler, mais avant, j'aimerais que vous me promettiez de ne pas en parler autour de vous.

Cécilia, blottie contre Jean-Luc, continua de manger sa glace. Elle les écoutait en les regardant tour à tour. Elle se sentait décidément bien et en sécurité dans les bras de cet homme.

— Oui, mais pourquoi ?

— Parce que vous seriez en danger. Je dirais même, en grand danger. Les gens qui cherchent à l'éliminer sont prêts à tout et ont un pouvoir démesuré de par leur place dans toutes les classes sociales.

Elle resta silencieuse un court instant, n'étant plus très sûr de vouloir savoir, en effet le ton de sa voix lui indiqua le sérieux de ses paroles.

— Soit, je vous le promets. Mais vous n'exagérez pas un petit peu ? Pouffa-t-elle, comme pour se rassurer.

— Je vous assure que j'aimerais mieux exagérer. Malheureusement, ces gens-là sont vraiment très dangereux. Qui plus est, il y a de grandes chances pour qu'ils soient sous les ordres de quelqu'un de haut placé au gouvernement. Alors croyez-moi, ce n'est pas de la rigolade ! D'ailleurs, c'est aussi pour ça qu'ils m'ont fait passer pour le pire des méchants. Vous savez, ils n'auraient aucun scrupule à tuer une personne de plus. Quand ils engagent une partie, c'est comme aux échecs pour eux, nous sommes des pions. Mais là, ils vont avoir un sérieux problème, parce que je ne suis plus un pion. De plus, je connais bien leur stratégie et j'ai appris à mieux jouer au fil des années, et puis j'ai une autre pièce maîtresse avec moi.

— Vous êtes bon joueur d'échec ?

— Oui. Écoutez, je vous trouve vraiment très sympathique, mais finalement je pense que nous devrions arrêter cette discussion, des gens nous regardent, ils pourraient reconnaître Cécilia et je ne veux pas vous apporter d'ennuis.

— Merci, mais... Nous pourrions aller autre part ?

— Où habitez-vous ?

— À Paris, pourquoi ?

— Quelqu'un vient vous chercher, vous avez une voiture ? Je peux vous raccompagner ?

— Oui, pourquoi pas, si vous me racontez ce qui s'est passé.

— Oui, par contre vous me guiderez.

Jean-Luc indiqua à Virginie l'emplacement de sa voiture sur le parking. Elle alla prendre son sac à main dans son vestiaire, téléphona à sa soeur pour la prévenir de ne pas venir la chercher et le rejoignit. Quelques minutes plus tard, Jean-Luc reprit l'autoroute avec à son bord une nouvelle venue. Le temps du trajet jusqu'au sixième arrondissement en plein cœur de Paris, il lui raconta toute l'histoire, du rêve à maintenant. Ils n'étaient plus qu'à une rue du bâtiment de Virginie. Perplexe, elle chercha ses mots.

— Finalement, vous êtes une sorte de voyant qui a volé à son secours, dit-elle en montrant Cécilia du regard.

— Je ne sais pas. Voyant, c'est un bien grand mot. Tout le monde fait des rêves. Et puis je n'étais pas censé voler à son secours, mais plutôt aider la police à retrouver les assassins.

— Je suis sûr que la police vous croira si vous leur racontez ce que vous venez de me dire. Ah, nous sommes arrivés.

— Je l'espère. Je vous dépose ici ?

— Vous pouvez vous garer là. Vous montez boire un verre ?

— C'est gentil à vous, mais non. Merci quand même.

— Ah !

— Je suis désolé Virginie, mais je ne veux pas rentrer trop tard, alors je dois me dépêcher d'aller voir la police...

— Je comprends. Est-ce que nous pourrions nous revoir ?

Jean-Luc resta silencieux, avec un air encore plus désolé.

— Vous ne voulez pas à cause de votre alliance, vous êtes marié, c'est ça ?

— Oui. Cela ne serait pas honnête vis-à-vis de ma femme.

— Oui, je comprends, répondit-elle en montrant sa déception. Nous pourrions être amis ? Votre femme pourrait le comprendre ça, non ?

— J'aimerais beaucoup, mais je doute qu'elle le comprenne. Malgré tout, je vais essayer de lui expliquer...

— Super, le coupa-t-elle ! Je vous laisse mes coordonnées. Vous me donnez votre téléphone ?

— Heu, je préférerais que vous me donniez le vôtre si cela ne vous ennuie pas ?

Elle sortit un papier de son sac à main, griffonna dessus son prénom avec son numéro de téléphone portable, puis lui tendit.

— J'espère du fond du cœur que vous me contacterez Jean-Luc. J'ai adoré notre conversation et je vous trouve vraiment très sympathique et intelligent aussi, en dépit de votre métier de garde forestier. Je suis certaine que votre femme est compréhensive pour être aimée d'un homme comme vous.

— Merci. Vous n'êtes pas mal non plus. Allez, sauvez-vous vite.

Elle le fixa avec beaucoup de tendresse et d'émotion :

— Au revoir, Jean-Luc. Elle se retourna et ajouta : au revoir, Cécilia.

Cécilia lui fit un petit coucou avec ses doigts tout en la gratifiant d'un sourire.

— Au revoir Virginie, à bientôt, lui sourit Jean-Luc.

Elle sortit de l'automobile, l'âme en peine. Elle se doutait bien ne jamais recevoir son appel. Malgré tout, elle espérait au fond d'elle-même. Elle se retourna pour les regarder partir. Elle leur fit un dernier signe de la main. Jean-Luc regarda dans son rétroviseur, il vit son petit signe auquel il répondit en agitant le bras. Il avait enlevé la capote de l'automobile, le sourire de Virginie s'illumina au gré du vent...

Jean-Luc suivit les instructions de son GPS pour l'emmener cette fois à destination, au 36, Quai des Orfèvres. D'après l'appareil, il n'était qu'à 6 kilomètres 300 de sa destination. Cécilia connaissait manifestement bien Paris, elle énumérait le nom de chaque rue avant même d'y arriver. Jean-Luc la regarda plusieurs fois de suite, très impressionné. Il l'observa

encore, avec un peu plus d'attention. Elle semblait être comme dans un autre monde, même en transe ! Le regard vide de toute émotion, elle donnait l'impression d'extraire quelque chose d'elle en faisant ça. Elle le faisait certainement avec ses parents, se doutait Jean-Luc, cependant son regard devait être différent à cet instant. « *Elle doit faire ça pour se rappeler d'eux. Pauvre gamine... Mais pourquoi suis-je si lâche !* » Le nombre croissant de policiers dans les rues lui indiqua qu'il n'était plus très loin de sa destination. Sur le pont neuf, la seine paraissait majestueuse ; Plus que quelques mètres, lui indiqua son GPS avant d'arriver au Quai des Orfèvres, mais encore une fois Cécilia devança l'appareil guidé par satellite. Quand Jean-Luc souffla, médusé, avec un léger agacement, cela la fit sourire. Devant le 36 du Quai des Orfèvre, il hésita à rentrer au sein même de la PJ. Le policier en faction lui fit signe de s'avancer tout en levant la barrière, Jean-Luc blêmit. « *Est-ce qu'ils m'attendaient !* » Se demanda-t-il. Le policier lui fit signe de descendre sa vitre, ce que fit Jean-Luc sans contester.

— Bonjour, Monsieur. Est-ce que vous avez rendez-vous ?

— Heu... Oui, avec votre commissaire.

— Le commissaire DUVALOT, c'est au deuxième étage, dernier bureau à gauche. Qui dois-je annoncer ?

— Jean-Luc JOURDAN. Dites-lui que je ramène la petite Cécilia.

Le policier écarquilla les yeux, stupéfait, puis regarda Cécilia. Jean-Luc vit dans son regard qu'il avait enfin compris, toutefois il se demanda quelle allait être sa réaction.

— Bien, Monsieur JOURDAN, dit le policier en appuyant sur un bouton.

La barrière se leva, Jean-Luc s'engagea dans la cour sous le regard effaré du policier.

*

Sophie était en grande discussion avec le capitaine Serge FARLET à propos des antécédents de David PIERSON. Ils avaient trouvé l'affectation de sa caserne, à Paris même – quelques mois avant son soi disant décès – dans le 7^{ème} arrondissement à l'administration des armées, dans laquelle il était sergent. Sophie essayait d'avoir au téléphone, le Général MILLET, responsable de la caserne. Or on lui répondait chaque fois la même chose : Il était en réunion. Personne ne devait savoir qu'il faisait partie d'un sous détachement très secret au sein même de cette caserne. Agacée, elle prit la décision d'aller sur place, quand son téléphone sonna :

— Commissaire DUVALOT, oui ?

— Commissaire, c'est le policier DURIEUX de l'entrée. J'ai un certain Monsieur JOURDAN, qui dit avoir rendez-vous avec vous.

— Désolé, je n'ai pas de rendez-vous ! Que veut-il ?

— Il ramène la gamine, Cécilia.

— Quoi ! S'écria-t-elle.

— Oui, la petite qui a été enlevée, il l'a avec lui, il la ramène.

— Vous êtes sûr que c'est elle ?

— Oui commissaire, j'en suis certain, j'ai sa photo devant moi.

— Très bien, alors dites lui de monter.

— C'est fait commissaire, il arrive.

— C'est bien DURIEUX, merci.

Elle déposa le combiné de son téléphone sur son socle, puis se leva, sidéré.

— Qu'est-ce qui se passe Sylvie ? Demanda Serge.

— Vous n'allez pas le croire, dit-elle en fixant le long couloir.

— Dites toujours !

— Quelqu'un nous ramène Cécilia.

— Vous me faite marcher, hein, enquit Serge stupéfait.

— Non, je ne vous fais pas marcher. Un certain Monsieur JOURDAN arrive avec elle.

— JOURDAN...

Ils se fixèrent mutuellement, tout en se demandant s'il était le fameux David PIERSON. Soudain, ils sentirent dans le bureau des inspecteurs un brouhaha. Ils retournèrent la tête dans la direction du long couloir. Jean-Luc marchait tranquillement en direction du bureau de Sophie et Serge, main dans la main avec Cécilia. Les inspecteurs impressionnés se levèrent pour la plupart, ils le dévisagèrent avec un mélange de respect et de jalousie dans le regard, toutefois aucun ne bougea ni ne se manifesta. Serge le vit arriver, il le guigna avec un certain respect. Il ne ressemblait pas à la photo émise dans la presse. Puis, au fur et à mesure de sa progression avec Cécilia, des flashes envahirent sa tête et connectèrent enfin ses souvenirs. Ses yeux s'écarquillèrent :

— Sapristi ! Lâcha-t-il.

Sophie se retourna, le vit troublé, mais n'osa rien lui demander. Elle savait qu'il ne se gênerait pas d'en parler.

Jean-Luc senti le regard insistant de Serge, il l'aperçut à son tour quand il retourna la tête en direction de son bureau. Ses yeux s'écarquillèrent, d'abord stupéfait, et il esquissa un demi-sourire de supériorité ensuite. Cela n'échappa nullement à Sophie, elle les riva tour à tour. Maintenant elle en était pour ainsi dire certaine, ils se connaissaient. Cependant elle ne dit toujours rien à Serge, elle attendait de voir le déroulement de l'interrogatoire ou plutôt de la conversation ! En effet, manifestement cet homme prenait le contrôle grâce à son regard et à son charisme au fur et à mesure de sa progression – pleine de prestance – dans le couloir. Elle-même ne savait pas vraiment encore comment elle allait agir avec lui, après tout il avait sauvé Cécilia d'une mort certaine. Jean-Luc se tenait maintenant devant la porte du bureau. Il leva le bras pour frapper, tandis que les inspecteurs fixaient décontenancés leur commissaire et Serge à travers la vitre de leur bureau.

— Allez-y entrez, Monsieur JOURDAN, s'écria Serge derrière la porte, avant que Jean-Luc ne frappe.

Il s'agenouilla devant Cécilia, lui demanda de l'attendre près des inspecteurs. Il se releva en pivotant sur lui-même et s'adressa à eux :

— Puis-je vous confier Cécilia, Messieurs, le temps que je discute avec vos supérieurs ?

Ils se regardèrent tous les uns les autres, perplexes. Le plus près, l'inspecteur JOIGNÉ lui répondit :

— Oui, oui, allez-y Monsieur, nous nous occupons d'elle. Viens fillette, je vais te montrer des jeux sur mon ordinateur....

Cécilia s'avança timidement vers le jeune inspecteur l'accueillant avec un grand sourire donnant confiance. Son papa ne la laissait jamais jouer aux jeux sur l'ordinateur familial. Sans le savoir, ce gentil jeune homme l'avait captivé au plus haut point. Ce jeune

inspecteur avait une bonne tête, Jean-Luc la sut tout de suite en de bonnes mains. Il se retourna à nouveau, puis entra dans le bureau.

— Bonjour.

— Bonjour, Monsieur Jourdan, répondit Sophie. Je suis le commissaire DUVALOT et voici mon assistant pour l'enquête, le Capitaine Serge FARLET.

— Bonjour, Monsieur, répondit à son tour Serge.

— Capitaine... Dit Jean-Luc en hochant la tête, le gratifiant d'un sourire.

Serge baissa la tête. Cela troubla et agaça Sophie.

— Est-ce que vous vous connaissez tous les deux ?

Jean-Luc et Serge se fixèrent longuement, comme s'ils se parlaient du regard. Cependant le capitaine ne répondit pas.

— Demandez à votre capitaine.

Sophie observa à nouveau Serge, attendant une réponse.

— Non, je ne connais pas cet homme, répondit-il.

— Vous êtes sûr capitaine ?

— Oui.

— Vous pouvez le croire, c'est la première fois que l'on se voit, dit Jean-Luc impassible.

— Ok, répondit-elle, peu convaincue. Commencez d'abord par nous dire ce qui vous a pris d'extirper la petite Cécilia en plein cœur d'une fusillade ? Et est-ce que vous êtes Jean-Luc JOURDAN ou David PIERSON ?

— Les deux, sourit Jean-Luc.

— Arrêtez de vous foutre de notre gueule, rétorqua Sophie en levant le ton !

— Pourquoi vous énerver ? J'ai réussi là où vous avez échoué et vous me prenez de haut, Madame la commissaire ! Parce que si je n'étais pas intervenu, vous pouvez être sûr que ces hommes auraient tué Cécilia et certainement d'autres innocents, si la fusillade n'avait pas coupé court.

— Il a raison Sophie, reprit Serge. Merci de lui avoir sauvé la vie. Alors vous vous appelez David PIERSON ?

— Oui.

— Je suppose que vous ne voulez pas nous dire pourquoi vous avez décidé de changer de nom en vous faisant passer pour mort ?

— Oui, vous supposez bien Capitaine. Si je vous le dis, vous seriez en danger de mort, tout comme Cécilia et moi maintenant.

Serge fixa Sophie, semblant la sonder pour savoir si cela servait à quelque chose de persévérer la conversation sur cette voie. Elle lui fit un petit signe négatif discret de la tête.

— Vous voulez dire que les hommes qui en veulent à Cécilia sont les mêmes que ceux, à cause desquels vous avez changé d'identité ?

— Je n'ai rien dit de tel, mais cela reste une éventualité, et je pense que cela mettrait beaucoup de monde en danger de le vérifier.

— Et si nous prenions les événements du début, s'interposa Sophie. Pourquoi êtes-vous intervenu dans la fusillade et que faisiez-vous là ?

— Ah, enfin ! J'ai cru que jamais vous ne me poseriez la question. Jean-Luc déposa l'enveloppe avec le courrier de sa femme. Vous allez avoir du mal à le croire, pourtant c'est la vérité. Est-ce que je peux m'asseoir ?

— Oui, allez-y, répondit Serge en prenant l'enveloppe.

Impatient d'entendre sa version, il ne la décacheta pas, préférant attendre.

— Tout a commencé la nuit où les parents de Cécilia ont été assassinés dans la maison du Ministre. Cette nuit-là, je dormais tranquillement chez moi, or il se trouve que j'ai fait un rêve très étrange : Je me suis réveillé dans le rêve, sauf que j'étais dans les yeux de la petite Cécilia.

Jean-Luc fit un court silence, croyant provoquer leur réaction. Serge fixa à nouveau Sophie, néanmoins ni l'un ni l'autre ne dirent rien.

— Hé oui, indirectement, j'ai vu les assassins des parents de Cécilia et tout comme elle j'ai vu la mort de ses parents...

— Pouvez-vous me dire pourquoi ils n'ont pas tué la fillette ? Le coupa Serge.

— Oui. C'était une femme qui était chargée de la tuer, mais apparemment elle n'en a pas eu le courage. J'ai vu ces quatre hommes et cette femme, je pourrais facilement vous faire une description, si vous voulez.

— Vous croyez vraiment que l'on va vous croire, répliqua Sophie ! Ce que vous nous dites, c'était dans tous les journaux. La seule chose dont ils n'ont pas parlé c'est de la somme d'argent volée dans le coffre fort.

— Ce n'était pas de l'argent, c'était trois cent cinquante lingots d'or et quatre malles ! Écoutez, il faut me croire. Si je suis venu à Paris c'était pour faire ma déposition, mais je suis tombé dans cette fusillade. À votre avis, comment j'aurais pu reconnaître Cécilia et savoir qu'elle était en danger de mort ! Et puis je peux vous dire une chose, les types qui s'en sont pris à Cécilia et à vous dans cette fusillade, ce n'étaient pas du tout les mêmes que ceux qui ont tué ses parents, et je peux vous dire qu'ils vont recommencer ; Alors vous avez intérêt d'être sur vos gardes et nous avons tout intérêt de nous entraider.

Serge fut troublé, Sophie aussi, manifestement.

— Capitaine, venez dans mon bureau. Excusez-nous, Monsieur JOURDAN, il faut que nous nous consultions.

Sophie assise sur le bureau, se leva avec Serge. Ils sortirent et allèrent dans le bureau du commissaire. À peine Serge avait-il fermé la porte, elle se retourna :

— Vous y croyez, vous, à cette histoire de rêve ?

— Bien, avouez que c'est troublant. Comment aurait-il pu savoir pour les lingots ?

— Il dit des conneries, personne n'a parlé de quatre malles ! À mon avis, il a eu un coup de bol.

— Peut-être que le Ministre ne nous a pas tout dit ?

— Ouais, je m'en doutais, à priori vous y croyez !

— Franchement Sophie, un homme normal aurait pu sauver Cécilia à votre avis ?

Elle fixa Jean-Luc à travers la vitre de son bureau. Il les observait sans détourner son regard, puis Jean-Luc retourna la tête pour regarder Cécilia et il fixa à nouveau Sophie. Elle eut l'impression qu'il la priait d'écouter Serge.

— Vous avez raison, ce mec n'est pas comme tout le monde, il a quelque chose... Toutefois je peux vous dire que l'on va avoir de sérieux emmerdements si nous parlons de son rêve dans notre rapport. Déjà que la mort surnaturelle du commando risque de nous faire passer pour des dingues et risque de faire pulluler les hommes des services secrets. Alors ce rêve en plus, vous pouvez être sûr qu'on va nous enlever l'enquête !

— Que préconisez-vous alors, Sophie ?

Elle resta silencieuse plusieurs secondes, le temps de réfléchir à l'élaboration d'une stratégie.

— Nous allons d'abord vérifier si les personnes qu'il a vu en rêve sont fichées. Ensuite, s'il veut que nous nous entraïdions pour sauver Cécilia, il lui faudra nous cracher le morceau à propos des personnes à cause desquels il a changé d'identité. S'il ne veut pas, alors nous ferons rapidement notre rapport et nous laisserons les services secrets Français s'occuper de cette affaire.

— Cela me paraît un bon plan. Nous lui posons la question à propos du commando ?

— Oui. Mais je crains le pire, sourit-elle l'air moqueur. Ho, j'oubliais ! Si nous ne trouvons aucune des cinq personnes fichées, nous le faisons interner. Vous croyez, vous aussi, qu'ils vont essayer aussi de le tuer, avec la fillette, si l'on en parle ?

— À mon humble avis, oui, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. C'étaient des pros ce groupe de commando, ils iront jusqu'au bout. Nous y allons, Sophie.

— Oui.

Ils le rejoignirent, un peu plus décontractés, avec des questions substantielles dont les réponses les angoissaient en dépit de leur envie de savoir. Sophie parla la première :

— Alors, sergent PIERSON, avant d'aller regarder nos fichiers et faire une description des assassins des parents de Cécilia, pouvez-vous nous dire comment vous avez fait pour ne pas avoir été touché par un homme qui vous a tiré dessus à bout portant ?

Jean-Luc les observa, l'air inquiet. Il se demandait s'ils étaient prêts à le croire, ou s'ils essayaient de le faire passer pour un dingue. Il lui fallait être prudent dans les mots qu'il allait prononcer.

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas ! S'écria Sophie. J'ai un de mes hommes qui a vu la scène...

— Il est mort le membre du commando ? Demanda Jean-Luc en lui coupant la parole.

Sophie regarda Serge, se demandant si elle pouvait lui dire. Tout comme elle, quelques minutes plus tôt, il lui fit un signe affirmatif de la tête.

— Oui il est mort, mais pas d'une balle. La cause de sa mort est surnaturelle, son cerveau s'est fait compresser à l'intérieur de son crâne, comme de la bouillie. Et vous savez quoi ?

— Non, dites-moi !

— La balle qu'il a tirée à bout portant, sur vous et la fillette, s'est logée dans une voiture derrière lui. Alors pouvez-vous nous expliquer ce miracle et aussi sa mort du moins fort étrange ?

Jean-Luc regarda Sophie avec un sourire crispé tout en remuant la tête de droite à gauche, de sorte à lui montrer qu'il ne croyait pas un mot de ses paroles.

— Dites-lui Capitaine, que je ne mens pas.

Ils n'eurent nullement besoin de parler, leur simple regard fit comprendre à Jean-Luc, que la lumière et les rayons vus dans sa vision quand il avait protégé Cécilia, n'avaient pas été qu'une hallucination. Mais devait-il leur en parler ? Cela allait être une source de problème, à coup sûr. Ils chercheraient forcément d'où viendrait cette mystérieuse force. Et avec Cécilia, il y aurait fort à parier qu'ils deviendraient des cobayes pour les scientifiques.

— Alors, vous nous répondez, insista Sophie !

— Je suis désolé, je ne sais pas ce qui s'est passé à ce moment-là. J'ai protégé la petite quand il a braqué son revolver sur nous. Ensuite, j'ai fermé les yeux, puis j'ai entendu un coup de feu et j'ai cru sentir la balle entrer dans le bas de mon dos. Cependant, très vite je me suis rendu compte que je n'avais rien. Nous avons ouvert les yeux avec Cécilia et nous avons vu l'homme allongé par terre. Je n'ai pas cherché à comprendre, j'ai pris mes jambes à mon cou.

— Ce genre de choses vous est déjà arrivé quand vous étiez à l'armée ? demanda Sophie.

Jean-Luc sourit. Sophie, elle, se demanda pourquoi Serge, si bavard et si curieux d'habitude, la laissait poser les questions. Était-il impressionné ou avait-il un complexe d'infériorité avec cet homme ?

— Non. Ce n'est quand même pas commun ce qui est arrivé à cet homme, il était peut-être malade !

— Il n'était pas malade. C'est une force surnaturelle qui l'a tué. Dites-moi, il se tenait à quelle distance de vous quand il vous a braqué avec son revolver ?

— Un mètre, à peine.

— Ah oui, un mètre, vous êtes sûr ?

— Sûr, pas vraiment, mais il me semble bien. Vous savez, il avait décidé de nous exécuter froidement, alors on ne pense pas à ce genre de... Heu, finalement, je crois que je me trompe. Avant de nous exécuter, il m'avait demandé de lâcher Cécilia pour sauver ma vie ; À ce moment-là, j'ai évalué la distance entre lui et moi, je voulais tenter de le désarmer parce qu'il était à moins d'un mètre de nous. Il a dû sentir mes pensées, parce qu'il s'est reculé d'un pas et a décidé ensuite de nous exécuter tous les deux.

— Je vois. Donc, il était à deux mètres cinquante maximum de vous. Alors, dites-moi, est-ce que vous auriez raté une cible à cette distance ?

— Moi non, je ne pense pas, mais s'il était malade.

— Ouais, vous êtes un malin vous ! Je vous rassure, il avait l'air en pleine forme et c'était un pur combattant, donc peu de chance pour qu'il rate sa cible.

— Que voulez-vous que je vous dise ! Je ne sais pas ce qui a pu se passer, je ne peux rien vous dire de plus. C'est dingue, c'est à croire que vous auriez voulu qu'on se fasse butter plutôt que d'en réchapper !

— Non, nous sommes vraiment soulagés que vous vous en soyez sorti indemne, reprit Serge. Mais avouez quand même que c'est étrange ! Vous n'avez rien vu d'anormal au moment de la scène ?

— Je comprends que cela vous semble étrange vu ce qui est arrivé à cet homme, mais dans mon contexte, quand je l'ai vu allongé sur le sol, je n'ai pas cherché à savoir si je voyais quelque chose d'anormal. J'ai juste vite détalé.

— Oui, cela est compréhensible. Pourquoi avez-vous emmené Cécilia, plutôt que de vous diriger vers les services de police ?

— Vous vous moquez de moi ! La police se faisait canarder de partout, si je m'étais dirigé vers eux pour leur donner Cécilia, vous vous seriez fait massacrer. Je suis désolé, je n'avais pas d'autres choix.

— Excusez-moi, Capitaine, reprit Sophie. Certes, vous avez raison. Maintenant vous pouvez nous le dire.

Jean-Luc fixa le commissaire, faignant de comprendre. Devant son silence, il fit un peu plus l'ignorant :

— Vous dire quoi ?

Sophie regarda Serge avec un grand sourire ironique.

— Ce groupe commando qui a piégé mes inspecteurs et le capitaine, vous les connaissez ? Est-ce le même groupe à cause duquel vous avez changé d'identité ?

Jean-Luc resta silencieux, se demandant s'il pouvait leur parler des dragons noirs. Allaient-ils le croire ?

— Vous savez Jean-Luc, les erreurs du passé nous font toujours progresser. Si j'ai bien compris vos mots et vos angoisses, nous sommes en face d'un groupe de soldats extrêmement dangereux. Qu'attendez-vous de nous, demanda le Capitaine d'un air compatissant.

Sophie n'en revenait pas. Ce Jean-Luc JOURDAN subissait un interrogatoire, il leur fallait être ferme, or Serge faisait tout le contraire. Elle le fixa en lui faisant de gros yeux, néanmoins elle ne dit rien.

Jean-Luc hésita. Étaient-ils prêt à être confrontés aux mystérieux dragons noirs, il n'en était pas sûr. S'ils décidaient de le croire, peut-être seraient-ils d'un grand soutien pour garder son identité cachée. Et puis il valait mieux leur en parler, parce que de toute façon, les dragons noirs ne laisseraient pas tomber leur proie.

— Bon, d'accord, je vous dis tout à leur sujet, en échange je veux que vous me promettiez de ne rien dire sur mon identité et vous ne me faites pas d'ennuis d'avoir voulu sauver Cécilia en l'emmenant sans prévenir.

— De toute façon, je pense que nous n'avons rien à vous reprocher Jean-Luc, si ce n'est d'avoir sauvé des vies, et nous vous en remercions. Pour sa disparition, nous dirons qu'elle s'était cachée en se sauvant dans une rue tout près de la fusillade. Pas vrai Sophie ? Elle secoua la tête en guise d'approbation. Comme ça, nous aurons deux choses inexplicables à ne pas expliquer à nos supérieurs et cela nous fera des ennuis en moins.

Sophie le fixa en essayant de comprendre pourquoi Serge abondait encore en son sens. Il avait, certes, raison, encore fallait-il convaincre ses inspecteurs. Plus elle observait ses deux hommes et plus elle était convaincue qu'ils se connaissaient. La question était : pourquoi ils le cachaient ?

— Vous pensez pouvoir mentir à ce sujet, commissaire ?

— Si ce que vous nous dites en vaut la peine, oui.

— Merci. Les hommes qui vous ont attaqué hier matin, sont des dragons noirs... Il fit un silence, exprès, de quelques secondes, attendant une réaction, or devant leur mutisme réciproque, il reprit : C'est une société très secrète constituée principalement de tueurs les plus expérimentés au monde. Si je les connais, c'est parce qu'il y a plusieurs années, ils ont voulu me recruter avec une partie de mon régiment. D'ailleurs vous auriez dû les connaître Capitaine, lança Jean-Luc avec un air de défi. J'ai été le seul à réussir à m'enfuir. D'après mes sources, personne ne s'enfuit de l'île des dragons noirs sans y laisser sa vie.

Sophie ne fit pas attention à sa remarque, elle attendait patiemment que Serge lui parle, plus tard. Pour l'heure, plutôt très grave, sa nouvelle question fut :

— Dites-moi Monsieur JOURDAN, vous qui manifestement les connaissez bien, à votre avis pourquoi ces dragons noirs en ont-ils après la petite Cécilia ?

— Je pense que la clé est le Ministre de la défense. À mon avis, quand il y a eu le vol, il n'y aurait pas dû avoir de morts et comme les petites frappes ont laissé un survivant dans leur bavure, le commanditaire du vol veut effacer toutes les preuves. Moi, je peux vous assurer que les tueurs des parents de Cécilia ne sont pas les mêmes que ceux qui ont voulu l'assassiner dans la fusillade. Dans tous les cas, je ne vois qu'une seule chose à faire pour sauver la petite...

— Que faut-il faire ? le coupa Serge.

— L'idéal serait de trouver les brigands dans vos fichiers. Après, vous dites que Cécilia les a formellement reconnus et vous lancez un avis de recherche. Normalement, l'affaire se terminera là, si vous n'essayez pas de creuser.

— Que voulez-vous dire, entremet Sophie ?

— J'ai fait partie, entre guillemets, des dragons noirs, pendant cinq jours, je sais de quoi ils sont capables. Alors je peux vous dire que s'ils ont été recrutés, c'est par un très gros poisson, pour une affaire pas moins grosse. Le plus prudent je pense, pour éviter beaucoup de morts, c'est de prendre les devants et étouffer l'affaire en leur faisant comprendre par l'intermédiaire des journaux.

— Et si l'on ne vous croit pas ?

— C'est à vous de voir commissaire. Si vous ne faites pas ce que je vous dis, vous pouvez être sûre qu'ils réussiront à tuer Cécilia et il y aura aussi certainement de la casse dans vos rangs...

— Que proposez-vous, demanda Serge.

— Bon sang, s'interposa Sophie énervée en levant la voix ! Je suis commissaire depuis plus d'un an, je connais toutes les sections spéciales de l'armée et des services secrets, alors je peux vous assurer que jamais, au grand jamais, je n'ai entendu parler de ces dragons noirs ! C'est du bidon son histoire.

— Le dragon noir que vous avez retrouvé mort, vous avez bien remarqué qu'il avait un tatouage, non ? Je parie que vous n'avez pas pu l'identifier ?

Sophie resta muette quelques secondes. Elle reprit :

— Comment savez-vous ça ?

— J'ai vu son tatouage sur son mollet, ces tueurs quand ils sont recrutés, c'est définitif. Quelqu'un du gouvernement ou de très haut placé est de mèche avec le chef des dragons noirs pour effacer définitivement leur identité. C'est ainsi dans tous les pays du monde. Je sais aussi que leur société secrète n'est pas Française, mais Japonaise, enfin, je crois. Ils ne sont pas Français, ça j'en suis sûr. Avant de recruter un soldat pour être dragon noir, ils s'assurent qu'il n'a aucune attache familiale. Si par malheur c'est un très bon élément, ils font en sorte d'éliminer toutes ses connaissances et sa famille, vous devinez pourquoi. Cela vous donne un petit aperçu de l'étendue de leur pouvoir !

— C'est du délire, ce que vous dites ! Franchement, je ne vois pas pourquoi quelqu'un aurait fait déplacer des hommes pareils, pour trois cent cinquante misérables lingots d'or ?

— Et quatre mallettes...

— Oui, parlons en de vos quatre mallettes. Le Ministre n'en a pas parlé alors vous avez dû mal rêvé.

Jean-Luc ne répondit pas. Il comprit de suite l'implication du Ministre, cependant il ne dit rien. Il avait fait un rêve, l'éventualité d'une erreur était probable.

— Il faudrait essayer de demander à Cécilia, proposa-t-il.

— Cela va être difficile, elle n'a pas voulu me parler, lui répondit Serge.

— Elle m'a parlé un peu hier. Je pense pouvoir réussir à lui demander.

— Si elle confirme vos dires à propos des quatre malles et si nous retrouvons les meurtriers de ses parents dans nos fichiers, alors je serai toute disposée à abonder dans votre sens. Mais avant, j'aimerais savoir ce que vous proposeriez comme stratégie ?

— Comme je vous l'ai déjà dit, le plus sage serait de lancer un avis de recherche sur les assassins des parents de Cécilia, en disant que l'homme retrouvé mort est l'un d'eux. Comme il y a peu de chance de les retrouver, de même pour les lingots et les quatre malles, cela leur fera croire que vous êtes sur une fausse piste. Dans votre avis de recherche, vous précisez bien rechercher des lingots, mais pas les malles et je suis presque certain qu'ils laisseront Cécilia tranquille comme elle n'aura rien de plus à dévoiler. Je crois qu'il ne vaut mieux pas essayer de connaître le contenu de ces malles, et ce pourquoi ils veulent s'en servir. Si le Ministre n'en a pas parlé, il a ses raisons, alors autant ne pas le contrarier.

— Vous aussi, vous pensez le Ministre impliqué dans ce meurtre et le vol de sa propre maison ?

— Je n'ai rien dit de tel, mais, oui, cela est plus que probable. Puis-je emprunter votre bureau commissaire, pour questionner Cécilia ?

— Vous ne voulez pas la questionner ici ? Nous aurons plus de chance de vous croire de cette façon, le contredit Sophie.

— Ah, je vois, vous ne me faites pas confiance ! Vous savez, elle risque de ne rien dire si vous êtes là. Jean-Luc réfléchit quelques secondes, puis insista : Et si je fais le numéro de téléphone d'ici depuis votre bureau et que je laisse le téléphone décroché sur le bureau pour vous faire entendre notre conversation, cela vous irait ?

— Oui, très bien, acquiesça Sophie avec un demi-sourire satisfait. Très bonne idée. Je suis aussi d'avis de ne pas faire de remous, dans cette affaire.

— Merci commissaire. J'y vais, dit-il en montrant le bureau de Sophie avec la main.

— Oui, allez-y, Monsieur JOURDAN.

Jean-Luc sortit du bureau, se dirigea vers l'inspecteur en train d'occuper Cécilia. Il lui demanda de lui laisser la fillette, pour lui parler quelques minutes dans le bureau du commissaire. L'inspecteur JOIGNÉ regarda Sophie à travers la vitre, celle-ci lui fit un signe positif de la tête. Cécilia grogna de mécontentement, elle s'amusait bien à purble place sur l'ordinateur avec l'inspecteur et elle n'avait nullement envie de discuter avec Jean-Luc. Il entra dans le bureau, décrocha le téléphone, composa le numéro du commissaire et posa le téléphone sur le bureau. Il prit ensuite Cécilia dans ses bras et l'assit sur le bureau. Pendant ce temps, Serge décrocha le téléphone posé sur son bureau.

— J'ai quelque chose de très important à te demander Cécilia, lui dit-il avec beaucoup de douceur. Tu es d'accord ?

La fillette baissa la tête, mécontente d'avoir été interrompue dans son jeu.

—Écoute, si tu veux vite retourner jouer à ton jeu, tu hoches juste la tête à ma question. J'en ai juste une, après je ne t'embête plus, promis.

Elle releva la tête, faisant la moue avec sa bouche. Les distractions étaient rares avec son papa et sa maman, et, depuis cet horrible évènement cela lui faisait du bien de penser

à autre chose qu'à leur mort. Alors elle avait envie de vite en finir avec cette soi disante question :

— Oui, vas-y !

— Merci, tu es un amour Cécilia, dit Jean-Luc en l'embrassant sur le front pour la remercier. Voilà, quand tu étais dans la maison avec ton papa, ta maman et les horribles bonhommes cagoulés, te rappelles-tu qu'ils aient emporté des mallettes noires en plus des lingots ?

Elle détourna les yeux, comme pour réfléchir, puis secoua la tête d'avant en arrière activement. Jean-Luc regarda le capitaine et le commissaire à travers la vitre pour voir s'ils regardaient. Ils se sourirent mutuellement, pour montrer qu'ils avaient bien vu sa petite tête s'activer.

— Tu es bien sûr, tu en as vu quatre ? Tu sais compter jusqu'à quatre ? Insista-t-il en lui montrant quatre doigts de sa main.

— Oui, dit-elle en hochant la tête vigoureusement et en levant un à un ses petits doigts jusqu'à quatre. Un, deux, trois et quatre.

— Merci Cécilia, tu es un petit ange, dit Jean-Luc en la prenant à nouveau dans ses bras. Allez, je ne t'embête plus, tu peux aller rejouer avec le gentil Monsieur.

Il sortit du bureau, la redonna à l'inspecteur, tout en le remerciant de bien prendre soin d'elle, puis retourna vers le commissaire et le capitaine.

— Bien, Monsieur JOURDAN. Je pense que, vu le sérieux de vos paroles, nous n'avons pas vraiment le choix, nous allons vous écouter, cela sera certainement plus sage, apprécia Sophie quand Jean-Luc ouvrit la porte et entra.

— Merci, commissaire. Nous regardons votre fichier ?

— Oui...

— Vous avez l'air d'avoir développé une belle complicité avec Cécilia. Serait-ce indiscret de savoir comment vous avez réussi à parler avec elle ? Demanda Serge, curieux, en coupant la parole à Sophie.

— En réalité ce n'est pas grâce à moi si elle reparle, c'est grâce à mon chien, Ricky. C'est un chien incroyablement sensible et gentil. Je crois que c'est son regard qui l'a fait rire et enlevé un peu de sa morosité.

— C'est quelle race de chiens ? Demanda Sophie.

— Un berger allemand croisé beauceron. Vous aimez les animaux ?

— Oui, j'ai un chat angora et un berger des Pyrénées. Et vous, capitaine, vous avez des animaux ?

— Heu, non. Ma femme n'aime pas les animaux. Moi j'aimerais bien en avoir, malheureusement on ne fait pas toujours ce qu'on veut dans la vie, répondit-il en allumant l'ordinateur devant lui. Je suis prêt, si vous voulez commencer à regarder nos fichiers, Monsieur JOURDAN ?

— Oui, dit-il en s'approchant derrière lui.

— Nous pourrions demander à la petite de venir regarder les photos, comme ça elle confirmerait vos dires, proposa Sophie.

— Non, répliquèrent Serge et Jean-Luc en même temps. Ça la traumatiserait encore un peu plus et ce n'est pas une bonne idée, continua Jean-Luc en souriant à Serge.

Sophie n'insista pas. Serge commença à faire défiler les photos de tous les brigands ayant commis un délit dans l'année. Cela prit moins de cinq minutes, Jean-Luc n'en reconnu aucun.

— Asseyez-vous, vous serez mieux, parce que ça risque de prendre un certain temps, proposa Serge.

Sophie tendit une chaise à Jean-Luc, s'en prit une et s'installa à droite de Serge pour regarder les photos avec eux. Serge fit défiler ensuite les photos des délictueux de l'année précédente :

— Lui, s'écria Jean-Luc. Il faisait partie des sous-fifres de la bande.

— Alors... Sylvain LARBALO, 36 ans, né à Neuilly-Sur-Seine, sans emploi, il a fait cinq ans de prison pour plusieurs vols à main armée un peu partout en France. Il a été aussi déjà pris pour vol dans des résidences de luxe. Il a été libéré il y a un peu plus d'un an. C'est bien notre client !

— C'est indiqué Capitaine, s'il travaille avec une bande ? Demanda Sophie.

— Vous savez quoi ! Je vais sortir de vos fichiers, Commissaire, je le connais. Je vais me connecter à ma brigade pour l'autorisation à mon mail.

— Ah oui ! Vous l'avez déjà arrêté ?

— Exactement. Il n'opérait pas seul, j'ai les photos et noms de ses coéquipiers sur mes fichiers persos.

— Sur votre mail ? Mais vous n'avez pas besoin de vous connecter au site de votre brigade, vous avez accès directement à Internet ici...

— Je sais oui, mais j'ai sécurisé mon mail de travail, pour y avoir accès je dois me connecter à ma brigade. Il me faut mon code et celui de n'importe lequel des inspecteurs. Celui qui me donnera accès à mon mail n'a pas le droit de le faire si je ne lui téléphone pas. Je sais, c'est plutôt contraignant, mais au moins comme ça je suis sûr qu'il est sécurisé, indiqua-t-il en prenant son téléphone portable.

— C'est astucieux, je vous reconnais bien là, capitaine. A-t-il tiré sur le père ou sur la mère, celui-là, Monsieur JOURDAN ?

— Non, pas lui. En réalité, l'homme qui a tiré sur la mère a gardé sa cagoule, par contre le chef de la bande, lui, a tué le père et je n'oublierai jamais son visage.

— Vous avez omis de nous le dire qu'un des types avait gardé sa cagoule !

— Pardonnez-moi, je n'ai pas eu l'occasion de vous le dire. Mais ce n'est pas bien grave. Quand vous aurez retrouvé les quatre autres, ils le dénonceront bien.

— Vous aussi, vous auriez pu être dans la police, le flatta Sophie. Est-ce indiscret de vous demander ce que vous faisiez dans l'armée ?

Pendant ce temps, Serge s'évertua à rentrer les codes secrets pour accéder à son mail. Notamment, grâce à l'un des collègues de sa brigade. Après avoir reçu son appel téléphonique, il lui débloqua ses propres fichiers sur son adresse mail.

— J'ai été engagé dans les fusiliers commandos, puis recruté par les dragons noirs, ensuite je me suis enfui. Après, j'ai été un exécuter pour une section spéciale de l'armée.

Serge releva la tête de son écran, fixa Jean-Luc, puis regarda Sophie.

— Alors c'était vrai ? Le fixa-t-elle.

— Oui, malheureusement. En réalité ils me manipulaient et c'est juste après ma première mission, que je n'ai bien sûr pas mené à terme, que je me suis fait passé pour mort. Après,

comme vous le savez, j'ai changé d'identité, parce que je les soupçonne d'être de mèche avec les dragons noirs. Mais il est préférable de ne pas m'étendre sur le sujet. Ceux qui tirent les cordes ne rigolent pas vraiment et je préfère ne rien savoir et ne pas vous impliquer, plutôt que de me débattre en ayant affaire à eux.

— Oui, je vous comprends et vous avez tout à fait raison, Monsieur JOURDAN. Est-ce indiscret de vous demander dans quelle section spéciale, vous étiez ?

— Mieux vaut pour votre sécurité, que je le garde pour moi.

Sophie s'attacha à son regard, avec un mélange de dédain, de curiosité, mais aussi de respect. De toute façon, elle savait dans quelle caserne il était et elle avait bien l'intention de mener sa petite enquête.

— Ah, ça y est, je les ai, intervint Serge. Voilà...

Sophie et Jean-Luc rivèrent l'écran de l'ordinateur, puis Serge et Sophie regardèrent Jean-Luc. Serge fit défiler les deux premières photos, puis les autres face à son silence, mais Jean-Luc ne réagit pas.

— Ce ne sont pas eux ? Demanda Serge en continuant de faire défiler les photos.

— Non ! Vous pouvez continuer...

— Bien, ils n'étaient que six.

— Bon, vous n'avez plus qu'à retourner sur nos fichiers capitaine.

— Désolé, je ne les reconnais pas, ce ne sont pas ces hommes. Peut-être que l'un d'eux est l'homme cagoulé. Pour le reste de la bande je suis certain qu'aucun d'eux n'en fait partie.

— Il faut dire que cela m'aurait étonné, c'est plutôt rare quand un personnage change de méthode avec sa propre équipe, répondit Serge. Ce n'est pas grave, de toute façon nous allons les trouver.

Il ferma ses dossiers. Il retourna ensuite sur les fichiers de la police criminelle.

— Nous continuons, proposa Serge à Jean-Luc.

— Oui.

Serge fit défiler à nouveau les fichiers des délictueux ayant un casier judiciaire. Sophie observa Jean-Luc en silence. Elle se demandait si cela était d'intérêt public la section spéciale dans laquelle il était à l'armée, et si elle se devait de la démanteler. Après tout, l'armée n'avait pas le droit de faire justice elle-même. Toutefois, si elle s'attela à les mettre hors d'état de nuire, cela pourrait non seulement préjudicier à sa carrière car ils pourraient l'évincer, mais elle pourrait aussi y laisser sa vie ! Ou alors elle pourrait en sortir glorieuse avec tous les honneurs, or ça, elle n'y croyait guère. Certes, c'était quelque peu la mode de faire tomber certains hommes politiques, car elle ne pourrait pas risquer de ne faire tomber qu'un petit lieutenant-colonel ou un général. Il faudrait faire tomber la tête de liste et ce n'était pas vraiment gagné. Sagement, elle pensa plutôt attendre d'avoir un peu plus d'éléments et de voir l'évolution de cette affaire.

— Lui, s'écria à nouveau Jean-Luc, c'est lui le chef de la bande.

— Alors... Dis Serge en fixant sa fiche avec attention. C'est un sérieux client dit donc ! Fabien SKULSKY, 40 ans, émigré Yougoslave, Plusieurs fois soupçonné de meurtre, cinq vols avec effractions et agressions, une arrestation pour braquage de banque avec prise d'otages et plusieurs blessés graves. Il a pris 4 ans de prison, il est sorti il y a deux mois. Et bien, il n'aura pas mis longtemps à faire parler de lui à nouveau celui-là.

— C'est étrange...

— Quoi ? Enquit Sophie.

— Je trouve qu'il parlait bien pour un émigré Yougoslave et tout récent taulard. Vous n'avez rien d'autre sur lui ?

— Heu... Non, tout est ici. Pourquoi ?

— Je pense que ce serait bien de savoir s'il habite près de Paris. Et aussi quel juge ne lui a donné que quatre ans. Il faudrait aussi essayer de savoir si la police a retrouvé son magot.

— Non, le renseigna Sophie. Je me rappelle de lui. Nous l'avions cuisiné quelques heures sans succès, puis les RG sont venus le chercher pour l'emmener au commissariat de Neuilly. Quand nous avons su par la suite que sa peine ne s'élevait qu'à quatre ans, nous avons tout de suite suspecté quelque chose de louche là-dessous. Nous avons enquêté par la suite, mais toujours sans succès. J'ai même failli saisir le procureur de la République.

Serge et Jean-Luc la fixèrent, tout en fronçant les sourcils.

— Ne me regardez pas comme ça ! On dirait deux enfants à qui l'on a pris leurs sucettes, sourit-elle. Ils se regardèrent, puis sourirent de sa gentille provocation. Si je ne lui ai pas parlé, c'est parce que l'on m'a fait comprendre en haut lieu, d'oublier cette affaire pour le bien de ma carrière. Que pouvais-je faire d'autre, il n'y avait pas eu d'homicide, alors j'ai fait profil bas, continua-t-elle en écartant les bras, désarmée.

Jean-Luc réfléchit en prenant l'expression d'un penseur profond.

— *Alors ils auraient préparé leur coup depuis bien longtemps, mais pourquoi lui, pensa-t-il. Et si le Ministre s'était fait voler exprès ses lingots pour toucher l'assurance, qu'il ait blanchi le contenu de ces mallettes et qu'en plus il ait soutiré l'argent de leur ancien magot à ces cinq brigands en leur proposant de les relaxer plus tôt s'ils travaillaient pour lui ? Cela tiendrait. Mais c'est trop risqué de les montrer du doigt ou de le démontrer en s'attaquant au ministre. Il vaut mieux faire comme si de rien n'était, pour le moment.*

— À quoi pensez-vous, Monsieur JOURDAN ? Demanda Sophie.

— Heu... À rien en particulier. Je pense que nous pouvons arrêter la recherche. Il suffit que vous retrouviez le chef de la bande, ainsi que ce Sylvain LARBALO pour trouver les autres. Moi, je peux rentrer maintenant. Surtout, protégez bien la petite Cécilia et dites bien aux journalistes que vous recherchez activement ces deux hommes.

— Je suppose que vous ne voulez pas faire parler de vous ?

— Oui, si cela est possible Madame la commissaire.

— Vous me demandez beaucoup, vous savez ! Les journalistes et le Ministre vont me poser des questions sur le comment du retour de Cécilia, il va falloir que je mente, et je n'aime pas beaucoup ça !

— Vous me l'aviez promis.

Serge la regarda avec un regard malicieux. Elle le dévisagea, puis sourit :

— Bon, je vais voir ce que je peux faire ! Après tout, vous avez coopéré, vous nous avez éclairés et aidés sur cette enquête. Nous pourrions dire qu'un inconnu l'a trouvé seule dans la rue. Qu'en pensez-vous Capitaine ?

— Oui, ce serait bien, en espérant qu'il n'y aura pas de fuite.

— Qu'insinuez-vous ?

— Beaucoup de monde a vu rentrer Monsieur JOURDAN avec Cécilia dans le bâtiment. Avec tous ces journalistes à l'affût du moindre scandale, il nous faudra prier pour ne pas avoir une surprise !

— Je l'espère aussi, parce que je ne tiens pas à me faire taper sur les doigts. Dans tous les cas, en ce qui concerne mes inspecteurs je me porte entièrement garante.

— J'aurai dû peut-être venir de façon plus discrète. Cela m'embêterait de vous apporter des ennuis. Comme vous dites Capitaine, il ne nous reste plus qu'à prier... Bon, je vous laisse travailler en paix. Est-ce que je peux prendre congé ?

— Oui, vous pouvez partir tranquille Monsieur JOURDAN, cette fois nous nous occuperons bien de Cécilia, c'est promis, répondit Serge avec une lueur de respect à son égard, dans le regard. D'ailleurs, je serai d'avis d'aménager une chambre dans ce bureau pour elle en attendant qu'elle soit en complète sécurité. Vous me le permettez commissaire ?

— Nous en reparlerons plus tard, capitaine, si vous le voulez bien. J'admire votre conscience professionnelle. Merci, Monsieur JOURDAN, de nous avoir ramené la petite.

Jean-Luc se leva, serra la main à Serge et à Sophie, se dirigea vers la porte, s'arrêta et se retourna une dernière fois en fixant Serge :

— Vous allez vraiment faire ce que vous avez dit capitaine ?

— À propos de Cécilia ?

— Oui.

— Oui, Monsieur JOURDAN, je ne commettrai pas deux fois la même erreur, je les recevrai de pied ferme, ces dragons noirs s'ils osent venir, répondit-il fièrement. Nous allons au plus vite avertir les médias, comme vous l'avez préconisé.

Jean-Luc abaissa la tête en signe de respect.

— Merci Capitaine, et merci à vous aussi Commissaire.

Ils se prosternèrent à leur tour tout en le regardant s'en aller. Jean-Luc ouvrit la porte, il se dirigea directement près de l'inspecteur jouant sur son ordinateur avec Cécilia sur ses genoux. Elle avait l'air complètement absorbée par l'écran. Jean-Luc se demanda s'il devait la déranger.

— Au revoir Cécilia, s'autorisa-t-il à voix basse la gorge serrée !

Elle détourna deux secondes son regard de l'écran, avec un grand sourire, elle lui lança :

— Au revoir.

Puis elle s'investit de plus belle dans son jeu. Jean-Luc sourit de la voir heureuse dans son malheur. Il fit un signe au capitaine et au commissaire, salua les inspecteurs et s'élança en direction de la sortie. Il avait fait à peine dix mètres et était déjà presque devant l'escalier. Cécilia détourna son regard de l'ordinateur et se retourna pour le regarder une dernière fois.

Jean-Luc s'arrêta juste devant le perron, se retourna à son tour afin de la regarder une dernière fois. Leurs regards se rivèrent dans un même élan d'émotion. Cécilia sourit à nouveau, mais cette fois sa gorge de petite fille se serra. Elle ne le connaissait pas depuis longtemps, pourtant elle se sentait liée à lui par une force invisible très forte. Elle ne put résister d'être dans ses bras encore une fois. Elle descendit des genoux de l'inspecteur pour s'élançer vers Jean-Luc. Il s'accroupit avec un grand sourire de bonheur en écartant

les bras, dans lesquels elle se jeta sans réfléchir. Il se releva en la serrant afin de cacher les larmes d'émotion l'ayant submergé, tandis que Cécilia sanglota à chaudes larmes. Jean-Luc aurait aimé la consoler avec des mots, or ils ne purent éclore de sa bouche, tant l'émotion inonda ses yeux et bloqua sa voix. Il caressa tendrement ses longs cheveux châtain tout en la berçant et en lui tapotant le dos. Il était désespéré par ses sentiments partagés avec une petite fille de cinq ans, qu'il avait sauvé d'une mort certaine et qui l'avait, elle aussi, sauvé d'une mort certaine. Tous les inspecteurs se retournèrent, très émus et sans vraiment comprendre ce qu'il se passait. Dans le bureau, Serge avait vu la scène, il observait maintenant Sophie, prise par l'émotion elle aussi avec ses deux mains sur son visage, comme pour essayer de retenir ses larmes de jaillir tel un geyser en émoi. Il la croyait insensible, il s'était bien trompé ! Elle avait manifestement beaucoup de qualités, cette jeune femme. Cet instant intense d'émotion renforça Serge à s'efforcer de faire son maximum pour protéger cette petite fille. Lui aussi il avait une dernière chose à dire à cet homme au grand cœur et manifestement populaire en dépit de sa situation fantôme ! Serge se leva, surveillant le moment où Jean-Luc reposerait Cécilia et partirait, dans le but de lui parler seul à seul. Jean-Luc avait fini par enlever sa carapace sous les pleurs ininterrompus de Cécilia, qui ne voulait pas le voir partir et le pressa avec amour contre elle. Quand il défit un peu son étreinte pour la reposer, Cécilia se blottit encore plus fort contre lui. Les minutes s'égrenèrent. Sophie comprit qu'il allait lui falloir intervenir, sinon Jean-Luc resterait ici. Elle sortit de son bureau en s'essuyant les yeux, se dirigea vers eux, tout en faisant signe à l'inspecteur qui s'occupait de Cécilia de la suivre.

— Allez ma puce, il faut le laisser s'en aller. Je te promets que nous ferons tout pour qu'il revienne, dit Sophie en lui caressant la joue.

Elle l'empoigna ensuite par la taille de sorte à l'enlever des bras de Jean-Luc, cependant elle s'accrocha à lui sans vouloir le lâcher tout en sanglotant et balbutiant :

— Je veux rester avec lui... Je veux rester avec lui...

— Allez, Cécilia, ça suffit maintenant, insista Sophie en levant la voix.

Jean-Luc posa sa main sur l'un des poignets du commissaire tout en surmontant son intense émotion.

— Laissez commissaire, lui dit-il avec une fêlure dans la voix, en la fixant pour lui faire comprendre qu'il allait lui parler.

Sophie lui fit confiance, elle défit son étreinte. Il s'écarta de quelques pas, afin de discuter tranquillement avec la fillette. Il s'assit sur la dernière marche de l'escalier, la posa sur son genou gauche, puis lui caressa tendrement la joue.

— Tu sais, moi aussi j'ai senti cette très grande force qu'il y a entre toi et moi.

Elle releva sa petite tête, ses grands yeux bleus étaient tout rougis. Elle le fixa intensément, puis lui répondit :

— Ha bon, renifla-t-elle. Tu veux bien me garder avec toi alors ?

Jean-Luc lui sourit avec une lueur de bonheur, ainsi qu'une confiance immuable dans le regard.

— Oui, Cécilia. Tu peux me croire, tu viendras habiter avec Sylvie, Ricky et moi...

— Vraiment, le coupa-t-elle !

— Oui, vraiment, je te le promets. Mais pour le moment il faut que tu restes avec eux, parce qu'il me faut l'autorisation d'un juge pour t'adopter et te garder avec nous. Tu comprends ?

— Tu me promets, tu viendras me chercher ? Ça veut dire que tu seras mon nouveau papa ?

— Oui, ma chérie, sourit Jean-Luc en lui passant la main sur la tête. Mais tu sais, comme je te l'ai déjà dit, ton papa sera toujours là, dans ton cœur, dit-il en lui tapotant le thorax. Tu ne dois jamais l'oublier, même si cela fait mal, il est et sera toujours ton papa. Moi, je serai ton papa bonheur remplaçant, pour la vie, si tu veux bien.

— Oui, s'écria-t-elle en se serrant à nouveau dans ses bras. T'es génial, dit-elle en lui faisant une bise sur la joue.

Elle défit son enlacement, se leva et alla rejoindre l'inspecteur avec qui elle était. Jean-Luc la regarda s'éloigner tout en souriant de surprise et ému par son gentil mot. Il se leva sans la quitter des yeux, tandis que Cécilia se retourna pour lui faire un dernier signe de la main. Jean-Luc fit de même. Elle lui sourit, puis suivit l'inspecteur JOIGNÉ en sautillant de joie.

— Hé bien, vous savez parler aux enfants, vous, s'extasia Sophie ! Vous en avez ?

— Heu... Quoi ?

— Des enfants, vous en avez, avec votre femme ?

— Non.

— Alors vous êtes fait pour en avoir, cela ne fait aucun doute. À ce sujet, j'espère que vous tiendrez votre promesse. Vous et cette gamine, il y a quelque chose... Elle tient manifestement à vous. Je vous vois bien être son papa, dit-elle émue. Sachez, Monsieur JOURDAN, que je vous appuierai à cent pour cent auprès du juge, afin que vous en ayez la garde avec votre femme.

— Merci commissaire. À bientôt alors, dit-il en descendant l'escalier.

— Au revoir, à bientôt.

Sophie regagna son bureau. Serge en sortit, lui disant en passant, qu'il avait une dernière chose à demander à Jean-Luc JOURDAN. Ce dernier était sur le point de sortir de l'enceinte quand le capitaine le héla :

— Jean-Luc, attendez !

Il se retourna, peu surpris de le voir à sa poursuite.

— Oui capitaine ?

— Je voudrais vous remercier pour tout à l'heure, de ne pas avoir insisté avec le commissaire. Et aussi, je n'avais pas eu l'occasion de vous remercier quand vous aviez pris ma place à la caserne. Tout c'était passé si vite...

— Oui, je comprends. Hé bien c'est fait maintenant. Au revoir capitaine.

— Attendez, l'agrippa Serge.

Jean-Luc se retourna, fixa sa main sur son bras. Serge l'enleva aussitôt.

— Que s'est-il passé là-bas ? Continua Serge.

Jean-Luc le fixa intensément. Et, dans un demi-sourire lui répondit :

— Il fallait y aller... Capitaine.

Il se retourna et s'élança en direction de la sortie sans rien lui dire d'autre. Serge le regarda partir avec un mélange de sentiments profondément nostalgiques et de profond

respect. Puis, contre toute attente, Jean-Luc s'arrêta juste après avoir dépassé le seuil de la porte. Il revint sur ses pas :

— Je tenais à vous dire une dernière chose, Capitaine. Vous avez bien fait de ne pas y avoir été, vous n'en seriez pas revenu vivant. Je tenais aussi à vous dire que je ne vous en veux pas, c'était mon destin. Bonne continuation à vous, lui dit-il en lui tapotant l'épaule amicalement.

Serge stupéfait, resta sans mot dire, il le regarda à nouveau partir. En réalité, c'était tout ce qu'il avait envie d'entendre. Par ces quelques mots, il fut soulagé d'un poids énorme n'ayant jamais cessé de le poursuivre au fil des années. Quand il sortit de son ébahissement, Jean-Luc n'était plus là. Serge se sentit renaître par cette révélation. Depuis toutes ces années la culpabilité le rongea, tout ça parce qu'ils n'avaient pas pu se parler. Il remonta les escaliers le cœur léger, puis rejoignit Sophie dans son bureau. Quand il entra, elle ressentit de suite quelque chose de différent dans son comportement.

— Ça va Serge ?

— Oui, on ne peut mieux, sourit-il. C'est un sacré bon gars ce Jean-Luc, vous ne trouvez pas ?

Sophie l'observa avec attention, sans rien dire, elle insista tout en souriant avec un regard inquisiteur.

— Quoi, s'offusqua-t-il !

— Allez-vous enfin me dire ce qui se passe avec cet homme ? Vous vous connaissez ?

Serge l'observa à son tour. Il ne pouvait lui cacher la vérité. Elle ne le verrait plus du même regard, c'est sûr, s'il lui disait la vérité.

— Oui.

Elle attendit quelques secondes, mais comme il ne continuait pas – elle tenait fermement à lui tirer les vers du nez – elle insista :

— Oui, quoi, Serge, dit-elle d'un ton doux !

— Oui, nous nous connaissons. En réalité c'est une longue histoire, qui remonte à une dizaine d'années.

— Ah, je le savais... Hé bien, dites moi tout, petit cachottier. C'est quand même incroyable, que vous le connaissiez !

— Oui, vous pouvez le dire. En réalité, je ne pensais jamais le revoir.

— Vous pensiez qu'il était mort ?

— Heu... Hé bien, c'est un peu ça, mais en réalité nous ne voulions l'admettre. Disons qu'à l'époque, l'on se fiait beaucoup au qu'en-dira-t-on. Dans le camp d'entraînement militaire où nous étions, lui et moi, j'écoutais quand même ces bruits. J'étais réserviste. Très bizarrement j'avais reçu une convocation pour un entraînement particulier en vue de préparer des élites. Cependant, ce dont je ne me doutais pas, c'est qu'ils m'avaient choisi aussi pour me recruter. À l'époque, j'avais déjà une petite fille et j'étais marié, alors il était hors de question de partir faire le pitre dans un endroit dont j'avais entendu parler que l'on ne revenait pas. Le Capitaine de l'époque voulait me forcer à y aller. Je l'ai supplié, j'ai même pleuré, malgré tout il avait donné l'ordre à cinq soldats de me mettre un parachute sur le dos et ils allaient me mettre dans l'avion. À ce moment-là, le soldat PIERSON, alias Jean-Luc JOURDAN, s'était manifesté et avait demandé à prendre ma place. Le Capitaine a accepté, tout en le félicitant de sa bravoure, ainsi que de son sacrifice. Jean-Luc m'a

enlevé le parachute du dos, l'a endossé et il est monté dans l'avion sans mot dire. Nous avons juste échangé un regard... C'est pour ça que je suis redescendu, c'était pour le remercier.

— Quelle histoire ! C'est brave de sa part... Et aussi de votre part de m'avouer la vérité, Serge. Peu de personnes l'auraient fait de peur de n'avoir honte...

— Vous savez, je n'ai jamais eu honte d'avoir agi de la sorte, la coupa-t-il. Si j'avais peur, ce n'était pas pour moi, mais pour ma femme et ma fille. En tant que père, j'ai des responsabilités, spécialement celle d'élever mon enfant. En aucun cas il n'était question de prendre des risques pendant mes jours de réserviste. J'ai même saisi les instances militaires supérieures pour dénoncer ce Capitaine. Malheureusement cela n'a rien fait, il s'en est sorti en faisant passer cet incident pour un test. Il voulait voir si un de ses soldats allait se dévouer. Dans tous les cas il ne m'aurait pas laissé embarquer, a-t-il dit. Une sacrée ordure ce mec !

— Je vous comprends... Monsieur JOURDAN vous a dit quelque chose sur ce qui s'est passé là-bas ?

— Non. Il m'a juste dit que si j'y étais allé, je n'en serais pas revenu vivant.

— Je pense qu'on peut le croire, vu les événements récents et ce que l'on connaît du personnage.

— Merci de me sous-estimer !

— Ne vous offusquez pas Serge. Il faut vous rendre à l'évidence, ce mec est spécial ! En pleine fusillade avec un fusil d'assaut et un revolver pointé sur lui, il a réussi là où vous avez échoué pour sauver cette gamine. En plus il n'a même pas été blessé. Cela paraît invraisemblable, pourtant c'est bel et bien la vérité.

— Peut-être bien, mais ça ne veut pas dire que je n'en serais pas revenu vivant. Et puis je n'ai été que très légèrement touché. Quant à Cécilia, il a eu de la chance et l'effet de surprise en sus. De plus il a une affinité particulière avec cette petite, que je n'ai pas parce que j'ai déjà une fille.

Sophie le fixa d'un regard interrogateur.

— C'est étonnant, j'étais persuadée que vous l'admiriez et qu'en plus vous l'estimiez au plus haut point ?

— Mais c'est le cas, Sophie. Seulement, il a l'air de me sous estimer, vous aussi d'ailleurs et je déteste ça. La question que moi je me pose, c'est comment lui aurait réagi à ma place s'il avait eu un enfant ? Vous savez, j'étais un peu comme lui avant. Toutefois, quand on a un petit être issu de son sang, duquel il faut prendre soin, cela change complètement la donne.

Sophie resta bouche bée. Elle n'avait pas vu les choses sous cet angle. Elle-même, n'ayant pas d'enfant, se sentit visée et un peu penaude. Il avait non seulement un caractère bien trempé, mais aussi une bonne dose de logique avec une grande expérience de la vie cet homme-là, et en plus il avait raison. « *Décidément, c'est à croire qu'il veut me faire complètement fondre ce beau gosse !* » En dépit de son grade lui donnant raison, même si elle avait tort – en tout cas c'est ce qu'on lui avait appris à l'école de police ainsi qu'à l'école de droit – elle tenait à ne pas le blesser, et surtout à lui donner son entendement. Car avant toute chose, le principal était de le garder près d'elle jusqu'à ce que lui fonde à son tour... Il

fallait bien faire certaines concessions. « *Mais comment vais-je rattraper le coup ! Bon sang, je suis une femme, il faut que j'en joue...* »

— Excusez-moi Serge, je pense m'être mal exprimée. Ce n'est pas vraiment ce que je pense, je ne vous sous-estime pas, c'est plutôt le contraire. Vous avez des qualités manquant à bien des hommes, et beaucoup de femmes rêveraient de connaître un homme tel que vous. Moi, j'ai l'immense bonheur d'en jouir en votre présence et c'est vraiment très agréable pour moi, sourit-elle satisfaite de sa phrase. Ce que je voulais dire, c'est que cet homme est un marginal, un guerrier, comme beaucoup d'hommes. Vous, vous êtes plus raffiné, avec une intelligence extrême et le sens des responsabilités. D'ailleurs, je ne conçois plus d'autres enquêtes sans vous, dorénavant, dans mon équipe. Vous seriez d'accord ?

Elle savait que ses mots allaient le perturber et peut-être même le chambouler. Elle ne voulait perdre aucune miette de sa réaction, cela ne se fit pas attendre.

Personne ne l'avait flatté de la sorte, de plus ses mots prêtaient à confusion ! Cependant, cela était bien plaisant et il resta bouche bée à son tour. « *Qu'a-t-elle voulu dire par : J'ai l'immense bonheur d'en jouir en votre présence et c'est vraiment très agréable pour moi ! Est-ce que je lui fais tant d'effet que ça, ou a-t-elle employé le sens littéral du terme ?* » Il la fixa, rougissant légèrement, tandis qu'elle lui sourit à pleine dent. « *Il ne vaut mieux pas que je polémique sur la question avec elle pour le moment. Manifestement, je lui plais vraiment, sinon elle n'aurait pas employé de tels mots* ». En réalité, aucune autre femme que la sienne ne lui avait montré autant d'intérêt. Cela le fit paniquer, il ne savait plus quoi faire ni quoi dire, malgré sa très forte attirance pour cette jolie jeune femme...

— Je vous ai troublé Serge ? Ou est-ce que vous n'êtes pas intéressé par ma proposition ?

— Heu, si, si, cela me plairait beaucoup. Merci pour le compliment, cela me touche, Sophie.

— Mais de rien très cher. Et si nous nous tutoyons, ça vous embêterait ?

— Non, bien sûr que non. Mais vous voulez dire par là, que vous voulez me garder définitivement à la criminelle ?

Elle le fixa en riant.

— Je crois que tu vas avoir du mal à me tutoyer !

— Oh, oui, excuse-moi ! En réalité, je suis un peu déstabilisé...

— Par moi ?

— Oui... Je n'ai jamais eu de supérieur aussi joli et aussi attentionné, je ne sais pas trop comment me marquer par rapport à toi ! Mais je vais bien m'habituer. Tu n'as pas répondu à ma question.

Elle riva son regard au sien dans un sourire presque victorieux. Si elle avait été seule avec lui, là, à l'instant, elle l'aurait sans hésitation embrassé, or ses inspecteurs les observaient.

— Oui, Serge, je vais tout faire pour que tu restes à la criminelle. Dès le retour de mon divisionnaire, je lui en parle. En réalité, c'est comme si c'était fait, il ne m'a jamais rien refusé. Quant à tes marques, si tu m'invitais à déjeuner demain midi, ou un de ses soirs ?

— Demain midi plutôt. Un soir, cela risque d'être compliqué...

— Ah, oui, ta femme...

— Oui, sourit-il en faisant la moue et en baissant les yeux.

Le téléphone coupa leur conversation. Sophie répondit :

— Commissaire DUVALOT, police criminelle j'écoute.

— Sophie, j'ai Monsieur le Ministre en ligne, je vous le passe ?

— Attendez trente secondes Florence. Alors, on ne parle pas au Ministre, de Jean-Luc JOURDAN ?

— Il ne vaut mieux pas je pense. Tenons-nous en à ce que nous avons prévu de dire.

— Ok.

18

Irrémédiable descente aux enfers

Qui sait si vivre est ce qu'on appelle mourir et si mourir c'est vivre !

Euripide.

Jean-Luc était parti du Quai des Orfèvres à 15h30. Il avait bien roulé et avait calculé son arrivé un peu avant 19 heures. Il avait téléphoné à sa femme Sylvie pour lui indiquer, or elle était sur un dossier très important qu'elle devait finir et cela l'obligeait à rester plus tard que prévu. Il lui arrivait assez souvent de rentrer après 20h30 à cause de certaines affaires à finir. Jean-Luc savait bien qu'avec son métier d'avocate elle était contrainte à faire des heures supplémentaires sans compter. Comme il avait un peu de temps, il en profita pour s'arrêter faire des courses dans une grande surface afin de lui préparer un bon petit dîner aux chandelles. Il acheta des bougies parfumées à la mûre, du saumon fumé et du boursin aux ails et fines herbes pour l'entrée ; deux belles tranches de saumon frais qu'il ferait au beurre, avec du citron et de l'aneth, accompagné avec du riz mijoté à la poêle dans des oignons, persil et échalotes, et une glace suédoise en dessert. Le repas préféré de sa femme. Il prit aussi de la farine pour lui préparer un bon pain aux céréales, le tout agrémenté d'un grand cru de Chablis de sa cave, dont Sylvie se délectait particulièrement de boire. S'il se dépêchait, il aurait le temps de tout préparer avant son arrivé. Quand il reprit le volant de son automobile, une pensée pour Cécilia envahit son esprit :

— *Elle serait si bien avec nous. Je me demande si elle aime le poisson. Que fait-elle en ce moment ? Ils vont certainement la garder au Quai des Orfèvres pour la nuit.*

La voiture roulait aussi vite que ses pensées affluaient. Le soleil déclinait, et, en dépit de son encore forte chaleur, il essayait de réchauffer son coeur froid et triste d'avoir laissé Cécilia. Il n'avait pas vu le temps passer et était déjà à l'entrée du chemin le conduisant à sa maison. Soudain, cinq cents mètres avant celle-ci, Bernard, son ami rencontré deux

jours plus tôt dans les bois, surgit des buissons. Il fit de grands gestes en lui barrant le passage pour l'obliger à s'arrêter. Jean-Luc arrêta la 307, qu'il avait laissé décapotée :

— Bonsoir, Bernard, que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas, mais je crois que tu es en danger...

— Quoi ! Mais qu'est-ce que tu racontes ? S'écria-t-il en lui coupant la parole.

— Tu fais faire des travaux chez toi ?

— Des travaux ! Non, se gratta-t-il la tête, pensant qu'il avait bu. Pourquoi dis-tu ça mon vieux Bernard ?

— Hé bien, je suis passé par hasard dans les bois près de chez toi, et j'ai vu deux hélicoptères noirs faire des tours au-dessus de ta maison, alors curieux comme je suis, j'ai été voir...

— Oui, et alors ?

— Ils ont stagné au-dessus de ta maison et des hommes cagoulés en sont descendus au bout de cordes. Dix hommes exactement, puis des sacs. Ensuite ils sont entrés dans ta maison, mais là, je n'ai pas compris, parce qu'ils semblaient avoir les clés !

Jean-Luc le fixa intensément, le sondant du regard.

— Je te jure que c'est la vérité et si tu veux savoir, je n'ai pas bu une seule goutte d'alcool.

Jean-Luc resta perplexe et sceptique quant à ses dires. Malgré tout, il avait l'air sincère. Mais que pouvaient vouloir ses hommes ? En plus ils étaient venus par hélicoptère, cela était peu commun ! D'un coup, il fit le rapprochement avec les dragons noirs et les pratiques illicites du gouvernement.

— Monte dans la voiture, Bernard.

— Que vas-tu faire ? Tu ne vas pas y aller quand même ?

— Non ne t'inquiète pas, je vais cacher la voiture et nous allons aller voir à pied de quoi il retourne. Dis-moi, ça fait combien de temps qu'ils sont descendus de l'hélicoptère ?

— Heu, une vingtaine de minutes.

— Et les deux hélicoptères sont repartis, ils ne sont pas revenus, tu es sûr ?

— Oui, ils sont partis. J'ai tendu l'oreille pour écouter s'ils se posaient plus loin, mais non, ils sont bien partis. Tu crois qu'ils vont revenir ?

Jean-Luc réfléchit à cent à l'heure : « *Manifestement ils sont venus en urgence et vont certainement repartir par voie terrestre. Si Bernard dit vrai, cela ne peut-être que les dragons noirs. Si c'est le cas, cela veut dire que ces enfoirés de capitaine et de commissaire, m'ont vendu. »*

— Tu penses à une stratégie mon ami ? Tu crois que les hélicos vont revenir ?

— Non. Il y a de grandes chances pour qu'ils ne reviennent pas.

Jean-Luc enfonça délicatement l'auto dans des broussailles pour la cacher sommairement. Puis il en descendit :

— Allons-y Bernard. Surtout reste derrière moi et ne fait aucun bruit. Ok ?

— Ok, tu peux compter sur moi.

Les deux compères s'enfoncèrent dans le bois en direction de la maison de Jean-Luc. Ils avançaient rapidement, mais très prudemment. Bernard avait du mal à le suivre, il haletait fortement. Jean-Luc s'arrêta, puis se retourna :

— Hé bien, tu as du mal à me suivre ? Demanda-t-il en chuchotant.

— Tu t'en rends pas compte, mais... Tu cours presque... Chuchota-t-il.

Jean-Luc sortit son téléphone portable, coupa la sonnerie, puis reprit une marche plus lente en essayant de faire le moins de bruit possible. Ils crapahutèrent depuis presque cinq minutes dans les ronces et entre les arbres, quand la maison fut en vue. Jean-Luc s'arrêta, se retourna et mit son doigt devant sa bouche pour indiquer à Bernard de rester silencieux. Il s'accroupit, fit un geste à son acolyte pour qu'il fasse de même. Bernard s'exécuta sans discuter. Jean-Luc sortit son portable, appuya plusieurs fois sur les touches pour écrire un texto, puis le montra à Bernard : *Reste là et pas 1 mot.* Il lui fit un signe affirmatif de la tête pour lui montrer qu'il avait compris. Jean-Luc observa chaque arbre, chaque broussaille, puis, près d'un chêne, à une quarantaine de mètres, il sembla remarquer une ombre. Il s'avança sans faire de bruit en contournant l'ombre. Après une dizaine de mètres à pas de chat, effectivement, un homme cagoulé surveillait le chemin conduisant à la maison et celle-ci par la même occasion. En observant bien, avec ce nouvel angle de vue, il remarqua six autres hommes cagoulés, bien cachés derrière des arbres et des buissons. L'un d'entre eux semblait tenir une sorte de télécommande. Jean-Luc en avait vu assez. Soudain, devant la maison, il remarqua Ricky. C'était très risqué de l'appeler, pourtant il ne pouvait le laisser avec eux. Jean-Luc fit demi-tour et rejoignit Bernard. Il s'accroupit, se concentra et imita le cri de la tourterelle. Souvent il les imitait pour essayer de communiquer avec elles, Ricky connaissait bien ce cri. Tout de suite il redressa les oreilles, il reconnut l'empreinte de son maître. L'animal se leva sans attirer l'attention et rejoignit Jean-Luc et Bernard. Avec Bernard il lui fit signe de le suivre dans la direction opposée à la maison. Dans un silence presque surnaturel, ils s'éloignèrent rapidement, puis retrouvèrent la voiture, mais un évènement imprévu troubla Jean-Luc.

— Que se passe-t-il mon ami ? Chuchota Bernard.

— Tu ne remarques rien ? Lui répondit-il sur ses gardes.

— Heu, non. Ah, si ! Merde ! Quelqu'un a mis des branches sur ta belle voiture pour la cacher un peu plus.

Jean-Luc s'approcha de l'auto pour regarder si ses pneus avaient été crevés, heureusement ils étaient intacts. Il s'enfonça dans le bois pour en faire le tour du regard, de sorte à repérer si elle avait été piégée, puis s'arrêta sur un objet suspendu à une branche. Il reconnut tout de suite l'insigne du 57^e régiment des tigres, le régiment de fusiliers commando le plus combatif de l'armée Française, dans lequel il était il y a maintenant dix ans, notamment avec Serge. Il fit à nouveau un tour d'horizon du regard, mais rien. Que pouvait-elle bien faire là, ce n'était sûrement pas un hasard. Il s'approcha, observa avec attention tout autour pour être sûr que ce n'était pas un piège, or toujours rien. Il prit l'insigne dans sa main, quand une main se posa sur son épaule. Aussi vite que l'éclair, il esquiva et fit une clé à son agresseur.

— Hé, doucement soldat PIERSON ! S'écria l'homme tordu en deux.

Jean-Luc le lâcha, puis l'observa attentivement tout en restant sur ses gardes.

— Qui êtes-vous ?

— Tu ne me reconnais pas ?

Jean-Luc essaya de se rappeler, néanmoins son visage ne lui dit rien. Pourtant, sa voix, elle, lui rappela de vagues souvenirs...

— Sacré nom de nom, Soldat ALAOU, pourtant je t'ai vu mort, s'exclama-t-il !

— Hé bien non mon pote. Je suis bien vivant, là devant toi, mais quand même grâce à toi. Appelle moi Aziz, tu me feras plaisir. J'suis trop content de te revoir, mon pote...

— Mais, quand je t'ai mis sur la barque, tu ne respirais plus !

— Je ne sais pas si j'étais vivant ou mort, mais moi, on me tue pas comme ça tu sais, rit-il à pleine dent. Tout ce que je me souviens, c'est avoir pris une salve de pruneau et plus rien. Après, je me suis réveillé dans la barque avec tous les copains morts, j'étais mal, très mal. Au bout de quelques heures de dérive, j'ai entendu un bateau s'approcher et j'ai pensé être sauvé, mais c'étaient des bridés comme sur l'île. J'ai entendu le bruit du chargement de leur canon, alors j'ai vite compris ce qu'ils allaient faire, du coup je me suis mis à l'eau. J'ai été sauvé 32 heures après. Résistant le guerrier, hein mon pote, lui tapa-t-il sur l'épaule !

Bernard s'approcha, curieux.

— Mais qu'est-ce que tu fais ici Aziz ?

— C'est qui lui ? Demanda-t-il en montrant Bernard du doigt.

— Heu, oui. Bernard, je te présente Aziz, il était avec moi à l'armée. Aziz, je te présente Bernard, un ami.

Ils se saluèrent respectivement en se serrant la main.

— Alors, Aziz, peux-tu me dire ce que tu fais ici ?

— J'écoute souvent les informations Française à la télévision, chez moi au Maroc. J'ai entendu ton nom, ça m'a fait un choc mon pote, parce que ça fait dix ans que je te recherche. D'ailleurs je commençais à croire que tu étais mort ! Quand j'ai compris qu'ils te recherchaient, j'en ai déduit que tu avais des ennuis, alors je suis là...

— Mais comment m'as-tu retrouvé ? Personne ne sait où j'habite.

— Au fait, pas mal ta photo ! C'est clair qu'avec un autre visage on ne pouvait pas te trouver. Tu te rappelles les longues conversations que nous avons les soirs à la caserne ?

Jean-Luc fit appel à sa mémoire, cependant il ne se rappela pas de ces soi-disant conversations. Il fit un signe négatif de la tête.

— Tu nous parlais souvent de la maison de tes rêves, ici même. D'ailleurs, dès que j'avais été sur pied, je suis venu voir ici si tu y habitais, mais tu n'y étais pas.

— Tu as une sacré mémoire dis donc ! Mais pourquoi tiens-tu absolument à me retrouver ? Et pourquoi es-tu revenu voir ici, spécialement aujourd'hui ?

— Tu as de drôles de questions, mon pote ! Tu m'as sauvé la vie, ne l'oublie pas et c'est pas rien. Même si tu me croyais mort, grâce à ton geste, j'ai eu la vie sauve. Alors je tenais à te remercier et à t'aider si tu as des ennuis. Comme je savais pas où te trouver, je me suis dit que je devais revenir voir ici au cas où quelqu'un te connaisse...

— Tu sais, c'était mon rôle. C'est vraiment gentil de ta part, mais là, je suis désolé, tu tombes mal, tu ne pourras pas vraiment m'aider Aziz.

— Ah bon, mais pourquoi ? Demanda-t-il déçu.

— C'est beaucoup trop dangereux. Là, il y a des hommes qui, je crois, veulent faire sauter ma maison, moi avec, et à mon avis ils vont tout faire pour aller jusqu'au bout. Écoute, je crois que tu devrais rentrer chez toi. Quand cela ira mieux, je te contacterai pour que tu viennes quelques jours à la maison, question de discuter du passé.

Aziz fit la moue avec sa bouche. Il fut très déçu, néanmoins son invitation lui fit plaisir. Il sortit un papier de sa poche de pantalon, puis le tendit à Jean-Luc.

— Tiens, c'est mon adresse avec mon numéro de téléphone. Toi aussi tu es le bienvenu quand tu veux au Maroc, mon pote.

— Merci Aziz. Je suis vraiment heureux que tu sois en vie. J'aurais aimé discuter plus longtemps avec toi, mais là, l'instant n'est pas le plus propice. Tu t'es garé ou au fait ?

— Nulle part. Je suis venu en taxi.

— Ah. Alors je vais te déposer dans la ville la plus proche. Ne tardons pas, il faut que j'appelle ma femme. À moins que tu ne veuilles que je t'emmène à Paris si tu as un avion à prendre ?

— Tu vas à Paris ce soir ?

— Oui. Je dois récupérer quelque chose de très important.

— Alors c'est d'accord, comme ça nous pourrons discuter, tu m'expliqueras ce qui s'est passé sur cette île, quand on s'étaient tous fait massacré...

— Ne perdons pas de temps, nous partons maintenant. Surtout, Bernard, ne t'approche pas de la maison.

— D'accord mon ami.

— Veux-tu que je te dépose quelque part ?

— Non, non, je vais rentrer à pied. Merci Jean-Luc.

Jean-Luc fit un signe d'approbation de la tête, sortit le sac de nourriture de la voiture et le donna à Bernard. Il y monta ensuite avec Aziz et fit monter Ricky à l'arrière. Il roula jusqu'à la sortie du chemin, appuya sur le bouton pour remonter la capote de la 307. Il prit son téléphone portable, composa le numéro de téléphone du cabinet d'avocat de sa femme. Après plusieurs sonneries, son répondeur se déclencha. Il regarda l'heure sur le tableau de bord de sa voiture : 19 Heures 27. « *Elle doit être en chemin pour rentrer à la maison...* » Il recomposa à nouveau un numéro sur son portable, celui du téléphone portable de sa femme. Elle décrocha à la troisième sonnerie.

— Oui, allo ?

— Mon amour, c'est moi.

— Je suis dans la voiture, j'arrive...

— Il faut que tu m'écoutes attentivement. Quelque chose a déconné...

— Quoi ! Que veux-tu dire ?

— Des hommes armés sont cachés tout autour de notre maison et je crois qu'ils veulent nous tuer en faisant sauter la maison. Il y a aussi de grandes chances pour que nos téléphones soient sur écoute, alors je vais être bref. Va là où tu sais, comme nous en avons déjà parlé, s'il y avait un cas extrême. Là, c'en est un. Surtout, éteins ton téléphone après notre conversation, tu sais pourquoi. Je te rejoins dans la nuit. À tout à l'heure mon amour.

— Mais, que...

— Ne me pose aucune question, si tu tiens à nous, à la vie. Ces personnes-là ne rigolent pas. Ils peuvent nous localiser très vite et nous éliminer tout aussi vite. Je raccroche et j'éteins mon portable, je t'en supplie fait de même. Je t'aime fort.

Jean-luc mit fin à la conversation en appuyant sur la touche arrêt de son téléphone portable, mais il ne l'éteignit pas, il devait appeler quelqu'un d'autre.

— *Pourvu qu'elle éteigne son téléphone*, pensa-t-il.

— Mais tu peux enfin me dire ce qu'il se passe, David ? Et pourquoi ton ami t'appelait Jean-Luc ?

Jean-Luc n'entendit pas son passager, il était dans ses pensées à réfléchir comment il allait entrer à nouveau au 36, Quai des Orfèvres pour sortir Cécilia de là. Elle y était en danger, toutefois s'y trouverait-elle encore ?

— HÉ HO, soldat PIERSON, tu m'entends ?

— Hein... Tu m'as parlé Aziz ?

— Oui je t'ai parlé mon pote. Je t'ai demandé ce qu'il se passe ? Tu peux enfin m'expliquer ce qui t'arrive, je peux, peut-être t'aider.

— Oui, tu as raison. Tout d'abord, je ne m'appelle plus David PIERSON. J'ai été obligé de changer de nom, je m'appelle Jean-Luc JOURDAN... Écoute, il faut que je passe un autre coup de fil, et je te raconte la suite après.

19

La fuite du Dragon

À la naissance, nos gènes sont marqués au fer rouge par nos origines, et, chaque nouveau trauma s'inscrit à jamais dans nos gènes.

Djibouti, le même, jour, deux heures plus tôt

La caserne des fusiliers commandos du Général GAILLAT semblait déserte en ce jour. Deux groupes de quinze soldats étaient effectivement partis s'entraîner. L'un dans les collines désertiques, l'autre dans les dunes. La garnison n'était jamais restée si peu surveillée. Avec le Général et le Lieutenant-colonel LEDOUX seulement deux soldats étaient de garde. L'annonce de l'échec de ses sept meilleurs hommes pour la mission qui leur avait été donnée, avait mis en fureur le Lieutenant-colonel. Il ne pouvait accepter l'échec, et pour extraire sa colère il avait envoyé la presque totalité de ses troupiers en entraînement forcé de 48 heures, avec pour intention de renouveler le panel de ses soldats, sans se soucier du danger qu'ils encouraient de nuit dans le désert mortel de Djibouti. Ce qui l'avait le plus irrité et énervé, était de savoir qu'un seul homme, de surcroît un civil, avait fait échouer cette mission. Il n'avait aucun autre renseignement quant à l'identité de cet homme, cependant il comptait bien en avoir. Il avait eu un appel téléphonique de BYUN, depuis l'aéroport, l'avertissant de leur retour, de leur échec, et surtout de la perte d'un des leurs : Le sergent VILLOT.

BYUN fraîchement promu au grade de sergent-chef avait pris sa mission très à cœur à son arrivé à Paris avec ses six autres compagnons. Il avait indiqué à son supérieur par téléphone, une Peugeot 407 noir aux vitres teintées dans laquelle leur contact était parti et

sur laquelle il avait réussi à poser le détecteur radar. Il avait aussi expliqué au lieutenant-colonel comment leur mission avait échoué et de l'étrangeté de la scène quant à la mort du sergent VILLOT. Celui-ci avait le civil, avec la gamine dans les bras, dans son angle de tir. BYUN avait jugé bon de ne pas intervenir, d'ailleurs, après quelques mots, VILLOT tira sur l'homme à bout portant. C'est à ce moment-là que la normalité s'arrêta, lui conta BYUN. « Normalement, le civil et la gamine auraient dû s'écrouler et tout aurait dû être fini. Il s'est bel et bien écroulé avec la fillette dans les bras, en tombant sur ses genoux, mais un truc étrange est arrivé ! ».

— Quoi ? Demanda LEDOUX, impatient.

— Hé bien vous allez avoir du mal à me croire, mon lieutenant-colonel.

— Épargnez-moi les banalités, sergent-chef, et dites-moi ce qui s'est réellement passé là-bas. Je jugerais bon de croire ce que je veux.

— Bon, soit. Heu... Alors, le civil est bien tombé sur les genoux, mais, en même temps que VILLOT leur a tiré dessus à bout portant, instantanément une drôle de lueur a émané d'eux !

— Qui ça d'eux ?

— Du civil et de la gamine, mon lieutenant-colonel.

Ils firent un long silence, puis LEDOUX reprit :

— Êtes-vous sûr de ce que vous avez vu, sergent-chef ? Vous ne vous êtes pas drogué, j'espère ?

— Non, mon lieutenant-colonel, jamais. Vous me connaissez, et vous savez que la drogue c'est pas mon truc, ni l'alcool, ni...

— Oui, je ne le sais que trop bien, le coupa-t-il. Continuez.

— Écoutez, je n'ai jamais été victime d'hallucinations, j'ai, certes, beaucoup d'intuition comme vous le savez, pourtant, je n'ai jamais rien vu de tel de toute ma vie ! Le plus incroyable, c'est qu'après, la lueur a touché le sergent VILLOT et je l'ai vu trembler de tout son corps, puis il s'est écroulé à son tour. Ensuite le mec avec la gamine s'est relevé sans aucune trace de sang et il est parti avec elle dans les bras comme si de rien n'était. Pourtant je suis certain que le sergent VILLOT a tiré une balle, j'ai entendu la détonation, il était à peine à un mètre d'eux. J'ai vu son bras les viser, il ne peut pas les avoir manqués, mon lieutenant-colonel. Pff, j'y comprends rien, fini le sergent-chef BYUN à la limite de pleurer en prenant sa tête de l'autre main.

— Mais vous n'avez rien fait pour les empêcher de partir ? S'écria LEDOUX.

— Les empêcher de partir ! Pff, mais je n'ai pas eu le temps mon lieutenant-colonel, j'étais sous le choc et puis...

— Et les autres, où étaient-ils ? L'interrompit-il à nouveau.

— C'est ce que j'allais vous dire, j'étais pris entre plusieurs tirs croisés et les autres nous couvraient. Quand j'ai repris mes idées, il était déjà hors de vue. Alors j'ai demandé au sergent-chef DUTILLEUIL de me couvrir pour secourir le sergent VILLOT, mais il était déjà mort. Nous avons ensuite tous battu en retraite dans la même direction que le civil, mais nous ne l'avons pas retrouvé.

Les mots du sergent-chef BYUN résonnèrent encore dans la tête du Lieutenant-Colonel LEDOUX. La dernière fois qu'il avait vécu une situation aussi insensée, était en la présence du soldat PIERSON « encore lui » pensa-t-il. Il frissonna à l'idée de le retrouver. Le hasard

était bien trop grand pour l'avoir placé à cet endroit et à ce moment précis, et pourtant... En dépit de plusieurs recherches après lesquelles il avait bien eu confirmation de sa mort, le doute prit quand même possession de son esprit. Il lui fallait des réponses, et vite. Il avait localisé le lieu où se trouvait l'automobile sur laquelle était fixé le détecteur radar : en plein cœur de la capitale, à l'Élysée exactement. Il en avait déduit, que Monsieur le Ministre de la défense était l'antagoniste le plus probable, d'avoir commandité cette mission. D'autant plus que les parents de l'enfant devant être assassinée étaient morts dans sa propre maison. Il se demandait d'ailleurs, si cela avait un rapport avec son autre mission au Yémen, pour provoquer un coup d'état. Il avait eu l'approbation du ministre de la défense lui-même, ce qui était un drôle de hasard pour en être un. Mais il savait aussi qu'à sa place d'émissaire et d'éminent dragon noir, les questions trop gênantes, ainsi que la morale n'était aucunement de mise. Pourtant il devait savoir qui avait fait échouer ses hommes. Hésitant depuis plusieurs heures, il prit enfin la décision d'appeler le Général des armées à Paris pour demander un entretien en haut lieu avec le ministre de la défense, par téléphone. Il regarda l'heure sur son écran d'ordinateur : 17h35. À Paris, avec le décalage horaire, il était presque 16h, il n'était pas trop tard pour avoir le général. Il prit le téléphone sur son combiné posé sur son bureau, sortit son calepin des numéros hiérarchiques importants, puis composa enfin le numéro de ligne direct du général. Après quatre sonneries, quelqu'un décrocha :

— Bureau du général BOISSELIER, bonjour, répondit une voix féminine.

— Bonjour, Madame. Je suis le lieutenant-colonel LEDOUX, du 28^e régiment des fusiliers commandos basés à Djibouti. Est-ce que je pourrais parler au général s'il vous plaît ?

— Je suis désolée mon lieutenant-colonel, le général vient de partir pour une réunion. Il ne reviendra pas à son bureau ce soir. Appelez demain matin à partir de 8h30.

— Dès qu'il arrivera, vous pourrez lui signaler mon appel.

— Oui, bien sûr, sans faute. Voulez-vous que je lui dise de vous appeler demain matin ?

— Si vous voulez. Je l'appellerai de toute façon.

— Soit, c'est noté mon lieutenant-colonel. Ce sera au premier qui appellera, gloussa-t-elle. Est-ce que le général GAILLAT va bien ?

— Oui, il va bien, merci. Il attend sa retraite avec impatience.

— Ah, oui, il l'aura bien mérité. Alors c'est vous, mon lieutenant-colonel, qui allez reprendre le flambeau...

— Oui, normalement. Mais excusez-moi, je ne vous ai pas demandé, à qui ai-je l'honneur ?

— Oh, pardonnez-moi, mon lieutenant-colonel, c'est moi qui ne me suis pas présentée ! Je suis l'adjudant-chef BILLARD, vous pouvez m'appeler Claudine, si vous le voulez. Bientôt, nous allons être amenés à nous rencontrer, alors cela sera un peu plus cordial que tout ce protocole, vous ne croyez pas ?

— Oui, certes. Et en quel honneur allons-nous êtres amenés à nous rencontrer Claudine ?

Elle fit un long silence, puis son supérieur reprit la parole :

— Êtes-vous toujours là adjudant-chef ?

— Oui, mon lieutenant-colonel, excusez-moi, je vérifiais quelque chose. Vous n'êtes pas au fort de votre future décoration pour être promu au grade supérieur ?

— Oui, je le suis. Toutefois, je n'ai encore rien reçu d'officiel. Dites-moi, je veux bien faire des efforts pour vous appeler Claudine, mais cela serait bien que vous en fassiez de même. Je me prénomme Éric.

Elle gloussa à nouveau.

— Soit, Éric. Enchantée de faire enfin votre connaissance.

— Moi de même, Claudine. Si je comprends bien, vous avez déjà entendu parler de moi ?

— Qui n'a pas entendu parler du lieutenant-colonel Éric LEDOUX, le mystérieux, vaillant et énigmatique successeur du général GAILLAT.

— Merci. Dois-je supposer, que venant de vous ce sont des compliments ?

— Oui, venant de moi, vous pouvez l'accepter comme un compliment, cependant, sachez que cela n'est pas de l'avis de tout le monde en haut lieu. Surtout venant du général GAILLAT.

Éric fit un court silence. Il savait bien ne pas avoir l'approbation de son général, or devait-il polémiquer sur ces raisons avec une femme qu'il ne connaissait pas ? Quelque part, le général GAILLAT avait des arguments valables, Éric avait pris possession du commandement de la caserne sans aucune contestation. En dépit de son supérieur hiérarchique, Éric assurait ses arrières pour être sûr d'avoir sa place de général, de plus il jouait un double jeu pour lequel il ne pouvait rien révéler au général GAILLAT. Éric décida de faire la sourde oreille, d'autant plus qu'il se moquait éperdument de ce que pouvait penser son supérieur :

— Je comprends... Alors cela veut dire que mon grade de général est officiellement accordé ?

— Désolé Éric, je n'ai pas le droit de vous en dire plus, vous aurez la réponse officielle du général BOISSELIER.

— Au fait, quelle est votre fonction exactement ? Parce que si j'ai vu juste, vous n'êtes pas une simple standardiste ?

— Oui, vous voyez judicieusement, bonne déduction, cela précède votre réputation Éric. Je suis chargée de faire en sorte que le jour de passage de chaque nouveau promu au grade de général soit parfait, et aussi de faire en sorte qu'ils aient tout ce dont ils ont envie. Par la suite, je dois veiller au bien-être, à la bonne santé physique, morale et psychologique de chaque général, avec un suivi mensuel scrupuleux.

— Et bien, vaste programme. Si vous êtes aussi jolie que votre voix, j'ai hâte d'être général...

L'adjudant-chef gloussa une nouvelle fois. En revanche, elle ne répondit pas à son compliment, certainement par timidité ou par habitude, en déduisit LEDOUX.

— Seriez-vous en quelque sorte une infirmière ?

— Non, vous vous méprenez. J'envoie les généraux auprès d'infirmières qui, elles, m'envoient leurs résultats. Avec ces résultats j'agis en conséquence pour les remettre en forme ou pas, non sans les consulter bien sûr avant. Et puis je rends souvent visite aux généraux pour m'entretenir avec eux, afin d'évaluer leurs aisances ainsi que leurs problèmes éventuels quant à leurs responsabilités. Mais je suppose que vous, avec ce régiment d'élite que vous commandez, tout comme le Général GAILLAT d'ailleurs, vous êtes en super forme morale, physique et mentale ?

Éric pouffa à son tour, ce qui provoqua une réaction immédiate de l'adjudant-chef BILLARD :

— Cela vous fait rire Éric ! Vous allez voir quand vous serez général, vous aurez d'autres responsabilités, et le physique ne résoudra pas tout. Bref ! Nous aurons tout le loisir, très bientôt, je pense, d'en discuter en tête-à-tête à Paris ou à Djibouti. Nous verrons tout ça à ce moment-là, continua-t-elle en regardant sa montre. Bon, je dois vous laisser maintenant, j'ai des obligations familiales. À bientôt Éric.

— Cela m'a fait plaisir de discuter avec vous Claudine. Vous avez une fonction passionnante et j'attendrai avec impatience de vous rencontrer. Au revoir, à bientôt.

— Merci Éric. Moi aussi, je suis ravie d'avoir discuté et d'avoir fait un peu plus connaissance avec vous. Au revoir, à bientôt.

Avec regret, Éric reposa le combiné de son téléphone. Cette sympathique conversation lui fit oublier ce pourquoi il avait appelé. Il se sentit heureux et en confiance en dépit de ce que son supérieur et certains pensaient de lui. Il se voyait sans contestation déjà général. Certes, il allait devoir être encore plus prudent pour gérer sa place au sein des dragons noirs. Toutefois cela lui ouvrirait aussi d'autres perspectives, et surtout, il ne serait plus obligé de rendre compte de certaines de ses actions au général GAILLAT. Sur lesquelles d'ailleurs, il mentait bien souvent ou ne lui disait rien. Perdu dans ses pensées à rêvasser de son futur grade, il se prépara en même temps à partir pour rentrer chez lui, quand le téléphone sonna... Cela le ramena brusquement à la réalité le temps des deux premières sonneries. Sans réfléchir il se jeta dessus et décrocha :

— Lieutenant-colonel LEDOUX, j'écoute.

— Bonjour, lieutenant-colonel.

— Bonjour. À qui ai-je l'honneur ?

— Je suis celui qui vous a envoyé le message du dragon noir, mais cela importe peu qui je suis. Je vous appelle à propos de vos soi-disant supers soldats et de votre appel pour avoir le général BOISSELIER, en vue d'avoir un entretien avec le Ministre de la défense.

— Oui, et alors ? Répondit-il sans arborer de surprise dans la voix.

— Alors, je ne vous félicite pas. Cette mission a été un véritable désastre ! Je vous avais demandé huit soldats, or vous ne m'en avez envoyé que sept. Vous m'auriez écouté, cette mission aurait été un succès, de plus vous n'auriez certainement pas perdu un de vos hommes.

— Bon, vous, écoutez ! D'abord vous vous faites passer pour un soi disant dragon noir, or il se trouve que je connais bien les dragons noirs. Secundo, le type qui a sauvé la gamine n'est pas un gars ordinaire et j'aimerais beaucoup en savoir plus sur lui. Et tertio, j'ai bien reconnu votre voix. C'est vous la mission au Yémen ?

— Oui, exactement. Justement, si je me permets de me faire passer pour un éminent dragon noir, c'est bien parce que je sais que vous en faites partie. En plus vous avez une place d'honneur dans cette société très secrète de tueurs. Cependant cela n'est pas vraiment compatible avec votre rang et votre futur grade au sein de l'armée, lieutenant-colonel, si vous voyez ce que je veux dire !

— Vous m'en direz tant, sourit-il ! Si je comprends bien, vous vous invitez au sein des dragons noirs et vous me faites du chantage ?

— Tout à fait. En réalité, il en faudrait peu pour que votre futur grade de général soit sucré et qu'en plus vous soyez traqué par votre propre pays et par l'Otan.

Éric fit un long silence. Assurément, cet homme mystérieux était une ordure de première. En revanche, il avait des arguments valables, il était intelligent et il le tenait grâce au chantage. « *Mais comment peut-il savoir ?* » Se demanda Éric. Il lui faudrait le découvrir, plus tard. Dans l'immédiat la priorité était de savoir ce qu'il voulait. Éric n'avait d'autre choix que de coopérer.

— Que voulez-vous exactement ? Nous devrions plutôt nous rencontrer, le téléphone peut avoir des oreilles, vous ne croyez pas ?

— Aucune crainte, j'ai sécurisé la ligne. Je vous connais bien vous savez, lieutenant-colonel. Je sais que vous n'avez jamais échoué auparavant. Alors je veux vous voir mener à terme ces deux missions. Vous serez gagnant si vous réussissez, vous le savez. Par contre, si vous abandonnez, si vous cherchez à me doubler pour me trouver ou si vous échouez, sans aucun doute vous serez perdant.

— Très bien, j'ai compris. Toutefois, j'aimerais absolument avoir de plus amples renseignements sur le civil qui a fait capoter la mission à Paris. Ce qui s'est passé là-bas sort de la normalité, alors je préfère savoir à qui j'ai affaire, avant de me retrouver en face de lui ou de m'attaquer à lui.

— Ne vous souciez pas de lui, nous allons nous en occuper. Il a ramené la gamine à la criminelle, au 36, Quai des Orfèvres à Paris. Vous allez une bonne fois pour toute nous débarrasser de cette mioche. Faites comme vous voulez, mais dépêchez-vous, vous n'avez que 24 heures.

Éric rit à pleine dent, comme s'il était d'une sûreté inébranlable.

— Pourquoi riez-vous ?

— Franchement, Monsieur je ne sais qui... Vous croyez vraiment qu'un mec qui a échappé à mes meilleurs soldats va se laisser tuer par des gens comme vous ?

— Pourquoi pas ! Vous avez échoué, et bien souvent, là où certains ont échoué les autres...

— TAISEZ-VOUS ! Cria Éric en lui coupant la parole. Mes hommes n'ont pas échoué. Cet homme était supérieur à eux sept réunis, et pour votre gouverne, un huitième homme ne l'aurait pas empêché de partir avec la fillette. Moi, je ne connais qu'un seul homme sur cette terre capable de tenir tête à mes hommes, c'est un ancien dragon noir. Si c'est bien lui, alors vous êtes dans une sacrée merde ! Vous feriez mieux de me dire qui il est, car il n'y a aucune section en France et en Europe, plus à même que nous, de gérer un homme de cette trempe. Mes soldats ont été surpris parce qu'il ne devait y avoir que la police criminelle et des CRS. Ils n'avaient pas prévu l'intervention d'un tel homme.

Le mystérieux soit-disant dragon noir se tint silencieux à son tour. Éric avait réussi à ébranler la confiance en son éloquent discours et il en était pour le moins ravi. Les rôles s'inversaient maintenant, c'était le but d'Éric de lui faire pressentir. Ce mystérieux charlatan, même s'il le tenait grâce au chantage, allait devoir composer à 100 % avec lui, pour sa sécurité.

— Vous croyez vraiment que ce type est un ancien dragon noir ? Demanda l'homme, d'un ton méfiant.

— Vous voulez savoir ce que je crois ? L'homme grommela à l'autre bout du téléphone. J'espère ni pour vous, ni pour moi qu'il est celui auquel je pense, parce que si tel est le cas, je ne suis pas sûr du tout de réussir à tuer cette gamine.

— Vous avez intérêt à réussir sinon vous serez fini, et je m'occuperais spécialement de vous.

Éric pouffa...

— Arrêtez de vous foutre de moi !

Il continua de plus belle...

— Bon, ok, je vous donne son nom. Si nous n'arrivons pas à l'avoir je vous appelle pour vous prévenir, et vous vous occuperez de lui. Après tout, c'est votre boulot...

— Oui, comme vous dites.

— Dans tous les cas, ne me sous-estimez pas, parce que vous risqueriez de le regretter amèrement.

Le ton de sa voix associé à ces mots menaçants laissa Éric dans un mutisme préoccupé. Par expérience, il ne sous-estimait jamais un adversaire dont il ne connaissait pas l'étendue de sa force ni de son pouvoir. Le traceur radar laissait bien supposer que cet homme avait certainement une place très haute au sein du gouvernement, alors il resta sur ses gardes. Cela conforta son idée de savoir tout sur cet homme, par contre il n'avait nullement le droit à l'erreur et il lui faudrait prendre des gants de velours pour le mettre échec et mat.

— Il s'appelle Jean-Luc JOURDAN. Il est garde forestier en Franche-Comté. Est-ce votre homme ?

Éric resta silencieux, faisant appel, cette fois, à sa mémoire :

— Jean-Luc JOURDAN... A priori, non. Pourtant, cette région... Il me semble en avoir déjà entendu parler... Où exactement ?

— Il habite dans un petit patelin perdu dans le Jura, à Neublans exactement.

— Tiens, tiens... Auriez-vous une photo de cet homme ?

— Oui. Cela vous dit quelque chose ?

— Cela se pourrait bien. Le hasard grandit effectivement d'une façon inexorable. Vous pouvez m'envoyer sa photo par fax, tout de suite s'il vous plaît ?

— Je ne l'ai pas sous la main. Je vous promets de vous l'envoyer d'ici un quart d'heure. Je dois vous laisser vaquer à vos occupations, lieutenant-colonel, j'ai aussi des choses importantes à faire. Quoi qu'il en soit, je vous appelle si cela ne s'est pas passé comme prévu. Vous pouvez m'envoyer un fax si vous voulez, au cas où vous le reconnaissiez, comme ça je serais prévenu. Au revoir.

— Au revoir.

À peine eut-il reposé le combiné du téléphone sur son socle, qu'il leva sa main en l'air et porta un violent coup de poing sur son bureau.

— J'EN AI MARRE ! Pour qui il se prend ce prétentieux à la con.

Il se leva de son bureau sur lequel il était assis, il fit ensuite des allers retours d'une rapidité inouïe devant celui-ci. Il essaya de réfléchir, néanmoins c'était peine perdue. Il avait besoin de se calmer et en plus il était tourmenté par l'annonce de ce soit disant dragon noir, au sujet du mystérieux civil. Il était presque sûr d'avoir affaire à son ancien

compatriote d'armée avec lequel il avait été recruté par les dragons noirs, il y a maintenant un peu plus de dix ans.

— J'aimerais trop que ce soit lui, qu'il soit bien emmerdé cet...

Une idée jaillit subitement dans son esprit. Règle numéro un : visualiser l'ennemi pour savoir à qui il avait affaire. Il avait entendu sa voix par téléphone, alors, logiquement si c'était un homme politique important, il pourrait trouver des vidéos de tous les hommes politiques sur Internet et écouter leurs voix. Il s'affaira sans attendre. À peine s'était-il assis sur son fauteuil devant l'écran de son ordinateur, qu'il reconnut le bruit du déclenchement de son Téléfax. Il se releva, se précipita sur l'appareil. La feuille était déjà sortie, s'étant logée dans le bac prévu à cet effet. Il allait la prendre, quand un instant d'hésitation tétanisa sa main. Un souvenir refit surface :

*

Presque chaque nuit, il était hanté par les souvenirs de cette période passée sur cette île entre la mer jaune et la mer de Chine. Ce souvenir-là, le premier combat du soldat David PIERSON et de son premier combat à lui, en vue d'être formé par les dragons noirs, s'était enfoui au plus profond de sa mémoire. « *Ces mecs-là, des Chinois croisés Vietnamiens, étaient de vrais dingues, des sauvages d'une violence peu commune* » Éric sourit avec un regard crispé et avec une boule à l'estomac « *Avant de nous connaître !* ». Ils étaient prisonniers seulement depuis deux jours dans leur cage suspendue d'à peine trois mètres carrés remplie par deux et même trois personnes pour certaines ! Éric allait tout juste mieux de sa blessure, quand leurs tortionnaires décidèrent de les faire combattre. « *Pourquoi avais-je oublié ce souvenir-là ?* » Ce jour-là, les dragons noirs étaient fins énervés, ils se battaient pour un rien et se moquaient des deux prisonniers fraîchement traqués en leurs lançant des regards de défis... Éric et le soldat PIERSON se fixaient régulièrement, ils avaient compris qu'une personne importante allait certainement venir dans le camp. Il ne fallait pas être devin pour comprendre que ces deux derniers prisonniers arrivés, en l'occurrence eux, allaient avoir de gros problèmes. Éric, ayant été inconscient pendant plusieurs heures, se demandait comment le soldat PIERSON avait été fait prisonnier. Il n'avait manifestement aucune blessure, cependant son arrestation avait dû être turbulente. En effet les dragons noirs lui faisaient souvent des signes de défis, à lui, ce qui en disait long sur leur énervement. « *Pff, j'étais tellement faible, je n'arrivais pas à lui parler ! Avec moi, il y avait un vieux gars, noir de peau, certainement un soldat, tout comme moi. Le pauvre ! Il essayait de tenir le coup, or il était aussi mal en point que moi. Ses deux arcades sourcilières étaient recousues avec du fil de pêche et à voir ses deux yeux cocardés à outrance, ce n'était a priori pas la première fois. Le bas de son corps était tout aussi meurtri, rempli de bosses jusqu'aux doigts de pieds, et même plusieurs plaies ouvertes non soignées. Quand il avait remarqué mon regard, il s'était redressé tant bien que mal, puis je l'avais questionné du regard. Il avait compris mon impossibilité à parler dû à ma grande faiblesse.* »

— Je suis un soldat Américain, « *m'avait-il répondu en Américain. J'avais compris sa phrase, car j'ai fait de longues études de langue, et ma foi, j'étais plutôt à l'aise en Anglais.*

J'ai arrêté mes études, parce que j'étais plus séduit par l'armée. Mais à ce moment-là, dans ce camp, je l'ai regretté amèrement. J'ai continué à le fixer pour le faire parler... »

— Je suppose que tu es Français ? Je t'ai entendu délirer pendant que tu étais inconscient.

« J'ai hoché la tête en guise de réponse, cela le fit sourire d'entendement. En dépit de cette situation de prisonnier, il avait l'air heureux de parler enfin à quelqu'un pouvant le comprendre. Et moi, cela m'avait réconforté aussi d'en apprendre un peu plus sur ce misérable camp. »

— Ils m'ont bien arrangé, t'as vu... (...) Malheureusement, vous allez subir la même chose...

« J'ai baissé les yeux, en signe de consternation. »

— Ton bleu de compagnon ils vont l'arranger particulièrement, tu te rends compte, ils étaient vingt pour le maîtriser et pour l'enfermer ! Je suis sûr qu'ils vont le faire combattre contre le meilleur d'entre eux pour le mettre en pièce. Je l'ai vu une fois, c'est un vrai tueur ce mec, finit-il avec un chat dans la gorge.

« Je l'avais à nouveau questionné du regard, avec plus de persistance. Puis, comme il ne me répondait plus, j'ai retourné la tête pour observer le soldat PIERSON. Lui aussi observait, mais les alentours du camp, les allées et venues des gardiens et des soldats... »

— La première fois que j'ai vu ce tueur, un monstre de bridé avec une musculature incroyable et d'une sauvagerie immorale ! Il a tué le dernier de ma section. Il s'appelait Steven, c'était mon meilleur ami, un combattant hors du commun. C'était son huitième combat, il les avait tous crevés... Tu sais te battre ?

« Je venais de comprendre, je n'en croyais pas mes oreilles ! Moi, un spécialiste du combat à main nue, j'allais me semble-t-il me régaler, et je ne me trompais guère. Cette merveilleuse nouvelle m'avait requinqué. D'ailleurs, l'américain me regarda avec de grands yeux effarés quand je me suis redressé, manifestement en pleine forme. Puis avec un grand sourire je lui avais répondu avec la voix chantante, en Anglais :

— Oui, je ne sais faire que ça. Cela risque d'être follement amusant.

« Il m'avait fixé avec un air blasé en dépit de ma confiance. Son regard m'avait tout de même inquiété. De plus, mon état de santé s'étant amélioré par miracle avait créé une surexcitation supplémentaire au sein des dragons noirs... »

— Tu ne sais vraiment pas ce qui t'attend, ils vont vous massacrer à l'usure ces salopards !

— Hé bien explique- moi, je ne demande que ça ! Comment ça se passe ?

— Pas besoin, vos combats sont imminent, vos adversaires sont déjà prêts, *m'avait-il dit en montrant du doigt, ceux qui avaient été choisis pour combattre contre nous.* La seule chose qu'il te faut savoir, c'est que tu ne dois avoir aucune pitié, tu dois le tuer si tu as le dessus... Tu t'appelles comment ? Moi, c'est Tomy.

Éric regarda les deux hommes, l'un d'eux était un prisonnier tout comme eux ; L'autre, un monstre de muscle, était un dragon noir. Derrière, il y avait une femme Japonaise, elle s'installa sur un fauteuil bien confortablement pour voir les combats et surtout celui très prometteur de son protégé. Il s'appelait Ling CHOUNG, un guerrier sanguinaire spécialiste de kung-fu Hung Gar, de lutte, de Karaté et boxe taï, un vrai tueur, comme l'avait si bien fait

remarqué Tomy. Éric croisa et défia le regard du guerrier japonais. Sa persistance à le river quand il le soutint en dit long sur sa préparation et sa volonté.

« J'étais presque sûr que le soldat PIERSON allait avoir l'honneur de se battre contre lui, malgré tout j'espérais... J'ai toujours adoré la résistance ! Certes, j'avais une méchante blessure pas soignée, pourtant je savais que je pouvais le battre en dépit de sa bravoure et de son regard féroce. Je n'en pensais pas autant du soldat PIERSON. »

— Je m'appelle Éric.

Les techniques impressionnantes d'échauffements du prisonnier, pour le premier combat, prouvèrent à Éric, son expérience. Cela le fit sourire, sa résistance serait un plaisir. Les dragons noirs avaient aménagé un ring au centre du camp. Deux d'entre eux se dirigèrent en direction de la cage d'Éric et de Tomy.

— Ça va être à toi Éric. Surtout, n'ais aucune pitié ! Lui, il n'hésitera pas un seul instant à t'achever, alors crève le si tu as le dessus.

« Je n'oublierai jamais notre regard quand il m'avait dit ça. J'ai eu cette drôle de sensation, à travers ses grands yeux noirs, de ne plus le revoir et de ne pas réintégrer la cage dans laquelle j'étais, avec lui. Comme s'il était persuadé et résigné à ma mort. J'en souris, en revanche il m'avait foutu les chocottes, ce con ! En dépit de ma faiblesse due à cette blessure, j'avais cependant vite repris confiance en moi... »

Pendant ce temps, Ling CHOUNG s'échauffait tout en fixant d'un regard haineux son futur adversaire, le soldat PIERSON. Étrangement, David observait sa technique et détaillait son corps de la tête au pied en dépit de l'air terrible du monstre de muscle se mouvant en face de lui. Plusieurs fois, Ling CHOUNG fut gêné, vérifiant sur lui, là où regardait son adversaire ! Une première fois sur la cuisse droite, puis sous son bras droit, puis ses poumons. Cela sembla agacer doublement le dragon noir, en effet David PIERSON ne se souciait pas le moins du monde de son regard de tueur, qui en aurait impressionné plus d'un. Cela n'avait échappé à aucun des spectateurs. Les deux dragons noirs d'origine Chinoise ouvrirent la cage d'Éric en lui faisant signe de la tête de sortir. Sourire aux lèvres, il ne se fit pas prier. Les deux Chinois se regardèrent étonnés, ils avaient pour habitude de voir plutôt des grimaces, d'entendre des cris, voire même d'avoir de la résistance. Éric, lui, était déjà lancé d'un pas décidé en direction du ring. Avec un air réjoui il le gravit. Il fit ensuite de petits sauts rapides en faisant des moulinets avec ses bras tout en observant lequel des deux allait s'avancer dans sa direction, devant le regard effaré de ses spectateurs hostiles. La femme Japonaise, surprise par son comportement, mais aussi de sa guérison si rapide, hésita à annoncer le combat. Elle se demanda si cet homme, là, sur le ring, ne serait pas plutôt digne de son guerrier favori. En dépit de son doute, elle avait déjà pris sa décision, elle faisait confiance au destin :

— Commencez le combat à mort, si le gagnant n'achève pas son adversaire à la fin, c'est lui qui mourra, s'écria-t-elle en japonais.

« Un dragon noir me l'avait traduit en Anglais. Comme je n'étais pas sûr que le soldat PIERSON comprenne la langue, je lui avais à mon tour traduit depuis le ring. Il m'avait fait un signe de la main avec un sourire étonnement sûr de lui ! »

Le deuxième prisonnier était monté sur le ring. C'était un soldat Écossais. Il était vêtu d'un seul short bouffant, sa musculature était fine, mais indéniable. Ça technique de combat était directe, en vue de son échauffement. Pour ne pas déroger à sa ligne de

conduite, il prit l'initiative en s'avançant avec les deux poings devant son visage... « *Le combat avait commencé* » Éric le repoussa vivement en lui lançant son pied avant droit dans les côtes, un coup de pied arrêté, sa spécialité. L'Écossais recula, secoué, or il ne montra rien. Puis il attaqua en lui envoyant un *Mae-Gueri au plexus, associé d'un coup de poing du revers de la main pour empêcher une esquive de son adversaire. D'une rapidité peu commune, Éric s'accroupit en tournoyant avec la jambe en arrière, il balaya l'Écossais qui s'écroula sans rien comprendre. Il enchaîna en se couchant sur lui et lui asséna un coup de coude d'une violence inouïe à la base du nez. Cela fit un bruit de craquement d'os. Il se releva ensuite, L'Écossais, lui, gisait dans une mare de sang, pris de convulsions. Il se crispa ensuite et ne bougea plus. Un dragon noir monta sur le ring pour vérifier son pouls. Il fit signe à la femme Japonaise de la mort de l'Écossais. Hésitant, il s'avança vers Éric, prit son bras, puis il le leva en l'air en signe de victoire. La petite troupe de spectateurs resta silencieuse, époustoufflée par la rapidité de cet issue fatale.

— *J'aurais aimé faire durer le plaisir, or j'étais blessé et mes forces physiques n'étaient pas au mieux, alors j'avais préféré abrégé l'assaut. Et puis je savais qu'en impressionnant mes observateurs, j'allais certainement avoir droit à des égards de la part des dragons noirs.*

Éric retourna à sa cage en regardant autour de lui, surpris de ne pas être raccompagné. Il en profita pour faire un clin d'œil en passant, à son compatriote le soldat PIERSON. David le fixa sans sourire, le visage blême. Il était incapable de tuer un homme, le manque de pitié de cet homme qu'il avait sauvé d'une mort certaine, l'émergeait dans une incompréhension complète. Pendant ce temps, les dragons noirs débarrassaient le corps du mort et épongeaient le sang. La femme Japonaise applaudit Éric avec un regard d'admiration... Elle le fit ensuite appelé par son traducteur. Il lui cria de venir le rejoindre. Éric se retourna, l'air perplexe ! Il questionna du regard l'homme l'ayant appelé. À nouveau, il lui fit signe et lui cria en anglais, de venir les rejoindre. Éric s'exécuta, il fit demi-tour, s'avançant à pas nonchalant jusqu'à eux :

— *Konnitchiwa, dit-il en Japonais, pour impressionner la jeune femme qu'il déshabilla du regard.

Otsu était une très belle jeune femme, elle avait un visage fin, tout comme son corps, avec une peau de pêche, de longs cheveux noirs, de jolis yeux marron en amande avec un regard doux, mais aussi très expressif, ainsi qu'une jolie voix fluette.

— Konnitchiwa. Vous parlez Japonais ? Demanda-t-elle dans sa langue natale.

Comme Éric ne répondit pas, elle fit traduire sa question. Il fit un signe négatif de la tête, cependant elle l'avait déjà compris.

— Je m'appelle Otsu CAMEDA, je suis chef des dragons noirs. Sachez, soldat, que je tiens à vous féliciter, votre technique est surprenante. Quel style avez-vous appris ?

Ayato s'affaira à lui traduire en Anglais. Cela fit sourire intérieurement Éric, sa logique de combat avait fonctionné à merveille. Et réfléchir aussi, car il pouvait profiter de sa présence, manifestement fortuite, pour savoir exactement ce qu'elle voulait d'eux et quel était son but en les faisant venir ici.

* Mae-Gueri : Coup de pied direct en avant, lancé de la jambe arrière en Karaté.

* Konnitchiwa : Bonjour, en Japonais.

— Je m'appelle Éric LEDOUX. C'est un drôle de hasard, j'ai eu comme Maître en Karaté do Shotokai, en France, Myamoto CAMEDA ! Est-il de votre famille ?

Otsu écarquilla les yeux à l'énoncé de ce nom, puis fusilla du regard son traducteur, qui, ayant compris, eu un instant d'hésitation pour lui traduire. Éric le fixa aussi avec force, mais d'une façon plus paisible, presque immuable, de sorte à lui faire comprendre, qu'il ne valait mieux pas pour lui d'oublier de tout dire. L'homme ravala sa salive, prit d'une étrange impression de ne plus être en possession de son corps. Otsu surprise de n'avoir toujours pas de réponse et surtout du manque d'obéissance de son traducteur leva la voix avec cette foi la foudre dans les yeux :

— Ayato, pourquoi ne me traduis-tu pas ses mots ?

Pris entre deux orages d'exaspération, il hésita encore un court instant :

— Otsu, il a eu Myamoto, comme Maître...

— Quoi ! S'écria-t-elle en lui coupant la parole. Hérésie, aboya-t-elle ! Ce n'est pas du Karaté do Shotokai que je viens de voir. Demande lui où exactement il a connu Myamoto, et d'où lui vient cette technique, parce que ça c'est tout sauf le Karaté enseigné par mon frère !

Éric n'avait pas compris un mot, en revanche, il était sûr de sa colère et il se demandait si Ayato avait bien tout traduit. Il lui exprima la colère d'Otsu, ainsi que ses questions. Effectivement, ses racines et sa philosophie de la vie venaient du Karaté do Shotokai appris pendant l'adolescence. Cependant, pour le combat, très vite, Éric avait appris d'autres styles aussi très efficaces, car en Shotokai il n'y avait pas de combat à proprement parler.

— J'ai connu Myamoto CAMEDA à l'âge de 15 ans, il était universitaire, il enseignait le Karaté et aussi le yoga en province. J'ai appris la grandeur et la majesté des arts martiaux grâce à lui.

Éric sourit avec un air nostalgique, pendant ce temps, Ayato traduisit.

— Au début, il me frappait tout le temps, rit-il. Puis un jour, lors d'un entraînement de sa spécialité avec un échauffement à bout de force comme ils les aimaient, j'avais dépassé tout le groupe, même lui. Après un certain temps d'apprentissage, il m'avait pris à part et m'avait demandé si je voulais bien m'entraîner seul avec lui dans la nature. À ce moment-là, le Karaté do Shotokai a pris une autre dimension pour moi. Il m'avait avoué, plus tard, que mon énergie lui faisait penser à maître EGAMI. J'ai été très flatté, quand j'ai su qui était Maître EGAMI. Quand il est reparti au Japon nous ne l'avons jamais revu. Il se tut quelques secondes, envahi par l'émotion des souvenirs. Je pense souvent à lui... Ma technique me vient effectivement d'autres styles appris en parallèle. J'adore le combat. J'ai pratiqué deux ans de boxe Chinoise, idem en Kung Fu Siu Lam, trois ans d'Aïkido, trois ans de Taekwondo, un an de judo, trois ans de boxe Française et pour finir un an de self défense. Mes parents sont riches, alors je pratiquais les arts martiaux à outrance, sept jours sur sept. C'était très dur, parce que j'avais souvent deux et même trois cours par jour certains jours. Le samedi, j'en avais 4 ! mais j'étais jeune, et comme j'adorais ça, je ne me ménageais pas. Personne ne savait que je pratiquais tous ces styles en même temps, sourit-il. Même pas CAMEDA. Pourtant j'étais très proche de lui, mais bon, il ne me l'avait jamais demandé, il me trouvait juste très en forme. En fait, je ne voulais pas le décevoir,

c'est pour cela que dans chaque style appris, j'ai gardé la philosophie et la puissance du Karaté do Shotokai, et du yoga.

Au fur et à mesure de la traduction, Ayato et Otsu laissèrent transparaître une émotion délicate, découlant d'une sensibilité à fleur de peau. La famille était importante à leurs yeux. Néanmoins, ils étaient loin de s'imaginer qu'un jour ils feraient prisonnier quelqu'un connaissant leur frère. Pourtant, cela était envisageable, ils n'avaient juste pas pensé à cette éventualité, encore moins d'avoir affaire à un expert dans les arts martiaux. Malgré tout, cela ne changeait pas grand-chose, il lui faudrait faire ses preuves comme, les autres prisonniers. Otsu parla à son frère, tout en exposant son admiration pour Éric, grâce, entre autre, à ses jolis yeux en amande et son sourire fleurissant sous le regard attentif d'Éric.

— Otsu trouve cela incroyable ! Myamoto est notre frère, il vit à Kyoto. Mais, cela ne change pas grand-chose pour vous, outre le fait que vous avez un certain avantage en combat, grâce à votre talent, vous devrez nous montrer tout comme les autres, que vous êtes le meilleur.

— Ne vous inquiétez pas, j'adore la bagarre, répondit-il avec un grand sourire.

Ayato l'observa perplexe dans un mélange d'ironie et de respect, puis il sourit à son tour :

— Vous êtes un personnage surprenant ! Fronça-t-il les sourcils. Je vous rassure à mon tour, je ne m'inquiète pas pour vous. J'ai vu bon nombre de combattant adorer se battre, en revanche aucun d'eux n'avait votre dextérité et surtout votre talent.

— Merci... Ayato, c'est ça ?

— Oui.

— Est-ce que je peux vous poser une question ?

— Oui. À moi ou bien à Otsu ?

— À tous les deux.

Éric laissa à Ayato le soin de traduire sa phrase à Otsu, puis il poursuivit après le signe d'approbation de la charmante déesse Japonaise :

— Pourquoi nous avoir fait venir sur cette île et nous faire prisonniers ? Que voulez-vous de nous ?

Ayato se referma aussi vite qu'il s'était ouvert grâce au lien familial. Manifestement la question d'Éric le gêna, malgré tout, il traduisit... Otsu se ferma à son tour comme une huître. Elle s'installa dans un court mutisme complice avec son frère, tout comme s'ils se parlaient avec les yeux. Soudainement, elle cria trois mots. Ayato baissa les yeux, par honte ou non consentement, en avait déduit Éric, quand il comprit qu'elle avait donné l'ordre de le remettre en cage sans lui répondre.

— Faites venir le deuxième prisonnier. À toi, Ling, je veux que tu le casses en deux, mais surtout fait durer le plaisir avant de le tuer, commanda Otsu.

Il secoua la tête avec un sourire sadique. Ling CHOUNG était le meilleur des combattants qu'elle ait connu. Depuis l'âge de cinq ans elle ne l'avait jamais vu perdre un seul combat. Même avant, il avait été plusieurs fois champion du monde de Karaté. Il s'était retiré de la fédération Japonaise de Karaté pour trouver des adversaires à sa valeur dans d'autres styles. Or, au fil des années, il n'avait encore pas trouvé son égal. D'ailleurs Otsu avait bien l'intention de le confronter à Éric dans un avenir proche, et s'en régala à l'avance. Éric regarda le soldat PIERSON. Pendant ce temps, les deux Chinois lui ayant

ouvert la cage se dirigèrent en direction de celle de David. Il échangea un sourire avec Éric. « *Il était incroyable ce mec ! Je me suis toujours demandé comment il pouvait avoir autant confiance en lui dans une telle situation et surtout, d'où lui venait cette prodigieuse volonté de survie !* » Les deux Chinois avaient ouvert sa cage, l'un d'eux lui fit signe de sortir. David se dirigea d'un pas nonchalant en direction du ring. Soudain, il s'arrêta, se retourna et observa son compagnon de prison, le vieux Chinois. L'un et l'autre se fixèrent un long moment, comme s'ils se parlaient du regard.

— Tu vas avancer sale fumier cria dans sa langue natale, le dragon noir se trouvant à sa droite, en tentant de le pousser.

David évita la main du Chinois en esquivant d'une torsion du buste à une vitesse extraordinaire et d'une fluidité incroyable, puis il continua d'avancer jusqu'au ring. Les deux gardiens se fixèrent, stupéfaits. La petite foule de spectateurs remarquèrent, eux aussi, la rapidité du prisonnier. En dépit de cet événement, aucun d'entre eux ne donnait cher de la vie du soldat. David monta sur le ring, il s'étira calmement en souriant à son adversaire. Ling CHOUNG marcha d'un pas sûr et rapide avec un soupçon d'énervement face à son sourire. Il monta rapidement sur le ring sans quitter des yeux David, puis se dressa devant lui en se mettant en garde :

— Je vais te casser en deux, lui dit Ling CHOUNG en Anglais.

Cela fit rire David. Il fit un demi-pas en arrière en mettant sa main droite ouverte au niveau de ses cuisses et son poing gauche au plexus. C'était la garde du vieux Maître Chinois avec lequel il était enfermé. Otsu sourit de contentement, elle était sûre de voir un combat passionnant. Ling CHOUNG jaugea son adversaire. Comme il ne voulait manifestement pas prendre l'initiative de l'attaque, le combattant Japonais s'avança en donnant un direct du droit au visage, un direct du gauche au plexus, un crochet droit à la tempe, puis un Mae-Gueri au visage. David esquaiva chaque coup à une vitesse incroyable, avec chaque fois un quart de seconde d'avance. Il se retrouva derrière Ling CHOUNG, comme pour le narguer. Puis, poussivement, David s'accroupit en *Seisa et ferma les yeux devant le monstre de muscles. Le guerrier stupéfait entra dans une colère noire, jamais un combattant ne lui avait fait ça ! Sans réfléchir, il envoya un coup de pied latéral (Mawashi-Guéri) d'une puissance inouïe au visage de David. Avec une rapidité toujours aussi extraordinaire, il esquaiva à nouveau en redressant son buste, en ouvrant les yeux, il glissa ensuite sur ses genoux pour s'écarter du côté gauche de sorte à se retrouver face au coup de pied de son adversaire et frappa d'un coup de poing direct du droit avec le majeur crocheté, dans la trajectoire du pied. À l'impact, cela fit un fort bruit claquant avec un mélange de bois cassé. Le majeur crocheté de David s'enfonça à un doigt au-dessus du gros doigt de pied du Japonais. Presque en même temps, il prit le pied de Ling CHOUNG par le talon avec son autre main et le tira vivement. Le dragon noir s'écroula en arrière de tout son long, puis ne bougea plus. David se remit dans sa position initiale et referma les yeux. Les spectateurs, les prisonniers, restèrent figés, sidérés ! Le temps d'une inspiration, le soldat PIERSON se releva, puis se dirigea à sa cage. Otsu cria, furieuse, à ses subordonnés d'aller voir si Ling CHOUNG était mort ou vivant. Le Chinois, chargé de s'en

*Seisa : Posture assise sur les pieds, accroupit sur les genoux écarté au sol.

occuper se jeta sur lui. Sans le toucher, il constata de suite qu'il respirait avec difficulté, toutefois il était bien vivant. Il était a priori paralysé, en tout cas il ne pouvait plus bouger.

— *J'avais eu du mal à croire ce que j'avais vu ! Il était manifestement très fort... Je me suis toujours demandé comment il faisait pour être aussi rapide. En tout cas, ce jour-là, tous les dragons noirs étaient fous furieux, surtout Otsu. Elle voulait faire tuer David. Contre toute attente et sans comprendre pourquoi, elle avait changé d'avis et avait tué elle-même son meilleur combattant avec le Katana d'Ayato, tout en pleurant à chaudes larmes. J'ai toujours eu du mal à comprendre les femmes ! Elle, je crois qu'elle était vraiment dingue ! Cela avait duré cinq jours pour le soldat PIERSON, des combats incroyables durant lesquels sa technique s'était améliorée de jour en jour. Chaque fois, les dragons noirs avaient achevé eux-mêmes les perdant, car il refusait de le faire. Pour le punir, ils ne lui donnaient pas à manger. Au bout de quelque temps, ils ont enfin compris qu'ils devaient le faire combattre contre moi. Pff, j'étais persuadé de cette décision avec un tel comportement ! Je dois avouer, en dépit de toutes mes victoires, qu'une certaine appréhension m'avait envahi à l'époque. Non que je doute de moi, mais il était très fort en ce temps-là, et j'étais blessé. Et puis il m'avait sauvé la vie sur cette île, alors si j'étais sorti vainqueur contre lui, franchement, je ne suis pas sûr du tout si j'aurais pu le tuer ! En fait, je sais que non, je n'aurais pas pu... Fort heureusement, notre combat n'a jamais eu lieu. David avait réussi à s'enfuir, ce jour-là. Au moment où un dragon noir l'avait sorti de sa cage, il l'avait mis KO d'un seul coup de coude, avait pris son arme, tiré plusieurs balles pour faire diversion, puis il avait disparu dans la cambrousse en courant et virevoltant à une vitesse toujours aussi étonnante. Otsu m'avait dit, plus tard, qu'il avait été tué. Certes, s'enfuir de cette île est du domaine de l'impossible, pourtant, en connaissant le personnage il y avait de quoi douter, en plus je n'ai jamais vu sa dépouille...*

*

Éric se souvint du fax dans le téléfax. Au même instant, un deuxième fax mit en marche la machine. Avant même la sortie de la feuille, il prit le premier fax et le regarda.

Ne vous inquiétez pas, je vous envoie sa photo dans l'heure. J'ai juste quelques petits soucis pour la retrouver.

Bien cordialement,

Un dragon noir, pour un autre dragon noir !

Il regarda le numéro d'envoi, pour savoir d'où était partie la missive. Quelle ne fut pas sa stupéfaction quand il reconnut son numéro de fax ! Il vérifia à nouveau... Aucun doute, le fax qu'il venait de recevoir et tint dans la main avait été envoyé de son fax !

— Merde ! C'est impossible... Comment il a fait ce con ?

Instinctivement, il prit la deuxième feuille dans le bac du Téléfax, il la retourna. Ses yeux s'écarquillèrent, puis son visage devint blafard.

— Merde... Bredouilla-t-il en retournant s'asseoir sur son bureau, abattu. « *Il n'est pas mort ! C'est bien lui, alors... qui a sauvé cette gamine... Mais... Pourquoi lui ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi cette gamine ?* ».

20

Passion des corps

La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve, et vous aurez vécu si vous avez aimé.

Alfred de Musset.

Paris, 36, Quai des Orfèvres, 19 Heures 30,

Serge installé dans le bureau du Divisionnaire de la brigade criminelle, relisait encore une fois attentivement tous les rapports balistiques et autres rapports sur la fusillade et sur les autopsies. Tout le ramenait au meurtre des parents de Cécilia et au vol dans la maison du Ministre de la défense. Pourquoi un commando ayant eu ce qu'il voulait, avait pris autant de risque pour faire tuer une gamine ? Pourquoi, pendant tout l'après midi passé à rechercher avec l'aide des inspecteurs les deux meurtriers identifiés, il n'y avait aucune trace d'eux ? Pourquoi Jean-Luc avait-il dit, qu'ils ne les retrouveraient pas ? Et surtout, pourquoi le Ministre de la défense n'avait pas parlé de ces quatre mallettes volées ? Que pouvait-il bien y avoir dans ces mallettes ? Il y avait beaucoup trop de questions sans réponses pour Serge, cela le gênait au plus haut point. Cette affaire était une bombe nucléaire prête à péter. Jean-Luc essayait de faire en sorte de ne pas allumer la mèche en faisant corroborer les dires de la petite Cécilia avec ceux du Ministre, mais lui, cela le mettait hors de lui de ne pas inquiéter un homme ayant certainement commandité la mort des parents de cette petite et peut-être même commandité cette attaque en plein cœur de Paris, sous prétexte que c'est le Ministre de la défense. Serge cherchait ni plus ni moins la faille ou l'alternative pour mettre cet homme du gouvernement au même rang que tous les autres, notamment pour le mettre en cause. Malheureusement, il ne trouvait pas cette fameuse faille. « *C'est dingue ! Ce mec sauve Cécilia sous nos yeux, dans des circonstances plus qu'étrange, il la ramène et pour finir il nous dicte ce qu'il faut faire pour la protéger. Pff, être à la criminelle pour fermer les yeux, ça commence à me souler grave ! Si on ne retrouve pas les types qui ont tué ses parents, en fait, il préconise ni plus, ni moins*

*de fermer les yeux sur l'éventuel commanditaire de cette tuerie, d'autant que l'on a de bonnes raisons de le suspecter vu ce qu'il nous cache. » Serge réfléchit quelques secondes, puis revint sur sa déduction. « Finalement, je suis sûr qu'il s'en sortirait cette ordure ! Ce serait sa voix contre celle d'un homme au passé plutôt louche ayant changé d'identité, qui en plus a vu la scène en rêve, et contre celle d'une gamine de cinq ans ; C'est pour le moins tiré par les cheveux et trop maigre pour l'ébranler. Je crois qu'il réfléchit beaucoup plus vite que moi ce Jean-Luc ou alors il connaît bien les hommes politiques. Je crois qu'on n'a pas le choix. Le mieux est de faire comme il a dit, nous verrons bien comment cela va évoluer. » Soudain, en entendant passer un avion, une idée à laquelle il n'avait pas pensé lui surgit à l'esprit. « Sapristi ! Comme des idiots nous n'avons même pas vérifié auprès des aéroports si nos clients avaient pris l'avion. » Serge nota en gros sur son calepin, la première chose à faire pour sa troisième journée au sein de la brigade criminelle : *Appeler tous les aéroports de France, pour vérifier si Sylvain LARBALO et Fabien SKULSKY ont pris l'avion dans les trois jours. Si oui, voir de près tous les autres passagers.**

Dans son bureau, Sophie, elle, observait Cécilia. Le centre, devant l'accueillir, ne pouvait libérer une chambre que dans deux jours. Elle se demandait où elle allait la faire dormir. L'amener chez elle ou chez quelqu'un d'autre de la brigade était trop risqué, vu le déploiement de force du groupe commando ayant voulu la tuer. Il y avait, certes, la place ici, cependant il fallait une femme pour veiller sur cette petite. Normalement, l'inspecteur SAUDOIS était de garde pour la nuit avec l'inspecteur MORLON, or, dans la tête du commissaire avait germé une petite idée farfelue ! À la place des deux inspecteurs, elle prévoyait de rester avec Serge pour protéger Cécilia. Ils mangeraient tous les trois une bonne pizza, ou bien un autre plat livré à domicile, puis elle lui ferait un petit lit douillet dans une cellule pour la garder en sécurité. Elle passerait ensuite la nuit avec Serge dans des lits prévus dans une pièce à côté, notamment pour les personnes de garde pendant la nuit. Toutefois, il allait falloir le convaincre, et cela n'était point gagné ! Sophie ne se souciait pas des énormes risques qu'elle prenait avec cet homme. Agissant d'instinct, elle n'en prenait pas conscience. De toute façon, sans son supérieur, elle avait tous les pouvoirs, et elle comptait bien en profiter... Et puis, une histoire de sexe ne pouvait certainement pas nuire à sa carrière, ni lui coûter sa place. Elle en avait déjà vu d'autres, des histoires de sexe avec ses subalternes, cela c'était su, malgré tout aucun rapport n'avait vu le jour. Il commençait à se faire tard, il lui fallait prendre une décision au plus vite. En outre, l'inspecteur JOIGNÉ, avec lequel Cécilia jouait depuis le début d'après-midi, se préparait à partir. En plus, la petite devait certainement commencer à avoir faim. Sophie se leva, bien décidée à convaincre Serge. Au même instant, la sonnerie du téléphone retentit dans le bureau où se trouvait le capitaine. Quand elle le vit prendre le combiné du téléphone, cela l'arrêta net. Les bureaux étant parfaitement insonorisés, elle ne put savoir à qui il parlait. Elle l'observa furtivement et essaya de le deviner par son expression. Serge fronça les sourcils, fit de grands mouvements avec sa main droite, puis regarda Sophie l'air très soucieux. Elle riva ses yeux à son tour, tout en le questionnant du regard, afin de savoir qui il pouvait bien avoir au bout du fil. Puis il lui fit signe de venir la rejoindre. Elle ne se fit pas prier. Rapide comme une gazelle, elle sortit de son bureau, traversa le couloir et entra dans son deuxième pseudo bureau :

— Non, vous dites n'importe quoi, Monsieur JOURDAN, nous n'avons rien dit, s'écria Serge tout en regardant Sophie, qui lui fit signe de mettre le haut parleur.

Il s'exécuta instantanément :

— ... Deux hélicoptères noirs, certainement des commandos des forces spéciales sont venus déposer des hommes cagoulés chez moi. Et pourquoi ces hommes ont truffé ma maison de plastique ? Ils sont après moi et ma famille maintenant, pour nous tuer, alors si ce n'est pas vous qui m'avez balancé, dites moi qui ça peut bien être ?

— J'ai eu moi-même le ministre après votre départ, Monsieur JOURDAN, je vous jure que je n'ai rien dit, s'écria Sophie en s'approchant du téléphone. S'il y a eu une fuite, cela ne vient pas de la criminelle, je vous le garantis.

— Je crois en votre sincérité Commissaire, mais ça me fait une belle jambe ! Parce que j'ai bel et bien des tueurs aux fesses, en plus, je ne suis pas le seul en danger cette fois. Ils en ont aussi après ma famille, et je suis sûr qu'ils vont tout faire pour enlever ou tuer Cécilia. S'il y a une chose à laquelle je suis sûr, c'est qu'il y a forcément eu une fuite dans votre service, parce que je ne vois pas comment ils auraient pu me retrouver autrement, et surtout si vite.

Sophie et Serge se fixèrent sans mot dire. En même temps, ils regardèrent en direction des inspecteurs. Effectivement, il n'y avait que dans leurs bureaux et à l'accueil où le nom de Jean-Luc avait été prononcé. S'il avait été vu dehors, sans son nom ils n'auraient pu retrouver aussi vite sa trace.

— Vous restez muet ?

— Écoutez, Monsieur JOURDAN, il y a forcément une autre explication. Vous êtes certain qu'ils en avaient après vous ces hommes ?

— Vous vous moquez de moi Commissaire ? J'ai fait partie d'une section de commandos, j'ai même été leur leader, et vous me prenez à la légère ! Oui, et ce ne sont pas des plaisantins, ils avaient du matos de l'armée. Vous savez quoi, maintenant la guerre est déclarée... Dans tous les cas, il faut absolument que vous sachiez qui est la taupe dans votre service pour le faire parler. Après, nous verrons bien quelle stratégie nous devons adopter.

— Pas de souci, nous ferons ça, répondit Serge. C'est peut-être un bien grand mot, que de leur déclarer la guerre ! Qu'allez vous faire ?

— Je viens chercher Cécilia, elle sera plus en sécurité avec moi.

— Quoi, s'écrièrent ensemble Serge et Sophie ! N'y pensez même pas, continua Sophie...

Jean-Luc reprit la parole sans leur laisser le temps d'argumenter :

— Écoutez, là où vous êtes, même si c'est la criminelle, Cécilia est en danger, parce que rien n'arrêtera les dragons noirs. Non seulement ils réussiront à la tuer, mais en plus ils vont vous massacrer et vous allez avoir beaucoup de casse. Alors faites-moi confiance, laissez-moi l'emmener, après vous ferez un communiqué à la presse pour dire qu'un homme armé vous l'a enlevé. Comme ça, Cécilia ne risquera rien, et vous, vous éviterez la casse.

Sophie se mit en colère :

— Bon sang, vous croyez qu'elle sera plus en sécurité avec vous, mais vous êtes cinglé mon pauvre Monsieur ! Dit-elle en levant la voix d'un ton.

Serge mit sa main sur le micro du téléphone en plein milieu de sa phrase, afin que Jean-Luc n'entende pas la fin de sa phrase et sa conversation avec Sophie.

— Mais que fais-tu ?

— Il a l'air sérieux, j'ai l'impression ! S'exclama Serge en fixant Sophie, qui s'énervait un peu trop à son goût. Que fait-on ?

— Allo, vous êtes là ?

— Pourquoi m'as-tu coupé en pleine conversation ? Je déteste ça, Serge, le fixa-t-elle furibonde. De toute façon, il est hors de question qu'il la reprenne. Je vais rester moi-même pour veiller sur elle ce soir et demain soir. Tu veux bien rester avec moi et Cécilia ce soir ? Fini-elle en baissant sa voix d'un ton.

— Ce gars-là n'a pas pour habitude de dire des paroles en l'air, tu es sûre de toi Sophie ?

— Non, non, et non, nous ne la lui laisserons pas. Je n'ai jamais vu, ni jamais entendu à ce jour, qu'un groupe commando ait attaqué le 36, Quai des Orfèvres en plein cœur de Paris. Alors ce n'est pas aujourd'hui que ça va commencer. Quand bien même, nous avons une caserne de l'armée avec des hommes surentraînés et armés jusqu'aux dents à 500 mètres d'ici, je vais les prévenir, comme ça le problème sera résolu. Si nous avons des soucis, ils seront là en moins de cinq minutes. Avec l'arsenal que nous avons ici, nous avons de quoi tenir largement plus de cinq minutes.

— Très bien. Alors je lui dis non. Nous en parlerons après, pour ce soir, répondit-il avec un sourire malicieux. Monsieur JOURDAN... Allo, vous êtes là ? Zut, il a raccroché.

— Son numéro s'est affiché ?

— Oui.

— Rappelle le. Il doit rester chez lui et il faut qu'il aille voir le commissariat le plus proche de chez lui, afin de les avertir de cette tentative d'attentat.

Il composa le numéro. Au bout de quelques secondes son répondeur se déclencha automatiquement sans avoir de tonalité d'appel.

— Il a coupé son téléphone.

— Oui, j'ai entendu. Bon, je crois qu'on a encore fort à faire. D'abord, il faut trouver son adresse sur Internet, ensuite appeler le commissariat de la ville la plus proche de chez lui et les prévenir de ce qui se passe. Tu t'en occupes ? Moi, je vais demander à Cécilia ce qu'elle veut manger, et je vais appeler l'armée.

— Pas de soucis, je regarde ça, et je les appelle. Je vais aussi appeler ma femme, je reste avec toi ce soir, si tu veux bien de moi ? Demanda Serge avec un sourire satisfait.

— Oui, oui, et oui, gloussa-t-elle de bonheur avec son magnifique sourire ! Elle sortit de son bureau en se dandinant de joie... J'adore quand mes plans se déroulent sans accros, dit-elle tout en souriant intérieurement.

— Comment, Sophie ? Vous m'avez parlé, demanda l'inspecteur MORLON.

— Oui ! Heu... Non, je parlais toute seule. Ah, tiens, justement, il faut que je vous dise deux mots à toi et à François.

— Oui, tu veux nous parler Sophie, s'écria François SAUDOIS deux bureaux plus loin.

Elle attendit qu'ils s'approchent pour reprendre la parole.

— Je voulais vous parler à propos de la garde de ce soir. Vous pouvez rentrer chez vous, je reste avec le capitaine pour veiller sur Cécilia. Une femme doit veiller sur elle et avec

Serge nous avons encore beaucoup de travail de recherche à faire sur Internet, et nous devons aussi relire encore tous les rapports.

— Ok, mais ça va décaler nos gardes, moi ça ne m'arrange pas vraiment, protesta François.

— Mais non, ne t'inquiète pas, je vous donne votre nuit et celle de demain, elles vous seront payées et vous n'aurez pas à les rattraper.

— Vraiment ? Questionna l'inspecteur MORLON.

— Oui. J'ai autre chose à vous demander. Vous êtes deux de ceux en qui j'ai toute confiance dans cette brigade. Je tiens à vous en parler à vous, car a priori il y aurait une taupe chez nous...

Sophie fit exprès un arrêt, afin d'observer leur réaction. En réalité, elle n'avait confiance en personne, à part peut-être en Serge FARLET. Certes, elle ne le connaissait que depuis peu, toutefois ce « *si peu* » avait été fort riche en confidences, et personne avant lui ne s'était confié comme il l'avait fait, à part les membres de sa famille.

— Une taupe... À la crime... Tu délires ! Répliqua François.

— Malheureusement non. Auriez-vous remarqué un comportement anormal, chez l'un de vos collègues ?

— Attends, je n'y crois pas ! Tu doutes d'un de tes hommes et tu ne portes aucun soupçon sur le nouveau venu, rétorqua François en montrant Serge de la tête.

— Si je l'ai intégré dans l'enquête, c'est que j'ai une totale confiance en lui. En réalité, plusieurs événements m'avait déjà mis la puce à l'oreille sur le fait qu'il existait une taupe dans notre service, bien avant la venue du Capitaine FARLET. Je n'ai jamais cherché à savoir, parce que cela n'avait pas lieu d'être jusqu'à aujourd'hui, or maintenant il n'y a aucun doute. En outre cela est de la plus haute importance, parce que nous sommes peut-être tous en danger.

— Merde... Alors l'embuscade hier, ils étaient au courant de notre trajet ?

— Oui, très certainement. Et bien d'autres petits détails... Alors, auriez-vous remarqué quelque chose de la part d'un de vos collègues ?

Ils firent un geste négatif de la tête en faisant la moue, tout en ayant l'air de réfléchir. Flavien MORLON prit la parole :

— Nous allons être plus vigilants. As-tu vérifié nos lignes téléphoniques ? Peut-être que nous pourrions le trouver en vérifiant les numéros d'appels.

— Oui, tu as complètement raison Flavien. Je vais m'y atteler dès ce soir. Surtout n'en parlez pas aux autres, afin de ne pas éveiller les soupçons, parce que nous avons affaire à des tueurs d'une grande efficacité, alors pas de connerie, ok ?

— Ok, répondirent-ils.

— Allez, passez une bonne soirée.

— Demain, nous venons en horaire normal où tu n'as pas besoin de nous ?

— Vous pourriez venir l'après midi ? Je vais avoir besoin de tout le monde, et je voudrais que vous surveilliez avec discrétion les faits et gestes de vos collègues.

Les deux inspecteurs, dignes de confiance, répondirent affirmativement, ne pouvant pas refuser à leur joli supérieur. Ils firent un signe à Serge en partant pour le saluer, et prirent congé. Sophie demanda à Cécilia ce qu'elle aimerait manger, elles optèrent pour une pizza et une bonne glace, avec du coca-cola comme boisson. Elles avaient choisi chacune la

garniture de leur pizza et leur parfum de glace, mais pas Serge. Sophie retourna dans son bureau, elle se tint sur le seuil de la porte en la tenant avec sa main :

— Dis, nous avons choisi de prendre des pizzas et une glace, ça te convient ?

— Oui, c'est très bien, mais pas de glace pour moi.

— As-tu une préférence pour la pizza ?

— Non, pas spécialement. Mais tu peux me prendre une bolognaise, ils la font tous.

— C'est comme si c'était fait.

Elle allait refermer la porte, quand elle se ravisa :

— Oh, j'allais oublier, tu veux une grande ou une moyenne ?

— Une moyenne c'est très bien. Merci Sophie. Tu les fais livrer ?

— Oui. Au fait, tu crois que JOURDAN va venir ?

— Oh oui, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. C'est le genre de gars qui va au bout de ses actions. Il regarda l'heure sur l'écran de l'ordinateur, devant lui, puis continua : Il est arrivé chez lui vers 19 heures, je pense, il a dû repartir presque aussitôt. Donc, il devrait être là entre 22 heures et 23 heures.

— Ah bon ! Moi, j'avais l'impression qu'il bluffait. Tu crois qu'il pourrait user de ses capacités et être violent envers nous, pour reprendre Cécilia ?

Serge hésita avant de répondre. En réalité il avait une dette envers lui, il avait maintenant aussi une très grande confiance en lui en dépit de cette petite jalousie lui chauffant le sang à cause de sa supériorité naturelle. Dans sa tête, mûrissait l'envie de lui laisser reprendre Cécilia. Avec lui, il était sûr de la savoir en sécurité, et puis il avait encore raison, avec cette option il serait certain de ne pas voir débarquer les dragons noirs à l'improviste.

— Hou, là, là, tu me fais peur, là, Serge !

— Non, ne t'inquiète pas, il repartira chez lui quand il la saura en sécurité avec nous. Je connais bien les gens en général, lui il n'est pas violent, quand on ne l'embête pas, sourit-il.

— M'ouais, ce sourire, ça veut dire qu'il ne vaut mieux pas lui résister ?

— Il faut être psychologue, c'est tout. Nous devons simplement lui faire comprendre sans s'énerver, qu'ici elle est en sécurité, et tout ira bien, je pense.

— Tu penses, mais tu n'en es pas certain ! Bon, bref, ce n'est pas grave, nous verrons bien quand il sera là. Je vais commander les pizzas et appeler l'armée...

— Ce n'est toujours pas fait ! s'exclama-t-il avec ironie.

Elle gloussa en plissant ses jolis yeux heureux. Une fois revenue à son bureau, elle passa ses appels. Pendant ce temps, Serge appela le commissariat de Lons-le-Saunier. Il avait trouvé l'adresse de Jean-Luc JOURDAN sur l'annuaire Internet, comme prévu. Il comptait leur donner et les prévenir de la tentative d'attentat dans la maison de Jean-Luc JOURDAN, or ils avaient déjà été prévenus par Madame JOURDAN, sa femme, Avocate à la cour. Deux véhicules étaient en route, afin de mettre éventuellement une cellule de crise en place et résoudre le problème. Tout le gratin politique de la région avait été prévenu, pour se rendre sur place, même le commissaire TEE. Le Lieutenant répondant à Serge, était surpris que la brigade criminelle de Paris soit aussi au courant. Toutefois, d'après ses renseignements, il n'avait pas l'air d'être conscient du danger encouru à débarquer à l'improviste sans précaution dans la maison des JOURDAN. Serge lui demanda le numéro

de portable de son Commissaire. Il lui donna sans discuter. Il l'appela directement et fit signe en même temps à Sophie avec de grands gestes. Elle accourut...

— Oui ? Tu ne peux plus te passer de moi, s'exclama-t-elle essoufflée en riant.

— Oui allo ? (...) Commissaire TEE ?

Serge mit à nouveau le haut parleur :

— Moi-même. À qui ai-je l'honneur ? Bonsoir, commissaire, je suis le capitaine Serge FARLET, de la brigade criminelle de Paris, je vous passe le commissaire Sophie DUVALOT.

Serge mit sa main sur le micro du téléphone :

— Apparemment ils ne sont pas au fait de la dangerosité des personnes vers lesquelles ils vont. Je me suis permis d'appeler le commissaire de Lons-Le-Saunier de ta part.

— Tu as bien fait. C'est bon, je m'en occupe, merci.

Il enleva sa main :

— Oui, allo, commissaire TEE, je suis le commissaire DUVALOT, de la brigade criminelle de Paris.

— Bonsoir, commissaire, quel honneur ! J'ai beaucoup entendu parler de vous...

— J'en suis flattée, malheureusement, l'heure n'est pas aux galanteries. Vous devez absolument arrêter votre progression vers la maison des JOURDAN, notamment pour prendre toutes les précautions adéquates et peut-être même demander des renforts, parce qu'apparemment les hommes étant là-bas sont des tueurs de catégorie 1...

— QUOI ! Mais ce n'est pas ce que nous a dit l'avocate.

— Que vous a-t-elle dit ? Vous avez arrêté vos véhicules ?

— STOP, cria-t-il à son chauffeur !

La voiture s'arrêta net, dans un crissement de pneus, le camion derrière pila à son tour.

— Elle m'a dit que des terroristes voulaient faire sauter sa maison, et elle ne savait pas pourquoi.

— Effectivement, je confirme. Toutefois, nous avons tout lieu de croire que les mercenaires voulant faire sauter la maison des JOURDAN sont les mêmes ayant tenté d'assassiner la petite Cécilia et tué quatre innocents en plein cœur de Paris hier matin.

— QUOI ! Mais c'est quoi cette histoire de fous ? Quel rapport il y a entre eux et cette gamine ?

— C'est Monsieur JOURDAN, il a sauvé et enlevé la petite Cécilia dans la fusillade afin de la protéger. Alors je n'ai pas besoin de vous expliquer les précautions à prendre face à de tels tueurs.

— Nom de nom ! Hé bien, heureusement que vous m'avez appelé commissaire DUVALOT. Vous me permettrez de vous inviter à dîner un de ces jours, pour vous remercier ?

— Merci de cette délicate attention commissaire TEE, cependant je suis désolé, je suis déjà en fort bonne compagnie ici... Bon je dois vous laisser, vous avez, je pense, des responsabilités importantes à prendre afin d'appréhender ces dangereux malfaiteurs. Faites attention à vous commissaire et prévenez-moi s'il vous plaît, dès que vous aurez sécurisé les lieux, et j'espère capturer ces tueurs.

— Sans faute. Je vais demander l'appui de l'armée et des brigades de gendarmerie des environs. J'ai le Procureur avec moi, et le Préfet, alors on va faire ça dans les règles de l'art. Encore merci, commissaire DUVALOT. Ils vous transmettent leur respect...

— Transmettez leur aussi, commissaire. Au revoir, et surtout soyez prudent.

— Au revoir commissaire.

Serge reposa le combiné téléphonique sur son socle. Sophie s'assit sur le bureau en soufflant, exténuée par les événements s'enchaînant d'une façon inattendue.

— J'en ai déjà vu beaucoup des affaires, mais comme celle-là, jamais. Je crois que ce provincial va faire parler de lui comme un cataclysme dévaste un pays !

Serge explosa de rire... Son expression abattue, alliée à l'expression employée le subjuguait. Sans savoir pourquoi, elle se laissa contaminer et éclata de rire à son tour...

Cécilia jouait encore sur l'ordinateur. Elle entendit leur rire grâce à la porte entrouverte, Sophie ne l'avait pas fermé. Elle détourna la tête de son écran pour les regarder, cela la fit sourire. Ils riaient de bon cœur, comme deux enfants, sans pouvoir s'arrêter. Elle repensa aux histoires que son papa racontait à sa maman et qui la faisaient tant rire. Une vague de nostalgie l'envahit, puis, inexorablement la submergea aussi rapidement qu'une vague ensevelit la plage. Elle s'effondra sur le clavier de l'ordinateur. Son petit corps sanglota de la tête au pied, quand soudain, plusieurs bips étranges dans l'ordinateur, l'interpellèrent. Tout en étant secouée de spasmes sur sa chaise, elle releva sa petite bouille ruisselante de tristesse. L'horreur atteignit son comble, ce qu'elle vit sur l'écran la paralysa, elle réussit juste à lancer un cri de profond désarroi. Elle tomba ensuite de sa chaise, s'évanouissant sur le sol.

Sophie, enchantée de leur rire complice, n'avait pu résister à l'envie de déposer un baiser sur les lèvres de Serge. D'abord surpris, Serge l'avait fixé, puis ils s'étaient tendrement enlacés, s'embrassant langoureusement avec passion, quand ils entendirent le cri de Cécilia. Serge défit l'étreinte le premier, non sans regret. Car la panique – causée par ce cri lui ayant remué l'estomac – était plus forte. Il obligea Sophie, assise sur ses genoux, à se lever. Il se leva à son tour de sa chaise. Instantanément ils virent Cécilia allongée sur le sol. Serge accourut près d'elle. Il s'agenouilla devant elle, sentit son pouls, puis sa respiration, et regarda si elle saignait d'un quelconque endroit.

— C'est bon, elle est juste évanouie, mais je me demande bien ce qui lui est arrivé, dit-il en regardant Sophie qui mirait l'ordinateur.

— Tu as vu ça ? Dit-elle en montrant l'écran du doigt. Comment ces deux photos ont atterri dans son ordinateur, à ton avis ?

— Je comprends maintenant, pourquoi elle s'est évanouie. Pauvre gamine, elle n'avait pas besoin de ça, dit-il en lui caressant les cheveux.

Serge prit Cécilia dans ses bras, la porta jusqu'à l'entée du bureau et la posa sur un fauteuil installé devant. Il se redressa, se dirigea près de Sophie. Il prit place sur la chaise devant l'ordinateur, cliqua plusieurs fois sur la souris :

— Hé bien, je croyais que tu avais toute ta confiance envers tes inspecteurs ! Celui-là apparemment il a piraté presque toutes mes données.

— Ce n'est pas possible ! Il a peut-être pris les photos dans le fichier, comme nous ? Peut-être même qu'il a fait la recherche avec Cécilia...

Serge fit une grimace ironique tout en secouant la tête de gauche à droite.

— Rien qu'à voir la réaction de Cécilia, cela m'étonnerait beaucoup, continua-t-il à grimacer. Et puis ce sont bien mes fichiers qu'il a, montra-t-il du doigt sur l'écran. Ton gars les a piratés ni plus, ni moins. Il est sacrément fort ton bonhomme. Ce n'est pas donné à tout le monde de craquer des codes secrets. En tout cas, maintenant nous savons d'où vient la fuite. Il ne nous reste plus qu'à savoir qui il renseigne.

Sophie abasourdie s'assit sur une chaise d'un bureau voisin.

— Tu as l'air abattue ! Étais-tu proche de lui ?

— Quelle question, bien sûr ! Je suis proche de chacun d'eux, mais lui, je n'arrive pas à y croire. C'est quand même étrange qu'il ait laissé son ordinateur allumé pour Cécilia, avec toutes ces données susceptibles d'être vues. Il y a forcément une explication...

— Oui, c'est vrai, cela est étonnant. Cependant, il ne savait pas que nous allions rester ce soir. Peut-être avait-il dit à l'un des deux inspecteurs de garde, d'éteindre son ordinateur. Ils ne t'ont rien dit ?

— Non.

— Si nous consultions ses mails ? Comment s'appelle-t-il ?

Elle hésita un instant, de peur de découvrir encore un peu plus d'éléments compromettant en sa défaveur.

— Oui, vas-y... Il s'appelle Sébastien JOIGNÉ. Dis-moi, tu as allumé sa webcam ?

Serge cliqua sur la souris dès son feu vert, afin de regarder les messages de l'inspecteur JOIGNÉ sur Outlook, puis, avant même qu'il ait ouvert le traitement de ses messages et Sophie fini sa deuxième phrase, l'ordinateur s'éteignit.

— Mais... C'est quoi ce truc de dingue !

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Mais rien ! Tu as bien vu, toi aussi le voyant rouge de la webcam ?

Tout en parlant, il ralluma l'ordinateur.

— Oui, c'est pour ça que je te l'ai demandé. Tu penses ce que je pense ?

Il tourna la tête en l'air pour la regarder, perplexe. Sa bouille, à cet instant, la fit craquer, elle ne put résister à l'embrasser à nouveau, sensuellement... Il se délecta de ses voluptueuses lèvres suaves, tout en caressant son joli visage, puis ses doux cheveux avec tendresse. Malgré cette délicieuse offrande charnelle, il eut un sursaut de professionnalisme et interrompit à nouveau l'amoureuse étreinte de Sophie :

— Tu te rends compte, cela voudrait dire qu'il nous observait et qu'il a éteint lui-même son ordinateur à distance. Il est vraiment balaise !

L'écran de l'ordinateur ouvrit la page au nom de l'inspecteur et demanda son code secret.

— Vous avez chacun votre code, ou...

Elle s'assit sur ses cuisses en mettant son bras autour de son cou, puis tapa un code sur le clavier avec sa main libre, or il fut refusé.

— Bon sang, ça ne marche pas ! Forcément, il ne pouvait laisser quiconque ouvrir son ordinateur. Bon, nous avons deux options alors.

— Ah oui, lesquels ?

— Soit faire comme si de rien n'était et le surveiller de près, mais vu qu'a priori il nous surveillait, du coup c'est un peu râpé ; Soit nous le cuisinons dès demain et nous mettons son ordinateur dans les mains d'un spécialiste afin d'en sortir toutes les informations. Ou

même mieux, nous le cuisinons dès qu'il ouvrira son ordinateur, comme ça nous n'aurons pas besoin de l'emmener à un spécialiste.

— Cela fait trois options, très chère, dit-il avec un grand sourire. J'ai peut-être une quatrième option, continua-t-il en regardant furtivement Cécilia du coin de l'œil.

— Ah oui ! Dis voir beau gosse, dit-elle en se balançant dans ses bras.

— Nous pourrions voir ça demain matin et passer plutôt notre temps à le rendre agréable, comme tu avais si bien commencé. D'ailleurs, je regrette de l'avoir interrompu, parce que c'était vraiment délicieux, lui répondit-il en caressant ses lèvres avec son pouce.

— Hum, tu sais parler aux femmes beau capitaine ! À mon avis, tu vas vite monter en grade, sourit-elle. Si nous prenions une douche ensemble ? continua-t-elle en prenant son pouce dans sa bouche. Elle le mordilla, le suçça ensuite sensuellement pour le convaincre.

— Hum, très tentant, jolie diablesse belle comme un ange, tu sais aussi parler aux hommes, mais moi je ne pourrais pas te faire monter en grade, sourit-il avec ironie. Par contre, je n'ai aucun rechange, ni affaires de toilette. Et puis il y a Cécilia !

— Tu sais que tes mots me font craquer, tu me définis comme personne n'a su le faire...

Elle l'embrassa langoureusement pour immortaliser ce pur moment de bonheur. Elle avait cette drôle d'impression de sentir une saveur éternelle, à chaque fois quelle caressait sa bouche contre la sienne et entremêlait sa langue à la sienne si douce et sensuelle. C'était comme si elle se rassasiait à une source qui la remplissait d'énergie et de bonheur, comme s'il pénétrait en elle au plus profond de son âme, de ses sens et de son corps par un simple baiser. Ce n'était que le troisième, pourtant elle savait déjà qu'aucun homme ne lui avait donné autant de sensation, mais aussi qu'aucun autre homme ne pourrait l'embrasser et l'enflammer au tréfonds de son être comme il le faisait. Soudain, le bruit d'une sirène retentit. Ni l'un ni l'autre n'eurent envie d'arrêter cette délicieuse étreinte amoureuse. Le son aigu s'arrêta quelques secondes, puis reprit. Sophie se fit souffrance pour défaire cet enlacement poétique si sensuel. Toute retournée, elle se demanda qui pouvait bien venir les déranger.

— Ça doit être le livreur de pizza, dit Serge tout aussi bouleversé.

— Ah oui... J'y vais, dit-elle en allant dans son bureau pour prendre son sac à main. Elle revint devant lui, puis lui demanda : Je suis pas trop dépeignée ?

— Non, tu es belle comme un cœur, répondit-il en déposant un baiser tout en douceur sur ses lèvres. Attends, je vais te donner de l'argent, je les prends pour moi.

Il se leva pour aller dans son pseudo bureau, toutefois Sophie était déjà dans le long couloir. Il prit quand même son portefeuille, bien décidé à payer. Il alla ensuite dans les toilettes, prit des serviettes en papier qu'il mouilla d'eau froide, puis revint près de Cécilia. Il s'agenouilla devant elle, délicatement il humidifia son visage pour la réveiller. Elle ouvrit doucement ses grands yeux bleus, et, l'air hagard, elle regarda tout autour d'elle. Elle se redressa, puis détourna la tête pour regarder par-dessus l'épaule de Serge si l'ordinateur était encore allumé. Le voyant éteint, elle se sentit rassurée. Serge lui sourit :

— Les pizzas sont arrivées, tu veux manger petite princesse ?

Elle secoua la tête en signe d'approbation et mit ses bras autour du coup de Serge. Il la porta pour l'installer dans le bureau qu'il empruntait, car il y avait une table et quatre chaises. Il ouvrit la porte quand Sophie arriva dans le couloir.

— Sapristi ! J'espère que Sophie a pensé à prendre des couverts en plastique, pensa-t-il en parlant tout seul.

— Voilà le dîner ! Elle posa les pizzas et les boissons sur la table. Super, elle est réveillée. Comment ça va ma puce, tu as faim ? Demanda Sophie en lui caressant les cheveux.

Cécilia lui fit un sourire crispé, en faisant un « *hum, hum* » qui en disait long sur sa santé morale.

— Après manger, tu pourras lui préparer son lit. Moi, je la doucherai et je la pouponnerai afin qu'elle passe une bonne nuit. Au fait, j'ai tout ce qu'il faut dans le vestiaire pour prendre une douche et en rechange. Notamment des dessous d'homme tout neuf, si tu veux.

— Oui, sans problème. Ok, très bien. Tu as pris du rosé et du champagne, c'est une bonne idée, mais ce n'est peut-être pas trop conseillé ce soir !

— Ce n'est pas moi, je connais bien le patron, il me l'offre parce qu'il sait que j'adore le champagne. Nous boirons bien une petite coupe avant et après la douche afin de décupler la saveur de nos délicieux baisers, dit-elle avec un sourire malicieux.

Serge sourit aussi tout en rivant ses jolis yeux bleus.

— Je ne sais pas si c'est bien raisonnable ! Cependant j'ai envie de passer une soirée inoubliable, alors nous ferons pétiller le bonheur d'être ensemble...

— Wahou, joliment dit. Tu dis souvent de belles phrases, serais-tu poète en plus ? Demanda Sophie en ouvrant les emballages des pizzas pour regarder laquelle était la sienne et les leurs.

Cécilia, elle, fixa la bouteille de coca-cola. Elle en avait fort envie, mais elle n'osa pas leur demander. Serge vit son regard.

— Oui, quand mon cœur est heureux ou ému, je peux dire et écrire de très belles phrases. Tu veux boire du coca-cola Cécilia ?

— Hum, hum, répondit-elle en secouant la tête vigoureusement et en écarquillant ses beaux et grands yeux bleus.

Serge ouvrit la bouteille, lui servit un verre, pendant que Sophie donna à chacun sa pizza. Elle se leva ensuite prestement :

— Je reviens, je vais chercher des couverts dans le vestiaire et je mets les glaces au frais.

— Cela a l'air d'être la caverne d'Ali Baba vos vestiaires, remarqua Serge. Sophie n'entendit pas, elle avait déjà passé la porte à double battant.

Cécilia prit son grand verre en carton avec ses deux mains, elle but une gorgée, s'arrêta pour réchauffer un peu sa bouche, car sa boisson semblait glacée. Sophie revint avec des couverts, trois vrais verres et trois assiettes pour un surcroît de confort.

— Tu m'as parlé ?

— Oui, tu n'as pas entendu ?

— Non.

— Je disais que vos vestiaires c'est la caverne d'Ali Baba.

— Ha, oui, sourit-elle ! C'est vrai qu'on emmagasine tout un tas de choses, et à force cela devient la caverne d'Ali Baba, comme tu dis...

Une chanson de Sarah MACLACHLANA se déclencha sur le téléphone portable de Serge, posé sur son bureau :

— Ah, ta femme qui t'appelle ?

— Non, c'est un sms, mais ça doit être elle. Excusez-moi, mesdemoiselles !

Sophie sourit avec ses jolies lèvres, mais aussi intérieurement. Décidément, cet homme était parfait, or il y avait un problème, et de taille, il était marié. Néanmoins, maintenant elle le savait aussi attiré par elle. Mais voudrait-il aller plus loin que le sexe avec elle, telle était la question ? Sophie ne se la posait pas, elle avait toujours ce qu'elle voulait, une rivale n'allait certainement pas lui mettre des bâtons dans les roues.

Serge regarda son message, Sophie, elle, le regarda avec passion tout en mangeant sa pizza. Le visage de Serge se ferma, il prit un air qu'elle n'avait pas encore vu, cela la troubla. Il lut plusieurs fois le message, aggravant encore son air perturbé et indécis en fronçant ses sourcils. Il la regarda à son tour, tout en s'interrogeant :

— Il y a un problème ?

— Heu... Non, non ... C'est ma femme... Elle veut absolument que je l'appelle. Tu m'excuses, je reviens.

Sophie le fixa d'une façon scrutatrice, il ne savait pas mentir, ça c'était sûr. Cependant, elle ne voulait pas le questionner et le mettre dans l'embarras, et surtout pas lui faire de crise de jalousie. Toutefois, si c'était un mensonge, quel était vraiment le contenu de son message ? Sa femme lui faisait peut-être une crise de jalousie et il ne voulait pas l'avouer devant elle, ou alors cela n'avait rien à voir avec sa femme. Mais quoi alors ? Elle le regarda partir du bureau, impuissante, avec une multitude de questions en tête.

— Ne tarde pas trop, qu'on mange ensemble...

Il secoua la tête en lui faisant un signe de la main, mais elle le sentit loin, très loin d'elle. Même, presque froid. Elle commença à douter de la fin de la soirée, elle avait pourtant si bien commencé.

— Elle est bonne ta pizza, ma puce ?

Cécilia dévorait littéralement sa pizza, la tenant avec ses deux mains, elle leva juste ses grands yeux et les cligna en mâchouillant la bouche pleine un « Hum » mélangé d'un « Oui ». Sophie rit à pleine dent de voir sa petite bouille entièrement investie sur sa nourriture. Avec ses manières craquantes, ses parents ne devaient pas s'ennuyer, se dit-elle.

— Et bien, tu fais plaisir à regarder manger, toi au moins. Tu as bien de la chance d'être une petite fille tu sais. Nous, les adultes, tu n'imagines pas comme nous nous compliquons la vie avec nos histoires d'amours.

La fillette releva à nouveau la tête, surprise, car elle avait cru comprendre que le premier gentil Monsieur s'étant occupé d'elle, avec lequel la femme devant elle avait rit comme une folle il y a quelques minutes, avait déjà une chérie. Cécilia essaya de se remémorer son prénom, mais elle ne s'en rappelait plus. De toute façon, ce n'était pas très important. Elle observa Sophie avec attention, elle sentit son agitation et son excitation. Tout ce qu'elle ne comprenait pas ! Cécilia se dit que ce n'était pas ses affaires, et puis elle avait une bonne pizza à finir, et une délicieuse glace à venir, alors... Au même instant, Serge traversa le couloir à pas rapide et entra ensuite dans le bureau, l'air toujours aussi anxieux.

— Est-ce que ça c'est bien passé ?

— Pff, elle est jalouse. Il faut dire que c'est la première fois depuis de très nombreuses années, que je ne rentre pas à la maison le soir.

Cécilia écouta parler le gentil Monsieur, elle eu confirmation qu'il avait bien une chérie. À ce moment-là elle ne comprit définitivement plus rien !

— Ah bon ! Tu ne fais jamais de garde la nuit ?

— Non. Je travaille exclusivement la journée, la nuit, c'est un collègue adjudant-chef qui y est abonné.

— Ah d'accord, je comprends mieux ton air soucieux. Tu veux rentrer ?

— Non, ne t'inquiète pas, ça va aller. Même si je pense que la nuit va être calme, il faut veiller sur ce petit bout de chou. Dis donc, elle a déjà dévoré toute sa pizza ! S'exclama-t-il en lui caressant les cheveux. Bon, je vais pouvoir enfin manger. Merci de m'avoir attendu, Sophie, dit-il en se détendant et en prenant ses couverts.

Sophie fit de même.

— Dis-moi, pourquoi penses-tu que la nuit va être calme ?

Serge la fixa, l'air interrogateur, avec son air malicieux.

— Ne te méprends pas, je parlais des dragons noirs et de JOURDAN, précisa-t-elle en pouffant.

— Ah, je croyais que tu parlais d'autre chose, excuse-moi ! En réalité, je pense que ces soit-disant dragons noirs ne vont plus s'en prendre à Cécilia, parce que si ta taupe est de mèche avec eux, ils ont l'info de nos intentions et à mon avis ils vont se concentrer sur Jean-Luc JOURDAN, plutôt qu'elle. Et lui, justement, comme il est très intelligent il l'aura compris et comprendra son intérêt de ne pas aggraver le cas de Cécilia en l'enlevant à nouveau. D'autant plus qu'en faisant ça, il risque de la mettre plus en danger, qu'elle ne l'est déjà.

— Très bon jugement... Tu me sidères, parfois ! Comment sais-tu que JOIGNÉ a les infos de nos intentions ?

— Tu n'as pas vu sur l'ordinateur ? Parfois, seulement !

— Non, je n'ai pas tout regardé, rit-elle !

— Il a tous mes rapports, et même mon planning, ainsi que toutes mes notes persos.

— Super, dit-elle en faisant la moue avec sa bouche. Alors nous allons pouvoir faire la fête. Elle est encore chaude ta pizza ?

— Tout juste. Je suis presque certain que vous avez un four micro-ondes dans votre vestiaire ?

— Tout juste, rit-elle en se levant et en prenant son assiette ! Nous avons un coin cuisine à côté du vestiaire. Tu m'accompagnes, lui demanda-t-elle avec son sourire ravageur.

Il ne se fit pas prier. Il se leva à son tour tout et prit son assiette.

— Tu veux que l'on t'amène ta glace ma puce ? Demanda Sophie.

— Hum, dit-elle en secouant à nouveau vigoureusement sa petite tête de bas en haut.

Ses grands yeux bleus si jolis s'écarquillèrent d'envie à l'idée de cette délicieuse glace. Elle les adorait et celle-ci, en pot, c'était la première fois qu'elle allait la goûter. Ces parents ne lui en avaient jamais acheté, ils les disaient mauvaises pour ses dents, mais elle savait bien que ce n'était pas la vraie raison. En réalité, ils faisaient très attention à tous leurs achats, et elle ne leur en voulait pas. Cécilia mit ses petites mains sous son menton, accoudée sur la table. Elle passait, certes, un bon moment avec ces deux gentilles personnes, cependant les meilleurs moments resteront toujours les jours passés avec sa maman et son papa, même si elle n'avait pas tout ce qu'elle voulait. La nostalgie l'envahit à

nouveau. Elle sentit son petit thorax, échapper à son contrôle, commença à sangloter et fondit encore en larmes.

Sophie enfourna sa pizza la première dans le four micro-ondes, Serge l'avait posé sur une table.

— Il est sympa votre coin cuisine. C'est pratique le midi. Il faudra que j'en parle à mon supérieur hiérarchique pour ma brigade.

Sophie but littéralement ses mots et fixa avec envie sa bouche charnue si sensuelle. Serge ne mit guère de temps à s'en rendre compte. Il s'approcha d'abord d'elle tout en rivant ses jolis yeux bleus, caressa délicatement sa joue avec ses doigts :

— Tu es encore plus belle quand tu me regardes comme ça... Dit-il ému, avec une infinie douceur. Et... Tu es terriblement excitante...

Elle se colla dans ses bras, posa délicatement ses lèvres sur les siennes sans s'investir totalement à lui donner, les disjoignit, puis lui chuchota dans l'oreille :

— Je regrette de n'avoir pas mis une jupe aujourd'hui, j'aurais adoré me donner à toi, là, sur cette table...

Il caressa ses cheveux avec tendresse. Doucement, avec beaucoup de sensualité, il descendit une main sur ses superbes fesses, tandis qu'avec l'autre il caressait la base de son cou.

— Nous pourrions la tester tout à l'heure, j'adorerais te posséder partout où tu aimes être...

Elle frémit à ses mots, mais surtout sous ses caresses dont elle n'avait pas l'habitude. Les hommes, bien souvent, lui caressaient tout de suite les seins, puis allaient à l'essentiel. Lui, non, il prenait le temps de la regarder, de parcourir son corps et surtout de l'embrasser avec passion et d'une façon peu commune. Elle se plut à penser que cette passion était forcément nourrie par un fort sentiment et une forte attirance.

— Partout, vraiment, sourit-elle ! J'aime beaucoup d'endroits ici, tu sais... J'espère que tu es en forme, parce que ça en fait déjà trois ! La douche, ici, et le lit, et hum... J'aimerais bien la cellule aussi !

Il contempla son visage, son regard, puis il lui sourit. Il remonta ses deux mains, écarta les fins cheveux blonds de son front avec ses doigts et finit par l'embrasser tendrement et langoureusement sans vraiment s'investir complètement. Il défit son étreinte après quelques secondes et lui chuchota à l'oreille :

— Je te comblerai, belle diablesse au cœur d'ange.

Sans restriction, cette fois elle donna entièrement sa bouche à cet homme, qui la faisait non seulement vibrer, mais aussi frémir de plaisir par ses simples baisers. Inlassablement, la passion, l'amour, rayonna de cette savoureuse étreinte. L'un et l'autre se sentirent uniques dans cet enlacement sensuel, mais tellement semblable à tous ces amoureux. Pourtant, peu d'amoureux pouvaient se vanter d'avoir de telles vibrations, une telle passion et tant de complicité rien que par un baiser. Il fut interrompu par la sonnerie du four micro-onde.

— C'est fou, je passerais des heures à t'embrasser mon ange... Pourtant, il faut que nous arrêtons, parce que je ne vais pas pouvoir attendre sinon. Je suis en ébullition à l'intérieur, gloussa-t-elle.

— Oui, tu as raison, il ne vaut mieux pas laisser la petite trop longtemps seule. Moi aussi j'adore t'embrasser, c'est la première fois que je ressens autant d'attirance, de vibration et d'a... d'harmonie pour quelqu'un. Tu es fantastique, Madame la commissaire. Nous reprendrons après avoir mangé ?

Sophie retira sa pizza du four.

— Oh que oui. Plutôt deux fois qu'une même. Elle riva son regard avec un air ironique et rempli de tendresse : Et d'harmonie ! Il lui répondit par un sourire, sans mot dire. Tu mets ta pizza à réchauffer, je vais rejoindre Cécilia.

— Oui. Tu prends sa glace ?

— Ah oui, j'allais l'oublier !

Sophie prit la glace de Cécilia dans le petit congélateur juste à côté du four, et alla la rejoindre. Serge, le regard enflammé la regarda partir, elle s'arrêta quelques secondes avant d'ouvrir la porte, se retourna, lui sourit en voyant qu'il la regardait et elle lui envoya un baiser sur sa main. Il fit de même... Au moment où il se retrouva seul, Serge regarda son téléphone portable et pensa à sa femme. Elle ne l'avait pas appelé, lui non plus d'ailleurs ! *« C'est drôle, cela ne l'a pas embêté que je ne rentre pas ce soir, je l'ai même senti contente d'être seule, quand je l'ai appelé pour lui dire que je ne rentrais pas. »* Il essaya de se remémorer quand ils avaient fait l'amour pour la dernière fois. *« Pff, la dernière fois, c'était le premier janvier. Rien depuis ! Bon, c'est vrai qu'elle est ménopausée depuis mars, mais quand même, cela fait huit mois. Pourtant, avant nous faisons l'amour au minimum une fois par semaine, et là, depuis presque un an elle n'a plus envie. Peut-être a-t-elle un amant. Non, je dis des conneries, je dois arrêter de me trouver des excuses à ce que je vais faire ! Ai-je le droit de lui faire ça parce qu'elle n'a plus envie de faire l'amour ? Non, j'agis mal, je ne devrais pas faire ça, parce que malgré tout nous sommes mariés depuis trop longtemps et nous nous entendons encore à merveille. »* Il essaya de se souvenir s'il avait senti autant d'attirance pour sa femme au début de leur rencontre. Ils s'étaient connus au lycée, ils avaient d'abord été amis – car ils étaient dans la même classe – sans vraiment être attirés l'un par l'autre, puis au fil des années, n'ayant ni l'un, ni l'autre de petits amis, ils étaient devenus inséparables. *« C'est vrai que la première fois c'était bien, malgré tout. Certes, nous l'avons fait pour passer un cap, mais c'était ma première fois et c'était bien. Peut-être n'aurais-je pas dû, et j'aurais dû attendre de rencontrer Sophie... »* En réalité, il n'avait guère envie de s'interdire ce rapprochement amoureux et sexuel avec Sophie, que l'on ne ressent peut-être qu'une fois dans sa vie.

Sophie entra dans le bureau avec sa pizza dans une main et la glace dans l'autre.

— Oh, ma puce, qu'est-ce qui t'arrive ?

Elle posa sa pizza sur la table et présenta la glace à Cécilia en lui posant sur son assiette. Elle s'agenouilla près d'elle entourant ses épaules de son bras.

— Tu as encore un gros chagrin mon p'tit bout de chou. Je t'ai amené ta glace. Allez, ma puce, ne pleure plus.

Sophie prit une serviette en papier, tourna la chaise de Cécilia, releva sa petite bouille si triste et essuya ses joues toutes ruisselantes.

— Veux-tu me dire ce qui ne va pas ?

Elle renifla plusieurs fois en la fixant tristement, pendant que son thorax était pris de secousses, comme si elle voulait parler, mais elle n'y arrivait pas.

— Viens dans mes bras, continua Sophie en lui tendant ses bras.

La fillette se blottit contre elle en sanglotant. Elle voulait lui parler, elle fit un effort surhumain :

— Pourquoi... Échappa-t-elle dans un sanglot ! Pourquoi, ces méchants bonhommes... Ont fait du mal à ma maman et mon papa ?

Sophie défit l'étreinte de Cécilia, là regarda avec empathie, écarta ses cheveux de sa petite bouille avec ses doigts pour mieux la consoler, mais les mots lui manquèrent. Comment consoler une petite fille de cinq ans dont on avait tué les parents. Cela n'était noté dans aucun manuel de police. Puis elle se souvint de sa petite sœur... Les larmes inondèrent ses jolis yeux bleus azur.

— Quand j'avais douze ans, j'avais une petite sœur... Elle sanglota à son tour et fondit en larmes sur l'épaule de Cécilia.

La fillette la consola à son tour, elle releva la tête de Sophie avec ses petites mains tremblantes et essuya les larmes de Sophie avec sa manche.

— Excuse-moi, Cécilia, c'est un souvenir si profondément enfoui, je n'en ait jamais parlé, même pas à mon papa et ma maman.

Cécilia lui caressa la joue avec une infime tendresse, sans mot dire. Ses grands yeux interrogateurs parlèrent pour elle. Sophie posa sa main sur celle de Cécilia posé sur sa joue :

— Ma sœur s'appelait Myriam... Renifla-t-elle. Elle avait huit ans quand je l'ai perdue... Ça c'est passé sous mes yeux... Un chauffard... Un putain de chauffard, c'est con comme truc ! Excuse mes gros mots, Cécilia, mais ça m'a toujours révolté. Nous étions à un feu rouge, elle avait voulu traverser sans attendre nos parents. Moi, je ne sais pas pourquoi, je ne voulais pas traverser avec elle. Je lui tenais la main pourtant, elle a fait un pas sur le passage piéton et un motard qui s'était faufilé entre une voiture et le trottoir l'a fauchée à toute vitesse... Dit-elle avec un tremblement dans la voix. Elle respira fortement en voûtant son dos et en se refermant sur elle-même. Elle... Elle a lâché ma main à ce moment-là, et elle a été éjectée loin, très loin, là, sous mes yeux... C'était ma petite sœur adorée et je n'ai même pas pu l'éviter. Nous n'avons jamais retrouvé ce chauffard. Tu vois, ça fait vingt ans que cela c'est passé et je ne sais toujours pas pourquoi les gens sont si bêtes et si méchants. Mais moi, je te promets deux choses ma puce ; je retrouverai ceux qui ont fait ça à ton papa et à ta maman et je te trouverai quelqu'un qui s'occupera bien de toi, afin que tu sois heureuse à nouveau.

Cécilia se blottit une seconde fois dans ses bras.

Serge était au pas de la porte du bureau à écouter le récit de Sophie, l'émotion l'avait gagné et même profondément troublé. Il n'osa entrer de peur de les déranger. Sophie se retourna soudainement, surprise de le voir sans l'avoir ni entendu, ni vu arriver. Elle le dévisagea, désemparé :

— Tu es là depuis longtemps ?

— Oui, répondit-il presque en chuchotant. Pardonne-moi... Je ne voulais pas vous déranger.

Elle baissa la tête, encore plus désemparée. Elle n'avait jamais confié ses sentiments à personne à propos de cet accident et de son sentiment de culpabilité à l'égard de sa sœur qu'elle aimait tant, et là, elle en parlait par inadvertance à deux parfaits inconnus.

— Je suis profondément désolé, Sophie, pour ta sœur...

Il entra, posa sa pizza sur la table, s'approcha d'elles. Il caressa la tête de Cécilia, entourra les épaules de Sophie avec son bras, il l'embrassa ensuite tendrement sur la joue pour ne pas choquer la fillette.

— Là... Ça va aller... Si nous finissions de dîner les filles ?

— Oui, tu as raison, on ne va quand même pas aller toutes les cinq minutes réchauffer nos pizzas, et ta glace risque de fondre ma puce.

Cécilia esquissa les prémices d'un sourire envieux en ouvrant le pot de glace. Cela les fit tous les deux sourire à leur tour de voir ses changements d'humeur aussi soudains. Ils comprirent la nécessité de rester le plus souvent près d'elle. Serge regarda Sophie, avec des questions démangeant sa curiosité. Elle tourna la tête, comme si elle avait senti son regard :

— Tu as quelque chose à me demander ?

— Ça va ? Demanda-t-il avec une véhémence empathique.

— Oui, ne t'inquiète pas, j'ai repris le dessus, merci. Tu sais, je me suis endurcie avec les années. Malgré tout, je te remercie d'être là ce soir avec moi, cela m'a fait du bien de me confier... Mais, ce n'était pas ta question ?

Serge sourit de sa perspicacité de commissaire. Cela la fit sourire à son tour, comme s'ils se comprenaient par un simple regard.

— Est-ce indiscret de te demander, quand exactement cela c'est passé et où ?

Elle le dévisagea à nouveau, troublée.

— Pourquoi cette question ?

— J'ai le souvenir d'un chauffard en moto, que nous avons coffré pour excès de vitesse. Il avait grillé un feu rouge et en plus il était en état d'ébriété très avancé, il y a une vingtaine d'années à la sortie d'Étioles près d'Évry. Sa moto rouge avec des zébrures noires avait été cabossée à l'avant, nous avons suspecté un accident, alors nous avons demandé aux communes avoisinantes s'il y avait eu quelque chose, mais rien. Nous l'avons relâché le lendemain après vingt quatre heures de dégrisement. Mais il n'avait pas repris sa moto.

Sophie écarquilla ses yeux rougis. La scène se déroula dans sa tête comme si elle y était à nouveau, elle se souvint de cette moto rouge avec une bande noire dans l'allongement de la jambe du motard. Cependant, l'accident était vraiment loin de l'endroit où il avait été arrêté, cela était donc peu probable qu'il soit le chauffard présumé. En outre, des motos rouges même avec des bandes noires, il y en avait beaucoup dans Paris. Quand bien même, il faudrait prouver sa présence à l'endroit de l'accident vingt ans plus tôt.

— Ce n'est pas ça ? Insista Serge.

— Cela c'est passé le premier juin 1994 à 15h30 au centre-ville de Cergy-Pontoise. Effectivement, il avait bien une moto rouge avec une bande noire.

Serge sembla réfléchir.

— Oui... Je m'en souviens, c'était en juin, dans l'après midi. Par contre le jour, je ne m'en rappelle pas du tout. Il faudrait que je visionne les archives du journal le Parisien.

— Tu ne l'as pas dans vos archives à la brigade d'Évry ?

— Oh, non, nous les gardons seulement dix ans, heureusement d'ailleurs. Même si cela nous aurait arrangés, tu imagines, avec tous les dossiers à traiter s'il fallait les garder plus longtemps.

— Non, je ne l'imagine pas, sourit-elle.

— Ha, tu souris, ça fait plaisir.

Elle posa sa main délicatement sur la sienne. Ses jolis yeux bleus rivèrent avec tendresse les yeux bleus verts de Serge.

— Tu es un ange. Nous pourrions regarder les archives du Parisien sur Internet après avoir couché Cécilia ?

— Oui, bien sûr.

Serge prit la bouteille de rosé, la décacheta.

— Aurais-tu un tire-bouchon dans ta caverne d'Ali Baba ?

— Oui, pouffa-t-elle, le visage encore crispé de ce terrible passé ! Nous en avons plusieurs. Regarde dans le tiroir du bureau en haut à gauche, je crois qu'il y en a un.

Serge se leva avec un sourire ironique. Il ouvrit le tiroir en question, effectivement il trouva un tire-bouchon en bois. Il ouvrit la bouteille en la fixant d'un air interrogateur.

— Que veux-tu encore me demander ?

— Une chose me tracasse avec cette moto...

— Quoi donc, Monsieur COLOMBO ?

Il fit une grimace en se voûtant, simulait de fumer un cigare, pour la faire rire. Cela fut une totale réussite, elle éclata de rire.

— Bon, un peu de sérieux. Tu as dit qu'il n'avait jamais été retrouvé, il devait rouler vraiment très vite pour que personne ne relève sa plaque d'immatriculation ? Demanda-t-il en lui servant du vin.

— Oui. À mon avis, il était à plus de cent kilomètres heures.

— Sa moto n'a pas vacillé avec le choc ?

— Non.

— Il a eu une sacré veine alors, car griller un feu rouge à Cergy sans se faire télescoper, ça tient du miracle ! Si ce n'est pas lui que ma brigade a arrêté, je peux reprendre l'enquête et faire des recherches si tu veux ?

— Oui, je veux bien, mais tu sais, je fais déjà ma propre enquête depuis plusieurs années. Je n'ai eu guère de résultats jusqu'à présent, alors je doute que tu en aies.

— Certes. Toutefois, tu as COLOMBO en face de toi, très chère, et il est déjà sur une piste, souris-t-il.

Sophie riva à nouveau ses beaux yeux bleus verts si expressifs, l'admirant encore un peu plus, et succombant encore un peu plus à son charme agrémenté d'un humour certain. À cet instant précis, son cœur l'accepta totalement. Maintenant, elle était sûre de voir leur histoire éclore au grand jour, pour s'épanouir dans un éternel amour. Un élan de passion lui donna une irrésistible envie de l'embrasser à nouveau. Cela n'était plus seulement de l'attirance physique et elle voulait lui faire sentir, là, maintenant...

— Ta pizza était bonne ? Demanda-t-elle.

— Oui. Et la tienne ?

— Délicieuse. Je vais t'aider pour le lit de Cécilia, nous allons en déplacer un tout fait pour le mettre dans une cellule.

— Maintenant ?

— Oui. Comme ça ce sera fait.

— Pas de souci, allons-y...

Elle se leva, Serge suivit. Ils sortirent du bureau, empruntèrent le grand couloir. La chambre avec deux lits était au bout du couloir juste avant les escaliers. Sophie s'arrêta, se retourna quelques mètres avant la porte, se plaqua contre lui avec douceur. Elle colla avidement ses lèvres contre les siennes pour l'embrasser avec une passion, une tendresse, une fougue et une sensualité débordante d'amour. Chacun poussa un petit gémissement. Elle finit par défaire son étreinte, toujours avec autant de regret.

— C'est pour te remercier, mon ange. J'en avais vraiment trop envie, sourie-t-elle.

Serge reprit ses esprits, il ne s'attendait pas à tant d'émotion et de désir, en dépit de cette très agréable surprise.

— Fais moi penser, jolie diablesse au cœur d'ange, d'être tout le temps gentil avec toi. Ton baiser était, hum, ferma-t-il les yeux. Fabuleux, délicieux, divin ... En fait, je n'ai aucun mot pour le définir tellement c'était bon... J'en suis encore tout retourné ! Si tu continues comme ça, tu vas avoir beaucoup de mal à te séparer de moi, sourit-il à son tour.

Sophie pouffa de bonheur. Elle lui caressa la joue avec une infinie tendresse. Une terrible envie lui prit à nouveau, mais cette fois, de lui avouer ses sentiments enflammés, si chauds partout dans son cœur et dans son corps. Elle en mourait d'envie, cependant elle décida d'attendre encore un peu, elle avait trop peur de paraître ridicule à ses yeux, et elle ne voulait surtout pas le brusquer. Et puis elle ne voulait pas le mettre dans l'embarras, il y avait sa femme, elle ne voulait pas risquer de le faire fuir. Elle voulait lui faire prendre conscience petit à petit de leurs sentiments communs, pour qu'il fasse lui-même son choix. De toute façon, même s'il ne prenait pas de décision, elle l'accepterait. Elle ne voulait pas le perdre pour le moment, elle prendrait seulement ce qu'il lui donnerait. Elle se retourna, entra dans la chambre.

— Dis-moi, comme Cécilia n'est pas très bien dans sa peau, nous devrions lui mettre son lit dans un des bureaux plutôt que dans une cellule ?

— Elle sera plus en sécurité dans une cellule.

— Oui, certes, cependant cela ne les empêchera pas de la tuer s'ils le veulent vraiment. Et je dois dire que j'ai un peu peur que cela la traumatise un peu plus d'être enfermée.

— Bon, ok. Après tout, il y a guère de chance pour que l'on soit ennuyés ce soir.

Ils déplacèrent le lit dans le bureau de Sophie, tout en observant Cécilia au passage. Ils cachèrent le lit derrière un paravent, qu'elle utilisait pour se changer en vitesse quand il le fallait, pour plus d'intimité et de sécurité. Cela était pour le moins léger, côté sécurité, pourtant, elle pourrait passer inaperçue dans un endroit si exposé. Ici, a priori, ils ne la chercheraient pas. Sophie s'occupa ensuite de faire prendre une douche à Cécilia. Pendant ce temps, Serge s'était installé devant l'ordinateur du bureau où il était établi provisoirement pour l'enquête. D'ailleurs, il se demandait bien où Sophie et le divisionnaire l'installeraient si elle tenait sa parole de le garder, quand ce dernier reviendrait. Il envoya deux sms, puis commença sa recherche sur le site du Parisien libéré. Sa prospection coupa court, les archives du journal sur Internet n'excédaient pas 5 ans. Il lui faudrait consulter les archives directement au journal. Il envoya un mail à l'un de ses collègues, précisément celui qui avait procédé à l'arrestation du motard fou et ivre, pour lui demander

s'il se souvenait du nom de ce motard, de la date et heure de sa mise en cellule de dégrisement. Comme il n'était plus certain sur l'ancienneté de ses notes, il entra dans les archives de sa brigade. Il lui fallait normalement le code de n'importe lequel de ses collègues d'après ce qu'il avait dit à Sophie et Monsieur JOURDAN, pour y avoir accès. Toutefois, il connaissait par cœur leurs codes secrets à tous. Il avait omis de leur dire par sécurité, mais aussi et surtout par manque de confiance. Il avait appris avec les années, à ne faire confiance qu'en lui-même. Il l'avait d'ailleurs encore appris à ses dépens, quand cette fusillade avait éclaté un jour plus tôt en plein Paris. S'il avait vérifié lui-même la provenance de l'ambulancier et prévu lui-même l'itinéraire emprunté, des morts auraient certainement pu être évités. Certes, les sentiments et son corps de rêve aidant, Sophie montait dans son estime. Il lui ouvrait petit à petit les portes de sa confiance. Pourtant, en dépit de son grade et de l'amour naissant, il gardait toujours en tête ses petits mensonges quand cela l'arrangeait et aussi sa prédisposition à se plier à ses supérieurs aveuglément – même s'ils étaient pourris – plutôt que de protéger en priorité une personne en danger. Malgré tout, cela pouvait changer, elle pouvait changer. Elle lui avait d'ailleurs prouvé non seulement avec son dernier baiser si précieux et unique, mais aussi en ne le contredisant pas. Il avait aussi appris à se méfier des petits arrangements de ses supérieurs. Et puis il était au-dessus des promotions, alors il n'avait plus besoin de jouer au lèche-botte, pas à son âge en tout cas ! De toute façon, il ne l'avait jamais été, alors cela n'allait pas commencer aujourd'hui. *« Si je succombe à son charme, c'est vraiment parce qu'elle me plaît et que je suis très attiré. Peu importe ce qu'on dira autour de moi, je m'en contrefous ! »* Serge essaya une nouvelle fois de se donner bonne conscience. Les rumeurs, il détestait ça, et se faire traiter de lèche-botte par derrière, cela lui faisait en réalité très peur...

— Alors, as-tu trouvé quelque chose ? Demanda Sophie.

Sa venue inopinée le fit sursauter, cela la fit rire. Elle en profita pour regarder l'écran de l'ordinateur, tapie derrière son dos.

— Ah, tu es retourné dans les archives de ta brigade ?

— Oui. Les archives du Parisien libéré sont antérieures à 5 ans sur Internet, j'irai demain sur place pour les visionner si je ne trouve rien et si je n'ai pas de réponse.

— Ok, de toute façon je te donne carte blanche, Monsieur COLOMBO. Je peux regarder avec toi ?

— Oui, bien sûr. Ça s'est bien passé avec Cécilia ?

— Cela a été difficile de franchir la barrière de la confiance, elle est très pudique. Mais ça a été, c'est une gentille gamine. Ce sont tes notes ?

— Oui. Malheureusement elles remontent seulement à huit ans en arrière. À mon avis, c'est fichu pour trouver l'information sur Internet.

— Ce n'est pas grave, j'ai attendu vingt ans, je peux attendre une nuit de plus, et quelle nuit ! J'espère... Sourit-elle en mirant son regard d'une façon grivoise ! Cela te dit toujours la douche ?

Il répondit à son regard en fixant ses jolies lèvres sensuelles, tout en mordillant les siennes.

— Oui, même avec grand plaisir... Veux-tu une coupe de champagne pour fêter notre rencontre, et j'espère aussi, cette folle nuit ?

Elle tendit ses lèvres en guise de réponse. Il ne se fit pas prier pour se délecter à nouveau de ses doux pétales. En même temps qu'il accola ses lèvres avec tendresse contre les siennes, il mit une main sur la joue de Sophie pour la caresser et glissa son autre main sous la sienne posée sur sa cuisse. Leur baiser s'enflamma pour devenir éternellement passionné, elle s'approcha en même temps de son corps afin de mieux le sentir. Maintenant, ils avaient tout le temps, alors elle comptait bien déguster son baiser jusqu'au paroxysme de son désir. Avec appétence elle glissa de sa chaise dans le but de s'asseoir sur les genoux de Serge et pour se blottir dans ses bras de sorte à le sentir encore plus contre elle. Leur baiser ne cessa de languir d'amour, devenant tantôt ardent, tantôt très tendre et sensuel. Avec beaucoup de délicatesse, Serge aventura sa main sous son justaucorps pour sentir ses seins sensibles, qui la firent gémir de plaisir quand il les caressa avec dextérité et douceur. Il glissa doucement son autre main dans son dos pour dégrafer son soutien-gorge. Elle se redressa légèrement pour l'avantager dans sa témérité. Elle fut aux anges dans les bras de cet homme si tendre, entreprenant à souhait, mais surtout, qui embrassait comme un dieu ! Elle tenait à éterniser ce moment, tout comme Serge. Ensemble, ils étaient déjà à un degré de complicité, comme s'ils se connaissaient depuis des années. Leurs langues s'entremêlèrent, se caressèrent, se mordillèrent avec les lèvres, ils se sucèrent tour à tour les lèvres avec une sensualité débordante d'amour et de désir grandissant. Serge défit enfin son soutien-gorge, aventura ses doigts de fée sur ses seins frémissants de plaisir. Elle gémit encore de bonheur quand il caressa entre deux doigts son téton gauche durci par la saveur de son désir ardent, rendant sa bouche encore plus offerte et plus gourmande. L'amour grandissait en même temps que leur plaisir, Serge savait exactement quelles caresses elle aimait, idem pour elle. Elle défit le haut de sa chemise, s'empressa de caresser son torse, ses pectoraux saillants. Chaque caresse était un prétexte pour éterniser leur baiser, de sorte à augmenter très doucement l'envie d'aller plus loin. Sophie tourna la tête en direction de la bouteille de champagne – une envie soudaine attisa son appétence sexuelle.

— Tu l'ouvres cette bouteille ? J'ai une grande envie de goûter tes baisers et ton corps d'apollon au champagne.

— Hum, volontiers.

— Nous buvons une ou deux coupes, puis la douche ! Dit-elle en lui faisant un clin d'œil. Tu n'imagines pas à quel point j'ai envie de toi mon ange, continua-t-elle en chuchotant.

Serge se redressa, l'obligeant à se lever. Il était impatient de découvrir son superbe corps, pour l'embrasser partout, et la caresser. Cette simple idée l'excitait beaucoup. Ils se dirigèrent devant la table. Serge prit la bouteille, la déboucha, puis servit dans les deux grands verres.

— Tu sais que je n'ai jamais fait l'amour sous une douche.

Sophie scruta ses yeux, comme si elle n'y croyait pas. Puis elle sourit avec ironie.

— À cinquante deux ans, un beau mec comme toi n'a jamais fait l'amour sous une douche, tu te moques de moi ?

— Serge pouffa de son air surpris et ironique, allié à sa façon de dire ça. Elle rit avec lui, tout en dévorant sa bouche du regard. Elle s'approcha de lui.

— Eh non, tu peux me croire, jamais fait sous la douche. Toutefois, rien que l'idée m'excite à un point que tu n'imagines pas !

Il prit les verres, lui donna le sien. Ils les entrechoquèrent.

— À nous, à notre rencontre, qui me ravit. Tu vas voir, je vais t'initier au plaisir de la douche, tu vas adorer... Après, nous pourrions tester la table des vestiaires, puis la cellule, et dans la nuit, hum, blottie tout contre toi dans le petit lit.

— Tout un programme ! Ça me convient à souhait... À nous, que cela dure longtemps entre nous, conclut-il en haletant d'excitation.

Elle le fixa, troublée en lui arborant un sourire réservé. Elle but plusieurs gorgées en continuant de le fixer, il fit de même.

— Tu parles du sexe ?

— Pas que ça. Je suis, certes, très attiré par ta délicieuse séduction, ta beauté, ton charme, ton intelligence, en outre j'aime aussi beaucoup ta façon d'être, tes manières et surtout ton sourire.

Elle explosa de joie, laissant échapper un rire d'émotion intense avec les larmes aux yeux. Elle posa son verre, puis se blottit dans ses bras. Elle le regarda dans les yeux, pendue à son coup :

— Est-ce que tu veux dire que tu remettrais en question ton mariage pour moi ?

Sans cligner des yeux, il pénétra dans le bleu de ses pupilles pour naviguer dans son cœur et même s'y noyer. Elle ressemblait à une superbe sirène et comme telle, elle l'avait envoûté, mais surtout elle avait éclairé son cœur maintenant imprégné de son parfum. Sans mot dire, il l'embrassa à son tour, avec une passion, une douceur, une fougue et une sensualité peu communes. Tout en continuant de l'étreindre, il la serra encore un peu plus contre lui. Elle délaça l'étreinte de Serge, car l'envie de l'entendre le dire manquait à son fort intérieur.

— Dois-je prendre cet ardent et exquis baiser pour un oui ?

— Oui... Si je ne l'avais pas remis en question, je n'aurais pas succombé, tu peux en être sûre. En outre, tu me plais beaucoup plus que je ne l'aurais imaginé moi-même. Et tu sais quoi ?

Sophie jubila de bonheur à ses mots. Cet homme était vraiment parfait, mais surtout, il était fait sur mesure pour elle.

— C'est notre baiser, qui t'a convaincu ?

— Exactement, s'écria-t-il, en écarquillant les yeux. C'est fou ça ! Comment as-tu deviné ?

— Très simple, moi c'est ce qui m'a fait complètement chaviré... Et je ressens bien le plaisir que tu prends chaque fois, continua-t-elle en le regardant avec tendresse.

Il admira sa bouche si sensuelle, objet de sa prise de conscience. Les yeux de Serge brillèrent d'envie et d'un amour ardent. Ils se sourirent, complices. Sophie l'embrassa, comme pour sceller leurs aveux, puis lui prit la main pour l'emmener là où se trouvaient les douches. Nonchalamment ils traversèrent les vestiaires, les douches se situaient au fond du vestiaire, le jouxtant par une grande ouverture. Il y avait quatre douches à la suite, sans fermeture. Serge observa les lieux avec un sourire narquois :

— Elles sont rustiques vos douches.

Sophie lâcha sa main, se retourna, lui donna un petit baiser. Elle se fit entreprenante à son tour en finissant de déboutonner sa chemise :

— Ce sont des douches d'hommes, sourit-elle tout en découvrant au fur et à mesure son torse.

Serge, lui, passa ses deux mains sous son justaucorps, qu'il releva avec excitation pour dévoiler ses jolis seins fermes en forme de poire. Elle leva les bras en l'air pour l'aider à se débarrasser du vêtement. Il l'enleva avec délicatesse pour ne pas tirer sur ses cheveux, tout en admirant ses merveilleux seins si désirables. Il en profita pour la débarrasser aussi de son soutien-gorge et posa le tout sur un lavabo derrière lui à un mètre. Sophie fit de même, elle lui retira sa chemise, mais la jeta en l'air en visant, elle tomba pile sur le lavabo. Serge allait prendre ses seins quand elle se colla contre lui pour sentir son torse musclé avec ses pectoraux bien saillants. Elle frotta sensuellement ses seins sensibles contre ses pectoraux. Un doux frisson d'excitation parcourut ses seins pointant la saveur de son désir, ainsi que son bas-ventre. Elle caressa en même temps le dos de Serge, pendant qu'il l'embrassait avec passion dans le cou tout en caressant aussi son dos si doux avec une main, et ses jolies fesses par-dessus son pantalon avec son autre main. Serge remonta ensuite ses deux mains, caressa ses cheveux, et, avec ses doigts il écarta la mèche cachant son visage, tout en écartant sa tête du cou de Sophie. Ils se regardèrent, comblés de bonheur, avec l'impression d'être uniques, l'un pour l'autre en cette nuit magique de plaisirs partagés. Ils se délectèrent mutuellement de leur bouche sans se lasser, d'abord du regard pour le plaisir des sens ; puis, avec une infinie douceur, ils se caressèrent réciproquement les lèvres avec leurs bouches et finirent par s'embrasser dans un tourbillon d'excitation indicible. Ils mêlèrent leurs langues, leurs salives au goût de champagne, avec une véhémence débordante de tendresse, mais aussi et surtout d'amour. Ils n'en étaient encore pas conscients, cependant, leurs deux cœurs étaient comme deux bijoux précieux dans le même écrin. Et, l'un ne pouvait briller sans l'autre sur ce tapis du destin les ayant réunis. Les forces du cœur, quand elles rayonnent et sont déchaînées, déploient des vertus insoupçonnées, dont celle du bonheur. Celle-là même les transportant sur ce chemin de non-retour à la découverte de leurs corps mutuels. Sophie, dans un élan de folie, le tira doucement en restant collé à son corps et à sa bouche. Il suivit sans se poser de question ni même s'en rendre compte. Elle le tira comme ça jusque dessous la première douche. Sophie avait tout prévu : La proximité du mur, le produit à douche aux senteurs exotiques et à la vertu aphrodisiaque, de sorte à lui donner encore plus envie. Mais aussi deux serviettes posées sur une barre prévue à cet effet, et pour finir un préservatif posé au sol près du produit à douche. Toutefois, comme il avait l'air de vouloir du sérieux – tout comme elle – qu'il n'avait jamais trompé sa femme et qu'elle avait fait un test V.I.H qui s'était avéré négatif après sa dernière relation ; Elle avait décidé de ne pas l'utiliser s'il ne le réclamait pas. Elle lui faisait confiance, allait-il faire de même ? Avec sa main droite, Sophie palpa le robinet dans son dos. Comme c'était un mitigeur, il lui suffisait de le tourner de sorte à avoir une eau tiède à souhait. Elle l'empoigna, le tourna. Serge surprit, releva la tête afin de sentir l'eau couler sur son visage.

— Hum, elle est chaude à souhait.

— Tout comme moi, pouffa-t-elle !

Sophie profita de leur court écartement pour enlever ses souliers, son pantalon, et son boxer mauve quelle s'apprêta à enlever.

— Non ! S'écria Serge, qui avait enlevé ses chaussures et fini d'enlever son pantalon. Il ne perdit pas une miette des superbes courbes de sa partenaire. Peux-tu me laisser l'enlever moi-même ?

— Oui, avec plaisir. Tu peux me laver après si tu veux, je suis toute à toi mon ange. Tu vas voir, c'est terriblement excitant de se laver chacun notre tour en étalant sensuellement le produit à douche avec les mains sur nos corps, et se frotter tout partout...

— Tu es divinement belle, si tu savais à quel point tu embrases mes sens.

— Je vois ça, rit-elle d'excitation en regardant son boxer noir augmenté de volume !

Elle s'approcha de lui, frotta son boxer contre le sien, tout en mettant ses mains autour de la taille de Serge. Et, avec sa bouche, elle joua à caresser celle de son amoureux sous le jet d'eau. Serge prit les jolis seins de Sophie dans ses mains, les caressa tendrement en les enveloppant de ses mains, les massa, roula ses tétons entre ses doigts. Cela provoqua un délicieux gémissement à sa sirène, mais surtout, cela lui donna envie de plus la découvrir pour lui donner encore plus de plaisir. Il l'embrassa un long moment en caressant ses hanches fantastiques, puis goûta l'eau tout en l'embrassant dans le cou. Doucement, sa bouche descendit sur son épaule, il s'aventura ensuite, toujours aussi doucement, sur ses seins. Il s'en délecta un long moment à les effleurer avec ses lèvres, les embrasser, à sucer ses petits tétons tout durs et les lapper, à jouer avec l'eau sur sa peau. Sophie était au paradis, elle qui adorait être caressée avec tendresse, cet homme était l'incarnation de la tendresse et de la douceur, mais surtout il lui prodiguait exactement les câlins qu'elle aimait. Décidément, c'était vraiment une rencontre providentielle. Chacune des caresses de Serge lui procurait un plaisir délectable, ses gémissements ne cessèrent de s'interrompre. Cela plut autant à Serge, de plus, cela lui donna encore plus confiance en lui et le motiva pour aller plus loin. C'était comme si cette femme était faite pour lui, tout ce qu'elle aimait était tout ce dont il rêvait. Sophie, avec regret, s'agenouilla. À tâtons, elle prit le produit à douche. En espérant qu'il continue la progression de ses caresses si délicieuses, elle lui tendit le flacon. Serge avec un sourire envieux le prit en embrassant sa main. Il s'agenouilla à son tour devant Sophie, embrassa son ventre, tout en glissant ses mains sensuellement le long de sa taille sans avoir oublié d'effleurer ses superbes seins, il les descendit jusqu'à ses hanches. Il crocheta ensuite le boxer mauve avec ses doigts, le descendit tout en embrassant le bas de son ventre tout lisse, joua avec sa bouche pour dévier l'eau coulant le long de son ventre et détourner un filet d'eau sur ses pétales intimes. Sophie le laissa faire sans vergogne dans des gémissements de plaisir devenus de petits cris et de souffles coupés par la découverte de cette nouvelle caresse. Avec sa main, Serge jeta le boxer de Sophie un peu plus loin, puis il se releva. Il ouvrit le produit à douche, tira Sophie d'un demi-pas avec douceur par la taille contre lui, de sorte à faire couler l'eau de la douche dans son dos afin d'étaler le produit sur le devant de son corps. Il caressa sa joue avec tendresse, l'embrassa, et il ne put résister de lui répéter :

— Tu es vraiment très belle, tu sais.

Elle lui sourit, sans l'interrompre, impatiente de sentir à nouveau ses mains, sa bouche, si délicieuses sur son corps tout offert. Serge mit du produit dans le creux de sa main droite, l'étala sur le haut du torse de Sophie, sur ses épaules, puis sur ses seins. Il mit le flacon entre ses jambes. Avec une étonnante sensualité, pour un homme, il frotta doucement son joli corps. Tantôt en effleurant sa peau, tantôt en étant plus ferme, sur ses

épaules, ses bras, ses mains, ses doigts, son torse, ses seins sur lesquels il s'éternisa ensuite, car il lui sembla qu'elle aimait être caressée à cet endroit plus qu'ailleurs. Ses gémissements plus accentués lui donnèrent raison. Tantôt il les massa en les prenant dans ses mains avec délicatesse, tantôt il les frotta et les effleura en tournant tout autour. Tantôt il glissa les tétons de sa jolie sirène entre deux doigts, puis les fit rouler entre son majeur, son index et son pouce... Sophie mit sa tête en arrière, savourant chaque seconde. Cet homme était non seulement parfait, c'était aussi un dieu de l'amour. En tout cas pour elle, car comme elle avait du mal à le comprendre, toutes les femmes n'aimaient pas les préliminaires trop longs. Elle, elle ne pouvait plus concevoir de faire l'amour sans être caressée avant. Aucun homme avant lui n'avait été aussi sensuel et tendre. Souvent déçue par leur empressement à vouloir la pénétrer tout de suite, elle avait plus d'une fois pensé à faire l'amour avec une femme. Cela la répugnait un peu, néanmoins elle avait gardé l'idée en tête. Mais là, elle balaya pour toujours toutes ses idées préconçues sur les hommes. Elle avait la perle rare, rien que pour elle. Alors elle allait tout faire pour le garder. D'abord, le gâter en caresses, ensuite se rendre encore plus offerte à lui car cela avait l'air de lui plaire pour son plus grand plaisir, et pour finir satisfaire toutes ses envies et ses fantasmes. De cette façon, elle était presque certaine de le garder tout pour elle, enfin elle l'espérait. Pour l'heure, elle sentit ses précieuses mains caresser ses seins, les laver et les frotter avec une dextérité et une douceur incroyables. Elle les sentit ensuite descendre sensuellement sur son ventre en feu. Elle sentit ses mains continuer de s'aventurer autour de sa taille, ses fesses. Et comme une vague qui déferle, il fit courir ses doigts pleins de mousse avec douceur dans la raie de ses fesses. Comme une invitation à la posséder, elle écarta ses jambes. Serge, ne pouvant attendre de sentir son parfum intime plus longtemps effleura d'abord les pétales intimes de Sophie avec ses lèvres, tout en faisant courir ses mains magiques sur ses cuisses, ses mollets et toujours ses si jolies fesses rebondies. Puis il embrassa ses pétales, pour finir par les investir avec sa langue gourmande. Sophie ne contrôla plus rien, elle avait envie de le sentir en elle, mais en même temps elle ne voulait surtout pas qu'il arrête cette divine caresse qu'elle adorait tant. Soudain, elle sentit les doigts de cet ange mi-homme mi-femme mi-dieu la posséder avec un doigt, puis deux, tout en continuant de caresser ses pétales intimes et sa petite perle d'amour avec sa bouche et sa langue. Il était incroyable... C'était comme s'il sentait ce dont elle avait envie. Elle avait aussi envie de lui donner du plaisir, mais cette caresse, faite comme ça, avec tant de tendresse, de passion et de sensualité, et dans ce contexte, elle défiait n'importe quelle femme d'y résister ! Elle sentit ses doigts faire des va et vient et se courber en elle. Sans prévenir, une boule de feu investit tout son bas-ventre. Elle voulait attendre de l'avoir en elle, mais ce n'était plus possible, c'était trop bon ! La boule de feu explosa en un millier de voluptueuses petites boules de jouissance, partout dans son bas-ventre, mais aussi dans son corps et dans sa tête... Elle fut prise de spasmes, tout en lâchant de longs cris de plaisir palier par des : « Ho, oui, c'est divin, je jouis... ». Elle finit par se reculer et s'asseoir sous la douche, éreintée par cet extraordinaire orgasme. Mais très vite, elle se releva, pour se coller dans les bras de son amoureux.

— C'était exquis, je n'ai pas de mots pour définir à quel point c'était, hum... Trop bon... Dit-elle en caressant les joues de Serge avec ses deux mains. Toi, tu vas me rendre folle, rit-elle. Maintenant, à moi de m'occuper de toi.

— C'était fantastique. Tu es fantastique, Sophie, répondit Serge encore retourné en la serrant contre lui.

Sophie l'observa du coin de l'œil, presque surprise.

— Tu parles comme si c'était la première fois que tu fais ça à une femme !

Elle continua à l'observer, mais cette fois elle le questionna du regard. Serge baissa la tête, comme résigné.

— Ne me dis pas, que... Interrompit-elle interloqué !

— Oui, c'est la première fois. J'en rêve depuis des années. Mais tu vois, en dépit de cette forte envie, je n'avais jamais trompé ma femme.

Sophie fut flatté, il voulait à priori plus que du sexe, au moins elle était quand même rassurée. Pourtant, elle qui pensait tout savoir sur le sexe, les mœurs des couples, des femmes, et surtout des hommes, elle n'en crut pas ses oreilles.

— Mais pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi n'as-tu jamais fait ça à ta femme ?

— Débat de comportement sexuel sous la douche avec la plus belle femme du monde ! S'écria-t-il avec ironie. Si nous pensions plutôt à nous au lieu de parler de ma vie sexuelle ?

— S'il te plaît, juste cette question, trépigna-t-elle, curieuse de savoir. Juré, après je ne te pose plus de question sur ton couple.

Serge la regarda avec tendresse et admiration, tout en elle lui plaisait. Depuis le premier jour de leur rencontre il s'était rendu compte des battements différents de son cœur. Il était sur une mesure harmonieuse, pas comme avant. Soudain, en baissant les yeux sur les lèvres assouplies de Sophie, il sentit son cœur battre la chamade. Il s'aperçut avec étonnement de la réalité ! Il battait sur un nouveau rythme, celui de sa maîtresse. Celui de son souffle, de ses mots, de son incroyable regard tantôt diabolique, tantôt bon enfant. Mais aussi et surtout, sur celui des envies de cette très belle femme ressemblant tellement à une sirène.

— Je ne peux rien te refuser, jolie diabolique, tu as enseveli mon cœur de tous tes pétales, sourit-il satisfait.

Sophie respira profondément dans un épanouissement certain de bonheur, comme si elle respirait quelque chose d'unique. Il trouvait moyen de lui donner un orgasme du premier coup et en plus il pouvait aussi l'émouvoir avec ses mots. Cet homme était vraiment exceptionnel. Elle posa sa tête sur l'épaule de son ange adoré, elle le serra très fort dans ses bras.

— Si je ne l'ai jamais fait à ma femme, c'est quelle n'a jamais voulu que je lui fasse. Elle n'aime pas ça. Faire l'amour simplement lui convenait, et à moi aussi, jusqu'à maintenant. Mais là, franchement, je te le fais autant que tu veux, c'est... Magique ! Et j'adore ça...

Elle défit son étreinte, le fixa en ouvrant de grands yeux. Comment une femme ne pouvait aimer ça ? C'était inconcevable pour elle, en dépit de son ouverture d'esprit.

— Tu me fais marcher, là ?

— Non, pas du tout, pouffa-t-il !

— Alors pourquoi ris-tu ?

— C'est ta réaction qui me fait rire et je fonds complètement devant ton incrédulité persistante !

— Alors c'est vrai ! Mais tu es sûr quelle n'aime pas ça ?

— Oui. J'ai tout essayé et plus d'une fois au début de notre relation, or, au bout d'un moment, je m'y suis résigné.

— C'est fou ça, j'étais loin d'imaginer une femme ne pas aimer ça ! Elle doit être un cas unique alors, se convainquit-elle. Tu n'as pas eu de chance, mon ange. Mais ça va changer, moi j'adore ça, alors ne te gênes pas pour me le faire autant que tu veux et quand tu veux, même où tu veux !

— Hum, je ne vais pas me gêner, tu peux en être sûr, dit-il en passant ses doigts entre ses cuisses. Tu sais, ce n'est pas un cas unique.

— Ah bon ! s'écria-t-elle en remuant le bas de son corps sous la caresse. Elle fit un court silence, appréciant les doigts experts de Serge. En tout cas tu es doué pour un homme qui n'a jamais caressé une femme ! J'ai d'ailleurs du mal à croire que tu ne l'aies jamais fait à une femme. Mais bon, le principal c'est que j'adore tes doigts, et ta bouche, et le reste, j'en suis sûr...

— Pourtant c'est bien vrai. En fait, j'ai appris avec des K7. J'avais acheté des cours de préliminaires pour essayer d'exciter ma femme, mais cela ne l'a pas le moins du monde émoustillée. J'ai regardé pour savoir. Je ne l'avais jamais mis en pratique jusqu'à ce soir.

Sophie rit de bon cœur.

— Ne te moques pas ! Dit-il en lui mettant une petite tape câline sur les fesses. Si je n'avais pas appris, je n'aurais certainement pas été aussi entreprenant.

— Oui, tu as raison, excuse-moi, continua-t-elle de rire ! Hou, ça fait du bien de rire. J'aime ta franchise, mon ange. Mais dis-moi au fait, tu avais l'air de dire qu'il y avait d'autres femmes comme elle ?

— Oui. Déjà toutes les femmes frigides. Et, à l'époque, je m'étais renseigné auprès d'un sexologue. Il y a 2 % des femmes qui n'aiment pas et refusent même les préliminaires. C'est normal paraît-il.

— Hé bien ! C'est malheureux pour elles, elles ne savent pas ce qu'elles perdent, répondit-elle en frottant son entrejambe contre le boxer de Serge. Mais dis-moi, est-ce qu'elle te fais des gâteries au moins ?

Il la fixa, se demandant ce dont elle voulait parler.

— Rassure-moi, elle t'a déjà fait des fellations ? Demanda Sophie médusée.

— Ah, ça. Bien non.

— Aucune femme ?

— Je n'ai connu que ma femme, alors non, aucune femme.

— Un beau gosse comme toi, franchement, j'ai du mal à le croire ! Tu n'aimes peut-être pas ? Demanda-t-elle pour ne pas avoir de surprise.

Ils rivèrent leur regard l'un dans l'autre, Serge sentit l'excitation monter en lui. Les yeux envieux de Sophie parlèrent pour elle, Serge allait pour la première fois de sa vie, à 52ans, vivre ce moment !

En réalité elle le croyait et cela la rendit heureuse de savoir une partie de lui qu'elle n'aurait rien que pour elle. Surtout, cela l'excita à un point qu'elle n'aurait jamais imaginé !

— Pourquoi est-ce que je te mentirais ! Personne ne peut savoir avant de l'avoir vécu, sourit-il un peu crispé.

Il avait peur de complètement apprécier, de devenir complètement fou amoureux et dépendant de Sophie. En même temps, l'excitation était tellement forte qu'il ne pouvait rien faire pour s'esquiver ou aller contre l'envie de Sophie à lui donner du plaisir.

Sophie, elle, était encore excitée, même doublement, car elle savait qu'en le comblant, elle allait devenir aussi précieuse à ses yeux qu'il l'était aux siens. Et puis elle adorait le sexe, quand elle était amoureuse, et seulement amoureuse. Elle n'était pas femme à avoir des relations sexuelles avec de parfaits inconnus, en dépit de ce que les hommes pensaient d'elle. Elle sentit la vigueur de Serge monter contre son bas ventre, cela augmenta encore un peu plus son excitation. Elle se colla amoureusement contre lui, l'embrassa avec passion, en même temps avec ses doigts elle commença d'enlever son boxer. Pour ne pas défaire leur étreinte, Serge se baissa avec elle pour l'aider à se défaire de son dessous, puis elle l'enleva complètement. Ils s'embrassèrent un long moment sous les gouttes d'eaux incessantes. À son tour Sophie prit le produit à douche, elle le tira sensuellement – par la taille sans omettre de caresser ses fesses de sportif accompli au passage – d'un pas pour garder le devant de son corps hors de la trajectoire du jet d'eau. Elle jeta un coup d'œil sur l'érection de Serge, elle sourit, très satisfaite. Il était décidément plus que parfait, cet homme-là ! Sophie se demanda comment un homme de sa trempe (intelligent, mignon, bien membré, gentil, tellement doux et tendre) pouvait-il se contenter de si peu sexuellement avec sa femme. Une chose était sûre, *elle* allait le gâter et pas que ce soir... Elle versa du produit à douche dans le creux de sa main, embrassa son torse musclé, ses épaules, ses pectoraux saillants. Elle embrassa ses deux tétons, sans s'y éterniser, puis se redressa pour l'embrasser en même temps qu'elle étala le produit sur le haut de son torse. Avec douceur et beaucoup de sensualité, elle le caressa tout en le lavant avec ses douces mains légèrement tremblantes d'explorer le corps parfait de cet homme si séduisant et presque pur. Pendant qu'elle l'embrassa, elle sentit la bouche et la langue de Serge se crispier et devenant légèrement désordonnées sous ses caresses, cela l'excita encore un peu plus. Elle avait tellement envie d'aller à l'essentiel, toutefois, elle se contrôla pour garder une certaine retenue. Elle tenait à le faire bouillir de plaisir, tout comme il avait pris soin de prendre son temps avec elle. Tendrement, elle l'embrassa dans le cou, suçà ses oreilles, pendant ce temps ses mains massèrent ses pectoraux et elle roula ses tétons entre ses doigts. Les gémissements de Serge lui indiquèrent sa complaisance. Il aimait cette caresse, elle y reviendrait pour le satisfaire complètement. Elle remit du produit dans le creux de sa main droite, la posa sur le ventre de Serge, le faisant tressaillir :

— Chatouilleux ? Chuchota-t-elle.

Serge lui sourit en passant délicatement sa main dans ses cheveux.

Elle continua d'étaler le produit, descendant doucement entre ses cuisses, elle riva en même temps ses yeux avec une passion indéfinissable, à l'affût de l'instant suprême et de ses moindres gémissements pour détecter tout ce que Serge aimait. Elle prit succinctement son sexe entre ses mains, étalant le produit sur toute sa longueur. Il ferma les yeux en ravalant sa salive, provoquant un sourire de satisfaction à Sophie. Elle caressa ensuite ses fesses, le lava avec tendresse, passant ses doigts partout sans tabous, toujours à l'affût des moindres mouvements de son visage ou de son corps, pour savoir ses endroits préférés, de sorte à s'y éterniser une fois rincé. Elle revint sur ses cuisses, puis sur son

entrejambe. Avec beaucoup de douceur, elle lava son sexe, ses testicules, très excitée par ses gémissements. Elle le poussa ensuite sous le jet d'eau, aidant avec ses deux mains et ses doigts à évacuer la mousse du produit à douche. Elle s'attarda sur le Sexe de Serge, faisant des va et vient avec ses doigts pour bien le rincer. Elle se colla à nouveau contre lui, pour se froter sensuellement et garder son désir ardent :

— Tu as aimé ? Lui demanda-t-elle.

— Hum, oui, c'était indescriptible...

— Ce n'est que le début, mon ange, sourit-elle de bonheur.

Serge se mordit la lèvre du bas, tout en souriant. Avec ses mains, il lui caressa les hanches. Elle recommença ses embrassades sur son torse, puis, cette fois, elle suçsa ses tétons tout en caressant ses fesses, elle s'y éternisa cette fois. Jamais une femme ne lui avait fait ça avant, cela le gêna un peu au début, mais très vite la barrière de l'interdit se dissipa, et puis c'était tellement bon ! Il n'aurait pas imaginé un seul instant aimer à ce point cette caresse. Comment les hommes pouvaient être sensibles à cet endroit ?

Sophie, elle, fut tiraillée entre l'envie de continuer, ou de descendre plus bas. Avec ses rôles incessants, cela lui procurait manifestement beaucoup de plaisir, et elle restait indécise. Après quelques gémissements, elle se décida enfin. Elle avait trop envie de lui, de le sentir dans sa bouche, puis le sentir la pénétrer. D'une façon experte, elle remplaça sa bouche par ses doigts. Elle fit courir sa langue sur les pectoraux rebondis de Serge, sur ses abdominaux bien dessinés. Elle le sentit à nouveau tressaillir, mais sentit aussi son sexe dur sur ses seins ! D'instinct, avec l'excitation aidant, elle le fit glisser entre ceux-ci. Elle n'en pouvait plus, cela enflamma son bas-ventre, faisant travailler ses ovules comme jamais auparavant. Serge mit sa tête en arrière. Sentir les seins de cette femme magnifique sur son sexe était presque aussi bon que de posséder une femme (en l'occurrence la sienne). Cependant, il imagina qu'en pénétrant Sophie, cela allait être mille fois meilleur. Elle fit quelque va et vient en faisant travailler ses genoux, se relevant et se baissant alternativement, tout en resserrant ses seins avec ses deux mains. Puis, dans un élan d'avidité sexuelle, agrémenté d'une incontrôlable excitation, elle se baissa un peu plus et prit son sexe en pleine bouche, cela lui provoqua une extase indicible... Elle leva les yeux, pour regarder son amoureux. Serge sembla en avoir le souffle coupé, comme s'il suffoquait de plaisir. Sophie le gâta de ses meilleures caresses buccales, remplie d'amour, pendant un long moment ; puis, rassasiée de son envie irrépressible, et, ayant envie de le sentir en elle, elle se leva, l'embrassa. Elle s'adossa ensuite sur le mur de la douche, tira Serge par la nuque pour le plaquer contre elle. Elle entoura ensuite ses bras autour de la nuque de Serge et agrippa son bassin en l'entourant de ses jambes, elle s'offrit toute à lui. Serge la soutint en la tenant par les fesses, la releva bien haut, puis la fit descendre doucement sur son sexe. Il réussit à la pénétrer au premier essai. Avec son bassin, il fit de longs va et vient – comme une vague déferle et s'engouffre contre une falaise incurvée – tout en l'embrassant langoureusement. Être en elle, la posséder totalement, sentir son souffle dans le sien, dans le même rythme avec leurs langues entremêlées à se caresser avec amour tout en gémissant, fut un instant magique. Néanmoins le désir était trop fort. Serge essaya de résister, or il sentit sa semence prête à jaillir. Pareil à une tornade, il accéléra le mouvement de son bassin, pour procurer à Sophie l'explosion d'un double feu d'artifice de plaisir. Elle se crispa, le serra plus fort contre elle, pendant qu'il fut pris de spasmes et

gémît de jouissance. Sans s'en rendre compte, Sophie l'accompagna aussi dans ses gémissements, prise à nouveau de spasmes avec cette drôle d'impression de ne faire qu'un avec cet homme « *merveilleux* ». Leur orgasme dura près d'une minute, des secondes immuables de bonheur intense à se fondre l'un dans l'autre. Ils éclatèrent ensuite de rire, se rendant compte de leur incroyable complicité. Avoir un orgasme en même temps était déjà très rare, et au premier rapport, cela tenait de l'extraordinaire ! Ils en étaient conscients et comblés. Ils tombèrent dans une délectable béatitude, Sophie s'accroupit sur Serge assis sur le sol, blottis dans les bras l'un de l'autre à recouvrer leurs forces sous l'eau chaude de la douche...

21

Félon

Piètre disciple, qui ne dépasse pas son maître.

Léonard de Vinci.

Sébastien JOIGNÉ se trouvait dans son appartement, dans le 4^{ème} arrondissement quand il avait vu le Capitaine FARLET et Sophie, fouiller dans son ordinateur. Cela faisait presque dix minutes, il faisait toujours les cents pas dans son salon, ne sachant que faire, ni comment réagir.

— *C'est sûr, demain ils vont me cuisiner. Dans tous les cas je ne peux pas retourner travailler. Mais est-ce que je dois prévenir mon contact ce soir, ou demain ? Si j'attends demain et que je ne vais pas à la brigade, c'est sûr, ils vont venir perquisitionner ici. Non, il faut que je prévienne mon contact et il faut que je trouve une planque et un autre job, parce que là je suis grillé ! Je pourrais peut-être nier en bloc, ce serait préférable, et dans la nuit j'efface tous les mails de mon ordinateur. Oui, je vais faire ça, c'est mieux, parce que si je ne vais pas travailler, là, ils seront sûrs que j'ai quelque chose à me reprocher. Tandis que là, ils n'ont aucune preuve si je les détruis. Pour le dossier du capitaine, je n'aurais qu'à dire qu'il me l'a envoyé par mail, par inadvertance. Oui, ça marchera, je vais m'envoyer un mail de son adresse en changeant l'heure, ils n'y verront que du feu et je serai mis hors de cause. Je suis trop fort... Mais bon, il faudra que je me tienne à carreau après ce coup-là, parce qu'ils vont avoir de sérieux doutes. Bon, je vais aller téléphoner à mon contact dans une cabine.*

Sébastien se chaussa, enfila une veste en cuir marron foncé sans manches, sortit ensuite de son appartement. Sa compagne travaillait dans un restaurant, elle finissait souvent fort tard, alors il avait une bonne partie de la nuit pour lui. Il était presque 20 heures à sa montre. Pour être certain de ne pas se faire repérer, il traversait Paris en métro à

trente minutes de son quartier, il choisissait une cabine dans une rue avec un maximum de passage. Il observait scrupuleusement les alentours de la cabine choisie, pour être sûr qu'aucune caméra ne puisse l'avoir en ligne de mire. Ce soir, il avait décidé d'aller près du parc des Buttes-Chaumont. À l'entrée du parc, dans la rue Crimée, il y avait plusieurs cabines, et a priori il téléphonerait là. Sébastien se trouvait maintenant dans la rame de métro, plongé dans ses pensées. Il se demanda encore, pourquoi il avait accepté de renseigner cet homme soit-disant des services secrets Français. Avant cette enquête, presque un an plus tôt, il l'avait contacté par mail. L'homme se faisait prénommer dragon noir. Il lui avait montré plusieurs photos sur lesquelles il avait été pris en flagrant délit d'adultère, en outre avec son supérieur hiérarchique, le commissaire DUVALOT. Il l'avait évidemment menacé de le dénoncer, à moins qu'il ne lui donne quelques renseignements de temps en temps sur leurs enquêtes, quand il lui demanderait. Cet homme mystérieux avait été fort convaincant et judicieux, lui faisant comprendre sans vergogne qu'il perdrait non seulement son travail, qu'il n'en retrouverait pas sur Paris ni en province, mais en plus qu'il perdrait sa compagne s'il ne coopérait pas. Avec Sophie, c'était une histoire d'un soir, et puis cela s'était passé après une soirée bien arrosée après l'avoir déposée chez elle. Elle l'avait invité à boire un café, et l'inévitable arriva. Or, Sébastien aimait Myriam comme un fou, c'était la femme de sa vie, d'ailleurs ils allaient bientôt se marier. Alors il ne pouvait prendre le risque de la voir partir, il ne s'en remettrait pas si cela arrivait. Perdre son travail lui importait peu, mais la perdre elle, il ne le concevait pas. Sébastien se doutait bien avoir été choisi, pour ce moyen de pression. Si seulement il s'était tu, cela ne serait pas arrivé. Mais non, il avait parlé de sa compagne à tous ses collègues, et avait même fait un blog sur Internet, pour montrer à la terre entière son amour. « *Quel con j'ai été ! Si je n'avais pas fait ce blog, je n'en serais pas là.* » Quelques mois auparavant, l'homme dragon noir l'avait contacté à propos d'une enquête, sur l'homicide d'un député, il voulait savoir si la police criminelle avait une piste. Sébastien lui avait donné tous les détails de l'enquête. Étrangement, quelque temps après le suspect principal de l'enquête avait été exécuté et l'affaire avait été classée. Toutefois, pour l'affaire de Cécilia, Sébastien commençait à avoir de sérieux scrupules, d'autant plus qu'il avait passé une partie de l'après-midi avec la fillette. Il l'avait trouvée adorable. Il était hors de question de la jeter à nouveau dans la gueule du loup. Il avait seulement donné, dans l'après midi, l'adresse et le nom de l'homme l'ayant ramené, en disant à son contact, qu'il connaissait les tueurs, car ils les avaient vus en rêve. Donc il devait maintenant trouver une alternative pour passer à travers les mailles du filet de sa hiérarchie, mais aussi de cet homme mystérieux, tout en ne donnant plus aucune information pouvant porter préjudice à la petite Cécilia. Sébastien avait bien pensé à tout dire à Sophie et à se repentir auprès de sa compagne en se confondant en mille excuses. Malheureusement, il connaissait Myriam par cœur, elle ne lui pardonnerait pas. En outre, il savait que, s'il se confiait à Sophie, elle ferait tout pour retrouver ce mystérieux dragon, sans se soucier des sentiments de Sébastien. Judicieux, il repensa mot pour mot, à la future conversation avec son interlocuteur, pour s'en sortir à bon compte :

— *Bon, je dois lui dire que la petite Cécilia est à la PJ pour la nuit, mais qu'après, je ne sais pas où ils vont l'emmener et, qu'au 36, Quai des orfèvres, c'est peine perdue de vouloir tenter quoi que ce soit. Ensuite, je dois lui dire que j'ai été repéré à cause de mon ordinateur et qu'il va falloir que je me fasse tout petit. Mais surtout il doit cesser de*

m'envoyer des mails sur mon ordinateur, sous peine de se faire repérer à son tour. Ou alors, sur une autre adresse mail. Après, je n'aurais plus qu'à faire le mort un maximum de temps pour avoir la paix et peut-être qu'à la longue il m'oubliera s'il ne peut plus me contacter.

Sébastien était sorti du métro, il arrivait au bout de la rue d'Aubervilliers. Il prit ensuite à droite, la rue Crimée. Il s'arrêta soudainement, écarquillant les yeux ! En ce lieu, à peine à 100 mètres, juste devant les cabines où il voulait téléphoner, à l'entrée du parc, plusieurs gyrophares illuminaient la rue de diverses couleurs. Il y avait les pompiers, l'ambulance, et plusieurs voitures de police. Certainement un homicide, pensa-t-il par réflexe ! Pendant presque une minute, il resta là, sans bouger, à observer. Tout à coup, effaré, ses yeux s'écarquillèrent à nouveau ! La civière fut recouverte par une silhouette aux cheveux blonds comme ceux de sa compagne, avec une jupe en jean bleu et un bustier mauve clair identique à ceux de Myriam. Son sang ne fit qu'un tour, comme si le monde s'écroulait tout autour de lui. Il accourut près de la jeune femme...

22

Le Pouvoir du Dragon

On aime toujours avoir un héros à produire et un ami à qui le montrer.

George Meredith.

À Djibouti, dans sa caserne des supers soldats, Éric LEDOUX était encore à accuser le coup de la nouvelle. Il était resté un long moment à se remémorer ses souvenirs avec le soldat PIERSON. Maintenant la donne était différente. Il avait une dette envers cet homme, en revanche il était aussi en demeure d'un combat avec lui et cette deuxième option était la principale à ces yeux. Quelle pouvait bien être sa relation avec cette gamine ? Il ne pouvait point être dans cette fusillade, en face de ses hommes, par hasard ; cela, Éric en était certain. Exécuter cette gamine sans s'être occupé de Jean-Luc JOURDAN auparavant, était une mission pour ainsi dire impossible. Et le tuer lui, il fallait se lever de bonne heure ! En outre, Le lieutenant-colonel LEDOUX ne voulait pas sa mort. Il était en face d'un dilemme, et cherchait une solution. En effet, s'il n'accomplissait pas les ordres, il pouvait dire adieu à son grade de Général. Néanmoins, ce futur grade était-il aussi important que de se mesurer au seul homme pouvant peut-être le vaincre ? En dépit de sa situation et de son âge, Éric était toujours aussi joueur. Il avait entamé une recherche sur Internet à écouter les hommes politiques Français, en même temps, une idée mûrit dans son esprit...

Cependant pour cela, il lui fallait retrouver Jean-Luc JOURDAN. Pour se faire, en parallèle à sa recherche, il fit une autre recherche sur Google. Il écrivit :

Jean-Luc JOURDAN Garde Forestier à Neublans.

Aucune réponse probante ne le satisfit. Il y avait une dizaine de Jean-Luc JOURDAN, un peu partout en France, mais aucun dans le Jura. Il continua à regarder les réponses sur la deuxième page, et, là, une réponse attira son attention :

SYLVIE JOURDAN, AVOCATE À LA COUR DE DOLE, DOMICILIÉE À NEUBLANS...

Il cliqua pour avoir toutes ses coordonnées, copia la page Internet dans ses documents favoris. Il aurait pu continuer, car plusieurs réponses donnaient les coordonnées de gardes forestiers dans le Jura. Toutefois, plutôt que de contacter directement Jean-Luc, il opta pour l'effet de surprise en contactant cette avocate. Il y avait de grandes chances pour qu'elle fasse partie de sa famille, alors il la persuaderait de lui faire rencontrer Jean-Luc en se faisant passer pour son meilleur ancien ami et lui faire une surprise. Éric sourit en imaginant sa tête s'ils se retrouvaient de cette façon. Son pouls s'emballa en imaginant de voir à nouveau son regard profond et son impressionnante prestance de guerrier... Il était temps pour lui de rentrer, il cliqua plusieurs fois sur sa souris afin d'éteindre son ordinateur. Il se leva, prit sa sacoche avec ses papiers et autres babioles, jeta un dernier regard sur son bureau. Il aperçut la photo de Jean-Luc. Il pensait l'avoir mise dans sa sacoche, manifestement il l'avait oubliée. Il revint sur ses pas, prit la photo, l'observa à nouveau. Chaque fois, c'était comme si le soldat PIERSON lui parlait ! Il regarda sa montre : 18 Heures 45. « *Il est à peine 17 Heures à Dole, pensa-t-il.* » L'envie était trop grande, il voulait avoir des nouvelles de son ancien meilleur ami, le seul d'ailleurs ! Il s'assit derrière son bureau, appuya sur le bouton marche de son ordinateur, attendit quelques secondes, le temps pour celui-ci d'initialiser toutes les données de la mémoire, puis l'écran demanda le code secret à Éric. Il entra les initiales des prénoms de sa femme, de ses deux enfants et de son chien. L'écran d'accueil s'ouvrit, il cliqua sur la dernière page Internet copiée, avec les coordonnées de Sylvie JOURDAN. Il prit son téléphone, puis composa son numéro. Il entendit la sonnerie retentir, son correspondant décrocha à la cinquième sonnerie :

— Sylvie JOURDAN, avocate, bonjour...

23

Retrouvailles

Tout homme est sensible quand il est spectateur. Tout homme est insensible quand il agit.

Émile Chartier, dit Aïain.

Paris 36, Quai des Orfèvres : 1 Heure du matin.

Serge s'était couché avec Sophie à 23 Heures 20, il l'avait à priori épuisée, car elle dormait à poings fermés. Comme Jean-Luc JOURDAN n'était pas venu, elle s'était endormie l'esprit tranquille. Serge se leva en faisant le moins de bruit possible, sortit de la pièce tout en mirant sa montre. Dans le couloir, il enfila rapidement son pantalon qu'il avait pris en sortant. Il descendit les escaliers, se rendit à l'entrée. Avait-il entendu un bruit ? Juste avant de passer devant la caméra pointée sur la porte vitrée de l'entrée, il l'orienta en direction du mur. Il tourna le verrou de la porte, l'ouvrit, puis sortit d'un pas pour regarder si quelqu'un était là. À droite de la porte, surgirent Jean-Luc et Aziz. Ce dernier fixa intensément Serge avec un incroyable sourire, puis il se blottit dans ses bras.

— Salut, mon pote, chuchota Aziz. Ça fait un bout de temps, continua-t-il fort ému !

Serge s'écarta de lui, le regarda avec un sourire de bonheur, tout en le tenant par les épaules :

— Tu n'as pas changé, toujours aussi fringant, et tu as l'air en forme dis-moi ? Et moi qui vous croyais morts tous les deux !

Jean-Luc ne s'était jamais douté, lors de leurs casernements, de cette complicité réciproque avec Aziz. Il était même loin d'imaginer deux personnes aussi différentes, être si proches.

— Hé oui, je tiens la super forme. Grâce à Jean-Luc. Sans lui, je serais sûrement mort. En tout cas, ça fait grave plaisir de te voir Serge.

— Moi aussi, cela me fait plaisir à un point que tu n'imagines pas, mon pote, dit-il en le tirant à nouveau dans ses bras. Je dois vous avouer que j'ai failli avoir une crise cardiaque quand j'ai vu ton sms sur mon portable, continua-t-il en regardant Jean-Luc, puis Aziz en dernier. D'ailleurs, je me suis demandé si la commissaire ne s'est pas doutée de quelque chose !

— Tu passes la nuit tout seul avec elle pour protéger la petite Cécilia ? Demanda Aziz, l'air taquin.

Serge sourit :

— Tu n'as pas changé, toi...

— Allez, dis- moi... Elle est mignonne ?

Serge secoua la tête, avec cette douce impression d'être à nouveau plusieurs années auparavant.

— Oui je te le confirme, elle est très mignonne, s'immisça Jean-Luc dans la conversation.

— Ah, oui, tu l'as vue ?

— Oui, je l'ai vue cet après midi. En plus d'être très belle, elle est sacrément bien faite, c'est un sacré veinard notre capitaine ! Par contre, elle a un petit caractère la demoiselle, continua Jean-Luc en secouant la main. Que lui avez-vous donc fait, pour qu'elle ne soit pas sur notre dos ?

Serge sourit en baissant les yeux.

— Oh, le coquin, il lui a donné sa dose ! S'écria Aziz, en lui tapotant l'épaule. T'es vraiment un dieu de...

— Chut, vous allez la réveiller, chuchota Serge en riant. Entrez, mais silence. En fait, je l'ai fait boire et je crois qu'elle ne tient pas bien l'alcool.

Aziz et Jean-Luc lui firent un signe avec leur doigt devant leur bouche, ce dernier retint la porte pour ne pas qu'elle fasse de bruit en se refermant.

— Je vais chercher Cécilia, attendez-moi là, chuchota Serge près d'eux.

— Attendez, le contraignit Jean-Luc à s'arrêter dans l'ascension de l'escalier.

— Oui ? Demanda-t-il en se retournant.

— Avez-vous trouvé qui était la taupe dans votre service ?

Serge descendit les quelques marches déjà gravies :

— Si nous nous tutoyions, Jean-luc, cela serait peut-être mieux, non ? Lui dit-il avec un large sourire de complaisance.

— Oui, répondit-il surpris. Avec plaisir.

Jean-Luc le trouva changé en quelques heures ! Était-ce les paroles échangées au seuil de la porte dans l'après midi ou bien les retrouvailles avec Aziz ? Il ne pouvait le dire avec certitude. Cependant, ce surcroît de confiance qu'il montrait, là, maintenant, il ne l'avait nullement montré ni plusieurs années auparavant, ni cet après-midi. Peut-être l'avait-il caché, se persuada-t-il !

— Nous avons une piste sérieuse avec Sophie, l'un de ses inspecteurs. Il aurait lu tout mon rapport sur toi et cette affaire. Toutefois, nous n'en sommes pas certains, alors je t'en dirai plus quand nous l'aurons cuisiné. Au fait, à ce sujet, j'ai appelé la gendarmerie de Lons-Le-Saunier. J'ai eu le commissaire TEE, ta femme l'avait prévenue, et il a déployé toute une armada avec les gendarmeries alentour pour intercepter les hommes masqués autour de chez toi et sécuriser ta maison. Je n'ai pas eu de nouvelles, mais a priori tout est rentré dans l'ordre.

— Très bien, je te remercie. Tu veux dire que cet inspecteur sait tout du rêve que j'ai fait et sait que j'ai vu les assassins des parents de Cécilia, qu'il sait aussi ce qui s'est passé pendant la fusillade, l'autopsie et tout le reste ?

— Oui, malheureusement, il y a de fortes chances, il a mon rapport dans ses documents. Mais ne t'inquiète pas, je vais trouver une parade, parce que je ne l'ai pas fini. Je dirai simplement que c'était une ébauche et que j'ai extrapolé certaines conclusions, mais que je vais le refaire avant de le donner à mon commissaire. Cela se fait souvent...

— Je comprends pourquoi je suis à nouveau dans la merde ! J'espère que tu as raison, parce que si en haut lieu ils savent ce qui s'est réellement passé, nous allons tous avoir d'énormes problèmes... Je pourrai t'appeler demain matin, pour avoir confirmation ?

— Bien sûr. Ils seront obligés de se référer au rapport officiel. Même si en haut lieu, ils lisent mes notes, ce ne sont que des notes. Les rapports d'autopsie, de balistique et tout le reste, il n'y a que Sophie et moi qui les avons lus. Nous ferons en sorte de le garder sous silence. Pour le commissaire TEE, je l'appellerai à la première heure si j'arrive à me réveiller. Avec ton appel, nous officialiserons le nouvel enlèvement de Cécilia, parce qu'avec la commissaire, je vais faire comme si je ne savais pas qui l'a enlevée, sinon, je risque ma carrière...

— Oui, je comprends. Tu as l'air d'avoir pensé à tout, tu dois être un bon policier. Pardonne-moi, de t'obliger à faire ça !

— Mais tu n’as rien à te faire pardonner, mon nouvel ami. Vois-tu, je te connais, certes, depuis fort longtemps, malgré tout, les gens disent toujours qu’on ne connaît jamais assez les personnes proches de nous. Pourtant, avec toi, j’ai une confiance presque aveugle, et je suis prêt à risquer ma carrière pour toi. Par contre, après, tu seras traqué par toutes les polices si je n’arrive pas à convaincre Sophie. Quand bien même, le ministre voudra certainement mettre son grain de sel, bref, il faudra bien te cacher en attendant que l’orage passe. S’il passe !

Jean-Luc ne s’attendait pas à autant de sincérité et de magnanimité de sa part. Peut-être était-ce ça qui avait changé en lui, notamment cette confiance aveugle.

— Merci, Serge, la confiance que tu me portes, me touche. Je crois en fait, qu’en faisant ça, c’est une très bonne idée, parce que ça va pousser à la faute les dragons noirs et il se peut que des têtes sautent au sein de leur commandement. Et si nous nous coordonnons bien, nous pourrions semer une zizanie certaine au sein de leur société secrète...

— Je l’espère. En tout cas, sache que je suis avec toi. Par contre, je resterai discret. Bon ! Je vais la chercher, continua-t-il en mettant une petite tape sur l’épaule de Jean-Luc.

Ils approuvèrent de la tête en le regardant monter les escaliers. Jean-Luc avait encore du mal à croire en la réaction conciliante de Serge, et en sa confiance presque aveugle en lui. En dépit de l’assurance des paroles d’Aziz quant à leur amitié et leur complicité très forte, il n’avait pas voulu le croire. « *Il avait raison, le bougre d’Aziz* » D’ailleurs, il en était même un peu jaloux à vrai dire. Aziz brillait par son esprit de boute-en-train, il avait beaucoup de copains à la caserne. Ce garçon trouvait toujours du bon en chaque être humain, il le mettait en avant et se faisait des amis, tout simplement. Plus d’un essayait de lui ressembler, néanmoins, être gentil, compréhensif et débordant de compassion, bref, être Aziz, ne s’improvisait pas ! « *Il est unique, notre Aziz* » Pensa Jean-Luc en l’observant avec respect et fierté. Il remarqua son regard :

— Quoi mon pote ? Chuchota Aziz en prenant le bras de Jean-Luc avec complaisance.

— Rien, mon ami... Je t’admire, tu es un chic type et tu es unique. Je regrette sincèrement de n’avoir pas été plus proche de toi quand nous étions à l’armée, chuchota Jean-Luc avec une pointe d’émotion dans la voix, tout en posant sa main sur la sienne tenant son bras.

Aziz ne s’attendait pas à d’aussi gentils mots, ses yeux trahirent son émotion en s’écarquillant d’abord, puis en brillant de bonheur. Sans mot dire, il se blottit contre lui. Il lui chuchota dans l’oreille :

— C’est vrai que nous n’avons pas eu beaucoup l’occasion de faire connaissance à l’armée, nous étions nombreux et pas dans la même chambre. Mais sache que je n’oublierai jamais ce que tu as fait sur cette île, et surtout ton regard. J’ai su que c’était toi qui m’avais sauvé, parce que tous les soldats débarqués étaient tous dans la barque sauf toi et le Sergent-Chef LEDOUX. Comme il avait été touché gravement avant que je tombe, j’en ai déduit que c’était toi.

Jean-Luc secoua la tête sans mot dire. Ils avaient longuement discuté pendant le trajet les amenant à Paris. Il lui avait raconté toute son aventure sur l’île, cependant ils n’avaient nullement parlé de l’épisode des combats. Cela touchait profondément Jean-Luc de l’avoir sauvé involontairement, car s’il avait été vivant, il n’aurait peut-être pas survécu aux combats. Et puis maintenant, il n’était plus le seul survivant revenu de cette misérable île.

Cela leur avait fait beaucoup de bien à tous les deux de pouvoir discuter de ce passé volé à leur insu. Aziz et Jean-Luc n'en avaient parlé à personne, même pas à leurs femmes. Ils avaient tous les deux essayé d'en parler à leurs supérieurs, quand ils étaient revenus, or ils n'avaient pas voulu les croire et n'avaient rien voulu entendre. Pour eux, ils avaient été perdus par inadvertance. Ils devaient être parachutés sur une île Française – dont ils n'avaient d'ailleurs pas daigné leur donner le nom – pour un simple exercice de combat. Alors leur histoire d'île Chinoise était inconcevable. Et, comme par enchantement, ils avaient été mutés tous les deux dans des casernes différentes, pour éviter des retrouvailles comploteuses. En réalité, ils avaient été choisis pour une mission suicide, ni plus, ni moins. L'armée les avaient bien manipulés. Jean-Luc et Aziz s'étaient longuement concertés pendant leur trajet en voiture, pour débattre s'ils pouvaient demander justice, après tant d'années. Toutefois ils avaient conclu de laisser cette affaire sous silence, car de toute façon l'armée ne reconnaîtrait jamais sa faute, surtout après tant d'années, et puis cela risquerait de leur apporter à nouveau des ennuis.

— Nous allons rattraper le passé, mon ami, quand tout ira mieux. Tu pourrais même venir pour les vacances de Noël avec ta femme et tes enfants, si tu veux ? Ma maison est assez grande pour vous accueillir. Au fait, as-tu des enfants ? Demanda Jean-Luc.

— Oui, j'ai un petit gars de 9 ans et une fille de 4 ans. Tu ne m'as pas dit si tu savais pourquoi tu as rêvé de cette fillette, tu es parent avec elle ? Et toi, tu as des enfants ?

Jean-Luc resta quelques secondes silencieux, ravalant plusieurs fois sa salive. Lui qui désirait tellement un enfant, cela le fit souffrir d'y penser. En outre, s'attacher à une fillette n'étant pas la sienne, forcément, les gens auraient du mal à comprendre. Pourtant, que pouvait-il faire d'autre ? Il était le seul à pouvoir la protéger contre les griffes des dragons noirs. En réalité, ils étaient la source de tous ses problèmes, depuis le premier jour sur cette maudite île ! Ses rêves avaient commencé le soir même. Et encore maintenant, plus de 10 ans après, ils étaient toujours – et les rêves et les dragons noirs – son calvaire. Soudain, une évidence surgit dans son esprit ! Retrouver le frère d'Otsu, à priori, devenu le chef depuis la mort de sa sœur. Celle-ci fut effectivement tuée dans un accident tragique d'avion. Jean-Luc fixa Aziz avec un air déterminé.

— Non, nous n'avons pas d'enfant avec ma femme. J'aimerais en avoir, mais elle veut attendre un peu avant d'en avoir un. Elle se trouve trop jeune.

— Ah bon ! Mais quel âge elle a ?

— 28 ans.

Aziz éclata de rire. Jean-Luc le suivit sans vergogne...

— Ha, ces femmes, toutes les mêmes ! Elle fait quoi dans la vie ? Et le rêve de la fillette, tu sais pourquoi ? Insista-t-il.

— Elle est avocate. Je pense que j'ai fait ce rêve à cause des dragons noirs. Ils ont certainement commandité le meurtre de ses parents. Et, non, je n'ai aucun lien de parenté avec elle.

— Ah, ceux-là, ils nous auront bien pourri la vie. Mais quelque part, je suis quand même content, parce que tu leur as bien botté le train, pouffa-t-il.

Jean-Luc pouffa aussi :

— Ça oui. Tu aurais vu leur tête quand je n'avais plus de munitions et qu'ils se sont mis d'abord à 10 contre moi et qu'ils n'ont pas pu me maîtriser. Je les ai tous envoyés

valdinguer. Après ils se sont mis au moins à trente contre moi, ils étaient tout pâles, de peur de m'approcher...

Jean-Luc imita les dragons noirs avec les poings en avant, tout en louchant pour faire rire Aziz. Cela réussit à merveille, il rit à en pleurer.

— Oui... Dit-il en se frottant les yeux. J'imagine bien leur tête de bridé pithiatique, continua-t-il de rire.

— Et... Tu aurais vu leur tête se décomposer, quand j'ai mis KO leur meilleur combattant avec un seul coup de poing sur son pied ! À ce moment-là, ils ont fait une jaunisse.

Jean-Luc imita la tête d'Otsu, alimentant encore un peu plus le rire d'Aziz. Ils étaient tellement investis dans leur ricanerie, qu'ils n'avaient pas vu descendre Serge avec Cécilia dans les bras.

— Chut ! Vous faites un de ses raffuts, je vous entends depuis là-haut, chuchota Serge.

— C'est de ma faute, je lui ai demandé de me raconter la tête des dragons quand il leur a mis la pâtée, dit Aziz en chuchotant et en continuant de rire, montrant Jean-Luc du doigt.

Serge fixa Jean-Luc, se demandant de quoi il pouvait bien parler ! Dans la fusillade, il ne leur avait pas vraiment mis la pâtée, comme disait si bien Aziz. Jean-Luc s'arrêta de rire, fermant même son visage.

— De quoi tu parles Aziz ?

Aziz observa Jean-Luc, l'air troublé.

— Tu ne lui as rien dit ? Lui demanda-t-il.

Sans mot dire, Jean-Luc le fixa l'air fort sérieux, en fronçant les sourcils. Il secoua ensuite la tête de droite à gauche.

— Vous parliez de l'endroit où vous étiez, quand vous êtes partis de la caserne ?

Aziz questionna Jean-Luc du regard, cependant, il resta de marbre.

— J'aimerais bien que vous m'en parliez un jour. Nous pourrions faire ça devant un bon barbecue, ou lors d'un pique-nique ? Insista Serge.

— Oui, tu as raison, Serge, il faudra bien que nous t'en parlions un de ces jours, se décida Jean-Luc. Et puis tu as raison, cela serait bon de se retrouver tous les trois avec nos femmes, devant un bon repas à la campagne.

— Oui, ça serait super, s'écria Aziz heureux.

— Chut... Oui, cela serait bien de se retrouver.

Jean-Luc s'approcha de Serge, caressa les cheveux de Cécilia.

— Elle dort bien la puce, tu me la donnes, demanda-t-il en tendant les bras.

Serge la déposa délicatement dans ses bras. Cécilia souffla et grogna en même temps, sans se réveiller. Jean-Luc la berça pour l'aider à se sentir bien.

— Quand cette affaire sera finie, je vous appellerai, nous ferons un barbecue chez moi, à la campagne. Si tu veux, j'inviterai la commissaire ?

— Merci de cette délicate attention. Je verrai avec elle, mais surtout, je verrai où j'en serai avec elle, sourit Serge.

— Bon, les gars, arrêtez de vous attendrir comme ça, c'est pas un adieu ! Juste un au revoir pour mieux se retrouver. Vous, ça vous dirait de venir me voir au Maroc, les amis ? J'ai largement la place moi aussi, et ce serait l'occasion de passer des supers vacances.

Serge regarda Jean-Luc, avec un grand sourire.

— J'en serai ravi, mon ami. De toute façon, maintenant j'ai ton numéro, alors nous restons en contact.

— Ça, oui, c'est obligé.

— En ce qui me concerne, c'est idem. Je serai heureux de venir te voir pour les prochaines vacances. Nous organiserons ça. Par contre, avant, vous viendrez à la maison. Je t'envverrai des billets d'avion, mon ami.

— Extra super ! Merci, mon pote, mais ça devrait aller pour les billets d'avions, dit-il avec un grand sourire. Je prendrai plutôt ma voiture cette fois. Ça me reviendra moins cher avec ma petite famille.

— C'est dommage ! J'aurai pu venir te chercher à l'aéroport et vous auriez pu passer une journée ou deux à Paris pour faire du shopping. Après, nous aurions été ensemble chez Jean-Luc, proposa Serge. Je pourrai payer la moitié de vos billets avec Jean-Luc ; Cela m'honorerait, que tu acceptes, mon ami, continua-t-il avec une forte émotion.

Aziz resta interdit. Sa proposition était vraiment alléchante, d'autant plus que sa femme et ses enfants rêvaient d'aller à Paris faire du shopping.

— Allez, dis oui Aziz, c'est une idée géniale. Et puis ce n'est rien pour nous, quatre billets d'avion. En outre, tu utiliseras cet argent pour le shopping et cela nous fait plaisir à un point que tu n'imagines pas... Insista Jean-Luc.

Aziz fut submergé par l'émotion. Afin de le cacher, il se blottit dans les bras de Serge.

— Vous êtes mes meilleurs amis...

Jean-Luc et Serge se fixèrent avec un sourire satisfait et rempli d'émotion. Ils prirent ce compliment pour une réponse positive. Aziz défit son étreinte, se retourna et tapota l'épaule de Jean-Luc avec un large sourire, la larme à l'œil.

— Elle dort bien cette petite. Alors, c'est elle que vous devez protéger à tout prix, contre ses maudits dragons, dit-il en observant le visage de Cécilia.

— Oui. Pardonnez-moi de devoir abréger notre petite réunion, les amis ! Il est tard, et je crois que nous avons tous besoin de dormir un peu, répondit Jean-Luc en regardant sa montre.

Aziz, lui, n'avait nullement envie de se séparer d'eux tout de suite. Avec insistance, il compara le visage de Cécilia avec celui de Jean-Luc, qui sembla agacé par l'insistance de son regard.

— Qui y a-t-il Aziz ?

— Tu es sûr que ce n'est pas ta fille, parce qu'elle te ressemble beaucoup je trouve.

Jean-Luc le regarda avec une pointe de dérision. Il fixa ensuite Serge avec un sourire ironique, puis pouffa.

— Non, ce n'est pas ma fille, continua-t-il de pouffer.

— Pourtant, des yeux comme ça, si expressif, on n'en voit pas tant que ça ! Insista Aziz.

Serge, à son tour, observa avec attention le visage de Cécilia, ensuite celui de Jean-Luc. Son air devint sérieux, il fronça les sourcils. Jean-Luc leur aurait-il caché quelque chose ?

— Mais arrêtez, vous êtes incroyables tous les deux ! Vous allez finir par me faire douter, rit-il à pleine dent.

Leur air interrogateur et fort sérieux resta inchangé. Il reprit :

— Non, c'est sûr, ce n'est pas ma fille, vous pouvez me croire c'est impossible. Je le saurais quand même si j'avais fauté, leva-t-il le ton !

— Ok, ne t'énerve pas ! Nous voulions seulement en être sûr, rétorqua Serge.

— Certes, c'est vrai, je trouve aussi que nous avons une grande ressemblance, cependant, je vous assure quelle n'est pas ma fille. D'ailleurs, pourquoi je voudrais vous le cacher, c'est ce que je souhaite le plus au monde d'avoir un enfant... Par contre, je dois vous avouer, que je ferais tout pour l'adopter. C'est une gamine adorable.

— Je te le souhaite. Toutefois, cela n'est pas gagné, sans vouloir être pessimiste. Bon ! Allez-vous en, avant que Sophie ne se réveille ou que les dragons noirs débarquent.

Aziz se blottit à nouveau dans les bras de Serge. Jean-Luc, lui, médita sur sa réponse. Cela le mettait hors de lui, pourtant, il savait pertinemment qu'il avait raison. Cela allait être une bataille juridique sans précédent pour réussir à l'adopter. En dépit de la difficulté, il s'était promis au fond de lui, ainsi qu'à Cécilia, de ne jamais baisser les bras et de se battre comme un diable, pour réussir et la rendre heureuse.

— Au revoir, mon ami. Prends soin de toi. Sache que tu peux m'appeler quand tu veux. Nous nous reverrons bientôt je pense.

— Oui, à bientôt Serge, prends soin de toi aussi. Toi aussi tu peux m'appeler quand tu veux. Je t'appellerai dès mon retour au pays. Je t'enverrai aussi des photos de ma famille, et de là où je vis.

— Avec plaisir. Serge se retourna vers Jean-Luc. À demain au téléphone. Prends bien soin de ta fille, dit-il d'un air ironique.

Jean-Luc lui tendit la main.

— Je suis heureux et fier d'avoir un nouvel ami comme toi. À très bientôt Serge.

Serge lui serra la main pour le saluer.

— Pas autant que moi... Tu es un sacré mec, fais attention à toi et à Cécilia. Je tiens à ce barbecue à la campagne, sourit-il.

Jean-Luc le fixa avec admiration, tout en lui rendant son sourire. Aziz lança une dernière petite tape sur l'épaule de son ami Serge. Il sortit avec Jean-Luc dans la rue, où ils s'engagèrent pour retrouver l'automobile garée à peine 300 mètres plus loin. Jean-Luc conduisit Aziz à l'aéroport. Comme son avion décollait seulement le matin à 9 heures 25, Aziz prit une chambre dans un hôtel de l'aéroport. Jean-Luc, lui, repartit aussitôt, là où ils s'étaient donné rendez-vous avec sa femme, connu seulement d'eux.

Serge ferma la porte, remonta les escaliers de quelques pas, remit la caméra en place en prenant bien soin d'effacer ses empreintes avec un chiffon prit dans le bureau de Sophie quand il était allé chercher Cécilia. Il remonta ensuite dans le bureau des inspecteurs, trouva une fenêtre près du bureau de l'inspecteur JOIGNÉ. Puis il retourna se coucher sans faire de bruit, près de Sophie. Elle grommela sans se réveiller, l'entourant inconsciemment avec son bras. La lumière de la rue filtrait à travers les lamelles des volets en bois marron foncé. Son visage était paisible, sa bouche sensuelle émettait un doux soufflement. Elle était sur son flan gauche, le drap et la couverture découvraient le haut de son corps nu. Serge admira ses jolis seins – dont il s'était goulûment délecté quelques heures plus tôt – flirtant avec un rayon de lumière. Une irrésistible envie de les embrasser l'envahit. Il glissa délicatement vers le fond du lit, tout contre son corps, de sorte à avoir sa tête à hauteur de ses seins. Il l'embrassa d'abord dans le cou, car la tentation était trop

grande, puis il assouvait son désir. La respiration de Sophie changea, comme si elle avait senti sa bouche. Serge l'observa avec un peu plus d'attention, puis caressa sensuellement son sein droit, tout en continuant de la regarder avec autant d'attention. Sa respiration s'accéléra instantanément. « *Cette femme est incroyable ! Elle est presque plus sensible à mes caresses pendant son sommeil* » pensa Serge. Il posa délicatement ses lèvres contre les siennes, les caressa avec douceur, puis alterna ses caresses avec sa langue. Sophie entrouvrit sa bouche, offrant sa langue avec passion et ouvrit ses jolis yeux amoureux...

24

Non dit !

Le souvenir du bonheur n'est plus du bonheur ; le souvenir de la douleur est de la douleur encore.

George Noël Gordon.

Sylvie se prélassait sur le vieux canapé de la maison de campagne de ses parents, plongée dans ses pensées si douloureuses de les avoir perdus, il y a quelques années dans un accident de voiture ; mais pas seulement. Cette maison se trouvant seulement à trois kilomètres de leur maison, à Authumes en Saône et Loire, était la maison de son enfance. Avec sa sœur et ses deux frères, tant de souvenirs avaient fleuri dans cet endroit, notamment avec Jean-Luc, dans l'année de ses 14ans. Elle avait fait sa connaissance dans un bal. Ils avaient dansé un slow, avaient bu un verre ensemble, puis ils s'étaient perdus de vue. Ils s'étaient revus à l'armée, huit ans plus tard. Jean-Luc aussi avait vécu son enfance dans ce village. D'ailleurs, Sylvie se demandait avec lui, s'il n'était pas le descendant de Nicolas ROLIN qui possédait le château d'Authumes en 1397 après Jésus-Christ. En effet, le tableau que son mari possédait, représentait ce même château avec des chevaliers. De plus il était dans la famille de Jean-Luc depuis bon nombre de générations...

Le grand avantage de cette maison de campagne, était que personne n'en connaissait l'existence. Effectivement, depuis la mort de ses parents, cette habitation secondaire lui était revenue en héritage. Elle n'était plus référencée sur la commune ni aux Impôts, ni sur aucun papier officiel d'ailleurs. Le seul papier pouvant prouver qu'elle lui appartenait était l'acte d'achat de ses parents. Sylvie le gardait précieusement caché dans un coffre fort dans son bureau. Elle ne s'était pas encore occupée du droit de succession en dépit de son travail d'avocate. Elle avait beaucoup de dossiers à passer avant, et puis cela n'était pas une priorité, car ce n'était qu'une maison de campagne. Elle avait bien pensé la vendre, toutefois Sylvie y avait une attache sentimentale et avec Jean-Luc ils n'étaient pas vraiment

dans le besoin. Fort heureusement d'ailleurs, sinon elle n'aurait pas su où aller ce soir. Elle regarda sa montre : minuit vingt cinq. Tant de questions douloureuses se bousculèrent dans sa tête : Où était Jean-Luc ? Pourquoi des mercenaires voulaient-ils faire exploser leur maison ? La police avait-elle pu les appréhender ? Sans casse ? Pourquoi Jean-Luc l'avait-il suppliée de ne pas se servir de son téléphone ? Qui pouvaient bien être ces hommes voulant les tuer ? Ou, est-ce que c'était son mari qui perdait la tête ou le perdait-elle, tout simplement ? Il y avait aussi toutes ces nouvelles ayant afflué durant la journée à son bureau. « *Il y a des jours comme ça, où toutes les choses mauvaises du passé s'accumulent ! Mais là, franchement, c'est excessif !* » pensa-t-elle, en se prenant la tête dans les mains. Elle avait envie de crier sa douleur... Pourquoi n'avait-elle jamais parlé à son mari, de la vraie raison de leur rencontre, à l'armée ? Lui, il croyait au hasard de leur retrouvailles, or, ce n'en était pas un ! Et pourquoi lui avait-elle caché aussi ce terrible secret ayant refait surface ce matin sur son bureau, à la troisième page du journal de la veille ? Elle avait eu aussi le journal du jour, relatant la fusillade en plein cœur de Paris. Comment avait-il fait pour s'en sortir indemne avec Cécilia ? Que voulaient-ils dirent par *Mort inexplicable d'un membre du commando* ? Et, ce mystérieux Lieutenant-Colonel de l'armée, l'ayant appelée dans l'après midi, qui était-il vraiment ? Mais surtout, que ne lui avait pas dit son mari sur son passé ? Le peu qu'elle en connaissait n'était déjà pas glorieux, en outre ces événements et cet homme si mystérieux lui ayant fait ni plus ni moins du chantage, ne présageaient rien de bon quant aux actions passées de son mari. « *Et moi qui croyait bien le connaître, quelle conne !* » Une chose était sûre, ils allaient devoir se parler, cela avait de fortes chances de mettre en péril leur couple et peut-être même leur mariage. Jean-Luc pourrait-il lui pardonner les choses, terribles, quelle lui avait caché au début de leur rencontre et toutes ces années durant lesquelles elle aurait pu lui dire ? Cela était plutôt improbable, surtout avec leur grande complicité de tous les instants, dont ils s'étaient persuadés, et jurés être sans aucun secret l'un pour l'autre. Il le prendrait certainement pour une trahison. En dépit de cette certitude et du risque de le perdre, elle avait pris sa décision, elle voulait tout lui révéler...

Ricky, lui, regarda sa maîtresse avec une admiration sans précédent. Jean-Luc l'avait amené là, avant de partir à Paris avec Aziz. Le gentil chien était habitué à sa niche douillette dans sa maison et, ou dans sa deuxième niche en bois devant la maison. Peu de chiens pouvait se vanter d'avoir deux niches. Ricky, lui, en avait non seulement deux, en plus il en avait une en bois avec son nom écrit en grosses lettres. Certes, il ne savait pas lire, cependant, il s'y sentait bien. De plus, il était habitué à son territoire de garde. Rien à voir avec cette maison ! Il se sentit déstabilisé de devoir dormir ici, dans cette vieille baraque sans aucun tapis pour lui. Il n'y était d'ailleurs jamais venu. Et puis il commença à sérieusement avoir faim. D'habitude, son maître lui donnait à manger juste après leur repas du soir, vers 20 Heures, et, parfois, si son maître était absent, sa maîtresse lui donnait sa gamelle. Mais là, rien, même pas à boire ! En réalité, Ricky était tellement gentil, qu'il commençait à s'inquiéter pour ses maîtres. Il sentait bien au fond de lui, le sentiment de tristesse et de profond désarroi de Sylvie. Il la sentait désemparée, cela le déstabilisait au plus haut point, car il voulait avant toute chose, le bonheur de ses maîtres adorés. En outre, avec Sylvie il ne pouvait pas lui montrer sa compassion ni son amour parce que elle le repoussait souvent à cause de ses poils salissant ses beaux habits quand il lui faisait la

fête le matin et le soir. Alors cela le dérangeait encore un peu plus, parce qu'il avait envie de la réconforter et se faire câliner.

Sylvie regarda furtivement le chien, puis fixa son portable sur la table basse. Elle n'y tenait plus, l'envie d'appeler son mari était trop grande. Elle se redressa, se pencha en avant, prit son téléphone. Sans hésitation elle appuya sur le bouton de mise en marche. L'appareil émit un bip, l'écran s'illumina. Au bout de quelques secondes il fut fonctionnel. Elle appuya sur la touche 5 – affichant directement le nom de son mari avec son numéro – puis elle appuya sur la touche appeler. Le numéro se composa automatiquement. Malheureusement, elle entendit directement la messagerie de Jean-Luc. Elle appuya sur le bouton arrêt. À peine avait-elle interrompu l'appel, son téléphone sonna. Elle sursauta en émettant un petit cri de peur, puis regarda le numéro d'appel : c'était son répondeur. Deux numéros cachés lui avaient laissé un message. Elle appuya à nouveau sur la touche appel pour répondre et écouta :

— VOUS AVEZ, DEUX NOUVEAUX MESSAGES. PREMIER MESSAGE À 21 HEURES 45 : Oui, Madame JOURDAN, c'est le commissaire TEA. J'ai fait déplacer les polices de plusieurs départements, or, nous n'avons trouvé personne chez vous. A priori quelqu'un est bien entré dans votre maison, toutefois rien ne nous dit que c'était des terroristes ! Alors, je vous invite à venir porter plainte contre X dès demain matin ou mieux, que votre mari le fasse, comme d'après vous, et d'après le capitaine FARLET de la police criminelle, c'est lui qui les a vus. Mes respects, Madame JOURDAN.

— 2E MESSAGE À 0 HEURE 20 : Mon amour, c'est moi. Je t'appelle d'une cabine, parce que je ressens que tu te fais du souci. Et puis je sais que tu ne vas pas résister à allumer ton portable. Je veux que tu saches que je t'aime plus que tout, et je ne supporterai pas de te perdre, tu le sais. Alors, je t'en supplie, essaye de résister, nous trouverons une solution pour nous contacter. Tu sais, ces gars ne rigolent pas. Je pense qu'ils savent que j'ai été témoin indirectement du meurtre des parents de Cécilia et manifestement ils ne veulent laisser aucune trace derrière eux. Alors, il va nous falloir être extrêmement prudents. Je serais là vers quatre heures du matin, ne m'attends pas pour dormir. Je te dirai tout en rentrant... À tout à l'heure, je t'aime fort.

Sylvie éteignit son téléphone portable. Sur le mur, face à elle, leur photo de mariage était encadrée dans un superbe cadre du début 1900. Elle fixa leur joie de vivre, leur bonheur, tout en repensant à ce moment magique et à leurs plus belles années. En dépit de leur rencontre arrangée par son supérieur, le Commandant SEILLIER, de l'intendance du Ministère de la Défense, qui l'avait muté, de sorte à surveiller les faits et gestes de Jean-Luc (alias David PIERSON), elle était tombée folle amoureuse de lui. Ils avaient décidé elle et Jean-Luc, plusieurs mois plus tard, d'un commun accord, de s'enfuir pour échapper à leurs griffes et de faire changer de nom à David PIERSON. Elle démissionna un mois après lui, pour ne pas éveiller les soupçons. De peur de le perdre, Sylvie n'osa jamais lui dévoiler quelle avait été chargée de le surveiller. D'ailleurs, le premier jour de leur rencontre, ils eurent un coup de foudre l'un pour l'autre, s'étaient-ils avoués quelques mois plus tard. Toutefois, il y avait cette femme ! Elle pensait ne jamais voir leur mariage entaché par quoi que ce soit, tellement leur complicité était forte. « *Maudit rêve* » pensa-t-elle ! Comment avaient-ils pu en arriver là ? Elle repensa à l'article et à la photo des parents de Cécilia, sur le journal, qu'une cliente avait laissé sur son bureau ce matin. Elle sortit le journal de son

sac à main, puis regarda à nouveau la photo de cette femme à la page 3. Six ans plus tôt, cette femme, la maman de Cécilia, était venue voir le général MILLET. Elle avait fortement insisté pour voir David PIERSON. Sylvie était une jeune avocate à l'époque, elle avait assisté à la scène, elle défendait le général dans une affaire de subordination envers un homme politique. Le général l'avait fait sortir pour discuter en tête-à-tête avec la jeune femme. Mais, ce jour-là, après que la jeune femme soit partie en pleurs, elle n'avait pas osé demander au général pourquoi elle voulait absolument voir Jean-Luc (alias David). Sylvie était timide à l'époque. Curieuse, elle réussit à lui demander deux jours plus tard. Le général MILLET lui répondit qu'elle voulait le voir parce que David l'avait sauvé. D'après elle, ils avaient eu un coup de foudre l'un pour l'autre, presque deux mois plus tôt, elle se disait enceinte de lui et elle venait de quitter son mari, afin de partir vivre avec David PIERSON. Elle était soi-disant partie en laissant tout, avec pour seul bagage un sac de voyage. Le général lui avait répondu qu'il allait en parler au sergent PIERSON, ce qu'il avait d'ailleurs fait. Malheureusement, le général venait d'apprendre à l'instant, que la jeune femme avait été tuée dans un accident, sans donner plus de détail. *« Tu parles, un tissu de mensonges ! Il m'a bien mené en bateau celui-là. »* Sylvie, à l'époque, avait été bouleversée par cette révélation. Mais comme Jean-Luc ne lui avait rien dit, elle préféra ne pas remuer cet évènement, qui finalement l'arrangeait. Et puis, après deux mois, bien souvent, on ne peut pas savoir que l'on est enceinte, alors elle avait dû raconter ça pour réussir à le revoir, s'était dit Sylvie. Celle-ci avait appelé le général dans la matinée, de sorte à avoir un rendez-vous avec lui, pour avoir des explications sur tous ses mensonges. Elle avait réussi à avoir un rendez-vous à 14 Heures 15 précise cet après midi. Dans un peu moins de 14 Heures, elle pourrait lui exprimer sa façon de penser sans subir son influence hiérarchique. D'autant plus qu'elle aurait la version de son mari. *« Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi Jean-Luc n'a pas reconnu la maman de Cécilia dans son rêve ! Il a dû la voir aux informations, le jour où je l'ai appelé pour le prévenir. Si effectivement il la connaissait, il aurait dû la reconnaître ! Peut-être n'a-t-il pas voulu m'en parler, qu'il me cache quelque chose ? Pourtant, il n'avait pas du tout l'air d'être troublé par elle. Si ça se trouve, cet enfoiré de général a tout inventé, juste pour ne pas avoir à me dire une vérité gênante ! J'ai bien fait de poser ma démission. Pourtant, Cécilia, elle a cinq ans... Cette époque correspondrait à son âge et cela expliquerait ce rêve »* Elle regarda encore la photo, relut l'article. Le papa de Cécilia travaillait à la brinks, elle, travaillait à l'ambassade de Suède. Soudain, un paragraphe l'interpella sur un autre sujet ! Dans l'article, ils parlaient de lingots volés, mais pas de malles. Tout ça, dans la maison du Ministre de la défense.

— C'est fou ! C'est contre lui, que le général était en procès. Peut-être savait-il que cette femme était sa nièce, ou peut-être le faisait-elle chanter. Non, j'extrapole, là. En tout cas, c'est étrange qu'ils ne parlent pas de ces malles ! Jean-Luc en a pourtant bien rêvé. *« Oui, mais ce n'était qu'un rêve »* C'est une histoire de fou toute cette affaire ! Mon dieu, faites que je me réveille de ce cauchemar, dit-elle en levant les yeux au ciel.

Sylvie prit à nouveau sa tête dans ses mains. Elle fondit en larmes. La fatigue, certainement, alliée au stress, ainsi qu'à la peur et au désarroi. Elle n'avait guère pour habitude de se laisser aller dans son métier. Mais là, tous ces évènements depuis deux jours, c'en était trop. En même temps qu'elle pleurait, elle se sentit souillée par tous ces

mensonges. Si ce maudit général ne lui avait pas menti à elle, mais certainement aussi à cette femme et à son mari, elle ne serait pas mariée avec Jean-Luc, c'est sûr. Il serait parti avec cette femme. *« Ma vie aurait été complètement différente sans lui, j'en suis persuadé. Cela me rend triste, pourtant, je sais que Jean-luc est l'homme de ma vie. Qui sait, il ne serait peut-être pas parti avec elle et aurait choisi de rester avec moi. Après tout, a priori, il n'avait pas essayé de la revoir, d'après ce que j'avais compris. Je me demande quand même si Cécilia est sa fille, elle lui ressemble. Il faudra que je me débrouille pour faire un test ADN, parce que si c'est bien sa fille, cela change tout ! »* Sylvie douta au plus haut point, sur ces compétences de belle-mère, mais elle n'avait guère le choix s'il s'avérait que le test ADN se révèle être en la faveur de son mari. Après tout Jean-Luc n'y était pour rien, il ne le savait pas. Et au moment où il était avec cette femme, ils ne sortaient pas encore ensemble. Une chose était certaine, si tel était le cas, il serait relaxé de l'enlèvement et il aurait tous les droits sur Cécilia. Il ne serait donc pas embêté de se côté-là. En tant qu'avocate, elle se faisait fort de faire respecter la loi... Soudain, elle repensa à cet étrange lieutenant-colonel. Elle releva la tête, avec une lueur d'espoir dans les yeux. *« Et ce lieutenant-colonel, je me demande pourquoi il veut absolument revoir mon mari ? Il veut que je ne lui dise rien pour le moment. Si je suis ses instructions à la lettre, d'après lui, afin de lui faire une surprise, il nous tirera de toute cette sale affaire. S'il dit vrai, cela pourrait être de bon augure. J'ai un peu de mal à le croire, vu la tournure des événements ! Mais, bon, qu'est-ce que tu as à perdre, ma grande ? Après tout, pour le moment, il n'y a rien de malhonnête dans sa démarche. »* Elle fouilla dans son sac à main. Elle sortit un post-it, sur lequel elle avait écrit son numéro. Elle devait le rappeler pour lui donner son accord. Elle regarda un long moment le numéro, puis, elle fixa son téléphone portable. *« Il m'a dit que je pouvais l'appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. »*

25

Félon piégé

Paris, rue Crimée, 20 Heures 40

Sébastien JOIGNÉ était près de sa future femme, Myriam. Elle avait pris un coup de couteau dans le dos par un inconnu. Le médecin présent, aidé par une infirmière, l'avait installée sur une civière, couchée sur le ventre, de sorte à pouvoir soigner sa blessure et mettre un pansement en attendant de la recoudre à l'hôpital. L'homme, ou la femme, l'avait juste blessée superficiellement, mais pourquoi ? Se demanda Sébastien. Myriam ne pouvait rien lui dire, elle était inconsciente. Que faisait-elle ici, à cette heure-là ? Elle travaillait normalement. En outre, le restaurant dans lequel elle servait, était au moins à vingt minutes d'ici. Cela était pour le moins étrange !

— Inspecteur JOIGNÉ ? Demanda un policier de la gendarmerie, proche de lui.

— Oui ?

— Tenez, lui tendit-il un paquet enveloppé dans un sac en plastique. C'est le policier de la brigade criminelle, là-bas, qui me... Interrompit-il en lui montrant une direction. Ah, il a dû partir !

Sébastien regarda dans la direction en même temps que le policier et constata avec lui, qu'il n'y avait personne.

— Il était en uniforme ?

— Oui ! Pourquoi ?

Sébastien palpa le contenu du paquet, sans répondre au policier, puis il ouvrit le sac. Il contenait une boîte de cigares. Il se demanda bien pourquoi quelqu'un lui offrait une boîte de cigares, car il ne fumait pas. Il ouvrit la boîte. Un téléphone portable se trouvait à l'intérieur. Sans mot dire, il regarda autour de lui les personnes présentes.

— Il y a un problème inspecteur ?

— Heu, non, non ! Est-ce que vous pourriez me dire à quoi ressemblait ce policier ?

— Oui. C'était un homme assez jeune, je dirais à peu près vingt / vingt-cinq ans, les yeux verts, un bon mètre quatre-vingt-cinq, brun avec des cheveux plutôt longs pour un policier. Et aucun signe distinctif. Vous le connaissez ?

— Non, je ne vois pas. « *À mon avis, il est policier comme moi je suis curé, celui-là ! Il a dû piquer une tenue pour ne pas éveiller les soupçons* » Que vous a-t-il dit exactement ?

— De vous remettre ce paquet, en vous montrant du doigt. Il m'a dit que votre femme l'avait certainement fait tomber quand elle s'est fait agresser.

— Je vois. Avez-vous retrouvé le couteau ? Est-ce que quelqu'un a vu l'homme qui a poignardé ma femme ?

— Non, nous n'avons pas retrouvé l'arme du délit. Sinon, oui, un passant a assisté à l'agression. Il a vu un homme d'un bon mètre quatre-vingt, vêtu d'une parka noire avec une capuche sur la tête s'approcher d'elle, faire un geste comme un coup de poing dans son dos. Puis il l'a vu courir dans la direction opposée, rue d'Aubervilliers.

— Rue d'Aubervilliers, vous êtes sûr ?

— C'est ce qu'il nous a dit, oui...

— Est-ce qu'il vous a dit l'heure exacte à laquelle cela c'est passé ?

— Oui, heu... Le policier regarda ses notes. Vingt heures vingt, quand il nous a appelés. Ça venait juste de se passer, il a appelé le SAMU après. Votre femme a eu de la chance, je crois...

Sébastien regarda sa montre : Vingt heures quarante.

— Merci sergent.

— De rien, à votre service inspecteur.

S'il était venu cinq minutes plus tôt, il aurait pu lui tomber dessus. Une chose était sûre, Sébastien allait tout faire pour retrouver l'agresseur de sa femme, et le lui faire payer. Il monta dans l'ambulance avec sa femme pour l'accompagner à l'hôpital. La sonnerie du téléphone, offert à peine une minute plus tôt, retentit dans sa poche. Il le sortit, regarda le numéro s'afficher. C'était un numéro caché, bien évidemment !

— Oui allo ?

— Bonsoir, inspecteur JOIGNÉ.

Sébastien reconnu immédiatement la voix de son contact.

— C'est vous, espèce de salaud, qui avez fait ça à ma femme ? L'incendia-t-il, presque en criant !

Son interlocuteur pouffa avec ironie.

— Non. Moi, je ne me salis pas les mains.

— Vous n'auriez pas dû faire ça ! Vous allez le regretter, je vous le jure...

— Écoutez et ouvrez bien vos oreilles, inspecteur, le coupa l'homme. À l'heure actuelle, vous n'êtes pas vraiment en position de force pour discuter et encore moins pour me menacer. Votre future femme s'en sort à bon compte. La prochaine fois, elle n'aura peut-être pas cette chance...

— Tu n'as pas intérêt à faire ça, espèce de fumier, parce que je te retrouverai et je te tuerai de mes propres mains !

L'homme rit fortement, manifestement peu enclin à prendre sa menace au sérieux.

— Vous ne savez rien de moi et je vous assure que vous n'avez pas une bribe de chance pour remonter jusqu'à moi. Par contre, je sais tout de vous. Où vous habitez, où vous travaillez tous les deux, toutes vos habitudes et même dans quel hôpital elle est emmenée. Alors ne jouez pas au plus malin avec moi, parce que vous êtes certain de perdre. Je vous avais demandé les rapports complets sur les assassins des parents de Cécilia, sur la fusillade et sur ce Jean-Luc JOURDAN ayant enlevé et ramené la gamine. Au lieu de ça, vous m'avez seulement donné le nom et l'adresse de ce mec en me disant qu'il avait ramené la fillette. Je vous laisse une heure pour m'envoyer ce que je veux. Si je ne l'ai pas, croyez-moi, votre vie sera un enfer... Vous avez mon mail. À vous de jouer et ne perdez pas de temps, parce que je ne rigole pas.

L'homme interrompt la conversation téléphonique sans laisser le temps à Sébastien de répondre.

— Allo ? « *Merde, il a raccroché !* »

Pris de panique, Sébastien regarda sa montre. Il savait cet homme sérieux, il se sentit complètement impuissant en dépit de son statut de policier. Même s'il balançait tout à ses supérieurs et qu'il fasse protéger sa femme – ce qui était presque impossible en une heure, surtout à cette heure – il avait peu de chance pour retrouver cet homme. De plus, il avait raison, il était vraiment exposé, il le serait encore plus s'il perdait son travail. Après tout, il ne lui demandait pas grand-chose. Juste de lui envoyer par mail le rapport complet du capitaine FARLET. Il l'avait dans ses dossiers, sur son ordinateur de travail, il avait juste à faire quelques manipulations informatiques avec ses ordinateurs chez lui. Comme ceux-ci étaient connectés sur celui de son travail, cela ne lui prendrait pas plus de dix minutes. Une heure c'était quand même court, il ne pourrait accompagner sa femme à l'hôpital. Sébastien s'adressa au conducteur de l'ambulance :

— Excusez-moi !

Le conducteur se retourna, le fixa.

— Est-ce que vous passez par le quatrième arrondissement pour aller dans votre hôpital ?

— Heu... Non, pas spécialement, mais je peux faire une petite entrave à mon trajet si cela vous arrange.

— Oui, si cela ne vous dérange pas, ça m'arrangerait bien, et puis cela me permettrait de rester encore un peu avec ma femme.

Sans discuter, l'ambulancier le conduisit devant chez lui...

26

Secrets dévoilés

Pour atteindre sa vérité, l'homme, la femme, ne doit pas tenter de dissiper l'ambiguïté de son être, mais au contraire accepter de la réaliser.

Simone de Beauvoir.

Jean-Luc avait poussé le moteur de la Peugeot 307 cabriolet de sa femme à son maximum en cette nuit calme. L'autoroute A6 avait été effectivement d'une fluidité exceptionnelle pour un soir d'août, qui, en ce mois de vacances, était souvent dense en automobiles et en camions. Il était à moins de 200 mètres de la maison de campagne des parents de sa femme. Il regarda sa montre : 4 Heures 10. « *Hou, j'ai bombardé, j'ai mis moins de trois heures* ».

Ricky, couché à même le sol, était en plein sommeil, quand soudain ! Un bruit le réveilla. Il redressa sa tête, ses oreilles bougèrent comme des radars pour définir ce bruit. Il reconnut tout de suite le ronronnement du moteur de la voiture de sa maîtresse, emprunté par son maître. Il se leva en remuant la queue et couina de bonheur. Il se dirigea ensuite directement devant la porte en attendant avec impatience son ouverture pour faire la fête à son maître adoré.

Sylvie avait garé le C15 dans le hangar, Jean-Luc se gara juste derrière. Il prit délicatement Cécilia dans ses bras, ferma sa voiture, puis ferma la grande porte coulissante du hangar pour ne laisser à personne l'occasion de repérer les deux automobiles. Il ferma ensuite la barrière d'entrée, que Sylvie avait laissée ouverte exprès. Jean-Luc entendit Ricky couiner derrière la porte d'entrée donnant directement dans la cuisine. Il l'ouvrit avec sa clé. Le chien, heureux de le retrouver enfin, sauta sur lui, tout en sentant Cécilia. Cela le rendit doublement heureux, il retrouvait par la même occasion sa nouvelle amie. Jean-Luc somma le chien de se calmer, et alla directement coucher la fillette dans l'ancienne chambre de sa femme. Elle avait préparé le lit pour Cécilia. Il la coucha avec délicatesse et lui fit un bisou sur le front. Cécilia sentit les draps douilletts avec la légère couverture, tout en les palpant avec ses petites mains, elle se retourna et grommela de contentement sans se réveiller en tirant le drap sur elle. Cela fit sourire Jean-Luc, la demoiselle avait déjà ses petites manies. Il retourna dans la cuisine pour dire

bonjour à Ricky. Le chien se frotta contre lui en lui manifestant tout son contentement de le retrouver enfin. Cela n'était jamais arrivé une séparation aussi longue entre sa femme et lui, ainsi qu'avec Ricky, depuis qu'ils l'avaient. Jean-Luc s'accroupit, le caressa et se blottit contre lui. En même temps, il remarqua qu'il n'avait ni eau, ni à manger. Il fronça les sourcils :

— Hé bien, mon loulou, Sylvie ne t'a pas donné à boire, ni à manger !

Cela n'augurait rien de bon, plutôt le contraire ! Sa femme ne devait pas être dans son assiette, pour avoir oublié de donner à boire et à manger à Ricky. D'ailleurs, lui aussi avait une faim de loup. Il sortit un saladier, le remplit d'eau, le posa entre un meuble et la gazinière. Subitement, en se relevant, Jean-Luc comprit que Sylvie n'avait certainement pas eu le temps d'aller faire des courses et encore moins de prendre la nourriture du chien.

— Zut ! J'espère que ses parents avaient mis quelques boîtes de conserves de côté.

Sylvie n'avait a priori pas mangé. En effet, il y avait juste un verre posé sur l'évier. Jean-Luc ouvrit le réfrigérateur, mais, sans surprise il était vide, il n'était même pas branché. C'était la première fois depuis qu'ils habitaient conjointement, qu'ils ne dînaient pas ensemble. En plus, ils ne dormaient même pas dans leur maison. Jean-Luc sentit la colère monter en lui. Décidément, ces dragons noirs commençaient sérieusement à l'énerver ! Il ouvrit les placards les uns après les autres, il déposa ensuite tous les aliments susceptibles de l'intéresser, sur la table de cuisine.

— Alors, qu'avons-nous là, dit-il en regardant furtivement son chien ! Trois boîtes de thon, une boîte de conserve de haricots verts, une boîte de conserve de paella, une autre de couscous, un paquet de pâtes, une boîte de riz complet, du chocolat et deux paquets de céréales. Dans l'un des placards, il avait laissé le café en poudre, le sucre, et autres condiments. Et bien, c'est plus qu'il nous en faut, mon vieux Ricky. Je te donne la paella avec du thon, ça t'ira, je pense ? dit-il en s'adressant au chien. Moi, je garde le couscous, avec du thon en entrée.

Il sortit deux casseroles, pour faire réchauffer simultanément la paella et le couscous, sortit une assiette et des couverts.

— Je pense que cela ne te gênera pas, si je te laisse ta paella dans la casserole, dit Jean-Luc en s'adressant à Ricky.

L'animal le fixa en couinant doucement et en poussant de longs soupirs.

— Je prends ça pour un oui, sourit-il.

Jean-Luc continua de préparer à manger, tout en repensant à sa soirée avec Aziz, Serge et Cécilia. « *Dire que nous avons attendu avec Aziz dans la voiture à discuter pendant plus de deux heures devant le commissariat du Quai des Orfèvres, et nous n'avons même pas pensé à nous acheter ou nous faire livrer à manger. Il est vrai que nous n'avons pas vu le temps passer, mais quand même ! Sylvie n'a rien mangé non plus, manifestement. Elle doit être sérieusement perturbée. Je comprends qu'elle soit angoissée après tout ce qui vient d'arriver ! J'espère quelle me pardonnera. Si je la perds, je les tue tous de mes propres mains, ces fumiers de dragons noirs...* » Il enleva la casserole de paella du feu, pour qu'elle ne soit pas trop chaude, y mélangea le thon, puis la posa sur le sol.

— Tiens, Ricky, ton repas est servi...

Le chien le regarda l'air indifférent, sans bouger.

— Ah, toi aussi tu es perturbé de devoir dormir autre part que dans ta niche. Décidément ! Fais comme tu veux, mais tu auras la même chose demain, mon gars.

Jean-Luc ouvrit sa boîte de thon, il laissa chauffer à petit feu son couscous sur le gaz. Il se servit et commença de manger. « *Du thon sans mayonnaise, c'est plutôt fade !* » Il remit le reste du poisson dans la boîte en métal. Il regarda le réfrigérateur : « *Brancher le frigo pour un reste de thon, ce serait ridicule ! Je ne vais quand même pas la jeter. Je vais la donner à Ricky, il va bien manger dans la nuit, quand il aura faim.* » Il se leva, remua son couscous, éteignit le gaz, puis se servit. Il commença de manger, tout en écoutant le silence de la nuit. Cette maison, retirée dans la campagne, était aussi un havre de paix, tout comme leur maison. Tout à coup, un sifflement suspect l'interpella ! Il s'arrêta de mastiquer pour écouter. Et, rapide comme l'éclair, il ouvrit la porte d'entrée en faisant le moins de bruit possible. Il sortit pour être sûr de la provenance de ce chant. « *Cool, c'est bien un merle. Les oiseaux seraient revenus alors, c'est super ça.* » Constata-t-il avec bonheur. Il chercha l'oiseau du regard en se laissant guider par son chant. Il était sur la pointe droite de l'arête du toit de la maisonnette abritant le four à pain, en face la maison principale. Jean-Luc le regarda, heureux. Il adorait le chant des merles le matin avant le lever du soleil, et le soir juste après le coucher. Les merles, étrangement, ne chantaient qu'entre quatre heures et six heures du matin, et le soir pendant une heure après le coucher du soleil, et seulement au printemps et en été. Jean-Luc retourna finir de manger, le cœur en fête, rempli, aussi, des merveilleuses odeurs de la terre chaude humidifiée par la rosée. Il était venu une seule fois dans cette maison, cependant elle ne lui avait pas fait cette impression la première fois. Il l'avait, certes, trouvée bien placée, arborée avec charme, or, il n'avait pas pris le temps de l'apprécier comme maintenant. Il faut dire qu'à l'époque le moment était peu propice à la contemplation des lieux. Sa femme venait de perdre en même temps son père et sa mère dans un accident de voiture. Ils étaient venus là pour fermer l'eau, aussi pour vérifier que tout était bien fermé. Pendant qu'il finissait de manger, il se remémora les instants heureux en famille avec les parents, les frères et la sœur de sa femme. Sa sœur Nicole avait trois enfants superbes, son grand frère, Christian en avait deux. Il avait d'ailleurs hérité de leur maison d'Évreux, près de Paris, une superbe villa de 5000m² avec piscine. Tous les ans, ils y fêtaient Noël, le jour de l'an, et leurs anniversaires. Les parents de Sylvie étaient très riches, cependant, leur plus grande richesse était la gentillesse. Jean-Luc les adorait. À chaque fois, ils l'accueillaient à bras ouvert et le considéraient comme leur fils. Cela créait d'ailleurs quelques jalousies, car l'une des belles-filles et le deuxième beau-fils n'étaient pas aussi bien considérés. Avec lui, Vanessa, la femme du grand frère Christian, avait droit aussi à tous les égards. Tout comme Jean-Luc, elle était une femme effacée et, a priori, ce trait de caractère plaisait beaucoup aux parents de Sylvie. Jean-Luc, lui, était fils unique. Ses parents étaient fermiers, ils l'avaient eu très tard. Ils étaient déjà en retraite depuis trois ans quand Jean-Luc avait eu 17 ans. Un dimanche matin, quelque temps après son anniversaire, il était rentré d'un bal avec ses copains, ils l'avaient déposé devant chez lui. À cette époque il s'appelait David PIERÇON. Ce matin-là, David avait trouvé étrange que ses parents ne soient pas debout, même pour un dimanche. En effet, ils avaient pris pour habitude de se coucher tôt et se levaient tout aussi tôt, bien souvent avant sept heures. Même en retraite, ils n'avaient pas beaucoup changé leurs habitudes. Il était sept heures trente, cependant, la maison était silencieuse

quand David avait tourné le verrou de la porte avec sa clé. Même Gremlins, leur chien, un petit berger des Pyrénées, ne l'attendait pas derrière la porte. La panique s'était emparé de David à ce moment-là ! Il était entré prudemment, car ne sachant ce qui l'attendait, il craignait le pire. Le petit chien était allongé sur le sol, à l'entrée de la salle à manger, il ne bougeait pas. David s'était accroupi devant lui, l'avait poussé légèrement pour le réveiller, croyant qu'il dormait, mais il ne bougeait pas. Il avait mis sa tête sur son corps, pour vérifier si son cœur battait. Malheureusement, le petit animal était sans vie. Le jeune homme abasourdi, l'avait retourné, pour regarder s'il avait reçu un coup, ou autre chose. Or, aucune trace ne laissait présager un quelconque trauma pouvant découler d'un coup. C'était forcément autre chose. Il avait secoué son seul compagnon, qu'il considérait un peu comme son petit frère, mais il était tout froid et il était comme une poupée de chiffon entre ses mains. Les larmes avaient envahi David, en même temps il avait serré Gremlins dans ses bras ; Quand cette drôle d'odeur de bois trop brûlé, qu'il avait, d'ailleurs senti en entrant, lui avait fait comprendre subitement l'origine de ce drame. En une fraction de seconde il s'était relevé et avait foncé tout droit dans la chambre de ses parents, or elle était vide. Il était retourné dans la salle à manger, il n'avait pas regardé dans le salon. D'un pas résigné, il avait avancé lentement. Il avait découvert leurs deux corps inanimés sur le canapé du salon. Il avait ouvert les fenêtres, s'était accroupi devant eux pour sentir leurs pouls. Quand il avait compris qu'il était trop tard, il les avait pris dans ses bras en pleurant. Puis il fut pris d'une crise de folie, il avait tout cassé dans la salle à manger et dans le salon... Pendant plusieurs jours, il était resté enfermé sans voir personne, en laissant tout en l'état. Il avait refait plusieurs jours de suite du feu dans le poêle, afin de se laisser emporter par la mort, tout comme ses parents. Cependant, pour lui, son heure n'était pas venue. Ses parents et son petit chien n'avaient pas eu de chance. La cheminée avait été obstrué par deux nids de corbeaux tombés du peuplier surplombant la maison ; Ils étaient restés suffisamment longtemps pour refouler la fumée à l'intérieur, provoquant un fort taux de monoxyde de carbone. David ne s'en était aperçu que plusieurs mois plus tard, car les deux nids s'étaient consumés dans la cheminée à la longue. C'était en regardant l'arbre, qu'il s'était aperçu du déroulement de ce scénario macabre. Après plusieurs jours de dépression, il avait décidé de ne rien dire ni à la police, ni à personne, afin de ne pas finir à la DASS. Il enterra ses parents et son chien dans le jardin. Il s'était débrouillé pendant un an avec la retraite de ses parents, sans que personne ne s'aperçoive de rien. Au deuxième jour de ses dix huit ans, il s'était présenté à la police pour leur déclarer l'accident. Ceux-ci, perplexes, l'avaient déféré devant le Procureur de la République. Et, sans aucune expertise des corps, le Procureur, ayant un sixième sens pour détecter le mensonge, avait décidé de le relâcher. Sa déclaration l'avait, effectivement, fort ému. De plus, il trouvait ce jeune homme sensé et honnête. Il l'avait contraint seulement à enterrer ses parents dignement, dans le cimetière de son village. Le Procureur avait écrit lui-même aux administrations idoines, de sorte à lui éviter des problèmes éventuels pour l'aider à partir d'un bon pied dans la vie. David, croyant qu'il allait finir en prison, l'avait remercié au moins dix fois. À peine un mois plus tard, il s'engageait à l'armée. Jean-Luc n'en avait jamais parlé à sa femme, elle savait juste ses parents morts. Ses souvenirs remontés à la surface lui donnèrent un goût amer dans la bouche. Il laissa son couscous, sa faim était tombée. En retraçant son passé, il constata le dessein macabre le suivant depuis cet incident ! Est-ce

que son destin était fait pour semer la mort autour de lui ? Pourquoi cette fêlure, au lieu de se refermer avec le temps, continuait-elle inlassablement de lui faire du mal ? « *Une chose est sûre, personne ne me prendra les deux êtres que j'aime le plus au monde !* ». Il se leva, donna le reste de son assiette et le reste de thon à Ricky. Il lava et rinça ensuite son assiette, ses couverts, et le verre de Sylvie. Il se dirigea dans la salle de bain, sortit une serviette du grand placard blanc, se déshabilla, prit une douche. Quand il eut fini, il se permit d'emprunter un caleçon au père de sa femme, se lava les dents et alla se coucher. Sylvie dormait à poings fermés. Il se glissa sous le drap, se blottit contre elle en sentant le parfum frais de son lait de toilette, puis il ferma les yeux...

*

Jean-luc ouvrit les yeux. Le jour était levé. Il regarda sa montre : 11 Heures. Sa femme n'était plus près de lui, elle avait dû certainement aller travailler. Sans le réveiller, cela n'arrivait jamais ! Peut-être avait-elle voulu le laisser dormir, comme il était rentré tard. Pourtant ! La maison ou plutôt la cuisine avait l'air d'être dans une douce agitation matinale. Jean-Luc tendit un peu plus l'oreille. Les déplacements étaient courts, tranquilles, et avaient l'air précis, cela ne pouvait pas être Cécilia. Il fronça les sourcils. Sa femme ne serait certainement pas restée à la maison ce matin. En tout cas, pas spécialement pour le voir et lui parler, pas avec toutes les affaires en cours dont elle se plaignait tout le temps qu'elle devait en passer une en priorité plutôt qu'une autre. Il écouta mieux... Non, cela n'était pas Cécilia, ça il en était sûr. Intrigué, mais aussi légèrement angoissé, il se leva, s'habilla rapidement.

Presque au même instant, Cécilia ouvrit à demi ses grands yeux bleus, elle les referma aussitôt. Le soleil faisait une percée victorieuse à travers les volets n'étant pas fermé complètement, il caressa entièrement son petit visage d'ange, l'aveuglant par la même occasion. Elle voulait se lever, mais, elle était si bien dans ce grand lit, dans lequel elle avait si bien dormi. Elle se retourna sur sa gauche pour déjouer le rayon de soleil, l'ayant incommodé. Elle aimait le soleil, mais le prendre comme ça, dans la figure dès le matin, cela ne lui était jamais arrivé. Elle ouvrit à nouveau ses jolis yeux. L'endroit ne lui était pas familier, pourtant, elle aurait juré s'être endormie dans un bureau avec un paravent devant son lit. Oui, elle s'en souvenait maintenant, elle ne s'était effectivement pas endormie ici. En ce lieu, tout était si calme, elle entendit les oiseaux chanter derrière la fenêtre, et puis, dans une pièce voisine, elle entendit des bruits de café que l'on prépare, d'eau qui siffle sur le feu, de pas tranquilles. Elle fit le tour de la chambre du regard, en même temps, plusieurs odeurs vinrent capter son sens olfactif. Sans savoir pourquoi, cette odeur de renfermé mêlée à l'odeur de frais et de lavande de ses draps la réconforta. C'était une grande chambre peinte en mauve avec des nuances plus ou moins claires, une frise faite de motifs aussi peints (des dauphins et des voiliers), l'ornait. Elle releva légèrement la tête. Juste en face de son lit, il y avait un grand bureau, avec, posé dessus, plein de fées, des anges, des photos de chiens, deux cadres avec des enfants et enfin un dauphin avec une boule sur la tête, ce qui ressemblait bien à une lampe. Au-dessus du bureau, il y avait un grand cadre avec un vieux Monsieur et une vieille dame dans un jardin pris en photo pendant qu'ils s'embrassaient. À gauche du bureau, il y avait une grande fenêtre. Contre le

mur de gauche, il y avait une grande armoire ancienne en bois marron foncé avec un miroir au centre et une petite commode près de sa tête de lit avec des poupées posées dessus. À droite, tout près du bureau, il y avait une porte. Après la porte, presque contre le mur, il y avait une petite télévision posée sur un meuble de télé, un lecteur de DVD en dessous. Contre le mur de droite, il y avait un autre meuble, plus petit, avec des vitres, remplis de DVD et de livres. Enfin, à côté de sa tête de lit, un fauteuil et un petit meuble de chevet. Elle aimait beaucoup cette chambre, elle s'y sentait bien, comme en sécurité. Elle se leva, regarda les photos des chiens, puis les cadres avec les enfants. Elle crut reconnaître la chérie de Jean-Luc, quand elle était adolescente, mais elle n'en était pas très sûre. Elle écarta ensuite les rideaux de la fenêtre pour regarder dehors à travers l'ouverture des deux volets. Elle vit Ricky. Cécilia tapa avec ses petits doigts sur la vitre, tout en souriant de joie, pour que l'animal l'entende. L'animal redressa de suite ses oreilles, tourna sa bouille surprise du côté de la fenêtre. Il sentit tout de suite sa nouvelle amie, il remua la queue et couina, content de la voir. Au même instant, la porte s'ouvrit. Cécilia cambra son petit corps en arrière, pour regarder qui avait ouvert la porte. Jean-Luc la fixa, l'air surpris de la voir debout et si souriante. Elle continua de sourire en voyant son air si étonné et lui sauta dans les bras. Elle le serra fort dans ses petits bras, l'embrassa sur la joue pour lui dire bonjour.

— Je pourrai aller jouer dehors avec Ricky après avoir pris mon petit déjeuner ?

— Bonjour, Choupinette. Oui bien sûr. Tu as bien dormi ? Demanda Jean-Luc en lui donnant un baiser sur la joue.

— Hum, oui, super, dit-elle en s'étirant dans ses bras. J'adore cette chambre, je m'y sens trop bien. C'est la maison de ta chérie ?

— Oui, répondit-il en la regardant avec un sourire étonné. Comment le sais-tu ?

— J'ai vu sa photo quand elle était enfant, sur le bureau.

— Ah, je vois. Nous viendrons souvent alors, si tu t'y sens bien.

— Super, s'écria-t-elle. Tu crois qu'elle me laissera jouer avec ses poupées ? Demanda-t-elle en montrant les poupées du doigt, posées sur la commode près du lit.

— Oui, bien sûr. Elle est gentille tu sais, même plus gentille que moi. Je lui demanderai, si tu veux.

— Oui. T'es sûr ?

— Sûr ! De quoi ? Demanda Jean-Luc, curieux, en lui caressant la tête.

— Qu'elle est plus gentille que toi ?

Jean-Luc sourit en lui déposant un nouveau baiser sur le front.

— Oui, ma Choupinette, dit-il d'un ton rassurant. Ne t'inquiète pas, tu vas voir, ma femme est un vrai petit ange. Nous allons prendre notre petit déjeuner ?

— Oui, s'écria-t-elle en sautant dans ses bras et en levant les bras en l'air. J'ai trop faim.

Jean-Luc fronça les sourcils, il se rappela le peu de nourriture trouvée dans les placards, tôt ce matin. Il lui faudrait aller faire des courses, et, d'ailleurs, se dépêcher. Il regarda sa montre à nouveau : 11 Heures 07. Il y avait aussi ce mystère dans la cuisine ! Jean-Luc hésita à ouvrir la porte donnant dans la cuisine. Il s'arrêta en essayant de deviner qui pouvait bien être là. Cécilia le regarda étonné, se demandant pourquoi il attendait devant cette porte. « *Si ce n'est pas Sylvie, qui cela peut-il bien être ? Si c'était les dragons noirs, ils auraient déjà passé à l'action, mais qui alors ?* » Cécilia frappa à la porte, tout

naturellement, surprenant par la même occasion Jean-Luc, ne sachant pas trop comment réagir.

— Oui, va-y, entre, ma puce, s'écria Sylvie en souriant de la timidité apparente de Cécilia.

Jean-Luc ouvrit la porte, confus d'entendre la voix de sa femme. Elle les accueillit d'un grand sourire.

— Bonjour, mon cœur, bonjour Cécilia.

Elle n'avait non seulement pas été travailler, mais en plus elle avait préparé un copieux petit déjeuner. Ça sentait bon le café, le pain grillé et les croissants chauds. Elle avait manifestement été faire des courses. Jean-Luc la fixa, interdit ! Sylvie le regarda en riant.

— Tu ne me dis pas bonjour ?

— Heu, oui, pardon, sourit-il. Bonjour, mon amour.

Il posa Cécilia, s'avança près de sa femme, l'embrassa tendrement.

— Bonjour, dit Cécilia d'une petite voix réservée.

— Tu n'as pas été travailler ? Demanda Jean-Luc avec douceur.

— Non. Nous devons avoir une discussion importante. Toi non plus ?

— Non. J'ai appelé hier pour prévenir mon supérieur, répondit-il en fronçant les sourcils.

Il connaissait bien sa femme. Si elle avait pris sa matinée, c'est que cette discussion devait être vraiment importante. Pourtant, elle avait l'air de bonne humeur, alors cela s'annonçait plutôt bien. Il l'observa du coin de l'oeil, elle observait, elle-même, les moindres faits et gestes de Cécilia, puis elle sentit le regard de Jean-Luc. Elle retourna la tête et sourit.

— Merci, pour ce petit déjeuner. Tu t'es levée tôt ?

— De rien, mon cœur, c'est normal. Non, il était 9 heures trente. Et toi, tu es rentré à quelle heure avec Cécilia ?

— Il était 4 heures 10. Pardonne-moi... J'ai préféré aller la rechercher, après l'épisode d'hier, pour la protéger. Je ne sais pas trop ce qui se trame, ils avaient déployé les grands moyens pour faire sauter notre maison.

— À ce propos, j'ai eu un message sur mon répondeur, du commissaire TEA, du commissariat de Lons-Le-Saunier, hier soir vers 21 heures. Il avait l'air un peu décontenancé, parce qu'il a fait déplacer plusieurs brigades pour rien. Il n'y avait a priori personne dans notre maison et autour. D'ailleurs, il aimerait bien te voir, afin d'avoir tes explications et ta déposition.

Jean-Luc eut du mal à croire les paroles de sa femme ! Si cela avait été les dragons noirs, sans nul doute, il y aurait eu une altercation sanglante et les pertes auraient été 100 % policières. Si ce n'était pas eux, alors c'était un commando spécial de l'armée. Forcément, ils avaient été prévenus tout de suite du déploiement de la police. « *Mais oui, quel idiot je suis ! Des hélicoptères, même noirs, les dragons noirs n'auraient jamais pu les faire passer incognito en pleine journée dans les terres. Si c'est l'armée, alors nous sommes encore plus dans la merde ! Eux non plus ils ne vont pas lâcher prise comme ça.* » Jean-Luc passa sa main dans ses cheveux en soufflant. Il se demanda comment il pourrait se sortir d'un tel cauchemar, car essayer de prouver que l'armée était impliquée dans une tentative de meurtre en sa personne et celle de sa femme, et peut-être aussi de Cécilia, cela n'était même pas la peine d'y penser. Soudain ! Une évidence effrayante traversa son esprit :

— Est-ce qu'il t'a dit s'il avait vérifié s'il y avait des bombes ?

— Heu, non, je ne crois pas qu'il m'en ait parlé.

— Soit, il faudra que je le voie alors. Tu dis que tu as allumé ton téléphone ?

— Oui...

— Longtemps, la coupa-t-il, avec un air de panique !

— Je ne sais pas ! Le temps d'essayer de t'appeler et d'écouter mes deux messages. Peut-être deux minutes, mais pas plus. Pourquoi, il y a un problème ? Rétorqua Sylvie.

Il leur fallait moins d'une minute pour localiser un téléphone, Jean-Luc l'avait appris à l'armée, justement.

— Tu as allumé ton téléphone à quelle heure ?

— Il était minuit passé. Bon écoute, déjeune tranquillement, après, Cécilia ira jouer dehors et nous pourrons parler tranquillement.

— *Si l'armée avait mis son téléphone sous surveillance, ils auraient certainement déjà débarqué. Bon, pas de panique Jean-Luc, mais je préfère quand même ne pas prendre de risque.*

— Est-ce que tu as écouté ce que je viens de te dire ?

— Oui. Je déjeune. Mais tu aurais dû m'écouter et ne pas utiliser ton téléphone.

Sylvie souffla, manifestement agacée par sa réflexion.

— Bon, pas de souci, je me tais, nous parlerons après.

Cécilia s'était déjà attablée, elle n'osa se servir toute seule. Jean-Luc prit son bol, lui servit du lait et le mit au four micro-ondes.

— Tu veux du jus d'orange, lui demanda Jean-Luc ?

— Oui.

Il lui servit son jus d'orange dans le grand verre devant elle.

— Tu peux te servir et prendre tout ce que tu veux, tu sais, ma puce, lui suggéra Sylvie.

— Oui... Merci, Madame, répondit-elle timidement.

Sylvie sourit, craquant un peu plus pour son petit minois lui faisant tant penser à son mari.

— J'ai l'impression que je lui fais peur à ta... À cette charmante enfant. Si tu m'appelais Sylvie, cela serait mieux je pense, non ? Dit-elle d'une voix douce.

— Hum, fit Cécilia en secouant la tête avec son verre dans une main et un croissant au chocolat dans l'autre main, dans lequel elle croqua sans vergogne.

Jean-Luc fit la sourde oreille, cependant, cela l'interpella. Sa femme n'avait encore jamais repris une seule phrase, depuis qu'ils étaient ensemble. Il la regarda avec curiosité, mais il n'osa rien lui demander.

— Dis- moi, mon amour, est-ce que cela te dérangerait si Cécilia joue avec tes poupées dans ta chambre ?

— Non, bien sûr que non. Répondit-elle en s'avançant près de Cécilia. Elle s'assit près d'elle. Tu peux prendre tout ce que tu veux dans ma chambre. D'ailleurs, c'est comme si c'était ta chambre maintenant, ma puce, tu es ici chez toi, continua-t-elle en lui caressant la joue.

— C'est vrai, alors tu veux bien que je reste avec vous ? Lui demanda Cécilia avec ses grands yeux bleus qui le prièrent.

Sylvie resta plongée dans son grand regard pendant plusieurs secondes, elle ne put s'empêcher de rire en voyant tout le chocolat autour de sa bouche, puis releva la tête et la tourna pour fixer Jean-Luc. Ils échangèrent un sourire, fort émus. Ses yeux tristes, sa voix si oppressée et cette volonté farouche de vouloir rester avec eux, la bouleversèrent au plus profond de son être... Avec cette simple phrase, elle réalisa la détresse de cette petite fille de cinq ans, mais aussi sa bêtise à avoir voulu protéger son travail sans prendre compte des sentiments de Cécilia. Elle se rapprocha un peu plus de la fillette, l'entoura de son bras, prit une serviette qu'elle avait soigneusement posé à côté du bol de Cécilia, puis lui essuya la bouche :

— D'abord, jeune fille, il va falloir que tu réapprennes à manger correctement, parce que, là, tu en as presque plus autour de la bouche que dans la bouche rit-elle en lui déposant un baiser sur la tête... Oui, ma puce, comme je viens de te le dire, tu es ici chez toi, et si ton... Heu... Et si Jean-Luc est aussi d'accord, tu resteras avec nous, parce que tu es un amour et nous nous serrerons les coudes tous les trois.

— Vrai de vrai, s'écria Cécilia en écarquillant ses grands yeux fixant alternativement Sylvie et Jean-Luc.

— Oui, vrai de vrai, et je doute que ton nouveau papa me contredise ? *Ça y est, je l'ai dit, quelle sottise !*

Jean-Luc secoua la tête avec un grand sourire et une larme à l'œil.

— Super... S'écria Cécilia en sautant sur sa chaise. Elle entourra Sylvie avec ses petits bras, puis lui dit : T'es super, je t'adore, toi aussi.

Jean-Luc n'en revint pas ! Était-ce de cela dont sa femme voulait discuter ? En tout cas, ce revirement soudain le combla de bonheur. Il se leva, s'avança près de sa femme et Cécilia, se positionna derrière elles, les prit toutes les deux dans ses bras. Il chuchota à l'oreille de sa femme :

— Je t'aime, tellement...

Elle l'embrassa, puis lui chuchota la même chose.

— Vous avez beaucoup de maisons ? Les questionna Cécilia, avec son petit air ingénu.

Jean-Luc et Sylvie la regardèrent, se fixèrent, puis rirent ensemble...

— Nous n'avons que deux maisons, ma Choupinette. Mais, notre vraie maison, c'est celle où nous étions hier et avant-hier. Ici, nous venons rarement. Si tu aimes venir là, nous viendrons plus souvent.

— Hum, hum, oui, dit-elle en secouant fortement la tête de bas en haut, tout en ingurgitant le reste de son croissant au chocolat.

Sylvie le fixa, se demandant pourquoi il lui proposait cela. Jean-Luc comprit son regard insistant :

— Quand elle s'est levée, tout à l'heure, elle m'a dit quelle avait trop bien dormi et quelle adorait ta chambre. Il est vrai qu'il fait bon vivre dans cette maison et le jardin est presque plus agréable que chez nous. Après tout, cela l'entretiendrait de venir quelques week-ends de temps en temps, non ?

Sylvie sourit, heureuse. Cela lui manquait de venir ici, or elle n'avait jamais osé lui en parler. En outre ils avaient leur confort et leurs habitudes dans leur maison. Le seul ayant à contester était Ricky, toutefois, il commençait à s'habituer au grand jardin.

— Je ne demande pas mieux, tu sais. J'adore cette maison. Nous pourrions venir tous les week-ends en été, cela nous changerait un peu et ça nous rapprocherait aussi.

— Soit, alors nous sommes tous d'accord. Tu trouves que nous ne sommes pas assez proche ?

— Je n'ai pas dit cela, mon cœur ! Disons, que cela nous empêcherait tous les deux de vaquer à des occupations, chacun de notre côté, dans notre autre maison. Je l'avoue, je travaille trop. Ici, je sais que je ne serai pas tentée de me plonger dans mes dossiers. Nous pourrions aussi proscrire les superflus de confort, comme la télévision et l'ordinateur ?

— Complètement d'accord. J'ai vu dans ta chambre, que tu avais plusieurs jeux de société, tu aimes jouer ?

— Oui, j'adore ça. J'ai toujours rêvé de jouer au Scrabble, nous pourrions en acheter un pour nous deux. Nous pourrions peut-être acheter aussi d'autres jeux, afin de jouer avec Cécilia ? Et puis tu pourrais m'apprendre à jouer aux échecs ? J'ai remarqué que tu y jouais souvent sur ton ordinateur.

— Je sais jouer au Monopoly, au petit cochon, au mille bornes et au trivial poursuite, s'interposa Cécilia en se relevant toute excitée.

— Tu sais jouer au trivial poursuite, tu es sûr ?

— Oui, oui, il y en a un pour les enfants, j'y jouais avec ma maman...

— Alors nous en achèterons un. Nous achèterons aussi un jeu de Scrabble, un jeu de mille bornes, de petit cochon, et un jeu d'échecs. Je vous apprendrai à jouer à toutes les deux, d'accord ?

Jean-Luc sentit la tristesse envahir la fillette à l'énoncé de sa maman, il changea rapidement de sujet. Sylvie le remarqua vite aussi :

— Nous jouerons toutes les deux contre lui, tu veux ma puce ? Dit-elle en l'entourant à nouveau de son bras.

— Oui, répondit-elle soudainement avec morosité.

— J'ai vu que tu aimais jouer sur l'ordinateur, ma Choupinette. Tu n'aimerais pas plutôt une Nintendo-D.S, avec plein de jeux ?

— Oh, oui, oh oui, s'écria-t-elle en frappant des mains. À l'école, j'ai plein de copines qui l'ont, c'est super...

— Alors nous regarderons ça.

Sylvie devint morose à son tour, ils n'avaient pas pensé à l'école. Ils avaient posé leurs vacances en septembre, juste après la rentrée des classes. Comment allaient-ils faire avec Cécilia ? Jean-Luc remarqua instantanément le visage de sa femme se fermer :

— Qu'y a-t-il ?

— Rien... Je t'en parlerai après.

Par délicatesse envers Cécilia, Sylvie préféra attendre d'être seul avec son mari pour lui en parler.

Cécilia finit de boire son chocolat, elle s'essuya la bouche avec sa main et finit de boire son jus d'orange.

— Je peux aller jouer dehors avec Ricky ? Demanda-t-elle en descendant de sa chaise.

— Attends voir, pas si vite jeune fille. Si tu t'essuyais d'abord la bouche avec ta serviette, plutôt qu'avec ta main. Et tu vas peut-être t'habiller quand même. Je t'ai préparé des habits,

ils sont sur le canapé, dans la salle à manger. Tu sais t'habiller toute seule, ou tu veux que je t'aide ?

Jean-Luc sourit avec ironie. Il trouva que sa femme s'occupait de Cécilia comme une mère, peut-être même un peu trop. Cependant, cela n'était pas pour lui déplaire. Elle prenait soin de Cécilia, et c'était le principal.

— Non, non, je sais. Merci... Dit-elle avec un petit air de jeune femme en mettant ses deux mains sur ses hanches.

Cécilia s'élança dans la salle, puis contre toute attente, revint en courant près de Sylvie et Jean-Luc. Elle s'accrocha au cou de Sylvie, lui fit une longue bise sur la joue, ensuite elle s'accrocha à celui de Jean-Luc, et fit de même. Puis elle repartit dans la salle à manger aussi vite qu'elle était revenue. Ils se regardèrent troublés et émus.

— Elle est vraiment attachante, remarqua Sylvie avec un chat dans la voix.

— Oui, c'est rien de le dire, souffla Jean-Luc avec nostalgie.

— Dis-moi, comment as-tu fait pour la reprendre, et comment as-tu fait pour la retrouver ?

— Assez simplement, à vrai dire. Avec Aziz, nous connaissons le capitaine FARLET, de la police criminelle.

— Aziz !? Le dévisagea-t-elle.

— Ah, oui, c'est vrai, je ne t'en ai pas parlé.

— Et si tu m'expliquais tout de A à Z.

— Tout de A à Z, tu es sûr ? Cela risque d'être très long !

— Oui, je veux savoir tout ce qui s'est passé. Tu peux aussi ne pas m'épargner les détails, s'ils peuvent m'éclairer sur ton passé... Insista-t-elle en le fixant avec suspicion.

— Soit, mon amour. Tu as raison, il est temps que je te raconte tout sur mon passé.

Jean-Luc commença ses explications... Cécilia s'était habillée et s'apprêta à rejoindre Ricky. Juste avant de sortir, elle s'arrêta quelques secondes sur le pas de la porte pour les regarder discuter. Avec un sourire d'espoir, elle pressentit, que de cette discussion allait découler un grand bonheur, parce qu'elle voyait à travers ses grands yeux de petite fille, deux énormes cœurs se parler en silence et grâce à elle ils se rapprochaient inlassablement. Elle était peut-être encore petite, cependant, les enfants, eux savaient voir quand des adultes sont faits pour aller main dans la main vers un même destin. Entre eux deux, c'était le cas, elle en était maintenant certaine. Elle savait qu'ils allaient être ses nouveaux parents et qu'ils allaient bien s'occuper d'elle, en tout cas elle s'en persuada... Elle sortit sans les déranger. Ricky l'attendait derrière la porte, il sentit tout de suite quelque chose d'intéressant sous le maillot de corps de la fillette. Elle avait réussi à chaparder un croissant pendant le petit déjeuner sans se faire voir et l'avait caché sous son maillot de corps. Le chien mit sa truffe sur le ventre de Cécilia, cela la chatouilla, elle le sortit en riant. Elle le coupa en deux, lui donna le premier morceau. Il le prit avec une grande douceur, cela la fit sourire. Elle lui caressa la tête pendant sa dégustation, il savoura son mets en le mastiquant le plus longtemps possible. Cécilia jubilait de joie d'avoir un nouvel ami aussi gentil, affectueux et obéissant. Dès qu'il eut fini, Ricky s'assit près d'elle, attendant son deuxième morceau de croissant. Comme elle le faisait un peu languir, l'animal posa sa patte sur le bras de la fillette tout en la regardant avec envie et une profonde admiration. Cécilia éclata de rire de voir sa bouille aussi craquante lui réclamer ce morceau de croissant, elle lui donna enfin. Elle entoura ses petits bras autour du cou de l'animal, puis

posa sa tête contre la sienne pour lui exprimer son amour, pendant qu'il finit de se régaler. Ricky l'ingurgita rapidement et se blottit contre sa nouvelle amie en mettant sa patte sur sa petite main. Avec son autre main, Cécilia caressa la tête de l'animal tout en regardant le jardin autour d'elle. C'était un beau jardin rempli de fleurs, d'arbustes, puis elle aperçut le hangar où se trouvaient les automobiles. Il devait certainement y avoir beaucoup de choses intéressantes là-dedans, peut-être y aurait-il un jouet ou quelque chose pour jouer avec son nouvel ami. Elle se leva, s'y dirigea en regardant furtivement du côté de la porte d'entrée, afin de vérifier si Jean-Luc ou si Sylvie sortait. Elle devrait peut-être leur demander la permission. À quoi bon les déranger, ils discutaient, et de toute façon elle ne faisait aucun mal à chercher un jouet pour Ricky. Il y avait une petite fenêtre en verre sur la porte du hangar, mais elle était trop petite pour voir à travers. Elle tourna la poignée de la porte, qui s'ouvrit. Il y avait beaucoup d'objets de toutes sortes dans ce garage. Elle les détailla les uns après les autres, en reconnaissant certains, mais se demandant aussi à quoi pouvaient bien servir d'autres. En réalité il y avait pour la plupart, des outils de menuisier, car le père de Sylvie travaillait le bois. Il y avait aussi beaucoup d'autres outils de toutes sortes pour bricoler. Cécilia se douta un peu à quoi tous ces objets pouvaient servir, et n'en toucha aucun. Soudain, au fond de la pièce, elle remarqua un ballon sur une étagère à sa hauteur. Elle s'aventura derrière les automobiles, s'approcha de l'étagère, elle se mit sur la pointe des pieds en levant les bras, elle prit le ballon. Il avait manifestement déjà beaucoup servi, il avait plein d'accros un peu partout et il était dégonflé. Ricky, qui l'avait suivi, fixa le ballon en couinant, remua la queue et essaya de le prendre dans les mains de la fillette. Cécilia comprit très vite. Elle leva les bras, or l'animal fort rapide et presque aussi grand qu'elle, n'eut aucun mal à lui chaparder en la poussant. Il sortit rapidement du garage avec le ballon dans la gueule, Cécilia à ses trousses riait en essayant de le retenir par la queue. Cependant l'animal était habitué à jouer avec son maître et savait faire courir son adversaire pour éviter de se faire reprendre le ballon. Ils sortirent tous les deux du garage, l'un avec le ballon, l'autre à essayer de lui prendre. Ricky avait l'intention de le garder, et surtout de faire courir sa nouvelle amie. Toutefois, Cécilia très têtue, mais aussi fort maligne, avait bien l'intention de lui reprendre ce ballon et d'inverser les rôles...

Jean-Luc avait expliqué les grandes lignes de son passé à sa femme, qui était Aziz, le capitaine FARLET, comment il les avaient connus à l'armée. Comment il avait fait partie des dragons noirs l'espace de quelques jours, ses combats, sa fuite. Mais aussi comment étaient morts ses parents et son petit chien adoré, et ce qu'il avait fait pour le cacher pour ne pas se retrouver à la DASS. Sylvie l'avait écouté sans l'interrompre. Elle resta un long moment silencieuse, essayant de comprendre certaines zones d'ombres, et ce pourquoi il ne lui en avait jamais parler. Cependant, elle ne comprit pas plusieurs choses. Non seulement elle trouva son récit un peu court, mais en plus il l'avait extrapolé. Il n'avait pas non plus parlé de la fusillade et il avait aussi omis de lui parler de la mère de Cécilia. Cela faisait encore beaucoup de non dits ! Elle hésita, l'espace d'une seconde, prise à nouveau par cette timidité, cette peur, notamment de le contredire ou de le contrarier. Cependant, cette fois elle prit son courage à deux mains :

— Dis-moi, comment as-tu fait pour éviter les balles et vaincre le meilleur combattant des dragons noirs, sur cette île ?

— Tu n'as pas écouté !

— Ne t'emporte pas, mon cœur ! Évidemment que je t'ai écouté, toutefois, tes explications sont un peu sommaires. Tu dis que tu évitais les balles, que tes camarades tombaient les uns après les autres, or toi elles ne te touchaient pas ! Après, tu me dis que tu avais battu plein de dragons noirs et d'autres soldats en combat, mais sans aucune technique. Et pour finir, que tu as développé une technique au fur et à mesure des combats sans te faire démonter ! Tu n'aurais pas omis de m'expliquer un petit détail, parce que c'est quand même dur à croire ? C'est bien toi qui m'as dit que tu voulais tout me dire. Je suis ta femme, je pense être assez intelligente pour comprendre, même le plus incroyable...

Jean-Luc la regarda, silencieux. Il n'y avait qu'un seul homme auquel il en avait parlé. En réalité, il ne lui en avait pas vraiment parlé, ils discutaient sans se parler. Il ne voulait pas que sa femme le prenne pour un dingue, il avait occulté ce secret pour être normal, simplement normal. Mais comment l'être et vivre normalement avec cette force en soi ? Il prit une profonde inspiration, son regard, le ton de sa voix changèrent :

— Bon, soit. Mais sache que je n'en ai parlé à personne avant toi, jamais. Tu risques de me prendre pour un fou !

Sylvie frissonna, son cœur battit à se rompre dans sa cage thoracique, en haleine de ce qu'il allait lui dévoiler. Quand son mari disait cela à propos de certains de ces rêves, il ne mentait pas. En général, cela dérivait dans le fantastique ou le paranormal. Elle prit sa main, essayant de cacher son anxiété.

— Tu m'as déjà dit beaucoup de choses incroyables, avec certains de tes rêves, je t'ai toujours écouté et cru. Est-ce qu'une seule fois depuis que nous sommes ensemble je t'ai traité de fou ?

— Non. Mais ce n'était que des rêves. Là, c'est la réalité...

— Regarde-moi, mon cœur !

Il se redressa, tourna la tête et riva son joli regard émeraude.

— Si vraiment tu crois que je vais te considérer comme un fou, alors d'accord, ne me dis rien.

Il connaissait la suite, or elle ne le dit pas cette fois. « *Mais cela voudra dire que tu me connais bien mal...* » Il comprit l'instant magique, un instant unique ; Il sentit soudain le cœur de sa femme battre à se rompre, mais pas seulement ! Il baissa les yeux sur son thorax et vit les nuances de la vérité, les mêmes qu'avec le vieux Maître Chinois ZAO LING. Ces nuances de couleur blanche et transparente si caractéristiques de la vérité et de la pureté, elles se mêlaient avec les nuances orangées presque rouges de l'amour qui émanaient souvent d'elle. Pour la première fois, elle lui parlait avec son cœur, rien qu'avec son cœur, sans laisser interférer ni sa conscience, ni sa psyché. Jean-Luc n'en revint pas ! Il comprit, à cet instant, que leur couple allait se souder d'une façon peu commune...

— Que regardes-tu ? Demanda-t-elle en abaissant ses yeux sur ses seins, tout en fronçant les sourcils de surprise, presque comme si elle comprenait.

— Heu... C'est incroyable comme tu as changé depuis cet événement...

— Quel événement ?

— Ce rêve, devenu réel, Cécilia et tout ça... Il fit un court silence, puis reprit : Je vois les auras.

— Les auras ! Comment ça ? Tu veux dire l'énergie autour des gens ?

— Oui. Et plus encore...

— Là, tu regardais mon aura ?

— Oui, mon amour.

— Et, c'est comment ? Demanda-t-elle hésitante, mais aussi curieuse.

— Ton aura a changé aujourd'hui. C'est la première fois depuis que nous sommes ensemble. Je ne l'ai jamais vu comme ça auparavant, s'exclama-t-il ému ! C'est une aura pure, une aura de vérité intérieure, d'amour et d'un amour universel, que tu viens de développer. Je dois t'avouer que tu me surprends, en plus cela me touche profondément, parce que je pense que tu as pris la décision de parler avec moi pour laisser parler ton cœur et faire éclore au grand jour la vérité de ton cœur pour faire grandir notre amour. Si tu pouvais voir mon aura, mon amour... Tu pourrais voir à quel point je t'aime, tout comme toi. C'est fou, elles sont maintenant presque identiques.

Ses paroles étaient sensées, mais aussi complètement vraies. Elle était souvent sceptique quant à prouver l'existence du paranormal et toutes ses choses étranges. Cependant, là, il la scotcha. En outre, il lui prouva d'une façon peu commune et romantique, qu'il était fort attentionné et l'aimait plus que tout. C'était sa façon à lui, de lui dire. Fort étrange, certes, mais tellement romantique et si excitante, et puis elle se flatta de n'apparaître comme ça qu'à ses yeux.

— Moi aussi je t'aime mon cœur. Tu es tellement incroyable... Elle mit sa main sur sa joue, puis l'embrassa avec passion et une infinie tendresse. Ils éternisèrent leur étreinte dans un tourbillon d'enchantement partagé. Sylvie avait pris l'initiative de ce délicieux baiser, elle y mit fin la première. Elle avait tellement de questions encore sans réponses : Mais dis-moi, comment as-tu appris à reconnaître les couleurs des auras et à les définir ? Tu les vois depuis toujours ?

— Non. Cela a commencé pour la première fois quand nous avons été parachutés sur cette île et que nous avons été canardés par les dragons noirs. C'est arrivé comme ça, d'un coup, juste en me concentrant un peu, je ne sais pas pourquoi ! J'ai d'abord vu l'aura des arbres, verts luminescents. Après je voyais tous mes ennemis avec des couleurs bleues foncées presque noires et j'arrivais à voir les balles, au ralenti ! Comme ça, comme par miracle ! En étant en danger, mon corps, mon énergie, mon cerveau se sont mis à bouger dix fois plus rapidement et à fonctionner différemment. Sur le coup, je n'ai pas vraiment cherché à comprendre, juste à sauver ma peau. Après, quand j'ai vu tous mes camarades morts à part le caporal-chef LEDOUX blessé gravement, et moi encore vivant, j'ai compris que quelque chose n'était pas normal.

Sylvie comprit maintenant comment le lieutenant-colonel LEDOUX le connaissait et aussi pourquoi il tenait à l'aider. Son mari lui avait sauvé la vie. En dépit de sa décision à vouloir lui dire toute la vérité, elle pensa garder au secret son appel téléphonique, afin de faire la surprise à Jean-Luc.

— Quand j'ai été fait prisonnier, ils étaient plus de vingt pour me maîtriser. C'est là, dans cette cage suspendue, que j'ai tout appris sur les arts Martiaux, grâce à ZAO LING. Tu risques d'avoir du mal à me croire, pourtant, c'est la vérité. Ce vieux Chinois, ZAO LING, m'a tout appris par télépathie, pendant presque une semaine ; sa technique de combat, les auras et leurs couleurs, les points vitaux, les techniques de frappe sur ces points vitaux à des heures précises où l'énergie passe. En l'occurrence, moi je voyais l'énergie passer à travers ces points vitaux, alors je n'avais pas besoin de savoir les heures. Il m'a aussi

appris à me contrôler par le souffle, et à contrôler mon corps de A à Z, mes souffrances, mes émotions, bref, tout, pour être un guerrier sensible à l'intérieur, et insensible à l'extérieur, un pur et dur. Tu sais ce qui est le plus incroyable pour moi ? Sylvie secoua la tête, ne voulant pas l'interrompre. Il a été mon maître, mais aussi mon meilleur ami et je ne lui ai jamais parlé ! Jean-Luc resta silencieux plusieurs secondes. Sylvie, ne sachant quoi dire, respecta son mutisme. C'est lui qui m'avait dit de m'enfuir, sinon ils m'auraient fait combattre contre mon camarade d'armée, le caporal-chef LEDOUX et ils l'auraient certainement tué. Après, ils m'auraient fait combattre contre lui, alors j'ai fui. Je lui avais demandé pourquoi, lui, il ne voulait pas s'enfuir. Il n'a jamais voulu me répondre. Jean-Luc sourit avec fierté, se rappelant d'un événement. Quand j'ai eu fini mon combat contre Ling CHOUNG, le meilleur combattant des dragons noirs, il s'est mis accroupi, il m'a ensuite salué. Deux jours plus tard, il m'avait avoué que s'il avait combattu contre lui il aurait perdu et aurait été tué. Cela m'a longtemps perturbé, parce qu'à ce moment-là j'ai su que j'avais quelque chose en plus et j'ai eu beaucoup de mal à l'admettre, et à l'accepter. Il m'a enseigné aussi, que ce don était une bénédiction des dieux, mais aussi mon pire ennemi, parce que je ne serai jamais comme les autres. En revanche, que je ne devais en parler à personne, même pas à mes proches, jamais. Sinon, cela m'apporterait encore plus d'ennuis, et j'ai toujours su qu'il avait raison. Voilà toute l'histoire, mon amour, dit-il en poussant un profond soupir.

— Hé bien, heureusement que je suis assise, dit-elle avec un sourire crispé ! Si je comprends bien, tu es une sorte de super guerrier avec des supers dons ?

— Je ne sais pas vraiment ce que je suis, mais une chose est certaine, je n'aime pas la bagarre et je ne tuerai jamais personne. Alors, non, je ne suis pas un super guerrier.

— Je comprends. Je te connais bien, en dépit de cette partie de ton passé que je ne connaissais pas et je sais au fond de moi que tu es un type bien. A fortiori, c'est pour ça que je t'ai épousé, continua-t-elle émue en serrant fort sa main. Elle la porta ensuite à sa bouche en utilisant ses deux mains et l'embrassa. Tu aurais pu quand même m'en parler à moi, tu sais bien que je ne dirai rien à personne.

— Oui, je le sais. Seulement, je ne voulais pas te faire peur. Et surtout, je ne voulais pas te perdre à cause d'un passé que j'essaye d'occulter. Je ne savais pas comment tu aurais réagi, si je t'avais dit tout cela au début de notre relation.

— Elle était un peu chaotique notre relation au début, avec l'ordre que cette ordure de général t'avait donné, si tu t'en rappelles. Cependant, je pense que tu as raison, avec ça en plus, il y aurait eu de fortes chances pour qu'à l'époque je prenne mes jambes à mon coup, pouffa-t-elle. Tu parlais vraiment par télépathie avec ce Chinois ? Entends-tu d'autres pensées ? Et dis-moi, dans la fusillade, tu l'avais frappé le commando qui vous a tiré dessus ?

— Ne serais-ce pas de la déformation professionnelle, toutes ces questions pointilleuses ? Sourit-il, suspicieux et ironique.

— Oui, rit-elle. Excuse-moi ! Tu me connais, je suis curieuse par nature. Toutefois c'est pour notre bien, mon cœur. Je serai ton avocate dans cette affaire, afin que tu n'aies aucun souci pour l'enlèvement de Cécilia, quand la commissaire va s'en rendre compte. Alors je préfère avoir toutes les cartes en main, au cas où cela prendrait une mauvaise tournure. En

revanche, je ne m'inquiète pas trop à ce niveau, j'ai plusieurs bons éléments en notre faveur...

Jean-Luc la fixa avec encore un peu plus de suspicion. « *Elle a dit, "j'ai", cela veut dire qu'elle sait des choses que j'ignore* ».

— Est-ce que tu sais des choses que j'ignore ?

— Je n'en suis pas entièrement sûre, mais oui, je crois, le fixa-t-elle. D'abord, réponds-moi. Je te dirai après, tout ce que je sais, et aussi tout sur mon passé...

— « *Tout sur son passé ! Elle m'a caché des choses alors. Merde alors, ça, je l'aurais jamais cru !* » J'ai du mal à croire que tu m'aies caché des choses de ton passé, dit-il d'un ton sérieux en la fixant avec suffisance.

Sylvie soutint un quart de seconde son regard, puis baissa la tête, peu fière.

— Pardonne-moi...

Ils s'installèrent dans un mutisme pesant, pendant plus d'une minute. Puis il comprit la plupart des non-dits de sa femme au fil des années passé à ses côtés. En dépit de son métier d'avocate elle avait une timidité flagrante. Ou alors était-elle intimidée au point de paraître timide. Toujours est-il qu'elle laissait souvent certaines discussions sans fin. Jean-Luc s'y était habitué et n'avait à aucun moment cherché à crever l'abcès. Il savait qu'elle ne parlerait pas s'il ne répondait pas à sa question. Alors il était temps de lui faire découvrir toute la vérité...

— Je ne sais pas vraiment si je parlais avec lui par télépathie, mais une chose est sûre, j'entendais bien sa voix dans ma tête et je le comprenais. En outre, ce que j'ai appris, c'est forcément quelqu'un qui me l'a inculqué. Quelques fois, oui, je ressens tes pensées, et celles aussi des animaux, cependant ce n'est pas vraiment pareil. Sylvie secoua la tête, pour lui témoigner sa compréhension. Pour le commando, dans la fusillade, non je ne l'ai pas frappé. En réalité, je ne sais pas vraiment ce qui s'est passé. J'ai questionné Cécilia pour savoir si elle avait ressenti et vu tout ce que j'ai ressenti à ce moment-là. Manifestement il s'est passé quelque chose de surnaturel, vu ce qu'elle m'a dit, mais je n'y suis pour rien ! Quand il a pointé son revolver sur nous, je me suis retourné pour protéger Cécilia, et j'ai bien cru que nous allions mourir. À cet instant, j'ai senti mon plexus inondé par une étrange lueur, avec l'impression de me fondre en Cécilia. Une détonation a retenti, j'ai senti un violent lancement transpercer le bas de mon dos, puis ma colonne vertébrale, mon corps tout entier et enfin mon cerveau. Une lumière intense nous a irradiés, Cécilia et moi, cela était interminable. Dans mon esprit, j'ai vu la lumière sortir de nos deux corps, changer de couleur, puis happer le tueur. Mes jambes ont défailli, je suis tombé à genoux, puis, plus rien. Quand j'ai repris connaissance, l'homme était étendu sur le sol. Nous nous sommes regardés avec Cécilia et après j'ai pris mes jambes à mon coup. Le plus étrange, c'est qu'a priori, d'après la police, la balle qu'il a tirée sur nous à bout portant, s'est logé dans une voiture derrière lui ! Et ce type serait mort dans des circonstances surnaturelles.

— Comment ça surnaturelles ? Demanda-t-elle en écarquillant les yeux.

— Son cerveau a été compressé de l'intérieur sur la paroi de son crâne, c'était de la bouillie, d'après eux.

— Non ! S'exclama Sylvie horrifiée, en mettant ses deux mains devant son visage.

— Mais bon, tu sais ce que disent les flics, moi, je m'en méfie toujours. Je n'ai pas vu le rapport de leur médecin légiste, et pour ce cas, je préfère ne croire que ce que je vois.

— Dans le journal, ils ont quand même parlé de l'étrangeté de sa mort. Tu crois que c'est vous qui avez fait ça ?

— Tu veux dire moi et Cécilia ?

— Oui.

— J'essaye de me persuader que non. Pourtant, avec ce que nous avons vu, elle et moi, et ce qui s'est passé, tout porte à croire que nous avons peut-être provoqué ça.

— Tu n'as pas à culpabiliser, mon cœur. Après tout, si c'est le cas, c'est de la légitime défense. Et je préfère lui comme ça, plutôt que vous deux morts d'une balle. Même si c'est surnaturel, je dis merci à vos deux âmes réunies... Elle fit un court silence, puis reprit : Dis-moi, est-ce que tu te souviens de Florence GENDOUX ?

— Florence GENDOUX ! Il marqua un temps d'hésitation en la questionnant du regard. Non, pourquoi ? Qui est-ce ? Demanda-t-il en fronçant les sourcils, inquiet.

Elle se leva, fouilla dans son sac à main. Elle sortit l'article sur lequel la maman de Cécilia était en photo.

— Avant moi, tu as bien eu une ex, qui se prénomait Florence ? Lui demanda-t-elle en se rasseyant sans lui montrer l'article.

Là, il fut complètement inquiet.

— Oui, mais... Il marqua à nouveau un temps d'hésitation, pour réfléchir. Mais comment le sais-tu ? Je ne t'ai jamais parlé d'elle !

— C'est bien elle, continua-t-elle sans lui répondre, en lui donnant l'article qu'elle avait déplié.

Jean-Luc observa la photo. Il plissa les yeux, comme s'il avait pris un coup. Il parcourut ensuite rapidement l'article. Son visage se défit au fur et à mesure de la lecture des premières lignes de l'article parlant de la mort tragique des parents de Cécilia. Sans mot dire, il posa le morceau de papier découpé avec soin, puis il se leva. Il se dirigea vers la fenêtre. Il regarda Cécilia jouer au ballon tout en riant avec Ricky. Sylvie le fixa, ne sachant non plus que dire. Il avait l'air d'avoir mal et ce quelle avait à lui dire, allait lui faire encore plus mal. Il passa ses deux mains sur son visage, puis dans ses cheveux, et se retourna enfin. Il s'accouda à la fenêtre, le visage si triste.

— Oui, c'est bien elle. À l'époque, elle ne s'appelait pas GENDOUX, elle s'appelait MEYER. On m'avait laissé croire qu'elle était morte. J'y comprends plus rien ! Baissa-t-il la tête en soufflant, comme s'il était oppressé.

— Qui t'avait laissé croire ça ? Le général MILLET ?

— Pff, je ne sais pas moi ! Oui, peut-être lui, ou un complot, une machination, pour la tuer...

— Une machination ! Mais pourquoi ? Explique-moi. Tu ne l'as pas reconnue dans ton rêve ?

— Non, étrangement je ne l'ai pas reconnue ! En fait, je ne me rappelle pas avoir vu son visage dans le rêve... Il leva la tête, essaya de se souvenir, or la colère était plus forte. Il la laissa s'exprimer en continuant de lui conter ce passé détestable, afin de ne plus être le seul à en connaître les faits : La première mission dont le général MILLET m'avait assigné, et dont je t'ai déjà parlé, était de tuer un car entier de ressortissants Espagnols. Des terroristes d'après des sources en haut lieu. Il m'avait déployé tout son baratin sur les terroristes et les milliers d'innocents tués chaque année. Bref, le général dans toute sa

splendeur ! Florence était dans ce car avec son mari. Ils étaient quatorze. Je devais provoquer un accident dans un endroit isolé, puis mettre le feu au bus. Pour le reste, l'armée m'aurait couvert. Dès le début, je pressentais la manipulation. J'ai compris quand j'ai remarqué Florence. Elle n'était pas Espagnole ni la plupart des quatorze personnes dans le bus d'ailleurs. Et puis, par un simple regard, nous étions très attirés l'un par l'autre, nous n'arrêtons pas de nous fixer. Tout ça réuni au fait que je ne pouvais me résigner à tuer, du coup, j'ai changé mon plan. J'ai arrêté le bus, je leur ai expliqué ce qu'on m'avait demandé de faire et pourquoi, ensuite je leur ai dit de sortir. J'ai provoqué un accident comme prévu, mais par la suite j'ai dit au général que je m'étais évanoui et que les quatorze ressortissants s'étaient évaporés dans la nature. Quand je suis sorti du bus, Florence m'attendait. Avec son mari, ils ne s'entendaient plus, il était violent d'après elle. Nous avons passé l'après-midi ensemble, nous n'arrivions pas à nous résoudre à nous séparer. Alors nous avons passé la nuit ensemble. Excuse-moi de dire ça, mais je pensais que nous étions faits l'un pour l'autre à l'époque, nous étions en osmose sur tout. Malgré tout, nous nous sommes séparés. Nous devons nous revoir le lendemain, or, elle n'est pas venue au rendez-vous. J'ai attendu plusieurs jours, mais rien. Alors j'ai tenté de la retrouver, cela a mis presque deux mois. Quand je suis arrivé enfin devant sa maison, dans la banlieue de Paris, celle-ci était calcinée. Les voisins m'avaient renseigné, leur maison avait explosé dans la nuit, un jour plus tôt. Effectivement, ce jour-là, j'ai trouvé le journal sur mon bureau. J'ai constaté la vérité des faits en troisième page : Bernard et Florence MEYER avaient été tous les deux calcinés dans l'explosion de leur maison, provoquée par une fuite de gaz. J'étais abattue, mais aussi dans l'incompréhension la plus totale, parce que je croyais qu'elle partageait mes sentiments. Mais comme elle était restée avec son mari, j'ai pensé qu'elle avait simplement profité de moi ! Alors j'ai vite fait mon deuil. Toutefois, je veux que tu saches que je ne la regrette pas, parce qu'aujourd'hui je sais que la seule femme de ma vie, c'est toi et seulement toi, mon amour.

Sylvie se sentit fortement flattée, par sa dernière phrase. Cependant, à son tour, son visage se décomposa à vue d'œil.

— Toujours est-il, que je trouve cette affaire très étrange, parce qu'elle a changé d'identité, tout comme moi. Elle a ensuite été considérée comme morte et maintenant ils l'ont assassinée. Alors j'aimerais bien savoir si c'est parce qu'elle était là par hasard ou pas ? Dit-il en remarquant sa femme devenant blafarde. Qu'y a-t-il, ça ne va pas ?

— J'espère que tu me Pardonneras... Sache, que je t'aime plus que tout, mais je préfère te dire la vérité, même si je dois te perdre. Je ne veux plus vivre dans le mensonge avec toi.

Elle baissa la tête, sembla chercher ses mots ou plutôt, sembla chercher les mots les plus justes et les moins blessants. Ce quelle avait à lui dire, là, maintenant, allait déterminer son avenir avec lui. Elle savait que sans lui, son avenir à elle s'écroulerait. Est-ce que la vérité valait le prix de le perdre ? Certainement pas au premier abord. En revanche, cette vérité, s'il la découvrait autrement, par quelqu'un d'autre, l'anéantirait, lui, ça, elle en était sûre, car elle le connaissait bien. Elle en prenait aussi le risque pour renforcer leur amour. Alors pour ces deux raisons, et pas les moindres, oui, elle en valait le prix...

Jean-Luc ne l'avait jamais vue aussi anxieuse et inquiète en l'espace de quelques secondes. Elle l'était, certes, ces jours-ci, néanmoins elle ne l'était pas autant. Il s'avança,

se rassit près d'elle. À son tour il prit sa main, l'embrassa, puis l'enveloppa avec son autre main.

— Quoi que tu aies à m'apprendre, mon amour, je sais que cela sera la vérité, et que tu le diras avec ton cœur. Je préfère mille fois, la plus moche des vérités, plutôt que des mensonges pour cacher la mocheté d'actions, intentionnelles ou non pour paraître meilleur.

Sylvie releva la tête, ses yeux brillèrent comme s'ils furent investis d'une fine pluie d'été. Ses lèvres tremblèrent, telles les feuilles d'un bel arbre secouées par la bise. Elle leva son autre main, caressa la joue de son mari, puis se ressaisit. Elle lui esquissa un sourire timide, se sentant comme une enfant avouant ses bêtises. Elle prit une profonde inspiration saccadée, en penchant légèrement la tête :

— Je l'ai vue... Florence. Peu de temps avant l'annonce de sa mort. Elle était venue voir le général, afin de te retrouver, j'étais là ce jour-là...

— Quoi ! S'écria Jean-Luc en lui coupant la parole. Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ? Que voulait-elle ?

— Je n'ai rien su ce jour-là, le général m'avait demandé de sortir. J'avais été le voir deux jours plus tard, parce que je voulais savoir. D'ailleurs, j'ai rendez-vous cet après midi à 14 Heures 15 avec lui, pour lui demander des comptes, parce qu'il m'a roulé dans la farine celui-là ! Dit-elle en levant le ton. Au fait, t'avait-il dit qu'elle était venue et qu'elle te recherchait ?

— Non, le Général MILLET ne m'a jamais dit qu'elle était venue. Il cherchait à la faire tuer, alors aucun risque !

— Quel salaud !

— Je ne te le fais pas dire...

— Quand je lui ai demandé, il m'a dit qu'elle lui avait dit que vous aviez eu un coup de foudre, plusieurs mois plus tôt. Elle voulait te revoir, parce que comme tu l'as dit, tu lui avais sauvé la vie, et...

Sylvie détourna la tête, s'installant dans un mutisme empreint par la honte de ne lui avoir jamais parlé de cet événement important.

— Et ?

Elle retourna la tête, le fixa en pinçant ses lèvres :

— Pardonne-moi, de ne pas te l'avoir dit ! Je pensais que c'était un mensonge, pour te récupérer. Et, elle se disait enceinte de toi.

Elle fit à nouveau un silence. Jean-Luc lâcha sa main, sans mot dire, comme abattu. Il tourna la tête en direction de la fenêtre. Certaines réponses à toutes ses questions concernant Cécilia commencèrent, à prendre forme dans son esprit.

— D'après ce qu'elle avait dit au général, elle était soi-disant partie de chez elle en laissant tout. Il m'avait aussi dit t'en avoir parlé. Il m'avait appris la mort de Florence ce jour-là, sans plus me donner de détail. C'est pour cela que je ne t'en ai pas parlé, je ne voulais pas remuer tout ça. Tu penses que Cécilia est ta fille ? Vous aviez...

— Oui... Nous avons fait l'amour, cette nuit-là. Elle était mariée, alors de là à dire que Cécilia est ma fille, Je ne sais pas ! Ce serait quand même le plus grand des hasards. Pourtant...

— Oui, je trouve aussi qu'elle te ressemble, sourit-elle. Moi, je pense que tu auras du mal à la renier, continua-t-elle de sourire.

— Oui, sourit-il à son tour ! Tu l'accepterais, si c'est ma fille ?

— Oui, mon cœur. Elle est adorable, je serais un monstre si je ne voulais pas d'elle. Je comprends maintenant pourquoi tu as fait ce rêve. Ils restèrent tous les deux silencieux quelques instants, puis elle reprit : Dis- moi, je sais que cela risque de me faire très mal ce que je veux te demander, pourtant, je veux savoir...

Elle s'installa dans un court mutisme, tout en ravalant plusieurs fois sa salive, ayant du mal à se résoudre de sa réponse. Jean-Luc se douta de sa question, il la redoutait, même.

— Tu l'aurais hébergée et habitée avec Florence, si vous vous étiez retrouvés ?

— Je redoutais cette question, souffla-t-il. En te connaissant aujourd'hui, je te dirais non, sans aucune hésitation. Malheureusement, nous ne sortions pas vraiment ensemble à l'époque. Nous avons, certes, de longues conversations et je me sentais bien avec toi. Malgré tout je te connaissais peu, et puis je la recherchais encore. Alors oui, je pense que nous aurions continué notre relation.

— Tu m'avais menti alors, tu n'as jamais eu de coup de foudre pour moi, la première fois que nous nous sommes vus ? Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé d'elle, quand nous avons nos longues discussions ?

— Non, je ne t'ai pas menti ! Dit-il avec conviction. La première fois que je t'ai vue, je ne la connaissais pas encore. J'avais vraiment des étoiles plein les yeux ce jour-là, mais rappelle-toi, tu me repoussais et tu as refusé plusieurs fois mon invitation. D'ailleurs, je me suis longtemps demandé si tu étais sincère en disant que tu avais eu aussi un coup de foudre. Quand je l'ai rencontrée, elle, nous ne sortions pas encore officiellement ensemble, toi et moi. Et puis, je n'étais sûr de rien avec elle comme nous ne nous étions pas revus, alors je n'avais pas lieu de t'en parler. Je t'assure que si nous nous étions revus, tu l'aurais su le jour même. Il resta silencieux quelques secondes, puis reprit : Le destin est drôlement fait parfois, je trouve, souffla-t-il.

— Oui, il s'est dessiné d'une étrange façon notre destin, souffla-t-elle aussi, nostalgique. Je suis profondément et sincèrement désolée, pour elle. Cependant, je suis quand même heureuse de la tournure des événements, parce que je t'aime plus que tout, mon cœur, et tu es l'homme de ma vie. J'étais sincère, j'ai eu vraiment un coup de foudre pour toi. La seule chose, c'est que...

Jean-Luc observa sa femme avec un sourire amusé. Elle était timide comme au début de leur rencontre, sauf que là, il la trouva encore plus séduisante et craquante. Elle avait mûri, elle était devenue une femme accomplie, sûre d'elle. En outre, depuis le début de leur conversation, il avait la douce sensation d'être un père avec son enfant, cela ne lui était jamais arrivé auparavant avec Sylvie, cela l'amusait et l'émouvait en même temps.

— Pourquoi souris-tu, s'offusqua-t-elle !

— Pardon ! Ta timidité me trouble. Je te trouve très craquante, lui caressa-t-il la joue. Vas-y, continue !

— Heu, oui, je disais ! La seule chose, c'est que je ne suis pas tombée amoureuse de toi tout de suite. Cela paraît paradoxal, pourtant je n'ai eu un coup de foudre seulement trois mois après notre rencontre, quand...

— Ah bon ! Oui, c'est étrange, normalement un coup de foudre arrive à la première rencontre.

— Pas forcément. En tout cas, ce jour-là, tout comme toi, j'avais des étoiles plein les yeux et dans la tête.

— Ah oui, alors c'était bien un coup de foudre. Était-ce le jour ou j'ai empoigné le général et qu'il avait failli te frapper, pouffa-t-il ?

— Oui, pouffa-t-elle aussi, le cœur battant à la chamade ! Je n'en revenais pas que tu lui tiennes tête et que tu refuses son ordre. Quand tu m'avais dit, après, qu'il t'avait demandé de tuer à nouveau, j'avais du mal à le croire. Quand tu l'avais empoigné, j'ai vraiment cru que tu allais le massacrer ! Tu avais l'air tellement féroce... C'est à ce moment-là, quand je t'avais agrippé afin de te retenir, que tu l'avais lâché en armant ta main pour le frapper et que tu m'avais fait un clin d'œil, que je suis tombée folle amoureuse de toi. Cette scène restera à jamais gravée dans ma mémoire. Le voir gémir en se protégeant et en criant que tu ne le frappes pas, ton air si féroce et ton clin d'œil pour me montrer que tu faisais semblant. Cela m'a fait rire pendant des jours, pouffa-t-elle encore. Oh, oui, et puis, quand il s'était relevé, pendant que tu me regardais, qu'il avait tenté de te mettre un coup de poing, tu t'étais baissé, et j'ai failli le prendre à ta place, mais tu avais arrêté son poing avec ta main. À ce moment-là, j'étais baba ! Lui aussi d'ailleurs. J'ai tellement ri après, dans mon bureau, j'ai failli faire pipi dans ma culotte, lui avoua-t-elle. Je n'avais jamais ri autant de toute ma vie et j'étais sur un nuage, tu étais mon héros, et plus encore...

Jean-Luc rit en se remémorant la scène. C'était d'autant plus drôle qu'il était général. Il est vrai, son air féroce pouvait en impressionner plus d'un.

— Oui, c'était un instant mémorable. Moi aussi, je dois t'avouer que j'ai failli éclater de rire en le voyant avec tous ses grades et toutes ses médailles, crouler de peur devant mon faux air féroce. J'ai aussi été un peu plus envoûté par ton charme ce jour-là. Et quand je t'ai vue partir en te retenant de rire, tu te rappelles ? J'ai été me cacher pour rire aussi.

— Hou, oui, rit-elle... Je m'en rappellerai toute ma vie. Je t'entendais rire, moi je ne pouvais plus m'arrêter, continua-t-elle de rire. On est vraiment débile parfois ! Mais c'était tellement bon. Heureusement que le général était parti, parce qu'à mon avis cela aurait empiré. Je n'ai jamais compris pourquoi, comme deux idiots, nous riions chacun de notre côté sans nous rejoindre !

— Bien, je dois t'avouer que j'en pleurais, tellement je riais. Et j'avais tellement l'impression d'être tout près de ton cœur à ce moment-là, alors je ne ressentais pas le besoin de venir te rejoindre. C'était vraiment fort...

Sylvie le regarda avec passion et un amour incommensurable. Elle ne lui avait jamais dit, elle avait senti la même chose, comme si elle était en lui, comme s'ils ne faisaient qu'un, ce jour-là. Ses yeux brillèrent de bonheur.

— C'est fou, j'ai ressenti exactement la même chose ! Est-ce ça, la télépathie ?

Il regarda son cœur, elle rayonnait d'amour et de bonheur. Il regarda ensuite ses lèvres pulpeuses, puis il caressa sa joue avec la paume de sa main. Pour lui répondre, il posa doucement ses lèvres sur les siennes, en même temps il l'entoura de ses bras et mêla son énergie à la sienne. Sylvie sentit son corps inondé par une douce chaleur et un bien-être inhabituel, presque comme si elle avait un orgasme, mais en plus doux. En outre, cela augmenta au fur et à mesure de son étreinte, elle ne contrôla rien. La chaleur, ainsi que le bien-être devint profondément voluptueux. Soudain, contre toute attente, elle arrêta l'étreinte envoûtante de son mari :

— Est-ce toi, qui me fais ça ? Demanda-t-elle, bouleversée.

— Je t'aime, Chuchota-t-il. C'est ça, oui, la télépathie. Maintenant que ton cœur rayonne à l'unisson avec le mien, je vais pouvoir te faire l'amour et te donner du plaisir, comme aucun homme ne te le fera jamais...

Elle le fixa en écarquillant ses jolis yeux émeraude, désorientée et encore émoussée de partout dans son corps, ce fut tellement bon, comment avait-elle pu arrêter ça ?

— Je n'en reviens pas ! Comment peux-tu faire ça ?

— C'est l'amour, le partage des sentiments très profonds. Cela ne t'a pas plus ?

— Tu rigoles ! Bien sûr que ça m'a plus. C'était incroyablement bon... Tu as intérêt à recommencer, sourit-elle, encore sous l'emprise d'un délicieux bien-être. Mais avant, il faut que je te dise une dernière chose.

— Ah, tu ne m'as pas tout dit ?

Elle prit une profonde inspiration, pour se donner du courage. Elle se sentait incroyablement bien, comme si elle était toujours inondée d'un bien-être revitalisant.

— Heu... Non. J'ai encore une dernière chose à te dire, et ce n'est pas le plus facile. Bon, allez, je me lance. Quand j'ai été mutée vers toi et le général MILLET, tu te rappelles, je t'ai dit que c'était pour m'occuper des affaires juridiques du général.

— Oui, pourquoi ? Ce n'était pas pour cette raison ?

— En réalité, cela n'était pas la raison première. La vraie raison était que j'étais chargée de te surveiller.

— Attends, tu blagues, là ?

— Non, mon cœur. Mon ancien supérieur, le commandant SEILLIER, m'avait donné cette mission, sans me donner plus de détails. Je ne savais même pas pourquoi je devais te surveiller. Maintenant que tu m'as dit la vérité, je me doute que c'était à cause de ton retour fracassant de chez les dragons noirs. Mon rôle était de lui envoyer un rapport chaque semaine, sur ton comportement, la réalisation de tes missions, tes loisirs et ta vie privée aussi...

— Arrête, tu me fais marcher, sourit-il, en lui pinçant légèrement le bras !

— Non, rit-elle ! Je te le jure, je ne te fais pas marcher. Je ne te connaissais pas bien à cette époque, malgré notre rencontre dans ce bal, il y a quelques années, et je dois t'avouer, j'étais loin de me douter que j'allais tomber folle amoureuse de toi. J'ai tenu ma mission, jusqu'au jour de l'empoignade du général. Après, j'ai envoyé balader gentiment mon commandant. J'ai voulu te le dire une centaine de fois, or il n'y avait rien de préjudiciable dans aucun de mes rapports, et comme je n'ai jamais constaté jusqu'à aujourd'hui, aucune raison d'en faire tout un plat, alors je me suis tue.

Jean-Luc devint soudainement sérieux, même sombre. Il connaissait l'étroite collaboration entre l'armée et les dragons noirs, l'état se resserrait inéluctablement sur les antagonistes qu'il recherchait au sein de l'armée. Il se leva, puis se dirigea à nouveau devant la fenêtre.

— Tu étais dans quel contingent déjà ? Demanda-t-il, toujours perdu dans ses pensées.

— Tu ne t'en rappelles pas ?

— Heu... Non, je ne me rappelle pas que tu m'en aies parlé un jour ?

Avant qu'elle ne réponde, il lui fit un signe de la main, d'attendre, car un bruit suspect d'hélicoptère, l'interpella. Il regarda par la fenêtre, et, en même temps il se prit la tête, comme si une forte douleur l'assaillait.

— Que se passe-t-il ? Demanda Sylvie, paniquée.

Il reprit ses esprits. Sans réfléchir, comme commandé par une force étrange, il prit un rouleau d'aluminium sur un reposoir en bois suspendu au mur, coupa plusieurs feuilles d'approximativement deux mètres, les étala sur la table de cuisine.

— Cache toi sous la table, je reviens te chercher avec Cécilia.

— Mais dis-moi ce qui se passe, enfin ! S'écria-t-elle.

— Ton téléphone, l'armée nous a localisés, ils arrivent. Ces mecs-là, c'est des tueurs professionnels, alors tu écoutes exactement ce que je te dis, dit-il avec la voix et le regard changés. Sinon, nous sommes tous morts, s'écria-t-il avec beaucoup de persuasion.

Il l'embrassa, puis sans discuter, Sylvie se cacha sous la table. Jean-Luc sortit rapidement de la maison pour évaluer la situation, mais aussi et surtout pour protéger Cécilia. Deux hélicoptères noirs amorcèrent leur descente, juste au-dessus du jardin. Jean-Luc leva la tête, il vit un tireur d'élite à l'arrière du premier appareil, viser Cécilia. Il n'était qu'à trois mètres d'elle, qui surprise, leva la tête en riant, quand elle vit aussi l'homme avec son fusil la viser ! Une détonation retentit, Jean-Luc s'était jeté sur la fillette et s'écroula sur elle en même temps. Avec une violence identique à celle de la fusillade à Paris, il ressentit une douleur dans le bas de son dos, juste après avoir senti son plexus s'irradier d'une lumière intense. Il sentit ensuite la douleur devenir plus agréable, et s'intensifier en même temps que la douleur partout dans son corps. Avec Cécilia, il vit la lumière partir à une vitesse fulgurante sur l'appareil. Soudain, il entendit une explosion au-dessus de sa tête, l'un des hélicoptères avait percuté l'autre avec son hélice, celle-ci se logea dans le réservoir de l'appareil. Il fut soufflé par l'explosion et s'écrasa deux cents mètres plus loin, dans le champ en face la maison. Jean-Luc se releva, observa rapidement si lui ou Cécilia avait été touché par le tireur d'élite, mais fort heureusement ils n'avaient ni blessures, ni éraflures. Il releva rapidement la tête. L'autre hélicoptère avait valdingué avec le choc et il avait fait un écart conséquent. Cependant il revint rapidement. Deux hommes cagoulés descendirent de l'appareil avec des cordes. Jean-Luc prit Cécilia dans ses bras, l'emmena vite dans la maison, la cacha sous la table de la cuisine avec sa femme. Avant de la quitter, il prit sa main, la regarda intensément :

— Prends soin de ma femme, s'il te plaît ma Choupinette. Je vous aime fort toutes les deux...

Cécilia lui sourit, puis lui caressa la joue. Elle secoua la tête avec assurance. Jean-Luc embrassa Cécilia sur la joue, sa femme sur la bouche, il partit ensuite à une vitesse incroyable. Au lieu de sortir par la porte, il sortit par l'arrière de la maison, en passant par la fenêtre de la chambre dans laquelle il avait dormi avec sa femme. Comme il ne voyait pas où se trouvait le deuxième hélicoptère, il tendit l'oreille pour écouter. Étrangement, il avait l'air de s'éloigner. Jean-Luc entendit néanmoins des pas et des voix. Il en compta, a priori, quatre, mais ils pouvaient être plus. Dans le garage, il repensa au fusil de chasse. Les balles étaient cachées dans un placard en hauteur aussi dans le garage. La porte de derrière donnant dans le box à voiture devait certainement être fermée à clé, il lui faudrait y aller par-devant. Il passa contre la porte, essaya de l'ouvrir, effectivement elle était fermée.

Il continua de faire le tour de la maison, regarda si un tireur était dans l'angle du mur extérieur gauche. Il ne vit personne. Il se plaqua dos contre le mur et avança centimètre par centimètre. À un mètre de l'angle des deux murs, il vit la jambe d'un des hommes cagoulés. Il allait lui falloir faire très vite. Avec leurs fusils-mitrailleurs à lunettes, il ne devrait avoir aucun instant d'hésitation. Il n'était plus avec Cécilia, alors il n'était plus invincible. Il prit une profonde inspiration, compta : « *Un, deux, trois* » Puis, fonça... Les tireurs d'élite, surpris, observaient le moindre mouvement à l'intérieur de la maison avec leurs lunettes thermiques dernier cri. Ils mirent un certain temps avant de réagir. Jean-Luc, au dernier moment, sentit leur surprise. Au lieu d'entrer dans le garage, il fonça sur le premier mercenaire. L'homme n'eut même pas le temps de tourner son fusil-mitrailleur, Jean-Luc l'assailit et lui assena un coup de poing d'une violence inouïe sur la base du nez. Il s'écroula en arrière, Jean-Luc le suivit dans sa chute dans le but de s'emparer de son fusil-mitrailleur, ce qu'il fit avec succès sans laisser le temps à ses trois autres assaillants de réagir. Il les mitrilla en criant, sans leur laisser la moindre chance, tout en faisant attention de ne pas tirer dans la maison. Les uns après les autres ils s'écroulèrent, puis tout redevint calme. Jean-Luc ôta le fusil de l'homme qu'il avait frappé, avança rapidement vers la maison, car il n'était pas vraiment certain si un autre mercenaire ne se cachait pas quelque part. Il tourna vivement dans toutes les directions, mais rien. Il enleva les armes des trois hommes cagoulés morts, les accrocha à son cou, puis se dirigea dans la maison en cherchant son chien : « *Il devait certainement y avoir aussi quatre hommes dans l'autre hélicoptère. Huit en tout, hum, c'est, certes, raisonnable, pourtant, je trouve que cela fait peu. Mais, oui, suis-je bête ! L'autre appareil a certainement été cherché des renforts. Bon, il ne faut pas que nous traînions ici. Mais au fait, je n'ai pas vérifié si...* » Il s'arrêta, fit demi-tour, s'avança vers le mercenaire le plus près de lui. Il se baissa, releva le bas de son pantalon. « *Bon, déjà ce ne sont pas des dragons noirs. La bonne nouvelle, c'est qu'ils risquent d'être dans une merde fort probable pour expliquer tout ce grabuge. Mais où est donc Ricky ?* » Jean-Luc rentra dans la maison sans perdre de temps.

— C'est bon, vous pouvez sortir.

Cécilia sortit la première avec Ricky – il était rentré en même temps que Jean-Luc, quand il avait emmené Cécilia pour la cacher avec sa femme – elle sauta dans les bras de Jean-Luc, Sylvie la suivit, soulagée. Elle les entoura de ses bras, elle sentit les fusils-mitrailleurs accrochés en bandoulière autour de Jean-Luc. Elle s'écarta, ébahie.

— Mais... Que s'est-il passé ? J'ai entendu une explosion et des coups de feu, qu'est-ce que c'était ?

— Pas le temps de t'expliquer. Il nous faut faire très vite, ils vont certainement revenir avec des renforts. Surtout, ne regardez pas dehors, ce qu'il s'est passé. Il prit sa femme par les épaules avec ses deux mains. Écoute-moi mon amour, s'écria-t-il. Tu vas aller chez Sandrine et François, à mon avis, ils ne réussiront pas à te trouver chez eux. Si tu peux, cache ta voiture, parce qu'il y a de grandes chances qu'ils puissent la localiser. Pareil, pour ton travail, il vaut mieux que tu évites d'y aller pour le moment. Moi, je vais prendre le C15 de l'ONF, je vais retirer de l'argent liquide pour louer une voiture et je vais retourner encore à Paris avec Cécilia, pour régler une bonne fois pour toute ce problème. Tu m'as bien compris ?

— Oui, je t'ai compris, pas la peine de me secouer comme ça, s'écria-t-elle à son tour. L'air sonné, elle ajouta en chuchotant : je vais la résoudre, moi, cette affaire, tu vas voir...

Jean-Luc l'avait lâché, il se retourna quand elle ajouta sa deuxième phrase.

— Quoi ?

— Non, rien.

Il la fixa avec une intensité peu commune, Sylvie eut presque peur. Cependant, il lui en fallait plus pour lui faire peur.

— Tu ne vas rien faire, compris, lui commanda-t-il. Ces hommes, ils veulent vraiment nous tuer, continua-t-il en montrant du doigt la porte d'entrée. Et maintenant, tu fais partie du lot avec Cécilia et moi, alors il est hors de question que tu prennes des risques, quels qu'ils soient. Promets-le-moi !

— Oui, je te le promets. Je resterai bien sage, rassure-toi. Dis-moi, comment allons-nous nous parler si nous ne pouvons pas utiliser nos téléphones ?

— Je t'appellerai chez Sandrine, d'une cabine téléphonique avec une carte à puce. Bon, il est temps d'y aller. Surtout, ne regardez pas vers le jardin. Viens, ma Choupinette, dit-il en prenant Cécilia dans ses bras.

27

Chaos

Les coupables, il vaut mieux les choisir que les chercher.

Marcel Pagnol.

36, Quai des Orfèvres, le même jour, 11 Heures 50,

Depuis 7 Heures 10, c'était l'effervescence à la brigade criminelle de Paris. Sophie n'arrivait pas à admettre l'enlèvement de Cécilia. Elle en était responsable, comment avait-elle pu la laisser se faire enlever pratiquement sous ses yeux. Dès les premières heures, avec Serge et plusieurs inspecteurs, ils avaient visionné la caméra de l'entrée et en avaient conclu que ceux l'ayant enlevé étaient plusieurs. Effectivement, l'un d'entre eux était entré par la fenêtre restée ouverte, près du bureau de l'inspecteur JOIGNÉ, et avait ouvert la porte d'entrée en prenant soin auparavant de tourner la caméra. Ils avaient, a priori, vite trouvé la fillette, puis l'avaient tout simplement enlevée. Bien sûr, les inspecteurs n'avaient trouvé aucune empreinte. Une seule chose leur avait paru suspecte ! Les ravisseurs étaient ressortis comme ils étaient venus, en entrant et en ressortant par la fenêtre. Ils auraient pu tout simplement sortir la fillette aussi par la fenêtre. Alors pourquoi avaient-ils ouvert la porte d'entrée ? Avait si bien fait remarquer l'inspecteur SAUDOIS. Toujours est-il, que Sophie et Serge avaient déjà un suspect à cuisiner : l'inspecteur JOIGNÉ. Il était arrivé

comme par hasard en retard. Sophie l'avait laissé prendre son travail comme d'habitude, pour le mettre en confiance. Une fois son ordinateur ouvert, elle le somma de venir dans son bureau avec Serge, pendant qu'un inspecteur fouillait son ordinateur. Très vite, ils s'aperçurent n'avoir aucun élément probant contre lui. Comme JOIGNÉ l'avait calculé, Serge lui avait bien envoyé un mail par inadvertance avec tout le rapport sur la petite Cécilia. Quant à la fenêtre, il n'était pas chargé de veiller à ce qu'elles soient toutes fermées ce soir-là. Bref, il clamait son innocence, en outre, Sophie n'avait rien contre lui. Elle l'avait mis sous haute surveillance par tous les autres inspecteurs, sans perdre de vue, que si ce n'était pas lui la taupe, cela était forcément un autre de l'équipe, donc elle les surveillaient tous plus ou moins. Sophie, exaspérée de piétiner sur toute cette enquête, entra à nouveau dans le bureau de Serge.

— As-tu appelé le commissaire TEA ?

— Oui. Je l'ai appelé tout à l'heure, il vient juste de me rappeler !

— Qu'est-ce qu'il y a, ça n'a pas l'air d'aller ?

— Il n'a rien trouvé dans la maison des JOURDAN, hier soir, il n'y avait personne, ni bombes. Cependant, à l'instant, il vient d'y avoir un crash, à moins de cinq kilomètres de leur maison. Un hélicoptère noir s'est écrasé dans un champ en face une maison de campagne, qui, tiens-toi bien, appartient à Madame et Monsieur REVEILLARD, décédés tous les deux. C'est le nom de jeune fille de Madame JOURDAN. Apparemment, il y a eu aussi des coups de feu d'après les voisins. Le commissaire et son équipe ont retrouvé du sang partout dans le jardin et aussi près de l'appareil écrasé, mais aucun corps. Ils ont aussi trouvé des douilles de fusil-mitrailleur, mais étonnement aucun impact dans la maison. Il va me rappeler dès qu'il aura du nouveau.

— Bon sang ! S'exclama-t-elle. Qu'est-ce que tu crois que cela veut dire ?

— À mon avis, quelqu'un cherche vraiment à tuer Jean-Luc JOURDAN, sa femme et la fillette. Mais je crois que cette fois, ce quelqu'un est tombé sur un os, pouffa-t-il.

— Pourquoi dis-tu ça ?

Hé bien, d'après le peu d'information que nous avons, nous pouvons déjà en déduire que notre phénomène a dégommé un appareil avec ses occupants. À mon avis, cela n'était pas prévu dans le plan de ces assassins. De plus, nous pourrions identifier l'appareil et le sang tout autour, en dépit de leur rapidité à avoir enlevé les corps. Nous saurons aussi avec le sang dans le jardin, si Jean-Luc et sa femme ont été assassinés, mais j'en doute.

— Ah bon, pourquoi ? Jean-Luc ! C'est ton copain maintenant ? Le suspecta-t-elle.

— Je commence à avoir de l'estime pour cet homme, sourit-il. Je ne pense pas qu'ils soient morts, parce que d'après le commissaire TEA, il n'y avait aucun impact de balle dans la maison. Or, selon toute vraisemblance c'est là que les tueurs auraient dû tirer en premier. Moi, je crois qu'il les a eus par surprise et je suis presque certain que notre cher commissaire TEA ne trouvera pas de sang des JOURDAN. Comme tu l'as dit si bien, et aussi à mon humble avis, ce provincial n'a pas fini de faire parler de lui, pouffa-t-il à nouveau. Sophie pouffa avec lui. Tu te rends compte, il a explosé un hélicoptère, à lui tout seul !

Sophie éclata de rire cette fois. Sa façon de lui dire cette phrase, avec ce contexte, et connaissant Jean-Luc JOURDAN, elle trouva sa remarque irrésistible. Et puis, la fatigue de leur courte nuit sensuelle aidant, elle était vraiment sur les nerfs. Serge, tout aussi fatigué,

ne put résister d'éclater de rire. Ils s'octroyèrent un long moment à rire sans pouvoir s'arrêter.

— Hou, là, là, je n'ai jamais autant ri de toute ma vie, continua de glousser Sophie. Nous avons trop forcé cette nuit, chuchota-t-elle en riant.

Serge et elle se mirent à rire à nouveau, comme deux idiots... Les inspecteurs les fixèrent sans comprendre. Soudain, le téléphone de Serge sonna. Il décrocha :

— Capitaine FARLET, à qui ai-je l'honneur ? (...) Oui, je comprends. (...) ...

Sylvie le fixa, se retenant de rire. Cependant, devant son sérieux, elle se calma, attendant avec impatience le dénouement de cet appel. Serge reposa le combiné du téléphone.

— C'était le commissaire TEA. Il n'a pas réussi à identifier l'hélicoptère. Il n'a a priori, aucun numéro de série ni aucune trace de fabrication, de plus, l'armée nie toute implication. En bref, ce sont des hélicoptères fantômes. Des voisins ont témoigné avoir vu deux hélicoptères, l'un des deux est parti puis revenu, puis reparti. Serge réfléchit quelques instants, puis en conclut : Je pense que quand le deuxième hélicoptère et ses passagers ont vu leurs copains se scratcher, il a déposé les hommes, puis il a dû aller chercher des renforts. Mais sans nouvelles d'eux il a certainement rebroussé chemin pour les évacuer.

— Oui, cela paraît plausible, toutefois, attends le rapport du commissaire TEA avant de faire le tien.

— Oui, je n'avais pas l'intention de l'anticiper.

— As-tu trouvé des pistes, à propos des tueurs des parents de Cécilia ?

— Non, rien du tout pour le moment. Les inspecteurs SAUDOIS et GIRAUD ont secoué tous leurs indics et ont été les débusquer chez eux, mais ils sont toujours introuvables. C'est à croire que ces bandits ont changé de planète ! Cet après midi je vais continuer d'appeler les aéroports pour me renseigner, je vais essayer de savoir s'ils ne sont pas sortis du pays.

— Tout ça commence sérieusement à m'agacer ! J'ai la nette impression que cette affaire nous échappe complètement. Dis-moi, tu crois vraiment que ce sont ces dragons noirs qui ont enlevé Cécilia cette nuit ?

Serge la fixa, se demandant si elle avait un doute à son sujet. Cependant, il l'avait bien cerné, et il était fort malin.

— Tu penses que cela pourrait être Jean-Luc JOURDAN ? À cause de notre annonce aux journalistes et au Ministre ce matin à la première heure, de l'enlèvement de Cécilia, c'est ça ?

— Exactement. Certes, cela ne les empêcherait pas d'avoir enlevé la fillette, mais la coïncidence, néanmoins me gêne. Et puis il y a deux autres choses qui me gênent fortement. Pourquoi les dragons noirs auraient enlevé Cécilia, ils savaient que nous avions trouvé l'identité des meurtriers. Et aussi, pourquoi s'en prennent-ils à JOURDAN ? À mon avis, ils ont un grief contre lui et cela vient de ton rapport ayant atterri dans l'ordinateur de JOIGNÉ. Je suis presque convaincue que c'est lui la taupe. Je peux te dire que s'il nous disait à qui il a donné les renseignements, nous risquerions de tomber sur une bombe atomique ! Le problème, c'est que nos deux places risquent de sauter. Alors la question est : que devons-nous faire ?

Serge la regarda interdit, puis sourit :

— Quand tu réfléchis, tu ne fais pas semblant, toi !

— Arrête de te moquer de moi, je suis très sérieuse. Je crois que nous sommes en plein dans une guerre entre ton copain JOURDAN, les dragons noirs et l'armée. Qu'en penses-tu, toi ?

— Je n'y avais pas vraiment pensé. Malheureusement, il se peut que tu aies raison. Si vraiment les dragons noirs et l'armée veulent la peau de JOURDAN, j'ai peur que nous ne puissions pas faire grand-chose, sans preuve. Maintenant, si nous nous concentrons sur JOIGNÉ, et qu'il nous balance un nom, nous pourrions certainement aider JOURDAN. Mais comme tu dis, cela risque d'être une sacrée bombe atomique. Tu sais, moi, je ne suis pas tellement adepte de la complicité de lynchage ! Surtout qu'en plus il a sauvé Cécilia. Alors, je suis plutôt pour l'aider...

— J'admire ton courage. Tu serais prêt à perdre ta place pour lui ?

Il réfléchit quelques instants, puis, sûr de lui, il lui répondit :

— Tu sais, je ne suis plus très loin de la retraite. Au pire, que nous feront-ils ? Nous changer de service. Si nous ne faisons pas de faute professionnelle, personne ne peut nous dégrader.

— Tu oublies que nous avons caché des éléments à nos supérieurs à propos de ce Monsieur JOURDAN.

— Tu sais, déjà, nous n'avons pas vraiment de comptes à rendre au Ministre de la défense. Mon supérieur, c'est toi, et tu es au courant de toute l'affaire. Ton supérieur à toi, c'est toi-même, parce que ton divisionnaire n'est pas là pour le moment. Alors nous ne sommes pas encore en faute. En outre, nous avons des éléments sur lesquels nous pouvons creuser un peu à propos du Ministre, alors si jamais il nous menace ou nous fait du chantage, nous pourrions explorer ces éléments. De toute façon, si ton inspecteur balance un nom, cela risque de faire boule-de-neige, et ce seront les fautifs qui tomberont, pas nous.

— Cela se voit que tu ne connais pas les hommes politiques. Ils ont le pouvoir, et je peux te dire par expérience, même si je suis une jeune fille à tes yeux, qu'eux, ils tombent rarement comme tu dis.

— Peut-être. Toutefois, cela risque de les ébranler. N'oublie pas quand même, qu'en plus nous avons un joker...

— Un joker ?

— Jean-Luc ! Il y a des choses qu'il n'a pas voulu nous dévoiler, si tu t'en rappelles. Si ces secrets sont exploitables, la donne peut changer, d'autant que pour le moment nous n'avons rien contre lui. Maintenant, si c'est lui qui a enlevé Cécilia, cela risque d'être plus compliqué pour lui. En tout cas, lui ou les dragons noirs, il faut que nous la retrouvions. Alors je pense que nous devrions cuisiner beaucoup plus sérieusement JOIGNÉ. Mais il faut que nous accordions nos violons pour ça, parce que, à mon avis, il n'est pas loin de craquer.

— Que proposes-tu ?

— Je pense que nous devrions le travailler avec psychologie. Celui à qui il donne les renseignements a certainement un moyen de pression sur lui. Il doit bien le connaître, ou alors il est tombé sur son point faible par inadvertance. Toi qui le connais bien, tu aurais une idée de son point faible ?

Sophie fit mine de réfléchir, cependant elle eut plus l'impression d'être gênée.

— Oui, je connais son point faible... Mais c'est très gênant pour moi. En tant que supérieur hiérarchique, je joue gros. De plus, je risque de passer pour la pire des salopes !

— Ah ! Dis toujours, nous pouvons peut-être trouver une alternative en bluffant, si c'est trop gênant pour toi.

Sophie regarda sa montre.

— Il est midi passé, nous allons déjeuner quelque part ?

— Heu, non, j'ai trop de boulot, je vais me faire livrer une pizza ou autre chose, ça te dit ?

— Un kebab frites ?

— Ha, oui, c'est une bonne idée. Chinois, cela te dirait ?

— Non, pas aujourd'hui.

— Bon ok, kebab frites avec boisson. Ce point faible, alors ?

— Pas de boisson pour moi, nous avons des boissons dans notre frigo. Son point faible, c'est sa copine. Ils vont se marier et crois- moi, il serait prêt à se damner afin de ne pas la perdre. Mais...

— Tu as eu une aventure avec lui, c'est ça ?

— Oui. En réalité c'était un accident, c'était entièrement de ma faute. Un soir nous avons arrosé mon anniversaire, ici même. J'avais envie de décompresser un peu ce soir-là, alors j'avais décidé de boire et j'avais demandé à Sébastien s'il pouvait me ramener chez moi après la soirée. Comme lui il buvait peu et comme je le savais très fidèle, je savais qu'il n'allait pas me harceler. Or il avait bien bu le bougre. Moi, j'avais abusé, je l'avoue. Quand il m'a déposé devant chez moi, je lui ai demandé s'il pouvait m'accompagner jusqu'à ma porte d'entrée, avec l'idée derrière la tête, d'aller plus loin. En réalité, je ne m'en rappelle plus très bien, mais je me connais quand je suis saoule... Serge pouffa. Oui, tu as vu le résultat hier soir ! Pouffa-t-elle aussi. Bref, tu devines la suite... Le lendemain matin j'ai voulu prendre un taxi pour aller travailler, or Sébastien m'attendait devant chez moi. Il m'a parlé de sa femme pendant tout le trajet et m'a supplié de n'en parler à personne. Voilà toute l'histoire. Alors, je peux te dire que garder sa femme, c'est vital pour lui.

— Je vois. Serge réfléchit une bonne trentaine de secondes. Tu crois qu'il aurait trompé sa compagne avec une autre que toi ?

— Non. Quand il m'avait emmené, ce matin-là, à mon travail, il m'a dit dans la conversation, qu'il n'avait jamais trompé Myriam avant moi.

— Tu crois que vous auriez pu être pris en photo ?

Sophie réfléchit à son tour, tout en se demandant où il voulait en venir.

— Dans la voiture, ainsi que devant chez moi, oui, quelqu'un aurait pu nous prendre en photo à notre insu. Par contre chez moi non, impossible. Ce jour-là, j'avais fermé tous les volets depuis le matin à cause de la chaleur et ils étaient toujours fermés quand je me suis levée le lendemain matin.

— Donc, si quelqu'un le fait réellement chanter, il n'a rien de vraiment compromettant contre lui...

— Mais enfin, où veux-tu en venir, la coupa-t-il !

— Hé bien, à l'alternative ! Nous n'avons qu'à dire à JOIGNÉ que nous savons que quelqu'un le fait chanter, que nous savons aussi qu'en réalité ce quelqu'un n'a rien de

concret pour cela et qu'il le tient simplement en le bluffant ; Après, nous verrons ce qu'il nous racontera.

— Tu sais que tu es génial, dit-elle en s'approchant de lui. Elle mira rapidement du regard le bureau des inspecteurs, puis embrassa Serge sur les lèvres.

— Hum, qu'est-ce qui me vaut autant de tendresse ?

— Ton ingéniosité au travail, tes doux câlins et cette fantastique nuit, sourit-elle en s'asseyant sur son bureau face à lui, tout en écartant volontairement les cuisses pour lui laisser le loisir d'entrevoir sous sa minijupe.

Il tomba tout droit dans le panneau, il regarda ses cuisses puis entre ses cuisses. Il écarquilla les yeux de surprise, ce qui fit sourire de désir Sophie.

— Tu... Tu n'as pas mis de culotte ! Tu crois que nous allons êtres seuls longtemps ? Demanda-t-il en glissant sa main gauche sur sa cuisse, la laissant remonter jusqu'à son entrejambe.

Sophie se courba en arrière avec pour seule réponse un soupir de plaisir, de sentir ses doigts si doux fouiller et caresser son intimité. Serge surveilla en même temps à travers la grande vitre, si l'un des inspecteurs revenait.

— Si nous allions dans la chambre et que nous nous y enfermions, proposa-t-il à Sophie.

— Hum, oui, faire l'amour au déjeuner, je suis tout à fait partante, mon ange. Nous y allons ?

Serge se leva, enleva sa main avec regret de l'entrejambe humide de Sophie. Ils allaient sortir, quand le téléphone sonna. Il regarda sa montre : Midi vingt-deux.

— Pff, qui peut bien appeler à cette heure-là !

— Laisse tomber, ils rappelleront, le tira Sophie. Nous avons mieux à faire, l'embrassa-t-elle dans le coup.

— C'est peut-être important, se dégagea-t-il. Il entra, s'avança près du téléphone, puis décrocha. Capitaine FARLET, brigade criminelle, à qui ai-je l'honneur ?

— Serge, c'est Jean-Luc. Il faut absolument que nous nous voyions. L'armée a encore essayé de nous assassiner, Cécilia, ma femme et moi.

— Oui, je suis au courant, le commissaire TEA de Lons-Le-Saunier m'a appelé ce matin.

— J'ai des éléments nouveaux pour preuve. Il faut que vous m'aidiez avec le commissaire...

— Soit, mais alors il faut que je lui dise tout. Cela va faire du grabuge !

— Il le faut, Serge. Ce n'est pas vraiment un enlèvement, tu sais ; Cécilia est peut-être ma fille...

— Comment ça, l'interrompit-il, stupéfait !

— J'ai connu sa mère, il y a six ans. Mais c'est une longue histoire. Il vaudrait mieux que nous nous voyions avec ton commissaire pour en parler tranquillement, si possible dans un endroit discret.

— Oui, tu as raison. Heu... Tu connais un endroit, où nous pourrions aller ?

— Je serai à Paris vers 14 heures 30, 15 heures. Que dirais-tu de la grande station d'autoroute sur l'A6, juste avant la rocade à l'entrée de Paris. Je traverserai le pont, pour vous rejoindre de votre côté. Disons à 15 Heures.

— Aucun problème. Si j'ai un souci, comment est-ce que je peux te joindre ?

— Je t'appellerai si je ne vous vois pas.

— Ok. Comment va Cécilia ? Et vous, vous n'êtes pas blessés ?

— Cécilia va bien, avec moi elle est en sécurité, tu le sais... Idem, pour ma femme et moi, nous n'avons même pas une égratignure. Mais si je n'anticipe pas, ils vont réussir par avoir quelqu'un que j'aime. Si ça arrive, je te jure que je serais difficilement contrôlable et là il y aura vraiment du grabuge !

— Je comprends. Bon, je te laisse, lança-t-il en regardant Sophie faire les gros yeux. À tout à l'heure.

— À tout à l'heure et merci Serge.

— Je t'en prie. Fait attention à toi, Jean-Luc.

Serge reposa le téléphone sur son socle. Sophie avait entendu la conversation. Les deux mains sur les hanches, elle sembla fort mécontente.

— Tu m'as bien mené en bateau, fulmina-t-elle ! Tu le savais que c'était lui qui avait enlevé Cécilia ?

Serge sortit du bureau sans mot dire, ferma la porte, puis se retourna :

— Allons manger quelque part, je vais tout te raconter, mais pas ici. Il y a un petit restaurant Chinois à cinq minutes à pied.

Sophie le suivit avec une amère impression d'avoir été trahie. Cela lui coupa l'envie de faire l'amour. En outre, elle fut fortement déçue par son comportement, cela lui déchira le cœur. À la seule idée qu'il est pu lui mentir pour protéger ce Jean-Luc JOURDAN, elle en eut les jambes flageolantes. Pas Serge, pas maintenant, elle le croyait sincère et honnête, il ne pouvait pas lui avoir fait ça !

28

Premier rayon de soleil d'une nouvelle vie

Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer.

Guillaume d'Orange dit le Taciturne.

Comme le lui avait demandé Jean-Luc, Sylvie s'était directement rendue chez son amie Sandrine. Elle l'attendit devant sa maison, à quelques kilomètres du bureau de l'ONF de Lons-Le-Saunier, où elle travaillait. Sandrine rentrait tous les midis pour manger avec ses deux enfants. Son mari, lui, mangeait souvent à l'extérieur, avec son travail de commercial. Quand elles se retrouvèrent, Sandrine fut agréablement surprise de sa présence. Sylvie ne lui dit rien de la situation, elle réussit à lui mentir en lui racontant avoir une affaire en cours au Tribunal de Lons-Le-Saunier. Comme elle était proche de chez elle, elle avait décidé de déjeuner avec elle. Cependant, elle ne resterait pas longtemps, elle avait un rendez-vous important à 14 Heures 15 précises. Bien évidemment elle ne lui dit pas qu'elle avait rendez-

vous avec le général MILLET à la caserne d'aviation à côté de Dijon. Celui-ci y était en déplacement exceptionnel, pour la journée. Sylvie partit à 13 Heures de chez son amie, afin d'être en avance, mais aussi pour avoir le temps de téléphoner au Lieutenant-Colonel LEDOUX. Elle s'arrêta un peu avant Dijon pour acheter une carte téléphonique dans un Kiosque à journaux. Tout près de là, elle repéra une cabine téléphonique. Elle s'y dirigea, y entra, puis composa le numéro qu'elle avait noté.

— Lieutenant-Colonel LEDOUX, bonjour.

— Bonjour, je suis Sylvie JOURDAN, l'avocate.

— Merci de me rappeler, Madame JOURDAN. Comment allez-vous ?

— Cela pourrait aller mieux. Nous sommes dans une sacrée galère !

— Comment ça ?

— Ne me dites pas que vous n'y êtes pas un peu pour quelque chose ?

— Non, je vous assure que non. Certes, je me doute un peu des ennuis que vous pouvez avoir, vu que je connais bien votre mari, et comme je sais qu'il ne laissera la fillette à personne. Cependant je ne sais pas quels moyens sont mis en œuvre pour l'arrêter.

— Ils ont employé les grands moyens et il faut que cela cesse, s'effondra Sophie, en pleurs. Vous pouvez vraiment faire quelque chose afin que cela s'arrête ? Continua-t-elle en pleurant.

— Là... Calmez-vous, Madame JOURDAN... Je suis désolé... Je vous rassure, je peux vraiment faire en sorte que cela cesse. Cela va certainement me coûter mon futur grade de général, mais je le ferai si vous acceptez de m'accorder un rendez-vous avec votre mari.

— C'est d'accord. Vous viendrez dîner un soir à la maison, je lui ferai la surprise. D'autre part, je sais qu'il sera très heureux de vous revoir, car j'ai senti dans sa voix, une forte émotion quand il a parlé de vous...

— Ah bon, la coupa-t-il ! Que vous a-t-il dit sur moi ?

— Que vous étiez son ami à l'armée, mais aussi que vous aviez partagé des moments terribles sur cette île.

— Il a réussi à vous parler de ça, dit-il ému ! C'est bien. Vous devez avoir une forte complicité et aussi vous aimer d'un amour peu commun ?

— Oui. J'ai dû le forcer un peu, il me l'a dit seulement ce matin et nous sommes quand même mariés depuis cinq ans ! Mais dites-moi, pourquoi ces gens veulent-ils nous tuer ?

— Vous savez, je suis marié depuis plus de sept ans, malgré tout je n'ai jamais réussi à parler de mon passé, à ma femme. Je vous félicite, Madame JOURDAN, de comprendre aussi bien Jean-Luc, alias David...

— Merci.

— Quant à pourquoi ces gens-là veulent vous tuer, c'est plutôt compliqué, Madame JOURDAN... Il vaudrait mieux pour vous, que vous ne sachiez pas. Tout ce que je peux vous dire, c'est que dès demain vous pourrez rentrer chez vous, vous n'aurez plus rien à craindre d'eux. Je vous en donne ma parole. Croyez-vous que je puisse venir un soir, dans quinze jours ?

— Oui. Un samedi soir, cela m'arrangerait, la semaine je travaille souvent tard.

— Soit. Alors disons le samedi 26, cela vous irait ?

— Oui. Mais si ces tueurs sont encore après nous, j'annule.

— Ne vous inquiétez pas, vous en serez définitivement débarrassés. Que s'est-il passé exactement ?

— D'après mon mari, ils étaient embusqués près de notre première maison, ils voulaient la faire sauter, hier soir. Nous avons été passer la nuit dans la maison de mes parents. Malheureusement j'ai fait l'erreur d'écouter mes messages sur mon répondeur cette nuit. A priori ils ont tracé mon téléphone et ils nous ont trouvés. Ce matin, deux hélicoptères nous ont attaqués, mais mon mari les a tous... Elle fit un court silence, puis reprit : Vous croyez que je pourrais réutiliser sans risque mon téléphone ce soir, et retourner chez moi ?

— Retournez chez vous demain, plutôt. Quant au téléphone, oui, vous n'aurez plus de soucis. Il a gardé la forme, votre mari, d'après ce que vous me dites ! Il me surprendra toujours.

— Oui, il fait souvent du sport. Comment vous en êtes-vous sortis, vous de chez les dragons noirs ?

Éric fit un long silence.

— Vous êtes toujours là ?

— Oui, oui. Je vous en parlerai quand je viendrai. Savez-vous ce que vous allez cuisiner ? J'apporterai le vin et le dessert.

— Laissez tomber le vin, nous avons de grands crus. Apportez le champagne, avec le dessert cela sera l'occasion de fêter vos retrouvailles et surtout de fêter la fin des hostilités, dit-elle avec ironie.

Sa réflexion fit rire Éric.

— Vous avez l'air d'être une femme très intelligente, avec une pointe d'humour non négligeable, cela est fort plaisant. Je suis heureux que votre mari soit si bien tombé. Et réciproquement, c'est un super gars votre mari...

— Je le sais, Lieutenant-Colonel, répondit-elle avec émotion. Cependant, ce n'était pas de l'humour, mais de la peur ! Pardonnez-moi, je dois vous laisser.

— Oh, c'est à moi, de m'excuser, je papote et je prends tout votre temps. Juste une dernière chose. Savez-vous où est votre mari, là, maintenant ?

— Heu... Non. Il m'a seulement dit qu'il allait résoudre cette affaire à Paris, c'est tout. Vous croyez qu'il va faire encore parler de lui ?

— J'espère que non, pouffa-t-il. Si vous pouviez le joindre et le convaincre de rentrer, cela serait bien. Par contre ne lui dites pas que c'est moi qui vous ai dit, que tout allait rentrer dans l'ordre. Vous avez rendez-vous avec le général MILLET, je crois ?

— Oui ! Comment le savez-vous ?

— Je suis dans l'armée, ne l'oubliez pas. Vous direz à Jean-Luc, que vous avez bien sermonné le général. Comme ça, vous aurez votre explication sur un plateau. Si vous pouvez faire cela, je m'occupe du reste et je vous assure que vous serez définitivement tranquilles, vous et votre mari. Ne dites pas non plus au général, que vous m'avez parlé, s'il vous plaît. Cela sera notre petit secret...

— Oui vous pouvez compter sur moi et je ne vais pas vous demander pourquoi ! Tout ce que je veux, maintenant, c'est être enfin tranquille et mener une vie de famille toute simple. Une dernière chose ! Vous avez dit, vous et votre mari. Cécilia, vous n'avez pas l'intention de la laisser tranquille ?

— Bien sûr, elle aussi sera au même titre que vous deux. Est-ce que vous avez l'intention de l'adopter ?

— Je pense, oui. Bon, je dois vraiment vous laisser. Au revoir, lieutenant-colonel à dans quinze jours. Au fait, vous viendriez vers quelle heure ?

— Disons, vers 19 Heures 30, cela irait ? Où habitez-vous ?

— Oui, 19 Heures 30, c'est parfait. Nous habitons à Neublans, dans le Jura. Vous trouverez facilement, c'est un petit village, nous habitons en face de l'entrée du château. Notre maison est à 500 mètres sur le petit chemin qui s'enfonce dans les bois.

— Je pense trouver facilement. Alors à samedi 26 août à 19 Heures 30. Merci de votre compréhension, Madame JOURDAN, au revoir.

Sylvie reposa le combiné du téléphone, sortit sa carte et remonta dans sa voiture. Elle regarda l'enveloppe dépassant de son sac à main, sur le siège passager. Elle contenait plusieurs cheveux de Jean-Luc et de Cécilia, ainsi que leurs serviettes de ce matin avec leurs salives. Elle voulait, au départ, faire une demande d'analyse ADN pour les comparer et déceler un éventuel lien de parenté. Or, maintenant, elle n'était plus très sûre de vouloir savoir. Et si Jean-Luc n'était pas le père de Cécilia, qu'advierait-il de la fillette ? Elle était avocate, de ce fait, si elle entamait une procédure pour avoir la garde de Cécilia, elle avait seulement 30% de chance de gagner, contre 100% si il était le père. Sylvie sortit de sa voiture, elle entra à nouveau dans la cabine téléphonique. Elle prit l'annuaire, chercha les laboratoires d'analyses. Elle choisit celui qui avait le plus grand espace publicitaire sur la page de l'annuaire. Elle sortit sa carte téléphonique, l'inséra dans la fente prévue à cet effet, décrocha l'appareil, puis composa le numéro :

— Laboratoire d'analyse Viséo, bonjour.

— Bonjour, Madame. Je suis Sylvie JOURDAN, avocate à la cour de Dole. Je voudrais savoir si votre laboratoire est accrédité pour faire une analyse ADN de paternité ?

— Oui, nous faisons les analyses ADN. Toutefois, vous n'êtes pas sans savoir qu'il vous faut une autorisation écrite d'un Juge.

— Oui, j'ai une autorisation. Vous allez la recevoir par fax, dans moins d'un quart d'heure, je l'ai oublié chez moi, et là je suis sur la route tout près de votre laboratoire. Est-ce que vous pouvez me recevoir cet après midi et pourriez-vous transmettre le fax à votre accueil ?

— Oui, Madame JOURDAN, vous pouvez venir, jusqu'à 20 Heures. Pardonnez-moi mon indiscrétion, est-ce que c'est pour l'un de vos clients, ou pour quelqu'un de votre famille ?

— C'est pour comparer l'ADN de mon mari à celui d'une fillette, qui, a priori, serait sa fille. Il est aussi mon client, justement dans une affaire dans laquelle cette analyse est vitale. Ai-je répondu à votre question, Madame ? Répondit-elle un peu agacée.

— Oui, Madame JOURDAN. Nous vous donnerons tous les détails du test quand vous serez là. Je vous dis à tout à l'heure.

— Merci, à tout à l'heure.

Sylvie reposa le combiné sur son socle, sortit sa carte téléphonique, puis l'inséra à nouveau. Elle composa le numéro de téléphone, qu'elle connaissait par coeur, d'une amie Juge, avec laquelle elle travaillait à Dole, tout en gardant le numéro de fax du laboratoire d'analyse sous les yeux, grâce à l'annuaire ouvert à la même page.

29

Réconciliation

Il est souvent plus grand d'avouer ses fautes que de n'en pas commettre.

François, Duc de La Rochefoucauld.

Sophie et Serge s'attablèrent, dans le petit restaurant Chinois, à quelques pas du 36, Quai des Orfèvres. Une serveuse leur demanda s'ils préféreraient se servir au buffet ou s'ils préféreraient la carte. Ils choisirent de se servir eux-mêmes.

— Vas-tu me dire enfin ce qui se passe ? Tu te rends compte que j'avais une confiance aveugle en toi, en ne te connaissant seulement que depuis trois jours. En plus tu ne me déballes pas un seul mot depuis le bureau, haussa-t-elle la voix. Là, franchement, je suis complètement larguée !

— Ne t'énerve pas...

— Ne pas m'énerver, tu me demandes de ne pas m'énerver ! Le coupa-t-elle. Mais je rêve, se prit-elle la tête dans ses mains. Je me suis confiée à toi, comme je ne me suis jamais confiée à aucun homme, et... et... Je m'aperçois que tu fais des choses derrière mon dos, sans rien me dire...

— Laisse-moi au moins t'expliquer, leva-t-il le ton à son tour en lui prenant le poignet avec sa main !

— Hé bien vas-y, explique-toi, lui lança-t-elle en dégageant sa main, puis en la secouant en l'air comme pour lui dire : allez, exécute-toi.

Cela fit sourire Serge. Elle avait un sacré petit caractère, c'était indéniable. Soudain, il sentit un sentiment qu'il n'avait encore jamais ressenti auparavant, comme s'il était connecté à l'esprit de cette femme assise en face de lui ! En une fraction de seconde, il eut une sorte de message inscrit dans sa tête, il comprit sa colère. Ce n'était pas le mensonge, qui lui avait fait mal, c'était d'avoir été trahie dans la confiance quelle lui portait.

— Oh... Je comprends, dit-il en mettant la paume de sa main sur son front.

Elle le fixa, interdite, cependant toujours énervée.

— Pardonne-moi... Je ne voulais pas te faire de mal. Je te promets de tout partager avec toi, dorénavant, lui dit-il en rivant son regard au sien, avec une profonde sincérité.

Elle esquissa un petit sourire, de le voir si désarmé. Néanmoins elle se ressaisit, il allait devoir faire mieux pour s'accréditer.

— Tu sais, je n'ai jamais connu une femme comme toi. En dépit de ce que je ressens, pour... Il baissa la tête, hésitant.

Cette fois encore, Sophie fut désarmée. Au fond d'elle, elle le sentit sincère. Elle le regarda avec ses yeux amoureux, semblant craquer un peu plus encore pour lui :

— Continue, sourit-elle !

Il releva la tête. Il sembla aussi, complètement désemparé. Il avait l'air d'un adolescent ayant fait une terrible bêtise.

— En dépit de ce que je ressens pour toi, ayant eu une petite fille, j'ai mis ma priorité dans la protection de cette fillette, Cécilia, en acceptant de la confier à cet homme. Mais... Mais je viens de me rendre compte que ma priorité, c'est toi, dit-il la voix tremblante, avec une forte émotion. Pardonne-moi, s'il te plaît, je ne veux pas te perdre.

Sophie mit sa main sur la sienne, puis lui caressa la joue.

— Tu es trop mignon, pouffa-t-elle d'émotion. Excuse-moi de m'être énervée ! Mais mets-toi à ma place, nous menons une enquête ensemble, or tu changes la donne sans rien me dire, comprends que je prenne ça pour de la trahison.

— Oui, je comprends. Je te jure sur la tête de ma fille, que cela ne se reproduira plus. Plus jamais. En fait, j'ai paniqué, j'étais désorienté et surpris en même temps. Hier soir, quand j'ai reçu le sms, c'était Aziz, un autre camarade d'armée. Il était avec Jean-Luc et moi dans le même régiment. Il était mon meilleur ami à l'époque, malheureusement il est parti avec Jean-Luc dans ce maudit avion. Je le croyais mort. Alors, quand j'ai reçu son sms, me demandant de l'appeler et de ne rien te dire, comme tu ne voulais pas laisser Cécilia à Jean-Luc, je ne savais plus quoi faire !

— Ah, c'était ça ton sms. J'étais persuadée que tu me mentais. Je comprends mieux maintenant. Tu as donc tourné la camera, tu leur as ouvert la porte comme si de rien n'était. Quand ils ont emmené Cécilia, tu as remis la caméra en place, puis ouvert la fenêtre près du bureau de l'inspecteur JOIGNÉ, afin de faire croire que les ravisseurs étaient passés par là, et tu t'es tranquillement recouché, c'est bien ça ?

— Oui. Je suis désolé...

— Tu te rends compte que je ne vais pas pouvoir te couvrir, pour ça. Tu t'es rendu complice d'un enlèvement, c'est très grave...

— Peut-être pas, la coupa-t-il !

— Peut-être pas quoi ?

— Ce n'est peut-être pas un enlèvement.

— Comment ça ? Fronça-t-elle les sourcils.

— Jean-Luc m'a dit qu'il avait connu la mère de Cécilia, presque un an avant sa naissance. Il pense être le père biologique.

Elle le fixa avec une certaine réserve dans son acceptation à croire cette nouvelle. Pourtant, au fond d'elle, elle sut qu'il ne mentait pas. Elle ne sut plus quoi penser.

— Il ment peut-être.

— Je ne sais pas. En tout cas, une chose est certaine, quelqu'un cherche à le tuer, lui, Cécilia, et maintenant aussi sa femme. Avec les moyens que ces gens-là ont mis en œuvre, il y aurait eu fort à parier qu'il y aurait eu de la casse si ces hommes étaient venus au Quai des Orfèvres. Lui, il a mis KO huit hommes armés jusqu'aux dents et un hélicoptère. Franchement, je ne pense pas que j'aurais pu faire cela, dit-il résigné à sa supériorité. Nous étions sept contre sept dans la fusillade, s'il n'était pas intervenu, nous aurions perdu la fillette et d'autres innocents auraient été tués, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Alors peut-être que je vais perdre ma place en l'ayant aidé à emmener Cécilia, mais avec lui, il faut se rendre à l'évidence, elle est vraiment en sécurité.

Ses paroles étaient vraies, néanmoins, lui et Sophie avaient annoncé à la France entière l'enlèvement de Cécilia. Alors cela allait être pour le moins difficile de cacher les coupables.

— Oui, je comprends tout ça, cet homme est un héros. En revanche, aux yeux de la loi, il y a eu un enlèvement. Si nous ne l'avions pas annoncé, peut-être aurais-je pu passer outre. Mais là, le procureur de la République a été saisi et même le Ministre de la défense, alors il faudra forcément un coupable, il sera forcément jugé. Bon, maintenant, nous ne sommes pas obligés de dire que tu leur as ouvert la porte, sourit-elle. Mais pour ça, il faudrait que nous voyions JOURDAN pour accorder nos violons avec lui.

— Merci, mais je ne demande pas ta clémence. Justement, il nous attend à 15 Heures au restaurant de la station de l'autoroute A6 sur la rocade Nord. Il m'a dit qu'il avait des éléments pour preuve, contre ceux qui cherchent à les tuer.

Sophie regarda sa montre.

— Bon, très bien. Comme ça nous saurons exactement ce qui s'est passé. Nous serons avisés et plus à même de prendre les décisions adéquates. Tu as vraiment faim ? Lui demanda-t-elle avec le regard malicieux. Serge la fixa, surpris par sa question. Nous pourrions prendre quelques victuailles à emporter, et rattraper notre sommeil en retard, dans ce petit hôtel, continua-t-elle en montrant l'hôtel avec sa tête, à travers la vitrine du restaurant. Nous avons deux heures devant nous. Nous pouvons en faire des choses en deux heures...

Serge tourna la tête, regarda l'hôtel, puis secoua la tête vivement. Il repensa à ses cuisses écartées et à son intimité nue sous sa jupe, quand elle s'était assise sur son bureau. Le simple fait d'y repenser fit monter sa testostérone !

— Est-ce que cela veut dire que tu me pardonnes ?

— Hum, hum... Je ne sais pas encore si je te pardonne, sourit-elle en se levant. En fait, cela dépendra de toi ! Si tu t'occupes bien de moi, là, maintenant à l'hôtel, et si tu me fais tout ce que j'aime, alors oui, sans nul doute je te pardonnerai, rit-elle en lui mettant une claque sur les fesses.

— Tu vas être sur les genoux, pire qu'hier soir ! sourit-il avec un air malicieux.

— Wahou, s'écria-t-elle en levant les yeux au ciel ! J'adore les promesses.

Ils commandèrent deux portions de riz cantonais, des nems, des nouilles Chinoises, des brochettes de poulet, des beignets de crevettes et des beignets de crabes. Le serveur leur ajouta un petit sac de sauce au soja et des chips aux crevettes. Pour la boisson ils se serviraient dans le petit réfrigérateur de l'hôtel. C'était un 3 étoiles, il y en avait forcément un dans la chambre, pensa Sophie.

— Tu payes notre déjeuner, moi je paye l'hôtel, lui proposa-t-elle.

— Oui. C'est toi la chef, sourit-il avec ironie.

Serge paya, ils sortirent, traversèrent la rue, puis ils entrèrent dans l'hôtel. Serge, n'ayant pas l'habitude des hôtels Parisiens ni des hôtels des autres villes d'ailleurs, le trouva fort luxueux. Sophie s'occupa de payer d'avance, juste pour deux heures, le temps de faire une petite sieste, avait-elle dit au jeune maître d'hôtel qui ne put se retenir d'esquisser un sourire enjoué. Sophie, toute guillerette, ne le remarqua même pas. Elle prit la clé, et, avec délicatesse, dans son autre main elle prit la main de Serge. Pris par surprise, il eut d'abord un petit geste de retrait. Puis, voyant qu'ils étaient seuls dans la

grande entrée, il laissa sa main se souder à la sienne. Ils montèrent au premier étage par l'escalier, empruntèrent un long couloir jusqu'à la chambre 107. Sophie passa la carte magnétique dans la fente, cela déclencha l'ouverture. Ils entrèrent, Sophie posa son sac à main sur une petite table servant de bureau, elle ferma ensuite les rideaux à demi. Serge, lui, posa le sac de nourriture aussi sur la table. Elle se retourna, s'avança et se colla contre lui. Ils s'embrassèrent avec passion, en même temps, Serge effleura avec ses mains le haut des cuisses de sa muse. Doucement il remonta ses mains en les immergeant à l'intérieur de ses cuisses pour aboutir sur ses divines fesses rebondies, non sans caresser son intimité, qu'il effleura à peine, juste pour la mettre en appétit. Tout en l'embrassant avec tendresse et gourmandise, Sophie haleta de plaisir et d'envie. N'y pouvant plus, elle enleva la chemisette de Serge sans même la déboutonner. Celle-ci enlevée, Serge passa ses mains sous le justaucorps de Sophie, il dégrafa son soutien-gorge et seulement ensuite il enleva son justaucorps avec son soutien-gorge pour découvrir ses jolis seins en un seul temps. Il la poussa ensuite sur le lit, il avait tellement envie de déguster tout son corps. Il commença par sa bouche, qu'il embrassa et dégusta avec passion pour s'enivrer de plaisir. En même temps il s'était mis sur les coudes pour caresser les tétons de sa charmante partenaire, avec ses pectoraux...

30

L'aide du Dragon Noir

La motivation d'un guerrier est de trouver encore et toujours un adversaire à sa valeur. La motivation d'un maître est de rester en harmonie avec ceux qui l'entourent, avec son âme, son corps et son cœur.

L'auteur.

Éric LEDOUX était ravi d'avoir eu l'appel téléphonique de Sylvie JOURDAN. La seule motivation d'Éric était de savoir qui était le plus fort des deux au combat. Le reste n'avait plus aucune importance à ses yeux, c'était même un jeu pour lui. Malgré tout, le soi-disant dragon noir, ayant voulu le faire chanter au téléphone, avait l'air d'être un hargneux – cela ne lui faisait, certes, pas peur, toutefois il s'en méfiait – et cela allait être une rude partie pour le mettre pat ou échec et mat sans risquer de représailles. Il savait déjà comment s'y prendre avec lui. Une fois l'action mise en route, il n'aurait plus qu'à parer ses éventuelles attaques, les unes après les autres en le terrassant à chaque fois. Or, il allait faire en sorte de ne pas lui en laisser l'occasion. Quitte à y perdre des plumes, il allait devoir faire en sorte qu'il ne s'en prenne définitivement plus à Jean-Luc, Cécilia et Sylvie. Éric regarda sa

montre : 15 Heures. Il allait devoir attendre encore un peu, avant d'appeler Paris, et mettre un, voire même plusieurs partis politiques en effervescence. En attendant, il attendait ses hommes d'un instant à l'autre. Deux voitures avaient été les chercher à l'aéroport. Leur mission avait été un total échec. Certes, lui il savait pourquoi, mais eux ne savaient pas qui était Jean-Luc JOURDAN. Il était encore hésitant, quant à leur accueil. Allait-il leur passer un savon ou allait-il leur expliquer, que de toute façon leur mission ne pouvait pas réussir avec son ancien ami présent sur les lieux de leur attaque surprise. BYUN était un soldat de la trempe de Jean-Luc, il était le seul à avoir réussi une partie de sa mission, mais était-il aussi bon que lui dans l'action ? Éric connaissait la réponse. « *Enfin je pourrais faire les deux ! Les engueuler un bon coup dès leur arrivée, puis leur expliquer qui est l'homme qui leur a mis des bâtons dans les roues.* » Cela lui sembla une bonne option. Il regarda le calendrier sur lequel il avait écrit son rendez-vous chez Jean-Luc et sa femme. La nostalgie du passé remua à nouveau son estomac.

— *Je me demande comment il va réagir quand il va me voir ? Il doit certainement me croire mort. Il doit avoir changé, depuis. Peut-être ne va-t-il pas me reconnaître, c'est vrai que j'ai changé, moi aussi.*

Il tira le premier tiroir de son bureau, en sortit la photo de Jean-Luc, puis la fixa intensément. « *Il était jeune sur cette photo, c'était certainement peu de temps après être rentré de l'île.* » La seule question qu'Éric se posait en réalité, était de savoir s'il pourrait le battre au combat à main nue ? Certes, il avait battu tous les dragons noirs et les prisonniers, pendant plusieurs mois, en revanche le doute le rongait. Jean-Luc était unique. Aucun des combattants contre lesquels il s'était mesuré n'avait sa technique et sa rapidité. Pour cela, il lui fallait en avoir le cœur net, une bonne fois pour toute. Soudain, le téléphone le sortit de sa rêverie éveillée du passé.

— Lieutenant Colonel LEDOUX, j'écoute ?

— Bonjour, mon Lieutenant-Colonel, je suis l'adjudant-chef DUVIER, du contingent d'artillerie de Lille.

— Bonjour, adjudant-chef.

— Je vous appelle à propos des armes que vous avez commandées. Est-ce que vous confirmez la commande ?

— Oui, je l'avais compris. J'allais vous appeler, votre appel tombe pile poil. Non, finalement, j'annule la commande.

— Vous êtes sûr... S'écria-t-il.

— Oui, pourquoi ?

— Cela fait déjà plusieurs jours que mes hommes ont commencé de les nettoyer !

— Je suis désolé, adjudant-chef, mais la commande est vraiment annulée. Vous les aurez sous la main pour une prochaine commande, comme ça.

— Vous ne pouvez pas si bien dire, mon Lieutenant-Colonel. Bon, alors excusez-moi de vous avoir dérangé ! Mes respects, mon Lieutenant-Colonel.

— Au revoir adjudant-chef, répondit-il, puis il reposa le combiné de son téléphone. « *Hou, j'ai l'impression qu'il l'a mauvaise, lui aussi ! Je vais me faire bon nombres d'ennemis, c'est sûr ; Tout ça pour un combat, pff, je suis malade !* »

Une heure plus tôt, Éric avait appelé le Premier Ministre du Yémen. Celui-ci n'avait pas du tout apprécié son désistement, pour l'aider à faire le coup d'état contre son Président,

comme convenu. Mais surtout, il s'était mis dans une rage folle, quand il lui apprit qu'il ne lui donnerait aucune arme. Il l'avait même menacé. Pour lui répondre, Éric l'avait menacé à son tour de tout dire à son Président. De plus, il était le seul à connaître l'endroit exact où se trouvaient les nappes de pétrole, alors il le tenait par le chantage. Il était disposé à lui donner les plans, or, après ses menaces, il avait décidé de rester silencieux. En réalité, il avait un autre plan en tête, un plan de longue haleine. Il attendrait de prendre les rênes définitives au sein des dragons noirs avant d'agir, et pour cela, cette affaire avec Jean-Luc devait se terminer. Par sécurité, Éric avait renforcé les gardes. Il connaissait bien les mercenaires que Amid Abdou voulait mener à la révolte, ces hommes avaient le sang chaud, et être trahis demandait forcément vengeance. De plus, leur pays étant voisin, la prudence était de mise. De toute façon, il avait décidé d'agir avant de subir, et dans ce dessein, il avait mis sa menace à exécution en prévenant le Président du Yémen. Il lui avait fait envoyer un pli anonyme, le prévenant d'un complot contre son gouvernement, mené par son Premier ministre et par la bande d'Ali Youssef MAHRA ABEL. De cette façon, ils allaient se faire la guerre entre eux et cela allait les occuper pendant un bon bout de temps. Éric entendit plusieurs voitures entrer dans la caserne. Il s'avança près de la fenêtre, regarda à travers le rideau pour vérifier si c'était bien ses soldats, car il crut discerner plus de deux voitures. Effectivement, les deux méharis de la caserne passèrent la grande grille d'entrée gardée par quatre sentinelles ; Et une autre voiture, une Peugeot 607 noire, voiture officielle du gouvernement Français, suivit les deux méharis. Les sentinelles baissèrent la barrière juste devant l'automobile noire rutilante. Ils n'avaient eu aucun ordre de leur Lieutenant-Colonel, alors ils ne devaient en aucun cas laisser passer qui que ce soit d'autre. Éric resta interdit derrière sa fenêtre. Comment un officiel du gouvernement, quel qu'il soit, pouvait prendre le loisir de venir à l'improviste dans sa caserne ? Il s'apprêta à se diriger vers la porte de son bureau, quand il vit l'un des hommes de garde lever la barrière.

— C'EST PAS VRAI ! Cria-t-il. MAIS QUI LEUR A DONNÉ L'AUTORISATION DE LES LAISSER ENTRER, continua-t-il de crier, en se dirigeant furibond, cette fois vers la porte de son bureau !

Il sortit de ses quartiers, arriva presque à pas de course à l'entrée de la caserne, laissant passer la voiture aux vitres teintées, devant lui.

— QUI VOUS A DONNÉ L'ORDRE DE LES LAISSER ENTRER, ESPÈCE DE BON A RIEN !

— Mais, mon Lieutenant...

— Il n'y a pas de mais, vous allez finir au trou pour insubordination et je vais m'occuper spécialement de vous, vous pouvez me croire, le coupa-t-il !

Il empoigna le soldat ayant laissé entrer la 607, puis le secoua vivement :

— Alors, pourquoi avez-vous laissé entrer cette voiture sans mon ordre, soldat ? Le questionna-t-il en continuant de le secouer.

— Mon Lieutenant-Colonel, c'est le Ministre de la Défense.

— Quoi ! Balbutia-t-il en se retournant et en le lâchant.

En effet, le Ministre sortit de l'arrière de l'automobile, son chauffeur lui tenait la porte. Il fit ensuite le tour de l'automobile, puis ouvrit l'autre porte. Ali Youssef MAHRA ABEL sortit, se redressa, chercha Éric LEDOUX du regard, puis le fixa avec un sourire triomphant.

31

Alliance

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère.

Félix Arvers.

Autoroute de la rocade Nord de Paris, 14 Heures 56,

Sophie, avec Serge à son bord, roulait sur l'autoroute. Ressourcée d'amour, elle était épanouie. D'ailleurs, tous deux étaient dans leurs pensées, encore dans cet hôtel à s'ébattre de plaisir et de passion, et finalement, leurs deux pensées ne faisaient qu'une. Elle s'engagea sur le parking de la station essence, où ils avaient rendez-vous avec Jean-Luc.

— Où t'a-t-il donné rendez-vous exactement, mon ange, demanda Sophie, sortant de sa rêverie sensuelle.

— Va sur le parking du restaurant, sourit Serge.

Elle remarqua son sourire ironique, mais ne s'en offusqua pas.

— Est-ce ma tête défaite qui te fait rire ? Pouffa-t-elle.

Il pouffa avec elle. Sophie comprit de suite sa réponse affirmative.

— C'est de ta faute, aussi ! En moins de deux heures, me donner quatre orgasmes, je n'ai jamais été habituée à une telle boulimie de plaisirs, dit-elle en se regardant dans le rétroviseur. Pff, j'ai une tête affreuse. Pour un commissaire, ça fait vraiment désordre !

— Mais non, tu es très bien, ma jolie démonsse. En tout cas, c'était fantastique, et je recommencerai autant de fois que tu veux. Tu n'imagines pas le plaisir que cela me procure quand je te fais jouir...

— Arrête, tu me donnes encore envie, s'écria-t-elle en pouffant et en mettant sa main sur la bouche de Serge.

Serge éclata de rire. Elle enleva sa main, puis gara l'automobile. Serge se calma, il fit ensuite un tour d'horizon du regard, en reprenant son sérieux.

— T'a-t-il dit ce qu'il a comme voiture ?

— Non, dit Serge en mirant sa montre. Il est presque 15 Heures, il devrait pourtant être là.

Sophie vit soudainement approcher quelqu'un dans son rétroviseur. Elle reconnut Jean-Luc. Il ouvrit la portière arrière de sa voiture, puis s'installa.

— Bonjour, vous allez bien ?

— Bonjour, Monsieur JOURDAN.

— Bonjour, Jean-Luc. Ça va et toi ?

— Cela pourrait aller mieux...

— Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, ça ne va pas ?

— J'ai tué trois hommes ce matin, c'est la première fois que cela m'arrive, alors non ça ne va pas ! Baissa-t-il la tête.

— Désolé... Où est Cécilia, demanda Sophie ? Serge compatit avec elle en posant sa main sur le poignet de Jean-Luc.

— Je l'ai laissée dans la voiture, par sécurité. Cela vous embêterait de me suivre ? J'ai quelque chose d'important à vous montrer dans le coffre de ma voiture, avant de vous parler. Et puis, je préférerais que nous discussions dans le restaurant de l'autre côté du pont, pour que vous rassuriez une connaissance.

Sophie et Serge se regardèrent, interdit.

— Vous avez laissé une fillette de cinq ans en danger de mort toute seule dans une voiture, par sécurité ! S'écria Sophie.

— Oui, mais elle n'est pas toute seule. Virginie veille sur elle.

— Virginie ! Qui est-ce ?

— Je vous expliquerai, commissaire. Pour l'heure, il faut que vous voyiez ce que je veux vous montrer. Puis-je emprunter votre couverture ?

— Oui, mais... Que voulez-vous faire avec ? Demanda-t-elle inquiète.

— C'est pour que vous emmeniez ce que je veux vous montrer. Ne vous inquiétez pas, je n'ai aucune mauvaise intention.

— Soit, servez-vous !

Jean-Luc sortit de la 607, Sophie et Serge suivirent. Tout en marchant, Sophie ne put s'empêcher de le questionner :

— Vous avez fait fort, Monsieur JOURDAN ! Comment avez-vous fait pour dégommer un hélicoptère et pour vous en sortir contre ces hommes armés ?

— Si je vous le disais, commissaire, vous ne me croiriez pas, répondit-il l'air triste.

— Raconte, enquit Serge.

— Après tout, je ne risque rien, personne ne vous croira de toute façon si vous en parlez. Sophie et Serge se regardèrent, inquiets. Quand les hélicoptères sont arrivés, Cécilia jouait dehors. Ma femme et moi discussions dans la cuisine de la maison de ses parents. J'ai entendu les appareils s'approcher de loin, je suis ensuite sorti très vite et j'ai vu un tireur d'élite dans l'un des deux hélicoptères, mettre en joue Cécilia. J'ai bondi sur elle, en même temps qu'il a tiré. Juste après m'être écrasé sur elle, j'ai entendu une explosion, puis l'hélicoptère dans lequel le tireur d'élite était, s'est scratché dans le champ en face de la maison. Ensuite je me suis relevé avec Cécilia, nous n'avions rien. J'ai regardé en l'air, l'autre hélico avait valdingué loin de la maison. Je pense qu'ils se sont touchés. J'ai ensuite caché la fillette avec ma femme dans la maison, sous la table de cuisine recouverte de papier d'aluminium, puis je suis ressorti par une fenêtre derrière la maison. Nous sommes arrivés, je vous raconterai la suite après...

Sophie se retint de rire, elle ne crut aucun de ses mots. Jean-Luc ouvrit le coffre de sa voiture ; En même temps Virginie ouvrit la portière, laissant filtrer la musique de l'habitacle.

— Ne sortez pas tout de suite, s'il vous plaît, Virginie, s'écria Jean-Luc.

La jeune femme referma la porte. Pendant ce temps, Sophie et Serge écarquillèrent les yeux devant les fusils-mitrailleurs à lunettes thermiques, que Jean-Luc avait pris soin d'emmenner, afin de leur montrer. Serge tendit le bras pour en prendre un en main :

— Non, ne les touche pas avec tes mains, Serge, s'écria Jean-Luc. J'ai mis les empreintes des tueurs, dessus, pour que vous les identifiiez.

Sophie sortit plusieurs mouchoirs en papier de son sac à main, en donna deux à Serge, puis elle prit l'un des fusils-mitrailleurs en main.

— Mon dieu ! S'écria-t-elle. Il est hyper léger. « Elle regarda dans la lunette » Incroyable, c'est une lunette de vue thermique ! C'étaient les armes des tueurs ?

— Oui. Il n'y a que l'armée qui puisse avoir des armes de pointe comme celle-là.

— Je ne te le fais pas dire, Jean-Luc. Toutefois, ces armes sont plus que des armes de pointe, c'est le dernier cri de la technologie. Mais comment as-tu fait pour les désarmer ?

— Je suis très rapide.

— Dois-je comprendre, que vous n'aviez pas d'arme ?

— Non. J'ai bondi sur l'un d'eux, ensuite j'ai tiré sur les autres avec le fusil de celui que j'ai mis ko. En plus, vous pourrez remarquer qu'ils ont des balles perforantes qui traversent les murs. J'ai aussi récupéré leurs cagoules, comme ça, vous pourrez faire des tests ADN. J'ai pris aussi des photos de leurs visages, avec mon téléphone portable, parce que, à mon avis, ils ont dû emmener leurs morts.

Jean-Luc tendit son téléphone à Serge.

— Bon sang, vous êtes incroyable, s'écria Sophie, ébahie !

— Oui, elle a raison, tu es surprenant mon pote, approuva Serge, en lui donnant une tape sur l'épaule. Tu me le laisses ? Demanda-t-il en prenant son téléphone.

— Oui. Dis-moi, Serge, tu m'as bien dit que tu étais au courant ? Qu'est-ce que le commissaire TEA t'a dit ?

Sophie et Serge reposèrent les fusils, puis elle ferma le coffre.

— Heu... Il m'a bien confirmé qu'il n'avait trouvé aucun corps et que des voisins avaient vu deux hélicoptères. Ne t'inquiète pas, avec tous ces éléments, nous allons les coincer.

— Alors votre histoire avec les hélicoptères est vrai ?

— Bien sûr. Pourquoi, commissaire ?

— C'est dingue, votre histoire ! Un mec avec un fusil-mitrailleur muni d'une lunette thermique, vous tire dessus, il ne vous touche pas et en plus comme par miracle les deux hélicoptères se touchent et l'un d'eux explose. Après, vous en avez 4 armés de fusils-mitrailleurs à lunettes thermiques embusqués devant votre maison, vous sautez sur l'un d'eux sans qu'ils ne vous voient dans votre maison, où logiquement ils étaient censés voir tous vos faits et gestes... Une fois, ça passe, mais pas deux, Monsieur JOURDAN ! Je consens à croire que vous nous dites la vérité, cependant il ne faut pas nous prendre pour des idiots ! Je crois que vous avez omis de nous dire quelque chose.

Jean-Luc fixa intensément Sophie, puis il lui sourit. Elle fut déstabilisée par son incroyable sourire.

— Je crois que Cécilia est ma fille, et je pense que nous sommes identiques elle et moi.

— Serge m'a informé, oui. Mais n'essayez pas de m'embrouiller. Et ?

— Et, comme vous avez pu certainement le remarquer, j'ai des capacités peu communes. Je pense que quand je suis avec Cécilia, des choses très étranges arrivent quand nous sommes en danger. Je ne peux pas l'expliquer, cela se passe et je n'y peux rien. Cela paraît peut-être invraisemblable à vos yeux, pourtant je ne contrôle vraiment rien. C'est comme ça... Et c'est très bien. C'est pour cela que je veux que Cécilia reste avec

moi. Nos destins sont liés, et personne, je dis bien personne, ne nous séparera, dit-il en la fixant, l'air fort déterminé.

Sophie regarda Serge. Cette fois, en plus d'être émue et déstabilisée, elle fut troublée par ses paroles.

— Très bien, le message est passé. Toutefois, cela n'explique pas comment vous avez pu déjouer les regards des 4 tueurs, munis de leurs supers lunettes thermiques ? D'autant que vous n'étiez pas avec Cécilia à ce moment-là, d'après ce que j'ai compris.

— Je ne sais pas pourquoi ils ne m'ont pas vu. Il prit le temps de se remémorer la scène. Je pense qu'ils se sont installés devant la maison au moment où j'étais plaqué le long du mur extérieur droit de la maison. En plus, le soleil était de face, sa chaleur a dû voiler ma présence.

— C'est plausible. Pourtant, en dépit de votre parcours exceptionnel de combattant au sein de l'armée, j'ai quand même du mal à comprendre comment des gars super entraînés et super armés, ai pu se faire massacrer par un seul gars, pouffa-t-elle. Je me répète, mais je vous trouve incroyable ! Je crois vraiment qu'il vaut mieux être votre ami, sourit-elle. Cela vous gênerait, si nous nous tutoyons et que je vous appelle Jean-Luc ?

— Heu... Non. Au contraire. Comment vous prénommez-vous ?

— Merci, c'est flatteur, tu ne te souviens pas de mon prénom ?

— Pardon, mais non.

— Je m'appelle Sophie...

— Si nous allions discuter au frais devant un verre, maintenant que les vraies présentations ont été faites, s'interposa Serge avec une pointe de jalousie.

— Oui, tu as raison. Tu nous présentes ton amie, Jean-Luc ?

— Oui. Il ouvrit la porte à Virginie. Excusez-moi, Virginie, je ne voulais pas que vous voyiez ce que j'ai dans le coffre !

Elle sortit de la voiture de location, non contrariée, en lui souriant.

— Sophie, Serge, je vous présente Virginie, elle travaille ici. Virginie, je vous présente le capitaine Serge FARLET et le commissaire DUVALOT, de la police criminelle.

Ils se saluèrent mutuellement. Cécilia sortit ensuite, elle fit une bise à Serge et à Sophie, heureuse de les revoir. Ils se dirigèrent ensuite tous à l'intérieur du restaurant de la station d'autoroute.

— Vous êtes vraiment Commissaire à la police criminelle du 36, Quai des Orfèvres ? Demanda Virginie, impressionné, tout en marchant.

— Oui, répondit Sophie. Pourquoi, n'ai-je pas la tête à l'emploi ?

Elle sortit sa carte de son sac à main, puis lui montra.

— Merci, de me montrer votre carte. En réalité, c'est une place plutôt réservée aux hommes, c'est pour ça, j'avais un petit doute. Je voudrais faire partie de la police scientifique.

— Oh, une future scientifique à la police, c'est très bien. Je vous souhaite de réussir, Mademoiselle. Vous êtes étudiante ?

— Oui. Je travaille ici pendant l'été, pour payer mes études. J'ai connu Jean-Luc ici, quand il est venu vous rapporter Cécilia.

Sophie secoua la tête, elle resta silencieuse. Elle comprit rapidement dans le ton réjoui de sa voix quand elle énonça le prénom de Jean-Luc et dans son regard pétillant, qu'elle

était déjà plus qu'attirée par cet homme. Il était marié, de plus il fallait à Cécilia un équilibre sans faille pour qu'elle aille mieux. Alors il n'y avait aucune place pour une midinette en chaleur, dans sa vie déjà bien trop compliquée et surtout mouvementée. Ils entrèrent dans le restaurant, s'attablèrent autour d'une grande table.

— Cela vous embêterait, Virginie, d'emmener Cécilia jouer un peu dehors, puis d'ici dix minutes de l'emmener choisir une glace, de nous prendre quatre cafés et des profiteroles pour vous, lui demanda-t-il en lui tendant deux billets de vingt euros.

— Non, bien sûr, nous vous laissons discuter tranquillement, sourit-elle.

Sophie prit la parole, quand elle estima la jeune femme assez loin.

— Ce n'est pas bien, Jean-Luc, de draguer une jeune étudiante dans un restaurant, dit-elle d'un ton narquois.

— Je n'ai pas à me justifier à votre égard ! Nous avons fait connaissance quand je suis venu vous rapporter Cécilia, elle l'avait reconnu et elle voulait me dénoncer. Alors je lui ai expliqué...

— Je comprends. Je t'impressionne à ce point, que tu ne veuilles pas me tutoyer ?

— Ah oui, j'avais oublié ! Je vous le demande à tous les deux, s'il vous plaît, pouvez-vous éviter de parler devant Cécilia, que je suis peut-être son père.

— Pas de souci, Jean-Luc, répondit Serge. Sophie secoua la tête. À ce sujet, comment as-tu connu sa mère ?

— C'est une histoire compliquée, que j'aimerais bien éclaircir. Peut-être pourrez-vous m'aider ? Il y a 6 ans, le général MILLET m'avait donné pour mission, d'assassiner des soi-disant terroristes Espagnols, qui se faisaient passer pour des touristes. La mère de Cécilia en faisait partie. Je devais provoquer un accident de cars et les brûler. Mais je ne l'ai pas fait, parce que je me suis vite aperçu qu'ils n'étaient pas espagnols et aussi parce que je ne suis pas un assassin. Nous avons eu un coup de foudre avec la mère de Cécilia. Cette nuit-là, nous l'avons passée ensemble, quand nous nous sommes séparés, je ne l'ai jamais revue. À l'époque, elle s'appelait Florence MEYER. Pourriez-vous faire des recherches à son sujet ? Parce que je trouve cela très étrange que l'armée ait voulu la faire tuer, puis qu'elle se soit fait passer pour morte, et finalement qu'elle ait été assassinée comme par hasard dans la maison du ministre de la défense. Certes, il y a eu un vol conséquent, mais peut-être était-ce une simple mascarade ?

— Oui, effectivement, cela paraît plutôt étrange, agréa Sophie. Nous ferons des recherches, promis. Elle nota son premier nom sur un calepin. Vous allez peut-être trouver ma question idiote, pourtant, avec du recul, je ne la trouve pas si insensée après ce que tu as raconté, Jean-Luc. Et si l'armée, avec l'aide des dragons noirs, essayait de vous éliminer à cause justement de cette étrange force que vous avez ? Si ça se trouve, la mère de Cécilia avait aussi quelque chose, ainsi que tous les gens de ce bus. D'ailleurs, pourquoi ne vous êtes-vous pas revus ?

Jean-Luc et Serge la fixèrent, pantois ! Sa question était fort pertinente et demandait réflexion.

— Hé bien déjà si nous ne nous sommes pas revus, cela n'est pas faute d'avoir essayé. Ma femme m'a dit que Florence avait demandé auprès du général MILLET, de me revoir et elle prétendait être enceinte de moi. Non seulement le général ne m'a rien dit, mais en plus je le soupçonne d'avoir tenté de la tuer, car comme par hasard l'appartement dans lequel

elle habitait avec son mari, avait explosé quelque temps après. C'était un soi-disant accident, et finalement elle avait été déclarée morte. Mais ce n'était pas elle dans cet appartement. Alors effectivement, votre question n'est pas si insensée que ça, parce qu'elle n'avait franchement pas l'air d'une terroriste. Et puis il y a autre chose qui me tracasse et qui me laisse penser que peut-être vous auriez raison. Ma femme m'a avoué qu'elle avait été mutée dans mon régiment, auprès du général, pour surveiller tous mes faits et gestes. Elle devait juste faire un rapport chaque semaine, sans savoir pourquoi, au commandant SEILLIER. Je n'en suis pas sûr, mais je crois que ce commandant fait partie de l'intendance du Ministère de la défense, car c'est là où travaillait ma femme auparavant. Étrange coïncidence, non ?

— Oui, c'est le moins qu'on puisse dire, se gratta la tête Serge. Il regarda Sophie, l'air embarrassé. Le gros problème, c'est que nous dépendons aussi du ministère de la défense, alors cela va être coton de faire une enquête. D'autant plus, j'ai bien peur que, dans la haute sphère politique, mon rapport avec tous tes exploits de la fusillade ait été lu ! Tu crois que nous pourrions interroger ce général MILLET, et ce commandant SEILLIER, Sophie ?

Elle soupira, l'air fortement embarrassé :

— À mon avis, tu es une énigme pour beaucoup de monde, Jean-Luc. Connaissant bien les pratiques de l'armée, je pense qu'ils auraient bien aimé exploiter ton potentiel, afin de l'utiliser, or comme tu leur glisses entre les doigts, ils veulent t'éliminer. C'est un grand classique, chez eux. En général, quand ils ne comprennent pas quelque chose, ils cherchent à le comprendre par la force et à l'utiliser comme arme de guerre. D'autant, qu'à mon avis, ils te connaissent bien et qu'ils doivent savoir des choses que nous, nous ignorons. Une autre chose m'intrigue dans cette histoire ! Pourquoi le général MILLET voulait faire exécuter un bus entier de personnes ? Est-ce que cette Florence MEYER t'a dit quelque chose sur les gens avec lesquels elle était ? Et à ton sujet, qu'est-ce que nous ne savons pas, qu'ils auraient pu exploiter afin de s'en servir comme arme de guerre ?

— Elle n'a rien voulu me dire de concret, juste qu'ils avaient fait partie d'une expérience secrète de l'armée, cependant elle n'avait pas abouti.

— Voilà, nous l'avons notre mobile ! Leurs saloperies d'expériences restent toujours secrètes, cela porte bien son nom. Tu sais que tu pourrais le faire tomber, ce général MILLET, et peut-être même aussi le Ministre, si tu témoignais. C'est clair comme de l'eau de roche, avec ta femme avocate et tout ce que vous savez, vous pourriez faire de gros dégâts ! Alors, forcément, vous tuer, cela les enlèverait d'un poids. Je pense, en grande partie, que c'est pour cela que tu t'es fait passer pour mort ?

Jean-Luc baissa la tête. La perspicacité de Sophie avait non seulement percé son secret, en outre soulevé d'autres interrogations auxquelles il n'avait pas osé penser.

— Oui en effet. Chez les dragons noirs, ma façon de me battre, de survivre et surtout quand je me suis enfui, les a plus qu'interpellés. Je pense aussi que c'est la source de tous mes problèmes. Et effectivement, c'est pour ça que je m'étais fait passer pour mort. Ils auraient, je pense, bien voulu exploiter mon potentiel de combattant. En tout cas, une chose est quasiment certaine, l'armée est de mèche avec les dragons noirs.

— Alors nous sommes d'accord. Maintenant, je vois plus clair. Pour te répondre, Serge, oui, nous allons convoquer et peut-être même confronter ce général, ce commandant et

notre cher Ministre de la défense. Ils vont certainement chercher à nous sabrer, alors si votre femme avocate pouvait nous indiquer un Juge qui n'aurait pas peur d'être menacé et qui ne se ferait pas soudoyer, cela serait bien. Comme ça, nous pourrions constituer un bon dossier avant d'attaquer. Il y a eu homicide alors les fautifs seront punis. Par contre, cela va faire du grabuge, vous pouvez me croire. Êtes-vous prêt à ça ?

Jean-Luc secoua la tête. Serge, lui, avait l'air de réfléchir.

— Quelque chose ne tient pas debout, dans tout ce que vous avez dit.

— Quoi ? Demandèrent, ensembles Sophie et Jean-Luc.

— Si, comme vous dites, le meurtre des parents de Cécilia, et Cécilia aussi, avait été commandité longtemps à l'avance, simplement pour tuer Florence GENDOUX, alias MEYER, pourquoi le Ministre a-t-il omis de parler des mallettes volées ?

Sophie et Jean-Luc le fixèrent sans réponse. Elle écarta les bras en signe d'impuissance. Cependant Jean-Luc connaissait d'instinct et avait aussi appris la tactique stratégique du combat et de la guerre.

— Dans la tactique et la stratégie du combat, j'ai appris à visualiser et à appréhender les situations et leurs solutions en trois dimensions, voire même plus. À la défense, cela est plus ou moins secret, pourtant ils s'en servent en connivence avec les sections spéciales. Peut-être que le meurtre des parents de Cécilia et ce vol, leur apportaient plusieurs solutions. Ils sont débarrassés de Florence et de Cécilia si elle avait été tuée ; L'argent des lingots et même l'assurance leur rapportaient financièrement, d'autant que nous approchons des élections, et il y a aussi ces mallettes.

— Hou, là, là, tu portes beaucoup d'allégations, Jean-Luc ! En plus, cela touche la politique de notre pays, ce qui est très sensible, surtout sans preuves tangibles. Tu fais vraiment allusion au financement de sa campagne pour la présidence ? Demanda Sophie.

— Oui, mais ce n'est qu'une supposition. De toute façon, sans avoir tracé ces lingots, impossible de savoir où et pour qui ira cet argent, sauf s'il y a enquête sur la comptabilité des gens que nous suspectons. Et ça, un Juge peut l'accorder.

— Oui, mais non. Un Juge ne l'accordera certainement pas s'il n'y a aucune preuve, s'interposa Serge.

— Je crois que je l'ai, ta preuve, Serge, dit-il, triomphant.

Serge et Sophie le regardèrent, frissonnant, et presque prêts à boire ses paroles.

— Au fil des années, en côtoyant ma femme avocate, j'ai appris qu'entre avocats et même aussi entre Juges, ils se connaissent tous, ainsi que leurs réputations. Dans les deux cas, il y en a qui sont plus ou moins véreux, qui se font soudoyer, comme tu l'as si bien souligné Sophie. Il nous suffit de raconter toute l'histoire à un Juge honnête et de lui demander de commencer de faire une recherche sur le juge qui n'a mis que 4 ans à ce SKULSKY. Je pense qu'il ne faudra pas longtemps pour prouver que ce juge connaît le Ministre de la Défense. Ce sera notre preuve et à partir de celle-ci, notre juge à nous, pourra faire ses investigations pour contrôler les comptes du Ministre. Et puis n'oubliez pas, nous avons aussi la preuve de son mensonge sur les mallettes.

— Vous deux, vous faites la paire, pour résoudre une affaire, se satisfait Sophie. Tu n'as jamais pensé à faire partie de la police ? demanda-t-elle à Jean-Luc.

— Non, rit-il ! Mon métier me satisfait pleinement. Et puis je fais un peu la police dans la nature. La différence, c'est que les braconniers sont beaucoup moins dangereux que tous

ces dégénérés de drogués et autres proxénètes de vos villes. D'ailleurs, il y a quelques jours, je me suis fait un ami en attrapant un braconnier.

— Ah oui ! Tu ne l'as pas verbalisé ? Demanda Serge en souriant.

— Non, pourquoi faire ! Je n'ai jamais verbalisé un braconnier. Souvent, ils braconnent pour manger, cela ne nuit pas à la nature. Je veille seulement à ce qu'il n'y ait pas d'excès. Bernard, lui, avait posé un collet et tué un lièvre. C'est mon chien qui l'avait trouvé. Je l'ai laissé sur place, puis j'ai surveillé, et j'ai attrapé Bernard en flagrant délit. En discutant avec lui, il m'a appris qu'il était au chômage et qu'il n'avait plus que ça pour manger. Alors je lui ai rendu son repas. Après tout, la nature appartient à tout le monde. Je lui ai proposé de lui apprendre à se nourrir de la nature, des fruits, des racines, des plantes, de lui donner des œufs de nos poules, même de venir déjeuner à la maison et nous sommes devenus naturellement bons amis. D'ailleurs, c'est lui qui m'avait prévenu la première fois que les hélicoptères sont venus au dessus de chez moi. En fait, quelque part, il m'a sauvé la vie, dit-il songeur.

— C'est bien, ce que tu fais. J'adore me balader dans la nature, cela doit être reposant, là où tu habites ? Demanda Sophie.

— Oui, c'est un endroit vraiment calme. Ma femme et moi, nous nous y plaisons. Pour rien au monde nous irions vivre en ville.

— Je vous comprends. Est-ce que tu connais bien toutes les plantes, les racines, les arbres, les fruits, afin de s'en nourrir ?

— Oui, j'en connais assez, même pour survivre en hiver. Si vous voulez, maintenant que nous sommes amis, vous pourriez venir tous les deux passer un week-end, quand cette affaire sera finie ?

— Pourquoi tous les deux ? Se braqua Sophie, qui fixa Serge en lui faisant de gros yeux, le soupçonnant d'avoir parlé de leur relation.

— Pourquoi pas ? Vous avez l'air de faire une équipe très complice et puis cela vous permettrait peut-être de mieux vous connaître.

— Cela me plairait assez, en ce qui me concerne, consentit Serge.

— L'idée est assez séduisante, je l'avoue. Merci, de cette sympathique proposition, Jean-Luc. Nous en reparlerons sois-en sûr. Je ne sais pas vous, mais moi j'ai très envie de mon café, changea-t-elle de conversation.

Jean-Luc fit signe à Virginie. Elle comprit aussitôt et alla commander les cafés, la glace et ses profiteroles.

— Est-ce que je peux te poser encore une question ? demanda Serge en regardant Jean-Luc.

— Oui.

— Tout à l'heure, tu as dit que tu avais caché ta femme et Cécilia sous la table de ta cuisine, recouverte de papier d'aluminium. Pourquoi l'avoir recouverte de papier d'aluminium, si cela n'est pas indiscret ?

— Ah, oui, sourit-il ! J'ai appris ça à l'armée. Chaque fois que nous faisons une intervention, nous avons un cadran thermique pour visualiser l'intérieur des appartements et voir les présences humaines et les animaux. J'ai donc aussi appris quels étaient les moyens d'être transparent à ces détecteurs de chaleur : du papier d'aluminium ou alors faire un feu, ou se mettre face au soleil.

— C'est bon à savoir.

— Oui, approuva Sophie en souriant. Donc, nous attendrons ton appel. Dès que ta femme t'aura indiqué un Juge digne de ce nom, nous irons le voir tous les quatre. Je convoquerai le général MILLET, le Commandant SEILLIER et notre ministre de la Défense, juste après. Aussi, fais un test de paternité le plus rapidement possible, que tu donneras à ce Juge si tu es bien le père. Si ce n'est pas le cas, je ne pourrais pas te couvrir et il te faudra faire une demande d'adoption à ce même Juge, qui lui fera la demande au Juge pour enfant. Sache que, dans ce cas-là, nous ne pourrons pas mener notre enquête, car je serais censée te mettre sous les verrous pour enlèvement.

— Oui, je le saurai ce soir. Elle le contactera demain à la première heure. Je vous préviendrai juste après. Je ferai le test demain, avec Cécilia. Si elle n'est pas ma fille, je ferai une demande auprès du Juge. Dans tous les cas, il faudra quand même une délibération d'un Juge pour la garde de Cécilia.

— Bon, très bien, nous sommes d'accord. Où vas-tu aller ce soir ? Demanda Sophie.

Virginie déposa le plateau avec les cafés et sa pâtisserie, sur la table. Cécilia s'attabla avec sa glace à la main et se blottit contre Jean-Luc. Elle avait entendu ses derniers mots. Elle le regarda, puis lui demanda, juste avant sa réponse à Sophie :

— Je reste avec toi ?

Tous les quatre la regardèrent émus. Jean-Luc lui caressa ses jolis cheveux longs bouclés, puis l'enveloppa de son bras protecteur.

— Oui, ma Choupinette, ne t'inquiète pas, nous allons nous battre comme des fauves pour ça, lui répondit-il en la serrant contre lui. Et puis, maintenant, nous avons trois super amis sur lesquels nous pouvons compter, continua-t-il en mettant son autre main sur l'épaule de Serge.

Sophie caressa la joue de la fillette avec le dos de son majeur.

— J'espère que cela va vite s'arranger, afin qu'elle trouve enfin un nouvel équilibre, parce qu'elle n'a pas été épargnée depuis cet atroce évènement. En tout cas, tu ne nous fais pas une guérilla en plein cœur de Paris, dit-elle en regardant Jean-Luc, avec ironie.

— J'ai quelques comptes à régler, mais promis, je vais essayer de me contenir, sourit-il.

— Sérieusement, tu ferais mieux de ne pas faire de remous, et d'attendre que nous les convoions à la PJ, intervint Serge.

— Je vais y réfléchir. Malgré tout, il faut bien vous dire que je ne vais pas pouvoir vivre longtemps comme ça avec des tueurs à mes trousses ! Alors je vais devoir secouer quelques hauts gradés de l'armée.

Virginie commença de faire honneur à ses profiteroles, elle écouta en même temps tout ce qui se disait. Serge et Sophie avaient bu d'un trait leurs cafés.

— Tu n'as pas répondu, où vas-tu aller ce soir ? Insista Serge en reposant sa tasse. Tu pourrais te cacher et attendre, c'est une question de quelques jours.

— Bon d'accord, je vais attendre quelques jours. J'ai pu retirer de l'argent à ma banque, de quoi tenir quatre ou cinq jours à l'hôtel. Par contre, je vais aller quelque part à l'extérieur de Paris, où il y a moins de monde.

— Très bien. Nous y allons, nous, dit Sophie à Serge. Ah, oui, au fait, nous allons cuisiner l'inspecteur, que nous soupçonnons d'être la taupe. Si nous apprenons quelque chose, nous te le dirons ce soir. Cela risque d'être fort intéressant, car Serge a une idée

géniale pour le faire parler. Par contre, appelle avant 20 heures, parce qu'après je ne serai plus à la PJ, dit-elle en s'adressant à Jean-Luc et en se levant. Ah, aussi, une dernière chose ! Devant le Tribunal et d'éventuels enquêteurs autres que nous, pourras-tu dire que tu as enlevé Cécilia sans l'aide de Serge, afin qu'il n'ait pas d'ennuis ? Sinon il perdrait son travail et cela serait vraiment dommage.

— Oui, aucun souci. Je dirai que je suis passé par la fenêtre avec Aziz et que nous avons opéré seuls. Pour le reste, de toute façon, j'ai le portable de Serge. Il fit un court silence, ému. Je vous remercie du fond du cœur, je ne sais pas ce que j'aurais pu faire sans vous. Madame la commissaire, j'ai hâte que tout ça soit fini, pour avoir l'honneur de t'inviter chez moi avec Serge et pour vous présenter ma merveilleuse femme.

— Il ne faut pas inverser les rôles, Jean-Luc. C'est toi qui a sauvé cette adorable puce. Et si tout se passe bien, nous allons faire connaissance très vite avec ta femme, quand nous verrons le Juge.

Sophie fit une bise à Cécilia, elle se tourna du côté de Virginie, elle lui serra la main. Serge fit de même. Jean-Luc se leva avec eux, il les accompagna à sa voiture.

— Je reviens Virginie, je dois leur ouvrir le coffre de l'auto.

*

Sophie et Serge avaient chargé les quatre fusils-mitrailleurs et les cagoules dans la 607 bleu de chine toute neuve, avaient salué Jean-Luc, puis ils avaient repris le chemin du commissariat. Sophie avait insisté afin qu'il conduise. Pendant plusieurs minutes, ils restèrent silencieux. Sophie tourna la tête plusieurs fois pour le regarder, mais aussi et surtout pour l'admirer, en esquissant un sourire de ravissement.

— Qui y a-t-il ? Demanda-t-il, avec douceur.

— Tu as un super ami. Il est vraiment incroyable ce Jean-Luc, continua-t-elle de sourire.

Il hocha la tête sans rien dire. Elle reprit :

— J'ai bien aimé ta petite pointe de jalousie, dit-elle avec un air mutin.

Il la regarda brièvement avec un sourire crispé, le regard perdu :

— C'est toi qui devrais être jalouse de ma femme. Pourtant cela n'a pas l'air de te contrarier... En réalité, je ne sais plus quoi penser, je suis complètement perdu ! Est-ce sérieux nous deux ? Demanda-t-il avec un chat dans la voix.

Elle le fixa, l'air surpris ! « *Serait-il affecté par le fait que je ne lui montre pas de signe de jalousie ? Youpi ! Je crois bien qu'il est amoureux de moi...* »

— Tu es marié, je ne veux rien t'imposer. Pourtant, sache, que oui, cela me mine... Cependant, je ne veux pas gâcher chaque moment précieux passé avec toi, à faire des crises de jalousie ou des remontrances. Je veux profiter de chaque instant avec toi. C'est ça le bonheur, non ? Dit-elle en le fixant, émut.

Les jolis yeux expressifs de Serge eurent l'air de s'embuer. Elle se pencha en avant, pour en être sûr. Or il tourna la tête à gauche, pour ne pas lui montrer sa sensibilité. Cela lui pinça le cœur d'émotion, de voir cet homme dont elle était tombée éperdument amoureuse, avoir des sentiments réciproques et être aussi sensible. Au premier regard elle avait eu une forte attirance pour lui, elle n'imaginait même pas cela possible, et pourtant...

— Tu es une femme extraordinaire et parfaite, ma divine diablesse. Je regrette de n'être pas né plus tard. Il avait réussi à contrôler son émotion, empêchant par la même occasion ses larmes de couler. Il la contempla brièvement. Même pour ma femme, pendant toutes ces années avec elle, je n'ai jamais ressenti ce que je ressens pour toi, dit-il en posant sa main sur la sienne.

Elle crut à cet instant, que son cœur allait exploser, tellement il battait vite d'exaltation amoureuse.

— Est-ce que cela veut dire que tu m'aimes, demanda-t-elle timidement, presque en chuchotant.

Cela le fit sourire d'émotion. En dépit de sa prestance et de son caractère bien trempé, elle avait une candeur d'enfant, vraiment touchante. Comment ne pouvait-il pas l'aimer, cette femme était envoûtante, ensorcelante, bouleversante...

— Je ne te connais que depuis quatre jours, pourtant, j'ai l'impression de te connaître depuis toujours. S'il y a une chose dont je suis bien certain, c'est que je n'ai pas envie de me passer de toi. Je pense, je vois, je sens, couler mon destin avec toi dans mes veines, et inonder mon cœur. Oui, je t'aime... Comme un fou, ma jolie démonsse.

Il arrêta la voiture sur la bande d'arrêt d'urgence, pour immortaliser ce merveilleux moment avec un baiser. Sophie mit ses deux mains sur son visage, afin de cacher son émotion. Elle fut submergée par la joie. Jamais un homme ne lui avait dit d'aussi beaux mots d'amour.

— Hou, c'est une fabuleuse déclaration d'amour, sauta-t-elle de joie sur son siège !

Dès que la 607 fut totalement arrêtée, elle se blottit contre lui, puis l'embrassa langoureusement avec une passion à la hauteur de ses sentiments. Ceux de Serge, aussi intenses, s'extériorisèrent par une douce ferveur sensuelle, entourant le visage de Sophie avec ses deux mains, il caressa ses cheveux, son visage, avec une telle tendresse. Cela redoubla le désir de Sophie. Son cœur battait si vite, son amour était si intense, cela déclencha en elle à nouveau l'envie furieuse de lui faire l'amour. Délicatement, tout en continuant de l'embrasser, elle glissa sa main sous le siège de son tendre amoureux. D'un geste tonique elle le recula. Elle déboutonna ensuite son pantalon, le baissa suffisamment avec l'aide de Serge, puis elle le chevaucha. Sa position n'était, certes pas, des plus confortables, néanmoins elle s'en accommoda. Blottie contre lui, elle frotta sensuellement son entrecuisses contre son sexe, tout en l'embrassant amoureusement. N'y tenant plus et sentant sa force masculine bien dure entre ses cuisses, elle plaqua son bas ventre contre Serge en se relevant, puis elle descendit doucement ses fesses en glissant contre lui. Elle fut envahie de plaisir, presque immédiatement. Son orgasme orchestré par ses longs va et viens rapides, alliés à ses gémissements et à l'excitation, fit aussi monter le plaisir de Serge sans qu'il ne puisse le contrôler. Ils jouirent encore ensemble avec une force et une satisfaction de plaisir peu communes... Serge se mit à rire de bonheur et de satisfaction. Elle le suivit dans son rire, sans en connaître la cause, mais elle se sentait tellement bien, là, maintenant, qu'elle s'en moquait finalement. Toujours sur lui, elle voulait continuer de le sentir en elle, de sorte à savourer ce moment encore un long instant.

— Tu n'avais encore pas mis de culotte, continua-t-il de pouffer.

Elle mordilla ses lèvres grâce aux siennes :

— Non. En fait hier soir, tu m’as tellement excitée, cela aurait été inconvenant de la remettre. Comme je n’ai pas pris de recharge, du coup je suis restée sans, en sortant de l’hôtel.

Serge éclata de rire à nouveau. Son naturel et son franc-parler le subjuguèrent chaque fois. Elle ne put s’empêcher de le suivre encore, heureuse, comme elle ne l’avait jamais été auparavant. Soudain !

— Oh ! Fit-elle les gros yeux, en continuant de rire ! Encore ! Tu... Elle gémit doucement en fermant les yeux de plaisir. Hum, tu tiens la forme, dis-moi...

— Aussi... Mais surtout, je t’aime, redevint-il sérieux.

— Hum, je t’aime aussi, mon ange. Elle se serra contre lui en posant sa tête dans son cou et oscilla ses hanches sensuellement tout en douceur. Si tu savais comme je me sens bien avec toi, lui chuchota-t-elle dans le creux de l’oreille. Et comme j’aime te sentir en moi.

— Si tu savais comme moi aussi...

— Hum, oui, je le sens, sourit-elle en hochant sa tête contre son cou, les yeux à demi fermés, remplis de bonheur.

Serge riva les yeux de Sophie si naturelle et ayant l’air d’être sur un nuage au paradis. Il fut inondé d’un flux de bonheur indicible, lui donnant envie d’exploser de rire de joie à nouveau.

— Tu sais que tu es une femme formidable... Incroyable et bouleversante, Madame la... Commissaire, lui chuchota-t-il entre plusieurs gémissements de plaisir.

— Hum, hum, je le sais, dit elle en l’embrassant dans le cou.

Elle recommença de monter et descendre son bassin, sur Serge, quand soudain :

— Commissaire, où êtes-vous ? C’est l’inspecteur SAUDOIS. Il y a trois hommes de la DGSE qui sont là, dont le Commandant SEILLIER. Ils vous cherchent partout depuis plus d’une heure, s’il vous plaît, répondez, insista-t-il à la radio.

Sophie se cambra. Puis, en même temps qu’elle repris sa place sur son siège, elle s’écria :

— Tu as entendu ! Le commandant SEILLIER, il fait partie de la DGSE. Nous allons avoir des ennuis, cette fois. Ils nous ont devancé ces ordures !

— Attends, nous ne savons pas encore ce qu’ils te veulent. Tu crois qu’ils nous auraient suivis, qu’ils nous surveillaient ?

— Cela se pourrait bien. En tout cas ce n’est jamais bon quand ils débarquent. Cela va bouleverser nos plans s’il est de la DGSE ce commandant SEILLIER. Moi, je suis d’avis que nous ne disions rien pour le moment, attendons d’avoir l’approbation d’un Juge pour ça.

— Oui, je suis d’accord avec toi. Mais s’ils nous ont vus avec Jean-Luc et Cécilia ?

— Alors nous serons sérieusement dans la merde ! Il faudra soit inventer une parade, soit leur faire face. Dans les deux cas, nous aurons des soucis pour nos jobs et pour nos vies. Elle se mira dans le rétroviseur. Pff, quelle mine j’ai, on dirait une folle. Je ne peux pas les voir comme ça ! S’écria-t-elle. Tu vas m’emmener chez moi, que je mette quand même une culotte, que je me change et que je me recoiffe un peu.

Serge pouffa, en dépit d’une question angoissante lui titillant les méninges.

— Tu veux dire qu’ils seraient prêts à nous évincer, et même... nous éliminer ?

— Oui, mon ange. La DGSE a tous les pouvoirs. Et, parfois, quand quelqu'un ou quelque chose les gêne, ils éliminent...

32

Fidélité

La violence qu'on se fait pour demeurer fidèle à ce qu'on aime ne vaut guère mieux qu'une infidélité.

La Rochefoucauld.

Paris, bois de Vincennes, 17 Heures 50,

Jean-Luc s'amusait avec Cécilia, il faisait le loup et tentait de l'attraper derrière les arbres où elle se cachait. La fillette riait, elle avait l'air heureux. Virginie avait tenu à venir avec eux, elle souriait de les regarder s'amuser comme deux petits fous. C'était son jour de congé aujourd'hui. Quand Jean-Luc l'avait appelé sur son téléphone, quelques heures plus tôt, elle avait eu du mal à le croire. Elle pensait bien ne jamais le revoir, pourtant il était bien là à se balader avec elle et Cécilia, alors elle n'allait pas le laisser partir comme ça, cette fois. Jean-Luc avait acheté un joli chapeau et des lunettes de star à Cécilia, de sorte que personne ne puisse la reconnaître. Elle ressemblait à une petite jeune femme bourgeoise, et effectivement, elle était méconnaissable. Chaque fois que Jean-Luc l'attrapait, il l'asseyait sur ses épaules et courait après Virginie pour l'attaquer. Cécilia riait de plus belle quand il faisait ça et Virginie riait aussi follement, surtout elle courait très vite, car ils n'arrivaient pas à la rattraper. Bien sûr, Cécilia faisait souvent exprès de se laisser attraper, pour se faire porter par Jean-Luc, de plus cela n'était pas sans déplaire à Virginie, parce que dans ces moments-là, Jean-Luc portait toute son attention sur elle. Tout comme les fruits trop murs d'un mûrier s'égrènent, caressés par le zéphyr ; les minutes s'égrenèrent tout pareil à une vitesse étonnante, dans ces instants de joie. Jean-Luc regarda sa montre. Il garda la fillette sur ses épaules, mais s'arrêta de courir après Virginie.

— Je vais vous ramener Virginie. J'ai des coups de téléphone à donner, il faut aussi que je trouve un hôtel.

Au départ, il avait décidé de laisser Cécilia à Virginie, pendant quelques heures, de sorte à voir le général MILLET, le commandant SEILLIER et quelques autres hauts gradés

de l'armée, pour les secouer un peu. Cependant, après sa conversation avec Serge et Sophie, il changea d'avis, optant pour l'attente.

— Est-ce que je peux vous poser une question Jean-Luc ? lui demanda Virginie.

— Oui bien sûr.

— Il y a une chose que j'ai du mal à comprendre. Pourquoi, la commissaire et le capitaine, vous laissent-ils Cécilia ? Vous voulez vraiment la garder avec vous ?

— Oui. Avec moi elle est plus en sécurité. Notre problème à tous les trois, c'est l'armée. Tout porte à croire qu'un détachement secret cherche à tuer Cécilia, ma femme et moi. Alors si c'est bien le cas, Cécilia ne serait certainement pas en sécurité avec eux. D'ailleurs elle a déjà failli se faire tuer entre leurs mains.

— Mais qui êtes vous donc ? Vous avez enlevé cette fillette sous leur nez, toutefois le commissaire chargé de l'enquête vous adule et en plus elle vous la confie, j'avoue que je n'y comprends rien !

— Je sais que cela est difficile à comprendre. Mais pour faire court, j'ai fait partie justement d'un de ces détachements secrets de l'armée. Alors je suis plus à même de comprendre leur façon d'agir et surtout d'anticiper leurs mouvements, pour la sécurité de Cécilia. Avec Sophie et Serge, elle serait tombée directement dans la gueule du loup. Vous comprenez ?

Elle réfléchit quelques instants, passa ses mains dans ses cheveux châtons nuancés avec des mèches blondes, puis répondit :

— Je crois que oui, dit-elle timidement. Mais alors, si tel est le cas, cela veut dire que vous et Cécilia avez été témoin de quelque chose de très compromettant ?

— Oui, plus ou moins. Je crois aussi, que mon passé les intéresse au plus haut point. Bref, tout ça réuni, fait que nous sommes dans une situation peu enviable.

— C'est compliqué tout ça. Je dois avouer que j'ai très peur pour vous !

— Il ne faut pas, Virginie. Vous savez, je m'en sors toujours bien. Et puis sachez que j'ai connu pire comme situation.

— Pire, écarquilla-t-elle les yeux ! Cela devait être un cauchemar ?

— Oui, c'est rien de le dire, sourit-il. J'en souris aujourd'hui, mais il y a quelques années, cela me minait.

— Je veux bien vous croire ! Si vous voulez, vous pouvez m'en parler.

— Non, Virginie, vous êtes gentille, mais je n'aurais pas le temps.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas passer la nuit chez moi ? Cela vous éviterait de prendre une chambre d'hôtel et de ne pas être seul.

— Vous n'habitez pas avec vos parents ?

— J'habite avec mon père. Il est pilote d'avion pour Air France. Cela fait trois jours déjà qu'il est parti, il ne rentre que dans douze jours. Il a pris des vacances en Colombie. Nous avons cinq chambres, dont trois inoccupées, alors il y a largement la place pour vous et Cécilia.

— C'est gentil, mais je ne veux pas vous déranger.

— Vous êtes incroyable, Jean-Luc ! Vous ne me dérangerez pas, au contraire, j'aurai moins peur d'être seule, avec vous dans ce grand appartement.

Il sembla hésiter. Il la savait sincère, en revanche il avait aussi senti qu'il lui plaisait bien, et même s'il la trouvait très jolie, il n'avait aucune envie de tromper sa femme.

— Bon, d'accord, je me résigne, mais je vous donnerai quelque chose pour l'hébergement.

— N'y pensez même pas ! Rétorqua-t-elle, sûr d'elle.

— Ho, si, chère demoiselle, la contredit-il avec un large sourire ! C'est la moindre des choses quand même.

— Non ! Si vous me donnez quelque chose, moi je vous rembourse les profiteroles que vous m'avez payées, dit-elle d'un air triomphant.

Jean-Luc grogna avec humour.

— Vous avez du caractère. Tenir tête à un vieux, de surcroît recherché par l'armée et toutes les polices de France, cela n'est pas donné à tout le monde, ironisa-t-il.

— Vous n'êtes pas si vieux que ça ! Vous avez quoi, trente ans maximum ?

— Pas de chance, j'ai trente et un ans. Bientôt trente deux ans. Et vous, quel âge avez-vous ?

— Vous me donnez quel âge ?

— J'ai pensé vingt ans, quand je vous ai vue pour la première fois.

— J'ai vingt et un ans. Comme vous, je vais avoir bientôt vingt deux ans. Vous êtes de quel mois ?

— Septembre, du 15. Et vous ?

— Ah, vous êtes vierge. Nous devrions bien nous entendre ; Je suis scorpion, du 10 novembre.

— L'astrologie vous intéresse ?

— Pas spécialement. Juste la compatibilité entre les signes.

— Vierge et taureau, est-ce des signes compatibles ?

— Oui, ce sont deux signes qui s'entendent à merveille. C'est le signe de Cécilia ?

— Heu, non, c'est celui de ma femme.

Elle hocha la tête, l'air déçu, perdue dans ses pensées. Jean-Luc reprit :

— Vous n'avez plus votre mère ?

— Mes parents sont divorcés. Ma mère habite dans le jura, comme vous...

— Je ne vous l'ai pas dit, ça, la coupa-t-il, l'air contrarié.

— Oui, c'est vrai, rit-elle ! J'ai vu votre plaque, immatriculé dans le 39. Ma maman s'appelle Colline, elle habite à Dole. Et vous, où habitez-vous dans le Jura ?

— J'habite dans un petit village, à trente kilomètres de Dole, à Neublans exactement. Ma femme travaille à Dole. Peut-être connaît-elle votre maman ! Que fait-elle comme métier ?

— Elle est infirmière de nuit, aux Urgences de l'Hôpital de Dole. Nous nous voyons peu. Elle s'est remariée avec un homme que je ne supporte pas, dit-elle d'un air attristé.

— Je vois. Ma femme est avocate. Je lui demanderai, mais, à mon avis, ça m'étonnerait qu'elle la connaisse. Ah, nous sommes arrivés à la voiture.

Ils s'installèrent dans la 206 de location, Jean-Luc démarra, puis il prit la route en direction de Paris centre.

— Cela doit vous manquer, de ne pas voir votre maman ?

— Oui, beaucoup. Mais je m'y fais.

— Pourquoi dites-vous ça, il vous fait si peur que ça son mari ?

— Il n'y a pas que lui. Ma mère est très égoïste, je crois qu'elle se fout totalement de sa fille. Mais bon, rassurez-vous, j'en ai pris mon parti, et je me dis que je n'ai pas vraiment besoin d'elle pour vivre.

Jean-Luc remarqua sur de grandes affiches, un hypermarché à la prochaine sortie de la rocade sur laquelle il était. Il était seulement à cinq cents mètres de cette sortie, il mit son clignotant.

— Que faites-vous, ce n'est pas là où nous devons aller ?

— Oui je sais. Je vais m'arrêter à l'hypermarché faire quelques courses pour le dîner de ce soir.

— Ho là, non ! S'écria-t-elle. Notre frigo et notre congélateur sont pleins à craquer, j'ai de quoi vous faire à manger pour plus d'une semaine. Reprenez la route, ce serait du gâchis.

Jean-Luc se résigna, il changea de direction.

— Vous êtes sûr, parce que c'est très gênant de venir chez vous sans rien !

— Vous croyez que cela n'est pas gênant pour moi, de me faire ramener de mon travail sans rien vous donner. En plus vous avez été gentil, alors c'est tout à fait normal.

— Merci, vous êtes gentille. Mais je vais vous faire quand même un cadeau.

Virginie sourit, sans rien dire. Elle lui indiqua la sortie à emprunter...

Quelques minutes plus tard, ils étaient chez Virginie. Elle leur fit visiter l'appartement, et les convia à faire comme chez eux. Elle prit une douche pendant ce temps. Jean-Luc avait pris possession de son ordinateur, de sorte à faire quelques recherches sur Internet. Cécilia, elle, jouait avec des poupées que Virginie lui avait données. Elle s'était installée non loin de Jean-Luc. Elle mira l'écran de l'ordinateur, avec la forte envie de rejouer au même jeu qu'avec l'inspecteur au commissariat, mais elle n'osa pas le demander. Pour aiguiller Jean-Luc, elle fit parler ses poupées, donnant son prénom à l'une d'elles et en lui faisant jouer son propre rôle. Avec l'espérance qu'il écoute, elle retraça la scène du commissariat, faisant parler chaque personnage. Jean-Luc était fort investi par ses recherches. Toutefois il avait une oreille attentive à la causerie désinvolte de Cécilia. Cela le fit sourire. Il arrêta ses recherches, tourna sur lui-même le fauteuil de bureau. Il regarda la fillette jouer, quand elle releva la tête. Elle s'arrêta de parler, comme surprise d'être appréhendée. Elle lui sourit.

— Comment résister à un joli petit ange comme toi, sourit Jean-Luc. Viens, lui dit-il en lui indiquant sa cuisse droite en tapant dessus avec sa main.

Elle comprit de suite. Elle se leva, jubilant de bonheur, et sauta ensuite sur les genoux de Jean-Luc. Elle entoura ses bras autour de sa taille et blottit sa tête contre son torse, pour le remercier.

— Alors, ma Choupinette, comment il s'appelle ce jeu ?

Elle se redressa, toute fière, remis ses jolis cheveux avec sa main :

— Attends, je vais te montrer, dit-elle en posant sa main sur la souris.

Jean-Luc se retint de rire, de voir ce petit bout de femme avec ses manières empreintes de la coquetterie des femmes. En trois clics elle mit le jeu en route. Aussi surprenant que cela puisse paraître, pour une fillette de cinq ans, elle apprenait fort vite quand quelque chose l'intéressait. « *Peut-être est-ce une surdouée ?* » Cela n'était pas permis à tout le monde de se rappeler de la majeure partie des rues du centre de Paris ! Elle, à cinq ans, non seulement elle les énumérait, mais en plus elle connaissait leurs emplacements exacts

à chaque fois, avant même d'y arriver ! Jean-Luc la regarda attentivement, avec passion et fierté. Elle sentit son regard, tourna la tête rapidement et lui décocha un sourire radieux. En plus d'être très intelligente, elle était sensible. « *Finalement, je pense qu'elle est vraiment ma fille*, sourit-il intérieurement. » Il la serra dans ses bras, puis l'embrassa sur la tête. Elle s'arrêta de jouer quelques secondes, pour se câliner contre lui en posant à nouveau sa tête contre son torse.

— Tu veux essayer de jouer, rit-elle, comme pour se moquer de lui.

— Oui.

Il prit les commandes du jeu purble place. En moins d'une minute, il fit un maximum de gâteaux.

— Ouais, t'es super fort ! Dit-elle heureuse. On va dormir ici ? Demanda-t-elle en relevant la tête.

— Oui. Ici nous serons en sécurité pour la nuit. Demain, nous verrons comment le vent tourne.

Elle le regarda à nouveau en fronçant les sourcils. Il reprit :

— Demain, nous verrons ce qui va se passer.

— Où elle est ta chérie ? Tu en as plusieurs ?

Il la fixa à son tour, surpris.

— Non, ma Choupinette, sourit-il ! Virginie est une amie. Je l'ai contacté, parce que c'est la seule amie sur qui je puisse compter ici, avec Serge et la commissaire. Et comme je ne peux pas t'emmener partout où je vais, elle va te garder pendant ce temps. Sylvie, normalement, est chez une amie.

— Hum, hum, dit-elle en reprenant son jeu.

Il la regarda, peu convaincu qu'elle soit satisfaite de sa réponse. Il releva son menton avec son doigt :

— Pourquoi penses-tu que Virginie soit ma chérie ?

— L'autre gentil Monsieur...

— Serge, la coupa-t-il !

— Oui. Hé bin il a une chérie et il a fait des bisous sur la bouche à la gentille Madame blonde, rougit-elle.

— Tu ne te rappelles pas de leurs prénoms ?

— Si, le regarda-t-elle surprise !

Jean-Luc fronça les sourcils. Elle connaissait leurs prénoms, or elle évitait de le dire ! D'ailleurs, même lui et sa femme, il ne l'avait pas entendu une seule fois les interpeller par leur prénom. Il décida de ne pas en faire cas, cela était peut-être un traumatisme, il passerait certainement avec le temps. Néanmoins il lui faudra le surveiller quand même.

— Tu sais, tous les hommes ne sont pas infidèles. Ce n'est pas bien d'avoir plusieurs copines. Mais parfois, l'on peut être amoureux d'une autre personne et, au début, un homme ou une femme peut avoir du mal à faire un choix. Tu comprends ?

— Hum, hum, baissa-t-elle la tête.

— J'aime ma femme Sylvie très fort, tu sais. Et rien ni personne ne pourra enlever l'amour que j'ai pour elle. Toi aussi, ma Choupinette, je t'aime fort. C'est différent de l'amour que j'ai pour ma femme, mais c'est aussi fort, et je veux que tu saches que je ne t'abandonnerai jamais.

Elle s'arrêta de jouer, se tourna, entoura le cou de Jean-Luc avec ses petits bras et lui fit un gros bisou sur la joue.

— J'tadore, Chuchota-t-elle.

— Et toi, dis-moi, as-tu un petit amoureux ?

Elle rougit à nouveau, puis pouffa en cachant son visage avec ses deux mains. Cela le fit rire aux éclats.

— Ah, ça veut dire que tu as un chéri toi aussi, continua-t-il de rire.

— Non, non, dit-elle en mettant sa main droite sur la bouche de Jean-Luc. Cela le fit rire de plus belle. J'en ai eu un. Il me faisait des bisous sur la bouche, chuchota-t-elle à nouveau, les joues rouges comme un coquelicot. Mais il me suivait partout pour me faire des bisous, pouffa-t-elle, honteuse ! J'en ai eu marre, je lui ai mis un coup de pied. Après c'était fini, il m'a plus jamais embêtée.

Il se retint à nouveau d'exploser de rire. Cette gamine avait décidément un sacré petit caractère, cela lui rappela quelqu'un !

— Tu as bien raison, il ne faut pas se laisser embêter dans la vie.

— Je vois que vous êtes en grande discussion, tous les deux, s'immisça Virginie dans la conversation, avec un large sourire.

Ils tournèrent la tête en même temps. Elle était en peignoir, l'épaule posée en équilibre sur le perron de la porte de salle à manger, les bras croisés.

— Oui, sourit Jean-Luc. La douche était bonne ?

— Oui, délicieuse. J'ai pris une douche froide avec cette chaleur. Je vous ai préparé deux serviettes, deux gants de toilette et aussi deux brosses à dents. Vous n'avez pas eu le temps de prendre des habits de rechange, je suppose ?

— Non, répondit-il en baissant la tête, gêné. J'ai vu à quelques rues de chez vous, qu'il y a un magasin de vêtements. Je dois aller téléphoner dans une cabine, alors je vais acheter quelques dessous et quelques habits de rechange pour moi et Cécilia...

— Pas la peine pour Cécilia, mon père a gardé tous mes vêtements d'enfant, je vais lui en donner quelques-uns, l'interrompit-elle. Un jour ou l'autre, il faut savoir s'en séparer. Par contre, je doute, que mes strings, mes boxers, ou mes slips brésiliens vous aillent ! Rit-elle. Il y aurait bien ceux de mon père, mais je ne préfère pas les toucher, parce qu'il est très maniaque. S'il voit que j'ai touché ses habits, il risque de me faire la tête pendant des semaines...

— Merci pour elle et pour les affaires de toilette, vous êtes gentille. Vous allez encore rire ! Une fois, un dimanche matin, en me levant, j'avais ramassé le premier slip qui m'était tombé sous la main et je l'avais enfilé. C'était le slip brésilien de ma femme ! Il m'allait comme un gant et je ne m'étais aperçu de rien. Quand ma femme s'est réveillée, quelques minutes plus tard et qu'elle m'a vu comme ça, elle a explosé de rire. Elle s'est moquée de moi un bout de temps... Mais j'avais des circonstances atténuantes, nous avons fait un repas bien arrosé la veille, et nous avons... Il s'abstint de dire la suite, qui allait sortir naturellement.

Virginie et Cécilia rirent de bon cœur. Jean-Luc pinça avec douceur Cécilia à la taille, là, ou d'habitude les enfants craignent les chatouilles.

— C'est ça, moque-toi de moi, chipie, pouffa-t-il avec elles.

Cécilia rit de plus belle. Son rire ingénu contamina Jean-Luc. Virginie les suivit sans pudeur.

— Je vous imagine bien... Dans l'un des miens, insista cette dernière, ne pouvant s'arrêter de rire.

— Finalement, vous êtes des chipies toutes les deux ! S'écria-t-il, tout en riant.

Leur rire dura presque une minute. En même temps, Jean-Luc observa Cécilia. Elle avait des manières de femme en mettant ses petites mains sur son visage, pour cacher sa pudeur, en plus elle avait acquis une maturité anormalement développée pour une enfant, car bien souvent elle semblait comprendre leur conversation. Mais le plus surprenant, c'est qu'elle avait des réflexions fort réfléchies. Outre ses observations, elle parlait bien pour son âge et elle parlait rarement pour ne rien dire. Cela lui ramena le souvenir de la mère de Cécilia, elle était aussi très féminine et très mature. Il se rappela qu'elle aussi parlait rarement pour ne rien dire. Jean-Luc s'arrêta de rire, prit d'une insinueuse nostalgie de cette journée et de cette nuit, passées avec cette femme qu'il n'avait pas eu le temps de connaître. Il se reprit, pour ne pas le laisser transparaître. Cependant, cela était trop tard, Cécilia l'avait senti la première, elle leva la tête, curieuse et inquiète en même temps.

— Ça va, Jean-Luc ? Demanda Virginie.

— Oui, oui, pas de souci, répondit-il.

Grâce à Cécilia, il savait maintenant, qu'il allait indirectement apprendre à mieux connaître cette femme qu'il avait aimée comme un fou et avait eu un mal fou à oublier.

La fillette continua de le regarder. Jean-Luc échangea un regard avec elle, comme s'ils se comprenaient. Il lui caressa les cheveux, puis l'embrassa sur le front, comme pour la remercier de le comprendre, mais aussi pour ne pas montrer cette fêlure dans sa voix.

— Bon ! Je vais préparer le dîner pendant que vous allez doucher Cécilia et que vous vous douchez.

— Je dois aller téléphoner avant, vous pourriez garder Cécilia, pendant ce temps ? Je vais aussi m'acheter des habits de rechange. Je n'en ai pas pour très longtemps. Une dizaine de minutes, tout au plus.

— Oui, allez-y. Prenez votre temps, je prends soin d'elle. Vous pouvez téléphoner ici si vous voulez, cela ne me dérange pas.

— Merci, c'est gentil. Mais il vaut mieux que je téléphone depuis une cabine, parce que si l'on me trace, vous seriez en danger. Virginie approuva en secouant la tête. Je reviens Cécilia, ne t'inquiète pas, chuchota-t-il.

Dans le regard de cet homme, elle avait senti une similitude avec la nostalgie de sa maman. Cécilia eut l'impression, pendant quelques secondes – lui semblant une douce éternité de bonheur – de se trouver sur un nuage avec sa maman près d'elle et avec Jean-Luc lui tenant la main avec sa main gauche, ainsi que celle de sa maman tenant sa main droite. Elle sursauta presque, quand il chuchota sa phrase. Cette intuition soudaine la troubla ! Or, elle ne dit rien. Elle se contenta d'entourer le cou de Jean-Luc et de se blottir contre lui. Il lui tapota le dos, caressa sa joue avec ses doigts, puis déposa un baiser à nouveau sur son front. Au fond de lui, il avait senti qu'elle avait compris leur lien, comme lui l'avait compris. Ce même lien secret, ils l'avaient déjà perçu par deux fois, et, au fur et à mesure du temps il se renforçait inlassablement. Jean-Luc défit l'étreinte de la fillette.

— Je dois y aller, Cécilia, lui dit-il en se levant.

Il la déposa sur la chaise de bureau, en face de l'ordinateur. Sans rien dire, elle lui prit la main, posa sa joue dessus, puis la lâcha délicatement et reprit son jeu purble place. Jean-Luc sortit de l'appartement, la tête dans la lune. Le grand F6 du père de Virginie se trouvait dans une résidence huppée, Boulevard Saint-Michel, au cinquième étage d'un bâtiment de huit étages. Il avait une grande terrasse sur son balcon, donnant directement sur le Jardin du Luxembourg. Tous les locataires et propriétaires de l'immeuble avaient une grande piscine, un terrain de mini golf et un terrain de tennis communs, rien que pour eux. Jean-Luc les aperçut en allant faire un tour dans le jardin jouxtant le grand jardin du Luxembourg. « *Et bien ! Il doit bien gagner sa vie, en tant que pilote d'avion, le bougre* » Il se dirigea ensuite à la cabine téléphonique tout près. Il entra dans la cabine, inséra sa carte de téléphone, puis composa le numéro de Sandrine, leur amie, où devait normalement dormir sa femme.

— Oui allo ?

— Bonsoir, Sandrine, c'est Jean-Luc.

— Ah, bonsoir Jean-Luc, comment vas-tu ?

— Je vais bien, merci. Dis- moi, est-ce que tu pourrais me passer Sylvie s'il te plaît ?

— Désolée, elle n'est pas là. Elle m'a dit de te dire que tu pouvais l'appeler sans souci sur son portable, car tout s'est arrangé...

— Quoi ! Tu es sûr qu'elle t'a dit ça ?

— Bien sûr que j'en suis sûr ! Est-ce que toi, tu peux me dire ce qu'il se passe ? Sylvie n'a rien voulu me dire, et j'aimerais bien comprendre ce qui vous arrive à tous les deux.

— Je suis désolé Sandrine, je ne peux rien te dire. Est-ce qu'elle t'a dit que nous annulions le dîner demain soir ?

— Non, répondit-elle froidement. Parce qu'en plus vous annulez notre dîner, c'est bien la peine d'être amis, merci !

— Écoute, pardonne-nous, nous traversons une très mauvaise période. Je te jure que pour l'instant nous ne pouvons rien vous dire, mais dès que tout ira mieux, nous vous raconterons tout.

— Moi, tout ce que je constate, c'est que vous ne nous faites pas confiance et je me fais beaucoup de souci pour vous...

— Écoute Sandrine, pense ce que tu veux, mais sache que nous n'avons pas le choix, c'est comme ça. Bon, je dois te laisser. Nous vous rappellerons. Au revoir, à bientôt.

— Au revoir, Jean-Luc...

Il reposa le combiné sur le boîtier téléphonique, sortit sa carte. Il remit sa carte dans la fente du boîtier téléphonique, reprit le combiné, puis composa rapidement le numéro de portable de sa femme :

— Oui allo, répondit-elle à la cinquième sonnerie.

— Mon amour, c'est moi.

— Ah, mon cœur, enfin... Où es-tu ?

— Je suis à Paris, dans une cabine téléphonique. Ça y est, j'ai vu le Capitaine FARLOT et la Commissaire, nous allons avoir besoin de tes services et d'un juge honnête. Et toi, où es-tu ? Pourquoi as-tu dit à Sandrine que tout est arrangé ?

— Je suis dans un hôtel, à Dole, tout près de mon bureau. Laisse tomber, maintenant tout va rentrer dans l'ordre, nous n'avons plus rien à craindre, en effet j'ai tout arrangé avec le Général MILLET. Et ce n'est pas la seule bonne nouvelle...

— Tu es certaine, l'interrompit-il. Parce que je ne crois pas qu'on puisse faire confiance à quelqu'un comme lui ! S'écria-t-il. Quelle est l'autre bonne nouvelle ?

— Tu m'aurais laissé finir, tu le saurais déjà, pouffa-t-elle. Tu peux me faire confiance, cette fois, le Général MILLET ne nous fera plus d'ennuis ni aucun autre haut gradé de l'armée d'ailleurs. Je l'ai cuisiné comme une pro et sans vouloir me vanter, j'ai été exemplaire. Les deux autres bonnes nouvelles, c'est, pour la première, que tu es bien déjà papa...

Elle fit exprès un silence pour laisser à l'homme de sa vie le temps de savourer cette nouvelle.

— Je suis vraiment le père de Cécilia ? Dit-il, ému.

— Oui...

— Mais, comment le sais-tu ?

— J'ai fait faire un test ADN par ordonnance du Juge, cet après-midi. J'ai eu la réponse à 17 Heures 30.

— Comment peux-tu en être certaine sans notre présence ?

— Ce matin, j'ai pris vos serviettes pour avoir votre salive et j'ai pris aussi quelques cheveux de vous deux. Le test est fiable à 100% d'après eux. D'ailleurs ils ont décelé toutes vos caractéristiques génétiques, il n'y a par conséquent aucune erreur possible.

Jean-Luc resta silencieux. Il était en train de jubiler de bonheur à l'intérieur de tout son corps, mais surtout, il ressentait une fierté indescriptible.

— Tu es là ?

— Oui, oui, je suis là, répondit-il avec un vibrato d'extase dans la voix.

— Ho, tu as l'air heureux, j'ai l'impression ?

— Oui, je suis le plus heureux des hommes en cet instant, dit-il avec les yeux remplis de larmes de joie. Mais pas seulement d'être le père de Cécilia... il prit plusieurs inspirations de sorte à pouvoir parler, car l'émotion l'avait submergé. Je sais depuis bons nombres d'années que tu es une femme exceptionnelle et que tu es la femme de ma vie. Pourtant, le fait que tu acceptes Cécilia, plus tout ce que tu as fait cet après-midi, c'est plus qu'exceptionnel, mon amour. Tu n'imagines pas à quel point je suis fier de toi et à quel point je t'aime...

— Je t'aime aussi, tu sais, mon cœur. C'est pour ça, que j'ai fait tout ça. C'est normal, que j'accepte ta fille. Je sais que si cela avait été l'inverse, tu l'aurais accepté sans rien dire, tout comme moi.

— Oui. Mais il n'empêche que tu es un amour. Dis-moi, si tout est arrangé, pourquoi es-tu à l'hôtel ce soir ?

— Le général m'a conseillé de réintégrer notre maison seulement demain, par sécurité. J'ai préféré ne pas lui poser de question ! Le principal, c'est d'être enfin tranquille.

— Tu as raison. Qu'as-tu fait de Ricky ?

— Il est là, avec moi. Il est un peu perdu, mais ça va.

— Bon, c'est très bien tout ça. Si tu es certaine que tout est arrangé, alors je peux venir à l'hôtel avec toi, ce soir ?

— Oui, j'ai d'ailleurs pris une chambre avec un grand lit et un petit lit. Tu vas lui dire maintenant à Cécilia ?

— Non, je ne pense pas. Je vais attendre que nous soyons tranquillement dans notre maison et que tout soit rentré dans l'ordre. Et puis je veux que tu sois près de moi pour lui dire.

— Je pense aussi que c'est mieux. Tu ne me demandes pas quelle est la troisième bonne nouvelle ?

— Ha oui c'est vrai, j'allais oublier ! Quelle est cette dernière bonne nouvelle ?

— Quand j'ai transmis le test ADN à mon amie Juge, Juliette BOIVIN, je lui ai demandé de se saisir du dossier et de régler le problème d'enlèvement à ton encontre. Elle m'a téléphoné il y a une heure, pour me dire qu'elle avait réussi à se saisir de cette affaire. D'ores et déjà, plus une poursuite n'est retenue contre toi. Elle a appelé personnellement le commissaire DUVALOT à la police criminelle de Paris afin de les mettre au courant. Ils ont donc définitivement enlevé toutes les charges retenues contre toi.

— Nous avons rendez-vous au Tribunal de Dole, mercredi prochain à 15 Heures, pour conclure de la garde définitive de Cécilia. De plus, Juliette a eu le Ministre de la Défense, pendant plus d'une heure au téléphone. Il est a priori très inquiet, car apparemment il a appris que le commissaire DUVALOT avec le Capitaine FARLET et toi, tramez en secret de le faire tomber. Est-ce vrai ?

— Tu es incroyable ! Heureusement que je t'ai, parce que sans toi j'allais tout droit à la case prison sans passer par la case départ, pouffa-t-il. Oui, c'est vrai, nous en avons parlé. Certes, nous n'avons pas retrouvé les assassins des parents de Cécilia, mais si tout rentre dans l'ordre, alors nous allons l'oublier.

— En fait, il a proposé quelque chose d'incroyable à Juliette ! Tu ne devinerais jamais quoi ?

— Je ne sais pas, dis voir ?

— Il propose de te faire médailler pour avoir sauvé Cécilia et nous trois, le Capitaine FARLET, le Commissaire DUVALOT, et à moi, de nous promouvoir. En échange, il veut que nous signions un papier en présence du Juge. A priori, il veut que nous ne l'accusions pas, ni nous ne faisons aucune investigation à son encontre.

— Bin voyons ! Mais il veut me médailler de quoi ? Et toi, comment veut-il te promouvoir ?

— Il veut te présenter à la légion d'honneur. Moi, il veut m'envoyer tout un panel de clients huppés. Quant au capitaine, il veut le promouvoir commandant et le commissaire la faire monter au grade de commissaire Divisionnaire.

— Tout ça pour ne pas être inquiété, s'écria-t-il ! Cela me paraît louche, non ?

— Oui, certes. Cependant, même sans ça, nous ne lui aurions pas cherché de poux dans la tête afin d'être définitivement tranquilles. Alors nous avons tout à y gagner d'accepter, parce que comme ça il sera rassuré et nous, nous serons finalement tranquilles. De plus tu seras un héros, mon cœur. Pour finir, nous aurons une gratification financière sur laquelle nous ne pouvons pas cracher. Nous pourrons enfin nous offrir un beau voyage.

— Tu sais bien que je n'attends pas après ça. Et puis, c'est ma fille.

— D'après ce que m'a dit Juliette, le Ministère de la Défense a jugé que ton intervention dans la fusillade a évité des morts supplémentaires. Comme tu étais un super crack dans l'armée avant, ils ont estimé que tu savais ce que tu faisais. Alors franchement, moi je dis que tu le mérites. Sache en tout cas que je suis très fière de toi. Excuse-moi, de m'être un peu énervée, il y a quelques jours !

— Ce n'est rien, tu sais bien que je ne t'en veux pas. Bon, je vais te laisser et me dépêcher de reprendre la route, pour être près de toi au plus vite.

— Oui, tu as raison. Je suis dans la chambre 108, à l'hôtel Sofitel, juste en face mon travail. Le code de la porte, après 23 Heures, c'est... Attends, je regarde ça... Voilà, je l'ai. Alors, tu composes le numéro 7890. Tu t'en rappelleras ?

— Oui, sans problème. Si je me dépêche, je pense que je serai vers toi avant 23 heures.

— Tu vas peut-être t'arrêter manger sur la route ? Sois prudent, je préfère que tu prennes ton temps pour que vous soyez en un seul morceau. Tu m'appelleras un petit coup, quand tu seras à Chalon-Sur-Saône afin que je vous accueille habillée.

— Heu... Il faudra que je m'arrête à une cabine ou que j'aie récupéré mon portable à la criminelle. Je l'ai laissé à Serge, pour qu'il exploite les photos des quatre tueurs de ce matin.

— Va plutôt le récupérer. De toute façon il ne va plus en avoir besoin. Bon, je ne te retiens pas plus longtemps. À tout à l'heure, mon cœur. Sois prudent sur la route. Je t'aime.

— Je t'aime aussi, mon amour. Merci, pour tout ce que tu as fait... Conclut-il ému.

— Je t'en prie.

Le cœur lourd, Jean-Luc reposa le combiné du téléphone. Bouleversé, il rassembla ses idées pendant presque une minute. « *Ma femme est incroyable ! En un après-midi elle a résolu mes problèmes de toute une vie. Et en plus, grâce à elle, je vais peut-être avoir la légion d'honneur, c'est dingue ! C'est Serge et Sophie qui doivent être sur le cul, Sourit-il !* ». Il inséra à nouveau sa carte à puce, décrocha le combiné du téléphone et composa le numéro de Serge. Il répondit à la troisième sonnerie :

— Capitaine Serge FARLET, police criminelle, j'écoute.

— Serge, c'est Jean-Luc.

— Ah Jean-Luc, j'attendais ton appel avec impatience. Tu as eu ta femme ?

— Oui.

— Hé bien, mon ami, tu peux te réjouir d'avoir une femme exceptionnelle ! La Juge BOIVIN nous a envoyé par fax ton test ADN, prouvant que Cécilia est ta fille et nous a fait lever toutes les accusations contre...

— Oui, je le sais, l'interrompit-il. Dis-moi, pourrais-tu m'amener mon téléphone chez Virginie, dès que tu sors ? Nous discuterons quelques minutes sur place, après, je rentrerai chez moi.

— Oui, je pars dans cinq minutes. Où habite-t-elle ?

— Elle habite au 142 A, Boulevard Saint-Michel, dans le 6^{ème}. Tu sonnes au cinquante deux.

— D'accord. Nous serons là dans moins de dix minutes. Cela ne te dérange pas que Sophie vienne ?

— Non, au contraire. N'oublie pas mon téléphone. Et surtout, ne parlez pas devant Cécilia, du test ADN.

— Ne t'inquiète pas, nous ne gafferons pas. À tout de suite.

Jean-Luc raccrocha le téléphone et sortit de la cabine. En regardant le jardin, dans lequel plein d'enfants étaient en train de jouer, il savoura cette merveilleuse nouvelle. Cécilia était bien sa fille. Seulement d'y penser, un sentiment de bonheur indescriptible l'inonda. Maintenant, il allait devoir rattraper le temps perdu. Cinq années, exactement, durant lesquelles il aurait pu lui donner tant d'amour. Le destin était étrangement fait. Toutes ces épreuves, toutes ces souffrances... « *Pas en vain en tout cas, car maintenant je vais profiter de chaque instant avec ma merveilleuse femme, avec ma magnifique fille, avec mon chien et mes nouveaux amis.* ». Il se dirigea jusqu'à l'entrée du jardin. Il s'assit sur un banc, depuis lequel il eut une vue imprenable sur l'entrée du bâtiment de Virginie. Comme ça, il pourrait discuter tranquillement avec Serge et Sophie, au lieu de craindre une gaffe éventuelle. Il était assis depuis à peine cinq minutes, quand il vit la Peugeot 607 bleu de Sophie se garer sur le parking devant l'immeuble de Virginie. Il se leva, se précipita près d'eux au moment où ils sortaient de l'automobile.

— Tu nous attendais ? Sourit Sophie.

— Oui, je voulais vous parler seul à seul.

— Comment se fait-il que tu aies atterri chez elle ? Demanda-t-elle, suspicieuse.

— Elle a fortement insisté pour que je loge chez elle cette nuit, parce qu'elle a un grand appartement. Mais soyez rassurés, ma fidélité est à toute épreuve. De toute façon, je rentre ce soir vers ma femme, répondit-il en s'adressant à eux deux.

— Tiens Jean-Luc, ton portable et ça c'est le livret de famille de Cécilia, lui tendit Serge. Tu vois, que tu es bien son père, sourit-il avec ironie.

Il prit le livret de famille et le téléphone, mit ce dernier dans sa poche arrière de pantalon. Il ouvrit ensuite le livret de famille, ému, comme si c'était un bien très précieux. Il le feuilleta, puis regarda avec attention la page sur laquelle étaient inscrites les coordonnées de naissance de Cécilia.

— Qu'est-ce que cela te fait, d'être papa ? Reprit Serge.

— Merci, Serge, releva-t-il la tête. Cela me touche, que tu aies pensé à me le donner. Serge secoua la tête avec un sourire attendri. Hé bien je me sens hyper heureux. Je rêvais d'être père. Alors vous imaginez mon bonheur...

— Tu vas voir, c'est une joie perpétuelle de les voir grandir. Jusqu'à l'adolescence en tout cas. Après, c'est un peu moins drôle, rit-il. Mais à mon avis Cécilia va être une enfant adorable. Dans tous les cas, je suis vraiment très content qu'elle ait un père comme toi, parce que je sais qu'elle va être heureuse avec toi et ta femme.

— Merci...

— En parlant de ta femme, c'est une vraie tornade en tant qu'avocate ! S'enthousiasma Sophie. Je pense que tu es d'accord avec nous, d'abandonner notre plan à l'encontre du Ministre et de ses sbires de l'armée ?

— Oui. D'autant que nous y gagnerons tous les trois. Cela me fait un peu mal de devoir les laisser impunis, mais je vais être enfin libre de vivre tranquillement. Et ça, ça n'a pas de prix.

— Oui tu as raison. De toute façon nous n'étions même pas certains de gagner, c'est vraiment mieux que cela se termine ainsi, répondit Serge. Au fait, félicitation !

Jean-Luc le regarda, se demandant de quoi il voulait parler.

— Félicitation pour quoi ?

— Tu as été proposé pour la légion d'honneur, ce n'est pas rien ! Tu seras inscrit, dès que nous aurons signé ce papier du Ministre, au Tribunal, mercredi.

— J'aurais préféré l'avoir sans chantage, mais bon. Félicitation à vous aussi.

— Merci, répondirent-ils ensemble. Si nous, nous ne le méritons pas, dis-toi, que "toi" tu le mérites vraiment, continua Serge. Tu as sauvé des vies dans cette fusillade et nous ne t'en remercierons jamais assez. Même si nous n'avons pas tout compris dans ce qui s'est passé, le principal c'est le résultat.

— Je ne vous le fais pas dire. En parlant de résultat, avez-vous trouvé les assassins des parents de Cécilia ?

— Non, répondit Sophie. Ce n'est pas faute d'avoir cherché. C'est comme s'ils avaient disparu de la planète ! Nous avons diffusé des photos, perquisitionné leurs appartements, remué tous nos indics, mais rien. Nous continuons notre investigation. Bon, nous allons te laisser, Jean-Luc, je suppose que tu as hâte de rentrer vers ta femme. J'ai hâte d'être à mercredi, afin de la connaître, elle et son amie Juge.

— Oui, je pense qu'elle sera ravie, elle aussi. Vous pourriez rester dîner à la maison, mercredi soir, tous les deux ?

Ils se fixèrent, surpris, puis ils se questionnèrent du regard.

— Moi, je veux bien. Après tout nous pouvons avoir à faire dans la région, sourit Serge.

— Tout à fait, concéda Sophie. Pour moi aussi c'est bon. Alors à 15 Heures au Tribunal de Dole.

— Oui, à 15 Heures au Tribunal. Oh, j'allais oublier ! J'ai un service à te demander Sophie ?

— Tout ce que tu veux...

— Je voudrais remercier Virginie de m'avoir si aimablement invité chez elle. Je me disais, que peut-être, tu pourrais demander à une connaissance de la police scientifique, de lui accorder une journée ou plus, de formation auprès d'eux ?

— Effectivement, j'ai une amie qui pourrait la prendre en formation quelques jours. Je vais lui en parler. Tu me donnes son nom.

Jean-luc lui donna directement son numéro de téléphone, son adresse et son prénom. Il n'avait pas noté son nom.

— Merci pour tout, Sophie et Serge. À mercredi.

Ils se serrèrent la main. Serge et Sophie remontèrent dans leur voiture et Jean-Luc sonna Virginie à l'interphone. Elle appuya sur le bouton, lui ouvrant la porte. Une minute plus tard, il frappa à la porte :

— Allez-y entrez, s'écria Virginie !

Jean-Luc entra, un peu gêné.

— Alors, ces coups de téléphone ? Vos affaires sont-elles résolues ?

— Oui, sourit-il ! Au-delà de mes espérances...

— Super, le coupa-t-elle ! Vous me racontez ?

Il entra dans sa salle à manger, Cécilia jouait encore sur l'ordinateur, mais elle avait de nouveaux vêtements. Virginie l'avait a priori douchée. Elle l'avait rejoint, en dépit des mets qu'elle avait mis à cuire dans la cuisine.

— Je suis désolé Virginie, je vais devoir partir. Tout s'est arrangé, alors je vais rentrer vers ma femme.

— Ah bon, dit-elle en ne cachant pas sa déception. Je vous ai préparé à manger, vous pouvez au moins rester dîner ? J'ai douché Cécilia aussi, pour vous éviter de le faire.

— Merci... Bon, d'accord. Mais après, nous devons partir. Quand je serai rentré, promis, je vais parler de vous à ma femme. Je vais vous laisser aussi mon numéro et si un jour vous allez voir votre maman, vous pourrez passer à la maison.

— Avec plaisir, Jean-Luc, merci, c'est gentil.

— De rien. C'est moi qui vous remercie de nous avoir si aimablement invités. J'ai une autre surprise pour vous.

— Ha, c'est quoi ?

— J'ai vu la Commissaire, il y a quelques minutes, en bas de chez vous. Elle va vous recommander pour une formation de quelques jours au sein de la police scientifique, grâce à l'une de ses amies.

— C'est vrai, s'exclama-t-elle de joie ?

— Oui. Et la connaissant, vous pouvez être certaine qu'elle ne va pas vous oublier.

La jeune femme le remercia au moins dix fois. Cela la rendit heureuse. Jean-Luc huma l'air, fort satisfait :

— Mais dites-moi, ça sent sacrément bon. Qu'avez-vous préparé de bon ?

— Vous trouvez ? Devinez...

— Oui, je trouve et je m'y connais. Ma femme et moi, cuisinons comme des chefs. Hum, hum, je dirais... Un hachis Parmentier ou des spaghettis à la bolognaise ?

— Impressionnant !

— C'est ça ?

— Oui, c'est des spaghettis à la bolognaise.

— Hum nous allons nous régaler Cécilia, lui caressa-t-il la tête. Tu t'amuses bien ?

Elle secoua la tête vigoureusement en esquissant un sourire.

— Vous voulez que je mette la table, Virginie ?

— Oui, je veux bien, répondit-elle en sortant les assiettes, les verres et les couverts. Dressez-la dans la salle à manger, nous serons mieux.

Il s'exécuta avec joie, il emmena déjà les assiettes et les couverts. Il revint ensuite chercher les verres.

— Est-ce que vous buvez du vin ?

— De temps en temps mais ne vous embêtez pas pour moi, De plus je dois prendre la route alors il ne vaut mieux pas.

— Vous pourriez goûter s'il vous plaît, pour me dire si c'est assez assaisonné ? Lui demanda-t-elle en levant le couvercle de la marmite.

— Oui, s'avança-t-il !

Elle plongea une cuiller dedans, sortit du jus mélangé avec un peu de viande. Elle leva la grosse cuiller à la hauteur de sa bouche, souffla dessus et la présenta à Jean-Luc. Il ouvrit la bouche en toute confiance, elle la lui introduisit délicatement d'abord au bord des lèvres, puis elle l'inclina. Il avala doucement en fermant les yeux et en gardant la cuiller dans sa bouche, pour ne pas en perdre une miette. Il la relâcha ensuite afin de savourer le met.

— Hum, s'exalta-t-il ! C'est, divin...

— Vraiment ?

— Oui, ne changez rien, c'est délicieux. Qui vous a appris à cuisiner de la sorte ?

— Mon père. Il voulait être cuisinier. Depuis toute petite je le regarde préparer de bons petits plats. Un jour je m'y suis mise.

— Ma femme fait souvent du bœuf Bourguignon avec de la purée faite avec les pommes de terre du jardin, c'est succulent. Chaque fois je me régale.

— Elle ne fait pas que ça j'espère ?

— Oh, non, elle sait cuisiner plein d'autres bons petits plats. En réalité, souvent c'est moi qui cuisine la semaine, et le week-end c'est elle.

— Je vois, répondit-elle, comme si son esprit était ailleurs. Vous l'avez déjà trompée votre femme ?

Jean-Luc la fixa, surprit et étonné, par cette question.

— Non. Pourquoi cette question ?

— Excusez-moi, c'était idiot de ma part ! Une chose est sûre, elle a de la chance votre femme, d'avoir un homme comme vous.

— Merci, c'est gentil de dire ça. Vous avez l'air d'avoir beaucoup de qualités, je suis sûr qu'un jour vous trouverez quelqu'un de beaucoup mieux que moi. Si ça se trouve, vous allez rencontrer un beau jeune homme de la police scientifique, sourit-il.

— Qui sait... C'est bon, vous pouvez passer à table, s'écria-t-elle.

Jean-Luc éteignit l'ordinateur, installa Cécilia et s'assit à son tour. Ils dînèrent en discutant des bonnes nouvelles apprises, quelques minutes plus tôt. Cependant, il ne dévoila pas sa paternité. Il feignit en insistant sur le professionnalisme exigeant et méticuleux de sa femme, grâce auquel d'ailleurs, ils auraient toutes les chances de pouvoir adopter Cécilia.

Virginie avait fortement envie de lui, elle avait même échafaudé un plan pour cette nuit, de sorte à le rejoindre dans sa chambre. Mais comme ils ne restaient pas avec Cécilia, cela tombait à l'eau. Elle savait que cela était peine perdue pour réussir à le séduire, car il ne cessait de parler de sa femme. D'ailleurs, cela l'énervait, qu'un si bel homme soit aussi fidèle à sa femme, mais elle n'y pouvait rien. Son estime n'en était que plus confortée. Elle s'était résignée à le voir partir une seconde fois sans aucun rapprochement sensuel. Néanmoins elle n'avait pas dit son dernier mot et comptait bien élaborer un nouveau plan, dans un futur proche...

Sans surprise, Jean-Luc ne s'éternisa pas. Il tira sa révérence juste après avoir aidé Virginie à débarrasser. Ils se saluèrent en se faisant la bise. Le cœur de la jeune femme battit à cent à l'heure à cet instant, croyant jusqu'au dernier moment, que peut-être il lui donnerait un baiser d'adieu sur la bouche pour la remercier de son hospitalité. Malheureusement la porte se referma, la laissant sur sa faim. Il reprit la route avec Cécilia, sans se soucier de la tristesse ayant envahi le cœur et le corps de Virginie. Que pouvait-il faire d'autre ? Il la considérait comme une amie chère, et, il allait retrouver l'amour de sa vie...

33

Lien de sang

L'amour n'est que le roman du coeur, c'est le plaisir qui en est l'histoire.

Beaumarchais.

Sophie, Sylvie, Cécilia, Serge et Jean-Luc sortirent du Tribunal de Dole, à 17 Heures. Madame la Juge octroya la garde définitive de Cécilia à Jean-Luc et Sylvie. En fin de séance, après son verdict, elle s'isola avec eux quatre, laissant Cécilia à la Greffière. Juliette leur fit signer le seul exemplaire que le Ministre de la Défense, lui-même, lui avait remis en main propre. Il avait écrit deux feuilles le discréditant. Il leur demandait par écrit, notamment de ne faire l'objet d'aucune enquête. En contrepartie, il promettait de ne pas divulguer le rapport dont il avait eu connaissance, concernant Jean-Luc et qui compromettait aussi gravement le capitaine FARLET et Le commissaire DUVALOT, en tant que complices. Cela étant, ils étaient finalement tous gagnants, ou plutôt nullement perdant, en effet aucun n'était complètement irréprochable. À part peut-être Jean-Luc et sa femme. Cependant, le prix de leur liberté et des dons secrets de Jean-Luc, valait bien leur silence. Sylvie sortie satisfaite et fière d'elle. Avec le Lieutenant-Colonel Éric LEDOUX, elle était la seule à savoir la vérité sur cet arrangement impromptu du Ministre. Cela était un secret de poids, malgré tout, elle garderait cette conclusion heureuse bien enfouie au plus profond de ses pensées.

*

Sophie et Serge confortablement assis sur des fauteuils, étaient installés sur la terrasse de la belle maison de Sylvie et Jean-Luc. Les propriétaires du lieu préparaient le service, afin de servir boissons fraîches et victuailles à leurs deux invités. Pendant ce temps Cécilia jouait avec Ricky, dans le jardin. Depuis qu'elle était sortie du Tribunal, elle était euphorique et toute excitée. Elle n'avait jamais été comme ça auparavant. Jean-Luc la regarda, par la fenêtre de la cuisine, puis il s'adressa à sa femme :

— Je crois qu'elle a compris.

— Quoi, qui ça, mon cœur ?

— Cécilia. Regarde là, elle a l'air vraiment heureux, depuis que nous sommes sortis du Tribunal. Je crois qu'elle a compris que je suis son vrai père.

— Je n'en suis pas convaincue. Juliette a employé des termes juridiques plutôt compliqués, cela m'étonnerait beaucoup qu'une enfant de son âge puisse avoir compris.

— Elle est très intelligente, tu sais !

— Hum, malgré tout, j'en doute, dit-elle en mangeant une gougère. Tes nouveaux amis, ils sont extra ! Mignons tous les deux et forts charmants, en dépit de leurs métiers.

Jean-Luc se retourna, stupéfait et écarquilla ses yeux marron expressifs. Il n'avait jamais entendu sa femme parler de la sorte. Certes, à part leurs amis proches – toujours les mêmes – ils recevaient rarement des gens chez eux. « *Mais quand même !* pensa-t-il »

— Tu as bu ?

— Non, pouffa-t-elle en rivant son regard surpris ! C'est vrai, ils sont plutôt mignons tous les deux, non ?

— Oui... Ils sont pas mal, mais...

Elle éclata de rire. Son air défait et sa répartie un peu coincée la firent craquer. Elle emmena deux plats de gougères, tout en continuant de rire. Jean-Luc rit aussi, dans son coin. C'était tellement bon de voir rire aux éclats sa merveilleuse femme. Il la rejoignit auprès de leurs invités, en amenant les bouteilles d'alcool et les jus de fruits.

Serge et Sophie se fixèrent en souriant, sans s'offusquer. L'atmosphère détendue leur procura la joie de s'approprier cet instant magique, en s'appréciant tous les quatre sans faux semblant.

— Pouvons-nous profiter de votre rire, si cela n'est pas trop indiscret, demanda Sophie ?

Sylvie regarda son mari. Il lui fit de gros yeux en agitant vivement la tête de gauche à droite. Cela la fit rire de plus belle. Sans savoir pourquoi, Serge et Sophie se joignirent à elle dans son rire. Jean-Luc ne put résister et éclata de rire à son tour. Cécilia, en les entendant rire aux éclats, s'arrêta de jouer. Elle mit ses mains sur ses hanches en les regardant. Elle regarda ensuite Ricky en souriant, puis elle mit son doigt sur sa tempe en le tournant, comme pour dire « *Ils sont toqués !* ». Sylvie passa sa main sur ses yeux, car des larmes de joie avaient coulé. Elle trouvait la scène irrésistiblement drôle et eut du mal à se calmer. Toutefois, il le fallait.

— Il faut que je vous explique...

— Non, chut ! La coupa Jean-Luc, en faisant de grands gestes.

Elle gloussa à nouveau, car elle savait que de toute façon, elle leur dirait.

— Vous avez un rire incroyable, la complimenta Serge.

— Merci. Mais, cela ne vaut pas la bonne tête surprise de mon mari, pouffa-t-elle en le regardant. Tout ça, parce que je lui ai dit que je vous trouvais mignons tous les deux et aussi, fort charmants.

— Oh, merci... Vous deux aussi, vous êtes mignons. Vous faites un très beau couple, je trouve, s'extasia Sophie.

— Merci Sophie. Et si nous nous tutoyons, cela serait plus simple, non ? Enfin, si cela ne vous gêne pas ? Dit-elle en s'adressant aussi à Serge.

— Avec plaisir, répondirent-ils ensemble.

— Très bien, alors que bois-tu Sophie ? Nous avons du whisky, du blanc cassis ou mûres, du champagne, du guignolet, du porto, du jus de pomme, du coca-cola et du jus de raisin.

— Je boirais bien un champagne mûres.

— Et toi, Serge ? demanda Jean-Luc.

— La même chose, j'adore la mûre.

Jean-Luc scruta le regard de sa femme, celle-ci lui sourit. Ils se comprirent instantanément.

— Quatre champagnes mûres alors. En plus, la liqueur de mûres est faite maison.

— Hum, nous sommes gâtés. Est-ce toi qui la fait ? Demanda Serge à Jean-Luc.

— Oui, répondit-il avec fierté. J'en fais chaque année depuis plus de dix ans. Il retourna la tête en direction de Cécilia. Tu veux boire quelque chose, ma Choupinette, s'écria-t-il.

Elle s'arrêta à nouveau de jouer avec Ricky, puis elle les rejoignit. Elle s'installa sur une chaise, près de Jean-Luc. Elle regarda la bouteille de coca-cola, cependant, elle n'osa rien demander.

— Que veux-tu boire, lui demanda Jean-Luc.

— Du coca, dit-elle en sursautant sur sa chaise et en montrant la bouteille du doigt.

Serge l'observa, surpris d'entendre enfin sa voix. Jean-Luc la servit pendant ce temps.

— Elle parle bien finalement, cela me met en joie, continua-t-il de l'observer.

— Oui, elle parle bien, tu vois ! En plus, elle est très intelligente, ma Choupinette adorée, dit Jean-Luc avec fierté, en l'entourant de son bras et en déposant un baiser sur ses cheveux.

Cécilia, câlina sa tête contre son torse.

— Oh, vous êtes trop mignon, s'attendrit Sophie !

Sylvie ne dit rien, cependant une pointe de jalousie titilla ses entrailles. Certes, elle savait que cela n'allait plus jamais être pareil entre elle et son mari, avec la présence permanente de Cécilia, et elle l'acceptait, or c'était plus fort qu'elle. Jean-Luc l'ayant senti, fit le tour de la table, et embrassa sa femme.

Serge mourait d'envie de parler du lien de paternité de Jean-Luc avec Cécilia, mais il ne savait pas s'il devait en parler ou s'abstenir. Par discrétion, il changea de sujet :

— Vous avez une très belle maison, le cadre est magnifique. Il est loin d'ici, le ruisseau que nous entendons ?

— Non, il est à deux cents mètres, dans la forêt, répondit Sylvie. C'est fort agréable d'écouter le léger clapotement de l'eau sur les pierres. Après l'apéritif, nous irons tous ensemble, si vous voulez. Cela nous mettra en appétit pour le dîner.

— Oui, bonne idée dirent ensemble Sophie et Serge.

Ils se fixèrent en souriant, sans rien dire.

— Nous trinquons, mes amis ?

— Oui, répondirent Sylvie, Sophie, Serge et Cécilia, en prenant leurs verres.

— À la fin heureuse de cette enquête, dit Sophie avec ironie.

— Et à Cécilia, pour qu'elle s'intègre au mieux dans sa nouvelle famille, s'écria Sylvie avec sincérité.

Chacun leva son verre, y compris Cécilia, puis ils les entrechoquèrent. La fillette se sentit fière de faire comme tout le monde. Tout comme eux, elle but une gorgée. En posant son verre, elle regarda sur la table les gougères. Il lui sembla qu'un plat manquait. Avec le regard, elle fit le tour de la table. Effectivement il manquait le plat de jambons enroulés, tartiné avec du boursin aux ails et fines herbes, qu'elle avait préparés avec Jean-Luc. Elle descendit de sa chaise, se rendit en courant dans la cuisine sans même se retourner. Sylvie et Jean-Luc la regardèrent partir en direction de la cuisine, inquiets. Ils se fixèrent ensuite, puis échangèrent un sourire complice.

— Hum, ta liqueur avec ce grand cru de champagne, c'est un délice, se réjouit Sophie.

— Merci. Il est vrai que ce champagne est divin. Il était dans la cave de mon père, il l'a vendangé lui-même, il y a plus de vingt ans, répondit Sylvie avec nostalgie.

Au même moment, Cécilia revint avec le plat de victuailles oublié. Sylvie écarquilla les yeux, agréablement surprise. Elle l'avait complètement oublié celui-là, avec son fou rire. Serge allait prendre la parole, toutefois quand il vit la tête étonnée de Sylvie, il comprit que la fillette avait été chercher le plat de sa propre initiative. Il resta bouche bée. Elle le déposa délicatement sur la table.

— Merci Cécilia. Tu es un amour, lui dit Sylvie.

La fillette lui sourit, toute fière, puis lui répondit avec sa petite voix ingénue :

— De rien.

Jean-Luc la regarda avec amour et une intense fierté, il la remercia aussi.

— C'est un petit ange, cette gamine, l'admira Sophie. Elle va vous combler de joie, j'en suis sûre.

Serge lui caressa les cheveux, quand elle passa près de lui en retournant s'asseoir sur sa chaise.

— Oui, c'est vrai qu'elle n'est pas si sauvage, de plus elle adore aider. Nous nous entendons déjà à merveille, elle et moi.

Serge prit la parole :

— C'est bien, j'en suis ravi. Vous avez une belle maison et vous êtes les parents idéals pour elle, je suis sûr qu'elle va être heureuse avec vous. En plus c'est une enfant sensible, elle va être bien ici, à la campagne.

— Oui, j'en suis sûr. Tu as des enfants, toi, Serge ? demanda Jean-Luc.

— Oui, j'ai une grande fille. Malheureusement, je ne la vois plus beaucoup avec ses études et toutes ses sorties. Cela donne envie d'en avoir à nouveau, quand on voit une enfant aussi adorable qu'elle, dit-il en regardant Cécilia. Il regarda ensuite Sophie et lui sourit.

Sylvie et Jean-Luc rivèrent leurs regards sur celui de Sophie.

— Non, ne me demandez pas ! Je n'en ai pas. Je suis encore jeune pour en avoir. Néanmoins, j'avoue que cela ne me déplairait pas. Elle regarda à son tour Serge, puis lui sourit. Et vous, quand est-ce que vous allez faire une petite sœur ou un petit frère à Cécilia ?

Jean-Luc regarda sa femme, avec une forte espérance au fond du cœur. Elle prit la parole à sa place :

— Je n'étais pas très enthousiaste jusqu'à maintenant, à cause de mon travail fort prenant. En revanche, quand je vois mon merveilleux mari s'occuper si bien de Cécilia, et, en même temps être encore plus attentionné envers moi, je me dis, pourquoi pas...

Jean-Luc écarquilla les yeux, surpris, ému et heureux en même temps, par sa réponse. Il se leva, agrippa le poignet de sa femme :

— Bon, nous allons vous laisser, pouffa-t-il ! Nous allons commencer tout de suite...

Cela fit sourire ses invités et Sylvie. Jean-Luc l'embrassa et se rassit.

— Je n'ai pas dit oui, gloussa-t-elle ! Disons, que nous allons en discuter...

— C'est quoi un test ADN ?

La fillette les observant depuis le début de leur conversation, les regarda tour à tour. Elle surprit tout le monde. Ils rivèrent tous les quatre leur regard sur elle, puis, Sophie, Sylvie et Serge regardèrent Jean-Luc. Il fut désespéré ! Il n'avait pas prévu de lui dire la vérité devant des invités. Il la porta et l'installa sur ses genoux.

— Vient là, ma Choupinette. Bien installé sur ses genoux, il l'entoura de ses bras. Alors, un test ADN ; C'est un test pour savoir si un adulte est bien le père d'un enfant, dit-il ému. Il se trouve, qu'il y a six ans, j'ai bien connu ta maman...

Elle se retourna, stupéfaite, en sautant sur ses genoux. Elle le fixa un long moment, plongeant tout le monde dans un mutisme empreint d'attente respectueuse.

— C'était ta chérie ? Demanda-t-elle avec un vibrato dans la voix, presque euphorique, comme si elle avait compris.

Sophie, Sylvie et Serge les regardèrent attendris et émus en même temps, la gorge serrée. Ils se demandèrent comment la fillette allait réagir à cette nouvelle.

— Oui, elle a été ma chérie un jour entier et une nuit aussi. Nous aurions dû nous revoir, vivre ensemble et même nous marier... Cécilia écouta attentivement et sembla réfléchir en même temps. Mais le destin nous a séparés...

— T'es mon vrai papa alors, l'interrompit-elle, les yeux pétillants de joie !

— Oui, ma Choupinette, le test était positif et il indique que tu es le fruit de ma chair et de mon sang.

Cécilia sembla bouleversé par cette nouvelle, mais plus que tout, elle fut heureuse et fière. Elle se blottit contre lui en ouvrant ses bras et sauta sur ses genoux. Elle se redressa subitement, arrêta ses petits sauts, puis reprit :

— Je peux t'appeler papa ? Lui demanda-t-elle en écarquillant de bonheur, ses grands yeux bleus.

— Oui, je suis ton papa, ma chérie.

— Super, s'écria-t-elle en se blottissant à nouveau contre son torse. Elle lui fit une bise sur la joue et ajouta : Je peux retourner jouer avec Ricky ?

— Oui, va-y, lui répondit-il en la déposant sur l'herbe !

Elle prit plusieurs gougères en lui souriant.

— Merci, papa.

Elle s'éloigna en sautillant de joie, tout en chantonnant :

— Je le savais, là, là, là, je le savais, là, là, là...

Ricky la suivit avec une balle dans la gueule. Tous la regardèrent s'éloigner vers le jardin fleuri.

— Tu vois, j'avais raison, dit Jean-Luc à sa femme.

— Tu avais raison, mon cœur, dit-elle en essuyant ses yeux rougis. En effet, elle est très sensible et elle semble être aussi très intelligente. Je pense qu'il va falloir, bientôt, faire évaluer son intelligence pour l'aider au mieux.

Sophie sortit un mouchoir de son sac à main, pour aussi s'essuyer les yeux.

— C'est vrai qu'elle est super sensible. Elle a pleuré de nombreuse fois, quand elle a dormi vers nous, à la criminelle. Vous croyez que c'est une surdouée ? Demanda Serge.

— Je ne sais pas. Mais une chose est certaine, pour une enfant de cinq ans, elle est très en avance sur son âge, je trouve.

— Elle tient de toi ! Cela promet, pouffa Sophie. En tout cas, elle l'a bien pris et elle a l'air heureux, c'est le principal. Moi, ça me met le cœur en fête, parce qu'au départ cela n'était pas gagné. Par contre, je ne comprends pas une chose ! Pourquoi ne lui as-tu pas dit plus tôt, qu'elle est ta fille ? Cela m'aurait évité de pleurer, ironisa-t-elle.

— Je voulais attendre quelle se sente complètement mieux et aussi attendre aujourd’hui, pour être sûr d’avoir sa garde. Parce que franchement, je ne me serais pas vu lui dire que je suis son vrai père et être obligé de me séparer d’elle.

— Tu as eu raison, ça n’aurait pas été bien de lui apprendre avant. Bon, et bien cela est une belle journée, mes amis, s’écria Serge, d’habitude réservé.

— Cela vous dit, d’aller faire un petit tour en marchant vers le ruisseau, avant de dîner, proposa Sylvie ?

Ils approuvèrent avec joie. Tous ensemble, avec Cécilia, et Ricky, ils allèrent gambader et s’oxygéner, le cœur heureux, à la rencontre du doux filet d’eau du destin, dans ce bois de majestueux sapins...

34

La Rencontre

La sagesse n'est pas dans la raison, mais dans l'amour.

André Gide.

Samedi 26 août 2006, Maison de Jean-Luc et Sylvie JOURDAN,

Le soleil et la lune s’étaient harmonisés autour de leur maison, apportant bonheur et joie de vivre à chaque instant. Dans un peu plus de deux semaines, ils allaient être en vacances, Jean-Luc et Sylvie se sentaient heureux à l’approche de ce repos bien mérité. Ils avaient décidé de partir avec Cécilia, en dépit de l’école. Ils l’avaient inscrite dans leur petite bourgade, Sylvie s’était arrangée avec le futur Maître de Cécilia, afin de lui laisser faire sa rentrée normalement. Cécilia manquerait l’école trois semaines, Sylvie avait expliqué au Maître la situation, qu’il avait comprise. De plus, c’était un de ses meilleurs amis d’enfance, alors il avait accepté, mais plus par convoitise que par sympathie. Et puis cela n’était pas si grave de manquer l’école à son âge, d’autant que Cécilia était en avance sur la majeure partie des autres enfants de sa future classe. De son côté, Jean-Luc avait dû expliquer sa nouvelle situation à son chef et à ses collègues des Mairies avoisinantes. Comme ça, en attendant les vacances et l’école, il emmenait sa fille partout avec lui. Cela lui évitait de dépendre d’une nourrice et surtout, il passait tout son temps avec elle. Cela n’était pas pour déplaire à Cécilia, au contraire, elle était aux anges d’être constamment avec son papa. Elle arpentait les forêts avec lui, il lui apprenait tout ce qu’il savait sur la nature et sur son métier. Il débusquait et pistait aussi plein d’animaux, pour le simple plaisir de lui montrer. Et, bien sûr, il la présentait à toutes ses collègues des Mairies. Jean-Luc la savait très intelligente, pourtant elle le surprenait de jour en jour, car tout ce qu’il lui montrait et lui apprenait, elle s’en souvenait, et pas seulement. Elle comprenait aussi beaucoup de choses concernant la nature et ses lois, ainsi que l’importance de la préserver. Il s’était conforté en se disant qu’elle avait hérité de ses gènes. En outre, à travers son regard de petite fille et son intelligence aiguisée, il apprenait aussi beaucoup sur des choses toutes simples dont il ne prenait même pas conscience avec son regard d’adulte. Il redécouvrait

aussi des traits de caractère distinct à la maman de Cécilia, notamment cette intelligence si aiguisée, son sens de l'observation, sa force de caractère et cette incroyable mémoire.

Sylvie s'était mis au fourneau à 16 Heures. Elle voulait préparer autre chose qu'un barbecue pour cet invité spécial. Comme la journée avait été fortement ensoleillée et particulièrement chaude, elle avait prévu un repas froid. En entrée, elle servirait des moitiés de melons nature ou servi avec du porto ou du jus de confiture de mûres dans son creux. Ensuite, elle avait l'intention de servir une salade de riz avec des tomates du jardin, des œufs de leurs poules, du thon, des morceaux de poulet, des courgettes et des petits dés de potirons cuits, aussi de leur jardin, agrémenté par une mayonnaise maison. Et pour finir, du fromage. Elle avait envisagé aussi des coupes de glace fruitées en dessert, au cas où son invité ne l'emmènerait pas. Le tout accompagné par un vin rosé de provence. Elle fit cuire son riz et ses œufs, et coupa ses courgettes. Pendant ce temps, Jean-Luc coupa les melons et les vida, tandis que Cécilia dressait la table sur la terrasse. Dès lors que Jean-Luc avait appris la nouvelle à propos de cet invité mystère, il n'eut de cesse de demander à sa femme, qui il était. Mais, en dépit de toutes ses tentatives, elle n'avait pas voulu lui dire, de sorte à lui concéder la surprise. Pour la énième fois, il insista :

— Est-ce quelqu'un que je connais, mon amour adoré ?

Cela la fit sourire, il essayait de l'amadouer avec de doux petits noms tout gentils, mais c'était peine perdue, elle ne dirait rien.

— Peut-être... Mais peut-être pas, répondit-elle avec un air ingénu.

— Pff, tu n'es pas drôle !

Cécilia, le sourire aux lèvres, les observa furtivement. Elle vit ses nouveaux parents très détendus, en apparence seulement, car elle ressentit dans leurs comportements, un léger stress lié à cet invité. D'habitude, ils étaient complètement calmes et cela la calmait aussi.

— Tu peux au moins me dire si cela va me faire plaisir, de voir cette personne ?

— Ils sont peut-être deux, qui sait ! Néanmoins, ça je peux te le dire. Oui, cela te fera vraiment très plaisir, enfin je crois, sourit-elle.

— Pff, tu es un cas désespéré !

Cécilia s'avança près de son papa, elle se colla contre lui et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Jean-Luc s'empressa de s'écrier :

— Il est dans l'armée ?

Sylvie devint pâle, son visage se ferma.

— Ho, ho, je crois que tu as vu juste, ma Choupinette. Alors, il est bien dans l'armée. Qui peut-il être, réfléchit-il...

— Qu'est-ce qui te fait penser qu'il est dans l'armée, ma puce ? Demanda-t-elle en souriant, pour les déstabiliser.

La fillette la regarda, l'air surpris par sa question.

— Bin, tu me l'a dis dans ma tête.

Sylvie la fixa, en faisant la moue, l'air perturbé. Puis elle fixa son mari en fronçant les sourcils. Toutefois, elle ne dit rien.

— Ça y est, j'ai fini de mettre la table. Est-ce que je peux regarder la télévision ?

— Oui, oui, vas-y, ma puce !

Cécilia alla dans sa chambre à pas de course, elle tenait à voir la fin de sa série américaine favorite, Ghoste Whisperer.

— Tu as dû le penser fort, pour qu'elle l'ait senti, sourit Jean-Luc.

— Attends, tu ne vas pas y croire, je l'ai bien pensé en pensant à elle. Comme ça ! S'écria-t-elle. Le pire, c'est que je ne sais même pas pourquoi ! C'est dingue, qu'elle ait entendu ce que je lui ai dit par la pensée !

— Moi, je dirais que c'est cool. Cela veut dire que vous commencez à être sur la même longueur d'onde. Elle va peut-être enfin t'appeler maman.

Elle le fixa et écarquilla ses jolis yeux verts :

— C'est pas vrai, tu t'y mets, toi aussi !

— Quoi ?

— C'est ce que je viens de penser...

— Non ? Tu me fais marcher ?

— Non, je te jure !

— Cool, cela veut dire que nous sommes aussi sur la même longueur d'onde. Cela t'embête, qu'elle ne t'appelle pas maman ?

— Non, mon cœur. C'est mon ego ou ma fierté, qui parle, je ne sais pas trop ; Et qui aimerait bien qu'elle m'appelle maman. Or elle n'a pas à le faire, je ne suis pas sa mère. Elle l'aimait fort, je doute qu'un jour elle réussisse à me le dire.

— Une chose est sûre, elle t'apprécie fortement et par moments j'ai l'impression que cela la démange, de t'appeler maman.

— Il ne faut surtout pas la forcer, cela ne fait pas si longtemps qu'elle est avec nous et que ces malheureux événements se sont passés.

— Oui, tu as raison. C'est ce que dit le livre sur les enfants, que tu as acheté ?

— Ah, oui, tu l'as vu ?

— Oui, je l'ai vu ce matin. Il est bien ?

— Moyen. Il donne de précieux renseignements à propos des enfants ayant eu une vie, a priori normal. Cependant, ce qu'a vécu Cécilia est terrible et n'a rien de normal ! Malgré tout, je crois qu'elle a occulté ce qu'elle a vu, au plus profond de son être. Tu sais qu'elle se confie souvent à Ricky, sourit-elle émue.

— Oui, je la vois souvent lui parler longuement. Elle me fait rire quand elle est avec lui, elle lui raconte sa vie et lui l'écoute avec admiration. Je les ai pris en photo avant-hier, ils étaient trop choux. Tu sais que c'est grâce à lui qu'elle a reparlé ! Quand je l'ai amené à la maison, après la fusillade, elle ne m'avait pas adressé la parole tout le temps du trajet.

— Tu ne m'en avais pas parlé, de ça !

— Excuse-moi ! Avec tous les événements qui se sont enchaînés les uns à la suite des autres, cela m'était sorti de l'esprit. Bon, et alors, ce mystérieux invité de l'armée !

— Tu ne perds pas le nord, toi. Il n'est pas dans l'armée, j'ai pensé ça comme ça, pour délivrer une fausse information, gloussa-t-elle.

Jean-Luc la pinça en douceur, cela la fit rire. Elle mira sa montre, ils avaient encore plus de deux heures devant eux.

— Tu devrais mettre les melons dans le réfrigérateur.

Il s'exécuta sur le champ. Il sortit ensuite une grosse part de potiron, se rassit en posant la citrouille sur la table.

— Tu en mets beaucoup du potiron ?

Elle regarda la part, puis lui répondit :

— Mets en un peu plus de la moitié, s'il te plaît. Tu peux couper des petits dés ?

— C'est comme si c'était fait.

Elle le regarda couper son morceau de potiron, puis elle sourit, heureuse.

— Quoi, mon amour ?

— Je me disais que j'ai de la chance d'avoir un homme à la maison, qui m'aide autant.

— C'est normal, de partager les tâches, non ?

— Oh, que oui. Mais d'après mes copines, leurs maris ne les aident pas, elles se tapent tout à la maison. Elle pouffa... Le pire, c'est qu'elles n'arrêtent pas de me dire que je devrais être avec un mec plein aux as, plutôt que de m'embêter avec un homme comme toi !

— Ah bon, mais de quoi elles se mêlent ! Fronça-t-il les sourcils. Et toi, qu'en penses-tu ?

— Moi, je ne changerai pas d'homme pour tout l'or du monde.

— Hum, tu sais que je t'aime, toi, dit-il en lui caressant les fesses.

Elle se pencha, lui tendit ses lèvres, ils s'embrassèrent tendrement. Elle se redressa ensuite, finit de couper sa dernière courgette, mit le contenu dans une casserole avec de l'eau et du sel, et éteignit le riz, et les œufs.

— Tu pourras mettre les dés de potirons dans la casserole avec les courgettes, je vais les faire cuire ensemble. Il acquiesça par un mouvement de tête. Est-ce que cela te gêne, si nous discutons d'une chose importante, pendant que nous cuisinons ?

— Non, bien sûr, cela ne me gêne pas. Importante ? La questionna-t-il du regard, en se demandant quel sujet elle voulait développer.

Elle eu l'air gêné par son regard, cela le rendit soucieux. La dernière fois qu'elle avait pris cet air, c'était il n'y a pas si longtemps, quand elle lui avoua la vérité à propos de leur rencontre et de ses non dits. Elle déversa la casserole de riz dans une passoire, qu'elle avait au préalable mis dans l'évier, juste en dessous du robinet d'eau. Elle ouvrit ensuite le robinet afin de refroidir le riz et le rincer, puis elle se retourna.

— Maintenant que tu as Cécilia, tu as toujours envie d'avoir un enfant ? Lui demanda-t-elle en le regardant, avec un air très sérieux.

À ce moment-là, il s'inquiéta franchement ! La première pensée lui venant à l'esprit, était qu'elle se contentait peut-être de Cécilia comme seule enfant.

— Cécilia est notre fille maintenant, même si tu ne l'as pas engendrée. Malgré tout, oui, j'ai très envie d'avoir un enfant de toi, dit-il avec une forte émotion.

Elle sourit, cela décrispa le visage de Jean-Luc.

— Tu sais que j'ai fait enlever mon stérilet, il y a un peu plus de 15 jours, pour en faire remettre un autre.

— Oui, parce qu'il était temps de le changer. Et alors ? Demanda-t-il, à nouveau soucieux.

— Et alors je n'en ai pas fait remettre, sourit-elle à nouveau.

Il écarquilla les yeux, surpris par sa réponse, car persuadé qu'elle en aurait forcément fait remettre un autre. En tout cas, c'est ce qu'ils avaient convenu, à son plus grand regret.

— Est-ce que cela veut dire ce que je comprends ? Demanda-t-il les yeux pétillants de joies.

— Oui, mon cœur...

— Vrai de vrai, tu veux bien un enfant ? Se contint-il encore un peu, avant d'exploser de joie !

— Oui, je veux un beau bébé de toi, tu es l'homme de ma vie et a fortiori je me sens complètement prête pour ça.

— Youpi, s'écria-t-il en se levant, puis il la prit dans ses bras. Si tu savais comme je suis heureux et comme je t'aime...

Il l'embrassa passionnément. Il relâcha son étreinte, la regarda avec amour :

— Dès le premier jour où mon cœur s'est enflammé pour toi, je l'ai su... Il marqua un temps d'arrêt de quelques secondes, puis reprit : Que tu es la femme de ma vie et que rien ni personne ne nous séparera. Même si tu n'avais pas voulu d'enfant, je t'aimerais jusqu'à la fin de ma vie. Toi et moi, nous sommes liés pour l'éternité, mon amour.

Elle caressa sa joue avec la paume de sa main, puis ses cheveux.

— Tu me pardonnes, alors, de ne pas te l'avoir dit tout de suite ?

— Il est vrai que tu me fais beaucoup de cachotteries en ce moment, sourit-il ! Mais bien sûr, que je te pardonne, la serra-t-il dans ses bras. Tu fais de moi le plus heureux des hommes, alors comment pourrais-je t'en vouloir.

Elle l'embrassa tendrement et avec passion, à son tour. Soudain, la sonnette de l'entrée retentit ! Jean-Luc et Sylvie regardèrent l'horloge juste au-dessus de l'ouverture faisant office de porte, dans la cuisine, puis ils se fixèrent.

— Qui ça peut bien être ? Chuchota Sylvie.

— C'est une blague ? Tu l'as fait venir en avance, ton mystérieux invité ?

— Non ! Devant son air sceptique, elle soutint sa réponse : Je te jure que non.

La porte d'entrée était restée ouverte. De plus, étrangement, Ricky n'avait ni jappé, ni couiné. Jean-luc s'aventura hors de la cuisine, puis accueillit cet invité non attendu :

— Bonjour, mon ami, s'inclina Bernard devant la porte d'entrée.

— Ho, bonjour Bernard, s'écria-t-il ! Comment vas-tu ?

— Je vais bien, merci. Pardon de te déranger, je venais juste voir comment tu vas, et savoir comment s'est arrangé ton affaire ? Dit-il l'air gêné de le déranger.

— C'est gentil, mon ami. Nous attendons quelqu'un à dîner, mais entre cinq minutes, que je te présente ma femme et ma fille, et que je te raconte tout ce qui s'est passé.

— Non, non, je ne veux pas vous... Ta fille ?! Tu as une fille ?

— Vas-y, entre, je vais tout t'expliquer. Mon amour, s'écria-t-il.

Sylvie le rejoint devant la porte.

— Oui ?

— Je te présente Bernard, mon ami braconnier, c'est lui, qui m'a sauvé la vie. Ce dernier protesta en faisant des gestes compatissants avec ses mains. Bernard, je te présente ma femme, Sylvie.

— Bonjour, Madame, dit-il en tendant sa main.

Elle s'avança près de lui, lui tendit sa joue, ils se firent la bise.

— Bonjour, Bernard. Merci, d'avoir sauvé mon mari.

— Je n'ai pas fait grand-chose, vous savez. Je l'ai juste averti...

— Tu es trop modeste, mon ami, dit Jean-Luc en lui donnant une tape sur l'épaule. Sans toi, tu sais très bien que j'aurai sauté avec ma maison et je n'aurai rien vu ! Viens, allons dans le salon.

Ils s'installèrent sur le canapé. Curieuse de savoir qui avait sonné, Cécilia les rejoignit. Jean-Luc la présenta à son nouvel ami. Sylvie servit une boisson rafraîchissante à tous. Il raconta son aventure à Bernard, à partir de la dernière fois où ils s'étaient vu, ce fameux jour où les hélicoptères avaient déposé des hommes chez lui pour faire exploser sa maison, jusqu'à aujourd'hui. Il resta bouche bée. Il pensait, vu la tournure des événements, qu'il n'allait certainement pas le revoir. Or contre toute attente, il était là à discuter avec lui, sa jolie femme et sa fille tombée du ciel. Ne voulant pas les déranger plus longtemps, il s'en alla dix minutes plus tard.

Cécilia retourna dans sa chambre. Sylvie se remit à cuisiner avec Jean-Luc. Elle mit la casserole avec les morceaux de courgettes et de potirons à cuire sur le feu. Elle coupa ensuite les tomates, les mélangea avec le riz dans un grand saladier. Jean-Luc, lui, défit les coquilles des œufs. Il coupa ensuite des morceaux de poulet déjà cuit, ouvrit les deux boîtes de thon et les mélangea avec le riz, les tomates, les morceaux de poulet et les œufs soigneusement coupés.

— Il est sympathique ton ami.

— Oui, hein... En tout cas, s'il n'avait pas été là le jour où les hélicos sont venus, je crois franchement que j'aurais eu des soucis, parce que je ne m'y attendais pas du tout.

— Tu devrais l'inviter à dîner, un de ces soirs, pour que nous fassions un peu plus connaissance.

— Ça ne te dérangerait pas ?

— Non, pourquoi ?

— Tu n'avais pas l'air très emballée qu'il vienne à la maison, quand je t'avais parlé de lui au téléphone, la première fois.

— Attends, tu m'avais dit que tu avais invité un braconnier chez nous, sans me donner plus de renseignement, comprends ma réticence !

— Oui c'est vrai, tu avais de quoi être inquiète. Nous pourrions l'inviter le week-end prochain ? Je ferai un barbecue.

— Oui, pourquoi pas. Tu peux faire la mayonnaise, s'il te plaît, mon cœur ?

— Avec plaisir. Je fais un gros bol, pour tout ce riz ?

— Oui. Je mets une ou deux bouteilles de rosé, au frais ?

— Mets en deux par sécurité. Est-ce que je peux mettre des herbes de Provence, dans la mayonnaise ?

— Fais la comme tu veux mon cœur, du moment que tu la fais aussi bonne que d'habitude, c'est le principal.

— Ça va être la meilleure mayonnaise de tous les temps, s'enthousiasma-t-il. Tu ne veux toujours pas me dire qui est notre invité ?

Elle secoua la tête de gauche à droite en fleurissant un sourire mutin. Il râla tout en souriant, puis sortit un œuf, la moutarde, le vinaigre de noix et les autres ingrédients pour la mayonnaise. En vrai chef, il la fit onctueuse et tenant bien dans le bol. Pendant ce temps, Sylvie mit les deux bouteilles de vin dans le réfrigérateur, ainsi qu'une bouteille de porto et un pot de jus de confiture de mûres. Ils jetèrent un dernier coup d'œil à tous les préparatifs, pour s'assurer de n'avoir rien oublié. Satisfaits, ils allèrent rejoindre Cécilia dans sa chambre pour regarder la télévision avec elle. Ils s'installèrent sur son lit, se blottissant contre elle. La fillette adorait ce moment-là. Ses anciens parents n'avaient jamais été aussi affectueux, cela lui manquait terriblement. Malgré la nouveauté de ce petit rite, elle s'y était vite habituée et surtout, elle ne voulait plus s'en passer. Presque chaque soir, elle voulait s'endormir avec son papa près d'elle, pour se câliner contre lui, et parfois avec Sylvie aussi. Mais elle préférait quand elle était seule avec lui. Depuis qu'ils avaient exercé ce rituel, elle ne faisait plus de cauchemar et ne pleurait plus avant de s'endormir... Contre toute attente, cette fois, Sylvie et Jean-Luc s'assoupirent. Au bout d'un moment, la fillette retourna la tête à droite, puis à gauche, car leur respiration plus calme et plus bruyante l'interpella. Elle sourit de la situation. Doucement, elle prit la main droite de son papa, la mit sur sa main gauche, elle prit ensuite doucement la main gauche de Sylvie, la posa sur la main de Jean-Luc, elle finit en mettant sa deuxième main par-dessus. Satisfaite, elle se serra un peu plus contre son papa et posa sa tête contre son épaule. Comblée de tendresse et presque heureuse, elle sentit petit à petit, ses grands yeux bleus se fermer lentement, emportés par le sommeil. Apaisée, elle sombra, tout comme eux, dans les bras de morphée...

— DRING, DRING, DRING !

Jean-Luc sursauta à la première sonnerie. Il regarda sa montre : 19 Heures 25. En même temps, Sylvie émergea, tandis que Cécilia dormait encore à poings fermés.

— Nous nous sommes endormis comme des loirs, chuchota Jean-Luc en se frottant les yeux.

— Ça n'a pas sonné ? demanda-t-elle en baillant. Quelle heure est-il ?

— Dix neuf heures vingt cinq.

— C'est notre invité ! Va vite ouvrir, le poussa-t-elle.

Elle caressa ensuite tendrement les cheveux de Cécilia, elle souffla ensuite doucement sur son visage afin de la réveiller sans la brusquer. Jean-Luc se leva, se regarda dans le miroir encastré dans la porte d'armoire, parallèle au lit de Cécilia.

— DRING, DRING !

— OUI, OUI, NOUS ARRIVONS, cria-t-il.

Il sortit de la chambre, traversa le couloir, puis se retrouva devant la porte restée entrouverte. Il l'ouvrit...

— Salut, Soldat, dit, fort ému, Éric LEDOUX.

Jean-Luc écarquilla les yeux, bouleversé ! En même temps, les images – tous les souvenirs sur cette île – défilèrent dans sa tête... Au bout de presque vingt secondes, il réalisa qu'il était bien en face de lui.

— Éric... Lieutenant-Colonel, continua-t-il en observant les barrettes sur son épaule !

— Hé oui, c'est moi, si tu savais comme ça me fait plaisir de te revoir, sourit-il. Tiens, dit-il en tendant des pâtisseries et une bouteille de champagne.

Jean-Luc le débarrassa, les posa sur la commode de l'entrée. Il le prit ensuite dans ses bras et se serra contre lui. Sylvie les avait rejoints, elle mit ses deux mains sur son visage, les larmes aux bords des yeux, car très émue pour son mari.

— Imagine-toi, que ma merveilleuse femme n'a jamais voulu me dire qui était notre invité ce soir, et je dois t'avouer que j'étais loin de me douter que ce fut toi, cher ami.

— Je m'en doute bien, rit-il ! Comment dois-je te prénommer ? David ou Jean-Luc ?

— Jean-Luc...

— Tu le fais entrer, l'interrompit sa femme en prenant les desserts et la bouteille. Elle les emmena dans le réfrigérateur de la cuisine, puis revint quelques secondes après.

— Ah oui, excuse-moi, s'adressa-t-il à Éric ! Quelle surprise, vous m'avez eu, j'ai encore du mal à réaliser...

— J'imagine que tu devais me croire mort ? Mais comme tu peux le voir, je suis bien là, et plus en forme qu'auparavant. Bonjour, Madame JOURDAN.

— Oh, mille excuses ! Sylvie, je te présente Éric, le seul survivant des dragons noirs, avec Aziz et...

— Quoi, Aziz est vivant, s'écria-t-il, fort étonné en lui coupant la parole !

— Bonsoir, Lieutenant-Colonel. Ce dernier, l'air bouleversé à son tour, secoua la tête pour saluer Sylvie.

— Oui, il a survécu. Mais entre ou plutôt ressort, pouffa-t-il, nous avons dressé la table sur la terrasse. Je vais te raconter tout ça tranquillement. Oh, j'allais oublier ! Je te présente Cécilia, ma fille.

Éric se baissa, lui fit une bise, puis il fixa Jean-Luc, le questionnant du regard. Mais comme il ne le regardait pas, il lui demanda :

— Cécilia est ta fille ?

— Oui, ma fille de sang.

Ils s'avancèrent près de la table de jardin.

— Mais, c'est votre enfant à tous les deux, demanda-t-il déconcerté ?

— Tiens, assis-toi où tu veux. Non, j'ai connu sa mère il y a longtemps.

Le Lieutenant-Colonel s'assit sur la chaise la plus près de lui.

— Je comprends. Vous avez une belle maison, au calme en plus. Vous devez être heureux ici ?

— C'est rien de le dire... Et toi, où vis-tu ?

— Je dirige la seule caserne de Djibouti, je suis marié et j'ai deux enfants.

— Djibouti, c'est fou ! Pourquoi n'es-tu pas venu avec ta femme et tes enfants ? Cela aurait été sympa.

— Je suis en France depuis jeudi, pour mon futur grade de général, elle a préféré rester. Nous avons aussi une belle maison au bord de l'eau. Alors emmener les enfants dans une grande ville, cela n'est pas évident, ils préfèrent se prélasser dans la piscine.

— Oui, je comprends. Alors, dis-moi, comment m'as-tu retrouvé ?

Éric regarda furtivement Sylvie, en essayant de ne montrer aucune gêne.

— Hé bien, déjà, j'ai su que tu étais vivant, il y a quelques semaines, en entendant ton nom à la télévision. Cependant, il y a longtemps, j'avais fait une recherche pour te retrouver, mais tu étais déclaré mort. Alors, en entendant tes nouveaux exploits, j'en avais déduit que tu avais changé d'identité. Ensuite, j'ai fait des recherches personnelles et j'ai trouvé ton nom, puis celui de ta femme. Comme je voulais te faire une surprise, je l'ai contacté elle et nous avons tramé cette soirée derrière ton dos, sourit-il. J'espère que tu ne nous en veux pas ?

— Pardonnez-moi de vous interrompre dans vos retrouvailles, Messieurs. Qu'est-ce que vous voulez boire Lieutenant-Colonel ? Nous avons du porto, du champagne pur ou avec de la liqueur de mûres maison, du blanc cassis ou mûres, du...

— Du champagne mûres, s'il vous plaît, la coupa-t-il. Je vous en prie, appelez-moi Éric.

— Avec plaisir Éric. De même, vous pouvez m'appeler Sylvie. Il secoua la tête, en guise d'accord. Que veux-tu boire ? Demanda-t-elle à Jean-Luc.

— La même chose, comme d'habitude, merci, mon amour.

— Et toi, Cécilia, que veux-tu boire ?

— Du coca...

Sylvie se leva pour faire le service, de sorte à laisser son mari profiter de ses retrouvailles. Elle se dirigea vers la cuisine, mais avant d'entrer dans la maison, elle se retourna et regarda Cécilia. Elle allait lui demander de l'aider en l'appelant, or elle eut un instant d'hésitation. Elle ne fit que la regarder et lui demanda par la pensée. La fillette leva la tête tout à coup, la regarda, elle comprit aussitôt. Elle se leva, puis la rejoignit. Ensemble, elles entrèrent dans la cuisine.

— Alors, Jean-Luc, tu me parles d'Aziz, comment s'en est-il sorti ?

Il lui raconta d'abord ses retrouvailles avec lui. Quand il commença de lui conter la façon dont Aziz s'en était tiré, Sylvie et Cécilia revinrent. L'une avec les bouteilles dans les mains et l'autre avec deux gros bols remplis de gâteaux apéritifs. Cécilia posa ses deux bols sur la table et retourna aussi vite dans la cuisine. Elle revint quelques secondes plus tard avec un plat plein de gougères. Elle le posa au milieu de la table, toute fière d'avoir aidé Sylvie, qui la remercia d'un large sourire complice. Sylvie tendit la bouteille de champagne à son mari pour lui laisser l'honneur de l'ouvrir. Elle servit la liqueur de mûres dans les trois verres et s'assit. Jean-Luc ouvrit la bouteille, servit ensuite tout en parlant de son ami Aziz. Éric se leva, insistant pour trinquer à la santé des trois seuls survivants de cette île de la mort. Ils levèrent leurs verres, les entrechoquèrent, et burent plusieurs gorgées. Cécilia aimait bien quand ses nouveaux parents recevaient du monde, car elle pouvait donner plein de gâteaux et autres amuse-gueules à Ricky. D'ailleurs, le chien avait vite compris et était posté au plus près de la fillette. Sans se faire voir elle prenait plusieurs gâteaux et gougères, les posait dans son assiette, puis en prenait un dans chaque main, un pour sa bouche, l'autre pour Ricky. L'animal était ravi. De temps en temps elle écoutait ce que ce nouvel invité racontait, mais cela lui déplaisait complètement. Il parlait des exploits de son papa, quand il se battait sur cette île perdue entre la mer jaune et la mer de Chine. Le Monsieur avait si bien détaillé l'endroit, cette nature vaste et luxuriante, que Cécilia eut l'impression d'y être. Mais elle se sentit mal, très mal, car elle ressentit la souffrance, la bagarre et les tueries. Ils dînèrent ensuite, et toute la soirée, Éric LEDOUX, s'appliqua à ne parler que de ses combats, ainsi que des combats de Jean-Luc. Plusieurs fois Sylvie et Jean-Luc essayèrent de changer de conversation, or Éric revint systématiquement sur le sujet. Jean-luc comprit très vite l'inutilité de sa démarche, alors il le laissa parler. Certes, il était heureux de le revoir, cependant, maintenant, il se rappela de l'impopularité d'Éric à l'époque, à la caserne dans laquelle ils étaient. En effet, c'était un manipulateur mesquin et un bagarreur invétéré. Il ne parlait que de ça, de plus, bien souvent il créait des tensions exprès. Bref, il était, certes, un peu plus sage, toutefois, il n'avait guère changé. La soirée se finit enfin, quand le Lieutenant-Colonel décida de partir, pour le plus grand soulagement de ses hôtes. Il était venu en voiture de location, une Renault Laguna blanche. Éric remercia chaleureusement Jean-Luc et Sylvie de ce délicieux repas. Avec un grand regret il les salua et s'en alla. À peine était-il monté dans son automobile, Sylvie commença de débarrasser. Jean-Luc, lui, le regarda partir avec la tête pleine de questions...

— Il est vraiment très lourd, ton copain !

Il se retourna et vint la rejoindre.

— Attends, je vais t'aider, mon amour. Oui, tu as raison, il n'a pas changé, il est toujours aussi lourd.

— Parce qu'il était déjà comme ça quand tu l'as connu ?

— Oui, c'était un bagarreur, un vrai dingue. Dis-moi, lui as-tu dit ce que je faisais comme travail ?

— Non, pourquoi ? Dit-elle en emmenant les assiettes à dessert, comme pour se défiler.

Il la rejoignit en emmenant plusieurs verres, pendant que Cécilia emmenait les plats.

— C'est étrange, il ne me l'a même pas demandé, comme s'il savait ! Tu ne me caches rien, mon amour ? Fronça-t-il les sourcils.

Elle posa les assiettes dans l'évier, puis s'appuya sur celui-ci. Elle souffla, prise de remords de lui avoir encore menti. Devait-elle lui dire ? Elle le pouvait maintenant, ils ne risquaient plus rien. Mais cette fois c'était la dernière fois qu'elle lui mentirait, elle se le jura. Elle se retourna, le regarda, puis se blottit dans ses bras.

— Excuse-moi, mon cœur, il m'a fait promettre de ne rien te dire, sous peine de ne pas nous aider.

Il l'écarta de lui, la fixa, l'air fortement contrarié.

— Tu veux dire que c'est lui, un simple lieutenant-colonel, qui a tout manigancé pour arranger toute cette affaire ?

— Oui. C'est lui qui m'a téléphoné au départ. Il m'avait proposé de nous aider, en échange il voulait te rencontrer par surprise. Ne le connaissant pas, je l'ai envoyé balader au début ! Et puis, quand j'ai vu la tournure des événements, je me suis dit que je n'avais rien à perdre de l'appeler pour l'inviter à la maison.

Jean-Luc sembla réfléchir.

— J'ai eu raison, non ? Grâce à lui, plus personne ne nous ennuie.

— Je ne sais pas...

Soudain, il comprit ! Il prit les clés de la décapotable, se dirigea dans le garage.

— Où vas-tu, mon cœur ?

— Je reviens, il faut que je le rattrape.

— Pourquoi ? S'écria-t-elle.

— Je veux savoir la vérité... Je n'en ai pas pour longtemps.

Il fit une bise à Cécilia, entra dans le garage et sortit la voiture. Il prit la route principale en allant en direction de Chalon-Sur-Saône, car c'était le plus court chemin pour se rendre à Paris. Il fit à peine cinq cents mètres, après le chemin amenant à sa maison, quand il aperçut la Laguna blanche d'Éric. Il s'était arrêté sur le bas côté gauche de la route, devant le stade de foot de Neublans. Jean-Luc s'arrêta, laissant les feux allumés. Il sortit ensuite quand il fut sûr que c'était bien lui dans l'automobile. Éric sortit à son tour, il s'accouda sur la voiture de location :

— Je t'attendais, mon ami, s'écria Éric.

— Je n'en doute pas. Tu t'es bien moqué de moi ! Serais-ce trop te demander, de me dire la vérité, Monsieur le chef des dragons noirs ?

Éric le fixa intensément, tout en secouant la tête de gauche à droite.

— Comment as-tu deviné ?

— Il ne faut pas être sorti de Saint-cyr pour comprendre. Ma femme m'a raconté tes manigances. De plus, tu es revenu indemne de chez les dragons noirs, qui forment eux-mêmes des tueurs professionnels. Et puis, j'ai vu dans le journal, il y a trois ans, qu'Otsu avait été tuée dans un accident. Comme je m'en doute, vous étiez amants, elle t'a légué le pouvoir des dragons noirs. Mais sache, que je m'en moque complètement ! Je ne veux savoir qu'une seule chose, où sont les tueurs des parents de Cécilia ?

— Normalement, je devrais te tuer, maintenant que tu sais. Cependant, je veux te laisser une chance, sourit-il. Je te dis tout et je te garantis la tranquillité jusqu'à la fin de ta vie, si tu te bats contre moi.

— Pff, tu n'as pas changé ! Tu sais bien que tu vas perdre contre moi, le fixa-t-il sûr de lui.

— Ha, ha, ha, ha, tu n'as pas changé, toi aussi, tu ne doutes toujours de rien !

— Très bien, tu veux une raclée, tu vas l'avoir...

Sa voix et son regard, à cet instant précis, lui remuèrent les entrailles ! En une fraction de seconde son regard se transforma de nouveau en une bête sauvage. Toutefois Éric garda son sang froid.

— Les tueurs des parents de ta fille sont enterrés dans les collines, à quelques kilomètres de Djibouti. J'ai eu l'ordre de les exécuter. Pour toi aussi d'ailleurs, j'avais eu l'ordre de te tuer avec Cécilia. Mais j'ai été contre l'ordre établi, juste pour avoir le plaisir de combattre contre toi et te battre.

Jean-Luc secoua la tête, exaspéré par sa bêtise et son manque de morale.

— Tu n'es qu'un idiot ! Est-ce ça, ce qu'ils ont fait de toi ?

— Il ne fallait pas te sauver comme un lâche !

— Je ne voulais simplement pas qu'ils te tuent. Dis-moi, puisque ta vie et celle des autres n'ont pas d'importance à tes yeux, pourquoi t'avait-on commandé de tuer Cécilia ?

Il eut un instant d'hésitation.

— Pour ne laisser aucune trace derrière eux.

— Alors cela devait être très important ? Est-ce que les lingots et ces quatre mallettes devaient financer quelque chose ?

— De quoi parles-tu ?

— Ce qu'ils ont volé dans la maison du Ministre de la Défense, où les parents de Cécilia ont été tués ?

— Je ne savais pas ce qu'ils ont volé. Tout ce que je sais, c'est que cela devait financer l'achat de nombreuses armes, en vue de commanditer un coup d'état au Yémen. De sorte à mettre le Premier ministre en place à la présidence. Puis l'aider à forer des puits de pétrole, que nous avons détecté grâce à des photos sous terrains prise en avion. Par la suite, le même Premier ministre, devait rembourser le parti politique de notre homme du gouvernement, pour financer sa campagne présidentielle. Une fois celui-ci devenu Président, le Yémen nous aurait vendu le pétrole beaucoup moins cher, ce qui aurait encore rapporté... Mais l'objectif principal de tout cet engrenage était bel et bien de financer la campagne présidentielle de notre mystérieux homme du gouvernement. Astucieux, non ?

— Ouais, je comprends maintenant, pourquoi ils avaient autant d'acharnement à vouloir nous tuer. Mais, il y a une chose que je ne comprends pas !

— Quoi donc ?

— Tu dis « Devait ». Ils ont abandonné l'idée, rien que pour tes beaux yeux ?

— Quand je leur ai dit que je ne voulais pas te tuer, qu'ils devaient te laisser tranquille avec ta femme et la fillette, ils m'ont fait du chantage, ils voulaient absolument vous tuer, les sauvages ! Vu leur objectif, je les comprends. Alors, j'ai fait de même, j'ai arrêté la mise en place du coup d'état et je les ai menacés de tout dire au Président du Yémen et aux journalistes Français. Du coup, j'ai perdu mon grade de Général, les deux Ministres sont même venus dans ma caserne. Ils voulaient m'obliger à te tuer avec Cécilia, et m'obliger de continuer ma mission sous peine de me mettre aux arrêts, ils ont dû se résigner. Je les ai viré de ma caserne en leur bottant les fesses et ils ont fait profil bas quand je leur ai dit que j'avais un enregistrement prêt à être divulgué aux médias s'il m'arrivait quelque chose. De toute façon, mes hommes ne les auraient pas écoutés, alors j'aurais fait exploser l'affaire moi-même...

— Tu as pris tous ces risques, juste pour te battre contre moi !?

— Oui, répondit-il en esquissant un grand sourire.

— Tu es un grand malade, secoua-t-il la tête à nouveau !

— Peut-être, mais tu devrais me remercier, au lieu de m'insulter, parce que, mine de rien, mon entêtement vous a sauvé la vie, à toi et à ta famille. Bon, à moi de poser les questions maintenant. C'est quoi ton secret, pour te battre aussi bien ?

— Si je te le dis, tu ne me croiras pas, ironisa-t-il.

— Dis toujours.

En même temps qu'Éric parla, Jean-Luc observa son énergie. Elle était dispersée et incroyablement calme. S'il voulait le battre, il devait faire monter la nervosité en lui, en un seul point de son corps, et frapper d'un coup puissant à cet endroit.

— Je vois les énergies dans le corps des gens, dit-il en souriant.

Éric l'observa, incrédule.

— Tu ne vas pas me faire croire, que c'est ce qui te donne ta rapidité et ta technique ?

— Non, bien sûr. La rapidité, je l'ai eue quand nous avons été parachutés sur cette maudite île. Quant à la technique de combat, je n'en avais pas à proprement parler, c'est le vieux chinois, dans la cage, qui m'a appris toutes ses techniques de kung-fu.

— Bien sûr... Le kung-fu c'est pour les danseuses, pouffa-t-il. Ton vieux chinois, je l'ai broyé en deux.

— Quoi, c'est impossible, répliqua-t-il bouleversé !

Jean-Luc voulait le déstabiliser et l'énervé, or, c'est l'inverse qui se produisit. Il prit une profonde inspiration, afin de se contenir. Son seul ami, mort ! Il allait lui faire payer... Il devait faire monter l'énergie colérique dans le haut du corps de son adversaire, maintenant. Car la lutte était imminente.

— Je suis désolé, mais ton vieux chinois, je lui ai broyé la cinquième cervicale, il est mort sur le coup, sans faire un pli.

— Puisque nous sommes dans les confidences, tu savais qu'Otsu m'avait retrouvé ?

— Tu dis n'importe quoi !

Son plexus devint rouge en une fraction de seconde, le plan de Jean-Luc marchait, il avait trouvé son point faible. Le lieutenant-colonel était manifestement très amoureux de cette femme.

— N'a-t-elle pas fait un voyage en France, il y a huit ans ? Devant son silence, il poursuivit : Elle avait réussi à se faire passer pour une ressortissante Espagnole, elle a pris un bus que je conduisais. Quand elle s'est retrouvée seule avec moi, elle a utilisé la manière douce au lieu de la manière forte...

— TAIS-TOI, cria-t-il en s'avançant près de lui, de quelques pas !

Cette fois, son plexus irradia d'énergie de toutes les couleurs, Jean-Luc avait réussi à le déstabiliser complètement. Toutefois, il voulait l'emmener à son paroxysme, pour avoir un avantage total.

— Tu sais la suite, alors ? Elle voulait que je sois son homme de main, parce qu'elle me savait meilleur que toi. Et pour ça, hum, elle a déployé des atouts de charme plus que convaincant... Si tu avais vu comme elle était énervée, quand je lui ai dit que je ne voulais pas être son sbire, après lui avoir fait l'amour comme un fou ! Je parie qu'elle n'a plus jamais été comme avant, quand elle t'a retrouvé ?

— FERME LÀ ET BAS TOI, rétorqua-t-il en se mettant en garde.

Sa respiration saccadée, lui indiqua qu'il était prêt à exploser de colère, pour venger cette perfidie.

— Oh, je comprends, sourit-il. Serais-ce à cause de moi, qu'elle n'avait pas voulu se marier avec toi ? Elle ne s'est jamais remise de notre nuit d'amour, d'ailleurs elle avait voulu recommencer...

À chacun de ses mots, Jean-Luc surveillait scrupuleusement l'énergie de son adversaire. Soudain, à la fin de sa phrase, il vit jaillir une intense lumière rouge hors du plexus de son adversaire et irradier son bras, puis son poing. Jean-Luc esquiva par une torsion du buste – avant même que le bras d'Éric ne se soit déplié complètement – avec sa

rapidité habituelle, puis enfonça son coude dans le plexus de son adversaire. Le choc fut imparable. Il cracha un jet de sang sur la manche de Jean-Luc et la violence du coup le projeta en arrière de plusieurs mètres. Éric se remit en garde aussitôt, ne donnant nullement l'impression d'avoir été touché. Il s'avança d'un pas, vacilla et tomba sur ses genoux en se recroquevillant de douleur. Jean-Luc s'avança à son tour pour le frapper à nouveau ou juste le pousser pour le mettre enfin KO. Quand il fut assez prêt, Éric lui asséna un violent coup de poing dans les parties génitales. Jean-Luc le para du plat de la main tout en se penchant légèrement en avant, avec beaucoup de réflexe et de sang-froid, déviant son poing entre ses cuisses. Brusquement, Éric se redressa de tout son corps et se jeta en l'air, longeant le buste de Jean-Luc, il lui asséna un violent coup de tête sous le menton... Jean-Luc fit un vol plané en arrière et tomba sur les fesses. Il se releva aussi rapidement qu'il était tombé.

— Tu ne t'attendais pas à ce coup, hein, s'écria Éric la bouche sanguinolente !

Jean-Luc resta muet. Il avait dispersé l'énergie d'Éric grâce à son violent coup de coude et cela ne l'arrangea pas particulièrement. Soudain, il remarqua un rayonnement flamboyant dans le bas ventre de son rival. Éric n'était pas un amateur en combat, cela allait être particulièrement difficile de le toucher à cet endroit. A fortiori, il savait que cette fois, Éric n'attaquerait plus le premier.

— Tu n'es qu'un pauvre fou ! Tu es déjà KO et tu ne le sais pas. Tu vas tomber dans quelques minutes, le combat est terminé, dit Jean-Luc en se retournant, faisant mine de partir. Tchao, pauvre fou...

Il n'en crut pas ses yeux ni ses oreilles ! Cet inconscient de Jean-Luc l'insultait et le sous estimait, lui le meilleur dragon noir de tous les temps. La colère s'empara de lui et ses yeux virent rouges. Il s'élança sur lui, il sauta en l'air avec son pied droit en avant pour le frapper à la base du cou, derrière la tête. Jean-Luc virevolta du côté droit à une vitesse incroyable, il l'arrêta dans sa course par un fulgurant coup de coude gauche dans le menton et en même temps il le plaqua au sol avec un autre coup de coude droit au ventre. Il finit par un coup fatal du revers du poing dans le bas ventre. Éric s'écroula de tout son long sur le sol, prit de spasmes. Puis il se raidit et resta inerte. Jean-Luc s'accroupit auprès de lui, vérifia s'il respirait. Il ne bougeait, certes, plus, mais il respirait encore.

— Tu vois, je te l'avais dit, que je voyais les énergies ! Tu aurais dû me croire, espèce d'idiot. Au fait, ce n'était pas vrai, je ne l'ai jamais revue ton Otsu. Tu es content maintenant, tu sais qui est le plus fort. Adieu !

Il se leva, se dirigea à sa voiture, puis rentra...

Quand Sylvie entendit la voiture, elle accourut au pas de la porte. Jean-Luc sortit, laissant l'auto dans la cour.

— Tu ne ranges pas la voiture ? demanda-t-elle.

— Il fait beau, elle peut rester dehors.

— Oui, tu as raison après tout. Tu as pu le rattraper ?

— Oui.

— Et alors ?

— Alors, rien. Il n'a rien voulu me dire. Cécilia est couchée ?

— Oui. Mais je pense qu'elle doit t'attendre, sourit-elle. Tu bois une tisane avec moi ?

Il secoua la tête en la suivant dans la salle à manger. Sylvie avait préparé les tasses, le miel et avait mis les sachets de tisanes dans les tasses posées sur leur petite table basse. Elle apporta l'eau chaude.

— Tu m'attendais avec impatience, à ce que je vois.

— Oui, mon cœur. J'ai quelque chose de très précieux à te dire...

Il fronça les sourcils, tout en attendant, à priori, une bonne nouvelle, car elle ne disait jamais ce mot « Précieux ».

— Précieux, sourit-il !

— Assieds-toi, tu risques d'être ému, rit-elle avec joie. Tiens.

Elle lui tendit un petit paquet-cadeau de vingt centimètres sur trois. Fortement surpris, il riva les jolis yeux de sa femme, tout en réfléchissant pour quelle occasion elle pouvait bien lui offrir.

— Ce n'est pas mon anniversaire ! Pourquoi ce cadeau, mon amour ?

— Ouvre, tu verras bien, répondit-elle avec ses yeux malicieux.

Sans attendre il déchira le papier avec délicatesse. Doucement, il écarta le papier et découvrit un genre de grand thermomètre. En une seconde il comprit ce que c'était, un test de grossesse. Il releva la tête, écarquillant les yeux de bonheur. Sylvie, elle, cligna des yeux, et, pris par l'émotion, ils s'inondèrent des pluies de son cœur.

— Est-ce que... Cela veut dire... Tu es enceinte ? s'écria-t-il

— Oui, éclata-t-elle de joie en prenant les mains de Jean-Luc !

— Tu en es certaine ?

— J'irais voir mon médecin lundi pour en être sûre, mais crois-moi le test est fiable à 98%, je suis belle et bien enceinte.

Jean-Luc sauta de joie sur le canapé, la prit dans ses bras en pleurant... Soudain, un grincement de porte les fit se retourner ! C'était la porte de chambre de Cécilia. Dans l'entrebâillement, ils virent la fillette détalé. Jean-Luc et Sylvie se fixèrent, s'essuyèrent les yeux, puis se levèrent pour aller la border. Ils entrèrent dans sa chambre, laissèrent la porte grande ouverte, de sorte à profiter de la lumière du couloir. Cécilia s'était camouflée sous son drap. Jean-Luc s'assit sur son lit, tout près d'elle, tandis que Sylvie restait en retrait. Comme la fillette ne bougeait pas, Jean-Luc lui fit des chatouilles sous les pieds. Cela la fit rire.

— Tu ne dors pas, chipie, tu m'attendais pour le bisou du soir. Je peux te dire quelque chose, ma Choupinette ?

Elle souleva son drap, s'assit sur son lit en les regardant tour à tour. Jean-Luc lui fit un baiser sur le front.

— Ça te plairait d'avoir un petit frère ou une petite sœur ?

Elle prit le temps de la réflexion, en effet elle s'était demandé quand elle les avait regardés entre l'écart de la porte, ce qu'ils pouvaient bien se dire pour être aussi émus.

— Oui, j'aimerais trop une petite sœur, tapa-t-elle dans ses mains. Je vais en avoir une ?

— Je ne sais pas si cela sera une fille, mais oui, tu vas bientôt avoir une sœur ou un frère.

— Ouais, super, s'écria-t-elle ! Alors maman a un bébé dans le ventre ?

Sylvie écarquilla ses grands yeux verts, surprise. Des frissons d'émotions et un pincement au cœur la firent tressaillir de bonheur. Jean-Luc se retourna, il lui esquissa un large sourire.

— Oui, ma chérie, ta nouvelle maman a un bébé dans le ventre, mais ne t'inquiète pas, tu resteras notre bébé d'amour pour la vie...

Cécilia se blottit dans les bras de son papa, heureuse, elle le serra très fort contre elle. Sylvie s'assit de l'autre côté du lit, les entoura de ses bras en pleurant à chaude larmes. Tout-à-coup, elle sentit la manche de son mari, mouillée. Elle regarda sa main, elle fut tachée par quelque chose. Elle ne dit rien pour ne pas gâcher cet instant magique.

— Bon, allez, ma puce, il faut dormir maintenant, il est tard, dit-elle en lui donnant un baiser sur la joue.

Jean-Luc fit de même et lui caressa les cheveux. Ils se levèrent.

— Bonne nuit Cécilia, dirent-ils ensemble.

— Bonne nuit, papa. Bonne nuit, maman.

— Nous t'aimons, ma Choupinette, ajouta-t-il.

La fillette leur fit un signe de la main, heureuse. Jean-Luc laissa la porte entrouverte. Sylvie, elle, regarda sa main tachée de sang. Puis elle leva le bras de son mari.

— Mais ! D'où vient ce sang ? Demanda-t-elle prise de panique.

Il regarda sa manche, puis se souvint de la scène.

— Ce n'est rien, nous nous sommes battus.

— Quoi ! Mais pourquoi ?

— Il voulait absolument savoir qui était le plus fort, en plus il m'a fait du chantage. En réalité, il t'a complètement manipulée, il était venu spécialement pour ça. Du coup, je l'ai mis KO. Maintenant, j'espère seulement qu'il ne voudra pas se venger...

*

Éric, encore étalé dans l'herbe, sur le terrain de foot, reprit connaissance après presque vingt minutes. Il sentit une incroyable fatigue, il avait du mal à respirer. Après plusieurs minutes, il se redressa péniblement en prenant appui sur les barrières entourant le stade. Il eut l'impression d'avoir des courbatures partout. Pourtant, il n'avait pas fait spécialement d'effort. Il se remémora le fulgurant coup de coude qu'il avait pris dans la poitrine. Il se traîna jusqu'à la voiture de location, prit appui sur celle-ci, puis se leva. Il ouvrit la portière côté passager, s'affala sur le siège. Après plusieurs minutes à récupérer, il ouvrit la boîte à gants, rentra la main dedans et en ressortit un revolver avec silencieux. Il ferma les yeux, afin de se remémorer la rapidité avec laquelle Jean-Luc avait esquivé son coup de poing :

— Je vais le tuer, lui et sa famille, dit-il avec haine, en crachant du sang...

FIN.

Épilogue : Chimère éclairée

Si l'on ôtait les chimères aux hommes, quel plaisir leur resterait-il ?

Fontenelle.

Serge FARLOT tourna la page, non sans une pointe de nostalgie. Il lut les remerciements... Toutefois, ceux-ci ne lui donnèrent pas d'autres informations quant à la personnalité de l'auteur. A priori c'était son premier roman, il n'avait pas de biographie. Il ferma le livre, l'esprit profondément troublé, dans un mélange d'émotion, de perplexité, d'admiration, mais aussi et surtout submergé de suspicion. Comment ne pas être perplexe et intrigué par une histoire racontant avec une étrange similitude, sa dernière enquête ! Il l'avait lue d'un trait, pris dans l'histoire du début à la fin, en imaginant la fiction se confondre avec la réalité et même flirter avec elle. Le Commandant, confortablement installé sur son canapé, vit la lumière du jour envahir la pièce. Il regarda sa montre : 5 Heures 48. Il avait mangé, regardé un film avec sa femme, puis avait lu sans relâche de 22 Heures trente cinq à maintenant. Heureusement, il ne travaillait pas ce matin. Il rassembla ses idées pour faire la synthèse de toutes les informations factuelles et les autres plus ou moins imaginaires, lues dans ce roman. Il le rouvrit, relut les notes de l'auteur... Puis le referma.

— *D'après ses dires, il a écrit ce livre grâce à un rêve. Il aurait vraiment vu l'assassinat des parents de cette fillette, à travers ses yeux, j'ai peine à y croire !*

Il se remémora cette macabre découverte, dans la maison du Ministre de la défense, et du terrible traumatisme qu'avait subi la seule survivante. Depuis ce jour, elle avait perdu l'usage de la parole. Comment cet auteur avait-il eu toutes ces informations ? Avec le Ministre, le commissaire DUVALET, les quelques policiers présents et le responsable de la police scientifique, ils étaient les seuls à savoir que ce drame avait eu lieu. Cela avait été étouffé dans la grandeur de l'art. Si, comme cet homme l'avait écrit, il avait apparemment été témoin des meurtres à travers ce rêve, ce qui paraissait incroyable, cela remettait en cause la fermeture de l'enquête pour faute de preuve. Le plus invraisemblable était qu'il avait utilisé le prénom de Serge et déformé son nom d'une lettre, ainsi que celui de Sophie et de quelques autres ayant participé de près ou de loin à cette investigation.

— *C'est dingue cette histoire de fou !*

Il regarda le nom de l'auteur sur la couverture : « **GEORGES BOIVIN** ». Il chercha dans ses souvenirs... Or, après plusieurs minutes de réflexion, il se rendit à l'évidence, le nom de cet homme ne lui disait rien du tout.

— *Il faut absolument que j'appelle Sophie au téléphone, que je la voie au plus vite pour lui montrer ce livre. Je la contacterai dès que je me lèverai.*

Le Commandant Serge FARLOT se coucha près de sa femme. Il ferma les yeux avec l'image de cette fillette retrouvée recroquevillée et toute tremblante sous une couverture, puis de son regard à cet instant précis. Comment un homme avait-il pu vivre ce cauchemar à travers ses yeux et écrire une telle histoire ? Et comment une enfant pouvait-elle survivre après autant d'horreur ? Soudain ! Il se redressa sur son lit. Il avait oublié un élément important. Ce livre pouvait aussi être lu par les tueurs et les faire douter quant à la mort de la fillette ! « *Il faudra que j'en parle à Sophie pour qu'elle la fasse protéger.* » Il finit par

s'endormir avec le souvenir du merveilleux sourire du Commissaire DUVALET, en se demandant encore pourquoi il n'avait pas répondu à ses avances.

FIN.

Remerciement

En tout premier lieu, je tiens à remercier du fond du cœur ma merveilleuse fille Magali, sans aucun doute ma plus grande fan, et que je m'évertue à toujours surprendre. Je tiens à remercier tout spécialement, Anaïs VAJNOVSZKI, camarade de classe de ma fille, et par la même occasion devenue une précieuse amie grâce à ses corrections spontanées et à nos longues et passionnantes conversations Internet. Un grand merci à Christian AMSTATT pour son superbe poème (Soleil Levant) au début de ce roman, extrait de : « De Glace et de Feu ». La poésie est – pareille à une baguette magique – la continuité du cœur et de l'âme, Christian AMSTATT en est le magicien... Je remercie tout particulièrement Marine JOLIVALD, pour sa gentillesse spontanée et son aide précieuse afin de rendre parfait le 4^{ème} de couverture de ce roman. Je tiens à remercier Philippe PEROTTI, pour sa confiance et son aide spontanée dans la réalisation de ce roman. Un grand merci également à ma sœur Adeline, toujours présente à mes côtés et aussi ma plus grande admiratrice. Je remercie tout spécialement toutes les belles âmes qui font chaque jour un geste pour notre belle planète, et je tiens à les citer dans ce livre, car sans eux j'aurais sans nul doute perdu espoir et ne l'aurais certainement pas fini. Il y a certaines personnes pour lesquelles la gratitude avec les mots est difficile. En effet, leurs âmes sont tellement belles et grandes, que mes simples mots d'écrivain ne pourraient suffire pour définir ma reconnaissance et l'ampleur de leurs perfections. Néanmoins, mon cœur est aussi poète, alors je vais le laisser s'exprimer pour remercier Rachel SEGUIN, une artiste peintre lumineuse et hors du commun, que vous pouvez découvrir sur Internet, qui m'a fait découvrir le créateur de la couverture de ce roman. Pour finir, je tiens à remercier du fond du cœur, Thierry DECOLOGNE, l'artiste peintre (vous pouvez voir ses œuvres sur Internet) qui a fait rayonner le dessein de mon âme sur la toile de son œuvre. Tout comme Rachel, il fait partie de ces êtres dont on ne peut parler qu'avec notre cœur, notre âme et notre énergie en même temps, afin de peindre l'ampleur et la grandeur de leurs personnalités incroyablement rayonnantes, aux générations suivantes, et les rendre éternels. Thierry DECOLOGNE a su voir mes pensées et les reproduire sur la toile, pour créer la couverture sublime de ce roman, alors, mille mercis à lui... En dernier lieu, je tiens à remercier tout particulièrement l'éditeur qui me fera confiance et qui ne le regrettera pas, parce que je suis convaincu de briller sur le podium des meilleurs auteurs Français, grâce à mes histoires novatrices, pleines de rebondissement, d'émotions, d'amour et de surnaturel. Je vous souhaite d'avoir autant de plaisir à lire ce roman, que moi j'en ai eu à l'écrire pour vous...

Chapitres

Notes de l'auteur	4
Soleil Levant	5
Prélude	6
1 – Rêve ou réalité	8
2 – L'Homme des bois	11
3 – Révolution	17
4 – Amis.....	22
5 – Enquête	30
6 – Vendetta, ou complot maléfique ?	37
7 – Oublier le passé	38
8 – Dragon Noir 1 : Le secret	40
9 – Le mal	49
10 – Sans morale	51
11 – Piège	53
12 – Le piège se referme	65
13 – Constat macabre	71
14 – Ricky	75
15 – Mystère	82
16 – Effacer les preuves	88
17 – Mystérieux protecteur	90
18 – Irrémédiable descente aux enfers	118
19 – La fuite du Dragon	123
20 – Passion des corps	138
21 – Félon	167
22 – Le Pouvoir du Dragon	169
23 – Retrouvailles	170
24 – Non dit !	178
25 – Félon piégé	183
26 – Secrets dévoilés	185
27 – Chaos	209
28 – Premier rayon de soleil d'une nouvelle vie.....	215
29 – Réconciliation	219
30 – L'aide du Dragon Noir	222
31 – Alliance	225
32 – Fidélité	237
33 – Lien de sang	252
34 – La rencontre	257
Épilogue : Chimère éclairée	271
Remerciement	273